

Chapitre I

L'Armée d'Afrique

Le Colonel Pivoine ne s'appelait pas Pivoine et n'était pas Colonel. Admis à faire valoir ses droits à la retraite comme commandant au 117ème Régiment d'Infanterie à Laval, il était désormais lieutenant-Colonel dans la territoriale. Sur les cinq, ces deux galons d'argent par qui l'on distingue un lieutenant-Colonel d'un Colonel, cela s'oublie. Le Colonel Léonidas Saurin les avait oubliés de bon coeur. En civil, pantalon de flanelle claire et la ceinture ceinturant, qui voit les galons ? L'or irradie dans l'argent, les cinq sont d'or ; on a bien mérité d'être Colonel. Les jeunes enthousiastes du *Clairon*, société de préparation militaire, disaient mon Colonel au Colonel. Colonel, donc ! Et de même, le surnom de Pivoine, qui n'était que populaire, avait de ce rouge pivoine qui était le teint du Colonel. Le Colonel ne l'avait pas sollicité ; s'il l'avait connu, il ne l'aurait peut-être pas toléré ; mais la voix populaire est aussi quelque chose et, de la buraliste du 4 à la concierge du 13, tous, rue du Château, avaient plébiscité le Pivoine. Il était donc Colonel Pivoine, souriant à Colonel, ignorant Pivoine.

« Je vis seul » aimait à répéter le Colonel. Quel ingrat ! Il oubliait au moins Nestor, le fidèle, qui avait été son ordonnance, qui serait l'ordonnance de son Colonel jusqu'au bout du bout. Il oubliait ses souvenirs, qui ne vivaient que pour lui. Ses voisins aussi, tous ceux du 13, et du 7, et du 11, qui attendaient le passage du Colonel, qui savaient ou croyaient savoir le pourquoi des sorties, des rentrés, qui le saluaient timi-

dement, balbutiant : mon Colonel ; et lui répondait d'un doigt, à la gail-larde.

Il disait encore : « J'ai ma bauge, comme un sanglier. » Mais quelle bauge ! On cherchait le château, rue du Château. Et quel autre château que cette élégante et fragile demeure, en retrait, qui était la bauge du Colonel ? On entrait au 13 de la rue, par la cochère ; on se tordait les pieds à franchir la cour. Un puits plus qu'une cour ! Mais il y avait cette trouée, à gauche : deux arbres, une grille, une sorte de sentier qui montait entre des iris, un début de parc ou de campagne. C'était là. Une façade si simple qu'il n'y avait rien de plus simple ; de la symétrie, qui n'était pas vul-gaire ; un perron qui avait de la grâce. La porte souriait sous le fronton. Deux et deux fenêtres au rez-de-chaussée comme à l'étage ; une balus-trade au-dessus, qui cachait le toit, cuirasses et casques de pierre parmi fleurs et flèches de pierre, autant dire la guerre et l'amour. Le tout combi-né, calculé, policé, comme le guerrier avait dû l'être par l'amour. C'était un retour de guerre et de victoire à la guerre ; le guerrier bien aise, à l'amour, d'être encore le vainqueur et le vaincu.

Par derrière, la façade sur le jardin, ce n'était que cintres, comme l'émerveillement des yeux qui s'ouvrent. Jadis, sans doute, un bassin, un parc, du mystère et de l'horizon, comme il en faut à l'amour. Ce n'était plus qu'un semblant de jardin, qui cédait au terrain vague.

Quand le Colonel cherchait sa clef, tournait sa clef, du perron à la balustrade : « Garde à vous ! » Les pierres avaient de l'égard à leur noblesse. Hélas ! porte fermée, on ne pouvait feindre d'ignorer qu'il y avait de la fissure partout, de la crevasse et de l'abandon. La balustrade ne tenait plus que par raison. Tout craquait et se révoltait, la pierre contre la pierre. Comme un visage heureux après de longs chagrin, la fierté tient bon.

Le Colonel, mieux que la pierre, résistait. « Colonel toujours ! » c'est la devise d'un Colonel, même à deux galons d'argent sur les cinq. Un soir de moustaches, frisant et torturant sa moustache :

- Nestor ! cria le Colonel.

- Mon Colonel !

- C'est bon ! C'est bon !.. conclut le Colonel. Nestor !

Qu'est-ce qu'il veulent dire avec leur lieutenant-Colonel ? Si je tiens lieu, je suis. Je suis donc Colonel.

- Bien, mon Colonel répondit Nestor.

- Repos, Nestor. Puisque je suis Colonel ... Puis, arpentant et maugréant : Ces gredins du Ministère ! J'ai toujours été Colonel ! Sous-lieutenant, j'étais Colonel ! Je suis Colonel par la grâce de Dieu, si Dieu existe. Et si Dieu n'existe pas, je suis encore Colonel ! La voilà bien, leur sacrée république !

Au mot de république, il y eut un peu plus de fissure et de délabrement. Une pierre du perron céda.

Nestor eut le mot, celui qui conjure. Il hurla :

- À vos rangs, fixe !

- Repos, je t'ai dit, Nestor. Repos.

Nestor au repos, position réglementaire, un pied devant l'autre, les main au dos. Les lézardes n'osaient plus, ni les gouttières. Les petits vers du bois ne vrillaient plus le bois. La demeure légère, une Folie, comme on disait jadis, n'était plus Folie, d'amour ni de guerre. Elle obéissait : Elle se raidissait, pierre sur pierre. « C'est bon, dit le Colonel. Rompez ! » Nestor rompit, c'est-à-dire qu'il ne fit que deux pas, glissant le pas, s'en allant mais sans aller, le regard vague, le geste vain. Entre deux ordres, c'est ainsi qu'on est ; libre ; plus exactement disponible.

Depuis vingt ans qu'il était l'ordonnance du Colonel, ce grand diable de Nestor, noir et bouclé comme un diable à visage d'ange, qui riait des pommettes et du nez même au plus grave de son grave, vibrait encore et tremblait comme au premier jour, quand la foudre de l'ordre le traversait de part en part. Il avait beau prévoir et deviner qu'il y avait de l'ordre dans l'air, toujours l'ordre éclatait à l'improviste, roulait, se répercutait, secouait Nestor de la cheville à la nuque.

Il faut dire que le Colonel commandait comme au front des troupes, de sa plus belle voix de commandement.

Ténor léger, quand il tenait sa partie, jadis, en des opérettes de salons ; ce n'était alors que voix d'enjôleur, à chanter la sérénade, ou se mêlait un rien de frivole, sinon de libertin. Mais ce léger ténor mousquetaire, à moustaches blondes, faisait savoir tout à coup qu'il était redoutable, et partisan de l'offensive toujours, à la guerre comme à l'amour. La voix montait, comme une fusée monte, et brisait là-haut, brisant l'air et les volontés. Elle exigeait, elle obtenait immédiatement une obéissance terrifiée, sans condition. De Saint-Cyr à la retraite, rien n'avait vieilli dans cette voix.

Le Colonel avait aussi sa voix comme il faut l'avoir. Il la modulait alors ; il y inventait des tons un peu sourds, qui convenaient à son âge, à sa rosette d'officier de la Légion d'honneur. Il modulait pour la burlesque, pour les soeurs quêteuses, chaque fois qu'il rendait hommage. Mais encore, si l'une des soeurs était jeune et jolie, il lui revenait malgré lui du ténor, qui filait sa mélodie et festonnait parmi les basses. Le Saint-Cyrien, pas mort ! quelques rares amis, des plus intimes, savaient bien que la voix de mousquetaire était seulement sous surveillance.

À force de prier (j'entends : les dames), et si la jeune fille d'accompagnement était très blonde, du suave et du bleu d'amour sous les yeux, un je ne sais quoi de gracile aux poignets, à la taille, un cou d'enfant, une

mèche folle, une oreille à mordre, un air ingénu de soumission, pour l'escapade ou le martyr, il arrivait que le Colonel, ne se fît pas tellement prier. Il chantait de son plus pur ténor, qui n'avait pas une fêlure, qui avait vingt ans. « Ah ! Colonel ! Colonel » soupiraient les dames. Mais il fallait l'occasion, la jeune fille, la mèche folle.

D'ordinaire le quart de queue, qui était au grand salon, n'était que le principal ornement du salon solitaire, épousseté religieusement par Nestor, le mercredi et le samedi. Il époussetait aussi, ce cadre qu'il y avait sur le piano (il n'y avait que ce cadre.) C'était le portrait d'une tout jeune fille qui jamais n'avait posé ses doigts sur le clavier, que Nestor n'avait jamais vue.

Un jour, il devait y avoir cinq ou six ans, Nestor, le plumeau en main, avait aperçu le cadre, et le portrait dans le cadre. Ce n'était pas à Nestor d'interroger. Son Colonel n'avait rien dit. Un secret de plus ! S'il fallait compter les secrets du Colonel !...

Le mercredi et le samedi, Nestor épousseta, d'abord le piano, puis le portrait. Un piano ne dit rien. Nestor époussetait avec tant de grâce que rien ne résonnait ; le piano aussi muet que le Colonel. Mais un portrait, même d'une inconnue ? Essayez de commander, même à voix de ténor-Colonel : « Silence, portrait ! » Un portrait parle par son silence. Il était là pour désobéir au Colonel.

Les premières fois, Nestor se garda de demander. Il frottait la glace, tachant de ne pas entendre. Mais le front du portrait disait, les cheveux, la bouche, tout le portrait, que c'était un portrait bavard ! Presque une enfant, oui ... Treize ou quatorze ans (« À cet âge-là, se disait Nestor, nous épousons nos femmes, là-bas. Eux ici font semblant de croire qu'elles sont des enfants ; mais ce sont des femmes. ») Celle-là, qui n'était encore qu'une enfant, comme elle était femme !

Alors, mercredi ou samedi, de la chanson chantait dans la gorge de Nestor. Il inventait des sortes de berceuses, bouche close, à bercer une enfant pour l'endormir, pour la consoler. Une femme aussi, il faut l'endormir et la consoler ; ce n'est jamais qu'une enfant, puisque c'est une femme. « Cette mignonne-là, se disait Nestor, je l'aurais bien achetée !... Ce serait vite fait ... de ne plus pouvoir s'en passer. Faudrait rouler des yeux, comme ça, gronder, avoir l'air. Et puis ne pas lui dire qu'on l'aime, comme ils ont le tort de faire ici... Autrement ... » Et Nestor caressait la glace du portrait, de ses longs doigts déliés ; il frôlait, du pouce, une lèvre du portrait, l'autre. Un mercredi, il embrassa l'oreille, les cheveux, le front ; un samedi, il embrassa les lèvres.

Désormais, le salon n'était plus désert, qui faisait semblant de dormir sous les housses. Une petite fille, fille ou femme, l'avait élu pour séjour, mystérieusement. À la cuisine, côté jardin, Nestor se disait : « La mignonne doit s'ennuyer toute seule. » Il allait voir, la voir. Parfois, il s'arrêtait à la porte. Il regardait par le trou de la serrure. Il collait son oreille à la porte. « Et si, par hasard, elle sortait de son cadre, la mignonne ? Si elle jouait du piano, en silence ? Elle serait seule à entendre ce qu'elle joue. Chez nous, les sorcier parlent sans parler, ils écoutent le lézard ou la fourmi, qui disent des choses. Sans les sorciers, nous ne saurions jamais ce que disent les lézards ! » Avant d'entrer, il frappait, mais à petits coups, très discrets, comme on frapperait pour un lézard, ou pour le fantôme d'une petite fille. Puis, sur la pointe des pieds, comme saluant et s'excusant, à droite, à gauche, pour ne déranger personne, il aurait bien posé un vase à trois roses près du portrait. Un matin, il apporta trois roses dans un vase. Il présenta les roses au portrait, comme on offre des roses. Puis il les posa sur un guéridon. Depuis ce jour-là, il y eut toujours quelques fleurs dans un vase sur le guéridon.

Savoir par coeur, c'est grand savoir, quand le coeur sait. Nestor savait par coeur son portrait de la toute jeune fille. Il n'avait même pas besoin de fermer les yeux pour le voir : le front délicatement bombé sous des cheveux fins, si fins que c'était un brouillard de cheveux plus que des cheveux. Des yeux, qui étaient un regard. Quel regard ? C'était un regard vers tout, qui n'était pas encore un regard vers quelque chose ou vers quelqu'un. Et ces lèvres, aussi minces qu'un regard entre les cils, seraient-elles jamais un fruit ? Un regard, passe encore qu'il ne soit qu'un regard, une fente de lumière. Un regard n'est que lumière. Mais un brouillard d'or et de cheveux ferait-il un visage de femme ?

C'était les idées, comme on dit, de Nestor, quand il rinçait les verres ou rangeait la vaisselle. Quand il avait rincé, rangé, le Colonel à ses affaires de Colonel (« Je vais au Ministère » disait le Colonel, « Je ne rentrerai qu'à sept heures, ») il allait prendre sa guitare ; et zing, et zang, aussi bas, aussi confidentiel que le pouvait une guitare ; il n'aurait plus voulu dire que la bouche ne serait jamais un fruit. Nestor, à ces lèvres, considérait. Il se chantait un chant de son là-bas, de son enfance :

Tes lèvres sont un fruit.
Quand le fruit sera mûr,
Moi et toi,
Nous mangerons le fruit,
Toi et moi.

À force de regarder, Nestor avait conclu qu'il y avait un peu du Colonel dans le nez et dans le regard. Puis il avait ri tout seul, très haut, à s'en taper la guitare sur la cuisse. Les voisins du 9 et du 13, quand ils voyaient partir le Colonel (toujours à droite en sortant de la cochère), auraient parié que la guitare ... Ils n'avaient pas le temps de parier. À peine le Colonel vers Pasteur ou Vaugirard, c'était la guitare. Zing et zang, le chant sortait de La Folie, comme si la demeure de guerre et d'amour chantait son chant.

Plus loin, au bout du jardin, c'était le vaste empire mécanique, nuit et jour, les trains de banlieue aux wagons d'argent, la marchandise, des voix impératives : « Allô ! Allô ! Le train 423, venant de Granville, entre en gare au quai 19. » Le petit enclos du Colonel, jardin et Folie, les deux platanes devant, les quatre tilleuls derrière, comme une presque île menacée, au nord d'un océan barbare.

Tous ceux du 3 au 19 étaient menacés. Ils avaient reçu du papier, vert ou rose, officiellement timbré et paraphé. Premier avis, cinquième avis. Même, quelques locataires étaient partis. « Des fous ! » disait la concierge du 13, qui régnait sur les concierges. Et tous, du 3 au 19, répétaient : « Des fous ! » C'était plus simple.

La concierge du 13, quand elle tenait ses assises (la Langouste, c'était le surnom qu'on lui donnait) :

- Allons ! Voyons ! disait la Langouste, faut être raisonnable ! Un immeuble comme mon 13, qui n'a pas loin de cent ans, qui est un bel immeuble ! Il y a une colonne de chaque côté de la porte cochère. Vous en trouverez, vous, des immeubles qui ont des colonnes ?

Et elle désignait les colonnes.

- C'est vrai qu'il y a des colonnes, disait-on.

- Tiens ! Je ne le fais pas dire. Elles y sont. Et où que vous les transporterez, mes colonnes ? On ne peut pas les flanquer à la pou-belle. Alors ?...

La Langouste triomphait. Elle croisait les bras, reculait, revenait, vous heurtait le coude de son coude, vous entraînait l'écart.

- Et puis, vous l'entendez, la guitare ?

- Quelle guitare ?

- Comment : quelle guitare ? Vous avez des oreilles pour quoi, si vous n'entendez pas la guitare ?

Elle vous saisissait par la manche, vous rivait sous le porche, presque dans la cour. On apercevait les deux platanes. Et là, faisant signe de se taire, et se plaquant une sorte d'énorme main sur le visage (la main bleue, le visage bleu) elle fusait par-dessous la main :

- Chut ! On en verra de belles ! La guitare... c'est l'armée d'Afrique Ils trouveront l'armée d'Afrique devant eux, s'ils y viennent.

Gonflée, tuméfiée, elle reconduisait jusqu'aux deux colonnes.

- Elles ne craignent rien, mes colonnes ... Vous pensez ! Une guitare, l'armée d'Afrique, un Colonel en tête. Et quel Colonel !

Ce que la Langouste ne disait pas : elle avait reçu la visite du Commissaire, celui du boulevard Garibaldi, un petit homme tout brun, à peu près Corse, qui se grattait un nez poilu tout en parlant. D'une voix douce, mais corse, il avait parlé de dates-limites, il avait fait retirer les écriteaux : À louer.

- Il n'y a rien de vacant, Madame. Ce qui est vide est vide. Vous partirez tous. Je suis venu en personne, et je suis Commissaire. Vous m'entendez ?

Langouste avait entendu mais n'avait pas encore compris. Il est vrai que le Commissaire avait entendu la guitare de l'armée d'Afrique et il n'avait pas compris.

Pour tous les autres, du 13 ou du 11, si la guitare était d'Afrique, ce n'était que pour évoquer le soleil, le parfum des nuits, les amours faciles. L'amour chantait sur la guitare. C'était l'évidence même ! Il suffisait d'avoir un visage de fille, d'ouvrir et de tendre les lèvres au bonheur, ou de fermer les yeux et les lèvres ; on savait tout. Que l'été serait le plus bel été, puisqu'on avait risqué la guerre à l'automne. Que le guitariste caché ne célébrait que l'amour non pas le sien. Ainsi, le plus bel été, lorsqu'il en est aux lys et aux glaïeuls, voit déjà se faner les roses... Il fallait être Madame Langouste pour s'exalter militairement à la guitare !

Chapitre II

Le dixième homme...

C'était la nuit de la Saint-Jean d'été. L'été partout, lys et glaieuls. Même la rue du Château a son été ; elle a le droit.

La Langouste, qui avait cuit tout le jour dans le bouillon sombre de sa loge, étirait ses pattes dans l'air, qui était d'un bleu de théâtre à se croire au théâtre. « J'allais le dire, disait la Langouste, on se croirait au théâtre ! » Et elle croisait ses pattes à l'ingénue dans cette espèce de vallée entre deux montagnes que suivait le cordon de son tablier. Quand elle était assise ainsi, sur son pliant de fer, adossée à la colonne de droite, elle était assez Pythie et complétait le spectacle. On aurait pu la prendre, en clignant des yeux, pour quelque tragédienne nationale dévouée au culte de la déclamation. Elle avait de la majesté par la masse. Les bras croisés, elle déclamaient devant elle, sans bouger la tête, obéissant d'instinct aux meilleurs principes. Elle imposait si fort qu'on ne songeait plus qu'elle était un peu nabote. De l'équinoxe à l'équinoxe, chaque soir, elle déployait le pliant, ne fût-ce que pour un quart d'heure, et, toujours un peu surprise que le pliant ne cédât point : « J'ai eu raison de l'acheter en fer, celui-là. À l'Hôtel de Ville, naturellement. N'y a que là. »

Protégée de la pluie petite et moyenne par un balcon, elle ne décampait qu'à la bourrasque. Là, de ce poste de garde, elle n'était plus la concierge du 13 mais de toute la rue. Elle proférait des oracles, dont quelques-uns incontestables : « Ça pousse, les enfants. Hein ? » Elle ajoutait, dans les grands jours : « Nous, on les voye grandir ; eux, ils nous voyent vieillir. Hein ? » Ce hein, exclamation au interrogation, à la fin de toutes les sentences, dès qu'elle était à son pliant. Ce n'était peut-être qu'un ef-

fet de la suffocation progressive par compression des masses. Il était clair que la congestion gagnait. Langouste arrivait presque rose plutôt langoustine que langouste, puis virait lentement au bleu, et du bleu au noir

Elle connaissait son surnom, et même on peut dire qu'elle se l'était donné. Un petit télégraphiste, un matin, l'avait saluée ainsi en s'en allant, et jusqu'au soir elle avait tempêté et répété : « Ce vaurien, ce cycliste de deux sous ! Au revoir, la Langouste ! qu'il me dit. Langouste ! Langouste ! » Le soir et pour toujours elle était la Langouste.

Il y avait des années de cela ; le télégraphiste pouvait être receveur des Postes ; elle ne s'offusquait plus de son surnom. Au demeurant, une concierge de joyeuse humeur. Toute la méchanceté qui lui revenait de tradition, elle l'avait déléguée à sa chienne Irma, plutôt sac à quatre pattes que chienne, qui mordait tout, qui semblait avoir de la gueule partout, comme Cerbère, qui s'enroulait et se déroulait, qui vous aurait dévoré par haine et par faim, car elle avalait, avalait, doublait son appétit en avalant, et se dépêchait d'avalier pour mordre en furieuse et vous dévorer.

Irma lorgnait sa maîtresse d'un oeil injecté de sang, le croc funeste, comme si elle réservait cette proie à son appétit, le cas échéant. « C'est une chienne qui m'aime, disait la Langouste ; elle m'aime tant qu'elle me dévorerait. Elle a bon naturel ! Elle aime tout le monde... Irma ! Irma ! C'est pas une raison pour aboyer ... Irma, c'est mon nom à moi, vous savez, mais puisque j'en ai un autre ... Cher petit trésor, Irma ! » Quand la Langouste préférait la paix à tant d'amour, comme ce soir de la Saint-Jean, elle attachait solidement le petit trésor au fond de la cour.

Dans toute la race humaine, qu'elle adorait à sa manière, Irma la chienne ne faisait qu'une exception. Non seulement elle ne se ruait pas vers Nestor, crocs découverts, mais, dès qu'elle l'apercevait, elle se tremoussait, retrouvait une apparence de chienne, et, plaquée à terre, la tête sur les deux pattes allongée, elle poussait de petits cris de chienne amoureuse. Jamais Nestor ne passait auprès d'Irma sans se baisser. De son pouce délié, il caressait le vieux pelage déteint entre les deux oreilles ; Irma s'en pâmail d'amour. Et la Langouste aux mains jointes : « Ce que c'est que les bêtes, tout de même ! Voilà une chienne qui a du patriotisme. Elle respecte l'armée d'Afrique. Une fois, il faudra que je la mène à la revue du 14 juillet. » Nestor était le seul qui pût entrer, sortir, rentrer, sans être signalé à l'attention publique par la vocifération canine

Justement, Nestor n'avait rien à cacher ; il vivait au grand jour, jamais un pas plus rapide que les autres, de cette démarche balancée, à hautes jambes, à larges pas, qui ne semblait lente et nonchalante que parce qu'elle était régulière. Le même calme imperturbable au visage qu'à la

démarche. Les premiers temps, quand le Colonel vint habiter La Folie, qui lui était un bien de sa famille, on s'effarait un peu de ce grand Noir, dont le visage était si noir qu'on ne pouvait rien y lire comme on lit sur un visage. « Quel diable de vilain Noir ! » disait-on. Mais quand on l'eut rencontré cent et mille fois, et regardé tout à loisir chez la crémillère ou le boulanger : « Il n'est pas si noir ! » disait-on, parce qu'il commençait à avoir un visage. Et quel noble, quel humain, et finalement quel beau visage ! Irma la chienne, si elle avait su dire, aurait dit que le pouce de Nestor, dont il caressait la vieille fourrure, était la seule chair qui lui eût fait sentir ce qu'est un homme, bon et doux, secourable aux chiennes autant qu'aux hommes. Les autres, avec leur visage de rien du tout, grimaçant l'amabilité ou la peur, ce n'était que des choses à aboyer indéfiniment, comme une vieille chienne aboierait à la lune, par haine ou par peur, parce qu'on ne comprend pas. Qui n'aurait compris au moins, qu'il y avait à comprendre, en regardant le visage de Nestor ? Noir et pas si noir. Et qu'importait ce bronze presque noir, qui n'était pas du bronze, qui n'était pas noir ? Un visage admirablement régulier, comme le pas de la démarche Un rire du nez, le nez relevé (comme les anges champenois, souvenez-vous), un sourire ou rire des pommettes, un ovale de tout le visage ; et l'ovale souriait. Si les hommes, rue du Château, avaient été des hommes, comme Irma la chienne n'était qu'une chienne, ils auraient compris.

Ils avaient à peu près compris. Preuve ? Qu'il se fit un silence de tous les bavardages, parmi la nuit de la Saint-Jean d'été, lune à foison de lune, quand surgit Nestor, nuit sur nuit, entre les deux colonnes du 13.

Si la Langouste avait tant de tolérance pour les petits et gros locataires, c'était aussi qu'elle avait besoin qu'on la tolérât. La Saint-Jean était la fête à son homme. Il y avait comme un rassemblement, au porche du 13. Langouste avait fait des champignons à la portugaise. Tout le 13 embaumait d'une persillade aux petits oignons, qui célébrait la fête. Mais combien de bouteilles, rouge ou blanc, pour accompagner la persillade ? À la colonne de gauche, sur un pliant, l'homme, son homme. Le pliant, de fer (toujours de l'Hôtel de Ville) tenait bon, mieux que l'homme. La Langouste, les bras croisés toujours, monumentale quoique nabote, expliquait, colonne de droite : « J'en ai eu des hommes, des hommes ! J'ai épousé le premier. Après le premier, je me suis dit que ce n'était pas la peine. C'est toujours le premier. Et celui-ci, qui peut-être est le dixième, qui s'appelle Arthur, sa fête est à la Saint-Jean. C'est pour sa fête, les champignons à la portugaise, et le blanc de blanc. Les champignons, il les

digère. Un peu lourde, peut-être, la persillade ; elle passerait avec du rouge. Lui, mon homme, crache le rouge et réclame du blanc.»

L'homme, Arthur, le dixième, frottait sa tignasse à la colonne gauche. « Nom de Dieu de nom de Dieu ... Quelle horreur, cette persillade, ces champignons. Le blanc, je le digère, je ne digère pas les champignons. Moi, je voulais boire. Elle voulait me faire manger ses champignons. Je suis trop bon ! Cette femme est aussi méchante que sa chienne. Moi, je suis bon.» Et d'autres fadaises d'ivrogne. La Langouste au désespoir. Les enfants, par bonheur, étaient couchés, car on a des moeurs rue du Château autant qu'au boulevard Malesherbes.

Voisins, voisines, les bras ballants : Que dire ? Que faire ? On a de l'estime pour la Langouste malgré ses hommes qu'elle ne choisit guère. « Choisir ? disait-elle. Pourquoi choisir ?.. Je ne suis pas sotte, allez ! Au troisième, j'avais compris. Arthur ou Barnabé, du pareil au même...» On a de l'estime aussi pour Arthur qui n'a pas tort de dire qu'il est bon, car il est bon, mais il ne supporte pas un verre de blanc. Et s'obstine : « Le rouge me fait voir rouge. Alors, je bois du blanc. Et le blanc de blanc, c'est encore plus inoffensif que le blanc ! Preuve !»

À sa colonne gauche, il ne prouvait plus beaucoup. De la période vitupérante il glissait insensiblement à la sanglotante.

- Pourquoi qu'on me fête à la Saint-Jean, puisqu'on m'appelle Arthur ?.. Sur mes papiers, au régiment, c'était Arthur.

- Mais c'est toi qui le veux, gloussait Langouste. À la Saint-Arthur, il y a deux ans, j'avais tout préparé, pour ta fête, des champignons, une persillade, du blanc de blanc. Tu as bu le blanc, bien sûr, mais tu m'as jeté la persillade à la tête, après le blanc. La Saint-Arthur n'existe pas, criais-tu. Moi, on me la fête à la Saint-Jean.

Arthur, en pleurs :

- On ne m'aime pas. Je m'appelle Arthur. Pourquoi la Saint-Jean ?

- Que veux-tu ? C'est la Saint-Jean. Tu vois bien. Mon premier homme, c'était un Jean...

- Ce n'est pas une raison, gémissait Arthur.

Tout à coup, de ce fond de rue, qui faisait de la rue une impasse, où l'on prenait à droite un escalier qui montait vers le pont de chemin de fer et vers le clair de lune, léger et sourd, un son, comme d'un gond sourd, léger pourtant, plus léger que le clair de lune. Quand on l'entendit, on se dit qu'on l'entendait depuis longtemps. Comme si quelqu'un marchait, scandant largement son pas, d'un pas souple et nonchalant, mais rien de plus vite ni de plus alerte que ce pas. Arthur ne pleurait plus. Langouste ne plaidait plus. Voisins et voisines, les yeux sur la lune. Tous virent en-

fin ce qu'ils n'attendaient pas, ce qu'ils attendaient, le clair de lune en personne, comme serait venu le Commissaire. Mais quel Commissaire, même corse, aurait pu danser le clair de lune ? Il y fallait le clair de lune.

C'était lui, qui dansait comme on marche quand on sait marcher ; à larges pas, l'un après l'autre, également égaux, des pas de sagesse et de silence. Un homme dansait, marchait, qui n'était que des voiles, un pas de danse, des gestes, liés, déliés. Un visage ? Pas encore ... Et puis ce fut un visage. Depuis des années familier, chez la crémière ou le boulanger. « Quel diable noir » disait-on. Un temps plus tard, on attendit, car ce n'était plus un diable. On attendait sans doute que ce fût un dieu, un enchanteur, un homme. À la nuit de la Saint-Jean d'été, ce fut un homme, qui était un dieu.

Si l'un des spectateurs avait regardé la lune, il aurait vu passer le temps. Mais ils ne regardaient plus que l'homme qui dansait. « À vos rangs, fixe ! » hurla Nestor. « Repos, mes amis, repos » dit le Colonel. Ce n'était pas un rêve, mais bien le Colonel. Sur ses joues d'aube un rose aristocratique que nul n'aurait osé comparer au rose de la Langouste, tout populaire. Mais c'était le même rose, celui de l'aube. Un train siffla, sous le pont. Il montait de la torsade de vapeur, au-delà du pont. Une locomotive solitaire se mit à répéter sa colère du côté des rotondes de Vaugirard. Ensorcelés, prisonniers du rythme et du chant, ils n'avaient pas vu la lune disparaître derrière les toits, le bleu de lune s'éclairer de vert, et d'un vert de plus en plus tendre jusqu'à la nacre de chair, moirée de pourpre et d'or.

La cochère s'ouvrit à deux battants ; voisins voisines se bousculaient à l'ouvrir. L'ordre, répercuté aux échos, avait réveillé de vieux réflexes de caserne chez les hommes. D'une main engourdie, ils esquissaient le salut militaire. Arthur avait sauté de son pliant. Il balbutiait au garde-à-vous :

- Au régiment, on m'appelait Arthur !

- Ôte-toi plutôt d'là, au lieu de raconter des histoires, et laisse passer le Colonel. Ce n'est plus ta fête.

La Langouste ne grondait que par respect pour le Colonel. Elle se frottait toute la figure à pleine main, de jubilation, comme elle faisait jadis quand son homme (le troisième ou le quatrième) la conduisait au théâtre.

Elle fut la première à retrouver sa tête. « N'empêche que je l'avais perdue » se disait-elle à elle-même. « Ça m'apprendra à mijoter des persillades. Les hommes ne valent pas qu'on se brûle le nez aux casseroles. Ils n'apprécient pas. Mon cinquième appréciait. Un sur dix, ce n'est pas

assez. Ou bien ils courent, ou bien ils boivent. Autant qu'ils boivent ! Quand ils sont trop jeunes, ils courent et ils boivent. Drôle d'espèce ! Et ce serait fainéant (elle disait : fainnant) si on ne les grouillait pas. Ça dormirait comme des vipères... Seulement, voilà, ce sont les hommes, c'est la coutume. À quoi ça me sert, à mon âge ? C'est pour ne pas dormir seule. On a l'air malade. On ne peut pas dormir avec sa chienne, même si c'est un petit trésor.» Cette sagesse un peu rude, à coups de balai sur le trottoir, les pliants repliés, les voisins retirés à leur voisinage, « Ça, je le dis à qui veut l'entendre...» Et qu'était-ce donc qu'elle ne disait pas, surtout à qui aurait voulu entendre ?

Elle mordilla, immobile, le manche de son balai. Le dos à la cochère, elle inspecta d'abord la rue, le bois du balai toujours aux lèvres, se massant les lèvres Elle avait de vrais yeux de concierge, des yeux qui roulaient si bien qu'elle pouvait inspecter tout, d'un bout à l'autre, sans bouger, en roulant ses yeux. Les roula de l'horloge du carrefour Pasteur à l'escalier du pont. « Ça, c'est plus fort que tout » dit-elle.. Elle regarda longuement le grand mur, qui faisait de ce tronc de rue une impasse, et l'escalier à droite du mur, cette nuit, l'escalier montait au clair de lune. « On ne regarde jamais assez.» Belle devise, pour une concierge. Elle reprit son balai en maugréant. « C'est la faute à cet ivrogne d'Arthur, aussi ! Quand on ne supporte pas le vin, on ne se mêle pas d'être ivrogne !»

*

Chapitre III

Les lichettes

Il se passait des choses. C'est ainsi que la Langouste, concierge du 13, interprétait les signes. Il faut être vieux dans le métier pour savoir que les signes sont des signes, sans même savoir exactement de quoi.

Que le Colonel Saurin (Léonidas) fût rentré le 25 juin 1939 à peu près une demie avant quatre heures, puisque le soleil, ce jour-là se levait à 3 h. 49 (temps civil de Greenwich), cela ne pouvait bouleverser que la Langouste. Elle récapitulait : « Voyons ! Je n'ai pas la berlué ! Il ne sortait pas... Il rentrait... Il ne sortait pas, puisqu'il est rentré. Je vois encore la porte ouverte à deux battants et le Colonel qui rentre, précédé de Nestor, là-bas, vers les deux platanes. Oui. Oui.»

Elle revenait près de la colonne de droite. C'était de là, tout à coup, qu'elle avait vu le Colonel. « Mais alors, il était à ma gauche. Donc... donc... il a fallu qu'il passe devant moi, qu'il me bouche quasiment la vue, et je ne l'ai pas vu !.. J'ai plutôt l'impression qu'il était à ma droite, et que c'est là que je l'ai vu, tout rose qu'il était ; que je me suis dit : Ce qu'il est rose, le Colonel ! Pardi... S'il arrivait de Pasteur, c'est le ciel qu'il avait sur la figure, pas plus ! Le ciel était rose comme une rose, au-dessus du pont.» Elle traînait son balai (un coup de ci ; un coup de là). Elle calculait exactement la place de son pliant. Elle reprenait cette figure qu'elle avait en regardant Nestor. Elle marchait quelques pas sur le trottoir, histoire de balayer, et revenait vers le 13, comme le Colonel s'il re-

venait de Pasteur... Mais revenait il ? Elle avait beau se faire Colonel, à en avoir du Colonel sur le visage, cela n'avancait pas l'enquête. « Et oui, quoi ! Si c'était moi, même si le ciel n'était pas rose, en face de moi, je serais rose tout de même, comme une langouste. Mais lui, sauf son respect, le Colonel, c'est pas pour rien qu'on l'appelle Pivoine ; Pivoine, ça vaut Langouste, respect à part. » Songeuse, elle cherchait l'endroit d'où elle voyait encore le Colonel qui s'en allait vers les platanes, derrière Nestor. « C'te blague ! L'endroit, c'est là. J'en jurerais que c'était là... Eh bien, tu aurais tort de jurer, ma fille, parce que de là tu ne vois pas les platanes... Donc, donc. » Elle se frotta la figure à pleine main, le balai de l'autre. Elle jubilait autant qu'au théâtre. Elle en soupirait de bonheur.

La Langouste exerçait la fonction concierge dans l'exaspération de la volupté. Voir et savoir tout, c'était sa vie : pour voir et pour savoir, c'était tout, car il n'y avait pas de méchanceté dans son cas. Comme un astronome, qui n'en a jamais fini de découvrir encore une petite étoile qui se cachait à côté d'une autre. Encore la Langouste avait bien plus de secret qu'un astronome : elle gardait beaucoup pour elle. Il est vrai qu'elle se racontait tout à elle-même, du matin au soir. Elle se parlait vraiment : si elle ne se parlait plus, elle ne pensait plus ; mais elle avait l'air de ne parler qu'à soi, sans presque remuer les lèvres. Si elle avait su lire, elle eût été le chef-d'oeuvre de sa race. Mais elle n'avait jamais eu assez de courage pour apprendre. C'était pour cela qu'il lui fallait un homme, buveur ou coureur, tant pis, pourvu qu'il sût lire.

Elle dissimulait à merveille. « J'aime qu'on me lise » disait-elle. Alors les hommes lisaient, tout, le journal de bout en bout, les prospectus qu'on glisse sous les portes, les cartes postales (recto, verso), tout à leur haute voix naturellement, hésitante, chevrotante. Son quatrième, celui qui la menait au théâtre, s'aperçut qu'elle ne savait pas lire. Elle l'expédia dans les huit jours. C'était le mal inavoué de la Langouste, comme nous en avons tous. Souvent, elle étalait un journal sur ses genoux ; et même, elle s'était achetée des lunettes, pour lire. Elle se plaignait : « Ma vue baisse. Même avec mes lunettes, je ne peux plus lire comme autrefois. » C'était les visages, les habits, les gestes, les silences, qu'elle lisait à livre ouvert, d'un génie toujours en alerte, d'une aisance, d'une méfiance, d'une promptitude admirables. La conjecture lui jaillissait comme de source. Elle avait de la réplique à tout. « Tu n'attendais pas celle-là, ma fille » se disait-elle. C'est là qu'on voit le génie. Il pense encore, il interprète, il juge, quand il n'attendait pas. Il se plaît à ce qu'il n'attend pas. Comme ce Colonel de petit matin, plus rose peut-être que le rose des pivoines. Une concierge sans génie aurait dit : « C'est le Colonel. »

Pour la Langouste, il y avait, depuis longtemps, le problème du Colonel. Elle admirait le Colonel. Elle avait des réserves d'enthousiasme pour l'armée d'Afrique. Elle se serait prosternée aussi frétilante qu'Irma devant Nestor, si Nestor avait voulu. Pas question de chipoter ni de médire, mais quel supplice, quand on admire, de ne pouvoir rien dire, ou si peu dire que ce n'était rien. Évidemment, La Folie faisait honneur au 13. C'était le fleuron de la couronne. Au 7, au 11, vous passiez la porte (porte sans colonnes), vous tombiez au fond d'un puits, plus ou moins profond selon l'immeuble, mais c'était un puits : trois ou six étages sur cour et sur rue, vous aviez tout vu. Au 13, il y avait cette échappée, où du ciel, qui était du ciel, jouait parmi du feuillage, et surtout, si vous approchiez, ce beau regard de la façade, qui vous était doux à regarder, comme on regarderait la soie de la robe ou l'écharpe d'une jolie femme.

M. Jacques, l'encadreur, qui avait son atelier au quatrième sur la cour (un artiste !) disait que c'était la joie de ses yeux, quand il travaillait, cette Folie d'autrefois parmi les arbres. C'est lui qui disait : une robe blanche. Il s'y connaissait. Un grand jeune homme, qui devait bien avoir vingt-cinq ans. Il savait tout faire, des cadres, des meubles, et ce n'était pas d'aujourd'hui, il avait sa clientèle. À le voir bondir, d'un pied sur l'autre, les cheveux au vent, le regard pervenche, entre Gavroche et prince, si frais, toujours si propre, même en bleu de travail, Langouste l'aurait appelé : « Mon petit » comme elle disait aux télégraphistes. Mais elle se retenait. « Monsieur Jacques » disait-elle. Car il venait des Messieurs à collier de barbe chez Monsieur Jacques. « Jacques Lerrand ? C'est au quatrième, escalier D, devant les platanes. » Quand on porte collier de barbe, c'est qu'on est amiral, ou bien de ces peintres qui exposent, au Salon, des portraits de dames ou de Président du Sénat ou de la République ! Elle faisait parfois le ménage chez Monsieur Jacques. « Dites, c'est la pagaille là-haut ! Si vous montiez ? Je n'ai plus une paire de chaussettes. » Il retirait sa chaussure et montrait un orteil qui dépassait d'un trou. Il riait de ses yeux pervenche. Un bel orteil, poli, soigné, qui brillait au bout de la chaussette, comme une bague. « Je monte. Je monte. » Dare-dare, elle montait, essuyant ses pattes de langouste à son tablier.

Elle contait le soir aux commères : « C'est un plaisir. Il laisse tout comme c'est. Pas un tiroir fermé. Je reprise, je lave, je range. Je pourrais lire ses lettres, si je voulais. Que de jolies choses, fragiles ! Il a confiance. Je ne lis rien. Je ne casse rien. » Elle ajoutait, en confidence : « Et savez-vous ? Un bon jeune homme, qui a des moeurs. Il a sa petite amie ; c'est normal. Mais il n'a qu'elle. On me couperait la tête avant que je dise

qui c'est... Croisant ses mains dans la vallée : Des jeunes qui s'aiment, ça redonne du coeur. C'est si rare !»

Peut-être disait-elle plus qu'elle ne savait, disant qu'ils s'aimaient. En gros, c'était un hymne de reconnaissance à ce Jacques qui laissait tout voir, même son âme dans la pervenche.

De La Folie, on ne voyait rien, que Nestor et son Colonel. Était-ce qu'il n'y avait rien à voir ? Car on voyait. Nestor qui partait en courses, de sa démarche nonchalante ; à quel marché, il le disait, de Raspail ou de Quinet. Et le Colonel ! « Dix heures. C'est au Ministère » disait Nestor. L'après-midi, au Cercle ; le soir, il dînait, une ou deux fois la semaine, chez des amis. Était-ce tout ?

N'y tenant plus, un matin, la Langouste suivit le Colonel. Le métro à Pasteur ; la Langouste sur le quai, un gros paquet à la main, pour la frime. Le Colonel descendit à Solférino, l'autre trotant à la suite, avec son paquet. Elle vit le Colonel qui entrait dans une sorte de palais, la sentinelle qui présentait les armes. Elle interpella un militaire qui passait :

- Cette grande baraque-là, qu'est-ce que c'est ?
- C'est le Ministère de la Guerre, ma brave femme !

Elle en eut de la révérence pour le Colonel pendant six mois. Sur-tout la sentinelle, qui présentait les armes, rien qu'à voir le Colonel ! Et il acceptait d'entrer ou de sortir, rue du Château, comme le facteur ou le garçon boucher ! Et même il saluait le premier, d'un doigt à la tempe, si affable toujours et si digne. « Nous avons du beau monde ici, disait la Langouste. Le Colonel ! On ne se doute pas de ce que c'est qu'un Colonel comme celui-là. Faut voir ! Quand il entre dans les palais, on lui rend les honneurs, ni plus ni moins qu'au Prince de Galles.» Sur quoi, elle hochait la tête, craignant d'en avoir trop dit. Et, dérivant : « Monsieur Jacques aussi, ce n'est pas n'importe qui.» Mais, quand Jacques aurait été un Roi déguisé, elle savait tout ce qu'on pouvait savoir, puisqu'il laissait. La Folie, où peut-être il n'y avait rien, on ne laissait pas entrer. Foi de Langouste ! Elle n'était pas capable de dire seulement la distribution des chambres. Elle se doutait que la première à droite en entrant était la salle à manger. Que la chambre du Colonel, sur l'autre façade, à gauche au premier en regardant cette façade. Mais rien de ferme ni de constant. Ce n'était que de la conjecture. Un salon ? Où le salon ? Un billard, peut-être, Où le billard ? Un fumoir ? Une bibliothèque ? Et Nestor, où couchait Nestor ? Même la cuisine était incertaine, car tantôt une cheminée fumait tantôt une autre. À vous rendre fou, si l'on vit de voir et de savoir, comme un astronome ou une concierge.

Il y avait du plus grave, presque grave. D'abord, l'autre sortie. Ex-

travaillant sans doute mais ainsi : le Colonel avait deux sorties. Officiellement il était du 13. Le courrier, les impôts, la police ; bon. Et soucieux d'être du 13, pour les étrennes, les collectes, le va comme vient de tous les jours. S'il sortait et rentrait par 13 ! Merci, mon Colonel... Souci de l'ordre, comme il est naturel chez un Colonel. Scrupule plus que souci. Mais enfin, il y avait l'autre sortie. Du boulevard de Vaugirard à la rue du Château, un passage en coude, le passage Alexandre, doublait la rue d'une autre rue, compliquait tout. En plein jour, des gens entraient qui ne ressortaient plus ; d'autres sortaient que vous n'aviez jamais vu entrer. C'était un dédale, un nid à rats, une machine à conspirer. La police y renonçait. Des tilleuls jusqu'au passage, entre deux haies pas si lépreuses, qui fleurissaient au mois de mai, églantines et liseron, un vrai chemin, quoique si court, dévalait, s'enfonçait, se perdait dans une cour suintante et glauque, été comme hiver, à donner froid. Une porte de fer au bout, repeinte chaque année en vert jardin par Nestor, comme les deux bancs sous les tilleuls. Un marteau rouillé, que la rouille soudait à la porte, souriait du même sourire de fille que les cintres. Ça devait être la pleine campagne, par ici, au temps des folles filles. S'il existe un enfer pour les folles d'amour (à Dieu ne plaise !) c'est bien ce nid à rats. On y voit Nestor, une fois l'an, qui chante on ne sait quel chant à ses pots de peinture. On n'y voit jamais le Colonel. « Ce n'est pas une preuve, se dit la Langouste. Ce serait même une preuve du contraire, qu'on ne les voye jamais le jour. Ils nous amusent avec leur peinture Si la porte ne servait à rien, ils auraient fait construire un mur. Je ne dis pas qu'ils s'en servent. »

Elle avait l'imagination aussi forte que l'haleine, dont elle vous persilladait son monde, Saint-Jean ou pas. Mais elle avait plus de raffinement à l'exactitude qu'à l'odeur. Elle s'emportait à ses chimères pour enfin leur passer la bride. Soudain : « Qu'est-ce que je fais là, à rêver comme une bécasse ? C'est l'heure du lait et des poubelles. J'ai besoin de mon temps pour réfléchir. » De l'arrière-cour elle tira d'immenses poubelles, croulantes, cabossées, qui semblaient des têtes monstrueuses, comme de géantes guerrières protégées du heaume ; elles grinçaient, elles ricanaient horriblement, d'être malmenées ainsi, sans doute, entraînées par cette créature qui ne les dépassait que de sa tête, mais quelle tête ! Il leur tombait en route une perruque où il y avait de tout, des épiluchures, des chiffons infects, de la frisure aussi blonde que des cheveux d'ange. Les cinq monstres en rang sur le trottoir : « Voilà pour l'ordure » dit-elle, et s'en fut, victorieuse, chercher son lait.

Le café au lait du matin, c'était sa gourmandise. Ni trop blanc ni trop sombre, d'un brun léger de caramel, de la chicorée pour corser le goût sans le masquer, un dosage de connaisseur ; brûlant, fumant, à ne pouvoir toucher des lèvres la porcelaine ; elle trempait là-dedans de la lichette bourrée, tant qu'il restait du liquide ; le bol à sec, qui était quelque peu soupière, elle se versait une rasade de pur café noir bien chaud qu'elle avalait d'un trait, pour dégourdir. C'était de quoi soutenir un fantassin tout un jour de marche. Chaque matin, elle confiait à son homme : « Un bol, ce n'est pas grand chose, mais sans un brin de déjeuner j'ai des faiblesses vers les onze heures. » Ce matin-là, Arthur dormait, qui célébrait son lendemain de fête. La Langouste le laissait volontiers dormir. Elle était mieux lichette après lichette, pour réfléchir. « Ne t'emballe pas, ma fille, se disait-elle. Une lichette encore avant de réfléchir ! Estomac vide, esprit creux. »

Elle fendait une baguette de pain chaud par le travers, coupait en deux ; cela ne faisait que quatre lichettes. Une réflexion un peu poussée en exigerait peut-être une douzaine, ou davantage. « En avant doucement, comme ils disent à la gare. Réfléchissons. Le Colonel a deux entrées. C'est-y un fait ? Bon. Un fait aussi qu'il rentre quand il est sorti et que jamais il n'est rentré par ma cochère sans être sorti. » Elle roula ses yeux d'un mur à l'autre. « Enfin... jamais... Oui, jusqu'à hier, je m'y damnerais. Mais hier... je ne l'ai pas vu sortir. Et ce matin... l'ai-je vu rentrer ? Doucement, ma fille. Une lichette ! L'après-midi et le soir de la Saint-Jean, tu n'es pas une Langouste ordinaire. C'est beau la cuisine des petits plats dans les grands, mais ça prend du temps. Un doigt à la sauce, un oeil au gaz, qu'est toujours trop fort ou trop faible, et que si on n'a pas au moins un oeil, c'est un gaz qui vous trépassé. D'habitude, Irma surveille. Elle leur aboie d'amour, cette bête. Même si je distribue le courrier ou si je frotte les escaliers, j'entends, et j'arrive toujours à savoir. Mais quand elle sent que c'est la fête, Irma, elle se colle à mes jupes, qu'il n'y a pas moyen de la tirer d'là. Alors, si j'avais l'oeil au gaz et Irma dans mes jupes, il pouvait bien sortir, le Colonel et tout un régiment musique en tête. Il faut que tu t'y résignes, ma fille. La vérité vraie, là, celle qui est dure comme du bois, ce n'est pas encore pour cette fois. »

Lichette sur lichette, Langouste se résignait. Elle y tâchait. L'astronome qui a donné rendez-vous à une étoile, si l'étoile s'en moque... Et quand il démontrerait que l'étoile devait y être, la démonstration ne la fera pas venir... Ah ! si la Langouste, à son pliant, avait pu voir rentrer le Colonel par la cochère et, toujours au pliant, sans l'avoir vu ressortir, si elle l'avait vu de nouveau rentrer par la cochère au bout d'un moment, enfin elle l'aurait eu son vrai de vrai, dur comme du bois. Autant dire un flagrant délit ! C'était la preuve alors qu'une autre porte, la porte

verte, dans un fond de cour du passage Alexandre, ne servait pas seulement à des ombres langoureuses. Savoir ? Ce n'était pas pour rien que la Langouste se versait tout un second bol de café au lait, brun caramel. À réfléchir au surplus, qui était plus fort que tout, qui imposait un supplément d'enquête, elle en oubliait de tremper la lichette dans le second bol. À peine si elle remuait les lèvres, en se parlant. Parfois, la stupeur lui coupait son discours. Songez ! Ce n'était pas le Colonel, la porte, La Folie, qui étaient en cause, c'était au moins tout le quartier, de Pasteur à l'escalier du pont, au-delà du pont ; tout Paris peut-être.

Un jour, elle faisait le ménage chez Monsieur Jacques, qui dorait un cadre. Ouvrant l'armoire au linge, un cri ; quel cri !

- Qu'est-ce que c'est que ça, Monsieur Jacques, au-dessus des serviettes de toilette ?

- Vous voyez bien, c'est un crâne ;

- C'est pas à mettre dans une armoire à linge ! Ôtez-moi ça, que je range les serviettes. Et vous osez toucher ?

Jacques, le crâne dans ses mains :

- C'est beau, un crâne ! Et puis, c'est si sage, regardez ...

- Des idées à vous, Monsieur Jacques.

Et Jacques raconta qu'avec un de ses amis, qui était architecte, il avait visité les fondations d'un immeuble, boulevard de Vaugirard :

- À deux pas d'ici, ce chantier où l'on travaille nuit et jour ; c'est je ne sais quoi pour les chemins de fer. Les perforeuses font un vacarme à vous casser la tête. Et qu'est-ce qu'on est obligé de couler comme béton ! On s'est aperçu que tout le sous-sol était creusé de galeries. Les unes s'arrêtent sans dire pourquoi, les autres se perdent dans l'ombre indéfiniment.

La Langouste avait posé les serviettes sur une chaise. Elle en était au point de sentir des faiblesses, comme si elle n'avait pas déjeuné.

- Il paraît que c'est ainsi jusqu'à Montrouge. Toute la colline est minée (car on est sur une colline, ici). Les catacombes, quoi ! Elles viennent jusqu'ici. J'ai trouvé ce crâne dans une galerie, sous le chantier.

La Langouste dut s'asseoir, à la place des serviettes.

- On est sur une colline ? soupirait-elle. C'est épouvantable ! Vous êtes bien sûr, Monsieur Jacques ? Je croyais que les catacombes, c'était au temps de Jésus-Christ, qu'on y disait la messe et qu'on y enterrait les chrétiens, quand les lions les avaient mangés.

Elle avait vu un film, autrefois, sur les catacombes. Jacques, en humeur de conter, conta si bien qu'elle en avait des sueurs, rien qu'à ap-

prendre qu'il y avait une ville sous la ville, où des milliers de crânes tapissaient des murailles.

- Un jeudi ou un dimanche, si vous voulez, je vous y conduirai.

- Merci du peu, Monsieur Jacques ! C'est fini : je ne pourrai plus jamais dormir. Dormir sur une colline qui est habitée par les morts ! Vous pouvez, vous ?

Alors Jacques, pour la distraire des crânes :

- Mon architecte m'a dit autre chose aussi, que je vous dirai bien, si vous promettez de garder votre langue...

- Je me l'arracherais plutôt, Monsieur Jacques.

- L'architecte, qui n'est pas un jeune homme, avait été chargé de réparer La Folie, qui branlait un peu ; il y a de cela trente-cinq à quarante ans.

- Je n'étais pas concierge au 13, dit la Langouste. Au seul nom de La Folie, elle avait oublié la ville des morts. Elle roulait ses yeux. Elle se dilatait du désir de savoir.

- C'est une maison qui n'est pas comme les autres, dit Jacques. Et se mit à dorer son cadre, par plaisir de faire attendre. Avez-vous vu, dit-il enfin, des meubles à secrets, par exemple de ces secrétaires où chaque tiroir dissimule un autre tiroir, où la vraie serrure n'est pas la serrure, bref un tas de combinaisons à tromper les plus habiles ? J'en ai démonté et remonté un l'autre jour. C'était du beau travail ! Et que d'astuce ! Tout cela pour y cacher quelques lettres d'amour, qui n'en valaient pas toujours la peine. Eh bien,...

- Eh bien ... fit la Langouste, qui haletait d'impatience

- Celui qui a construit La Folie avait de l'esprit, lui aussi. Il paraît que les fausses portes y sont vraies, et les vrais placards de faux placards. Il y a des cachettes partout, des escaliers partout ; les murs sont des couloirs. Il y a deux étages de caves sous la cave. Et de la plus profonde des caves...

Jacques se remit à dorer en silence, un instant. La Langouste, de nouveau, suait de vertige, mais d'un autre vertige. Cave, cave, le mot lui battait au ventre et dans la tête.

- Ah oui ! dit Jacques, de la cave la plus profonde, à vingt mètres au moins de profondeur, partent plusieurs couloirs souterrains, trois ou quatre, je ne sais plus. Mon ami l'architecte n'a pas eu la curiosité de savoir où ils allaient, vous pensez bien.

- On peut dire qu'il manque de curiosité, cet homme ! s'écria la Langouste. Si j'avais été là !

- Tiens, je pensais que vous n'aimiez pas les catacombes, dit Jacques, comme indifférent, tout à l'or fin de son cadre. Il ajouta :

C'était pour cacher des filles d'amour, comme on cache des lettres dans un secrétaire. Les filles non plus n'en valaient pas toujours la peine. Un silence, une feuille d'or. Pensant pour soi, à haute voix : Vieux meubles, vieux immeubles ! Celui pour qui j'ai remonté le secrétaire ne reçoit pas de lettres d'amour. Le Colonel Pivoine n'a rien à cacher, ni point de filles à recevoir. Il ne doit aimer que la patrie.

- Pour ça, on peut dire qu'il l'aime ! Il est Colonel !

Elle avait rangé les serviettes, bâclé le reste du ménage. Elle avait besoin d'être toute à elle, pour méditer et ranger tant de nouvelles, plus précieuses que les serviettes de Monsieur Jacques. « Et dire, disait-elle au second bol, que cette nuit, quand j'ai vu Nestor qui nous faisait son numéro, je n'ai pas eu plus d'idée qu'une bûche, moins d'idée qu'Arthur, qui n'en a pas ! C'est à démissionner ! Je ne mérite plus d'être concierge. Parce que là, rapport à Nestor, j'en suis sûre et certaine. Il était sous la cochère. On l'a vu, on ne l'a plus vu. C'est donc qu'il est revenu, discrètement, à La Folie. Et de là... je ne dis rien, je ne veux pas penser à ces deux étages de caves, mais j'y pense, et comment n'y penserais-je pas ? Ce garçon ne descendait pas de la lune, bien qu'il soit un peu sorcier. Il avait pris un souterrain, il est sorti du souterrain, près du pont ; il ne lui restait plus qu'à descendre du pont par l'escalier, se tortiller, que tout cela c'était bien plaisant à regarder, mais ça n'avait ni queue ni tête. Comme au théâtre. Ce qui est grave, car c'est grave : s'ils entrent, s'ils sortent, par des couloirs souterrains, de quoi que je suis concierge, alors ? Autant dire : la concierge des courants d'air !...»

Il ne restait ni pain, ni lait, ni beurre. Une larme de café, de quoi rincer le bol. Ce n'était pas assez pour réfléchir.

Chapitre IV

Ténor et guitare

Un Colonel ne réfléchit pas ; il agit. Ou du moins, s'il réfléchit ce n'est que pour agir. Savoir pour savoir, dont se pâmait la Langouste, cette vicieuse, « Peuh ! » aurait dit le Colonel, qui se plaisait aux sentences les plus courtes.

Il y avait encore plus court : on peut grogner sans même dire. Haut ou bas, vers la tête ou vers l'estomac ; interrogatif, dubitatif, approbatif, tolérant, amusé ou bougon, un peu rêveur, condescendant, toutes les nuances d'un Colonel ; ou même dire sans grogner, et beaucoup dire. Par exemple, si Nestor demandait : « Faut-il ou ne faut-il pas ou que faut-il ? », ne pas regarder Nestor, le regarder, ne plus le regarder, un pas vers Nestor, ou à droite, ou à gauche, ou demi-tour réglementaire, à la militaire. Mille réponses, les unes claires, traditionnelles, les autres d'improvisation, qui n'étaient pas toujours aussi claires. Certaines, toutes personnelles, comme de se tirer l'index énergiquement, n'étaient pas tant des réponses que l'ordre d'attendre ; et le Colonel aussi, se tirant l'index, ce n'était pas tant qu'il réfléchissait (Peuh !) mais qu'il attendait sa réponse. Nestor, lui, préférait le chant à la parole comme on parle, et le chant de la guitare au chant.

La Folie, qui avait dû entendre tant de bavards et de bavardes (Ô mes charmantes !) n'était pas le temple du bavardage. On aurait beaucoup surpris Madame Langouste si on lui avait soutenu que son Colonel Pivoine ne disait jamais que Bonjour ou Bonsoir. Et souvent le ton suffisait au mirage. On croyait entendre, selon le ton, au moins une phrase, et tout

un discours. Ou même, ce n'était ni bonjour ni bonsoir, mais le doigt à la tempe, qui disait tout. C'était alors la couleur de la pivoine, jamais la même, qui était si parlante.

Quatre au cinq ans à peu près que le Colonel, après un « Nestor ! » à pleine voix, qui n'était pas une parole mais un ordre, s'était contenté de mener Nestor au platane de gauche devant la façade et lui remit un sac où il y avait des choses à planter. Nestor planta, devant les fenêtres de gauche, dans un peu de terre à planter. La chose, au printemps, poussa, fit de la feuille et de la tige de longs boutons serrés comme des coquillages, d'un vert à peine vert.

La chose monta, monta, comme s'il était indigne d'elle de fleurir trop bas, fière, presque insolente, et ne s'encombrant pas d'un fatras de feuilles à n'en rien faire, soucieuse seulement de ces longs boutons de plus en plus longs et serrés qui, une nuit de la fin juin, tout d'un coup se desserrèrent : c'était des lys. Des glaïeuls un peu partout dans le jardin, à l'état sauvage. Du rose ou du rouge d'amour parmi des épées. C'était peut-être du glaïeul d'origine, que l'architecte avait choisi, quand il avait construit pour l'amour et pour la guerre. Mais point de lys, la fleur des rois et des reines, la gloire des écus et des cortèges, le blanc sans reproche, le drapeau du roi. L'architecte n'aurait pas osé. Folie, douce demeure, parmi les haies vives et les bosquets de la plaine, coquelicots et champs de blé, où délayer la cuirasse et poser le casque, et faire l'amour en oubliant la guerre.

Nestor, qui avait autant d'observation que la Langouste, et quelque chose davantage, qui procédait de l'ombre et du cœur, ne fut pas sans observer que le Colonel lui avait dit (si c'était dire) de planter les lys, juste après l'apparition, sur le quart de queue, d'un portrait ou d'un visage. Nestor, au juin qui suivit, caressait un lys au jardin, vite, allait au portrait, et caressait, revenait au lys. Quel visage de la fleur ! Car le lys avait un visage, une soie blanche, une sorte de regard, un parfum à s'en jeter par terre, pour adorer. Nestor indistinctement adorait la fleur et le visage du portrait. Le visage aurait eu le même parfum que la fleur, à rendre fou Nestor.

Il reconnaissait ; il humait, à larges narines de chair, des souvenirs d'autres parfums, qui avaient gonflé son cœur de garçon noir, là-bas, quand il n'était qu'un garçon noir. Les filles, sur leur peau de soie, avaient de ces parfums qui rendent fous. Si bien qu'en écrasant les filles, on respirait, on adorait les fleurs. Comme on dévorait les filles, on aurait pu dévorer les fleurs. Mais un lys ? On se prosternerait pour adorer. Écraser, dévorer, on aurait eu peur. Nestor, entre lys et portrait, chantait, ou sa

guitare le chantait : « Lys ou demoiselle, ce n'est pas de l'amour pour le pauvre Nestor. »

À chaque juin depuis quatre ans, c'était toujours les mêmes lys, de leur parfum royal au ciel d'étoiles ; la fille, aussi blanche, aussi royale. Nestor, mercredi et vendredi, soufflait d'amour sur le verre du cadre, embrassait le verre, astiquait, embrassait, posait le cadre sur le quart de queue. Garde à toi, Nestor. Mais Nestor se garde. Même d'apporter des lys, dans un vase, quand il porte un vase de fleurs en offrande. Il n'apporte que des glaïeuls.

Ce matin du 25, lys ouverts de la nuit, Nestor, qui apportait une gerbe de glaïeuls (Nestor, prends garde !) n'entendit le Colonel qu'à la porte du salon. Trop tard ! Entra, suivi du Colonel, et, de doigts déliés, délia la gerbe dans un vase, sur un guéridon. Rien, de la nuque au talon, ne disait : « Mon Colonel. »

- Nestor ! Et Nestor ne fut point un Nestor électrocuté, au garde-à-vous.

- Mon Colonel, dit Nestor.

- Des fleurs toujours, dit le Colonel.

- Les fleurs sont des regards, tu le sais bien, mon Colonel.

Le regard du portrait attendait l'hommage des lys, rien de plus clair.

- Pourquoi pas des lys ? dit le Colonel.

- Nestor est trop peu de chose, répondit Nestor, ce n'est pas lui qui couperait la tête à des lys.

- Bon cela, bon, fit le Colonel, se tirant l'index. Ton regard à toi reconnaîtrait le visage du portrait ? Le Colonel, qui n'avait rien dit, s'avisait toutefois qu'il aurait pu le dire. Regarde, Nestor, dit le Colonel, regarde.

Nestor avait le portrait devant les yeux, même s'il ne regardait pas. Regardant sans regarder :

- Moi je vois, moi je vois !.. Il voyait.

- Rien de plus simple alors. Au train de 18 h. 27, tu la verras, la salueras, lui diras que tu viens de la part du Colonel, lui prendras sa valise. La conduiras.

C'était si simple. Les lys devant la façade, à gauche, de la part du Colonel. Les platanes tout neufs, coupés de l'an dernier, de sa part, comme la chambre, à gauche, de sa part ; une chambre où tout était Régence, cuirasses et carquois, d'amour et de guerre, mais sans amour ni guerre. Un amour se balançait à la pendule. Ce n'était qu'un amour de pendule. Que d'amour ! « L'amour, ce n'est pas tous ces petits bons-

hommes chez nous, songeait Nestor. Ce n'est qu'un parfum ; celui d'une fleur ou d'une fille que l'on écrase.»

*

Chapitre V

La liaison

À 18 h. 27, on écrasait de tout, gare du Maine, à l'arrivée des grandes lignes : de la fille et de la femme, jeunette ou vieillarde, du scout, du marin à col, du tout venant qui s'en venait. Le tout de cette belle humeur d'être arrivé, les uns timides et solennels, à leur premier Paris, empesés de province, les autres frétilants, frémissants de leur cher Paris retrouvé.

Nestor, depuis le début de l'après-midi, était en tenue de campagne, chaussures de marche à semelles souples, veste et pantalons de toile légère d'une coupe entre sportive et militaire, la manche au-dessus du coude comme aux chemisettes d'été, les pantalons, très hauts, fendus jusqu'à la boule du mollet pour faciliter la marche ; le col dégagé, la cravate d'un vert prairie nouée en sautoir, le bronze indigène et le brun-vert de l'étoffe ton sur ton : il avait fière allure. Un lys n'aurait pas été plus fier.

Au demeurant fort empêché. S'il fallait partir en campagne sur des ordres aussi vagues que ceux présentement du Colonel, on s'irait perdre dans les sables, et sans espoir. Nestor attendait du détail. Faudrait-il agiter un mouchoir, et de quelle main ? Ou se faire un bandeau de la *France Militaire* ? Ou même porter un écriteau, ou une bannière ? On ne saurait trop prévoir, ni rien de trop original. Le monsieur qui brandit son chapeau au bout de sa canne, il se croyait très fort. Dix chapeaux au bout de dix cannes. Allez vous y reconnaître !

Nestor était un familier de ces scènes de gare. Il aimait la gare. La Folie sur son promontoire vivait au bruit des trains jour et nuit. Nestor, à l'extrême du promontoire, passait des heures à regarder. C'était un spectacle comme la mer ou les nuages. Souvent il se payait un billet de quai, arrivée ou départ, heureux comme un noir de ce grouillement de foule, observant tout, les usagers et le personnel, les vendeurs d'eaux minérales ou de journaux ; il aidait quelquefois, cette dame encombrée de cartons et de marmots, ou le vieux monsieur distingué qui succombait au poids d'une valise. Pourboires échéant, qui le remboursaient ; il en restait pour les cigarettes de goût anglais, son élégance.

Le Colonel avait déjeuné, à midi de l'Observatoire ; à midi trente se leva, serviette pliée (en bonnet d'évêque), puis au salon jusqu'à trois heures, café turc et les gazettes, la *France Militaire* d'abord, de la date à la signature du gérant ; ensuite, pour la délectation et la fantaisie, ces messieurs de *l'Action Française*. Nestor, tenue de campagne, eut beau tourner autour du Colonel, sans prétextes, ce qui valait tout un discours, point de réponse du Colonel, sérieux à Maurras, souriant à Daudet ; la chronique des théâtres, son régal, lui qui n'allait jamais au théâtre (Peuh !), mais cette chronique à coups de bâton, qui refusait tout, les tragédiens, les comédiens, auteurs acteurs pêle-mêle, à la matraque. « Du bon travail, jugeait le Colonel ; comme si l'on pouvait avoir du talent en République ! »

À 15 h. 32 de l'Observatoire, il se gratta la gorge du fond de la gorge, ce qui disait clairement : « Je vais au Cercle. » Nestor n'obtint pas davantage. De vrai, le Colonel avait été loquace ce matin entre glaïeuls et portrait. Jamais il n'en avait autant dit à Nestor.

L'obéissance n'exclut pas l'initiative, si l'on entend bien la Doctrine. À Nestor, l'initiative, puisqu'il était aussi l'obéissance. Nestor, semelles souples, à foulées de campagne, sur ce long trottoir d'un seul tenant, de la rue du Château à la gare du Maine. La préparation avant l'action ; louable initiative.

La gare du Maine, qui est une porte et un escalier, n'avait point changé depuis la veille : une porte, un escalier. Au panneau des arrivées, Nestor vérifia : Trains en provenance. 18 h. 27. Provenance : Nantes. Pas de retard prévu. (Ne pas être en retard se dit Nestor). À la suite : 18 h. 28. Provenance : Quimper. 18 h. 29. Provenance : Nogent-le-Rotrou. 18 h. 30. Provenance : Granville. Nestor en rajusta sa cravate verte. Il était nécessaire de redoubler d'initiative. Il regagna La Folie, au pas de promenade, en croquant des cacahuètes. À La Folie, l'oeil à sa montre (une plaquée or, qu'il avait achetée à Oran, sur le port).

Une heure à l'avance, ticket de quai (le Colonel rembourserait), Nestor arpentait les quais l'un après l'autre, préparation d'action ; le train

333, en provenance de Nantes, toujours pas de retard ; le numéro du quai n'était pas encore affiché.

Là-bas, au bout du quai, il y avait la mer, Océan ou Manche, du sable, des bateaux. Une brise légère chantait qu'elle venait de la mer. Allait-on vers Quimper, en suivant le quai, ou vers Granville, ou vers les pommiers de Nogent ? Les provenances font un mélange d'horizons, de villes, de pays. L'esprit s'envole, tournoie, retombe, comme les oiseaux des mers, mais il n'a pas la vue assez perçante pour apercevoir la mer, les pommiers les trains. Il plane ; il s'enivre de nostalgie. Ainsi Nestor, qui s'enivrait de la brise, du vide des quais, du lointain multiple des lointains. Que la guitare aurait bien dit cela, qu'on ne pourrait autrement dire, et que ce n'est pas la même fièvre d'attendre vraiment quelqu'un ou de faire semblant d'attendre.

Guitare ? Nestor se frappa le front, se précipita à La Folie saisit sa guitare, revint au pas demi pressé, car sa montre indiquait qu'il avait encore vingt minutes avant le train. Nestor riait de contentement. Bravo, Nestor ! L'initiative, la voilà. Il brandirait la guitare. Il pincerait la guitare. Il y aurait dix et trente messieurs à agiter un mouchoir ou un chapeau, mais le seul Nestor aurait sa guitare.

Train 333, quai 19. Le ciel, au bout de ce quai-là s'était creusé jusqu'à Nantes. Nestor, au quai 19, et sa guitare. De la foule déjà, sur les quais, partout, en haut de l'escalier, à la porte, avenue du Maine. Foule pour foule, cela promet ! À voix de porte-voix : « Le train 212, en provenance de Granville entre en gare au quai 18. Allô ! Allô ! Attention ! Le train 620, en provenance de Quimper, au quai 21. Allô ! Allô ! Le train 130, en provenance de Nogent-le-Rotrou, au quai 20. » « Et le quai 19, alors ? » se demanda la guitare. Du 20, du 18, du 21, des voyageurs sur des voyageurs, de la bousculade, de l'embrassade ; le terre-plein, en avant des quais. On croirait la place du marché un jour de marché, à Nogent ou à Mortagne. « Allô ! Allô ! » reprend la voix. « Attention ! Rectification ! Le train 333, en provenance de Nantes, entre en gare à la voie 16. Je répète .. Rectification .. » Tous ceux qui attendaient à 19, en hâte ; ceux qui ont mal entendu (quoi ? quai 13 ?), heurtés, charriés ; et les petits trains de wagonnets, qui font demi-tour tous à la fois, et veulent passer, passeront, vous écraseront plutôt. C'est une débandade, des appels, des cris. « Rectification, quai 16 .. » Facile à dire dans un porte-voix !

Déjà, du quai 16, un fleuve voyageur se déverse, que l'épaisseur et la montée des eaux, au terre-plein, ralentit, épaissit, détourne. Nestor, guitare sous le bras, examine et décide. L'obéissance se dirait : quai 16. Mais l'initiative tempère l'obéissance et l'accomplit. « Fausse manoeuvre

vre, se dit l'initiative. Quand nous atteindrons le quai 16, guitare et moi, depuis longtemps le portrait sera sorti. Un but, un seul : le portrait, lui prendre sa valise, le saluer : Mademoiselle. C'est l'ordre du Colonel. De l'initiative, donc. » Et Nestor, plus souple encore que ses semelles, se glisse, se faufile, rend son ticket, s'établit en haut de l'escalier, le portrait devant ses yeux. Si le portrait passe, valise à la main, comment échapperait-il ?

Nestor dévisage. Que de visages ! À chaque fille, est-ce la fille ? Évidemment, le portrait, celui du quart de queue, n'est plus tout à fait celui qui porte la valise. De treize ou quatorze ans, qui est l'âge du portrait, à dix-sept, à dix-huit, il faut s'attendre à du changement. La guitare, aux doigts de Nestor : « Pas tellement ! » Elle avait de l'expérience. Une guitare qui avait tant vu de filles, qu'elle avait troublées, persuadées, qui avaient dansé, qui avaient pleuré. Si la femme est une enfant toujours, son portrait le meilleur est son portrait d'enfant.

Nestor, à sa rampe d'escalier, dévisage, aussi longtemps que cela dévale ; aux plus beaux airs de sa guitare, tous les regards aux siens, ne fût-ce qu'un instant. Il n'aurait pas pu se tromper au regard. Un regard vers tout, qui, sur le portrait, n'était encore un regard pour personne. Nestor donc, qui se démontait le cou, n'accordait l'agate de ses yeux qu'aux toutes jeunes demoiselles. Service commandé ! C'était un peu sa pente naturelle : au-dessus de vingt ans, Nestor était aveugle ; à partir de dix-huit, quelque myopie ; un regard de louve à dix-sept !

La nappe diminuait. La foule n'était plus foule. On ne perdait plus de paquets ni d'enfants. On prenait le temps de s'embrasser. Il se fit des groupes qui s'attardaient. Un monsieur lisait un journal ; visiblement, il n'attendait personne. Les receveurs des portillons avaient de la conversation de l'un à l'autre portillon. De la porte du Maine, une voix montait qui criait : « Paris-Soir, l'Intran, le Temps deuxième. La réponse du Pape au discours de Mussolini ! Texte intégral du discours et de la réponse. L'Intran dernière ! » Et, pour remplacer l'orage des pas, un peu de roulement de vrai tonnerre au-dessus du discours de Mussolini. Le monsieur ôta ses lunettes, plia son journal, s'en fut vers l'orage, comme s'il attendait l'appel du tonnerre. À sa rampe d'escalier, Nestor aurait été tout seul s'il n'avait pas eu sa guitare.

Par scrupule de service, il demanda :

- Il n'y a pas d'autre sortie ?

Le Receveur :

- Bien sûr qu'on peut sortir, si l'on veut, par l'ancienne gare. Faudrait le vouloir !..

Une toute jeune fille, qui débarquait à Paris, qui ne connaissait pas le labyrinthe des passages entre deux gares, ni l'ancienne ni la nouvelle,

c'était peu probable. Elle aurait suivi les courants. Nestor descendit l'escalier ; majestueusement, car il avait la majesté naturelle. Le vendeur s'enrouait à la réponse du Pape au discours de Mussolini. De larges gouttes, qu'on ne voyait pas tomber, bigarraient et tachetaient le trottoir presque désert. 19 h. 13, à la grosse horloge. Que devait penser le Colonel ? Un conscrit de la République s'en serait peut-être tiré par un haussement d'épaule, alléguant qu'un Colonel ne pense pas, que cela n'est pas dans ses attributions ni dans ses devoirs. Mais l'armée d'Afrique ! Penser, ne pas penser, est-ce que cela enlève l'un des galons du Colonel ? Frivolité républicaine !..

Si Nestor avait eu un peu plus de grade dans l'armée, il aurait pu débattre et soutenir que l'ordre ni l'obéissance, ni l'initiative de l'exécutant, ni la préparation ni la conscience n'étaient à reprendre ni à blâmer, en l'occurrence ; mais la liaison, ce principe des principes, qui d'Alexandre à César, de César à Frédéric et Bonaparte, aux moindres de nos adjudants, est le principe des principes. Car l'École, qui a la charge des principes de la guerre, qui surveille jalousement leur droiture et leur pureté, qui dénonce les hérésies, qui stigmatise les schismes, enseigne encore, enseignera toujours que la liaison lie et relie, l'homme à l'homme, les hommes au chef, et de proche en proche tous les hommes à tous les chefs, toute l'armée enfin à son chef, qui est comme l'âme et le moteur de ce grand corps, de telle sorte que l'homme qui a perdu le lien qui le liait n'est plus un homme : il ne fait corps, il n'a d'esprit (l'esprit de corps, comme on dit si bien) que par le lien. Telle est la doctrine des théologiens de la guerre qui sont infailibles touchant la doctrine, autant que ceux de l'Église sur la leur : il suffit d'un peu de bonne foi pour s'en convaincre. Le Colonel et Nestor avaient manqué à ce principe sacré de la liaison. Le Colonel n'avait pas dit assez ; Nestor aurait dû interroger davantage. Le grognement et la guitare étaient des instruments impropres à la préparation technique d'une campagne. Bref, la liaison était molle et lâche, du Colonel à Nestor, de Nestor au Colonel, de tous les deux au portrait et à la valise. Ce qui n'avait pas été lié n'avait pas pu se rejoindre : le Colonel était à son Cercle, ou à La Folie, Nestor à la porte du Maine, où les gouttes de plus en plus larges n'étaient pas tout à fait de la pluie. La valise et le portrait, où pouvaient-ils être ? L'orage qui planait là-haut, comme planent les oiseaux des mers, devait être seul à le savoir.

Nestor, sans liaison, avait encore l'initiative. En quelques foulées de patrouilleur, il inspecta tous les abords, comme on battrait et fouillerait des buissons suspects. Ni sous le double pont de fer, suintant et dégoulinant, ni à la consigne des bagages, rien qui pût ressembler au portrait

flanqué de sa valise. « Vu » dit la guitare. C'était un mot du Colonel ; mot sans appel. Puis il attaqua l'ancienne gare au pas de charge.

Pas plus de portrait à l'ancienne qu'à la nouvelle. L'orage de là-haut avait fini d'installer tout ce qu'il fallait pour un orage : triples rideaux de ciel, du gris au noir, basse lointaine et continue des orages collatéraux. Il retardait son premier pétard, qu'il lança. Quel pétard ! Et aussitôt les déversoirs, du fin, du gros, liquide et solide, à crever la haute verrière de la salle des pas perdus, où c'était la nuit. Tout ce qu'il y avait de foule sur la place, devant la gare, avait engorgé les galeries marchandes, envahi les escaliers, envahissait déjà la salle. On aurait pu reconnaître des épaves de l'autre foule, des marins, quatre scouts et un curé.

Salle, escaliers, galeries marchandes, l'intérieur des boutiques, tout fut examiné par Nestor qui se coulait de tout à tout, animé, excité par cette sorte de jeu, par l'orage, par la foule, car il aimait la foule. Il riait à chaque nouveau pétard. Cela ressemblait à des ordres du Colonel. Ce n'était pas de la foudre qui tombe du ciel. C'était quelque chose d'énorme que l'on froissait ou que l'on déchirait dans votre dos, tout proche, là. Ou encore, le fouet d'un dompteur, et l'on était dans la cage. À peine l'éclair et le fouet, ensemble, un renfort de déversoirs à engloutir la ville. Dieu Colonel avait décidé d'étouffer sous les eaux ceux qui échapperaient à sa foudre.

Nestor avait fait un dénombrement si complet, une revue si minutieuse de tout cet illustre bâtiment ferroviaire qu'il serait mort en paix. Mais il ne méritait pas de mourir. Ayant satisfait à l'obéissance autant qu'à l'initiative, il n'avait rien à redouter du Colonel, ni de Dieu (l'orage et la colère de Dieu, que Dieu s'en débrouille !) ni de Nestor, qui ne redoutait rien de rien ni de personne quand il avait sa guitare. Il s'assit à sa façon de garçon noir dans le coin le plus sombre de la salle. À chaque fois qu'il pinçait un accord, il avait le portrait devant ses yeux. La jeune fille, si elle était une jeune fille quelque part, ne serait jamais aussi jolie que la petite fille du portrait. « Ils ont tort, par ici, se disait Nestor, de ne pas s'acheter des femmes plus jeunes ! Dix-huit ans, c'est déjà bien vieux ..»

Chapitre VI

Le délégué

Elle n'était pas si vieille, pourtant, celle à la vitre de son taxi, anxieusement, qui regardait se tripler les rideaux du ciel, la coupole et l'horizon se noircir, noir sur gris, noir sur noir ; et ces éclairs louches, à ras d'horizon, de plus en plus haut sur l'horizon. Un vieux taxi, lui, qui avait peut-être plus de dix-huit ans ! On ne choisit pas : Les Soeurs de L'Espérance de la Vierge Marie le lui avaient assez répété qu'on ne choisit pas, qu'il ne faut jamais choisir. Elle s'en révoltait dans le dedans du coeur, mais sans le dire. Ne pas le dire, cela du moins elle l'avait appris. Dès qu'on voulait savoir, elle cachait tout.

L'adresse au chauffeur, oui ; il fallait bien. On ne choisit pas toujours non plus, de dire ou de ne pas dire. Elle soupira. Nestor, qui s'y connaissait, n'aurait pas trouvé tellement de vieillesse à ce soupir. Il y avait de la peur, de la joie, comme une tremblante joie, de la hâte surtout et de l'espérance dans le soupir. Ce n'est pas pour rien qu'on a été élevée pendant douze ans à L'Espérance.

Elle en portait l'uniforme encore, son coeur aussi. Les couleurs que portait le coeur étaient peut-être de joyeuses couleurs, mais les couleurs de l'uniforme comme il convient à un uniforme. D'un vert qui était si sombre qu'on aurait eu beaucoup de mal à y voir celui de l'espérance. Ou bien rappelait-il que l'espérance n'est pas d'une couleur ni de l'étoffe d'une robe, ni de rien de cette vie d'ici-bas, qui sera sombre, qui doit l'être, mais de l'autre vie par delà, qui n'aura pas les mêmes couleurs.

Un vert donc qui était presque noir dans le noir de plus en plus noir de l'orage ; une étoffe lourde, riche, mais aussi discrète que riche, d'un vêtement pour se vêtir et non pour parader ; la coupe volontairement offensante, la jupe trop longue, à plis épais, les épaules sottes, les manches guindées aux poignets maigres, la taille honteuse, une pudeur de doctrine partout, la gorge effacée, le cou cerclé et barricadé, une large croix d'or afin qu'on ne regarde que cette croix, et ni le cou ni la gorge ; un petit chapeau du genre breton, du même vert douloureux que le costume ; des gants et des bas noirs, mais d'un noir éteint et pour éteindre. Des souliers enfin, qui étaient de l'invention de ces dames de L'Espérance, car jadis on ne portait que des bottines (quelles bottines!). Souliers à boucles, qui avaient du scrupule à n'être pas des bottines, qui tenaient la cheville et la couvraient comme des chaussures d'orthopédiste, aussi résistants que des galoches, confortables, cérémonieux, ampoulés, de vrais souliers de sacristie. Une valise de style jésuite, pareille à un gigantesque missel, occupait autant de place dans le taxi qu'une boîte de contrebasse, la jeune fille serrée contre la vitre arriverait-elle avant l'orage ?

Elle était bien sûre cependant que ce n'était pas si loin de la gare. La Supérieure l'avait encore dit, à leur dernier entretien, celui de la bénédiction d'adieu :

- J'aurais pu attendre qu'une de ces Dames eût à faire le voyage pour les urgences de la Communauté : nous aurons bientôt le Congrès Eucharistique. Mais on vous réclame à Paris. Je dois vous avertir, mon enfant, que si Dieu a permis qu'il y eût quelque part un peu de terre qui fût l'empire du Diable, Paris, sans aucun doute, est cet empire. Ce qu'on vous a enseigné ici sur la corruption du monde, sur le péché d'origine, sur les espèces diverses de la concupiscence, ne se rapportait modestement qu'à nos provinces. L'exercice de la piété parmi les horreurs de la capitale, qui passe en turpitude Ninive et Babylone, exigerait un enseignement à part et de la retraite supplémentaire. Je ne vous abandonne qu'à regret. Je cède aux sollicitations d'une autorité que je respecte et qui, parmi tant de naufrages, n'a point démerité du Seigneur ; la seule sans doute, car la Justice est suspecte et l'Université détestable. Quelques conseils encore, avant de vous bénir, n'adressez la parole à personne durant le trajet : le Malin a des émissaires partout, même en première classe. Autre chose : à l'arrivée, faites vous conduire immédiatement où vous devez. Autant dire : c'est à côté de la gare. J'ai consulté le plan ; car je ne connais point Paris. Dieu m'a épargné cette épreuve.

Elles avaient prié toutes deux la Vierge de L'Espérance.

- Mortifiez-vous, ma fille, avait dit la Supérieure, deux doigts levés pour bénir. Votre nature n'est pas dépravée mais un peu rebelle. Vous ne serez jamais assez mortifiée.

Ce taxi à vitesse de brouette, était-il un instrument à la mortifier ? Elle ne pouvait lire les noms sur les plaques ; elles étaient toujours où l'on ne pensait pas. La valise jésuite, debout comme une contrebasse, et succombant toujours d'un côté, de l'autre, devait être elle aussi de mortification.

Enfin le taxi s'arrêta. Elle paya avant de sortir, soutenant la contrebasse, puis sortit et la retira. Le chauffeur, un bras à la vitre : « Dites ! Pas gras, le pourboire, la petite demoiselle. » Elle chercha de la monnaie, la donna. Il n'eut qu'un mouvement de la tête, comme pour dire : « Tant pis ! » et, sans un merci, voilà le taxi qui part. Les gouttes tombaient de plus en plus larges.

De la hâte, de l'espérance, Ô Notre Dame de L'Espérance ! Dans ce crépuscule d'orage, laissant la valise au bord du trottoir, elle essaye de lire le numéro, se trouble ; aurait-elle perdu la mémoire ? Elle arrive à lire, à relire : 149. 149 ce n'est pas 9. Était-ce 9, ou 149 ? C'est inscrit sur un papier qu'elle a. Où ce papier ? Notre Dame, ayez pitié ! Elle se souvient qu'elle l'a laissé dans sa valise. Là-dessus, le premier pétard, que l'orage avait si longtemps gardé. Quel pétard ! La nue se déchire, les toits explosent, pluie et grêle à pleins déversoirs.

Jamais elle n'écrivait elle-même l'adresse. À L'Espérance on écrit la lettre, une fois par mois ; on transmet la lettre à Mme la Supérieure, qui écrit elle-même ou qui envoie la lettre.

149, une porte est ouverte ; la petite demoiselle de la force de son désespoir, ou de son espérance, soulève, enlève sa valise comme plume dans l'orage, entre dans une espèce de boutique, où l'on ne vend rien, où l'on ne voit rien à vendre, toute l'étoffe de L'Espérance mouillée, gonflée autant qu'éponge. Elle ôte son chapeau, du genre breton, qui est à tordre. Sans chapeau ... Pauvre Nestor ! C'est le portrait ! À peine moins jeune que quatorze, mais il doit en avoir dix-huit ou dix-neuf. La guitare avait raison.

- Bonjour ! dit le portrait, ne sachant que dire.

- Ce n'est pas un bon jour, dit une voix de sauterelle ; mais c'est comme cela qu'on dit. Encore une chose qu'on devra changer, après la révolution. Que de choses on devra faire ! D'abord, le plus nécessaire,

c'est entendu, trois cent mille têtes, je les ai comptées. Si l'on coupait seulement trois cent mille têtes, tout dans ce pays marcherait sur des roulettes. Ensuite, on pourrait réformer bonjour et bonsoir selon l'état hydrométrique, le baromètre et le thermomètre.

Un petit homme s'avança, affable, les yeux rieurs, la bouche cerise. Rien qu'à le voir, on comprenait que c'était un ami des hommes. Ce ne pouvait pas être le même homme qui avait parlé de couper des têtes. Le portrait allait répéter son bonjour, mais c'était un tel vacarme dehors, tonnerre et grêle, un déluge, une tempête, que, pour souhaiter bonjour, il fallait avoir au coeur une espérance plus qu'humaine, comme aurait Mme la Supérieure. Au sourire de l'homme, elle sourit. Il avait un si bon sourire.

Elle aurait presque ri, en voyant tout l'homme, mais elle se retint. Un thorax de foire, une tête de penseur, une main droite à trois fois le volume d'une main, le reste n'était là que pour la forme ; une concession au passé de l'espèce. La main, pour serrer les mains. Quand il apercevait une main à serrer, il levait sa main à hauteur de front, l'élargissait de tout son large, au diamètre d'une poêle à frire, hésitait un instant au-dessus de la vôtre, l'englissait de toutes parts et la possédait. La gauche, qui restait à la poche, n'était qu'une main pour la forme. Le plus bas que la ceinture n'existait pas. Mais la poitrine, mais la tête ! La tête avait un baquet à fiches, comme on dit, dedans, des fiches et des références, de quoi pleuvoir sur vous tout un hiver de polémique. À ce combat, on partait battu. Le bon sourire vous le disait : « N'insistez pas ! » La poitrine, souffle et coeur, avaient de quoi soutenir de souffle indéfiniment cette voix dont on s'étonnait qu'elle ne fût que de sauterelle.

- Ah ! pardon ! Je n'avais pas vu ! s'écria la sauterelle. Salut, camarade intellectuelle, c'est bien d'arriver la première. L'intelligence, avec nous ! Je sais ... La réunion est fixée à 18 h. Mais 18 h., quand on n'est pas une intellectuelle, c'est l'heure de l'apéritif au bistrot. Je ne suis le responsable du local que depuis deux jours, mais j'ai fait le tour du quartier. Les conditions économiques sont la base de tout le reste. Si tu veux, camarade, nous irons rejoindre les camarades.

Et l'immense main avançait vers la jeune demoiselle comme une poêle, à l'y frire. Elle s'excusa :

- Je n'ai pas de camarade. Je voudrais savoir ... J'arrive. L'autre enchaîna :

- Je vois bien que tu arrives, et la première ; je t'en félicite. Si tu n'as pas de camarades, tu en auras. Tous les adhérents sont des camarades, des purs, ceux qui ont leur carte. Et même chez les sympathi-

sants, il y a beaucoup de camarades ! On est l'avenir, nous ! Dans l'avenir, il n'y aura que des camarades.

Il déclamaient de sa voix râpeuse, criarde, mécanique, et sautait d'un meuble à l'autre, d'une chaise au bureau, du bureau à l'armoire, parce qu'il y avait tant d'inégalité entre les parties de son corps qu'il en perdait l'équilibre à tout instant ; c'était pire que boiter, chavirer plutôt, s'écrouler, basculer. À chaque pas, documents, fiches, arguments risquaient de lui tomber de la tête. On aurait mis huit jours à ramasser tout ! Le crâne oscillait, avait des trajectoires à faire frémir. Mais le petit homme, par toutes sortes de mouvements de sa main en contrepoids, rétablissait finalement l'équilibre. Cela ne troublait pas le discours, qui venait de partout et de nulle part, comme le cri des sauterelles.

Accroché un instant à la chaise ou à l'armoire, le petit homme souriait de son bon sourire, bouche cerise. Encouragée par le sourire :

- Connaissez-vous le Colonel Saurin Léonidas dit la jeune demoiselle. Je le cherche. Il devrait être ici.

- Un Colonel ?... L'armée avec nous ! Nous avons des Colonels dans le parti, qui en valent d'autres, bien qu'ils ne soient pas tout à fait Colonels. Camarade, ce n'est pas les galons qui nous rebutent. Nous irions au-delà de cinq : un Colonel à six galons, quel Colonel ! Puis, sautant de l'armoire au bureau, il disparut derrière le bureau. Patience ! Patience ! Je ne suis le responsable du local que depuis hier. Je n'ai pas lu les listes. Dans deux jours, j'aurai tous les noms dans ma tête. Saurinou, Saurestier .. Saurin ! On a bien un Saurin, camarade de l'intelligence, mais c'est un limonadier. Il reparut. De son plus beau sourire : Domage, dit-il. J'ai de la sympathie pour les gradés. Un maréchal, c'est quelqu'un, quand il n'est pas maréchal de France. Et puis... les armes modernes ont du bon. Au lieu de couper trois cent mille têtes une à une, comme on expédierait cela à la mitrailleuse ! Nous aurons besoin de beaucoup de Colonels, quand nous réformerons.

Notre Dame de L'Espérance ! La jeune fille se signa, recula. L'homme devait être le Diable, dont Mme la Supérieure avait parlé.

- Je me suis trompée, excusez-moi (elle aurait dit volontiers : Monsieur le diable!). Je me souviens du papier maintenant. Ce n'était pas le 149 mais le 9.

Elle croyait avoir trois cent mille cadavres devant elle, guillotine ou mitrailleuse. Elle reculait, elle tremblait. Elle était si pâle et si tremblante que le Diable en oublia ses fiches et les trois cent mille.

- Faut pas trembler comme ça, ma petite demoiselle. Moi aussi je me suis trompé, je le vois. Vous n'êtes pas une camarade. Qu'est-ce que ça change ? On n'est pas des ogres, ici. On protège la femme et l'enfant. Vous êtes une grande enfant. Il tendit une chaise : Asseyez-vous, remettez-vous. Vous le retrouverez, votre Colonel ! Je n'ai pas envie de vous couper le cou, vous êtes trop jolie. J'ai deux filles, moi, qui sont toutes les deux à Notre Dame de Bon Secours, dans le Treizième. Ce ne sont pas mes idées, mais c'est l'idée de ma femme. Vous voyez que je respecte les femmes. Que diable, je ne suis pas le Diable ! Il ajouta : Elles sont jolies, mes deux petites, vous savez. La deuxième surtout. Mais elles sont moins jolies que vous.

Cet homme n'était pas le Diable, non ! Le bon sourire était plus vrai que les discours ; il était d'un homme bon. Mais elle refusa la chaise.

- Je ne tremble pas, dit-elle. Je vous remercie. Je vous demande pardon.

- Et de quoi, mon Dieu ! s'écria la sauterelle (le Diable n'aurait pas dit mon Dieu!). Attendez un peu. La séance n'est pas ouverte. Ils sont au bistrot, les camarades. Et quand elle serait ouverte ! Croyez-vous qu'on jetterait dehors, à la pluie d'orage, une jeune fille qui n'est pas une camarade. On est pour le progrès du genre humain, nous !

Dehors, éclairs et tonnerre. L'orage n'en finissait pas ; la rue, assez étroite, coulait comme une rivière ; et de la grêle, à déversoirs ; cela grêlait de toutes parts. Mais elle, qui tremblait encore, avait repris sa valise, elle reculait, reculait, jusqu'à la porte, plus loin que la porte, sous l'orage, l'eau du trottoir et du ruisseau giclant (Merci, Monsieur le Diable, merci), sous la grêle qui lui piquait le visage.

Soudain, comme si l'orage n'avait cessé que pour elle, à l'abri des grêlons, elle se retourna, surprise. Elle était sous un parapluie véritablement providentiel, mais la main de la Providence ne tenait pas elle-même le parapluie. Elle avait délégué la main d'un jeune homme à le tenir. «Avec votre permission, Mademoiselle», dit le délégué, qui de son autre main empoigna la valise. La voix persuasive, un gant couleur de beurre à sa main de Providence.

Ils marchèrent ainsi, lui, valise, parapluie, et elle, jusqu'à l'angle de la rue Didot, le délégué ne disant rien, ni elle. Il dit, à l'angle :

- Quel orage !

- Quel orage ! dit-elle. Sous l'auvent du Café-tabac, repliant le parapluie providentiel :

- Je me nomme Casimir-Didier Demazure.
- Avec ou sans particule ? dit-elle.
- Ma famille, dit-il, a renoncé à la particule. Sous Louis-Philippe nous la portions. Nous ne portons plus que la chevalière, souvenir et regret d'un autre âge.
- Cet âge-là valait mieux que le nôtre, Monsieur, si je n'en juge que par le nôtre.

Il s'inclina, en secouant le parapluie.

- Nous sommes faits pour nous entendre, Mademoiselle.

À l'ouest, une épée d'or pourfendait les nuages. Était-ce la fin de l'orage ? Le délégué tendit sa main, à limite de l'auvent et de l'orage, et dit :

- Je crois que c'est la fin de l'orage ...
- Il se peut que ce soit la fin, dit-elle. Notre Dame de L'Espérance a donc écouté ma prière. Et lui, jouant du bout de son parapluie :
- Vous n'êtes donc pas du Parti Communiste ?
- Communiste ? demanda-t-elle, regardant le délégué pour la première fois. Que voulez-vous dire ?

C'était un mot qu'on ne prononçait guère chez les Soeurs de l'Espérance.. Une fois, la Supérieure avait dit : « Il y a quelque chose de plus terrible que le règne du Diable, mes chères filles. C'est le régime communiste. » Toutes avaient retenu ces mots. Régime ? Le Docteur Bompard, le médecin des Soeurs, disait : « Cette enfant, il faudra la mettre au régime. » Mais toutes avaient rêvé de ce « communiste. » Quand la Supérieure parlait de la Communauté, c'était la raison dernière, presque Dieu. Communiste et Communauté, voilà qui se ressemblait fort ! Comment donc se pouvait-il faire ? L'une des pensionnaires, qui avait de l'audace dans l'esprit : « Le Diable a souvent la figure d'un ange. On croirait un ange et c'est le diable. »

Casimir-Didier, le délégué de la Providence, n'était pas un ange : les anges ne portent pas le nez si long. Il le portait sans jactance mais non pas sans un sentiment continu d'avoir ce nez, qui était un nez de famille, qu'on se transmettait, comme le prénom de Casimir-Didier ou la chevalière ; qui était un certain nez parmi les nez de la famille, où tous n'avaient pas exactement le même. Tous l'avaient long. C'était le thème ; qui aurait pu servir à annoncer, comme un thème annonce l'amour ou la mort dans un drame de Wagner. « Voici un nez Demazure ! » aurait-on pu dire. Cette belle longueur avait ses cols, ses monts, une certaine sinuosité de sa ligne de faîte. Mais que de variations sur le thème ! Les habiles de

la famille répartissaient en groupes et sous-groupes toutes les formes de leur appendice nobiliaire. Le nez de Casimir-Didier était du sous-groupe le plus rare. Il ne revenait dans la famille que tous les trente ou quarante ans. C'était le plus long du long, des cols et des vallons supplémentaires, plus charnu et plus flexible, plus sinueux, un nez difficile à porter, car ce n'était point de ces nez à tout faire, qui ne signifient rien qu'un nez. Il y avait dans celui-là du sous-entendu qui voulait être entendu. On ne pouvait le porter soi-même sans y avoir réfléchi : on aurait eu l'air de l'avoir volé.

Le délégué au parapluie s'en tirait à son honneur, avec une bonne grâce qui était presque de la grâce. Il avait tout inventé de lui en fonction du nez, une façon de le tenir un peu haut, ce qui penchait la tête en arrière, gonflait le cou, irritait la gorge d'éloquence ; donnait du romantisme à la chevelure, du mouvement à la bouche qui se devait d'être vivante et présente sous un nez aussi personnel. Le front et les pommettes avaient naturellement assez d'os pour ne pas déchoir au prix de la noblesse du nez, dont les épaules aussi se sentaient responsables ; de là le dos et les reins, le ventre en dedans, le genou, qui avait de la gloire, tout Casimir-Didier portait son nez, et la solide machine, quand elle était en marche, l'affirmait et le proposait ; une sorte d'intransigeance dans la façon d'avancer et de poser le pied ; les gestes des mains multipliant les commentaires. Cela ne faisait pas un beau jeune homme dans l'allure des gravures de mode, mais il avait de la proportion, car il était grand, il avait de la structure et de l'assurance, comme quelqu'un qui a pris son parti, et c'était le parti de son nez. Il pouvait offrir son bras ; il l'offrit.

- Je crois qu'il ne pleut plus. Il me semble que vous êtes en peine, sans porteur et sans taxi ; je puis vous aider, si du moins vous m'en jugez digne.

Il doutait si peu du jugement qu'il offrait son bras et reprenait la valise. Elle accepta. Elle conta la mésaventure du 9 et du 149, et que ce devait être le 9 puisque ce n'était pas le 149. Elle n'avait point d'affaires avec les diables. On pouvait avoir confiance : le nez ne cherchait pas à plaire. Ni ange ni diable ; c'était mieux. La poigne était estimable ; elle maîtrisait sans effort l'encombrante et lourde valise. Et puis cette particule avant le nom, qui n'était pas encore soudée du temps de Louis-Philippe !

Il ne posa aucune question, se borna aux constatations plus banales. aux sentences les plus générales, qu'il avait l'art de relever par une sorte de petit rire dans les intervalles. C'était un peu les façons de dire du Dr Bompard, en moins bonhomme ; celles aussi de ce Dominicain si distin-

gué, qui leur avait prêché la retraite. Elle chercha quelque chose qui fût de bienséance sans engager trop. Devant le 89, elle dit :

- Au 9, j'espère que je trouverai le Colonel !

Le bras qu'elle tenait, encore plus discret et respectueux, à partir de ce Colonel. Mais il ne demanda point : « Quel Colonel ? » Il avait encore la chevalière, malgré la soudure de la particule.

Il y eut quelques éclairs et de brefs ou vagues tonnerres, qui n'étaient que pour faire peur. Sans nuage au-dessus, il leur tombait parfois de la grêle, une rafale qui les obligeait à se réfugier sous un porche. Comme si l'orage, en s'en allant, vidait ses poches. Cela devenait un jeu de s'abriter, de repartir. Il osa lui dire sous un porche :

- Votre costume ne sera pas sec après-demain ! Vous n'avez pas froid ?

Elle ôta son chapeau de genre breton en réponse et secoua ses cheveux, qui lui faisaient une auréole, pour les secouer ou pour répondre : non. Passé le 49, elle ralentit le pas. Elle était fière, auprès de ce grand jeune homme, de s'apercevoir qu'elle aussi était grande : elle lui venait au-dessus de l'épaule.

Ils arrivèrent au pont du chemin de fer par une éclaircie de tout le ciel. Le vaste espace de quais et de voies, que l'on domine, libère tout à coup le Ciel, qui n'est plus le ciel d'une ville, mais le Ciel, l'autre Océan, plus secret que l'Océan parce que nous ne savons pas le voir. De nuit et de jour, à sa guitare, Nestor ne s'en lassait pas. Elle voulut voir ce côté qui était la gare, proche et lointaine, qui était ce port de Paris, dans Paris, quand on descend du train de Nantes ou Brest. Des horloges, de petits wagonnets à transporter les bagages. Fini le voyage ! Si l'on a rêvé, au long du voyage, tant pis ! Il ne fallait pas rêver.

À Versailles-Chantiers, chacun quitte son rêve et reprend son visage. Bellevue, sur les pancartes : on voit tout Paris. Qui ne serait ému à le voir ou le revoir ? Seriez-vous Lapon ou Iroquois : c'est Paris. La Tour Eiffel, là-bas, le dit, qui n'est pas sur carte postale. Ceux qui ont failli s'aimer et se comprendre pendant le voyage ne sont plus que des gens pressés, qui retrouvent un billet de métro, leur malheur, leur bonheur, le leur.

De l'autre côté du pont, brise au visage, le ciel rejoint l'autre océan, ou la campagne solitaire, la solitude des couvents. Une mouette volait haut, de ce côté-là, aussi haut que l'espérance.

Ils descendirent du pont par un escalier aux marches glissantes :

« Attention ! » dit le délégué qui tenait beaucoup à son rôle de Providence jusqu'au bout. Les souliers de sacristie ne glissaient pas.

Hélas ! dans ce reste de rue étroite, hautes maisons en vis-à-vis comme falaises sombres, il fallait dire adieu au ciel. Les commerçants et les concierges chassaient l'eau à coups de balai ; l'eau coupable, parce qu'elle était un reflet du ciel. Le garçon boucher les mains aux hanches, regarda ce monsieur et cette demoiselle. Curiosité ou insolence ?

La concierge du 13 n'avait pas d'insolence, mais plus de curiosité à elle seule que tout le syndicat des garçons bouchers. Elle s'effaça pour laisser passer.

Nestor, en même temps que les deux, passa. Il accompagna. Il dit (ou la guitare dit) : « Le Colonel Léonidas Saurin, sans doute ? » Et prit des mains de la Providence la valise, montrant le chemin ; les platanes ; les lys à la façade, splendeur royale.

Le Colonel était au salon ; il s'y triturerait la moustache, allant et venant. Nestor posa la valise, salua le Colonel, salua le portrait et dit au Colonel, une main à sa guitare, l'autre à la toute jeune fille :

- C'est le portrait, mon Colonel.

Le Colonel, se triturant :

- Rompez ! J'ai failli attendre. Mot de Roi ou de Colonel.

Nestor rompit. À la porte du salon, les mains au dos, un pied délié de l'autre, à son tour il attendit.

La Providence aux gants de beurre se tirait un gant. Le Colonel allant venant, comme s'il ne voulait voir personne. Un silence se fit, où la guitare eût été bien nécessaire. Le parquet de chêne craquait tout seul, par pitié. Un peu plus, on aurait entendu les glaïeuls vivre et s'ouvrir. Nestor au repos (qui est une figure de la gymnastique militaire) ; les deux jeunes, du parapluie et de la valise, leur coeur battant comme à la vue de l'échafaud. Allant ou venant (se pensait-il au front des troupes ?) le Colonel aperçut le portrait dans le cadre, sur le quart de queue, le prit entre ses mains, le contempla, eut un sourire, posa le portrait. Toujours regardant le portrait : « Liliane ! »

C'était un ordre, c'était un chant. Une voix jeune, comme d'un élève de Saint-Cyr, mais de la douleur d'un vieil homme dedans, et qui refusait la vieillesse Le désespoir dans le commandement.

La jeune fille s'approcha et dit :

- Liliane, c'est moi. Vous ne regardez que mon image.

Mais lui, toujours à l'image :

- Depuis si longtemps que mon fils est mort, je n'ai plus que toi, la fille de ce fils qui est mort, qui aurait pu être mon fils.

La lèvre tremblait sous la moustache à la gauloise. La voix entre ténor et Colonel, de la tendresse entre les mots, liant les mots, un peu comme on eût prononcé un discours devant une tombe.

Le Colonel dit encore au portrait : « Liliane, ma petite fille. »

Puis se retournant, ouvrant les bras, serrant les bras, ni ténor ni Colonel : « Ma petite Liliane ... Ma petite ... »

Liliane en pleurs dans les bras, qui n'avait prévu ni le Colonel ni le grand-père, ni ce que c'était que d'avoir un Colonel pour son grand-père. Mme la Supérieure de L'Espérance ne l'aurait pas su. Nestor, de garde à la porte, n'en pouvait plus. Il éclata : « À vos rangs, fixe ! » Cela remit un peu d'ordre dans le salon ; il était temps. Liliane se mouchoit dans son mouchoir de pensionnaire ; Casimir-Didier était ému jusqu'aux gants. Le Colonel Saurin Léonidas, qu'on aurait dû nommer Léonidas mais que tout le quartier appelait Pivoine, moustaches et lèvres tremblantes, était aussi rouge que sa rosette de Légion d'honneur.

Se détournant vers le portrait, il se donna moralement la discipline : « Alors, Léonidas, se disait-il, faut-il te répéter les paroles de Bonaparte, Premier Consul, à l'ordre du jour de sa garde ? 22 Floréal an X : *Un soldat doit savoir vaincre la douleur et la mélancolie des passions ... Autant de vrai courage à souffrir les peines de l'âme qu'à rester fixe sur la muraille d'une batterie ... S'abandonner au chagrin sans résister, c'est abandonner le champ de bataille avant d'avoir vaincu ... Admirable ! Malgré le Bonaparte !* » Le Colonel lui pardonna le Floréal du calendrier républicain. Il était empereur et roi par la grâce de Dieu, celui-là ; ou qui donc le fut ? De nouveau Léonidas Saurin se retourna et, de cette courtoisie parfaite, à l'italienne, que savait avoir Bonaparte :

- Monsieur, à qui ai-je l'honneur ? Et tendit la main.

L'autre se présenta :

- Casimir-Didier Demazure, diplômé des Sciences Politiques.

Le Colonel réfléchit, c'est-à-dire qu'il se racla la gorge.

- Politique ! Peuh ! Politique ... Je veux bien, moi. Et de la science politique ! Pourquoi pas ? Cela dépend de qui l'enseigne. Parmi vos professeurs, avez-vous eu Sully ? Avez-vous Colbert ? Et tirant le jeune homme par un bouton (volontiers il eût tortillé l'oreille) : Une question, cher Monsieur. Excusez-moi, je vous prie, si elle vous paraît trop indiscreète. La République ?...

Le cher Monsieur répéta, les yeux fuyant les yeux :

- La République ?

- Oui, oui, la République ? Aimez-vous la République ?

Le long nez s'allongea, développant sa ligne sinueuse. C'était un rire de précaution, mais du rire.

- La République dit Casimir-Didier. Leur République ! Tenez ... Et sortit de sa poche un journal qu'un initié connaissait si bien que ce n'était pas la peine de le sortir davantage. Si vous n'avez pas lu *l'Action Française* d'aujourd'hui ... proposa le jeune homme au Colonel. Le Colonel :

- Si je l'ai lue ?... La chronique du théâtre surtout ... Un journal qui a de la tenue. De la tenue littéraire, Monsieur.

De contentement le Colonel se tortura l'index. La précaution, l'air de complot, tout avait plu.

- Jeune homme, dit le Colonel, je ne sais encore qui vous êtes. N'importe ! En avant, contre la République !.. Venez dîner lundi ; nous bavarderons. Ah ! leur garce de République !...

Il serra la main de Casimir-Didier Demazure à la royale.

- Nestor ! commanda le Colonel, Nestor ! Reconduis Monsieur... Avec les honneurs !

Nestor prit sa guitare pour reconduire.

*

Chapitre VII

À la Chine

« On dînera quand on pourra » avait dit le Colonel.

Le dîner était, d'ordinaire, à sept. À sept, le Colonel déployait le bonnet d'évêque, passait un coin de sa serviette entre deux boutons et, le poignet de sa droite en charnière, jouait à frapper des doigts sur la nappe. Ce jeu n'eut point tardé à éveiller de la colère ; vite le Colonel aurait cru qu'il attendait (« Depuis un siècle, j'attends », le Colonel n'attendait jamais moins d'un siècle). Mais avant qu'un siècle se fût écoulé, Nestor, le bon génie, portait haut la soupière et, soulevant le couvercle, derrière les volutes Régence de la vapeur du potage, « Potage à la Reine » annonçait Nestor, confidentiel. Les oeufs sur jambon étaient des oeufs du Roi. La laitue avait assez d'être Romaine, mais on savait gré à l'entremets d'être Princesse ; l'intermède des fromages, à la paysanne de chez nous, comme une ronde paysans-paysannes avant les grâces du dessert. « Café Pompadour ! » disait Nestor. Et le Colonel, à ce café du soir, qui avait moins de rêve que le café turc de midi, ne manquait pas son : « Allons-y pour le Pompadour, Nestor. En ce temps-là, les grisettes savaient être reines. » C'étaient les seules paroles du dîner, toujours les mêmes. Une façon de remercier Nestor et de prouver que le Colonel n'était pas un automate de Vaucanson. Si le Colonel s'abandonnait parfois à la mélancolie des passions, il n'était point de ces solitaires qui en arrivent à lire à table. Même seul, il présidait ; Nestor derrière, qui avançait les désirs, présentait le poivre ou le sel, versait le vin.

Tous les lundis, sans rien changer au protocole, le même Bordeaux léger dans les carafes, le Colonel présidait de petits dîners intimes, à quatre ou cinq convives, où les inventions exotiques de Nestor faisaient merveille ; des crevettes Sahara, qui avaient un goût de désert, du chevreuil à la Baméléké, des avocats à la cannelle : Nestor les servait glacés en de ravissantes bonbonnières rococo, que Boucher avait imaginés lui-même pour une grande-duchesse de Luxembourg. Quand on pâmat, quand on s'extasiait : « Mais c'est tout simple ! » répliquait le Colonel. Et, de vrai, il usait tous les jours de ces couverts d'argent, de la plus pure époque, viande et poisson, la louche elle-même, un miracle d'aristocratie viennoise, et qui étaient venus de Vienne à la famille du Colonel quand Vienne aussi était la France. Le crépuscule, qui entrait par les petits carreaux à peine bombés et colorés, à la mode ancienne, était encore la France. « On est en France, ici, disait le Colonel, après deux ou trois verres de Bordeaux léger. Nous avons le droit d'ignorer la République. »

Il avait son éloquence à lui, quand il présidait. Il ne se contentait pas du grognement ou du raclement de sa gorge, comme à Nestor. Il avait du sucre de jadis pour les dames, des friandises, de la jeunesse dans son ténor. On admirait le Colonel. Il n'aurait pas commis le sacrilège d'introduire un fauteuil-club dans un salon Louis Quinze. Autant chanter la *Carmagnole* aux soupers du Roi.

Le Colonel avait prévu quelque retard sur l'horaire. 18 h. 27 était une heure insolemment républicaine. Un perfide, qui sortait de ces écoles à la moderne, avait dû prévoir, lui aussi, que cela mettrait tout le monde en retard. Quelle malice ! quand il était constant que le dîner du Colonel était à sept (19 comme ils disent, on ne sait pourquoi !) et que les bons Français s'alignaient sur le Colonel. « Mais je sais prévoir, moi, monologuait le Colonel. Et le principe de la liaison, est-ce que je l'aurais oublié, par hasard ? J'oublierais plutôt ma moustache ! J'ai tout lié dans la liaison, Nestor et le train, Nestor et moi. Et comme j'avais lié l'imprévisible au prévisible, j'ai donc tout prévu, non pas qu'il serait huit heures quand je verrais enfin Liliane et Nestor, ni que ce Casimir-Didier accompagnerait, mais il se pouvait faire comme il s'est fait, et j'ai prévu qu'il se pourrait. La doctrine de l'Etat-Major en sort intacte ; c'est l'essentiel ! » Fredonnant *Beau Soleil* (un soleil de sous Louis XIII !), quand Liliane ouvrit la porte, demandant à la cantonade : « Cette porte-là ? », Colonel se dressa véritablement présidentiel.

Sous Louis, XV ou XIII, on saluait une fillette, chapeau bas. Liliane s'assit, sans attendre le Colonel, qui s'assit. Elle mit la serviette aux

genoux, sans attendre. Un bon point pour les Dames de L'Espérance, qui avaient appris politesse et donc politique, sinon la science.

Elle avait changé de costume dans sa chambre. Celui-là d'apparat étant si fort mouillé qu'il en était éponge, elle s'était résignée à l'autre, de tous les jours, dont l'étoffe était moins riche, le col plus ouvert, la robe moins longue. Et les souliers de sacristie contre d'autres, de classe ou de promenade. Du peigne, à la hâte ; cela faisait des cheveux cheveux, blonds à la hâte, naïvement, en auréole.

Elle était le portrait, comme elle était sur le portrait, plutôt quatorze que dix-huit Elle sourit (sourire à en pleurer !) et dit au Colonel, sans éviter ses yeux, avant d'entamer le potage : « Grand-Père, si vous saviez combien je suis heureuse ! »

La doctrine de l'Etat-Major, trop abstraite, n'avait pas permis au Colonel de prévoir jusque là. Les mots, les mouvements des femmes, jeunes ou vieilles, échappent la plupart du temps à la doctrine. Le Colonel ténor en savait quelque chose. Heureusement, la guerre entre les nations n'avait jamais été conduite par des femmes ! Les Colonels y eussent toujours été vaincus. Déjà vaincu le Colonel à son potage, par un mot qu'on ne peut pas prévoir, pas plus qu'on ne peut la musique. Cela s'envole ! On est au ciel. Allez y voir ! Comment elles s'envolent, comment elles s'échappent, c'est leur secret, qu'elles ne savent pas. Elles rient d'avoir pu sans savoir. Elles n'ont pas égard à la série des raisons ni des grades, ni au train des conséquences ni à celui des équipages.

Au trumeau de la porte gauche, qui eût pétrifié d'envie les antiquaires, un Gilles de jadis en négligé blanc (il effeuillait une marguerite d'un air bête) devait se dire : « Ça recommence ! Encore une autre, et c'est toujours la même. Depuis le temps ! Si j'en ai vu de ces blondes et blondinettes, à la française, et de ces Colonels qui seraient aussi bien maréchaux ! De quel cadre est-elle sortie, celle-là ? Les experts peuvent préparer leurs loupes : elle est authentique. »

Le Colonel, qui n'avait pas autant d'âge que le Gilles, tenait à son potage (potage à la Reine) un discours équivalent.

Ravi, flatté, la main fluide, il regardait en connaisseur cette Liliane, qui ce soir n'était qu'une pensionnaire en bouton : demain elle serait un lys. La robe de classe ou de promenade, à peine plus libre que le costume-éponge, ne conseillait que des gestes et des poses de conventine. Mais adieu le couvent ! Liliane avait de ces gestes, de ces poses, rien d'étudié, tout libre, à désespérer le Gilles du trumeau. Des vivacités, du sourire de petite fille, à se demander si elle n'avait pas une poupée, la

préférée, sur les genoux ; mais des courbes du cou, une façon de regarder entre les cils, des exclamations de par derrière la tête, qui étaient d'une grande dame. « Filets de sole à la mode du Tchad... » annonça Nestor, du plus étouffé de sa voix.

Quel regard de souveraine, qui écoute, qui approuve, qui accepte qu'on la serve, qui remercie sans dire ! La main à la truelle d'argent, sans hésiter. C'était pourtant cette argenterie de Vienne, qui avait des fantaisies déconcertantes.

Après un peu de sole du Tchad, Liliane, très simplement :

- Quel beau service vous avez là, grand-père ! Qu'il est facile... Qu'il est amusant !

Le Colonel expliqua que le service ne datait que de Marie-Antoinette et qu'il leur venait par un grand-oncle, qui était ambassadeur ou quelque attaché militaire.

- Je l'aurais cru plus ancien, dit Liliane. Sous Marie-Antoinette, le goût se perdait déjà.

Le Colonel exaltait. Ces Dames de L'Espérance, quelles éducatrices ! Parlez-moi de leurs baccalauréats et de leurs licences ! Inapte démocratie, désolante République ! Chez les Dames de L'Espérance, on se signait aux mots de baccalauréat et de licence ; l'un était obscur, l'autre épouvantable. Mais Liliane d'une large écriture anglaise, à dix mots sur une carte, était capable de condoléances ou de remerciements, sans fadeur ni ridicule, au duc, à Sa Sainteté, à sa crémère, même au préfet. Aucune situation, heureuse ou tragique, ne l'aurait trouvée dépourvue.

Cela ressemblait à l'art de la guerre, qui avait de la réponse à tout. Le Colonel se souvenait qu'à l'École (celle de Guerre) on leur apprenait dix lignes sur tout, dix sur Platon, dix sur Marx et le marxisme, ou sur l'art moderne. On pouvait s'avancer dans la vie, dogmatiquement, toujours ce bouclier de dix lignes qui protégeait. Ce n'était pas tout l'art de la guerre, mais la défensive au moins qui doit apprendre à se protéger de l'outrecuidance civile, plus ou moins libérale et républicaine. La Supérieure de L'Espérance méritait un bout de ruban. À l'intermède des fromages, paysans et paysannes, il se torturait la gauloise, de reconnaissance. Le Colonel intriguerait au Ministère, s'il le fallait.

Liliane, entre deux feuilles de salade, avait essayé le récit de son arrivée, l'orage, le taxi, la valise, le délégué de la Providence. Le Colonel n'écoutait pas. Imagine-t-on un Colonel à qui le fantassin dirait : « J'ai bondi de ce trou d'obus à l'autre. Mes chaussures prenaient l'eau. Nous avions soif. Mon camarade était blessé. Nous n'avions pas mangé depuis trois jours... » Le Colonel interromprait : « Au fait, mon garçon, au fait !

Ne confondez pas fantassin et Colonel. Il ne s'agit que de l'opération Colonel. Réussie, je vous décore. Autrement je vous fusille.»

L'opération avait réussi puisque Liliane dînait ce soir à la table du Colonel. Le Colonel n'accusait rien, que la République, qui ne prévoyait ni les orages ni les retards. C'était la faute du régime. Le Colonel ne voulut que rire, hautement rire ! de cet imbroglio de valise et d'orage, de n'importe quoi, à condition que ce fût aussi du régime. Liliane se prit donc à rire, elle aussi. Quand elle songeait au responsable du local, à l'énorme main, à la voix de sauterelle, elle riait d'avoir eu si peur.

- On réussit toujours au-delà, disait le Colonel. Que l'opération Notre Dame de L'Espérance soit réussie, c'est normal. Ta Supérieure aura la croix ; je la lui dois. Mais ce Casimir-Napoléon ...

- Casimir-Didier, Grand-Père.

- Enfin le Casimir est un don de la Providence.

- Je le crois comme vous, Grand-Père.

« Un don » répétait le grand-père, entonnant son café Pompadour. Il ne dit pas, ce soir-là, que les grisettes savaient être des reines, à cause de ces Dames de L'Espérance. Il préféra l'histoire de ces petites tasses qui pouvaient paraître de Chine bien qu'elles fussent si délicatement françaises...

C'étaient les toutes premières parmi les chinoiseries de porcelaine. Un amiral de ces temps-là, qui était grand-père, comme il arrive à ce grade, et qui avait de la passion pour sa petite-fille, qui était tout ce qui lui restait de sa famille, s'était trop risqué à promettre :

- Tout ce que je voudrai ?

- Tout !

- Eh bien, je veux que dans un mois nous dînions ensemble à la Chine ;

- À la Chine ? dit l'Amiral sans sourciller. Je le veux donc aussi.

Un mois plus tard, à l'instant de se mettre à table, l'Amiral de s'écrier :

- Hélas ! Mademoiselle (cette demoiselle devait avoir douze ans), n'était-ce pas ce soir que nous devions dîner à la Chine ? À mon âge, la mémoire n'est pas si présente qu'au vôtre ; j'allais oublier. Pardonnez moi.

- Je vous pardonne de tout mon coeur, dit-elle. Je savais bien que ce n'était que contes en l'air, de votre part et de la mienne, car il faut plus d'un mois pour aller à la Chine.

- Plus d'un mois ? Songez-vous que je suis amiral ? Préparez-vous ; nous y serons tout à l'heure. Pasquin ! (c'était le cocher) Pasquin, vos chevaux ont-ils mangé assez de bonne avoine pour nous conduire tout d'un coup jusqu'à la Chine ?

- Si tels sont les ordres . . répond Pasquin.

- Ils sont tels. Fouette, Pasquin !

C'est un carrosse qui vole, au galop de ses chevaux blancs. Une grille s'ouvre, les chevaux s'arrêtent. Pasquin aide à descendre :

- Mademoiselle et Monsieur sont à la Chine dit Pasquin.

C'était la Chine, dehors et dedans. On les salue, on les entoure, on les précède. Les flambeaux, les saluts, les serviteurs, les invités, tout était Chine ou presque Chine. L'Amiral avait si bien pressé, persuadé, par des promesses et par des trésors, que l'architecte, le tapissier, des artisans de tous les métiers, les jardiniers, les costumiers n'avaient jamais travaillé si vite : comme s'il s'agissait de la vie du Roi. « Il y va de l'honneur d'un amiral, disait l'Amiral. N'ai-je pas promis ? » La cour et la ville étaient du complot. Il y eut des paris pour ou contre, car on était joueur en ces temps-là. Tout fut prêt à l'heure, celle du dîner à la Chine. Les invités de l'Amiral, qui félicitaient l'Amiral, ne savaient dire ce qui était le plus admirable de tant de merveilles répandues ou de la ténacité et de l'autorité de l'Amiral. Jusqu'aux moindres détails, un semblant de Chine, juste un semblant, comme était le voyage, mais si juste ! Le Roi, qui avait la bonté de se tenir au courant de la gageure, dit au vieil amiral, après la fête :

- Depuis quand, Monsieur l'Amiral, vos chevaux se permettent-ils d'aller à la Chine d'une course plus rapide que mes navires ?

- Sire, répondit l'Amiral, je n'ai pas le droit de vous cacher le secret des choses. Neptune m'avait prêté ses chevaux blancs. Il est amiral et grand-père, comme je suis. S'il l'a fait, ce ne fut que par la considération de mon honneur, qui est un peu le vôtre, et pour le plaisir d'une petite fille.

Liliane tournait la tasse entre ses doigts.

- Ces tasses, reprit le Colonel, sont tout ce qui reste de la fête. La République, à prix d'or, envoie de jeunes pédants de ses écoles en Grèce, au Liban, je ne sais où, gratter et adorer de vieilles pierres qui

ne valent peut-être pas celles-là. Quel régime! Ce sont des rustres. Pis que des rustres ! Ce sont des ingrats.

La Folie du grand-père amiral, qui dépensait des trésors sur un mot, cela paraissait tout simple, à La Folie. Il suffisait de tourner dans ses doigts une tasse de porcelaine et d'écouter le Colonel.

Gilles à son trumeau, qui n'en aurait jamais fini d'effeuiller sa marguerite, écoutait d'un air qui n'était pas si bête. Il approuvait. Des trésors pour une petite fille, mais non, ce n'est pas si bête. À quoi serviraient les trésors ? Quand on fait ce voyage à la Chine, à douze ans, on peut se trouver ruinée à trente, de tant de trésors dépensés ; on peut même vous couper la tête cela n'a pas d'importance. L'important, dirait Gilles, est de savoir qu'on fut aimé.

Gilles n'ose pas savoir s'il l'est : c'est pour cela qu'il n'arrive pas depuis deux siècles (un peu, beaucoup, pas du tout) à effeuiller sa marguerite. De ses oreilles en éventail il écoute encore, lui qui connaît l'histoire aussi bien, mieux peut-être que le Colonel. Probable que le Colonel n'a pas tout dit. Liliane attentive aussi qui, dans ce grand silence où le Colonel tourne et retourne sa tasse, n'entend que le vacarme des trains qui passent. Toute La Folie, pierre sur pierre, est ébranlée de ces trains.

Gilles, Nestor, le Colonel n'entendent rien. Ils ne peuvent plus entendre. Liliane, à chaque train, tressaille, comme La Folie, et tous dedans tressaillent, mais ils n'en savent plus rien.

Dans le vacarme d'un train, le Colonel a dit : « Liliane ! » (Liliane se tend à écouter dans le vacarme).

- Liliane, dit le Colonel, ne va pas croire que ce soit par le seul plaisir de conter que je te conte l'histoire de cette porcelaine d'autrefois. Je sais ; quand je la conte, un lundi ou l'autre, cela fait toujours une belle histoire. Mais nous, nous... c'est une histoire aussi pour nous, qui n'est pas la même histoire pour les autres. Cet amiral, sa petite-fille, ils sont de notre sang. Nous avons de ce sang là dans nos veines, toi, moi. Et ce disant, il tendait son poignet vers Liliane.

Liliane n'entendit plus les trains, l'un après l'autre, et se regarda le poignet. À peine si l'on distinguait un bleu de veine à ce poignet si blanc. « Le même sang, disait le Colonel. C'est notre honneur. Bonheur, malheur, je n'ai jamais su, » (moi non plus, se disait le Gilles). De nouveau elle entendait les trains, qui ébranlaient le promontoire. Elle n'aurait plus chanté, comme elle avait : « grand-père, si vous saviez comme je suis heureuse ! » Serait-elle heureuse ? L'avait-elle été ? Chez les Soeurs de L'Espérance, cela n'avait guère de sens. Si l'espérance est le bonheur,

elle était heureuse, d'un étrange bonheur sans espérance. Ce n'était pas le bonheur.

Le Gilles n'écoutait plus. Il n'avait pas besoin de se regarder le bleu des veines : il n'avait pas de ce sang là. Sans doute se disait-il qu'il n'aurait jamais à vivre, à émerveiller une petite-fille, Chine ou sans Chine ; que sa vie n'était qu'une vie en peinture ; que personne ne lui demanderait d'effeuiller jusqu'au bout la marguerite ; de plus en plus pâle en son négligé blanc. Ni vieillir, ni choisir ni souffrir ; une sorte de bonheur, somme toute, comme on aurait dans un couvent ; spectateur qui finit par savoir tout des autres et rien de soi ; qui les aimerait toutes et tous, Colonels, amiraux, les plus et les moins blondes ; mais lui, qui l'aimera ? Interroger les pétales, à quoi bon, si l'on ne peut y joindre un visage, un nom ? Blonde après blonde, train après train, que faire ? Attendre l'heure de la pioche et des décombres, d'un air (il le faut) un peu bête, afin de ne désespérer personne.

*

Chapitre VIII

Les nombrils

C'était l'heure des lys. On peut croire jusqu'au crépuscule qu'ils n'ont que de l'orgueil dans l'âme, au qu'ils n'ont pas d'âme, qu'ils ne sont rien que des emblèmes, qu'ils ne vivent que par gloire, pour témoigner de la continuité et de la pureté de leur race. On les salue, on les contemple. Ils sont comme des rois en visite. L'idée ne viendrait pas de leur adresser la parole, de leur débiter des fadaïses, comme on fait aux roses, ni de les cueillir (ô régicide !) comme on cueille la violette dès qu'on l'aperçoit. Si l'on cueillait un lys, ce serait un seul, pour le rapporter en grande pompe, lui chanter des hymnes, dans une sorte d'apothéose. Ou bien c'est au Dieu des dieux que l'on offre des lys, des brassées de lys, parce que les gloires de la terre ne sont que de l'herbe et de la terre à les comparer à la gloire de Dieu. Mais à l'heure du crépuscule, aux dernières nuits de juin, il semble que ce soit le lys qui appelle ; c'est une âme en peine qui déborde de confidences, qui succombe à son parfum trop lourd. Par chance, ceux de la petite plate-bande avaient été protégés de l'orage par les platanes mieux que les roses de l'autre façade par les tilleuls. Les orages ont de ces fantaisies inexplicables.

Cet orage, qui suivait un temps de sécheresse, avait ruisselé en mille ruisseaux sur la terre sans la pénétrer. Les deux platanes qui se liaient l'un à l'autre par le haut des branches formaient comme une salle saturée de vapeurs où se mêlaient des senteurs d'écorce ou de feuillage à l'odeur noire de la terre. Le parfum des lys peu à peu dominait.

Liliane, à l'une des fenêtres de gauche, respirait les lys, s'enivrait des lys. Le Colonel, faisant faire le tour du Colonel-propriétaire, avait dit

d'une moustache bourrue : « À la bonne heure ! Il y a quatre ou cinq ans, on a planté des lys là-devant. Ma parole, je ne savais pas que ce serait devant ta fenêtre ! » Délicieux mensonge d'un grand-père !

Madame la Supérieure (de cela quatre ans) avait appelé Liliane, et d'abord n'avait parlé de rien, que de Dieu, du salut de l'âme, des compositions trimestrielles... Liliane n'était pas première au classement, ni quatrième. Elle n'avait de passion qu'au dessin, dont on la blâmait la félicitant, lui disant qu'elle devrait tourner cette flamme vers le zèle et vers la prière. Elle ne l'y avait pas tournée. La Supérieure cependant au plus suave, au plus bénissant d'une Supérieure.

- Mon enfant, dit-elle, après beaucoup de préliminaires, vous avez encore une mère puisque je suis votre Supérieure. On dit, de par le doux Jésus : Ma Mère la Supérieure. C'est donc que je suis votre mère ...

Liliane, toute raide à son tabouret. On dit à la Supérieure : ma mère. On ne dit point ma mère, à sa mère. C'est autre chose. Une mère ne vous bénit point, ne vous entretient que fort rarement du Père, de l'Esprit et des Saints Apôtres. Liliane, du moins, l'imaginait ainsi : elle n'avait vu sa propre mère que deux ou trois fois depuis que son père était mort. Le parloir n'est pas un lieu où l'on peut être comme une fille le peut avec sa mère. Et cette mère du parloir, pas plus d'une fois pas an, n'était que cette visiteuse, élégante et fine, une dame à voilette, qui était légère comme la plume d'un oiseau ; mobile à ne pouvoir rester un instant immobile, elle ne s'asseyait que sur le rebord d'un fauteuil, et encore changeait de fauteuil : d'un fauteuil à l'autre, elle faisait tout le tour du parloir, en un quart d'heure de visite. Liliane suivait ce grand oiseau au plumage de soie, qui avait des plumes d'oiseau sur la tête, qui gazouillait ses : « Alors, Liliane, c'est tout ce que tu racontes ? » Mais elle, de fauteuil en fauteuil, ne racontait rien, se contentait de donner un peu de bouclant aux cheveux de la pensionnaire, ou de bouffant à la cravate, tournant la petite, la retournant, comme si elle voulait la voir et la revoir, devant, profil, derrière, l'autre profil. Elle se gonflait sa belle gorge d'oiseau en soupirant ou roucoulant : « Comme te voilà faite ! » sans qu'il fût aisé de savoir s'il s'agissait du costume ou de la fille. Elle n'ôtait pas ses gants ; elle ne touchait que du bout des gants, mais d'une impulsion si vive, si impérieuse qu'elle tournait et retournait Liliane du doigt. À peine levait-elle un coin de sa voilette pour que sa fille l'embrassât, et Liliane s'en voulait, à cha-

que fois, d'avoir été si maladroite qu'elle n'avait embrassé que la voilette. Quant au baiser de la mère, si vite, à lèvres si minces, était-ce un baiser ? C'était le frôlement aérien, hasard ou convenance, de quelque chose qui pouvait être une aile, mais ce n'était pas un baiser.

Du dernier fauteuil, à la ronde, le bel oiseau s'envolait. Liliane l'entendait qui gazouillait aux Soeurs, le même ramage, la même froideur aux Soeurs qu'à la fille. Et les Soeurs, encore émues de tant de politesse gazouillante : « Liliane c'est un miracle de Dieu de ressembler ainsi à sa mère ! Nous dirons une prière pour elle, ce soir à la prière. Fasse le Bon Dieu que vous ressembliez toujours à votre mère ! » Liliane le soir, aux intentions particulières, escamotait le Pater et l'Ave. Elle n'était pas si sûre de vouloir ressembler à sa mère. Elle avait le pied et la main aussi petits. C'était chose faite ; la prière n'y changerait rien. Elle aurait, probable, la même voix de gorge, comme elle avait le blond de l'auréole, le geste aisé, la taille fine ; comme elle serait grande, puisqu'elle l'était. Que sa mère fût sa mère, c'était ainsi. Les Soeurs ne disaient-elles pas qu'il ne faut pas choisir ? Et si elle devenait à son tour une sorte d'oiseau, si elle était condamnée à porter une voilette, toujours des plumes et des gants, à sauter d'un fauteuil à l'autre, à gonfler sa belle gorge de soupirs et de politesse, elle accepterait ce destin d'être la fille de sa mère. Reste qu'on aurait voulu choisir, si l'on avait pu, soi et sa mère.

Comme sa Mère la Supérieure qui vainement se figurait qu'elle était la mère de Liliane ; quelle lubie ! Ni mère ni madame, mais Madame notre Mère Supérieure. Après encore un peu de préliminaire :

- Supposez que votre mère soit morte avait supposé la Supérieure.

- Ma mère est morte ! s'écria Liliane, aussi blanche que son prénom. Et des larmes, comme on en pleure à quatorze ans.

- Non ! Non ! votre mère n'est pas morte, Liliane. Je n'ai pas dit. J'ai supposé. J'ai dit : supposez que.

- Eh bien ! Est-elle morte ? J'aurai le courage qu'il faut, Madame. Toute mon enfance, on m'a conté que mon père était un brave, qu'il avait perdu l'usage d'un bras à la guerre, où il était parti à ses vingt ans ; mais que, pour continuer à se battre, à servir la France, il dissimula si bien (on peut mentir, quand on ment pour la France !) qu'il se fit enrôler comme observateur sur un avion, et devint un grand aviateur. Le jour où nous avons appris, à sa dernière croisière, que son avion était tombé en flammes, ma mère m'a dit : « Liliane, je te défends de pleurer quand je t'aurai dit ... que ton père est mort. » Je n'ai pas pleuré. Même toute seule,

je n'ai pas pleuré. Ni jamais depuis, lorsque je songe à mon père ; et souvent j'y songe.»

Liliane, debout, avait un feu de bravoure, qui était au point d'intimider la Supérieure. Quelque chose de rauque et de sauvage dans la voix, qui n'était certes pas la douce chanson de l'humilité chrétienne.

- Asseyez-vous, ma chère fille, je vous en prie, dit la Supérieure. Toutes les occasions ne sont pas héroïques. La mort de ceux que nous aimons n'exige de nous que du courage ; l'une des vertus humaines, certes ; mais elle n'est qu'humaine. On dit que les païens eux-mêmes l'ont connue.

- Je ne sais pas si je puis avoir autre chose que du courage, dit Liliane, serrée à soi, un regard de méfiance entre les cils.

- Je révère la mémoire de Monsieur votre père, continua la Supérieure. Dieu m'est témoin. Nous disons chaque année une messe d'anniversaire. Avec la permission de Monseigneur, nous avons participé, de grand coeur, à la cérémonie municipale, où l'on donna le nom de votre père à la place autrefois du Marché aux Grains. Souvenez-vous. Vous étiez déjà, depuis longtemps, notre très chère enfant. Nous fîmes une célébration dans la chapelle, où Monseigneur l'évêque archevêque prononça le panégyrique du Capitaine ; ce fut une pièce d'éloquence ; comme on pouvait l'attendre d'un prélat si prudent et si raffiné qu'il honore l'Académie Française de son mérite et de ses talents. Il ne manquait que la pourpre et le chapeau, que notre Saint-Père, à ce qu'on m'a dit, lui prépare si justement dans sa bienveillance apostolique. Et je me persuade que Monseigneur eût désiré le chapeau pour rehausser d'autant la pompe, qui fut très édifiante et très belle ...

- Mais tout cela, interrompit Liliane, son mouchoir aux dents, ne me dit pas si j'ai perdu, si je dois pleurer ma mère, car j'ai le droit, elle, de la pleurer. À moins qu'elle ne soit morte pour la France !

La Supérieure ne répondit pas aussitôt. Elle pria. D'abord à son chapelet, qu'elle avait toujours : on peut égrener partout et toujours. Liliane, entre les cils, regardait la Supérieure, qui égrenait. Il y avait de la rage, de la haine, une insupportable fierté dans ce regard entre les cils. Madame notre Supérieure voyait-elle, ne voyait-elle ? Si son esprit voyait, il ne voyait rien, que le bien. C'est donc à ne voir que le bien qu'elle se leva, et, désignant un prie-Dieu : « Ma fille !.. » dit-elle. La Supérieure, sans ce luxe d'un prie-Dieu, se mit à deux genoux sur le parquet, devant la Vierge de L'Espérance. Pria, pria. Des Ave après des Pater, toutes les prières, les pria. Liliane, deux ou trois chapelets, s'accrocha au prie-Dieu, sentant bien qu'elle ne serait que néant et misère, si elle décrochait. Au quatrième chapelet, sans même savoir comment, elle pria sur le parquet, genoux à genoux, écroulée, s'écroulant, retenue au rem-

part que faisait la Supérieure, par toute une masse de replis d'étoffe et de cornette.

- Prions, pria la Supérieure. Liliane, ma fille, prions.
- Je veux bien prier, je prie.
- Vous arrive-t-il de ne point vouloir ?
- Cela m'arrive.
- Âme impure et fermée ! Pitié pour elle, Vierge de L'Espérance !..

Liliane prosternée, l'auréole des cheveux à la cire du parquet : « Je ne suis pas impure. Mon âme n'est pas fermée. Bonne Vierge de L'Espérance, je ne suis qu'un peu d'espérance. Toutefois, s'il faut me repentir, dites-moi de quoi ! » Elle répéta : « De quoi ? De quoi ? » non plus agenouillée, mais vautrée. Et des sanglots à pleins sanglots, comme si la Supérieure lui avait dit : « Votre mère est morte. » Un moment de ces sanglots d'enfant, puis des gémissements, des plaintes, après la crise de sanglots. Par l'intercession de la Vierge l'orgueil de Liliane était vaincu, enfin vaincu !... Madame la Supérieure caressa les cheveux de la fillette. Bénédiction plus que caresse.

- Ma chère fille Liliane, quelle que soit votre force d'âme, tout l'honneur, toute la bravoure, qui vous peuvent venir de votre nom et de votre famille, vous ne pourrez tenir contre Dieu, qui est votre Dieu ! Les héros sont grands, je l'avoue ; mais les saints, comme nous enseigne l'Église, ont plus de grandeur que les héros. Le héros s'élève ; mais le saint se ravale et s'humilie. La patrie, dont vous parlez (serait-elle notre patrie bien-aimée, la France), est-ce qu'elle compte, est-ce qu'elle est si peu que ce soit, auprès de Notre Saint Père le Pape, ou même de notre Evêque-Archevêque, bientôt Cardinal, de qui nous viennent la parole et la lumière ?

Liliane se redressa à demi. C'était le moment, elle le devinait, de la sentence. La Supérieure impassible laissa retomber son chapelet et joignit les mains.

- Je joins les mains, dit-elle, tant j'ai de compassion pour les misères de la créature.

Cette confession avait trop de vague pour être autre chose qu'un préambule. Liliane redressée était encore à genoux devant la statue de la Vierge. La Supérieure ne pouvait voir le jeune visage, qui ne pleurait plus.

- C'est bien, ma fille, dit-elle ; gardez cette attitude modeste et pénitente. Regardez le sourire de la Vierge. Souriez, vous aussi, et pleurez, tout en m'écoutant. Je dois vous parler. Je répugnais à le faire,

mais j'ai soumis le cas à Monseigneur qui affirme que je le dois. Ne seriez-vous pas instruite un jour ou l'autre ? Malheur à qui scandalise les enfants ! dit le Seigneur. Il n'était pas en notre pouvoir d'éviter le scandale ; mais nous pouvons le détourner de notre coeur.

Liliane regardait fixement la Vierge, sans pleurer, sans sourire, un regard entre les cils à faire trembler la Vierge et la Supérieure. Après un soupir qu'elle se tira de tous les replis de son étoffe, la Supérieure :

- Si comme le dit Saint Ignace, être mère c'est être digne de l'être, mon enfant, vous n'avez plus d'autre mère que Marie, qui est notre mère à tous, ou votre Supérieure par délégation de Marie. Oh ! que j'éprouve de tourments, que je sens les pointes et les épines du monde à seulement vous murmurer à l'oreille que votre mère ne l'est plus, n'étant plus digne ! que jamais plus vous ne recevrez lettre ni message, jamais de parloir, comme elle venait au parloir, votre mère. Si belle ! Trop belle... Aussi belle que la Reine de Sabbat ! Je prierai, nous prierons pour elle. Sans l'avertissement de Saint Ignace, nous-mêmes nous aurions été séduites. Prenez garde, ma fille. Elle a tout pour vous séduire encore. Elle n'est pas morte. Elle a des philtres ! (Des philtres ... ce sont les propres paroles de Monseigneur.)

Tout cela tournait dans la tête de Liliane, à n'y rien comprendre, mais elle comprenait, qu'elle ne recevrait plus l'oiseau de soie au parloir ni ces lettres sur papier mauve, d'une écriture un peu folle, où il n'y avait rien que la signature. La Supérieure (elle avait hâte de conclure) :

- L'en-tête de votre lettre hebdomadaire, Liliane, (retenez ceci) : « Mon cher Grand-Père ..» Le reste comme auparavant.

Ce fut donc le cher grand-père qui reçut : J'ai fait le meilleur dessin. C'était un buste de Néron enfant. Notre professeur était content. Il paraît que dans mon dessin, on voyait bien que c'était Néron, pas assez peut-être que ce Néron était encore enfant. Ce sera pour la semaine prochaine !

À la prochaine : On a refait Néron . Le professeur était content. On voyait bien dans mon dessin que ce n'était encore qu'un enfant Néron. Mais le professeur a dit que ce Néron, qui était enfant, n'était pas assez Néron.

Comme elle l'aurait écrit à sa mère, elle l'écrivait au Colonel son grand-père, puisqu'il fallait écrire au Colonel. Le Colonel était son parrain, grand-père avec, mais elle ne l'avait pas revu depuis le jour de son baptême. C'était trop loin ! Un titre de parrain, l'autre de Colonel ; des perspectives de tendresses au premier ; le second tout de gloire, dont elle

avait besoin. La jeune pénitente, si elle avait regardé la Supérieure, de son regard entre les cils, ayant compris ce qu'elle avait pu, debout devant la mère supérieure, n'aurait été que l'arrogance, la haine, le refus ; mais elle baissa ses paupières sur son regard. Et la Supérieure, malgré les leçons d'Ignace, n'eut pas la finesse d'apercevoir ce feu de bravoure et d'insolence, ou d'héroïsme, que Saint Ignace aurait aperçu. Ignace, qui était soldat, aurait eu de quoi répondre. Mme la Supérieure de L'Espérance n'avait jamais été soldat. Le cas était difficile, comme écrivait l'Evêque-Archevêque, d'une plume d'académie.

Les demoiselles de L'Espérance, en rangs, n'allaient jamais au cinéma, bien qu'il fût question, d'un trimestre à l'autre, de les y conduire. Au dernier conseil de l'Association des Familles, tous les pères : « Oui, nous conseillons de mener filles et fillettes au cinéma. » Joindre le monde et Dieu, le profane et le sacré, c'est la tradition même de Saint Ignace : qui avait eu son temps profane, les égarements avant la lumière. Le Président de l'Association des Familles avait beau plaider, invoquant la compétence de l'Evêque, s'il était là ; et qu'il y avait du génie en ces acteurs, en ces actrices ; et qu'*Athalie* de nos jours serait un film, *Polyeucte* un documentaire, la Supérieure balançait de la cornette, mais sa doctrine, en dépit d'Ignace, ne balançait pas. Elle demanda un délai, qu'on lui accorda.

Dieu permit, à la nuit suivante, que la Supérieure eut un songe.

Elles étaient toutes au cinéma, nonnes, nonnettes, et la Supérieure présidait, avec le Président de l'Association, côte à côte. Le démon d'abord les régala d'un Ciné-Journal patriotique, où l'on vit un vieux maréchal, trois ministres, le lancement d'un navire, et des cérémonies à Lourdes, qui faisaient oublier les ministres. Puis un documentaire sur les crocodiles (la Supérieure aurait préféré *Esther* ou *Polyeucte*.) C'étaient de loyaux crocodiles, presque aussi respectables que des messieurs décorés, et qui avaient du tremblement de la mâchoire à apercevoir seulement le drapeau français. Un père blanc, qui fit un sermon aux crocodiles, avait de l'éloquence presque autant que Monseigneur. La Supérieure crut qu'il allait convertir les crocodiles décorés. Ah ! les ruses du démon ! Ce n'était plus qu'une affaire de quelques mots (Ils avaient un coeur tellement français, les crocodiles, qu'ils méritaient d'être catholiques !). Tout à coup, par la ruse du démon, les pattes torsées qui pataugeaient à courtes pattes devinrent des jambes. Et quelles jambes ! Longues, déliées, musclées, et fines. La Supérieure doctement : « J'ai vu ces jambes-là quelque part ! » Ce ne pouvait être qu'au couvent ou à Rome, car elle n'avait jamais quitté le couvent que pour Rome.

Ce fut au moment du rêve où les jambes si haut, si follement dansèrent, qu'elles démontrèrent, parmi la danse, l'imperturbable d'un nombril. Le nombril avait du rapport au couvent, par la fille. Une voix de quatorze ans s'écria : « C'est le nombril de ma mère ! ce nombril qui danse... » Une voix qui avait bien plus de quatorze, par l'orgueil et la résistance. « Liliane Saurin de Pontaincourt. » Ce ne fut qu'un réflexe administratif, Mme la Supérieure directrice ayant un nom à chaque voix ; mais elle suspendit ou n'eut le temps de dire, toutes les autres, de quatorze ou quinze, quel scandale ! reprenant en chœur : « Qu'il est beau ! » Et presque aussitôt : « Le nôtre est encore plus beau ! » La Supérieure vit un Jésus, le bras levé, comme au Jugement : « Malheur à celle ou celui par qui le scandale arrive ! » Liliane ni ses compagnes n'avaient senti le scandale. Elles chantaient, comme en extase, sur l'air du *Tantum Ergo* : « O Saint Ignace, O Jésus-Christ ! quoi de plus simple, quoi de plus beau que nos nombrils ? » Sur quoi, la Mère Supérieure se réveilla, transie, louant Dieu, le remerciant que ce ne fût qu'un rêve.

Au courrier du matin, le lendemain, elle reçut un dossier confidentiel, qui ne confirmaient point les événements du rêve mais leur principe (Dieu soit loué !) La Veuve du Héros-Capitaine, qui s'était vendue au Diable, c'est-à-dire au cinéma, avait signé des engagements condamnable, et sans même changer de nom ! Partout, son nom, ses jambes, sur les journaux, sur les affiches. Des chroniqueurs stipendiés, des suppôts de Satan, osaient dire que rien n'avait plus d'esprit ni de talent que ces jambes !

On pense bien ce que la Supérieure écrivit à Monseigneur, qui répondit : *De grâce, que Dieu vous inspire ! Différons, je le veux, en ce qui concerne le cinéma. Mais souvenez-vous que la Providence a des voies plus obscures que les salles abominables où s'entassent les foules. Cette Mme S de P., dont je ne souhaite du tout admirer les jambes, et dont j'eusse spontanément rendu la fille au Colonel son grand-père, me fait tenir un chèque de trois millions (je dis : trois) pour la restauration de la cathédrale. Voici donc que le temple de Dieu plaide contre notre ressentiment. Au demeurant, ma chère soeur en Jésus-Christ, vous savez que je vous laisse libre de juger et d'agir, comme c'est la coutume en notre Église, car rien de plus libre au monde que le lien de notre communion, qui ne serait pas un lien s'il n'était pas libre.*

C'était la manière de ce pontife, qui avait du blason partout. Un post-scriptum conseillait d'abaisser l'orgueil, qui n'était que naturel chez une très jeune fille, et de tenir à l'écart, dans la solitude et l'obéissance.

À la date du lendemain (Monseigneur avait dû relire sa lettre) :

Encore deux mots ! Nous dirions volontiers : Brebis galeuse ! Non, ma chère Soeur. Ce n'est qu'une brebis. Et quand elle serait un peu galeuse, ce ne peut être qu'une douce brebis, à cet âge tendre. De par Notre Seigneur, souvenez-vous que je vous la confie.

Il ne fut plus question de cinéma à Notre Dame de L'Espérance. Liliane s'accoutuma à l'en-tête. «Ma chère Maman» n'avait pas beaucoup de coeur, quand le coeur n'était remué que de lointains souvenirs d'enfance. « Mon cher grand-père » c'était autant. Ce fut, de lettre à lettre, bien davantage. Il arrivait à Liliane en réponse, de ces billets qui étaient brefs et durs, comme une moustache, que la Supérieure gardait deux jours, ou parfois transmettait à Monseigneur ; mais toujours Monseigneur : « Je ne comprends pas vos scrupules » disait Monseigneur ; « C'est un vrai grand-père. Et qui a beaucoup d'esprit ! » Une fois, c'était : « Liliane, ma petite Liliane. » (signé : le Colonel). Une autre : « Méfiez-vous de Néron. Enfant ou pas, c'était Néron. Nos braillards auraient eu raison de lui couper la tête. Ce n'était pas un Roi. » Un jour, elle avait signé : Liliane Saurin de Pontaincourt. Le Colonel, en réponse : « De Pontaincourt ? Je ne connais pas. Attendez que nos rois reviennent. »

Quelques uns de ces billets, où la Supérieure lut le mot de Roi, avaient été communiqués à Monseigneur, qui était fort chatouilleux touchant la politique. Il les retourna, accompagnés d'éloges chaleureux. Monseigneur, de sa propre main : *Veillez, ma soeur, veillez à la brebis galeuse, qui doit être aussi blanche que le drapeau de nos rois. Elle est de noble sang, qui ne peut mentir. Son père eut pour tombeau le ciel de gloire. Le grand-père, plus caché, n'a pas moins de valeur. C'est un fidèle ; rien de plus rare.*

La Supérieure, qui se souvenait du panégyrique, la pièce maîtresse de l'éloquence de Monseigneur, en pensa défailir de stupéfaction. « Eh quoi ! le Colonel aussi ! Cela fera donc deux panégyriques si Monseigneur le prend de ce train là ! » Il n'était pas encore question de celui de la mère de sa fille, ni de celui de la fille. Mais à raison d'un chèque par an (« Je dis trois millions ») il faudrait prévoir une extension de l'éloquence. Monseigneur ne cachait pas que la cathédrale aurait besoin de plus de dix. Du moins, reçu le second chèque, on pouvait augurer favorablement du troisième. Quel propriétaire de haras, dont la contrée abonde, quel ingénieur-créateur d'automobiles de courses (c'était aussi la région) s'étaient jamais épris d'un tel amour pour les vitraux de la cathédrale ?

Un mot qui accompagnait le second chèque, sur papier mauve : *Pour ce vitrail du choeur, là haut, à droite, de l'aurore dans de l'aurore ! Afin que ce message d'aurore, des siècles et des siècles après nous, soit*

encore le même message ! Et, sans honte, la signature au dessous, qui levait les jambes sur les affiches : Sophie Pontaincourt !

« J'avoue que cette dame de jambes, puisqu'il paraît ... connaît aussi bien que moi les vitraux de ma cathédrale ; en tout cas beaucoup mieux que l'architecte conservateur. »

La statue de la Vierge souriait toujours. La Supérieure, qui égrenait tout en parlant, n'avait plus de prétention au titre de Mère. Elle n'était que notre Mère la Supérieure : ce titre là incontestable. Elle priait sans doute en égrenant, mais ne disait plus : Prions ! Elle redoublait de délicatesse à respecter cette liberté des âmes, qui est le ciment de l'Église. Mieux valait. Car depuis le jour des sanglots à deux genoux, Liliane ne priait plus, s'était juré de ne plus prier. Elle articulait, elle chantait, elle récitait ; mais la prière est effusion, ouverture du cœur. Elle avait fermé le sien à Dieu, aux Soeurs, même à ses compagnes. Exacte à sourire, à rire, à hocher la tête d'un air de réflexion, à faire aller ses yeux et ses cils, sérieuse, douloureuse, selon les cas, à lancer de ces « Madame la Supérieure » qui n'avaient plus tout à fait la voix de Liliane mais celle déjà d'un grand oiseau de politesse. La Soeur du parloir n'osait plus dire que c'était un miracle de Dieu, mais, plumes à part, elle n'aurait plus distingué la fille de la mère. Vers ses dix-sept, elle se mit à sauter d'une chaise à l'autre, quand on menait les Grandes au jardin de la Supérieure. Un vol plus qu'un saut, ou bien le saut d'une danseuse ou d'un oiseau. Cela devait être le propre mouvement de ces longues jambes, dures, musclées, nerveuses qui, par des cuisses princesses, lui montaient très haut la taille, comme à une Diane ou à une Vénus de l'École française.

Les ruses de la diplomatie de la Supérieure l'avait humiliée jusqu'à l'âme. À se souvenir des pleurs qu'elle avait pleurés à genoux, elle avait de la rage, à se barricader contre, si elle ne pouvait davantage. Ce n'était que légitime défense. Elle vécut quatre ans à simplement attendre. La prison, même de Dieu, n'était pas une prison pour toujours. Il ne lui venait un sursaut au cœur qu'à ses billets du Colonel, son parrain grand-père, qui ne faisaient rien pour être clairs ; mais le ton, celui de la race. C'était un ton qui avait du feu, qui aurait pu avoir des jambes ; quoi de plus clair ? L'un des billets disait « Moi, j'attends. Je t'attends. Je ne te demande ni de m'attendre ni de m'aimer. » Ce billet là tira des larmes à Liliane, qui n'avait pas pleuré depuis le jour de son agonie filiale sur le parquet ciré.

Liliane à sa fenêtre, se souvenait de ce billet. « Cher grand-père ! Qui voudrait accroire que ces lys n'ont pas été plantés par son ordre ? Ici, tout est par ordre, comme il se doit. Cette chambre est la mienne, par ordre. Il y a quatre ans qu'elle est ma chambre et qu'elle attend. » Du crépuscule, au plus profond de l'ombre, un mélange montait, odeurs et parfums, la terre, les feuillages, l'écorce, sous la domination légitime des lys.

*

Chapitre IX

Corpus Domini Nostri

Chaque année cette même odeur sacramentelle, à la mi-juin, quand Monseigneur l'archevêque-évêque, qui avait promis de venir, s'en venait, vers le nid, comme il disait, de ses pensionnaires les mieux instruites. Était-ce le parfum de Monseigneur, ce parfum ou la puissante odeur de la saison ? « Ce n'est que le parfum des lys » aurait murmuré Monseigneur.

Monseigneur, qui avait été le prélat le plus jeune, le plus près rasé de la Chrétienté, ne songeait qu'aux desseins de Dieu. Il était l'un des premiers, parmi les pontifes, à s'être souvenu, par doctrine, de l'utilité de la pompe et de la gloire. Les évêques prédécesseurs, qui avaient leurs tombeaux au déambulatoire de la cathédrale, avaient cru bon de restreindre la pompe et la traîne. Ils avaient leur crosse et leur mitre de campagne. Autant dire Monsieur le Curé de la paroisse quand ils s'en venaient, dans le presque noir de leur soutane. De peu d'effet ! Quand on est le successeur directement des Apôtres, il ne faut être si ladre sur la traîne et sur le camail. Le jeune Monseigneur des haras ne fut point ladre. Il avait trop d'entente et de combinaison.

On disait même, ce qui n'était pas indigne de Saint Eloi, qu'il avait béni les pouliches entre le pâté de volaille et le salmis d'agneau potagère, un jour qu'il déjeunait à Carrouges, les pouliches poulichant, à deux pas, dans la cour d'auberge. « Je ne suis là que pour consacrer », aurait dit l'évêque consacrant, que ce soit pouliches ou Pensionnaires de L'Espérance. C'était beaucoup d'honneur pour les Demoiselles. Toutes ces jeunes pensionnaires, les plus jeunes surtout, touchaient beaucoup Monseigneur. C'est que Monseigneur n'ignorait rien de l'antique disci-

plaine de la maison ; et la Supérieure n'accordait pas de dispenses, même aux plus jeunes.

Cela se levait à cinq heures, l'hiver ou l'été ; cela dormait dans des dortoirs sans chauffage, où l'on ne refaisait les lits que le soir, avant la prière, fenêtres ouvertes tout le jour, lits ouverts, et quel ordre, quelle promptitude dans l'ordre ! Dans la science du pliage et du paquetage, les fillettes n'avaient rien à apprendre d'un adjudant de zouaves ou de chasseurs. La brume de la campagne pénétrait d'une eau invisible les couvertures, les habits, les draps. Les serviettes de toilette ne séchaient jamais. Il est vrai que la toilette était une opération conventionnelle, à qui se débarbouillerait le plus vite. Il y a du démon dans la toilette, même la plus nécessaire.

La peur du démon et le froid de l'eau froide accéléraient les fillettes, qui ne se contrôlaient les unes les autres que les oreilles et le tour d'oreilles, car la Supérieure était irréductible là-dessus, quand on la croisait dans les couloirs. Un jour de félicitations trimestrielles, elle fit approcher la meilleure élève, après l'avoir félicitée lui inspecta les oreilles et lui dit : « Je ne félicite pas les oreilles. » Elle avait de ces mots qui vous broyaient l'âme.

La seule joie de la toilette était de se brosser les dents avec fureur. Elles se brossaient les cheveux et se les chignonnaient à la hâte, se les tirant au-dessus des tempes à les arracher. Liliane avait beau tirer, natter, rouler, tasser, il lui restait toujours de l'auréole blonde. La Supérieure : « Il y a de la révolte dans vos cheveux, Mademoiselle. » Et comme Liliane protestait qu'elle avait tiré et noué le plus fort possible : « Alors, c'est encore plus grave. Il y a quelque chose de rebelle dans votre nature. Méfiez-vous de votre nature, Mademoiselle. » À l'époque où la Supérieure prononçait ainsi, souverainement, Liliane ne devait pas avoir plus d'âge que l'autre petite demoiselle que son grand-père l'Amiral emmenait dîner à la Chine.

La Supérieure avait noté sans doute la rébellion des cheveux, comme elle notait tout. Quand ce fut le jour de la visite de Monseigneur, une Soeur tout exprès vint coiffer Liliane. La Soeur tira, lissa, tira, à faire un peu crier. « Ma Soeur ! Vous me faites mal .. » La Soeur eut pitié de la petite, mais il restait encore de l'auréole.

Huit jours à l'avance, il fallait que tout soit aussi propre, aussi luisant que les dents et les oreilles. On suspendait le cours des classes ordinaires. Ce n'était plus que des leçons à réciter à Monseigneur ... ou des copies à présenter si .. une pause à l'arithmétique ; un effort à la poésie, la dramatique et la lyrique ; l'éloquence sacrée d'abord, cela s'imposait.

À la visite la plus récente, celle des derniers lys, les frères de ces mêmes lys sous la fenêtre de Liliane, une grande avait déclamé toute une

Oraison de Fléchier, pendant le déjeuner de Monseigneur. La règle était d'une lecture pieuse aux repas. Rien de la règle n'empêchait que la lecture au livre fût remplacée par la déclamation. Monseigneur, qui avait un culte pour Fléchier, en oublia un instant le succulent de la truite aux aubergines pour celui de l'éloquence.

Ce matin-là, à la chapelle, il avait dépassé Bourdaloue et Bossuet. Il avait peut-être égalé Fléchier, son maître. Les pensionnaires et les Soeurs auraient dit qu'il avait été l'orateur incomparable, au-dessus de tous. Il improvisait alors comme un artiste improvise. Les jeunettes ne saisissaient pas tout, ni la Soeur du parloir, mais toutes vibraient. Même la Supérieure, qui préférait le théologique au poétique ; mais poésie et théologie, d'une telle science, d'une telle fougue mêlées et composées que la Supérieure elle-même devait se rendre. Monseigneur prêchait de Dieu ; il prêchait aussi de la France. Les pensionnaires avaient plus de familiarité à Dieu qu'à la France. Mais tout s'emportait ensemble, la France et la Vierge, Dieu et la France.

Liliane, qui se fermait à Dieu depuis quatre ans, s'ouvrit tout à coup, son âme à la France. Car, à sa plus récente visite, le prélat avait surtout parlé de la France, à croire que la France avait remplacé Dieu. Pour la première fois depuis quatre ans, elle s'avança pieusement l'âme ouverte, sur le marbre noir et blanc. Monseigneur les communiait toutes, les plus jeunes d'abord qui jamais n'avaient reçu le sacrement, puis Mesdames les Soeurs, les grandes à la suite ; Liliane la dernière, cette année-là ; elle allait quitter L'Espérance dans quelques jours. Elle entendait la voix du prélat comme en un rêve ... « Corpus Domini nostri. » On admirait Monseigneur de donner lui-même à plus de deux cent cinquante religieuses et pensionnaires. Il donnait sans faiblir, dans un remous de soie presque rouge. Liliane la dernière. « Corpus Domini nostri. » L'auréole au front, elle tendit ses lèvres minces. Elle n'ouvrait qu'à peine la bouche ; Monseigneur hésita puis donna. Entre les cils, elle aperçut le visage d'éloquence, frais rasé, qui avait célébré la France comme on célèbre Dieu. Quand elle revint pieusement, les yeux baissés, le Dieu qu'elle rapportait n'était pas le Dieu de la Supérieure. Son Dieu s'appelait aussi la France.

Elle chercha dans son coeur une prière qui fût une vraie prière pour son vrai Dieu. La tête dans ses mains, elle refusait toutes les prières que les religieuses lui avaient apprises. Ce Dieu, s'il avait parlé, aurait-il parlé comme le Père, ou comme le Fils, ou comme Monseigneur en parlait ? Il avait un peu de la voix qu'elle entendait aux billets du Colonel ; grand-père plus que père, tel devait être le Père, une voix à moustaches

blanches ; une amitié, qui pourrait être de l'amour ou de la tendresse, mais qu'on cachait sous les moustaches. Le Fils du Père ? On a bien raison de dire qu'il est mort. Aviateur ou fantassin, il n'avait rien d'autre à faire. C'est le sort du fils. Liliane ne trouvait aucune prière pour son vrai Dieu. Alors lui revint à l'âme une brîbe de chanson romaine. « À brassées, jetez les lys.» Les mots anciens avaient une autre douceur ; ils ouvraient les bras. « Manibus date lia plenis.» On avait les mains vides, après la chanson. Qu'elle était heureuse de ces mains vides, de ces brassées de lys que l'on avait jetées ; la figure d'un héros qu'elle avait à peine connu parmi les lys.

Monseigneur, au mugissement des orgues, redescendait la nef de la chapelle en bénissant. Il n'offrait plus l'anneau aux demoiselles. C'était un triomphateur laissant un sillage de pourpre, qui n'avait presque plus de violet ni de rose. Il marchait à sa gloire. Quelle gloire ? Que volontiers Liliane se fût jetée sous les pas du triomphateur, comme un dernier lys oublié qui n'avait pas fleuri pour les autels !

*

Chapitre X

Un Jacobin

Elle s'était endormie au parfum des lys, sans avoir eu le courage de se déshabiller. On était si bien dans ce petit fauteuil d'autrefois, qui était le plus proche des fenêtres, qui n'attendait qu'une rêveuse, semblait-il, pour lui soutenir et lui protéger son rêve. Elle avait dégrafé le haut de son costume épais de pensionnaire. Qu'elle était mince et fine, par-dessous, exacte de proportions ; comme tout dans la chambre autour, qui était sa chambre depuis quatre ans ; exact le fauteuil à rêver, exacts les deux autres qui bavardaient, le secrétaire haut perché, le lit sans baldaquin, qui avouait qu'il était un lit, non de parade, mais un lit. Assez bas, car il faut que la dormeuse presque endormie, amoureuse ou rêveuse, puisse tomber sur son lit, pour l'amour ou pour le rêve. Large au plus large ; si l'on tombe, il faut qu'il soit aussi large que long. Il était. Il disait qu'on pouvait tout lui dire, mais il n'avait pas de mémoire ; qu'il serait aveugle ; qu'il serait sourd ; qu'il écouterait ; qu'il saurait ne pas entendre ; qu'il était un lieu discret plus que sacré. Pourquoi sacré ? Il n'était pas le lit des épousailles ; celui des amours seulement, où chacun, habile, moins habile, fait comme il veut ou comme il sait l'amour et le destin. On devinait, rien qu'à le voir, qu'il ignorait le poids d'un mort. Un mort qui fait semblant de dormir, quel mensonge ! Ce n'était que le lit des mensonges d'amour, qui sont d'une espèce à part, qui sont cruels à celui qui ment, car il sait qu'il ment.

Les petits amours partout, à la frise, aux trumeaux, qui tiraient à l'arc, qui jouaient aux dés, répétaient qu'ils n'étaient pas l'amour, qui n'est pas un enfant, qui est un homme. Si l'homme ouvrait la porte, saisissait la rêveuse, la courbait à l'espace du lit, petits amours allez-vous en ! Ils n'étaient de service qu'en attendant, de peinture et littérature.

Liliane n'avait jeté qu'un regard entre les cils, en entrant. D'un regard elle avait reconnu qu'elle était chez elle. À plus tard ! Elle avait le temps, pensait-elle. C'est pourquoi elle éteignit les lumières et s'endormit à l'odeur des lys. Les trains du soir, à vingt wagons, ébranlaient la demeure fragile, dans une rumeur de fer, qui grondait au plus sourd, comme les orgues. Une guitare, qui chantait au fond de la terre, comme les cigales chantent, ponctuait le grondement de fer d'une guitare confidentielle. D'autres rumeurs de fer, grinçantes, suppliantes. La Langouste sans doute, qui manoeuvrait les poubelles. Mais, au fauteuil de la rêveuse, tout devenait un rêve qu'elle rêvait.

Madame la Supérieure, qui se rendait au Congrès de La Vierge Éducatrice à Solesmes, avait accompagné Liliane jusqu'à la Suze, où l'express Brest-Paris. Au quai, toujours Supérieure, elle recommandait :

- Choisissez un compartiment vide s'il y en a. N'adressez la parole à personne. Méfiez-vous de votre nature, ma chère fille. L'express siffla, s'arrêta. Liliane :

- C'est un compartiment vide, ma Mère.

- Mortifiez-vous, ma fille ! Gardez les principes. Gardez-vous !

Liliane se mortifia, toute seule en son compartiment de première qui ressemblait à un salon. Le wagon des premières était vide de bout en bout.

Au Mans, un jeune homme monta, une serviette à la main, pas même une valise. Fit le couloir des premières de bout en bout, s'arrêta au compartiment où se mortifiait Liliane, et, d'un air qui n'avait pas l'air :

« Cette place est libre ? » dit-il, désignant un coin, côté couloir, posa la serviette de cuir, repoussa la porte et se mit à fumer dans le couloir. Elle aurait voulu répondre que tout le wagon était vide, mais le jeune homme fumait déjà dans le couloir. Le contrôleur le plus scrupuleux aurait dit que c'était le droit de ce jeune homme, veston croisé de serge bleue, semelles de crêpe, cigarettes anglaises, un retour d'aller-et-retour, place entière, que voulez-vous dire ? Un compartiment de fumeurs, mais le jeune homme fumait dans le couloir. Raffinement de politesse qui dépassait les règlements. Il avait le droit de fumer quarante paquets de ciga-

rettes dans le compartiment, et qui n'eussent pas été des anglaises ; le droit aussi de ne regarder que le paysage et jamais le compartiment. Le paysage ? De petits champs, des maisons sans visage, des églises comme sont partout les églises dans la campagne ; et le plus souvent du talus, du ciel par dessus. Quel spectacle ! Autant fumer dans le compartiment !

Le Mans, sept minutes d'arrêt. Le jeune homme poussa la porte :

- Avez-vous besoin de quelque chose, Mademoiselle ?
Des journaux ou des revues, de la limonade ?

Elle se guinda dans son costume de pensionnaire, pour signifier qu'elle n'avait aucun besoin.

- Excusez-moi. Il referma.

Quand il revint, elle le vit à travers la vitre qui mangeait une brioche et deux croissants, très simplement. Il avait acheté un journal qu'il déplia et replia, mais sans le lire. Le veston croisé, décidément, préférait le couloir au compartiment. La politesse quelquefois ressemble à l'impolitesse. On ne pose pas ainsi sa serviette, on n'interroge pas sur les revues et la limonade, pour s'aller ravir de talus et de petits champs. Compartiment de première, c'est un peu salon. Par ordre de la Supérieure, elle n'aurait rien dit, mais lui, de serge bleue, n'était-ce point son devoir de dire ?.. Elle sortit dans le couloir, sans avoir l'air, fit de bout en bout le couloir du wagon des premières, où il n'y avait toujours personne. Quand elle revint à hauteur du compartiment, la serge bleue n'avait plus le nez au talus ni au paysage, mais au journal plié, déplié, dans son coin de compartiment. Liliane, comme un oiseau se pose, entra, se posa ; un oiseau de salon dans son salon : il ne lui manquait que les plumes sur la tête et de la soie partout, au lieu de son uniforme de pensionnaire.

Liliane, au parfum des lys, fenêtre ouverte, rêvait la serge bleue, le compartiment, le talus, les cigarettes anglaises. Ce n'était que du souvenir en rêve. Langouste, elle aussi, rêvait, au ronflement du compère, que le Colonel n'était pas sorti, n'était pas rentré, qu'il était rentré mais qu'il n'était pas sorti. Elle rêvait qu'une jeune demoiselle, qu'elle ne connaissait pas, entra au 9, accompagnée de Nestor et d'un monsieur à parapluie. La guitare de Nestor, dans le silence de la nuit, ponctuait le silence. Seul, le Colonel ne rêvait pas. Il regardait un portrait, les sourcils blancs, le regard d'Etat-Major. « C'est elle, disait-il. C'est elle toujours et pour toujours ! » La lune du lendemain de la Saint-Jean, lune très pure, montait dans un ciel de quelques étoiles. Lune de clair de lune jusqu'au fauteuil de la dormeuse.

Était-ce un rêve ou le vrai du rêve ? Il avait dit, manière de dire, en son coin de compartiment, le journal déplié replié :

- Bientôt, nous aurons la guerre.

Elle, à son autre coin :

- La guerre ?

- Si nous l'avons, nous la ferons. reprit le veston croisé. Ils ont du métier, c'est leur métier : ils s'arrangeront pour la faire et nous la ferons.

Depuis Le Mans, à la traction électrique, c'était un vacarme tel que les mots se perdaient dans le vacarme, un sur deux.

- Auriez-vous peur de la guerre ? dit-elle.

Elle se souvenait des paroles de Monseigneur, à sa visite la plus récente : « Eh quoi ? s'écriait Monseigneur, s'il s'agissait du salut de la France, âmes candides et pacifiques, auriez-vous peur ? Non ! Non ! Comme dit Chrysostome, Dieu seul a le droit d'inspirer la peur, car il est Dieu. Si Dieu ordonne, ou si la France ordonne, ayez peur de désobéir. Cette peur est un devoir. Elle est magnifique et sacrée, comme le devoir, qui n'est que l'ordre de notre Dieu. Mais je vous ordonne, mes chères filles, au nom de Dieu, c'est-à-dire au nom de la France, de sécher vos larmes, de marcher sans peur, de pousser sans peur, semblables à ces femmes romaines, mères, soeurs, épouses, qui n'avaient plus de larmes, qui ne toléraient plus les larmes, au premier appel du clairon, au premier danger de la patrie ! » Même la Soeur du parloir, qui ne comprenait pas tout, avait été soulevée d'enthousiasme par ces paroles. Jamais le verbe de Monseigneur n'avait sonné si haut, si clair. Ce n'était plus de l'éloquence. C'était le clairon, la fanfare de la patrie.

- Je n'ai pas peur, dit le veston croisé. Ce n'est pas tout à fait cela. Je ne jure pas de ne jamais avoir peur. Il m'est arrivé d'avoir bien peur. À mon dernier accident de moto, tenez. Pas au moment de l'accident. On essaye d'éviter l'accident avant l'accident, et pendant ce n'est qu'un instant Ni tout de suite après. Aussitôt j'ai pensé à ma moto. Elle n'avait rien. C'était l'essentiel. Une moto pareille ! Non .. Un peu plus tard, chez le pharmacien qui me lavait mes écorchures et qui me faisait des discours. J'avais froid ; je tremblais ; il a fallu que je me tienne à la table. À cause des discours, peut-être, de l'odeur d'éther ; on se croirait à l'hôpital.

Il riait en allongeant les jambes.

- La nuit où je me suis écrasé contre un camion. Je me suis ouvert une cuisse, cassé un bras. Je n'ai pas eu peur. En arrivant contre, je me suis dit : si c'est un camion, je me tue. Contre, j'ai encore eu le

temps de me dire : je me suis tué. Et puis je suis mort. C'est-à-dire que je me suis réveillé dans un lit, à l'hôpital d'Alençon. Mon camarade a roulé sous le camion, qui lui a broyé le crâne. Il a dû savoir qu'il se tuait, mais il ne s'est pas réveillé. Je suis sûr qu'il n'a pas eu peur.

À l'idée de son camarade, il ne riait plus.

- C'est bien assez de mourir. S'il fallait encore avoir peur ! Pas tout à la fois ! La peur est pour ceux qui restent. Le chagrin aussi.

Jambes allongées, il regardait ses souliers, les choquant l'un contre l'autre. Des souliers de sport, les chaussettes de couleurs vives, à l'écossaise. L'écossaise et les souliers de sport, cela ne va pas avec la serge et le croisé du veston.

- Vous savez, quand on meurt ce n'est pas difficile de mourir ; quand on ne meurt pas, c'est très difficile !

Elle dit, et ne pouvait dire autre chose, même en rêve :

- Et si l'on meurt pour la patrie ?

- On meurt rarement pour, Mademoiselle. Ce serait tellement plus clair si l'on disait : par !

Il imaginait peut-être l'un de ces monuments de villages, devant les églises comme elles sont partout, l'obélisque et le coq devant ou le coq au sommet de l'obélisque, et le petit gars, pierre ou bronze, qui s'appuie au soubassement, en mourant pour. Morts pour la France. Un rare passant, qui n'est pas du village, s'arrête à lire toute la liste, comme s'il connaissait les noms (Mathieu, Jacques, Mathieu, Pierre, Mathieu, Gaston...). Un sourire triste à imaginer la liste ; mais un autre sourire à ceci : au bout de combien d'années s'apercevrait-on du changement, si l'on changeait le pour en par ? On regarde si peu le monument, même les anciens du village. Et quel scandale ! Morts par la France, comme on dirait par le choléra... Un garçon garde pour soi ce genre d'imaginations, ne serait-il garçon que dans un rêve. Et ce devait être un rêve, car enfin ..

Liliane s'embrouillait dans ce pour ou par, où la Soeur du parloir se serait perdue. Le jeune homme était-il professeur de grammaire ? Il avait trop de sport aux chaussettes, trop d'aisance au veston. Et puis (moue de dédain) professeurs ne voyagent pas en première. Liliane, habile aux mots, appliqua ce pour et ce par. « C'est la France qui nous appelle !.. Pour elle un Français doit mourir !... » Elle essayait le par. Elle essaya et sursauta, le prononçant, comme on sursaute à la vipère. Le veston croisé était un fou, ou pire : un criminel, peut-être un républicain ! La Supérieure avait averti que le Malin partout avait des émissaires, même en première !

Si elle n'avait pas été si mondaine, (la Supérieure n'avait pas tort de lui répéter : « Liliane, vous êtes mondaine, dans le coeur ») un silence renfrogné, à ne regarder que la vitre jusqu'à Paris. Mais elle tempéra son silence d'un vague sourire, qui pouvait être de la hauteur de châtelaine, ou la promesse d'un abandon. Et le visage de trois quarts ; elle ne regardait pas le criminel, mais elle avait assez d'angle pour le voir, entre les cils. Tout cela, il faut le dire, parce que le veston de bonne coupe, façon tailleur, était d'une coupe moins bonne que le jeune homme.

Grand, mais on ne songeait pas qu'il était grand ; fort, assurément, sans aucune gloriole de force ; le crâne fort aussi ; mais libre encore plus que fort ; le nez droit ; un menton qui ne craignait rien ; une bouche qui ne refusait rien ; le tout blond, peau, sourcils, cheveux, sourire, mais s'excusant d'être aussi blond que le nez était droit ; du reste un blond de Beauce ou de Brie, avoines et blés mêlés. Au collège on l'avait surnommé : Double France ; le coquelicot de la bouche friande, le rose et le blanc des joues, l'or et le bleu, drapeau ou printemps de France, rien ne manquait.

À la dérobée, entre les cils, la pensionnaire de L'Espérance ne pouvait se contraindre à ne pas regarder le Jacobin criminel. La contrainte ne retenait que les regards qui eussent été de francs regards. Heureusement ! Quand les filles le regardaient à franc regard : « Vous êtes idiotes ! » leur criait-il, mais sans colère. S'il avait crié : « Mademoiselle, vous êtes idiote ! », Sonnette d'alarme ! Contrôleur ! « Arrêtez le Jacobin ! » Et pourquoi gâcher un rêve ? Rien n'y a d'importance. On arrivera toujours, au bout du rêve et du voyage.

S'il a sorti de sa poche un carnet, un crayon, s'il dessine, un peu tourné vers Liliane, s'il regarde de ce regard qu'elle connaît ; s'il finit par dire : « ce croquis ne vaut rien ; » s'il en recommence un autre, puis un autre jusqu'à ce dernier qu'il tend, qu'elle tourne et retourne (qui est le portrait de qui ?.. Mais de vous Mademoiselle !), quelle importance, puisqu'ils ont dépassé Versailles-Chantiers ? Et déjà le train, du poids de ses vingt wagons, dégringole, ralentit, s'arrête à un quai qui n'est pas une gare, juste en-dessous d'un pont.

- Gardez-le, si vous voulez ! Un souvenir, en souvenir ! Cela n'a pas de valeur, je ne suis pas célèbre, je ne suis même pas dessinateur.

- Merci, dit-elle. Je l'accepte en souvenir. Il ajouta :

- Un dessin aussi médiocre quand le profil est aussi joli, ce devrait être puni par les lois si c'était vrai ce qu'ils disent : qu'il y a des lois.

Le commentaire avant l'offre du dessin, elle aurait refusé le dessin, mais le dessin était déjà dans la valise, fermée à clefs. Elle demanda :

- Est-ce Paris ?

- C'est, dit-il. Paris, capitale de la France, c'est-à-dire : un quai sous un pont.

Un regard à la valise contrebasse, qu'il avait descendue du filet.

- Vous aurez de la chance, dit-il, si vous trouvez encore un porteur. J'ai descendu du filet à la banquette ; si je descendais de la banquette au quai ? Il avait descendu au quai. Au quai :

- Elle est plus encombrante que lourde. Je fais le porteur ? Je vous accompagne ?..

Il y avait trois porteurs, sous le pont. Le plus rusé s'empara de la valise.

«Taxi», dit le porteur. Elle en écho : «Taxi !» Elle tendit un doigt de gant et dit en le tendant, un renflement à la gorge, comme si des plumes lui poussaient sur la tête :

- Nous nous reverrons peut-être. Vous ferez d'autres croquis.

Lui, très veston croisé, au plus réglementaire de la première classe :

- Je le voudrais, quant a moi. Mais la chance est contre moi. Il y a si peu de chance! Ce n'est qu'un quai sous un pont, mais c'est Paris ! Quand vous connaîtrez Paris, Mademoiselle ...

Le porteur à grands pas se chargeait de faire connaître.

- Par ici, par là, disait le porteur. Je passe par l'ancienne gare. C'est un peu plus long, c'est un peu plus cher (le tarif n'est pas le même), mais c'est finalement moins long ; c'est donc moins cher. Par là, par ici la demoiselle. Un taxi, vous m'avez dit ! Je vous en aurai un, ma parole, place de Rennes. Avenue du Maine, quel foutoir, sauf votre respect.

Elle a eu son taxi avant le gros de l'orage (Nestor et sa guitare, vainement au portillon).

La fenêtre ouverte aux lys, clair de lune à moins de lune, Liliane, les yeux ouverts les yeux fermés : « J'ai peut-être rêvé. Ou bien je n'ai pas rêvé. Évidemment ce n'est qu'un rêve, même si je n'ai pas rêvé .. Je n'ai pas rêvé. Preuve : les cigarettes anglaises. Une autre : que je n'aurais pas pu descendre la valise, toute seule ; j'étais donc moi. Surtout : qu'il avait de la brume bleue, du coquelicot, que ses camarades du collège

l'avaient surnommé Double France, un portrait dans un surnom. Aurais-je appris tout cela à L'Espérance ? Que sais-je des jeunes hommes ? Je ne suis qu'une pensionnaire. Qu'il avait de force ! Que ce dessin qu'il a donné a de douceur !»

Elle allongeait les jambes dans le reste du clair de lune. Il lui venait des idées de fumer des cigarettes anglaises, en regardant le paysage. Mais il n'y avait point de ces campagnes et de ces églises comme elles sont dans le cadre de la fenêtre, pas même un talus. Un train qui passait ne fit qu'un semblant de vacarme. La chambre des Amours aux dés n'était pas un compartiment.

Hélas ! Le vrai devient un rêve s'il échappe comme font les rêves. Mais non : il échappe ; il ne fut pas un rêve le dessin, qui est dans la valise, n'est pas un rêve un dessin de tant de force et de douceur ; le papier qui a sa marque en filigrane, son grain, qui témoigne pour le garçon, qui doit avoir son bleu de brume toujours, et Double-France au filigrane. Il y aurait moins de mélancolie au rêve. On se consolerait ; ce ne serait qu'un rêve de veston croisé et de cigarettes.

Il avait dit : « La chance est contre moi. » Et quel air de mélancolie entre deux rires ! C'était avant l'orage, avant la nuit. Dans les romans, par la complaisance de l'auteur, voici tout justement qu'elle et lui se retrouvent, lui et elle. Ce ne sont que des romans. La vie n'est pas un roman, quand on est la petite-fille d'un Colonel, quand on a pour mère de la plume et de la soie sur un oiseau de cinéma, quand, toute droite à la balustrade, on regarde la vie, qui n'est que deux platanes, un parterre de lys, de la vapeur de lys et de nuit. Au moment de la nuit où la nuit frémit comme une aile, Liliane avait la chance contre elle.

Chapitre XI

Les trois képis

Elle s'était levée, droite au plus droit, pour décider, se levant, du rêve ou de la vie ; toute surprise de se lever d'un fauteuil, dans son petit costume de L'Espérance, celui des messes basses et des explications latines.

Liliane à la balustrade. Elle dit : je sais, parce qu'elle a fait le tour du propriétaire et qu'elle croit savoir. La Folie n'est que cette maison fragile, sans mystères, menacée partout, de plus de souvenir que d'avenir, comme un lieutenant-Colonel à sa retraite. Quel avenir à Liliane ? Celui d'une grandeur qui s'effrite, en poussière et gravats de cuirasses et panaches de pierre, en cinéma ? À travers les hautes branches, elle entrevoit. À ne considérer que Nestor portant le potage, la porcelaine et le chinois de faux-chinois, on oublierait la lézarde, le crépis, les caniveaux, la grimace de la cour et de l'arrière-cour, le ricanement des poubelles. Mais il faudrait encore boucher ses oreilles, ses yeux, attentif seulement à effeuiller la marguerite, comme effeuille le Gilles. Liliane n'aura jamais cette foi, cet entêtement stupide. Elle n'est pas Liliane en peinture. Elle revoit la rue comme elle l'a vue, les façades pauvresses, le pavé inégal, les gants de beurre et le parapluie. Nestor ajouterait un peu de guitare...

La guitare de Nestor vibra quelque part, sous les tilleuls ou les platanes ou sur le toit, ou dans les caves. Juste un accord. On aurait pu croire le soupir de la maison, comme un dormeur soupire. Ou le signal, quel signal ? Les conspirateurs entre eux ont de ces signaux. Mais Nestor n'est

pas un conspirateur, ni Gilles, ni le Colonel. Tous ceux de l'arrière-cour, depuis des années, entendaient des accords de guitare à chaque fois qu'il y avait de la lune. Quand la lune boudait derrière les nuages, ou quand il n'y avait pas de lune, la guitare chantait en appelant la lune, si bien qu'on n'était jamais sans guitare. Ce qu'elle disait ? Disait-elle autre chose que guitare ? Même la Langouste, qui avait le génie de la cochère, qui avait des bonds et des trajectoires en ses conjectures, à déconcerter plusieurs Instituts, n'avait jamais rien pensé de la guitare, que la guitare.

À l'instant, celui-là, où Liliane se leva de son fauteuil, Langouste le dos à son polochon, sous les oreillers à son homme. Cet homme ronflait : Langouste avait l'habitude. « Ah ! la la ! comme elle disait. Ah ! la la ! (c'était le dernier mot sur tout). Ils ronflent à deux sur trois, les hommes. Tant qu'ils vous aiment, ils ne ronflent pas, c'est-à-dire deux sur trois. Ah ! la la ! C'est bientôt fait qu'ils ronflent, je vous le dis, à trois sur trois.» Langouste dressée, les yeux tournant de tout à droite à tout à gauche, comme si, sur pliant déplié, adossée à la colonne, elle inspectait la rue. Elle ne pouvait écouter, ce qui s'appelle, sans ainsi tourner ses yeux, même dans l'obscurité de la loge. « Qu'est-ce que tu écoutes là, ma fille ? »

À travers les ronflements de son homme, elle n'avait à écouter que ce rien de guitare, qui n'est pas rien, mais ce n'est qu'Afrique ou armée d'Afrique. On est tranquille. Ces Messieurs de La Folie ont beau avoir des souterrains, deux étages de caves, une porte verte, France d'abord ! Ce n'est pas qu'il lui déplairait de savoir, comme elle aurait su, si elle avait été à la place de Monsieur Jacques et de cet ami architecte qui faisait dire des messes dans les catacombes pour le repos de l'âme des empereurs, ou tout comme, puisqu'il n'avait pas peur, ni Monsieur Jacques, de tous ces crânes dans les catacombes. Mais enfin, puisqu'on entendait la guitare de La Folie dans La Folie, c'était ni plus ni moins que le grillon du boulanger sur le trottoir d'en face. Pas de quoi dresser une langouste et lui chavirer les yeux « Alors ! Alors ! disait la Langouste à son homme ronflant. Je ne suis pas folle ! Dis... Est-ce que je suis folle ? » L'homme ronfla. « C'est bien ce que je disais, dit la Langouste, je ne suis pas folle. » Un ronflement encore la confirma. Elle se creusa une sorte de nid pour ses bouclettes dans le polochon, et s'y rendormit. Au dernier regard, le réveil répondait trois heures, qui n'était pas une heure pour les chrétiens. « Seulement, voilà, se disait-elle, se frottant les bouclettes, si je les pince, ah ! la la ! ce qu'on rira ! De drôles de chrétiens, on sera ! » Elle croisa ses petits bras, comme des pinces.

Liliane à la balustrade écoutait, regardait aussi. Cette lumière, là-haut, au quatrième, disait plus qu'elle ne voulait, ou se moquait de dire : une verrière à rideaux tirés, des ombres nettes sur les rideaux ; d'abord celle d'un homme, plutôt jeune homme ; une autre ombre parfois, à peine une ombre. Elle se détachait de l'ombre d'homme, ou plutôt sortait de cette ombre qui était la même toujours, celle d'un homme ; revenait, se confondait à l'homme. Drame d'amour ? Ou le bonheur sans drame ? Ou le drame sans l'amour ? Tous, de la cour et l'arrière-cour, devaient savoir, même si les ombres ne savaient pas. Dans le silence de trois heures, ces ombres vivaient leur drame ou leur bonheur à voix basse. Puis la lumière s'éteignit au quatrième.

Liliane, dos à la balustrade, vers la pénombre de sa chambre, n'avait pas besoin d'interroger. Tout, dans sa chambre, répondait. Les Amours qui jouaient aux dés, à l'arc, à la marelle. Et ces deux bavards de fauteuils ; le lit, d'autant de large que de long, ne disait que lit ; c'était bien assez. Encore, sur le lit, sans rien dire, une robe de nuit, d'une merveilleuse soie, fastueuse à ravir, vraiment princière, si pudique, longue et fermée, qu'elle aurait déconcerté les arguments de la Supérieure. La robe devait l'attendre : pas une retouche à faire. La taille à la hauteur, que Liliane avait particulière ; le galbe du corsage, comme d'un glaïeul ; l'effacé rapide des épaules, à l'enfantine ; tout allait si justement que c'était miracle. Deux mules minuscules, de la même soie blanche, près du lit . « Je n'ai pas le pied si petit ! » se dit-elle. Un pied dans la mule répondit que si.

Elle fit un paquet de ses hardes de l'Espérance : elle tassa tout ce gris bleu, ou vert de gris, dans un tiroir, la Supérieure avec ; pas Monseigneur, qui prêchait de la France, ni le buste de Néron enfant qui n'était, disons à part, qu'un gentil petit garçon. Et puis, droite toute droite, tige royale, elle fut pour la première fois Liliane à robe de lys. Elle sentait l'envie de sauter d'un fauteuil à l'autre, s'assit sur l'un, sauta ; mais il n'y en avait que trois. D'une main vague, elle se chercha des plumes sur sa tête « Mon dieu ! ces cheveux ! » Ce n'était encore que du tiré et du tortillé de collège.

Liliane avait besoin, faute d'un autre regard, de se regarder au miroir. Elle y fut si belle, si parfaitement Liliane à Liliane qu'elle envoya des baisers à Liliane du miroir.

À ce moment, à deux pas, une porte s'ouvrit dans la muraille, sous un Amour, qui ne jouait à rien. Madame la Supérieure aurait invoqué les saints Apôtres. Liliane, sans invoquer, s'en fut prestement jusqu'à la porte, examina la muraille et la porte. « C'est une porte », dit-elle. Malgré des années d'Espérance, elle avait l'esprit d'exactitude au naturel. Un

esprit d'aventure aussi, et d'héroïsme. Il en fallait pour franchir la porte. Elle la franchit. Puis, au pas de ses mules blanches, elle s'engagea le long d'un couloir, à n'y passer qu'une Liliane après l'autre, c'est-à-dire un soupçon de fille. Au premier coude, le couloir ne fut que nuit. La moindre toile d'araignée, le moindre fil, aurait fait reculer. Le carreau net sous les mules, des murs lisses qui ne sentaient l'humide ou la poussière. « Ce n'est qu'un couloir, se dit Liliane. » Elle avait pris à gauche, puis devant ; après quelques pas devant, une marche, deux, dix. « Dix marches se dit Liliane. Il faut croire que c'est un escalier. » Un couloir de nouveau ? Pas tout à fait un couloir. On tâtait de la banquette, à la muraille de gauche, comme pour s'asseoir. « Tout est prévu, dit Liliane, mais savoir quoi ! » Elle s'assit sur la banquette.

Il lui sembla qu'il y avait moins de nuit, moins de silence aussi. Un murmure comme de voix, comme on aurait dit le murmure d'une prière. Liliane à sa banquette, aussi muette qu'à la chapelle, retenant son souffle. Ce n'était pas une prière malgré le ton d'une prière. Elle entendit : « Mes bons amis. » Quand on s'adresserait à tous les saints du paradis, on ne dirait pas : « Mes bons amis. » Elle crut entendre : « France ! France ! » Elle se colla l'oreille à la muraille, celle de droite, d'où semblait venir le mot. Ce ne fut plus qu'un murmure, prière ou non. Elle revint à la banquette. Et tout à coup, là, sur la soie de sa robe, elle vit un cercle blanc de soie. Un faisceau de lumière de la soie à la muraille

L'oeil à ce trou dans la muraille, Liliane ne vit rien d'abord, puis elle vit. Elle vit son grand-père le Colonel ! C'était bien le Colonel ! Il avait un monocle à l'arcade droite. Au repas, au café de Chine, le Colonel n'avait pas. Mais Liliane connaissait si peu le Colonel ! De vrai, ce qui manquait au récit de la Chine, c'était un monocle à l'arcade. Le Colonel avait du rouge jusqu'au front, tout pivoine par l'enthousiasme. Autour du Colonel ? Autour ... Trois képis laudatifs, pensifs, comme des képis pensent, louant toujours. Il y avait aussi... Liliane changea d'oeil, revint au premier, aurait voulu se servir des deux. Sur un fauteuil, à côté du Colonel, une ombre, qui n'avait pas la prestance du Colonel, mais une autre, de plus de prestance ; qui avait de l'onction dans la prestance, une facilité, une grâce, une civilité, du mouvement de toute son ombre ; et l'ombre aussi devait parler ; mais Liliane, a son trou de muraille, n'entendait ni le Colonel ni l'ombre. Le visage du Colonel en pleine lumière ; l'ombre n'était qu'une ombre sans visage... Liliane collait au trou, se désespérait, revenait, collait, ne voyait bien que le Colonel, un peu des trois képis, l'ombre de l'ombre.

Les képis étaient résolument anonymes. Le plus haut perché se balançait régulièrement de gauche à droite ; le plus bas, de l'avant à l'arrière. Le képi du milieu demeurait impassible. C'était peut-être lui qui

toussait de temps en temps. Les trois képis regardaient le Colonel, ne regardaient que lui. La même obéissance des trois, le même oubli de soi. Le Colonel, illuminé, sans attendre davantage que le Roi revienne, n'était plus, ne pouvait plus être le Lieutenant-Colonel Saurin, du cadre territorial, mais Léonidas-Achille, Vidame de Pontaincourt, ce nom de Saurin pour mémoire, qu'ils avaient pris d'un hameau près de Carrouges quand le Vidame grand-père du grand-père se battait pour son Roi contre les bandits de la République. Il n'avait pas besoin d'un képi pour accomplir sa physionomie guerrière, ni d'un nombre déterminé de galons d'argent ou d'or, pour commander de par le Roi. Il était Mars au service du Roi, comme l'amiral, arrière grand-oncle ou cousin, était Neptune. Léonidas-Achille était loyauté, fidélité, ténacité, jusqu'à l'absurde, s'il le fallait ; mais de par le Roi ou pour le Roi, rien n'est absurde. Liliane, l'oeil à son trou (elle enrageait de ne pas entendre), éblouie de son grand-père, rien qu'à le voir, pâmaît de gloire à en crier, même sans comprendre aussi bien que les képis qui n'approuvaient pas sans comprendre.

On n'avait pu lui cacher le Pontaincourt ni le Vidame, à l'Espérance, où cela flattait, et même on laissait apparaître que cela flattait. Vidame ou chevalier, cela peut être plus que Comte, mais il faut connaître sa France, car tout dépend de la durée et de l'origine. Or il y avait un Pontaincourt à la première Croisade, et de ce Pontaincourt à tous les autres, les noms et les dates ...

À l'un des pique-nique, comme on les fait au mois de Juin, un peu avant la visite de Monseigneur, les Soeurs avaient eu l'idée de mener leurs demoiselles aux ruines d'une abbaye fort ancienne, à trois ou quatre lieues de Carrouges. De l'abbaye, il ne restait qu'une nef où chantait le vent. Même, la nef chantait toujours quand il n'y avait pas de vent autour. Des piliers et des arcs qui montaient, à s'en renverser le nez. La chapelle de l'Espérance qui était plus vaste qu'une église, n'était qu'une chapelle auprès de l'abbaye du vent. On pique-niqua, on visita. C'était mêler des joies innocentes à d'autres, qui étaient plus sérieuses et profitables au salut de l'âme. On déjeuna dans une prairie, à côté des ruines. La Supérieure attendit les noisettes du dessert pour dire que cette prairie était jadis un cimetière. Au dessert, cela n'assombrit que les grandes.

Liliane, qui devait aller sur ses dix ans, cueillait des ombelles dans la prairie. Aux explications de la Supérieure, elle se dit à soi, comme on se dit vers dix ans, que ces morts avaient de la chance d'être fleuris de si belles fleurs, surtout s'ils n'avaient pas de visiteurs. Elle avait un peu de

honte de cette gerbe qu'elle avait cueillie, mais à cet âge ! Elle se dit encore que les morts étaient bien contents de lui donner des fleurs. D'ordinaire, quand on est mort, on ne peut plus donner grand chose. Elle garda sa gerbe et visita, Madame la Supérieure guidant, expliquant. Quand on va vers ses dix ans, les explications sont pour les grandes. Pourvu qu'on reste sage, par derrière, même la Supérieure n'en demande pas davantage. Liliane, par derrière, le nez en l'air, la gerbe d'ombelles entre ses bras. Dans la prairie, elles étaient plus hautes qu'elle.

Elle rêvait à ces ombelles, au dernier rang, quand elle entendit Madame la Supérieure :

- Liliane ! Eh bien ... Liliane !..

Les autres, même les grandes s'écartaient.

- Madame ! dit Liliane, sa gerbe au bras.

- Mon enfant !

La Supérieure ne disait «mon enfant» qu'aux occasions les plus graves. Soeurs et pensionnaires en cercle de révérence autour d'un homme de pierre, tout de son long, seul, l'épée sur soi, sur une table de pierre.

- Lisez ceci, dit la Supérieure, désignant la table. Liliane intimidée du cercle, de la Supérieure, de l'homme à l'épée, et redoutant aussi d'être en faute (sait-on jamais pourquoi ?). Mais le geste de la Supérieure avait quelque chose de doux, et même un respect dans le doux.

- Lisez à haute voix, mon enfant.

Elle lut, d'une voix d'enfant, hésitante, qui avait du chant comme le vent : «Achille Léonidas de Pontaincourt...»

- C'est presque le nom de mon grand-père ! s'écria Liliane. Léonidas Achille, lui !

- Achevez ! dit la Supérieure.

- Vidame de par Dieu, de par le Roi. La voix d'enfant se perdit dans les ogives.

Alors, ce qui surprit les grandes, toutes, les religieuses, la Mère Supérieure aussi bien, Liliane, qui n'était qu'une toute petite fille, s'agenouilla aux pieds de cet homme de pierre, dénoua sa gerbe d'ombelles, et, d'une voix d'ogive ou de vent, très haute, parlant ses paroles (à Dieu, au Roi, au Vidame ?) :

- Notre père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive !...

Les grandes, les religieuses, toutes en chœur ; quelques unes pleuraient. Quand Liliane se releva de ses ombelles, elle ne pleurait pas. Elle avait un sourire de bonheur sous l'auréole. Sa Mère la Supérieure, quelques jours plus tard, à la rencontre d'un couloir :

- Liliane !

- Ma Mère...

- Souvenez-vous, ma fille, que nous n'avons qu'un Père.
C'est Dieu le Père, qui règne aux cieux ...

Si le Colonel de pierre avait de l'onction en réplique, ce soir, c'est que l'ombre, dont on ne voyait pas le visage, devait être citoyen selon Saint Augustin. Ce ne sont pas des citoyens de la République ! Ils sont au-dessus. Ils ont du mouvement vers Dieu, c'est-à-dire, d'abord, contre la République. Le Vidame n'avait de mouvement que jusqu'au Roi. Tout, du Vidame au Vidame, s'arrêtait au Roi. Ce n'est pas une raison pour tout arrêter au Roi. Ainsi l'ombre devait achever l'élan du Colonel, qui certes avait de l'élan Saint-Cyr, malgré l'âge. Elle était, à n'en pas douter, le terme et la pensée du Colonel. Ombre si bien disante, ou bien pensante, que, sans l'entendre, Liliane savait qu'elle disait et pensait bien. C'était les gestes de la grâce, la retenue, l'élévation, tout rituel et spirituel, une façon de tendre et de lever la main, sans prétendre ni s'élever, une France de la très vieille, presque d'avant la France, quand les blasons des pontifes étaient des blasons, non pas des images pieuses. C'était un Seigneur Pontife, dans l'ombre. Quel Pontife ?

Liliane n'en connaissait qu'un seul, qui communiait, qui bénissait les demoiselles, qui (grandes orgues) redescendait la nef en triomphateur. Tous les pontifes sont-ils le même ? Ce ne pouvait être... Si c'était... ? Dans un ronronnement, comme de prière : «Mes chers amis..» C'était le Pontife qui disait, car la moustache ne disait rien, ni les trois képis. Soudain il se mit à la droite du Colonel, face aux trois képis. Et c'était ! «Corpus Domini nostri.» Elle se mit les deux mains sur les lèvres minces, pour ne pas crier, l'oreille tendue, afin d'entendre. Liliane, qui se serait jetée comme un lys oublié dans le sillage de pourpre du pontife, s'accusa d'avoir vu. Elle n'était pas digne ! D'autres marches descendaient. Quelle tentation, descendre ! Mais plutôt remonter les autres, jusqu'au couloir. Elle remonta à tâtons dans le couloir. Où la porte ? Il n'y avait plus de porte dans la nuit. Une guitare toutefois égrenait de la guitare, comme un chapelet de prière. O guitare ! guitare ! Une porte s'ouvrit enfin dans la nuit du couloir. Liliane, mules de soie, soie de lys, se retrouva en quelques pas en travers de son lit aussi long que large.

Qu'avait-elle vu, compris ? Trois képis, c'est tout compris. L'obéissance jusqu'à la mort. On les couvrira de lys, quand ils seront des képis morts. C'était pour Dieu, ce Dieu qu'elle avait reçu la dernière, qui était Dieu, qui était la France. Tout était signe, comme se plaisait à le répéter Monseigneur, la robe, les lys sous la fenêtre, Monseigneur

lui-même, le monocle et les trois képis. Et cette hâte, que le Colonel avait montrée, de rappeler Liliane, de la vouloir auprès de lui.

Elle était prête. Fallait-il, d'un poignard patriote, comme Charlotte, percer quelque nouveau Marat ? « Qu'on le désigne, soupirait Liliane. Ma main ne tremblera pas ! » La révolution, telle qu'on l'enseignait à l'Espérance, c'était le poignard de Charlotte. Liliane tua le Marat de jadis, tous les autres. Sa main ne tremblait pas. On lui coupait la tête. Des anges emportaient la tête en feu, l'auréole autour, dans le ciel de la gloire de son père, où fleurissaient des ombelles d'étoiles.

Chapitre XII

Voué au bleu

Épuisée d'amours et de crimes superbes, elle glissa du lit, pieds nus, jusqu'à l'une des fenêtres ouvertes. Le dôme au-dessus des toits était d'un rose aussi pur que les cris des hirondelles. Les façades craquelées, bosselées, les persiennes, les gouttières, les pavés en bas, tout était d'or. Il y avait de la poudre d'or dans l'air de la matinée. L'air dansait. On le voyait qui dansait et qui montait, du pavé de la cour aux mansardes. C'était comme un voile, aussi transparent que l'air, où l'on suivait, où l'on perdait des sortes de figures qui n'étaient d'abord que des figures de l'air, des rosaces, des arabesques, des mouvements presque sans figure ; mais, si l'on voulait, et surtout sans le vouloir, le triangle d'air était un képi, trois képis dans un, la rosace portait monocle, l'arabesque bénissait en arabesque, la croix haut vers le ciel de France. Ou bien le mouvement n'était que mouvement, d'entrer, de sortir, d'ouvrir de fermer une portière, d'allonger deux jambes et des chaussettes à l'écossaise ; un journal se déployait, se repliait tout seul ; un veston croisé jonglait avec une valise de sacristie ; la valise était si légère, ou le veston avait tant de force et de jeunesse, qu'on aurait pu croire qu'elle n'était que de l'air qui avait pris la transparence d'une valise. Les hirondelles du ciel rose se la disputaient par dessus les toits. Les haut-parleurs hurlaient des noms de villes, qui n'étaient que des cris d'hirondelles.

« Voilà ce que c'est, se disait Liliane à la balustrade ; toute la nuit j'ai tué Marat et la République. Il ne doit plus rester de Marat dans le monde ! Que c'était facile ! Trop facile ! Avais-je un poignard ? » Elle se

redressa, toute d'orgueil et de soie blanche. « Si j'avais un poignard, je n'aurais pas besoin de leçons pour m'en servir. » Et puis, revenant à plus de raison : « Je suis folle ! Me ferait-on confiance ? Ai-je reçu des ordres ? Le Colonel-Vidame m'a bel et bien tenue à l'écart de ... » Elle ne savait comment dire. Même, à plus de raison, elle s'avouait qu'elle était tout à fait folle. Quel brouillamini de tout, de Monseigneur, de l'ogive, du gisant de pierre, de couloirs et d'escaliers, et cette porte qui s'ouvrait et se refermait, qui n'était peut-être qu'une portière de compartiment !

Elle bondit à la muraille, ne vit rien qu'une muraille, sous une toile d'autrefois, il est vrai, bergers et bergères, mais nul pli sur la toile, nulle trace de fatigue, comme on n'aurait manqué de voir. Elle caressa le visage de la Sphinge, au secrétaire. La Sphinge sourit du même sourire, mais rien ne s'ouvrit. « J'aurai rêvé ! Sotte je suis. Si le Colonel portait monocle, aurait-il conté sans monocle l'histoire de la Chine et de Neptune ? L'occasion était trop belle ! » Elle aurait pu ajouter que la réception d'un prélat à la cochère du 13, même au plus simple, n'aurait pas été si simple. Langouste, qui avait un regard à son carreau, aurait surgi, en camisole et bigoudis !

« C'était bien la peine de mépriser les petits romans, qu'on nous permettait de lire, à L'Espérance ! Souterrains et cachots, complots, fa-daises ! Mes compagnes pleuraient. Moi, je riais. Un vrai complot, c'est autre chose. Je ne dis pas que Monseigneur ni mon grand-père soient indignes de ces grands projets. Mais les trois képis ? Seulement trois, et qui ne paraissent pas d'un si haut grade ! Un complot, ce sont des Maréchaux, des Amiraux, des Diplomates, des Vicomtesses ! » À imaginer les plumes et les chamarrés, Liliane se mit à sauter d'un fauteuil à l'autre. « Mortifie-toi, Liliane. Tu as de l'auréole dans le caractère » comme disait la Mère. Elle mordit ses lèvres minces, pour se mordre et pour se juger. « Vous êtes au 9 rue du Château Mademoiselle, à l'arrière de l'arrière d'une cour qui n'a rien d'aristocratique, où du linge sèche aux fenêtres, naïvement. Où sécherait le linge ? »

Toute droite, elle regardait la cour, les brassières, les camisoles, tout le séchez-moi-ça des ménages qui frissonnait d'or et de soleil. Ceux de la race éternelle des pauvres !

Presque au ciel, au Quatrième, un veston de serge qui n'est pas de pauvre (qui voyagerait aussi bien en première), les bras ballants, les bras volant à l'espagnolette du Quatrième. Ici, Quatrième, ce n'est pas un étage à lingerie de ménage. Une verrière rit à vitres ouvertes. Robe blanche a vu le veston. Il y a tant et tant de vestons de par le monde, droits ou croisés ! Cela ne fait pas un semblant de raison pour croire ... Les chaus-

sures sport au rebord de la fenêtre ; les chaussettes écossaises à la ficelle (qu'elles se balancent !), quel mauvais goût ! L'écossais et la serge croisée ne vont pas ensemble.

Quelqu'un, dans la cour, glapit : « M'sieur Jacques ! M'sieur Jacques ! » Une commère à corpulence de poubelle s'agite sur les pavés d'or. Là-haut, au bleu de brume de la verrière, une main, un bras, des épaules bleues, du bleu dans du blond, le bleu dans les avoines quand les avoines sont mûres, les blés mûrs, la plaine blonde et bleue.

Monsieur Jacques devait être voué au bleu ; dimanches, fêtes et voyages de serge bleue, et l'ordinaire de la semaine, comme on pouvait voir, un bleu de travail, qui avait des pièces, qui était presque blanc dans le bleu, à force d'être lavé, séché à la hâte, et toujours lavé. Ce n'était pas un bleu pour se déguiser comme on se déguise, une fois par hasard, pour laver sa voiture ou bricoler dans son garage Un bleu d'ouvrier, quoi ! « Ma salopette » disait Jacques. Il était toujours question de ses salopettes. Il les déchirait, il les brûlait, il les perdait, il les retrouvait. De Jacques à la Langouste et retour, il y avait une navette de salopettes, et des plaisanteries de Jacques, toujours les mêmes.

- C'est encore vous qui m'avez volé une salopette, disait Jacques à la Langouste.

- Moi ? Moi ? hurlait la Langouste, le visage grenat. Suis-je-ti une voleuse ? Moi qui vous les bichonnes vos salopettes, que ma chienne Irma elle en est jalouse !

- Allez, si vous me rendez ma salopette lavée et repassée, pour cette fois je n'avertirai pas le Commissaire ..Et n'oubliez pas la note.

Alors la Langouste s'esclaffait : « Ce M'sieur Jacques, tout de même ! »

Ce matin, elle avait beau glapir, agiter les bras, répéter les mêmes signaux, Monsieur Jacques ne répondait pas, il n'arrivait pas à regarder assez bas pour apercevoir sa Langouste sur pavés d'or. Ses regards s'accrochaient aux branches hautes des platanes.

« Serait-ce-ti qu'il serait amoureux des platanes ? » se dit à la fin la Langouste. Puis se dit qu'il fallait qu'elle se fasse toute petite, pour savoir quoi. À son moindre cubage, la tête enfoncée, les bras ficelés ficelant, immobile comme un pavé, inébranlable autant qu'un phare (les yeux balayant S-E-N-O), éperdu du désir de savoir, Langouste n'était plus que ses yeux ; quels yeux ! Ils lui jaillissaient de la tête. « Eh bien, ça ! Eh bien, ça ! » C'est ainsi qu'elle avait coutume d'exprimer ses découvertes. Si Jacques à sa verrière ne regardait point les pavés, deux ou trois éclats

du phare éclairaient assez, quand l'observateur n'aurait pas eu le génie de la Langouste. Jacques ne regardait que la robe de soie, pardessus les branchages, et l'auréole plus que la soie. Et l'auréole (Eh bien, ça !), plus exactement les yeux entre les cils, avaient du regard pour la verrière, le veston, les écossaises, sinon pour le bleu de la salopette.

La Langouste se mit la main sur la bouche et se dit en confidence : « Le voilà tout perclus et engourdi, comme mon homme quand il a ses rhumatismes. C'est-i qu'il en tiendrait, parole de moi ! Et elle, qui fait la Madone à sa fenêtre, les yeux au ciel ! C'est peut-être qu'elle est amoureuse des hirondelles, comme M'sieur Jacques est amoureux des plata-nes...»

S-E-N-0, elle s'octroyait la joie de voir et de savoir. « Ils ne bougeront plus ...Ah ! jeunesse ! J'ai connu ça, quand j'ai rencontré mon premier homme. » Elle aussi, volontiers, elle n'aurait plus bougé, à se souvenir, à sourire, à protéger, car elle ne blâmait pas les amours.

Tout à coup, elle se déficela les bras, sortit sa tête de ses épaules, ébranla ses masses, agita les bras, hurla : « M'sieur Jacques ! Vos salopettes ! » Elle n'aimait pas le mot, qu'elle jugeait indigne d'une concierge. Le mot réveilla Jacques qui disparut, qui reparut, et lança dans la cour un paquet bleu.

En face, à La Folie, la fenêtre s'était refermée comme d'elle-même, sans aucun bruit. Il n'y avait personne derrière la fenêtre. La Madone, fenêtre fermée n'avait pas hésité entre ce tiroir-ci et les autres devant le petit secrétaire aux Sphinges, où la veille elle avait rangé lettres et carnets, tout ce qui n'attendait qu'un secrétaire. Du tiroir, ce papier, qui était un portrait. Signé J.L. Liliane avait remarqué la discrétion des initiales. Un autre aurait profité du papier pour écrire le nom et l'adresse. Même une pensionnaire de L'Espérance s'entend d'instinct à ces choses-là. C'était Jean ou Julien ou Jacques ou ... c'eût été Liliane aussi bien. Ce rêvant, Liliane s'était reproché son enfantillage, mais, un instant plus tard, elle avait regretté la discrétion des initiales. Le dessin aux doigts : « Je suis bien punie, se disait-elle, de toujours me monter la tête. Je rêve des romans en rêve ; d'autres en voyage. Il est vrai que ce Jacques en vis-à-vis, comme nous étions en voyage, on n'imaginerait pas mieux dans un roman ... Il ne lui laissa que ses initiales et se perdit dans la foule. Le lendemain, c'était lui, comme par hasard ... Quelle ineptie ! Peut-on rien inventer de plus plat ? »

Elle considéra le dessin qui était aussi discret que la signature. Lignes légères, traits décidés, sans rien d'appuyé ni de vulgaire. « C'est là le pire ! Cela dessine agréablement, cela voyage en première ; on peut se

croire du même monde. Non ! C'était un ouvrier...» Il y avait des siècles d'arrogance dans sa façon de se murmurer : Un ouvrier... « Joli roman ! Ce n'est pas moi qui l'écrirai. Comment tolère-t-on qu'un ouvrier voyage en première ? Le diable, dont parlait la Supérieure, n'est que le diable. Ce n'est pas un ouvrier. Avant d'être le diable il était archange. Il n'a jamais porté de salopettes ! Salopettes !» Elle en rougit jusqu'à l'auréole. Elle rougissait de la chose, du nom, et de connaître, elle ne savait pas comment, le nom. Il y avait pourtant une douane sévère au vocabulaire de L'Espérance. Ses doigts tremblaient de rage, de honte. « Voilà ce que je fais du roman, de l'ouvrier, du dessin. » Et elle déchira le dessin en deux, en quatre morceaux, en morceaux de petits morceaux. À la corbeille ! On frappait à la porte. « Entrez!» dit-elle, d'une voix souveraine et poudrée, qui la surprit elle-même.

C'était Nestor, plateau levé, qui apportait le chocolat.

*

Chapitre XIII

Pouce !

« Idiote ! » dit Jacques en se retournant. L'idiote n'était ni la robe blanche, ni la Langouste, ni la fenêtre refermée, mais une Ève au plus nu, qui se blottit et se serra contre Jacques, le ceintura de ses bras nus ; qui était si petite qu'elle n'arrivait pas à poser son front sur le cœur de Jacques, même en se haussant sur les pointes. Il avait cette chaleur au creux de l'estomac, qui lui creusait le creux, qui riait dedans, qui écrasait un nez, des lèvres, qui mordillait un bouton de la salopette. L'Ève donnait de la tête dans son Jacques, comme un jeune animal qui voudrait jouer encore, jouer toujours.

« Ilsette, Ilsou ! » fit Jacques, ni grondeur ni tendre. « À quoi penses-tu ? La Langouste aurait pu te voir. » Il la ramena vers l'intérieur, loin de la verrière.

Elle cédait, parce qu'il était le plus fort, parce qu'elle avait tant de joie à tout céder. Mais elle résistait en cédant, elle ne reculait que pas à pas, à grands coups de tête, ou bien resserrant l'étreinte à s'étouffer en étouffant. Et du rire ! Et des feintes ! Comme de chatouiller tout à coup, ou de glisser sans lâcher, de la ceinture aux pieds de Jacques, belle occasion de tout caresser de la ceinture aux pieds. C'est ainsi qu'elle était là, écroulée, entortillée, chatouillant le dessous d'un pied, mordillant la cheville, à souffle perdu, la tête entre les chevilles. Elle riait.

- Prisonnier ! Pouce ! Dis Pouce, Jacques, ou je garde tes pieds pour moi ! Et je mangerai tes chevilles. Je te garderai tout. Je te mangerai tout.

Et elle écrasait ses lèvres humides. Jacques ne se pressait point. Prisonnier ? S'il le voulait bien.

- Si je dis Pouce, cela m'engage à quoi ?

La petite Ève releva son front. Elle ne riait plus. Le menton naïf tremblait un peu ; le front sérieux, qui l'était toujours, large et découvert, comme tiré en arrière par la masse des cheveux blonds. D'un mouvement vif, elle les jeta en arrière, offrant une gorge à ravir, mignonne, des seins à peine, haut placés, la place d'une tête entre les seins. C'était une Ève presque encore fillette, des oreilles d'enfant, un regard, un nez d'enfant ; de bonnes joues, comme à quatorze ans, fraîches et roses à désespérer les roses. Rien de régulier, ni les lèvres, qui étaient charnues et friandes, ni le nez qui n'était qu'un bout de nez un peu épaté au bout, ni les sourcils, l'un plus haut que l'autre ; le front solide, les tempes fortes, tout le bas du visage dans l'indécision de l'enfance ; la même franchise partout, celle des yeux verts, d'un vert de feuille nouvelle.

- Tu ne veux pas dire Pouce ?

Alors le prisonnier, d'un geste aisé, sans dire, souleva l'Ève de ses deux bras et, le temps de ne rien dire, tendre plus que grondeur, posa délicatement la chevelure blonde sur l'oreiller, Ève dans la chevelure, un drap, une couverture, et borda le tout, comme on borde les enfants. « Cela vous apprendra, Mam'selle. Qu'est-ce qu'il aurait dit, Herr Doctor, Professor, votre paternel, s'il vous avait vue à ma verrière dans une tenue aussi peu protocolaire ? »

Puis il s'assit au bord du lit, prit le front sérieux entre ses mains ; à légers baisers, baisa le front, les joues, le nez, le menton, jouant à ne pas baiser les lèvres. « Pour vous punir, je vous confisque votre nez. Vous n'en aviez pas beaucoup. Vous n'en aurez plus du tout. » Et lui pinça le nez à deux doigts, comme on fait aux petits enfants, retirant vite et présentant le pouce entre l'index et le majeur.

- Pouce ! cria-t-elle. C'est comme si tu disais Pouce !

- Eh bien ! Si j'avais dit Pouce ? Mais je n'ai pas dit ...

- Oh ! Que tu dises ou que tu ne dises pas ...

Soudain grave, le sérieux du front sur tout le visage, elle baissa les paupières, un instant. Quand elle rouvrit les yeux, cette buée aux yeux, à n'en pas douter, était une buée de larmes.

- Ilsou ! Ilsou ! Qu'est-ce qu'il y a ? Je dis Pouce ! Tu entends ... J'ai dit Pouce.

De grosses larmes, de vraies larmes, roulaient sur les joues d'enfant. Grand Jacques désesparé essuie les larmes, appuie ses lèvres sur les lèvres, au cou, aux seins, plus bas, aux hanches, au ventre, caresse de ses cheveux l'entre-deux des seins, redresse son Ilsou, qui cherche dans les yeux le secret des yeux, ne sait que faire, que dire, car les larmes coulent toujours, lui presque aux larmes à cause du secret des larmes.

- Faut pas pleurer, Ilsette ou bien je pleure, et j'aurai l'air de quoi si je pleure ? Tu ne voudrais plus de Jacques, s'il pleurait.

Bouche à bouche, le regard bleu dans le vert, elle regarde Jacques et souries : « je ne pleure plus » dit-elle. Et elle pleure. Une buée de larmes aux yeux de Jacques, une larme ! Elle boit cette larme ; elle dit :

- Tu m'aimes donc encore ?

Jacques de tout son poids sur elle :

- Idiote ! Parmi toutes les filles j'ai choisi, j'ai cru choisir. Je ne voulais pas d'une fille comme les autres, une de ces filles qui pleurent. Elle pleure aussi. Elle est idiote. Il faut croire qu'elles le sont toutes. Tant pis ! J'aurai mon idiote à moi, mon Ilsou à moi.

- Tu m'as choisie ?

Elle se redressa d'elle-même. Elle ne pleurait plus. Elle ne souriait pas.

- Alors, si tu m'as choisie, tu as dit Pouce.

- J'ai dit.

- Tu as dit que tu m'aimerais toujours ?

- J'ai dit Pouce.

- Qui dit Pouce accepte. Tu me dois un gage, celui que je demande. Ne triche pas.

- Pourquoi tricherais-je ? Quel est ce gage ?

- Donne-moi ...

Elle hésitait. Il n'y avait plus une larme dans les yeux verts.

- Donne-moi ton poignet ... Il donna

- Pas le droit ! Le gauche, Jacques ! Le poignet du coeur ...

Si les filles sont idiotes, les garçons sont bêtes ... À quoi songent-ils ? Très forts, très intelligents, mais bêtes : ils ne songent jamais qu'ils ont un coeur. Le gauche !..

Il tendit le poignet gauche,

- Jacques, tu es distrait. C'est un jeu, et ce n'est pas un jeu.

Tu me tends le poignet du coeur, comme si c'était la moutarde ou le sel. Sois à ce que tu fais.

- Je tends ... Je sais que je tends... Si seulement je savais pourquoi ... Et le gage ?

Les yeux fixes, au vert de vert, tout le printemps des pousses nouvelles, elle regardait éperdument.

- Redis-moi que tu m'as choisie, parmi toutes tu m'as choisie.

- J'ai dit que je t'avais choisie.

- Même si je ne suis pas la plus belle ...

- Ilsou, tu es ma plus belle.

- Je ne suis pas la plus belle. Et ... même si je suis idiote, car c'est vrai que je suis idiote.

- Mon Ilsou à moi, il ne faut pas trop me croire quand je dis...

Elle baisait le poignet, paume vers elle, à cet endroit où cette soie mal défendue, où trois fleuves bleus sous la soie blanche, comme on baise une image sainte, de tout le coeur d'une sainte. Il entendit qu'elle disait : « Jacques je t'adore. »

Il allait dire que c'était trop, que ce n'était que Dieu que ... Mais il cria, d'un cri qui était un cri, non pas un cri de jeu dans un jeu, un cri de souffrance. Elle avait mordu la soie, la peau de soie blanche, les fleuves bleus. Mordu ! Comme on mord dans une pomme, l'Ève mignonne. Mordu. Le poignet du coeur ruisselait de sang. Elle avait mordu. La douleur brûlait la soie blanche. Ève, l'inséparable, baisait encore, baisait, buvait le sang, comme Thérèse la sainte aurait bu le sang de son Dieu. Riait et buvait. Elle dit : « C'était le gage. Tu m'as choisie. »

Le sang roulait les larmes de sang. Jacques simplement : « C'est vrai que les garçons sont bêtes. »

Ils n'avaient plus rien à dire, tout était dit. Elle déchira des linges, fit un pansement. Elle allait, venait, s'affairait, évitant la fenêtre de la verrière, car elle était nue.

*

Chapitre XIV

La casquette

Herr Professor Doctor, qui n'était pas professeur à Goettingue ni à Iéna mais au Lycée Buffon, aurait pu l'être à Heidelberg ou à Berlin tant il avait de grades universitaires de part et d'autre de la frontière. Ce petit homme encyclopédique, qui n'était pas beaucoup plus haut que sa fille, avait de la renommée partout, sauf au Lycée, où il n'était célèbre que par ses colères. Il était membre de dix ou douze Sociétés Savantes. Sa thèse *Sur le génitif dans l'allemand du XV siècle* avait naguère bouleversé les conceptions philologiques. À la soutenance, il avait flambé d'une telle colère que le jury avait failli refuser la thèse mais il était si clair qu'il ne brûlait que pour la vérité qu'on lui décerna des félicitations exceptionnelles. Mieux valait couronner ce lion de l'étymologie que le combattre : il était capable de dévorer La Sorbonne.

Agrégé d'allemand à dix-neuf ans, d'anglais à vingt, d'italien à vingt-et-un, d'histoire à vingt-quatre, pour le plaisir seulement, il collectionnait les titres comme d'autres les monnaies gauloises ou les timbres russes. Il se donnait trois mois pour apprendre une langue et la savoir imperturbablement, dialectes compris. Il attrapait si bien l'accent qu'il passait pour un Allemand en Allemagne, pour un Espagnol en Espagne. Mais, par une sorte de disgrâce compensatrice, ses élèves de Buffon riaient dès qu'il ouvrait la bouche, stupéfaits d'abord de ne rien comprendre, et plus encore de s'apercevoir, au bout d'un moment, que le sabir de leur professeur ne pouvait être que du français. On l'avait surnommé Sabir à la première heure de son premier cours. Quand il arrivait, par hasard, qu'un potache sût assez d'allemand pour juger celui du pro-

fesseur, il affirmait, à l'hilarité générale, que l'allemand de Sabir était du plus pur : des nuances, des finesses, un accent comme d'un hobereau.

Du hobereau de même dans le geste, l'attitude, la démarche. Il osait un crâne tondu. et rasé plus que tondu. Il faut du crâne pour soutenir cette audace-là, mais il soutenait et triomphait, comme à sa thèse : on avouait que c'était un crâne. Nulle fioriture de barbe ni de moustache ; des lunettes d'acier, comme le crâne. Quand il surgissait à la tribune, dans les congrès internationaux, le professeur Gunther-Amédée Moser s'imposait aussitôt par le crâne. Un crâne allemand dessiné par Dürer, le front large, bombé, d'une architecture sabre et spirituelle, solidement accroché à la mâchoire, qui était forte sans être dure. Les lèvres nettes auraient pu sourire, et souriaient parfois au terme d'une contestation victorieuse ou d'une démonstration philologique. Pas le moindre soupçon de calvitie, malgré les tempes découvertes. Moser était obligé de raser son crâne tous les huit jours ; le poil lui poussait dru et roux. En un mois de barbe et de cheveux ce barbe-rousse eût été terrible. Il n'avait besoin de cette barbe pour l'être. Il était redoutable dans la dialectique. Sa seule présence transformait un congrès en champ clos. Il avait tant de lances à rompre, et toujours une dernière qu'on ne prévoyait pas, qu'on était fier de n'être vaincu et convaincu qu'à la dernière. Les étudiants à balafres se bouscullaient pour l'entendre.

Un jour, à Weimar, ils lui firent une ovation, lui réservant l'honneur de le recevoir, chopes ruisselantes, à leur maison privée, mieux gardée et plus inaccessible qu'un nid d'aigle. On vida des pots jusqu'au matin. Ils ne se lassaient pas d'admirer ce petit Français, qui n'avait du Français que le coeur, qui parlait un allemand si pur, qui était Allemand du crâne aux pieds, qui avait la vivacité d'un spadassin, qui leur promettait de les pourfendre, guerre échéant, la même vaillance à la baïonnette qu'au génitif. Sans haine ni rancune, au demeurant. Une lueur malicieuse derrière ses lunettes d'acier, il disait la guerre qu'il avait faite, de l'an Quatorze à Dix-huit, caporal puis lieutenant à barbe rousse, l'autre côté de Verdun, les citations, les blessures.

Il relevait le pantalon, montrait les cicatrices, au genou, au mollet. Un mollet d'acier, lui aussi. Il expliquait qu'il avait servi dans un régiment de zouaves, ce que c'était qu'un zouave, et, sans sourciller, d'une franchise qui allait à l'âme, qu'il y avait de l'Allemand dans son cas, par l'ascendance ; que son Grand-père, plus Allemand qu'Alsacien, avait choisi la France, à l'annexion des deux provinces, que ce prénom de Gunther était précisément celui du grand-père. Gunther, cela disait Alle-

magne à un Allemand, mais à lui France, puisque le grand-père avait choisi. Les balafrés comprenaient cela. Ils estimaient.

Par une subtilité de politesse, on ne lui parlait qu'en français, en s'excusant du mauvais français ; lui ne répondait qu'en allemand. Un grand diable de vieil étudiant, comme on en rencontre en Allemagne, et qui était peut-être l'aîné du professeur, après avoir préparé et médité sa phrase, lui demanda: « Alors donc, Monsieur Professeur Moser, vous ne seriez pas, comment dit-on ? pacifiste ? Ici dans Weimar nous croyons volontiers que tous les Français sont pacifistes (c'est bien ainsi que l'on dit, n'est-ce pas ?) »

Gunther Moser se contenta de répéter : pacifiste. C'était bien le mot. Comme le nom d'une tribu dont il aurait connu le nom. Mais la tribu ? M. Professeur des sourcils, de la bouche, des joues, fit une mine qui fut si drôle qu'un rire se propagea, irrésistible, jusqu'à ceux qui étaient trop loin pour voir, qui avaient écouté et approuvé la question, qui auraient bien voulu noter la réponse. Ce rire de tous était la réponse. « À la bonne heure ! À la bonne heure ! » hurlait le Grand étudiant, qui était un sabreur émérite et ne comptait plus ni ses combats d'honneur ni ses balafres. Il y avait du plaisir à recevoir un Français comme celui-là. L'étudiant commanda une tournée de champagne, pour témoigner de son plaisir. Ce devait être l'un des chefs.

Un silence de respect succéda, pendant que l'on distribuait les flûtes. Deux jeunes, demi-frères de Ganymède l'échanson, à déboucher les bouteilles, mission délicate. Un bouchon sauta dans le silence. Toutes flûtes bientôt levées ; tous, du même mouvement, les talons joints, casquettes immobiles. « Also ! » dit l'Étudiant, qui se reprit, un mot lentement après l'autre : « Puisque donc les Français ne sont pas (comment dit-on ?) pacifistes, Prosit !... C'est-à-dire que je bois à la santé de Monsieur Professeur Gunther Moser ! » Puis à pleine voix : « Prosit ! » Un Prosit à hautes voix, toutes allemandes et philologiques, même celles plus aiguës, si jeunes des demi-frères de Ganymède. « Si vous permettez... » dit l'étudiant en chef, qui fit tinter sa flûte contre la flûte du Professeur. Moser ne se cachait pas d'être ému ; Allemand, Français, il ne savait plus ; ou plutôt : Français toujours, puisque le grand-père ...

Le Prosit des Trente comme un chœur ; puis un silence, aussi musical que le chœur, où l'on entendit tinter flûte contre flûte. Moser, tête d'acier, muscles d'acier, au plus tendu de sa tête et de ses muscles ; et cette fois, en français, car il parlait au nom de la France : « Je vous salue tous, dit-il, j'aime la France et l'Allemagne du même cœur. Cette main

que je lève, je vous la donne de tout mon coeur. Mais, s'il faut encore nous battre, je jure de vous tuer de la même main !»

Ce fut un tumulte indescriptible, une ferveur, une émulation de respect et d'honneur. Les Trente vinrent à cette flûte, qu'ils voulaient faire tinter contre la leur. Demi-Ganymède les deux derniers. L'un dit : « Aimez-vous la musique ? » L'autre : « Avez-vous un fils ? Avez-vous une fille ? J'aime-rai être leur compagnon. » Moser allait répondre, quand trente casquettes, comme des bouchons, les casquettes au plafond. Il n'eut pas le temps de répondre. Un autre étudiant, chef au-dessous du chef, commanda sa tournée, de vin du Rhin. C'était d'autres flûtes, plus épaisses, de verre teinté. Moselle après Rhin, de l'Allemagne à l'Italie, du chef au moins chef, on vida les flûtes, les coupes, Bohème ou Baccarat. À chaque tournée, Prosit ! mais sans échange de discours. C'eût été les mêmes. Le rite des trente coupes suffisait, à faire tinter l'une après l'autre, les talons joints, le buste légèrement incliné par révérence.

Il ne manquait à Moser qu'une casquette verte à ruban de velours. Des cicatrices de guerre aux balafres de philologie, ils avaient décrété tacitement l'équivalence. Après un conciliabule des plus balafrés, tous en formation d'honneur pour le huitième ou dixième Prosit, le vieil étudiant, incliné au double, aussi grave et solennel qu'au sacre d'un empereur, présenta une casquette au Professeur et l'en coiffa. Coupes vers le ciel, ils entonnèrent à capella un hymne triomphal, plus propre à célébrer Dieu qu'une gloire de Professeur, de la basse la plus basse à l'aigu des anges (ou des Ganymèdes), mais aussi bien ils célébraient tout à la fois, la patrie, Dieu, la linguistique et la musique, l'Allemagne au-dessus de tout.

Moser ne put retenir quelques larmes. Il connaissait ce chant. Il mêla sa voix aux voix, comme on prend sa place dans un cortège. À la question : « Aimez-vous la musique ? » c'était répondre par la musique. Et, pour répondre à l'autre question, quand l'hymne fut achevé, il sortit de son portefeuille le portrait d'une petite fille, comme si, ne sachant plus de quelle façon les remercier, il leur montrait le dedans de son coeur. Le portrait circula de main en main, délicatement. Des ah ! profonds de gorge et de poitrine ; des regards émerveillés.

Les nattes blondes, les yeux d'offrande, la douceur, la candeur, pouvait-on s'attendre à cela ? Rien d'un minois chiffonné, à la française. C'était une véritable fillette allemande. L'échanson qui avait demandé : « Avez-vous une fille ? » en tremblait, le portrait dans le creux de sa main. « Gretchen ! » soupira-t-il. Moser rectifia, par un soupir aussi, qui était un prénom : « Ilse ... » « Je suis la princesse Ilse ... » reprit l'échanson. Et, sans quitter le portrait des yeux, d'une voix adorante, d'un cristal plus

pur que le cristal, il chanta le lied aux paroles étranges : « Ich bin die Princesin Ilse... »

C'était la voix d'Ilse, du fond de son palais de vagues amoureuses, la Princesse qui persuade, qui attire, dont les bras sont aussi blancs que la neige ou l'écume des vagues, qui est l'amour ou qui est la mort, qui n'est peut-être que la transparence de l'eau. Et c'était, tout ensemble, la voix du garçon, qui désire l'amour ou la mort, comme le cavalier, dans la danse, inséparable de sa cavalière. Frôlement des robes de soie (ou de la vague sur le sable), éperons d'or, violon et cor ! Comme il serait beau de vivre d'amour, au-delà de la vie, de la mort ! « Je suis la vie » disait la voix de la Princesse ; celle du garçon : « Tu n'es peut-être que l'amour... » Ilse d'amour, impossible et dangereuse, qui vous boucherait les oreilles de ses mains blanches, à l'heure où la trompette sonne. La voix juvénile, comme un éclat de trompette, à la finale du lied ; comme si l'amoureux danseur dénouait les bras mortels, s'arrachait à la danse, piétinait la traîne de soie, qui n'était que de l'écume et de la vague transparente ; sourd désormais aux violons, au cor ; héroïque et dressé, pour la vie qui ne craint pas la mort, à l'appel déchirant de la trompette. L'échanson saurait mourir, lui aussi, s'il le fallait, comme il saura, le jour venu de l'initiation, ses aînés en cercle, tenir l'épée teutonique sans faiblir, balafrer le visage de son camarade qui lui balafrera le visage. À la sortie du Professeur Moser, au petit matin, tous chantant en chœur, sur deux rangs, ils lui firent une vouête de leurs épées.

« Inoubliable ! Inoubliable ! » répétait Moser, à chaque fois qu'il racontait, ou quand il apercevait la casquette sous globe de verre, principal ornement de son bureau. « Inoubliable ! » Et il saluait la casquette ; légèrement incliné, les talons joints. Pour conter la réception inoubliable, Moser exigeait un auditeur de choix.

Aux potaches du Lycée Buffon il ne l'avait jamais contée. Ils n'auraient pas compris. À la seule idée qu'ils ne pouvaient comprendre, il entrait en d'énormes colères. Comme pour le *Faust*, qu'il expliquait aux élèves de Philosophie. Le même cérémonial, tous les ans. Les élèves debout à leurs bancs, le premier jour entre peur et sourire. Moser, crâne rasé de la veille, entrait d'un pas mécanique et ne regardait pas. Il accrochait à la patère le pardessus demi-saison, montait à la chaire, tirait son Faust de sa serviette, tout droit dans sa chaire, comme un prédicateur. Alors, il regardait les élèves debout. « Asseyez-vous, Messieurs ! » Ce n'était pas une prière, mais un ordre. Les élèves assis, il brandissait *Faust*. « Cette année, disait-il, nous lirons *Faust*. Du moins, nous essaierons. Faust est le

plus beau de tous les poèmes, parce que Goethe est le plus Grand des poètes et *Faust* le chef-d'oeuvre de Goethe. »

Au nom de Goethe, il s'inclinait comme à la casquette de Weimar, et baissait un peu sa voix. De la colère lui ronflait déjà les tempes. « Pour comprendre *Faust* il faudrait un peu de génie, et vous n'en avez pas. Faute de génie il faudrait être Allemand, et vous avez dû naître dans le quinzième ou le quatorzième arrondissement ; vous n'êtes pas responsables, mais vous êtes punis sans être responsables.»

Il y avait toujours un potache pour agiter ses pieds à ce moment du premier Octobre.

« Ceux qui font du bruit seront exclus du Lycée Buffon. Je suis le plus ancien professeur du lycée. J'ai quatre agrégations. Monsieur le Proviseur obéit, si je demande une exclusion. Obéissez !... Je veux le silence ; je l'obtiendrai. Je vous expliquerai *Faust*, car tel est mon devoir. Mon devoir envers Goethe ...» Il s'inclinait imperceptiblement. « *Faust* est au programme. Mais il y a quelque chose au-dessus du programme. » La colère montait. « Au-dessus des programmes, il y a Goethe ! Goethe ! »

Le nom de Goethe s'élargissait dans le silence, comme une fleur.

« J'ai le silence, disait Moser. C'est bien. C'est à peu près tout ce que je puis obtenir des élèves du Lycée Buffon. Comprendre ? Vous ne comprendrez jamais.» Et, brusquement : « Qui, parmi vous, joue de la contrebasse ? » Neuf années sur dix, le silence pour toute réponse. « Voilà ! disait Moser. Tout commence à la contrebasse. Savez-vous ce que c'est que les contrebasses dans la « Cinquième » ? » Il ironisait : « Je ne veux pas dire : dans la classe de Cinquième, classique ou moderne. *La Cinquième !* Vous !... Qu'est-ce que c'est que *La Cinquième* ? Je ne dis pas le Cinquième. Attention ! Ce n'est pas un arrondissement.» Les élèves médusés. Les bras croisés, au plus dressé du prédicateur : « Voilà ! C'est irrémédiable. Ils confondent le et la Cinquième. Mais comment voulez-vous que je commente *Faust* ? »

La colère le submergeait. Il sifflait les premières notes de la Cinquième. Sans un écho. « Tout est perdu ! *Faust* est perdu ! Goethe est perdu ! Vous n'irez jamais plus loin que la *Danse Macabre* de Saint-Saëns et les poèmes de François Coppée ! »

Enfin, il éclatait, de toute sa colère.

« Vous êtes des Jean-foutre ! J'expliquerai *Faust* pour moi tout seul. Goethe l'a dit : *Que t'importe si tu es seul ?* Un vers sublime.» Il ouvrait son *Faust*. « *Prologue dans le Ciel*, Messieurs ! Page 12 ... Pressez ! » De ses lunettes de fer, il regardait les pauvres élèves que la terreur figeait. « Évidemment, cela vous fait rire. Petits-fils de Buffon que vous êtes, le ciel, pour vous c'est le ciel. Damnés naturalistes ! Le ciel de la

pluie et des nuages. Non, Messieurs ! Le ciel de *Faust* est le ciel de Goethe. C'est l'espace de l'esprit. C'est la possibilité de l'âme ...» Il souriait à sa trouvaille. Le temps d'un éclair, il se rappelait le soupir de Ganymède : « Gretchen ! » Puis, se précipitant au hasard, l'index pointé : « Vous ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Possibilité de l'âme. Cela pourrait être de Goethe. Je vous ordonne de commenter. Espace de l'esprit, si vous préférez. » Espace ou possibilité, nul commentaire. « Sachez, Messieurs, que Goethe en personne vous traiterai comme je fais de Jean-Foutre ! Allez disséquer des grenouilles, si tel est votre sort misérable. Goethe et le ciel vous dépasseront toujours, de toute la hauteur du ciel. » Le *Faust* à bout de bras vers le plafond, pour désigner le ciel.

Une heure chez Sabir, ainsi qu'ils l'appelaient, n'était pas une épreuve ordinaire. Au sabir, on était saisi d'un rire, comme d'un frisson ou d'un hoquet, qui vous torturait, qui vous secouait, qui fusait, qu'on travaillait à dissimuler quand on connaissait ce Titan de l'invective. À l'invective, on courbait le dos, on se ramassait, on retenait le souffle, on avalait sa salive. Rares, parmi les petits-fils de Buffon, ceux qui sentaient, une classe ou l'autre, qu'il y avait du grandiose dans cette fureur d'éloquence. Et s'ils avaient su qu'il aurait suffi qu'une toute jeune fille, à deux nattes blondes, un petit nez comme ça, les bonnes joues roses, parût à la porte ! À la seule vue de sa petite Princesse Ilse, le Titan devenait plus doux et plus tendre qu'un berger de Bergerie ; le Sabir se compliquait d'inflexions mélodieuses, de grâces enjouées, que les embarras et le cocasse du sabir ne rendaient que plus touchantes. Le Ganymède adorant n'aurait pas eu plus d'extase dans la voix, plus d'ivresse dans le regard. Il enveloppait, il berçait la fillette d'une sorte de cantilène ininterrompue. Au lendemain de la guerre, il avait épousé par amour une Bavaroise, à nattes blondes, aux joues roses, presque une enfant, qui s'était pendue à son cou à la deuxième rencontre, pour toujours, comme un collier d'or et d'amour. Ilse, ce nom de fée était son nom. Elle était morte au bout d'un an d'amour et de musique, en mettant au monde cette autre Ilse, comme si bouillant professeur était voué à ne point partagé sa tendresse entre l'une et l'autre.

Jamais il n'avait songé, même en songe, à l'éventualité d'un second mariage. Il avait gardé son amour intact. La philologie n'interdit pas de croire un peu aux fées et aux métamorphoses. Il se disait parfois que sa femme-enfant au prénom de fée avait été changée, par quelque volonté surhumaine, en ce tout petit enfant, qui était leur fille, qui serait une fée à son tour.

Il n'avait pas mis l'enfant en nourrice, comme il eût été naturel ; il n'avait plus de parents à qui la confier ; il n'aurait pas voulu la confier. Il

installa une brave Bavaroise rue du Château, gigantesque et canonique, qui tenait de l'ogresse par les proportions et de la fée par la promptitude et la gentillesse, Le professeur présidait à l'éducation, attentif aux moindres détails. Il contrôlait le bain, la pesée, la bouillie et le biberon. Le soir, il lui arrivait d'envoyer la géante au cirque ou au cinéma et de surveiller lui-même le sommeil de l'enfant, tout en rédigeant quelque savant mémoire. Alors, le berceau dans la pénombre, il était heureux, d'un bonheur qui était triste et mélancolique, qui était son amour, son regret, sa paix profonde, son désespoir et son espérance, qui était son bonheur inexplicable. Il aurait fallu la musique pour dire tout ensemble. Se fredonnant en idée un choral de Bach, un lied du fond des âges, les yeux humides, il écrivait des pages véhémentes, qui sonnaient l'écroulement des dogmes linguistiques et la débandade de ses confrères.

Quand Ilse eut ses quatorze ans, la Bavaroise regagna ses montagnes natales. Ilse gouvernait le petit ménage. Discrète, légère, elle s'entendait à tout. Une femme du quartier l'aidait pour le plus gros. La Langouste lavait et repassait. L'appartement, au premier étage du 9, juste au-dessus de la loge et de la cochère, n'avait que trois pièces. L'entretien était facile. Le plus ingrat était de maintenir un semblant d'ordre parmi les papiers et les livres du professeur. Quand le professeur préparait un nouvel ouvrage (et il en avait toujours un ou deux en préparation), il y avait des livres et des papiers partout, sur les fauteuils, par terre, dans la cuisine et la salle de bains. Autant dire que les trois pièces étaient trois salles de bibliothèque. Le rayonnage avait gagné de proche en proche. Et M. Professeur ne remettait jamais en place ! Il descendait des piles de livres, et les aurait laissés en pile, sur le plancher, à la tablette du lavabo, jusqu'à la fin des temps.

Ilse avait appris à suivre son père à la trace, à classer par langue et par époque. Sans y penser, elle était devenue la secrétaire de son père. Elle ne savait pas non plus comment elle lisait et parlait l'allemand, l'anglais, l'italien ; pas davantage elle n'aurait pu dire à quel âge elle avait commencé à jouer du violon, du violoncelle ni de la flûte. Elle n'avait jamais reçu de leçons de personne, sinon de son père, avant d'entrer au Conservatoire. Mais de son père à elle, ce n'était jamais leçon. Elle avait eu des violons comme d'autres ont des poupées. Elle avait joué à tenir un archet, à frotter des cordes, à chercher un son, à l'âge où les fillettes jouent à La dînette ou à la marelle. Elle avait joué à parler l'anglais, l'italien, l'allemand, comme de naissance. Elle ne connaissait ni l'école enfantine ni le lycée. Jamais elle n'avait eu à se taire, à son banc, les bras croisés, devant une maîtresse d'orthographe ou de géographie.

Par doctrine autant que par une sorte de jalousie, Moser avait répudié tout l'appareil de l'instruction comme on la donne, les classes où l'on s'ennuie, les devoirs où l'on s'endort. Il avait inventé des méthodes, afin d'éviter les méthodes et que rien ne sentit le commandement ni la contrainte.

Parmi les livres, les images, les instruments, il instruisait comme on peut instruire à la promenade. Ils avaient aussi leurs promenades, le Marais, l'Île Saint Louis, Saint-Cloud, la terrasse de Saint-Germain. Le professeur ne combinait pas d'avance. Il se fiait à l'improvisation, aux rencontres, un titre dans le journal, une lettre de la Sévigné. C'était Ilse qui proposait, décidait ; son père suivait, un trésor inépuisable de commentaires et de références dans sa tête d'acier. Quand ils rentraient, il ne disait pas : « Tiens, voici la page où Bossuet... » mais : « Cherche-moi dans les *Oraisons*, je ne sais pas exactement laquelle ... » Il aurait pu dire la ligne, la page, la faire lire. C'eût été priver la liseuse d'une promenade parmi les *Oraisons* et du plaisir d'avoir trouvé. Sans compter que le livre était souvent d'époque ; il ressemblait aux jardins, aux façades. Il y avait du ciel d'hiver ou du crépuscule entre les pages. Si l'on avait dit à Mlle Moser qu'elle était plus instruite à seize ans que la plus distinguée des Normaliennes, elle aurait cru qu'on se moquait. Elle se jugeait bien ignorante, car elle ne pouvait se comparer qu'à son père qui savait tout. Elle ignorait tout des picoteries et des rivalités scolaires. Elle n'avait jamais été première. La même naïveté au violoncelle ou à Shakespeare qu'à descendre quatre à quatre en balançant son pot à lait. On la saluait d'un sourire ; elle saluait d'un sourire.

Tout le quartier avait des yeux de tendresse pour cette petite bonne femme qui avait son mot sur le rôti de la veille, qui était trop sec, qu'on ne pouvait tromper ni sur le poids ni sur la fraîcheur. Elle avait des adorateurs, qu'elle ne remarquait pas. Dès qu'elle franchissait la cochère, Serge, le garçon boucher d'en face, avait toujours quelque prétexte pour baguenauder à l'étalage, en s'essuyant les mains à son tablier. Nestor, comme par hasard, était d'emplettes à ce moment là ; du boucher au boulanger, au droguiste, à l'épicier, il s'arrangeait pour suivre ou pour devancer sans avoir l'air, et, quand le cabas de la jeune ménagère débordait, le pot à lait et le journal de l'autre main, le pain sous le bras, Nestor galant offrait un renfort, qu'elle acceptait sans rougir : de quoi rougir ? Nestor avait une vénération particulière pour la fille du Professeur, car elle ne disait pas : « Merci Nestor » comme tous disaient, mais : « Je vous remercie, Monsieur ; » et même une rapide révérence, ni plus ni moins que s'il avait été Colonel ou casquette.

Ainsi vivait le couple du père et de la fille ; aimés, respectés de tous, ne se souciant de personne, chacun tout entier à l'autre. Moser, allègre et vif, d'une quarantaine martiale, sa fille au bras, on eut dit d'un couple d'amoureux ; les trois pièces au-dessus de la loge, un nid d'amoureux, surtout depuis le départ de l'excellente ogresse. Jamais le père n'avait surpris la moindre ombre d'ennui sur le front de sa fille. De rares visiteurs, qu'ils recevaient et fêtaient joyeusement ; mais leur solitude avait encore plus de joie.

Un visiteur, un soir, il y avait deux ou trois ans (un peu avant le départ de la Bavaroise), qui n'était ni violoniste ni philologue, qui n'avait pas de lunettes, qui ne savait pas l'allemand, qui ne parlait qu'un joli français de France. C'était de la part de son père, capitaine Lerrand, du 12ème Zouaves, sous Verdun, quand Moser était un lieutenant Barberousse. Professeur bondit de son fauteuil :

- Si je m'en souviens ?.. Un héros, le capitaine ! Cher capitaine ! Ilse ! Du café ! Le fils d'un héros acceptera bien un doigt de kirsch ! Ilse ! Je te présente le fils d'un héros.

- Jacques, dit Jacques Lerrand.

Un visage de France, une main loyale. Tout à fait le fils d'un héros, modeste, le cou dégagé, de larges épaules, héros lui-même à n'en pas douter si son tour venait. Le Professeur s'asseyait, par souci de politesse, mais il bondissait aussitôt, dès qu'il pensait à ce héros de capitaine.

- Un héros ! Un capitaine de Zouaves, qui est un héros, dix fois, cent fois un héros !

- Mon père, dit Jacques, est assez taciturne ; il ne raconte pas volontiers.

- Les héros ne racontent jamais rien. Comment voulez-vous qu'ils racontent ? Ce n'est pas possible. Moi, je peux. Je n'étais qu'un petit Zouave de rien du tout.

- Lieutenant Barberousse ... dit Jacques.

- Oui, oui ! Lieutenant, parce que tous les lieutenants étaient morts, alors on m'a collé des ficelles. Mais je n'étais qu'un interprète déguisé, pas un héros.

Il bondissait de nouveau de son fauteuil, son verre de kirsch à la main.

- Ilse ! Une goutte de kirsch dans ton verre. C'est pour trinquer au Capitaine.

On trinqua. Soudain rêveur :

- Je dis le Capitaine. Mais ce n'était pas son métier. Héros, ce n'est pas un métier. Il était avocat, ou notaire.

- Après la guerre, dit Jacques, il s'est installé comme avoué à Sillé-le-Guillaume.

- Tu entends, Ilse. Voilà ce que c'est qu'un héros. Lieutenant Barberousse Moser but son kirsch en silence. Et vous, Jacques ? demanda-t-il en reposant son verre. Il disait Jacques ; il n'aurait pas pu dire Monsieur à ce grand garçon. Quand il disait Monsieur à un élève, il y avait du mépris pour le Monsieur.

- Moi, c'est tout simple, dit Jacques. Je viens de finir mon temps dans la Marine.

Quel beau marin ce devait être, le cou nu, le col bleu flottant aux épaules, du bleu des yeux ! Il ajouta :

- Au collège, chez les Jésuites de Laval, j'étais un peu cancre. Je n'ai qu'un bachot sur deux. Au début de ma Philosophie, les Jésuites m'ont renvoyé.

Il hésita, le temps de poser son verre et de le reprendre.

- J'avais fait le mur. Histoire d'être de l'autre côté. Nous étions si timides, les copains et moi, que nous n'avons pas osé descendre en ville. On s'est contenté d'un billard, au bistrot d'en face. Le veilleur de nuit nous a pincés. À Sillé, mon père m'a dit : « Si tu n'es même pas capable d'être bachelier, devance l'appel. Engage-toi dans la Marine. » Après cinq ans de Marine, je ne suis presque plus timide. C'est autant de gagné.

Un silence, en regardant son verre.

- Autrefois, chez mon oncle, je passais mes vacances à bricoler. J'avais mon atelier, tous les outils d'un ébéniste. Je dorais des cadres. Je réparais des meubles. C'était un métier. Puisque j'avais appris le métier en m'amusant, d'un été à l'autre : « Essaye, m'a dit mon père. C'est un bon métier. » Quelques billets, pour essayer. Je vais essayer ... Avant de partir : « N'oublie pas le Lieutenant Barberousse, à Paris. » Et votre adresse. Père m'a raconté beaucoup de choses sur vous. Il allait dire : « Vous aussi, vous avez été un héros. » Mais il n'osa pas le dire. Malgré les cinq ans de Marine, il était encore un peu timide, quand il fallait dire. Bref, il cherchait un atelier, pour essayer.

- Justement, fit Ilse, je connais un atelier.

Le Professeur :

- Toi ! Un atelier ?..

- J'ai vu une pancarte à la fenêtre de la loge : Escalier D, quatrième étage, atelier à louer.

Jacques, le matelot, loua l'atelier. Il fut entendu, une fois pour toutes que le fils d'un héros aurait son couvert chez le Professeur aussi souvent qu'il le voudrait. Dès le premier soir, le reconduisant :

- Piano, violon, contrebasse ? interrogea Moser

- Un peu de flûte, répondit Jacques. C'est tout. Avant de muer j'avais un filet de soprano. On l'admirait. À partir de la mue, je ne fus qu'un cancre ou pire qu'un cancre. Mon peu de flûte n'est qu'une fantaisie de vacances. Quelque chose comme une vengeance. On a le droit d'aimer la musique, il me semble, même si l'on est cancre.

Professeur frappa du poing la poitrine du matelot. « Bon cela ! Bon ! » Jacques avait conquis le Professeur.

*

Chapitre XV

Bavière

Vers dix heures, une marche sur deux, Ilse remontait chez elle. Quelqu'un ouvrit la porte avant elle. «Déjà toi !» dit-elle, les joues très rouges, un peu essoufflée. Elle n'attendait son père que pour le soir. Il posa sa valise. Ils s'embrassèrent. Grondeur sans gronder :

- Quand monteras-tu les escaliers marche à marche, demanda-t-il, petite fée ?

- Quand je ne serai plus une fée ! Je descends quatre à quatre, mais je ne remonte plus que deux à deux. Bientôt je ne serai plus une fée. Je vieillis, Pa.

Professeur Pa, à cette proclamation, sourit à son Ilse et l'embrassa.

- Qu'est-ce qu'il faudrait que je dise, moi ?

Rien de si grave. Moser avait quarante ans de philologie active devant lui. Ilse, qui allait vers ses dix-sept, toujours cette fillette aux tresses bavaroises ; qui suivait la mode, oui, mais gardait ses tresses. Il est vrai que l'or et l'ampleur en faisaient une coiffure incomparable. Ses camarades du Conservatoire lorgnaient ses tresses avec envie.

- Alors, Pa, ce Congrès est déjà fini ? Tu as massacré toutes les contradictrices ? Elle savait qu'il était terrible dans les congrès.

- Non, dit-il, tout en fouillant dans sa valise, je t'expliquerai. Les Protecteurs m'ont rappelé par télégramme.

Ilse au plus sérieux, à ce mot de Protecteurs, car elle était de tous les secrets.

- D'abord ceci, pour ma fée bavaroise ! Il tira de sa valise un châle de Bavière, qu'il déplia.

- Oh ! le beau châle, Pa !

Un instant, les mains jointes, tant le châle, laine et soie, de toutes couleurs, était Bavière. Puis, elle se pendit au cou de son père, comme elle aimait. Les mêmes tresses qu'avait sa mère, la même façon de se suspendre et de caresser, d'enfouir sa tête au creux de l'épaule. L'âge de sa mère aussi, quand, à la deuxième rencontre, elle s'était pendue au cou de Gunther Moser pour toujours. Plus tard, les Protecteurs ! Après caresses, il fallut considérer le châle, tout détailler, laine et soie, la broderie, la frange, le dessin, essayer le châle, l'étaler, embrasser encore, caresser, battre des mains. C'était toute la Bavière, musique et danse, des rondes de paysans, l'automne et le printemps, un château sur une montagne, des fleurs, des oiseaux, un violoneux qui se jouait du violon pour lui tout seul parmi les arbres. Des couleurs franches, un goût noble et paysan : pas un de ces châles comme on en trouve à la première boutique, commerciaux et criards, qui font sourire quand on les sort de la valise à Londres ou à Paris. Un métier d'autrefois, un fondu d'ensemble malgré les couleurs vives. Les roses dominaient, entrelacés à des bleus aériens. Ilse pensa : « Le rose, c'est moi, le bleu, c'est Jacques. » Elle ne put s'empêcher de dire :

- Nous ferons enrager Jacques, qui soutient que les Bavarois n'ont pas de goût.

- C'est un châle ancien, remarqua le Professeur. Les Bavarois d'aujourd'hui n'auraient pas autant de goût. Il ajouta, les tempes gonflées :

- Je me demande si l'Allemagne est toujours l'Allemagne.

Du coup, Ilse oublia le châle ; elle regarda son père. Le visage d'acier avait quelque chose de douloureux, presque au tragique. Elle se souvint du télégramme des Protecteurs. C'était ainsi que se nommaient entre eux les membres d'une société discrète sinon secrète, à laquelle Moser était affilié depuis vingt ans, *la Société Protectrice de l'Être Humain* (Les Protecteurs tenaient beaucoup aux quatre majuscules. On disait la SPEH par abréviation). Moins ouverte que la fameuse «Ligue des Droits de l'Homme» à qui les Protecteurs reprochaient d'avoir l'entrée plus libre qu'un bazar, plus libre d'usages et de cérémonies qu'une Loge Maçonnique, la SPEH tenait de la Loge et de la Ligue.

Elle ne réunissait que des purs, par groupes restreints, quinze membres au plus. Chaque fois qu'il était nécessaire, on formait un groupe. On ne prétendait pas en former partout ni à tout prix. En certains arrondissements ou départements, on ne comptait qu'un ou deux groupes. Les Pro-

tecteurs jugeaient que la propagande pouvait être néfaste, que la publicité l'était toujours. On s'embarrassait le moins possible de paperasses, archives et dossiers, circulaires, convocations. On conseillait de multiplier les conversations amicales, à deux ou trois, et encore au café, sous apparence de belotes ou d'apéritifs, car on se méfiait des concierges. Ils n'avaient pas de papier à en-tête ; ni insigne, ni cachet, ni carte d'appartenance. On convoquait par lettre ordinaire, manuscrite, que l'on déchirait aussitôt. L'unanimité était de règle pour être admis. On présidait à son tour, sans vaines élections à la présidence. Cela réduisait la brigade, les clans, les vanités rivales. Chaque Protecteur n'était responsable que devant les Protecteurs de son groupe, à qui l'on jurait obéissance une fois pour toutes, sous condition que toutes les décisions fussent prises à bulletins secrets. Si ballottage, on votait de nouveau, jusqu'à la décision.

Moser tendit un télégramme : *Nièce scarlatine, état inquiétant. Souhaitons présence . Albert.* Albert était le président en exercice.

Ilse rendit le télégramme à son père, qui le déchira. Elle n'avait pas besoin d'une traduction. Elle savait que Nièce désignait la République et Scarlatine la guerre civile ; Albert, ce vieux Monsieur correct, à courte barbe blanche, qui habitait rue du Moulin de Beurre, de l'autre côté du pont, et qui était professeur de botanique au Collège de France. Par les beaux soirs d'été, quand Ilse et son père s'attardaient à quelque promenade de quartier, ils rencontraient souvent Albert Jumièges, un teint et une stature de Normand, de fortes mains, de beaux yeux clairs, un peu de pirate dans son sourire. Moser l'appelait Maître, et cela semblait tout naturel, car Jumièges avait la prestance. Tout simple malgré l'allure de maître, et d'une courtoisie si scrupuleuse qu'il gardait son chapeau à la main tout en parlant, à cause de la jeune fille. Saluait très bas avant de prendre congé et de remettre son léger feutre noir (un frivole, comme on disait), trop petit pour sa tête puissante. Ilse se plaisait à ces rencontres ; Jumièges avait une voix chaude et flexible.

- Pour que Jumièges m'adresse un télégramme pareil ! fit Moser. Il se doute bien, lui, de ce que peut être un Congrès International de Philologie à Munich ! J'étais en pleine séance, quand on me passa le télégramme. J'avais parlé trois heures, la veille. Ma communication sur les propositions circonstanciées avait éclaté comme une bombe. J'avais tout le Congrès contre moi. Dix contradicteurs, l'un après l'autre. Juste au moment de répondre, ce télégramme ! Je suis monté à la tribune. J'ai lu le télégramme et j'ai dit : Chers adversaires et savants collègues, le devoir est souvent cruel. Mais je suis assez connu de vous. Je n'ai jamais reculé devant l'honneur de combattre. Vous avez assez d'estime pour moi je l'espère, pour vous persuader que mon départ inopiné n'est pas une

reculade. Il y a, cependant, une hiérarchie entre les devoirs. Ceux du sang priment tous les autres. C'est pourquoi je ne vous demande pas la permission de partir ; je pars. Je souhaite de toutes les forces de mon coeur que nos devoirs et les circonstances nous permettent l'an prochain de nous retrouver en quelque ville d'Europe. Alors j'espère avoir le temps et le bonheur de vous convaincre.... Ils ne pouvaient pas savoir quelle rage de désespoir j'avais au coeur.

Moser s'en tenait encore le coeur. Ilse, religieusement, mit un baiser sur le front de son père.

- Ilse chérie tu ne peux pas tout comprendre non plus. Tu comprendras plus tard. Il ajouta, sur un autre ton :

- Je n'ai pas à me plaindre de mes collègues. Forster, qui dirigeait le débat, eut quelques paroles très émouvantes. À son exemple, tous se sont levés quand j'ai quitté la tribune. Deux heures plus tard, j'étais dans le train.

Moser dans un fauteuil sans bouger, sans rien dire, un long moment, pendant que sa fille vidait la valise et rangeait. « Scarlatine ? » se disait Moser ... Est-ce la guerre civile qui est tant à craindre ? Jumièges n'a pas tout dit.» L'imminence d'une émeute aurait dressé le Professeur. Quelle furieuse, quelle joyeuse tempête ! Il aurait défié les ennemis de la République. Il aurait exalté le sabir jusqu'au Jean-Foutre de Jean-Foutre, injure majeure qu'il réservait aux incurables de la linguistique. Il aurait saisi sa canne plombée. Il aurait esquissé des moulinets, comme il faisait au seul nom de Maurras. Il n'aurait pas gardé le silence, prostré dans un fauteuil, les yeux vagues. Ilse plia le châle bavarois. Moser songeait : « Adieu, les rondes paysannes, le château sur sa montagne, le violoneux de sa solitude ! » C'était une Bavière d'autrefois, musiques et danses.

Moser enfin se leva, sans colère sans une injure. D'un ton égal, celui du Lieutenant Barberousse quand il se disait sous Verdun qu'il n'était pas digne, qu'il n'était pas un héros, qu'il n'était qu'un interprète déguisé :

- Tu déjeuneras toute seule, mon enfant. Je reviendrai sans doute pour le dîner ; mais, si je ne reviens que cette nuit, ou demain, ne sois pas inquiète. Tu n'iras pas au Conservatoire cet après-midi ; Expédie les courses les plus urgentes. Ne t'éloigne pas. Nous pouvons avoir besoin de toi.

C'était le Protecteur qui disait : nous. Il allait partir sans l'embrasser. À la porte, il se retourna : « De ce pas, je vais chez Jumièges. » Car il n'avait pas de secret pour sa fille. Les bonnes joues étaient d'un rose presque pâle. Quand Ilse repliait le châle, il avait failli dire à

haute voix « Adieu, Bavière ! » Mais comment oser le dire ? Ilse aux tresses d'or, fille d'une fée, était Bavière pour toujours. « Ilse chérie, petite fée ! » Et il la pressa sur son cœur.

Elle ferma les persiennes de la chambre et du bureau de son père. L'été flambait la rue ; il n'était pas encore onze heures. Serge, le garçon du boucher, était de faction à l'étalage ; Nestor, de sa démarche nonchalante, d'une boutique à l'autre, l'oeil à tout. Il vit deux tresses, et salua. La chambre de la fée donnait sur la cour, qui avait, de l'ombre, un semblant de fraîcheur. Ilse ouvrit sa fenêtre toute grande. Elle regarda le décor familier, le pavé gras, les deux platanes. Escalier D, quatrième étage, il y avait là-haut en retrait, face aux platanes, une verrière d'atelier qu'on ne voyait pas.

Elle regarda sa chambre. Elle l'aimait d'être une chambre si petite, la largeur d'une fenêtre et d'un divan ; ce qu'il fallait, de longueur, pour loger un peu d'armoire et deux violoncelles. Des rayons partout, et des livres ! Ilse avait pris pour règle stricte de n'avoir autour d'elle que des livres qu'elle avait lus. Ceux qu'elle n'avait pas besoin de relire ; d'autres qui attendaient, qui n'avaient pas encore dit tout ce qu'ils avaient à dire. Il y avait aussi l'étagère des livres d'enfance, qu'il est plus sage de ne pas relire : ils risqueraient de ne plus rien dire. Ilse les avait trop aimés pour ne pas leur réserver une étagère, où ils étaient libres de se raconter indéfiniment leurs folles histoires. Quel livre serait aujourd'hui son compagnon de solitude ? Probable, ce qu'elle désirait de savoir ne se trouvait pas dans un livre.

Ilse frôla de sa main le dos d'un livre. Elle eut un geste vers l'album des photographies de vacances, où toujours Ilse, le front, les tresses, ses yeux de franchise, Ilse Tyrolienne ou Sicilienne. Ce ne fut qu'un geste. Elle n'avait rien à demander à tous ces portraits de la même Ilse qui savaient tout, qui ne savaient rien, qui ne savaient pas qu'on pût se sentir comme une étrangère dans sa propre chambre, qu'il ne suffisait pas que la chambre soit si petite, que la solitude bienheureuse, à livres et violoncelles, risquait toujours de devenir de la solitude.

Si elle n'avait pas ouvert toute grande la fenêtre, elle aurait fui sa chambre, ou bien elle serait tombée en pleurant sur son divan ; elle aurait mordu les coussins, peut-être ! La Tyrolienne de quatorze ans, cordes et piolet, en chamois sauvage au sommet d'un roc, tout un paysage de glaciers par derrière, ou la douce-Sicilienne pieds nus (quinze ans), riieuse, des yeux de mer, à la bordure d'un golfe pythagorique, elles auraient pu dire ce que c'était qu'être jalouse, et qu'il était naturel de pleurer, de mordre, ou de se jeter par la fenêtre ouverte ; elles n'avaient pas attendu

quinze ou quatorze. Mais c'est une chose, savoir et dire, et même souffrir de se dire qu'on souffrira ; souffrir, à ne plus savoir de quoi l'on souffre, c'est autre chose. Quatorze ou quinze auraient été de bon conseil. Elles auraient eu la sagesse des enfants, qui est une profonde sagesse. « Ce n'est pas une preuve, cette fenêtre en face, la demoiselle en soie de lys, une ou deux minutes à regarder la fenêtre. Il n'a pas senti que tu verrais, que tu voyais ce qu'il voyait. Il avait le droit de voir. Tu n'as pas été bien sage de venir voir. Moins sage encore de pleurer comme tu as pleuré. Jalouse ? Cela ne prouve pas qu'il soit infidèle. »

Quatorze et quinze auraient conseillé de prendre un livre, le premier à portée de la main, et s'obstiner à lire, même une folle histoire d'enfance, comme Ilse faisait les jours de pluie, à quatorze ou quinze. Ou déchiffrer correctement une partition de Bach ; elle en aurait jusqu'au soir, à la rentrée du père. « Pauvre cher Pa ! » soupira Ilse. Elle avait déjà oublié cette complication de Scarlatine et de Protecteurs, la menace d'un complot, l'anxiété du Professeur. Un complot contre la République par une matinée pareille, cela passait le sens ! L'été qui flambait la rue allumait maintenant les platanes, gagnait peu à peu la cour. Il ne restait rien de cette fraîcheur de puits qui, tout à l'heure encore, était celle de la cour. Un souffle chaud, comme d'un incendie, caressait le visage d'Ilse quand elle s'approchait de sa fenêtre, le regard invinciblement là-haut, vers l'atelier du quatrième. C'était l'orage du soir qui se préparait, heure par heure, comme se prépare un orage ou un complot, ou l'orage dans un coeur, la jalousie d'amour dans le plaisir d'amour.

Immobile, distraite, elle avait aperçu Nestor, chargé de fleurs et de fruits. Il apparaissait et disparaissait sous les platanes. Langouste devait être de lessive : ce fut Arthur, son homme, massif et titubant, qui distribua le courrier. Ilse avait entendu que l'on glissait du courrier sous la porte ; elle n'avait pas bougé. Quand Arthur, devoir accompli, à la porte de l'escalier D, elle songea au courrier. Parmi des enveloppes de tous formats, Amérique, Pays-Bas, Turquie, à l'adresse du Professeur, une carte bariolée de Moser à sa fille, comme si Moser n'était pas rentré. « Petite fée, écrivait Moser, ma sagesse et mon amour. » Sagement, elle alla poser sur le bureau du père la pile des enveloppes internationales. Puis, sa carte pour elle dans la main, d'une chambre à l'autre, baisant l'écriture, baisant la ville bariolée. Des persiennes fermées, par les fentes, du feu d'été coulait jusqu'à son coeur. Ilse parlait à son père, parlait à son coeur : « Même si je suis folle, je serai ta sagesse, Pa ! Je serai ton amour, même si ... » Elle n'osait pas dire à son père, ne fût-ce qu'à l'écriture de son père. Puis elle disait : « Tu sais bien que j'aime, qui j'aime. Tu ne

m'as pas défendu de l'aimer.» Puis : « Oserai-je jamais te dire que je l'aime ? Je m'étais promis de n'aimer que toi, que j'aime. Pardonne-moi.»

Elle se noua un tablier, son préféré depuis des années, qui était aussi bariolé que la ville. Comme elle avait tout à coup grandi et puis n'avait que si peu grandi, elle s'amusait à se changer d'année en changeant de robe ou de tablier. Elle avait douze ans quand son père lui avait rapporté ce tablier du Congrès de Prague, où le Professeur avait lu son *Mémoire sur l'ap-position dans les Dialectes Grecs* qui avait désarmé les critiques les plus acerbes par l'évidence des raisons : pas de contradicteur et des éloges unanimes. Chaque fois qu'elle décidait d'avoir douze ans, Ilse nouait le tablier. Juste avait-elle décidé et noué qu'on frappa, comme d'une bourrade, à la porte. Cela disait que c'était Jacques qui frappait. Ilse à la porte entrouverte, comme si jamais n'avait vu Jacques.

- Vous désirez, Monsieur ?.. Jacques, aussitôt dans le jeu :

- J'ai lu la pancarte : Prière de frapper. Puisqu'on prie, je frappe.

La sonnette ne sonnait pas, n'avait peut-être jamais sonné. À côté du bouton, sur une pancarte, de la main du Professeur : Moser. Prière de frapper. Ilse :

- Ce n'est pas M. le Professeur Moser que vous désirez ?

- Pas précisément le Professeur. Et de tortiller un béret imaginaire, à la façon des marins, le regard en-dessous, faussement timide.

- Si c'est pour une communication de philologie, revenez ce soir, le Professeur est absent jusqu'à ce soir. Jacques, perfide :

- Je suis navré de cette absence. Ce soir ... C'est-à-dire que ce soir je ne serai pas libre... Je veux dire : pas aussi libre... Je ne suis qu'un marin de passage, Mademoiselle, comme l'ai l'honneur ...

- Si vous n'êtes que de passage, passez donc, Monsieur de la Marine. Ilse à porte presque fermée, largeur de nez.

- Et si je vous volais votre nez, Mademoiselle ?

- Vous voleriez un nommé Jacques à qui je l'ai déjà donné.

- Mais je suis un ami de Jacques ?

- Pourquoi ne pas le dire plus tôt ? Porte ouverte et refermée.

- L'amie de mon ami est mon amie !

Et Jacques vous soulève à deux bras cette Mademoiselle-là qui, dans son visage à elle, a un nez qui ne lui appartient pas. Mais, par la vertu du tablier, elle et son nez, les tresses, la fille, tout glisse, s'échappe.

- Jacques! Jacques !

- Jacques ? C'est mon ami, puisqu'il est moi ...

Ilse à deux pas, sérieuse comme un tablier :

- Il doit y avoir erreur, Monsieur. Le Jacques dont je parlais est un vieux monsieur, qui est professeur en Écosse.

- Et mon Jacques à moi ...

- Oui, je crois savoir, je sais. Asseyez-vous, je vous en prie.

Jacques de politesse, dans le fauteuil du Professeur ; Ilse dans cet autre fauteuil, son fauteuil de fillette sage, encore le sien (elle est si petite) quand elle porte le tablier.

- Il faut vous dire que j'ai douze ans. Douze ! Je ne peux pas vous connaître. Attendez deux ans. Je sais que je vous connaîtrai, fils de héros que vous êtes. Que je vous aimerai. Dès le premier jour je vous aimerai. Laissez-moi ne pas savoir. C'est si doux d'être un enfant sage ! J'ai mon père et mon violoncelle. Nous avons une ogresse pour gouvernante, mais elle ne mange pas les enfants sages. Vous avez de la chance. Elle partira bientôt. Si d'aventure je n'étais plus si sage ...

- Alors, je tuerai l'ogresse.

- Je ne serai donc pas toujours sage ? Un sourire croise un sourire, du petit au grand fauteuil. Je crois savoir. Longtemps je serai sage ; je vous aimerai ; vous n'en saurez rien.

- Je le saurai dès le premier jour, joli tablier. C'est moi qui serai le plus sage. Si sage que le Professeur ne se doutera de rien, ni la casquette de spadassin sous son globe, ni le violoncelle.

- Le violoncelle s'est toujours douté de quelque chose.

- Ma flûte n'aura pas été assez discrète. Elle joue si faux !

Les deux fauteuils rient d'un seul rire.

- Le Professeur est un si bon professeur. Vous ferez des progrès.

- J'ai peur de ne pas être un bon élève. Ilse, le regard aux rosaces du tapis :

- C'est en sagesse qu'il faudra faire des progrès, Jacques dès l'année prochaine, à partir de ce jour de Pâques (ou lundi de Pâques) où je sais que je ne serai plus sage. Vous aurez raison de vous passer de discours, puisque je saurai tout depuis le premier jour ; et dès le premier jour (en rougisse le rouge de mon tablier), je me moquerai bien d'être sage ; mais moi j'aurai juré de vous aimer toujours.

Il se leva du grand fauteuil. C'était vrai qu'elle avait douze ans, dans son petit fauteuil. Douze, qui sait d'avance, qui a plus d'esprit et de sagesse que quinze ou quatorze. C'est douze qui jure, qui se tuerait d'amour, si l'on aimait à douze. Il s'approchait. Il allait dire ...

À la porte, un coup si discrètement qu'elle demanda :

- A-t-on frappé ? C'était le discret Nestor, un beau sourire sur son visage de cathédrale, de plus de sagesse dans son sourire qu'à douze ou quatre-vingt. « Entrez, Monsieur » dit Ilse ; elle fit entrer. Elle avait compris que Nestor ne parlerait pas avant d'entrer.

Quand il fut assez loin dans le corridor, d'une voix plus basse que basse, où de l'ombre chantait dans l'ombre :

- Excusez-moi, Mademoiselle. Après un silence :

- Monsieur Lerrand ...

Jacques, à son nom :

- Bonjour, Nestor !

Nestor, un salut vers Ilse :

- Excusez-moi ... Puis, vers Jacques, se redressant : C'est de la part de Mlle Liliane, petite-fille de mon Colonel. Si vous aviez la bonté de venir à La Folie dans un moment...

Un salut à Jacques, deux au tablier. Nestor était déjà dans l'escalier.

Chapitre XVI

Au panier !

Nestor, qui n'avait point de vanité culinaire, en aurait peut-être senti la pointe si l'on avait contesté son chocolat. Il n'avait pas eu besoin d'étudier page à page le *Court Traité du Chocolat*, relié en veau, dont le Gilles lisait le titre depuis deux siècles dans la vitrine en face. Le génie se moque des règles. Il improvise. Il n'a pas l'idée d'essayer avant de réussir. Le premier chocolat de Nestor fut un chocolat comme il n'y avait jamais eu de chocolat. Nestor s'était fié à ses narines, qui s'ouvraient et palpaient comme des calices de tubéreuses. Quand il sentit de l'ivresse par les narines, à en être ivre, le pied danseur, la main sur la main frappant le rythme de la danse, un chant comme de guitare à l'arrière de la gorge, il se dit que c'était du chocolat, et c'était. En entrant chez Liliane ce matin-là, il portait haut un large plateau, mais une tasse si petite sur le plateau et si peu de chocolat dans la chocolatière qu'il était naturel qu'on se récriât : «C'est tout ? »

Liliane s'était récriée, de son air de souveraine. Nestor, sans répondre, avait salué la robe de soie blanche et la souveraine. Il fit mine de se retirer, mais, porte fermée, il se tint tout droit, dos à la porte, le sourire de son visage au corridor. Il suffit d'entendre, pour tout savoir.

Ce clair de porcelaine sur porcelaine : Elle a soulevé le couvercle, qui était si chaud qu'elle a failli tacher le couvercle. Elle doit se dire : « Est-ce par tradition de Vidame qu'on vous mesure ainsi le chocolat ? » Et Nestor : « La petite demoiselle ma reine, encore une petite fille, qui ne sait pas tenir ce qui brûle sans se brûler. Nestor tiendrait le feu. Elle n'a pas appris. Nestor apprendra tout à la demoiselle, sa reine blanche, si la demoiselle le veut. » Un tintement d'argent dans un écho de porcelaine : elle a versé du chocolat, et tourne, sans savoir pourquoi. Ce n'est pas la peine ! Chocolat si bien lié qu'il est partout le même, sans dépôt, sans grumeau, chocolat de chocolat. La cuiller d'argent, un joujou d'argent joli, pas aussi joli que les mains blanches. Silence après l'argent. Elle boit. Nestor, par dedans Nestor, connaît ce que la reine boit. Lui, Nestor, n'a jamais bu son chocolat. Le respire seulement. L'esprit qui respire, qui aspire, que lui importe ? Boire, ce serait épuiser l'ivresse. Que la petite reine boive, qui n'a pas appris à ne pas boire, à suspendre, à songer, à se contenter d'aspirer et de respirer, comme un esprit, à s'enivrer de son ivresse, à retarder l'ivresse ! « Tous, ils se précipitent, se dit Nestor. Le Colonel aussi se précipite. Après le café Pompadour, le soir, il s'arracherait la moustache ; toute sa colère en colère. Son oeil froid, d'un bleu de froid. Il a beau se racler la gorge, pas la moindre chanson. Pauvre Colonel qui revient, au petit matin, par le sentier de la porte verte ! Nestor peut-être serait malheureux, s'il consentait à l'être ; il respire, il ne consent pas, il ne boit pas. Elle, de soie blanche, a si promptement bu qu'elle boit la deuxième petite tasse (il y en a trois !). » C'est même déjà la troisième, remarque Nestor, qui enchaîne et qui récapitule. La porcelaine, qui ne brûle plus, n'a pas le même clair de porcelaine. Un son brouillé ; l'âme brouillée.

Demaiselle aux grandes ailes, comme un oiseau, d'un fauteuil aux deux autres qui se pose, qui marche et qui vole, qui va, qui vient, qui ne vole plus, qui marche. Un chocolat, qui se méfierait ? S'il ne s'agissait que d'un chocolat bonne femme, lourd et sucré, on s'endormirait, on en garderait du sommeil jusqu'à midi, jusqu'au soir ... Mais le chocolat Nestor est une liqueur insidieuse, qui émeut, qui trouble qui fume dans l'âme des vapeurs capiteuses, des esprits hilares, des songes bruns et roses, comme sont les mains alertes des sorciers noirs, noires dehors, roses du rose de la chair dedans. Il faudrait être sorcier pour conjurer. Un preux de la Première Croisade (Achille-Léonidas ou Léonidas-Achille) y serait naïf, incapable et vaincu d'avance. Un Philtre, dirait Monseigneur, qui avait de la doctrine. La Mère Supérieure, plus prudente encore, n'aurait considéré que le péché d'origine, démon fondamental, d'Europe ou d'Afrique, l'occasion quand on voudra, même celle d'un chocolat. Au

vrai : cette Liliane exaspérée, allant, volant, du premier fauteuil au troisième, du lit à la tenture, où cette nuit une porte s'ouvrait sur de la nuit, grattant la tenture, cherchant le secret de la porte, caressant le Sphinge, se caressant soi, toute de robe blanche et mules blanches. Et puis, dans la corbeille aux papiers, elle trie, elle retire, elle assemble. C'est un portrait.

Nestor dirait que le portrait ressemble. Le regard entre les cils, il y est. L'air de souveraine, le mépris, l'auréole. Et quelle main légère au travail ! Sensuelle, oui, autant qu'une main qui a une paume et des doigts, qui a tant de sens, qui peut tout dire, comme une main peut dire, et qui peut tout sentir, et qui peut comprendre ; mais une main légère aussi, qui se retire, qui ne dit que ce qu'elle veut dire, qui ne dira rien. Quand on a déchiré, et déchiré le déchiré, de deux morceaux en cent nouveaux, il faut du temps pour assembler de nouveau, mais on assemble. Chocolat de Nestor aidant ; et Liliane toute surprise de revoir son sourire à elle, le regard entre les cils ; un regard de Nogent-le-Rotrou. Malgré la vitesse, elle avait lu ce nom sur les pancartes. Que ce fut court ! Que ce fut doux ! Un regard qui regarde appuie sur vous, discret indiscret ; il est ailleurs, il est ici. Il ne sait pas tout, mais il sait. Il saurait tout. Le dos de Nestor, dos à la porte, devine et sent, mais il ne devine pas tout. Ce bruit un peu mou, il sait, c'est le secrétaire qu'on ouvre. Elle a fermé le secrétaire à clef. Elle doit caresser le doux visage de la Sphinge. Soudain : « Nestor, Nestor ! À moi Nestor ! » Nestor, se retournant, ouvre la porte.

- Vous étiez donc là, Nestor ? Et Nestor :

- Ma petite reine est dans mon coeur toujours !

Silence. « Qui manoeuvrait la porte où il n'y a pas de porte, cette nuit ? Était-ce lui ? Cet esclave noir, mon esclave suis-je son esclave ? » Dans sa robe blanche de soie, le col très haut, la robe blanche jusqu'aux mules, elle ne pose la question qu'à la robe. Nestor impassible, un visage pur, homme simplement homme comme au portail d'une cathédrale. De par le Roi et de par Dieu (pourrait-elle ?..) elle se dit qu'elle pourrait commander comme on commande : À genoux l'esclave noir ! Le monde à genoux ! Alors, puisqu'elle peut, elle n'est plus qu'une petite fille qui regarde Nestor en souriant :

- Nestor ! vous qui savez tout ...

- Je ne sais que vous servir, Mademoiselle.

- Il s'agit de me servir, justement.

- Je mourrais pour servir.

- Il sera toujours temps de mourir, Nestor. Oh ! Une bagatelle ! Le secrétaire (elle désigne), tantôt il obéit, et tantôt il n'obéit plus.

- Il ne sait donc pas obéir, Mademoiselle.

- Je l'ai ouvert. Je l'ai fermé. Il ne veut plus s'ouvrir.

- Il ne sait pas obéir.
- Savez-vous le secret, Nestor ? Encore un silence.
- Tout est plein de secrets, dit enfin Nestor.

Le printemps a son secret. Le Colonel a les siens, la guitare a des secrets qui ne sont pas ceux de Nestor. L'orage, l'amour, les lys, tout est mystère. Ou cet autre silence, plein de mystère, où des portes s'ouvraient, se fermaient, complots et képis, pompe romaine.

- Pour ce qui est de votre secrétaire, dit Nestor, je connais qui l'ouvrira. Liliane :

- Je veux qu'on l'ouvre.

Nestor passant la porte :

- Je vous promets ; dans un quart d'heure. Un repentir :

- Mais ...

- Mais ?

- Si toutefois, Mademoiselle, il y avait des vrais secrets dans votre secrétaire ...

- Eh bien ?

- Ils seraient bien mieux au secret si votre secrétaire ne s'ouvrait pas.

Il avait passé la porte, à sa manière, furtivement. Comment Nestor apparaissait, disparaissait, c'était un secret qu'il n'expliquait pas. Un quart d'heure plus tard, Nestor :

- Monsieur Jacques, Mademoiselle, pour qui les secrets n'ont pas de secret. Nestor referma la porte et s'en alla.

Jacques, en bleu d'ouvrier, col nu, sans cravate, entre ouvrier et matelot, Les mains agiles, une sacoche à l'épaule, bourrée d'outils pour les mains agiles. J.L. en personne ; mais anonyme dans le métier comme il l'était à peu près à la signature. Pas un regard pour dire : « Quelle aventure ! Quel roman ! Aurais-je cru ? Qui l'aurait pu croire ? » Et tout de suite à ses outils. « Ce petit secrétaire ? Ce n'est pas difficile. Je connais. J'ai démonté et remonté le même, il y a huit jours. À peine un secret. C'est du secrétaire pour des secrets qui n'en sont pas ! »

Tous les outils sur le tapis, hors de sacoche, sous regards convergents de tous les amours, l'un à son fil, l'autre le doigt sur la bouche. « Le grand garçon bleu, se disaient les petits amours, n'est-il qu'un amour artisan, comme nous sommes ou bien l'amour ? » Jamais l'amour, qui était l'amour, n'était entré en bleu d'ouvrier dans cette chambre. Il y fallait le casque et la cuirasse, comme au sommet de La Folie. Et même sans casque ni cuirasse, un air princier, une majesté de stratégie, une perfection de discours, dont se moque bien ce garçon-là. « Ça ! disait l'amour

couturier, il est aussi blond que le Duc de..., qui était plus Duc à l'amour qu'à la guerre !» Et l'autre Amour, qui jouait aux dés : « Depuis le Marquis de .., je n'ai jamais vu ce bleu de bleu dans les yeux et dans les cheveux. C'est le bleu des avoines, quand la plaine est bleue, le ciel bleu, les avoines blondes.» Et l'amour qui rien ne faisait, qu'être un petit amour au-dessus de la porte : « On m'avait dit que tous les français de France étaient noirs depuis l'infâme Révolution. Mais celui-ci ... Qu'il est blond ! Qu'il est France ! France à double France !» Jacques heureusement n'entendait pas : À ce Double-France, les outils dans la sacoche, et hop !.. Mais lentement, n'entendant pas, un outil après l'autre : « je n'aurais pas cru cela si difficile, disait Jacques. Ce n'est pas du Saint-Frusquin et du Rapiécez-moi ça, que vous avez là ! C'est de l'authentique, à faire pâlir ces Messieurs du garde-meuble. Du meuble, enfin ! De ce temps de jadis où l'on savait faire. Maintenant, on ne sait plus. Saurai-je ? Si je ne sais pas, Mademoiselle, excusez-moi. J'aime ces vieilles choses-là, moi. Mais il ne suffit pas d'aimer.» Liliane, immobile, près de la fenêtre. Voulait-elle sauter par la fenêtre ? Tout à son ouvrage, lui, parfois il caressait le meuble, comme si, le caressant, il en eût appris quelque chose. L'indifférent ! À genoux, à plat ventre sur le tapis, devant le secrétaire, derrière, s'interrogeant. Tout à coup :

« Mais oui ... C'est tout simple.» Ouvrit, ferma, ouvrit. « Venez voir, dit-il. C'est un système. C'est un tout. Un ordre pour ouvrir et pour fermer. Si l'on manque à l'ordre, on brouille tout. Quelle leçon ! Une clef : c'est un peu comme en musique. Cela veut dire un ordre, une disposition, une harmonie. Qui ouvre ou ferme joue de cet instrument, comme on joue du luth. Pas plus difficile qu'un luth. Mais il faut un an, si l'on veut apprendre le luth, le plus simple des instruments. Il faut bien un an pour apprendre à jouer de tous les secrets de ce secrétaire. Si vous voulez, je vous apprendrai.»

Il se retourna. Il était tout rose de rose, d'avoir tant cherché. Les cheveux d'avoine folle, du bleu dedans, du pervenche aux yeux.

- Venez voir ! Venez apprendre !

Il était si gai, si bleu, rose et blond, qu'elle approcha. Et d'abord, il expliqua tout, comme on explique.

- Non. Ne faites pas semblant de comprendre. C'est simple, mais c'est difficile. Autrement, vous n'aurez qu'un meuble inutile, comme un luth incrusté d'écailles, qui ne sert à rien. Dans les musées, il y a des luths et des secrétaires. Défense d'y toucher. Comme s'ils étaient morts ! Ce petit secrétaire n'est pas mort. Il est à vous. C'est un coeur ; c'est un confident. C'est un ami qui vous aime, que vous aimerez. Avoir un ami, pour un an de peine, cela vaut la peine.

Il démontrait. Il ouvrait ; il fermait. Il enseignait l'ordre, qui faisait tout le secret : « D'un tiroir à l'autre, il y a un ordre, disait-il, comme il y a un ordre du secret et de la confiance. On avoue ceci à l'un, qu'on n'avouerait pas à l'autre. C'est un degré de l'âme. Ne pas dire, ce n'est pas toujours mensonge. Une âme qui n'a plus de réserve d'âme n'est plus une âme. On recule. On se garde. On garde de quoi dire. C'est l'amitié ou c'est l'amour : tiroirs, l'un après l'autre. Vous aurez des secrets si vous n'en avez pas encore, Mademoiselle. Le secret du secrétaire fait le secret. Ce tiroir, qui s'ouvre le dernier (regardez !), c'est le lieu du secret le plus secret.»

Il ouvrit le tiroir ultime, ce réduit du coeur, l'âme d'une âme, pour démontrer ... Liliane, d'un bond, quand il ouvrit ce tiroir.

- Vous ne saurez pas, Monsieur, dit-elle. L'auréole des cheveux étincelait en auréole. D'une telle véhémence, le geste, le ton, qu'il recula.

- Excusez-moi. Je démontrais, comme on démontre. Je ne force ni les tiroirs ni les secrets. Je les ouvre. C'est mon métier.

D'un ton qui redoublait de véhémence :

- Votre métier ! Votre métier ! Vous avez donc un métier !
cria-t-elle.

- Je n'ai pas honte de mon métier, Mademoiselle.

- Alors je vous ferai honte de vous-même ...

Et du dernier tiroir qu'il venait d'ouvrir, elle tira les morceaux d'un papier et grossièrement les assembla sur la tablette du secrétaire. « C'était un portrait, dit-elle. Je me moque du portrait, de vous. Et voilà ce que j'en fais, du portrait.» Elle fit une boule de tous les morceaux . Au panier, le portrait, vous ! Au panier ! « Elle avait de la voix comme une cantatrice en aurait, une danse de fureur à subjuguier les foules ; la robe blanche, les mules blanches, l'auréole, d'opéra ou de cinéma. Les petits amours, au-dessus des portes, jamais, de mémoire d'amours, ni l'amour-tailleur ni celui qui jouait aux dés, ni celui qui s'occupait à ne rien faire, n'avaient assisté à scène pareille. Elle dépassait le Clairon des plus beaux jours, la petite nouvelle. Il est vrai qu'il y avait à redire au héros, qui n'avait casque panache ni cuirasse, qui avait un métier, qui avouait qu'il aimait son métier, ce qui donnait furieusement dans la racaille. Même les petits amours, qui n'étaient du tout des héros, tiraient le fil comme ils jouaient aux dés, par jeu, non par métier, pour user l'attente, en attendant le grand Amour ! Les héros à panaches n'ont que le métier des armes, qui n'est pas un métier. Achille ou le Colonel en salopette ? Une salopette (fi !), cela dépraverait. Certes il était beau, le présent héros en salopette, et du joli du plus joli dans le très beau (les amours aimaient le joli), mais quel rôle allait-il accepter dans la tragédie

? Aurait il assez de réplique, et comme il faut avoir la voix posée, la cuisse altièrè, le biceps magnifique ?

Le héros était de son temps ; on le vit bien à sa réplique. Sans tirades emplumées, sans alexandrins athlétiques, il saisit tout à coup la nouvelle Clairon au plus fin de la taille fine ; sans aucun souci du comme-il-faut ni tant d'égards pour la soie ni pour la taille, il pétrit la taille et la soie, renversa enfin tragédienne et tragédie sur le lit bas. « Déjà ! se disaient les petits amours. Le Duc de...qui était si blond, si prompt et si vif à la besogne, impérieux à l'amour plus qu'à la guerre, posait au moins son casque et délaissait sa cuirasse. Est-ce ainsi que l'on fait l'amour depuis la Révolution ? »

Salopette à part, et malgré l'absence d'un peu de madrigal préparatoire, les amours, qui écarquillaient des yeux d'experts, reconnurent, pour l'essentiel, que les règles n'avaient pas changé. La fille se tordait en couleuvre, comme pour glisser et s'échapper, mais une couleuvre aurait glissé ; si la fille se tordait, c'était aussi bien pour se tordre contre ; et si elle gémissait et vociférait, toujours tragédienne, ce n'était que plaintes et malédictions à voix si contenue qu'il aurait fallu l'oreille de Nestor à la porte pour entendre la voix. Et Nestor (il était peut-être derrière la porte) se serait fort sagement gardé d'ouvrir. Que ne criait-elle au secours, comme on crie ? Tous les Non étaient des Oui. « Lâchez-moi ! Je vous hais ! Brute ! En prison ! Vous irez en prison ! » À traduire, comme les amours traduisaient : « C'est moi la prisonnière. Bienheureuse prison ! J'aime la force qui est votre force. » Quant à la haine, les amours avaient trop d'expérience pour ne pas savoir qu'il est malaisé, la plupart du temps, de le distinguer de l'amour. Au surplus, il était clair que le garçon bleu ne tenait si ferme que par une sorte de politesse, qu'il avait de la précaution et de la délicatesse dans l'usage de sa force, qu'il n'était pas une brute ; ou, s'il l'était un peu, afin d'obéir aux règles, ce n'était pas à la façon du Duc de..., cette véritable brute. Sitôt lancé, le Duc était au bout : un foudre d'amour, sans doute pour se consoler de ne pas être un foudre de guerre.

Le but, à quoi prétendait le héros en salopette, n'était que tout juste un baiser ; mais quel baiser ! Il témoigna par son excellence que les rites d'amour sont étrangers aux résolutions de la politique.

*

Chapitre XVII

La Salopette

Et pourtant, il y avait quelque chose de politique en ce baiser, qui consommait la victoire éphémère d'un bleu de travail sur la soie aristocratique. Jacques avait réagi à l'insulte comme au fouet. D'ordinaire, il ne se précipitait pas ainsi à l'abordage. Il était sensible à la beauté : fille, musique ou paysage ; mais comme un artiste est sensible, plus contemplatif qu'emporté, plus enjôleur qu'agresseur, et, pour tout dire, sollicité et courtisé avant d'être tout à fait certain d'être séduit. Il lui déplaisait de mener l'amour comme une guerre. Le beau plaisir, qu'on a de vive force, comme un butin sur l'ennemi ! Il lui semblait que l'amour, et faire l'amour cela n'était pas séparable de la confiance, de l'amitié, d'une humeur de paix et d'échange. Celle qui résiste et qui se barricade comme une citadelle, tant pis pour elle ! Comme à la grille d'un parc, s'il lisait sur un écriteau : interdit de visiter, Jacques n'insistait jamais. «C'est leur droit» disait Jacques, et il se détournait sans regret. « On ne manquera pas de beautés à aimer, songeait-il, si l'on sait voir et si l'on sait aimer.»

Quand il avait cru reconnaître, du haut de son quatrième, la pensionnaire à la valise contrebasse il avait jugé que l'aventure était piquante. Il n'était resté un assez long moment à la fenêtre que pour tacher de mieux reconnaître. C'était l'allure, c'était l'auréole. Mais il doutait encore. Sa vue de marin l'aurait convaincu ; il voulait douter de sa vue. Trois ou quatre croquis, dont un passable, rien de tel pour graver n'importe quoi dans la mémoire comme on graverait, réverbère ou pot à

fleurs, à plus forte raison ce profil sous auréole. À chaque fille sa courbure, comme le glaïeul a la sienne qui n'est pas tout à fait celle de l'iris. Quelle courbure ? C'était le petit problème que Jacques se posait à chaque fille. Après quoi, on pouvait tourner et retourner la fille, comme faisait la mère de Liliane au parloir, face et dos, liseuse ou danseuse, dressée ou couchée, l'oreille, le cou, le genou, c'était toujours la même fille. L'uniforme de L'Espérance si maussade fût-il, n'avait pas empêché l'esprit de Jacques de reconstituer très précisément Mademoiselle de première classe ; il avait suffi d'un moment de regard et de quelques croquis.

L'idée de Jacques sur le vêtement des filles était que rien ne leur allait mieux que le nu : fille nue, c'était la fille au naturel. Rien de définitif concernant le caractère, la fidélité, la sottise et la finesse, tant qu'on ne voyait pas la fille nue. Et donc Jacques s'était entraîné à déshabiller les filles par le seul regard, ce qui simplifiait beaucoup ; avec un peu de vanité, il aurait pu, sans mentir, répéter le mot célèbre : *L'expérience ne m'a jamais servi que de confirmation* ; mais Jacques n'avait pas du tout de vanité. Son regard s'éteignait aux laides, aux vulgaires, aux contrefaites, par pudeur et par gentillesse. Il s'allumait aux filles de race, par le même intérêt qui le portait d'abord aux meubles signés et le rendait aveugle à la série, indifférent au faux luxe ou à la contrefaçon. Une table peut émouvoir, poisseuse et noircie, dans une chaumière ou une mansarde ; une fille, sous la casaque déconcertante de l'Espérance.

À Versailles-Chantiers, quand il tendit son croquis à la voyageuse, il plia et mit à sa poche un autre croquis d'une Liliane toute nue, à croire que le modèle était une fille nue. Il y avait de l'émotion dans ce nu croqué, qui n'était que de quelques traits. « J'aurais dû tout réduire à une courbe, se dit Jacques. Je vois laquelle. Sa courbure. » Au quai sous un pont, qui était Paris, s'il eut une ombre de mélancolie dans ses paroles, c'était qu'il était trop certain de ne jamais revoir la courbure, qui ne serait plus qu'une courbure en songe ou sur le papier. Il sourit à cette pensée de la fille, fille de race, toute nue dans son atelier. Une pensée folle ! Il était plus sage de supposer une distance d'étoile à étoile entre le lien probable de la pensionnaire et le 9 rue du Château (quatrième étage. Escalier D). L'expérience pour vérification, à peu près évidemment impossible !

À peu près... Si peu que soit l'à-peu-près, on devrait se défendre alors de parler d'évidence, quand on n'en parlerait que par mesure de sagesse, car enfin c'était la courbure qui était évidente, à la fenêtre au-dessus des lys, par la soie blanche de la robe. Ce n'était pas vérification sur le nu, mais au moins un début de vérification.

Jacques avait-il souhaité la vérification ? C'était un problème plus compliqué que celui de la courbure. Jacques aurait répondu qu'il sentait parfois une étrange parenté entre désirer et dessiner, car il arrive qu'on dessine parce qu'on désire, aussi qu'on se mette à désirer parce qu'on dessine. Les caresses de Jacques avaient quelque chose de grave et de réfléchi. Il était tout entier Jacques à caresser comme à dessiner. Sa plus grande ferveur avait besoin de sa lucidité, ce qui le séparait irréparablement de certaines partenaires. Quelle partenaire eût été la courbure à l'auréole ? Jacques y avait songé, la dessinant. La certitude de retrouver Ilse dans une heure, libre de toute sa nuit par la grâce philologique d'un congrès, ne l'avait pas détourné d'y songer. Il y aurait songé malgré lui, et Jacques répugnait aux faux-fuyants. Pourquoi se nier à soi-même qu'il éprouvait de l'attrance ?

« Ilse, si petite qu'elle blottit sa frimousse au creux de mon estomac, l'adorable ceinture de ses bras à peine à ma ceinture ... Celle-là, songeait-il, tout juste un peu moins grande que moi, qu'elle est grande ! D'autant que ces horribles godasses ont des talons plats... Elle a la taille de son nu, à deux centimètres de différence. Elle permet la cérémonie du baiser debout. À son premier baiser, Ilse déjà couchée à côté de moi ; Ilse que je porte et que je berce entre mes bras ! qui sera peut-être ma femme (je n'en sais rien), qui sera toujours mon enfant. Mais cette Demoiselle la pensionnaire, holà ! ce serait une toute autre politique. Ilse, quand elle s'endort, sur moi s'endort, son souffle à mon épaule et ses bras sous mes bras. J'ai cette Ève enfant, toute sur moi, qui ne pèse qu'un poids d'enfant, qu'on a dû tirer de moi sans que je m'en aperçoive. C'est Ilse, et ce n'est pourtant que moi. J'étoufferais sous le poids de la Demoiselle. Nous dormirions cote à côte après l'amour, comme dorment deux gisants, comte et comtesse, un lion aux pieds du comte, un tigre à ceux de la comtesse. Je n'ai rien du comte, mais elle a beaucoup de la comtesse. Il me déplairait d'être lion ; elle serait facilement tigresse. Elle griffera dans l'amour, ronronnera et rugira. C'est qu'elle a de la poitrine, la conventine ! Cette masse de marbre, d'une seule masse à deux seins, quel sein ! Pauvre Ilsou, qui n'a presque pas de seins... Je l'appelle mon petit garçon Ganymède (à cause du récitatif somptuosissimo du Professeur Moser), je lui raconte qu'elle est un moussaillon, un apprenti de la Marine que j'ai volé à la Marine, et c'est vrai qu'elle est mon cadet et mon camarade, que j'oublie, qu'elle oublie qu'elle est femme, qu'elle veut tout ce que je veux, mais elle ne veut être que mon camarade. La tigresse croit peut-être qu'elle est demoiselle. C'est une femme. Fut-elle jamais demoiselle ? Jeune, comme Vénus est jeune ; qui ferait semblant d'être une enfant ; on s'y laisserait prendre...»

Il s'y laissait prendre. Au quatrième croquis, celui du nu, il avait déjà des souvenirs d'amour. Il aurait pu raconter le détail de ces furieux six à sept (décor à volonté) où pas une minute d'amour n'était perdue en politesses, et comment, dès la première rencontre, elle s'était mise aussi nue que Vénus, d'elle-même, aussitôt : c'était sa tenue de gloire et de combat, car l'amour ne pouvait être qu'un combat, la victoire toujours et la gloire dans la défaite. Une fille intacte, comme on dit, mais qui savait tout. Est-ce qu'une tigresse a besoin de s'entraîner ? La première fois qu'elle tue et qu'elle dévore, elle tue, elle dévore en perfection. Ainsi la Demoiselle. Sans babillage, sans feinte pudeur, avide et friande de tout, recevant et donnant, immédiate au corps à corps, docile mais active et même d'une activité inépuisable, le sourire et le sérieux des acrobates, presque tragique, elle officiait, elle célébrait ; c'était la prêtresse de l'amour. Nul soupçon de tendresse ni d'amitié, pas de confiance ni d'abandon. L'amour comme le tennis ou la natation : finie la partie, à quand la prochaine ? Rhabillée, elle serrait la main d'une main qui était un gant plus qu'une main. Après tant de baisers (quelle virtuose du baiser !) jamais ce dernier petit baiser avant la porte entre larmes et sourire, pour dire : « Je me souviens de nous ; je t'aime. » Elle n'aimait pas au-delà de l'exercice. Elle n'emportait rien dans son cœur. Elle n'aurait pas inventé le mot charmant de maîtresse ; celle qui possède, parce qu'on l'aime, parce qu'elle aime, qui a la garde, qui protège ce qu'elle garde, presque une reine. Elle était la partenaire de son partenaire. La partenaire n'est indispensable que pendant la partie. Elle l'aurait vu passer sous une voiture sans un cri, sans se détourner d'un pas pour lui porter secours.

La courbure expliquait clairement tout cela. Jacques fut tenté (le temps d'y penser) de tendre à Vénus pensionnaire le feuillet du nu. « Il faudrait du commentaire. Pourquoi choquer ? Le commentaire choquerait encore plus que le croquis. Elle aurait pu sortir du compartiment ou me dire qu'il lui déplaisait, car elle savait bien que je la dessinais ; elle gardait la pose comme un modèle. En somme, elle m'a laissé faire un peu l'amour avec elle de Nogent-le-Rotrou à Versailles, c'est plutôt aimable de sa part ; d'autant qu'elle avalait de travers mes souvenirs de motocycliste et mes remarques toutes personnelles sur la patrie. Curieuse fille. Elle sentait mon crayon lui frôler la peau. Si brusquement je l'enlaçais, me giflerait-elle ? Ce n'est pas sûr. Mais je suis sûr qu'elle me ferait fusiller pour une boutade un peu trop risquée à propos de la chère patrie. Je plains le futur mari. Qu'elle soit noble par le blason ou par les conserves de sardines, elle aura toujours du supplément de mépris. Le cheval de parade d'un maréchal, s'il avait des opinions, serait moins intraitable que

cette arrogante. Elle apprendra bientôt qu'elle est plus belle qu'un beau cheval. Bon courage au cavalier !» Sur ce, il offrit en hommage l'un des croquis décents et descendit la contrebasse du bel animal.

Avant d'entrer à La Folie, où il n'était jamais entré, il savait, par les quelques mots de Nestor, que c'était blason et non sardines et que la courbure s'appelait Liliane. Le bleu de travail ni la boîte à outils n'étaient pas pour embarrasser le fils d'un avoué de Sillé-le-Guillaume, élevé par les Jésuites, et dont presque tous les camarades, à Laval, étaient des noblaillons. En cherchant un peu, Jacques aurait découvert de la particule, qu'il aurait pu porter. Il avait un oncle de La Châtelière, qui était aussi son parrain, un vieil homme fort riche entêté d'armoiries, qui démontrait que la famille avait du cousinage du côté de Du Guesclin. Le père de Jacques, le zouave capitaine, se moquait de ces prétentions-là et répliquait qu'un avoué à particule serait comique ou qu'un Du Guesclin avoué serait un noble déchu. Mais l'oncle, qui tenait bon : « Le jour où tu voudras, Jacques, je te communique ton dossier complet. Il ne te reste qu'à te commander la chevalière à tes armes.»

« Si j'avais au moins cette chevalière » se disait Jacques quand Nestor présentait : « Monsieur Jacques.» Mais quel besoin d'une chevalière quand on a les doigts, tout le jour, à la dorure ou au vernis ? Jacques était bien décidé à jouer son rôle sans la moindre défaillance. Il s'amusait à regarder Liliane dans les yeux exactement comme il l'aurait regardée s'il ne l'avait jamais vue ; le respect de l'ouvrier pour la cliente de haut lignage (il avait beaucoup de ces clientes-là), sans donner dans le ton ni dans l'argot de l'ouvrier, naturel au plus naturel, parlant comme il parlait au Professeur Moser ou à son oncle La Châtelière, modeste mais vrai ; mêlant serrure et flûte ; mais quel règlement interdit à un jeune artisan de jouer de la flûte et de préférer la bonne musique à la mauvaise ? Bref, la noblesse et l'autorité du métier, qui a ses prérogatives, qui a le droit d'instruire sans craindre de blesser, qui peut être familier sans être importun, et l'ouvrier respectueux sans être vil.

Ce principe admis : qu'il ne connaissait pas la demoiselle, Jacques n'avait pas à donner la comédie ; il était Jacques comme il était partout, comme il l'eût été en présence du Colonel, et ne se privait pas d'expliquer au Colonel en quoi consistait le secret d'un secrétaire. Jacques en arrivait, par moment, à oublier que c'était la Vénus de L'Espérance qui l'écoutait et qu'il avait un peu fait l'amour en croquis. Quand l'idée se présentait, il se délectait de la farce et redoublait de zèle technique. Mais était-ce une farce ? Tout ce qui aurait pu dénoncer qu'il

reconnaissait eût été une faute grossière, un manquement impardonnable à la politesse. Elle seule était juge de dire ou de ne rien dire. Il ne voulait même pas forcer le respect ; il ne s'adressait pas à la jeune fille comme il eût fait à une douairière. Il badinait sur les petits secrets à cacher dans tous ces tiroirs, puisqu'elle avait l'âge des petits secrets.

Une autre aurait trouvé plaisant ce Monsieur le Réparateur qui était enjoué, qui avait la jeunesse de la jeunesse et qui n'était pas vulgaire. Mais Liliane, majestueuse et silencieuse, ne se déridait pas. Elle n'avait de regard que pour la salopette et méprisait. La moue de sa bouche, les ailes de son nez méprisaient, comme si le bleu de travail avait dégagé quelque odeur offensante. Lorsqu'il la pria d'avancer et qu'elle s'avança, sa façon de surveiller la distance de sécurité afin que la soie de la robe blanche n'eût pas à subir le contact de la toile immonde par le hasard d'un mouvement, les mains en avant, à demi ouvertes, prêtes à la défensive, tout en Liliane exprimait l'horreur et le mépris, non pas pour ce garçon qui étalait son pauvre savoir d'ouvrier (est-ce que cela compte, est-ce que cela existe seulement un ouvrier ?), mais pour l'ignoble salopette, dont il fallait supporter la présence dans la chambre jusqu'à la fin de la réparation. Suspecter ainsi une salopette dûment lavée et repassée, que Jacques avait enfilée après une toilette méticuleuse : la Langouste n'aurait pas été contente !

Jacques avait choisi cette salopette, qui était une des plus usées, des plus souvent lavées, parce qu'elle était légère et fine, tout à fait convenable à la chaleur, qui menaçait d'être torride. Elle était d'un bleu si aérien que les prunelles de Jacques s'en fleurissaient de lavande sombre. C'était le parfum de Jacques, qui, à tout propos, se frottait les mains et le visage d'eau de lavande, parce qu'il faisait chaud, ou pour se mettre en humeur de travailler, ou parce qu'il avait terminé son travail. Le matin, le soir, c'était de la débauche d'eau de lavande, et de qualité. «Il faut bien avoir un vice» disait Jacques. Il contait volontiers qu'au collège il ne se lavait que le dimanche, s'il était de sortie, ce qui était rare, car il était presque toujours puni. De son temps de matelot, où jamais il ne fut puni, il avait rapporté l'habitude de la propreté jusqu'à la manie. Il y avait ajouté l'eau de lavande à Paris, depuis qu'il avait de la clientèle.

« Chez M' sieur Jacques, disait la Langouste, les chiffons, les torchons, c'est tout à la lavande. Sentez ! Cette salopette, qui a bouilli des heures, elle sent encore, aussi fort qu'un buisson de lavandes.» Et elle fourrait la salopette parfumée sous le nez d'une locataire. Puis elle roulait ses yeux, comme si elle regardait successivement le quatrième, escalier

D, et le premier étage sur la cochère et songeait : « On me couperait la tête avant que je dise ... mais enfin c'est vrai que le linge de Mademoiselle Ilse ... Ça date de la semaine de Pâques .. Peut-être qu'elle a acheté la même lavande que M' sieur Jacques ... Mais j'ai du nez ! Elle a gardé son parfum de muguet qui se mélange à l'autre. Ah ! Jeunesse ! J'ai connu ça ...» Et elle souriait aux amours, sans rien dire. Si elle avait vu Liliane, en travers du lit, sous Jacques, soie blanche contre salopette, elle se serait réjouie d'apporter tant de soins au lessivage et repassage des salopettes puisqu'il pouvait arriver à la plus fanée d'être à pareil bonheur ; mais si elle avait entendu l'insulte suprême qui siffla, visage à visage : « Lâchez-moi ! Vous êtes sale ! Vous puez ! », la Langouste aurait rugi, à ébranler les casques de pierre et les carquois de La Folie. Son Monsieur Jacques ! Qu'on en trouve un autre à lui comparer, de Montrouge à Pasteur, aussi propre qu'une assiette propre, parfumé de ce bon parfum, pas comme ces gandins ou garçons-coiffeurs, dont le parfum trop fort dissimule la mauvaise odeur ; plutôt, c'était la lavande qui devait prendre l'odeur de Jacques pour devenir cette fraîche lavande.

Avant cette dernière insulte, Jacques jouait encore, presque certain qu'un genre de paix succéderait aux insultes, un sourire, qui serait le temps d'un baiser de paix, pour conclure. À l'insulte, de toute sa force, sans ménager, il maîtrisa, il immobilisa sous lui le bel animal, le front au front, la bouche à la bouche, ses mains à pleines mains tirant en arrière les cheveux en auréole, tout à fait comme Mme la Supérieure exigeait que l'on tirât quand on attendait la visite de Monseigneur. Puisqu'il était fou d'espérer un baiser de paix, un baiser de guerre donc, la rage d'un baiser, comme un cachet sur la cire, au bas d'une proclamation victorieuse. Humilier par un baiser ; de la caresse la plus spirituelle, la plus rêveuse, faire une meurtrissure stupide, une insulte pour une insulte, à dégoûter à jamais des baisers d'amour ; un baiser sans réponse, tout le contraire d'un baiser ! Mais ce ne fut pas un baiser sans réponse.

« Ça alors ! » comme aurait dit la Langouste.

Jacques qui s'élançait en zouave, à la rude manière de son père le héros-capitaine, il a suffi qu'il attaque et tout lui cède. C'est une fille pâmée qu'il sent sous lui, qui ne se rend pas mais qui s'offre, une bouche qui fond sous la sienne, qui reçoit comme elle recevrait le corps du Seigneur si l' Evêque-Archevêque la communiait, qui a de l'invention, une ardeur sauvage, l'entente spontanée de la réciprocité, le sens de l'extase et de la durée. Les lenteurs, les surprises, les reprises, l'art de différer, la supplication muette, l'air de martyr, le soupir comme d'un dernier sou-

pir, les abandons, les réveils, l'éclair tragique, le regard de langueur et de béatitude, rien ne manquait à ce parfait baiser, qui rassura pleinement les petits amours spectateurs sur la pérennité des rites de l'amour. « Le Duc de ... en serait mort » dit le petit amour qui s'occupait à ne rien faire. « Nous avons eu un beau spectacle. C'était la somme de toutes les formes possibles du baiser, toutes les pratiques l'une après l'autre, du Cap Nord à Bonne Espérance, et des Caraïbes aux Caraïbes en faisant le tour. Le partenaire, je crois, fut matelot ; cela se comprend. Mais d'où vient la partenaire ? »

Le partenaire se releva courbaturé et s'étira. Il avait un peu froissé sa salopette. La soie de la robe blanche était d'une si pure soie qu'elle était toujours aussi lisse, aussi pure ; fleur pudique, corolle immaculée, Liliane immobile, à peine une lueur de regard filtrant des cils. On aurait pu la prendre pour le gisant de Liliane, tuée par son premier baiser. Elle flottait entre deux mondes. Elle savait désormais qu'il y avait deux mondes ; celui qu'elle venait de découvrir, plus vrai que l'autre ; le seul vrai, car c'était vraiment le sien. Elle retardait l'instant d'ouvrir tout à fait les yeux ; voir sans voir, entendre sans entendre, comme elle entendait à demi ces mots de la Supérieure : « Liliane, méfiez-vous de votre nature... » Et pourquoi se méfierait-elle ? Elle sentit au plus profond les délices d'une merveilleuse vengeance. À chaque fois qu'elle passerait à ce monde de sa vraie nature, ce serait aussi pour s'y épanouir dans la vengeance. Mme la Supérieure avait beau dire, Liliane refuserait d'entendre.

À travers le discours de la Supérieure et son propre discours en réponse, elle entendit qu'on froissait ou qu'on prenait du papier dans la corbeille à papiers, qu'on ouvrait ou qu'on fermait un tiroir, qu'on tournait une clef, qu'on marchait. Liliane était si bien suspendue entre ses deux mondes qu'elle laissait faire. Il fallut que la Supérieure, dans le discours qu'elle lui prêtait, parlât (et de quel ton !) d'un homme (un homme !) pour que Liliane, comme tombant d'un monde sur l'autre, s'en réveillât.

Redressée tout à coup, elle vit un homme, boîte d'outils à l'épaule, qui se dirigeait vers la porte. Elle faillit s'écrier : « Qui êtes-vous ? » Jacques, très naturel, simple ouvrier comme devant :

- C'est fini.

Et Liliane :

- Que voulez-vous dire ? (Une question dont elle se mordit les lèvres aussitôt).

- Que votre secrétaire est réparé, Mademoiselle. Que vous avez le secret. Nous sommes les seuls à le connaître, vous et moi. Si vous

le perdez, par hasard, (mais vous avez certainement bonne mémoire) faites appel à moi : Jacques Lerrand ; Quatrième étage, escalier D. Pour vous servir.

Jacques avait dit cela ouvrant et passant la porte, qu'il ferma dès qu'il eût dit. Elle s'élança jusqu'à la porte, la main au bouton, comme pour rouvrir. Elle hésita. Elle avait préparé cette sorte d'insulte, pendant qu'elle écoutait Jacques : « Combien vous dois-je ? » ou bien : « N'oubliez pas d'envoyer la note à mon grand-père le Colonel. » Mais, à la porte, l'insulte lui aurait brûlé les lèvres. Elle revint à la corbeille où, tout à l'heure, il n'y avait d'autre papier que le croquis en boule. Plus aucun papier. Jacques (elle se disait Jacques, comme si elle n'attendait que de savoir le nom), à n'en pas douter, avait remis cette boule de papier dans un des tiroirs du secrétaire, probablement dans le petit qui s'ouvrait le dernier, où elle avait mis le croquis, qu'il avait appelé le lieu du secret le plus secret. Elle se souvenait de tous ses mots ; mais, hélas, pour connaître le secret, qui ne consistait que dans un ordre, les mots n'étaient d'aucun secours. « Ce tiroir-ci. Puis celui-là. Vous appuyez ici, ensuite vous tirez. » Où ? Quel tiroir ? Dans quel ordre ? Elle n'avait rien regardé, que la salopette. Elle tira, elle poussa, sans ordre. Elle arrivait bien, une fois ou l'autre, à ouvrir tous les tiroirs, sauf celui du plus grand secret. À la fin, à force d'essayer et de brouiller, elle ne pouvait plus ouvrir que deux tiroirs. « Je ferai brûler ce meuble » dit-elle. Mais, quand le secrétaire aurait pris feu subitement, devant elle, elle aurait étouffé le feu. Ce n'était pas détruire qu'elle voulait, ni le meuble ni les morceaux du dessin, c'était savoir. Elle avait entendu un bruit de papier, un autre de tiroir. Jacques avait peut-être emporté les restes de son malheureux dessin, après avoir vérifié la marche du tiroir. C'était une chose ; qui avait un sens, et de la suite, qui serait conforme à ce sens. Le papier dans le tiroir faisait un autre sens, qui aurait une autre suite. Et comment savoir encore si le tiroir ne s'ouvrait plus parce que Liliane s'embrouillait dans l'ordre du système ou si Jacques avait brouillé le système ? Autant de cas, autant de sens et de la suite à chaque sens. Que de secrets, dont le seul Jacques avait la clef ! « Un ouvrier, on le surveille ... Mme la Supérieure en personne surveillait le plombier ou le ramoneur. Un homme en salopette, de quoi ne serait-il pas capable ? » À l'idée de la salopette, elle frémissait. L'horreur et le mépris se parfumaient de lavande, dont elle gardait l'odeur sur la robe, sur les mains ; elle n'avait qu'à fermer les yeux pour n'être plus que cette odeur, qui était fraîcheur, douceur, caresse, qui était la chaleur du corps d'un homme sur elle. « Étrange manière de surveiller un ouvrier ! Je commence à donner raison à la Mère ; je devrais me méfier de ma nature... »

Elle entendit que l'on frappait.

- Eh bien, Liliane ! dit le Colonel. J'ai frappé déjà plusieurs fois. J'ai pensé que tu dormais. Es-tu reposée de ton voyage ?

*

Chapitre XVIII

Un mot en l'air

Pour tous ceux du 13 rue du Château et au-delà, il était midi.

Ilse avait ouvert le buffet, considéré les assiettes, refermé le buffet : elle n'avait pas assez faim pour déjeuner toute seule.

Le Colonel, assis à sa place, regardait la pendule et fredonnait : « Tu crois à beau soleil ..» Il était midi une quand Liliane entra, s'excusant de son retard. « Tu n'es pas en retard, répondit le Colonel. Je ne compte le retard qu'à partir de deux minutes.»

Liliane n'avait pas faim, ni le Colonel. Ils touchèrent à peine au pigeon Montpensier, à la crème Traviata (recette italienne). D'ordinaire, à cette Traviata le Colonel avait des souvenirs de ténor. Très droit, trop droit, il était plus Colonel que Ténor, malgré le complet deux pièces, à la dernière mode, le gilet croisé, la cravate grenadine en tricot de soie, la pochette d'un négligé très calculé. On portait des épaules olympiques, cette année-là, le dos et la taille librement, à la sportive. Le Colonel, qui n'avait pas l'embonpoint de son âge, n'avait rien à redouter des exigences de cette mode, ligne jeune, teintes claires. Il était visible qu'il n'avait point de corset à se comprimer la taille et que les artifices n'ajoutaient que très peu de carrure à ses épaules.

« Quel âge peut avoir mon grand-père ? » se demandait Liliane. Le gris des cheveux, du même gris léger que le costume, semblait du gris naturel ; un soupçon de moustache, tout le visage aussi soigné que les cheveux.

Le Colonel consacrait deux heures à sa toilette, chaque matin : douche froide d'abord, bain tiède au lait de benjoin, se raser au sabre (« Il n'y a que le sabre pour se raser en honnête homme » affirmait le Colonel), un quart d'heure à se frotter les dents, dont il était fier ; ce n'était encore que le début de la toilette : le Colonel dépensait une rente en produits de beauté. Il s'enduisait et se massait toutes les parties du corps, l'une après l'autre, un onguent pour les cuisses, un autre pour les bras, des variétés de talc, des lotions, des vinaigres. Il ne se contentait pas du tout fait que l'on achète. Il mélangeait les essences, il osait des combinaisons. Il mariait le Cuir de Russie, mâle et sauvage, à l'Eau de Lubin qui lui rappelait son enfance. Il vérifiait au centimètre le tour de ses chevilles et de ses mollets, attentif à la densité, à la souplesse ; il inspectait les détails et le tout devant un grand miroir à trois faces aussi haut que lui, puis il sautait à la corde, comme un danseur. Il réservait enfin des soins particuliers au cou et au visage : déçu par les anti-rides les plus vantés, il était fidèle à la simple crème au concombre, à laquelle il attribuait l'éclat de son teint qui était si vif, du vif de la pivoine rose, mais sans couperose. Une manucure attitrée ; une séance de Bain de Vapeur par semaine ; toujours à la recherche d'un pédicure. C'était son souci, qu'il ne confiait qu'à des intimes : « Je vais des Suédois aux Chinois, leur disait-il. Je cherche un pédicure qui me comprenne. Que voulez-vous ? Les sables brûlants, l'Afrique ... » Il soupirait : « j'ai les pieds médiocres. » Il était content de tout le reste de son corps et se consolait de la médiocrité de ses pieds par l'éclat du teint, par la fermeté et la convenance de l'ensemble. Avant de s'habiller, les poings aux hanches, bombant une poitrine de sous lieutenant, le Colonel s'offrait à l'admiration de son miroir triple et faisait des pointes. Le menton conquérant, l'oeil vainqueur, encore une pointe : « Parfait, jugeait le Colonel. Parfait. » Et il s'accordait le droit de s'habiller.

En dépit du concombre et du benjoin, au pigeon déjà, plus encore à la Traviata, Liliane, qui observait son grand-père sans y paraître, remarquait comme des ombres dans le teint d'éclat. Elles suivaient le trajet qu'auraient suivi des larmes, si le Colonel avait pleuré. C'était un homme dans la force aux hors d'oeuvre ; au dessert, c'était un vieillard, toujours aussi droit, martial de stature, mais quelle faiblesse, quelle lassitude parmi les ombres du visage ! Ce déjeuner n'était qu'une cérémonie, où les

politesses et les gestes suffisaient à la cérémonie. Le Colonel ne mangeait rien. Plus grave : il ne s'apercevait même pas que Liliane ne mangeait rien non plus. Comme Nestor proposait de nouveau sa Traviata, le Colonel refusant d'une main distraite.

- Vous n'êtes pas fatigué au moins, grand-père ? risqua Liliane. Une voix d'ange ! Le Colonel aussitôt :

- Moi ? Fatigué ? Pourquoi serais-je fatigué ? Ma petite Liliane, je ne suis jamais fatigué. N'ai-je pas dix-huit ans comme si j'avais dix-huit ans ? Qu'on m'ordonne de marcher tout le jour sous le soleil d'Afrique, je marcherai.

Il bombait le torse, comme s'il était devant son miroir. La stature était magnifique. Il souriait à sa petite-fille, mais des ombres lui coulaient encore sur le visage.

- J'aurai trop longtemps veillé cette nuit, concéda le Colonel. Je travaille à un projet, dont dépend peut-être le salut de la patrie.

À ce mot de patrie, Liliane, tête levée, respira le vent des batailles. Il lui revint du képi dans la mémoire (Trois képis, un monocle, une présence !). Et certes, elle aurait mérité un képi d'honneur, ne fût-ce que par cette façon de lever la tête ; le cheval de parade d'un maréchal (comme aurait dit Jacques) ne l'eût pas levée plus fièrement. « Je ne suis pas digne, pensait-elle. Quand mon grand-père entrerait dans les confidences, quels collaborateurs et quel projet, je l'arrêteraï, car je ne suis pas digne. » Depuis l'aurore, elle n'avait pas eu une pensée pour la patrie. S'il y avait eu souillure à certains contacts de salopette, c'était à la patrie qu'elle confesserait. Elle imaginait les discours de la salopette par les propos bizarres d'un veston croisé. Hélas ! Elle n'avait pas beaucoup combattu le veston. Quant à la salopette !.. Elle avait besoin d'un temps d'épreuve et de pénitence avant de recevoir le képi. Au reste, le Colonel n'en était pas aux confidences. Il se contenta de répéter : « La patrie... » tout en pliant sa serviette en bonnet d'évêque.

C'était peut-être à la patrie qu'il songeait encore entre deux gorgées de café turc. Puisqu'il s'agissait du salut de la patrie, elle était donc en danger ? Liliane comprenait alors les ombres, comme ces larmes, sur le visage du Colonel. Qui pleure sur la patrie ne pleure pas des larmes. C'est un sujet trop sublime pour ne tirer de nous que l'eau de nos yeux. L'amour de la patrie n'est-il pas au-dessus des autres ? Quel beau sermon aurait improvisé Monseigneur sur la différence des amours et des pleurs ! Même la soeur du parloir, à Carrouges, en aurait été bouleversée. « Cependant, se disait encore Liliane, qui respectait le mutisme de son grand-père, le seul nom de la patrie n'est-il plus capable d'exalter les

courages ? Quand on serait assuré de se battre en pure perte, n'y aurait-il plus de joie à se battre ? Tout est joie, quand on entreprend pour la patrie. Séchez vos larmes ; marchez, poussez sans peur, s'était écrié Monseigneur.»

Il faut avouer que les ombres redoublaient sur le visage du Colonel. Ou bien le Colonel pleurait la mort de la patrie (Mais comment la patrie pouvait-elle mourir tant qu'il restait un Colonel ?) ou bien d'autres ombres, d'autres larmes se mêlaient aux larmes d'ombre.

Liliane prit sur elle de rompre le silence. Elle n'avait jamais bu de café turc. Le Colonel se prêta volontiers à l'interrogatoire, et, comme le café turc exigeait presque autant de soins que la toilette, le seul exposé de la recette ranima le Colonel et chassa les ombres. Il avait retrouvé le ton de Léonidas ou d'Achille pour annoncer :

- Et maintenant, Liliane, une surprise. Ce ne serait plus une surprise si je disais laquelle. Si tu veux savoir, accepte le bras de ton grand-père. Nestor ! Où diable se cache ce Nestor ? Nestor !

La voix roula comme un tonnerre. Un Nestor surgit, glissa, se rétablit à l'équilibre.

- Mon Colonel !

- Le chapeau de Mademoiselle, Nestor. Mon chapeau, ma canne et mes gants.

À la cochère, on aurait dit un sous-lieutenant, retour d'Afrique, la canne derrière son dos, le refrain Beau Soleil au semblant de moustache. Si nettement rasé et poncé, le teint si vif, si frais, qu'il était plus Achille imberbe que grave Léonidas.

Quand le couple eut tourné au boulevard de Vaugirard, la Langouste revint de son poste d'observation :

- Arthur ! Tu avais raison.

Arthur en fit un rond de bouche, stupéfait d'avoir eu raison.

- Ce ne peut être que la petite demoiselle du Colonel. Arthur ricana :

- La petite demoiselle...

- Ne fais pas l'idiot, Arthur. La petite-fille, quoi ! Tu ne vois pas le Colonel avec une demoiselle qui ne serait pas sa petite-fille ... Tout de même, c'est un Colonel ! C'est vrai qu'il était bien fringant, le Colonel. Quel bel homme ! S'il voulait encore des femmes, il en aurait. Pas comme toi, mon pauvre Arthur. Si tu ne m'avais pas ...

- Que je les tomberais toutes, moi ! Faudrait voir ...

- C'est tout vu. D'abord, il ne s'agit pas de toi, mais de la demoiselle. Dieu ! Que c'est laid, cet habit des bonnes soeurs ! Et les

souliers ! Même toi, tu ne voudrais pas de ces souliers. C'est pitié de boudiner et de fagoter des demoiselles. Dans les pensions de bonnes soeurs, paraît que plus c'est cher et plus le costume est laid. Ce que ça devait coûter au Colonel... l'Espérance ... Comment dis-tu ?

- L'Espérance de la Vierge Marie dit Arthur solennellement, qui épelait cela chaque semaine sur une enveloppe grise à l'adresse du Colonel. Il avait fini par comprendre (ce que la Langouste avait compris aussitôt) que c'était le nom d'une pension. Et toujours : Envoi de Mademoiselle ...

- C'est peut-être sa fille, suggérait Arthur.

- Des fois que sa fille aurait encore l'âge d'être en pension ! Sa petite-fille, je te dis. Liliane ! A-t-on idée d'appeler une fille Liliane ! Ma chienne me mordrait si je l'appelais Liliane. Irma la chienne grondait, pour confirmer.

On ne voyait jamais la demoiselle.

- Elle est peut-être folle disait Arthur.

- C'est toi qui est fou. Si elle était folle, elle n'écrit pas.

Quand on vit une demoiselle sous la cochère accompagnée d'un jeune homme et de Nestor, Arthur fut saisi de divination. Il décréta sans broncher :

- C'est L'Espérance de la Vierge Marie.

- D'où le sais-tu ? criait la Langouste. On t'a averti ? Tu es dans les petits papiers du Colonel ?

Arthur hochait la tête. C'était L'Espérance. La Langouste en étouffait de rire, sa main bleue sur son visage.

- Faut croire qu'il aura reçu une lettre de Liliane. C'est peut-être son amoureuse.

Pour une fois, Arthur avait deviné juste. C'était lui maintenant qui doutait :

- Comment sais-tu que c'est la petite-fille ?

- Alors tu as vu comme moi et tu n'as rien vu. Pourquoi que tu disais que c'était L'Espérance ? Hier j'avais tout juste aperçu une robe entre Nestor et un jeune homme, et puis une valise que portait un jeune homme. Mais c'était la valise de qui ? J'attendais de voir comme j'ai vu. Elle fit une pause, puis savourant sa preuve, sans quoi ce n'était rien du tout que d'avoir raison comme ce pauvre Arthur :

- Elle ressemble au Colonel à croire que c'est le Colonel !

Tu n'as pas vu ?

- J'ai vu une jeune fille et j'ai vu le Colonel. Un Colonel ne peut pas ressembler à une jeune fille !

- Misère de moi reprit la Langouste. Je n'aurais jamais cru qu'un homme puisse être aussi bête. Et j'en ai eu dix, dont quelques uns étaient pourtant bien bêtes ... Que tu es bête, Arthur ! Tu as peut-être vu qu'elle était jolie ?

- Ah ! oui ! Pour être jolie ! Ça ! c'est une jolie demoiselle ! dit Arthur, enthousiaste.

- Ça ne l'empêche pas de ressembler au Colonel. C'est la même façon de tenir la tête et de tout regarder de haut en bas. Tiens, je vais te dire : elle est encore plus Colonel que le Colonel. Ils nous ont salués, en passant ; tu n'as pas vu ? Elle salue du même salut que le Colonel. On est tout fier d'être salué, mais on rentrerait dans un trou à rats. Quand il me parle, le Colonel (et qu'il est bien poli et bien honnête) je deviens presque aussi bête que toi. Eh bien, si la petite demoiselle m'avait parlé, je me serais flanquée par terre. Voilà. Il n'y a pas à dire : c'est le beau monde. Avec cela qu'elle est jolie, mais qu'elle n'est pas plus jolie que Mademoiselle Ilse, par exemple, qui est si jolie que je la regarderais des heures, comme on regarde une Sainte Vierge.

Ilse, de sa fenêtre, avait vu elle aussi Liliane et le grand-père. Elle aurait été à peu près du même avis que la Langouste. Elle avait toujours eu un peu peur du Colonel. Rien de plus naturel chez une si jeune fille, qui n'était pas timide mais qui était facilement intimidée. Pourtant, elle n'était intimidée ni par M. Jumièges, qui était un savant illustre, ni par aucun des amis de son père, qui, presque tous, avaient des titres plus imposants qu'un grade de Colonel.

Au Conservatoire aussi elle avait des maîtres dont le monde entier connaissait les noms ; elle savait que, plus tard, on lirait dans les livres qu'ils étaient des hommes de génie. Elle n'avait besoin que de leurs oeuvres, qu'elle admirait, dont elle avait les partitions chez elle, pour s'assurer qu'ils avaient du génie. Rien de plus simple que ces hommes-là. Un bout de fille, comme elle était, pouvait vivre toute libre et familière à côté d'eux, faire réellement partie de leur compagnie. Ils l'appelaient Ilse, comme ses camarades l'appelaient, et rien ne la touchait davantage. C'était la mettre en cause directement : ce qu'elle savait, ce qu'elle sentait comme elle le sentait. Ils ne lui demandaient jamais autre chose que d'être Ilse, toute entière présente, ses cheveux blonds, son nez en l'air, son attention, son coeur et son violoncelle. Près d'eux, elle ne se privait pas de rire, si elle avait envie. Ils n'allaient pas se dire qu'elle se moquait parce qu'elle riait. Il était si gai, si franc le rire d'Ilse ! Eux, qui vivaient

de ferveur et de bonheur, ne pouvaient pas défendre que l'on montrât son bonheur. Au contraire : ils aimaient cette enfant qui transportait avec elle son paradis de la musique comme elle transportait son violoncelle.

Souvent, elle faisait un brin de conduite à l'un ou l'autre de ses maîtres préférés. L'un, qui ne se cachait pas d'être un peu gourmand, poussait Ilse devant lui dans une pâtisserie, et là, c'était des concours de gourmandise, à qui serait le plus gourmand. La plupart du temps, Ilse s'avouait battue. Elle riait, nullement choquée que son vainqueur en gourmandise fût l'auteur de quatuors à cordes que les connaisseurs égalaient aux plus beaux : c'était le même homme, qu'elle admirait aussi pour sa gourmandise. Elle aimait se sentir la petite Ilse dans le bon regard de ce maître inlassable, si doux, si exact, qui aurait pu la tenir aux exercices les plus ingrats des journées entières.

Ilse était tout à fait d'accord avec la Langouste quand elle disait à ses camarades : « il suffit qu'on fronce les sourcils pour que je sois stupide. » Dieu merci ! Le Colonel n'était pas son maître de musique. Ilse avait une ruse à elle, quand elle devinait qu'on fronçait les sourcils : elle était si petite qu'elle n'avait qu'à regarder tout droit devant elle ; elle ne voyait plus le visage du sourcilieux interlocuteur et se réfugiait au paradis de sa musique.

Elle avait oublié de s'y réfugier quand elle vit Liliane et le Colonel, de sa fenêtre. Elle était triste et désemparée. Elle n'avait pas de musique dans son cœur. Depuis deux heures elle allait d'une chambre à l'autre, elle prenait un livre et ne lisait pas ; elle s'asseyait dans le petit fauteuil, qui n'avait plus de sortilèges ; elle donnait un coup d'oeil à la rue ; la rue était une fournaise d'or où ne brûlait que l'or sur la poussière ou la cendre du dernier passant. Elle revenait à la fenêtre de sa chambre. Vers une heure, elle y revint juste pour apercevoir Jacques, en complet bleu, qui passait le porche et ne l'aperçut point. Le cœur battant, derrière la porte, elle attendit Jacques, qui ne monta point. Il ne lui avait pas dit qu'il aurait à sortir. Elle ne lui avait pas dit non plus qu'elle n'irait pas au Conservatoire cet après-midi. Et maintenant qu'il était sorti, pourquoi s'obstiner à regarder le pavé de la cour, les platanes au fond ? Pour guetter le retour de Jacques, rien ne valait la fenêtre du bureau ; entre le mur et le volet fermé, il y avait assez de jour ; on tenait toute l'enfilade jusqu'au réverbère-frontière, qui de son rond-point minuscule, dominait Pasteur et Vaugirard. Qui attendait-elle, à la fenêtre de sa chambre ?

Deux silhouettes sous les platanes. À ce couple, deux pas du même pas sur les pavés, Ilse trembla, non point à cause du Colonel, qu'elle avait aussitôt reconnu mais de l'autre, qu'elle ne connaissait pas, qui ne fut d'abord qu'un costume de religieuse ou de pensionnaire puis une grande jeune fille dont on oubliait le costume quand on la voyait, qui était mince et fine, et presque élégante malgré le costume. Au front près, de la taille du Colonel ; le même front ; le même dessin des sourcils qu'elle fronçait, comme elle baissait les paupières, importunée par l'éclat du soleil et méprisant l'importun soleil, les pavés inégaux, les murailles lépreuses. À la bordure d'ombre, elle leva soudain le front et les paupières. Un instant, elle dut voir Ilse à la fenêtre, mais sans la distinguer de l'appui ou de l'encadrement de la fenêtre : un tablier qui aurait séché à la fenêtre, elle ne l'aurait pas regardé autrement. À sentir ce regard sans regard qui passait sur elle, Ilse tressaillit. C'était un regard qui donnait froid, qui engourdisait, qui rendait stupide. Et quels beaux yeux, pourtant, sous la frange des cils ! Verts ou bleus, on ne savait dire ; à peine un peu de couleur dans une lueur, l'or et l'argent mêlés comme aux galons de son grand-père. Ilse recula, ne voulant plus voir. À son tour elle baissa les paupières. Quand elle aurait brûlé ses yeux, aurait-il été en sa puissance de ne pas revoir ? Comme elle avait souhaité de voir, elle avait vu, elle ne cesserait de voir.

En vain Ilse ordonnait à Ilse de se taire ; une Ilse rebelle et méchante, qui avait tout vu, détaillait à Ilse impitoyablement ce qu'elle avait vu et tirait de folles conséquences. « Elle est belle, celle-là. Elle ressemble à cette Diane au cerf que nous admirions au Louvre, l'autre jour, Pa et moi. »

Et Pa me disait : « Voilà ce qu'on nomme une belle femme. C'est un peu encombrant, quand on n'est pas plus haut que le Professeur Mosser. Un garçon comme Jacques doit s'intéresser à ce genre Diane. Il ne t'a jamais fait de confidences, Ilse ?.. »

« Souviens-toi, Ilse. Tu riais, à réveiller le gardien de la salle. Tu pensais que Jacques n'avait plus besoin de te faire de confidences. Un mot en l'air, quelquefois, et qui d'abord paraît si comique, plus tard, quand on y songe, c'était un mot plein de sens, qui avertissait de l'avenir. Je riais trop. Il n'y avait pas de quoi rire. Jacques, c'est vrai, ne m'a jamais fait de confidences. Mais quelle terrible confidence, ce matin ! C'était un garçon pétrifié, comme je ne me doutais pas qu'il pouvait être. Il aurait vu son père ou son oncle La Châtelière à la fenêtre de La Folie, il n'aurait pas été stupéfait davantage. Une fille qu'il apercevait pour la première fois ! Ou peut-être la connaissait-il ; c'est encore pire. »

Ilse plaidait pour son Jacques, contre Ilse la méchante, mais les arguments se détruisaient au fur et à mesure ; la méchante avait de la réponse à tout. « Ils se connaissaient. Elle n'a pas été longue à expédier Nestor. Et Jacques, quelle hâte ! Lui qui n'est jamais pressé... » Comment se délivrer de la méchante ? Si elle ne pouvait lui imposer silence, elle pouvait au moins essayer de la distraire ; mais quel moyen ?

La pendulette eut pitié d'Ilse. Elle profita d'un regard perdu pour indiquer qu'il allait être trois heures. Ilse la remercia par un sourire. « Trois heures, dit-elle tout haut, s'adressant peut-être à la méchante. Je suis sauvée. »

*

Chapitre XIX

Gribiche

Elle prit un petit paquet sur la table de la cuisine et, légère, comme si elle s'échappait elle descendit, quatre marches à quatre, sans même dénouer son tablier, ses nattes blondes au-dessus d'elle, comme des ailes. Puis elle courut jusqu'à l'escalier du pont, à ce cul-de-sac que formait la rue, aussi vive à grimper qu'à descendre.

Entre les parapets de ciment, c'était un pont désert sous le soleil. Après ce pont, d'une largeur d'avenue, la rue du Château, étroite, sinueuse, se perdait vers Plaisance ou Montrouge, fidèle au sentier qu'elle avait été, indifférente aux démolisseurs, cuisant à la fournaise ses maisons l'une sur l'autre, qui s'épaulaient et se retenaient, chaque maison debout par la masse de toutes les autres. Stores baissés, volets clos, les façades, les devantures, tout dormait dans l'ivresse de l'été. Une ville morte : on l'aurait pu croire sans la voiture à chevaux d'un limonadier, juste à l'angle de la rue Vercingétorix.

C'était cet angle, précisément, que fixait Ilse. « Serait-il malade ? se demandait-elle. Pourtant, je ne suis pas en retard. » Une horloge venait de sonner trois heures.

Il y avait toujours une sorte de brise sur le pont, comme une brise de mer, qui apportait des sonneries de cloches ou d'horloge ; on ne savait de quelles cloches ni de quelle horloge : c'était peut-être une horloge de Guingamp ou de Saint-Malo qui venait de sonner trois heures. Le pont trop large était une espèce de lieu magique. Un jour sans doute, il servi-

rait de pont. Mais un pont qui n'aboutit directement qu'à un escalier ; qu'à un dédale de ruelles ; à des maisons condamnées et vidées derrière des palissades, d'autres éventrées, leurs entrailles de plâtre, cloisons et papiers peints, à la pluie et au vent ; des carcasses sans toiture ; des cheminées suspendues dans le vide ; l'impudeur et le délabrement, quel décor pour un Sabbat !

Ce vaste pont inutile, au milieu, comme une piste de danse, isolé ou défendu par des parapets si hauts qu'on devinait à peine, au-delà, l'immense étendue des quais et des voies, les signaux innombrables, les postes d'aiguillage ; c'était un espace à rêver plus qu'un pont. À certaines heures, les enfants y jouaient en liberté, les petits à la marelle, leurs aînés au ballon, et tant pis pour le ballon qui sautait le parapet !

Ilse, en avançant vers l'autre bout, se mesurait au parapet. Elle avait beau se hausser à l'extrême et se tendre contre le ciment, son front ne dépassait pas le ciment. Ilse la méchante profita de l'occasion et glissa son mot ; que pour dépasser et voir au-delà il faudrait être aussi grande que Jacques ou qu'une demoiselle qui serait aussi grande, qu'elle fût une Diane au cerf ou une fille de Colonel. Ce ne fut qu'un mot, qui ne fit qu'une égratignure, car, de la voiture du limonadier ou de la rue Vercingétorix, surgit quelqu'un ou quelque chose. Une telle joie aussitôt, qu'Ilse courut à la rencontre, ses deux nattes comme des ailes, abandonnant la méchante à son parapet.

Ce devait être un homme ou quelque chose d'un homme, la tête et le chapeau d'un homme, et même tout un homme par dessous, une veste, un pantalon, des souliers ; mais, de loin, il eût été difficile de certifier que c'était autre chose que des habits d'homme, qu'il y avait des jambes dans le pantalon, des pieds d'homme dans les souliers, que c'était le mouvement d'un homme : un mouvement régulier, qui balançait au-dessus de deux tiges parallèles, dont le métal brillait, tout le vêtement d'un homme, les pieds ou les souliers séparés du sol, comme ceux d'un pendu ou d'un épouvantail. Les souliers touchaient le sol, un temps, toujours le même, qui était le temps qu'il fallait à la lourde tête pour s'incliner, ce qui déplaçait comme d'un pas en avant les tiges de métal, et de nouveau l'homme pendu (ce ne pouvait être qu'un homme) se balançait.

Ilse, toute rose d'avoir couru.

- Bonjour, dit-elle.

- Bonjour, dit l'homme

- J'étais malheureuse, dit-elle. Je suis heureuse.

- Je suis heureux, dit l'homme.

Elle ne dit pas ce qui la rendait malheureuse. Il n'avait pas à dire pourquoi il était heureux. Un pendu, d'ordinaire, n'a pas l'air heureux. Celui-ci n'était pas de la variété ordinaire. Il avait le visage d'un homme qui est toujours heureux. Rien de malade, rien de tendu parmi les traits de ce visage. Rien de crispé. C'était un beau visage long, au nez droit un peu long ; le front haut barré d'une mèche d'argent qui dépassait du chapeau. Avait-il l'âge des cheveux d'argent ? Ce ne devait pas être un homme jeune, mais il avait la jeunesse éternelle de son bonheur ; la même jeunesse, le même bonheur dans ses yeux noirs, des yeux qui riaient quand ils regardaient Ilse. Le veston, le pantalon étaient mieux que propres. Ils avaient même le luxe discret que peut accorder à son vêtement un homme pendu entre deux tiges. Les autres pendus auraient jugé que c'était beaucoup de raffinement pour un pauvre corps de pendu, qui n'était presque plus qu'un vêtement. C'est qu'ils n'ont pas le crâne qu'avait celui-là, de qui plus d'un juge aurait envié le crâne.

-Je m'excuse, dit-il, de ne pouvoir vous tendre la main.

Ce n'était pas que ses mains fussent aussi mortes que les jambes. Puissantes et souples au contraire, au bout de bras puissants ; mains et bras, seuls serviteurs au service d'un crâne. Mais il voulait dire, comme Ilse savait, qu'il était imprudent de suspendre le mouvement régulier de la mécanique. Ilse, à coté de l'heureux pendu gardait la distance qui était convenable à ne gêner aucune manoeuvre. De près, il était clair que le crâne commandait à tout, calculait tout, l'effort, le balancement, où poser les tiges de métal, où reposer un instant les pieds. Les actes compliqués s'accomplissaient sans aucun bruit, grâce aux énormes caoutchoucs dont étaient munies les tiges. L'homme respirait amplement, mais en silence. Il fallait être attentif au gonflement des épaules, à la sueur qui ruisselait sur le beau visage pour comprendre quelle énergie exigeait pareil exercice. « Encore la moitié du pont » fit l'homme, en arrivant au pont. Au milieu du pont, il s'arrêta. Par on ne savait quelle fantaisie administrative, une pierre massive, qui tenait du billot par la forme et de la borne kilométrique par la hauteur, marquait exactement le milieu du pont.

À l'heure des gamins, on se disputait ce belvédère pour gamins, d'où l'on aurait pu, nuit et jour, contrôler les arrivées et les départs. Juché sur la pierre le moindre gamin dépassait le parapet de plus d'une tête. Enjamber, dominer à califourchon l'empire des trains comme un César équestre, c'était le délire des gamins et la terreur des mères. Quand une délégation des mères s'en venait en expédition punitive, les gamins avaient le temps de voir venir, assurés de l'impunité, car il aurait fallu les cerner pour les saisir, combiner un plan et un horaire, les investir à la fois

de Plaisance et de Vaugirard. Elles exposaient leurs doléances à l'agent de service qui surveillait la porte de l'école, rue de l'Ouest, mais que pouvait la police ? « Vous n'avez qu'à les fesser vos mioches » disait l'agent. À quoi, les mères : « Même qu'ils n'auraient rien fait, Monsieur l'Agent ? Et la justice, alors ? » L'agent grognait, qui n'osait pas répondre, comme Monsieur Goethe, qu'il préférait la fessée préventive à un accident. Tout le quartier en émoi, aux Rameaux de cette année, à l'histoire de ce marmouset de la Maternelle qui avait joué au César, qui avait perdu l'équilibre et que ses camarades avaient tenu, plus d'un quart d'heure, à la force des poignets, en attendant du secours, une rame de wagons sous l'imprudent César toutes les trois minutes. Et qui punir ? Le César de la Maternelle en fut une semaine au lit, par une fièvre de peur, et l'on était bien obligé de féliciter les camarades. Il fut question, quelques jours, d'interdire le pont ; puis l'enfant se guérit de sa fièvre ; on oublia le dangereux belvédère. On ne peut pas supprimer les trains et les ponts, à cause de l'imprudence de tant de petits Césars !

La même pierre, qui était désastreuse aux gamins, était amicale à l'infirme. L'homme aux tiges de métal, qui n'avait pas la liberté de s'asseoir, trouvait à s'y appuyer, assis sans s'asseoir, comme les chanoines à leurs vêpres, qui sont des chanoines debout, mais cependant assis, grâce à cette planchette de dossier si bien nommée Miséricorde. Tout ce qui touchait la vie de cet homme devenait bonté, sollicitude, miséricorde. Une pierre, qui pouvait être tragique, était une pierre heureuse. Les gamins n'auraient pas été si batailleurs, vantards et risque-tout, s'il avait assisté à leurs jeux. Il n'aurait pas crié des ordres ou des menaces. Il n'aurait point parlé de fesser ou de tirer les oreilles. Il n'avait point de force à gaspiller. Il employait toute la sienne à ce trajet, du coin de la rue Vercingitorix à cette borne au milieu du pont. Il parlait presque à voix basse, pour ne point gaspiller.

Un jour, il n'avait pas bien calculé la pesée de sa tête en avant ou l'angle de ses tiges, l'une avait glissé. Qu'elle glisse donc et qu'elle tombe ! Il avait ouvert la main pour ne pas tomber avec elle sur le trottoir. Grâce à l'autre tige, habilement dirigée, il était arrivé à ne pas tomber tout à fait, collé au mur par une seule béquille comme par un contrefort. Il ne pouvait rien de plus. Ne pas injurier le sort ni le pavé glissant, ne pas se plaindre, sourire encore, être heureux de son bonheur, même collé au mur sans un mouvement, c'était tout simple ; cela ne dépendait que de lui. Il avait raison être heureux : à peine au mur, il vit deux tresses blondes qui volaient, une jeune demoiselle qui lui souriait, qui avait ramassé la béquille, qui la plaçait déjà, qui s'entendait si bien aux points d'appui, au

balancement, que la mécanique était en route. Et, quand elle eut vérifié un moment la régularité de la mécanique, d'une voix familière :

- Bonjour, dit-elle.

Et lui :

- Bonjour. C'était leur mot de passe pour toujours.

Elle n'avait pas dit son nom, ni ce jour-là ni un autre. Qu'importe un nom ? Elle ne disait jamais « à demain », « à bientôt » ou « je ne suis pas venue parce que j'étais en voyage », ou « j'ai beaucoup de travail, c'est l'époque des examens. » Est-ce voyager, travailler, qui importe ? Elle n'interrogeait pas. Il n'allait pas vers elle ; c'était elle qui venait à lui, pour dire ; et, chaque fois, elle ne dit que ce qui importe. Elle le dit aussitôt. Qui apporte un bouquet le donne et n'en parle plus. Elle disait et ne parlait plus. Une fois, elle avait dit : « Je l'aime depuis que je l'ai vu. » Il y avait bien deux ans qu'elle l'avait dit. Une autre fois : « Ne pas dire que l'on aime, quand on aime, ce n'est pas encore aimer. » Un jour (c'était quelques jours après Pâques) : « Il m'aime. » Elle était grave, presque sombre. Elle accompagna sans rien dire, à sa manière. Rien de plus naturel, puisqu'elle avait dit ce qui importait. Mais, au milieu du pont, et regardant cette pierre massive, borne ou billot, comme si elle parlait. à la pierre : « Si un jour il ne m'aimait plus je me tuerais. » Son compagnon était si proche derrière elle qu'il n'avait pas pu ne pas l'entendre. Elle le regarda. Rien n'avait bougé sur le beau visage long ; pas le moindre signe de surprise, de réprobation ou de compassion. Allait-il parler ? Mais que pouvait-il dire qui fût plus éloquent que son visage de bonheur ? Il s'appuya à la pierre, plus dressé qu'assis. Ce n'était qu'une épave d'homme, s'il acceptait d'être une épave. « J'ai de la chance, dit-il enfin. Ils ont posé cette pierre pour moi. Je ne l'aurais pas aussi bien choisie si je l'avais choisie moi-même. »

Quelle douceur ! Que de délicatesse à ne jamais parler que de soi et de ses chances ! Cette pierre, que toutes les mères d'un quartier maudissaient, qui si facilement serait la première et la dernière marche avant la porte de la mort, ce n'était plus une pierre maudite, mais un don ; il en remerciait la pierre, les hommes, comme il remerciait le soleil être le soleil, malgré la fournaise et la sueur.

Depuis ce jour d'après Pâques, Ilse passait à côté de la pierre maudite sans frayeur, sans voir autre chose, au-dessus de la palissade, que le ciel et les nuages. Elle ne sentait plus le désir de monter sur la pierre, et encore de se pencher, comme elle avait fait le lendemain de l'aventure du petit César. (Elle aurait enjambé, là-haut, pour dominer un moment a califourchon, si les nuages ne lui avaient semblé tout à coup d'immenses et

terribles nuages dans un autre ciel). Elle avait compris une fois pour toutes que, chaque jour à trois heures, neige ou soleil, elle avait le droit de courir à la rencontre d'un homme, qui était plus qu'un homme et moins qu'un homme entre deux béquilles, et, s'il lui arrivait d'être malheureuse, de lui remettre pêle-mêle tout son malheur en trois mots de phrases, pour qu'il le brûle, pour qu'il en tire du trésor de bonheur, comme les fées de son enfance tiraient un carrosse d'or d'une motte de beurre ou d'une citrouille. Quand elle disait : « J'étais malheureuse », c'était lui dire qu'elle ne l'était plus.

Aujourd'hui, en compagnie de son ami le pendu, elle aurait croisé Ilse méchante à moitié du pont, elle lui aurait montré les cornes (Hou ! la méchante !) et elle l'aurait invitée à gravir au plus vite la première et dernière marche, à se fracasser ses méchants os sous les roues des wagons, une rame toutes les trois minutes.

- Elle nous attendait ! dit l'ami pendu.

Ilse tressaillit. Il ne s'agissait pas d'Ilse la méchante mais de Gribiche, qui n'était qu'une toute petite chatte, dont c'était la race d'être aussi petite ; la race Gribiche dans l'espèce Chat comme la race Ilse dans l'espèce Homme : personne n'aurait pensé, en voyant Ilse : « Quand elle aura grandi ; » on ne pouvait pas l'imaginer aux dimensions d'une géante bavaroise. De même Gribiche, qui était une chatte parfaite, être tout à fait une chatte aux dimensions d'un enfant-chat. Les adorateurs de Gribiche savaient qu'elle était princesse. Elle ne jouait pas ; elle réservait ses politesses, elle n'acceptait que de rares caresses. Elle n'avait du ronron que par privilège. Elle ne débarquait pourtant ni de Sumatra ni de Point-à-Pitre ; elle était née dans un grenier de la rue du Moulin-de-Beurre ; elle ne ressemblait ni à un caniche ni à un hibou ni même à un tigre ; offusquée si des courtisans ignares la prenaient pour un chat, car elle était chatte, à le faire savoir ; ses trois couleurs (comme chatte se doit), des yeux d'enjôleuse, flexible, sans poids, la détente d'un arc lorsqu'on essayait de la saisir.

Chaque jour, un moment avant trois heures, Gribiche, comme par hasard à l'abri de la borne-belvédère, s'occupait furieusement à sa toilette. Quand l'homme aux béquilles était à ses dix pas de béquilles, elle sortait de son abri et s'avavançait en souveraine, cette légère dérogation à l'étiquette comme un hommage. Puis elle accompagnait, passant et repassant entre les béquilles, sans peur aucune du balancier à costume d'homme, un prélude d'apparat aux grandes orgues du ronron. L'illustre visiteur, confortablement appuyé contre la pierre et délivré de ses béquilles, elle lui sautait sur les épaules.

Le menu fretin des adorateurs aurait été bien surpris que la même Gribiche fût une chatte si experte en l'art de toutes les caresses. Elle en avait d'ardentes, d'autres, les plus tendres, à seulement frôler de son cou de chatte le cou de l'homme. L'homme, d'une main savante, rendait parfois une caresse pour tant de caresses ; cela suspendait d'extase le jeu des orgues. Bien sûr, il avait un petit paquet dans sa poche, et plus d'un ; Ilse aussi, quand elle était du rendez-vous, apportait son paquet. Mais ce n'était pas pour ce que l'homme tirait du paquet ! Il fallait souvent insister, le gras du jambon en évidence. Elle aurait préféré les caresses de l'homme au gras, ou simplement ce privilège, qu'il lui accordait, de frôler, de tendre une patte jusqu'à l'oreille, d'enfouir son front d'amoureuse entre le cou et le menton.

Ilse se disait : « Elle l'aime. Ce n'est pas une chatte qui a faim ou qui ne vient que pour les friandises. Elle les accepte : cela fait partie de la politesse. Est-ce que je ne mange pas les bonbons et les gâteaux de Jacques, puisqu'il est entendu que je suis gourmande ! Mais je me priverais de gâteaux ma vie durant pour une minute de plus au cou de Jacques. Gribiche doit avoir quelque part, dans le quartier, son coussin au coin du feu, son assiette de lait, ses chatons à elle, sa vie de chatte à elle, comme j'ai la mienne. Elle se dérobe si je veux la caresser. Si je venais seule, désormais, à ce rendez-vous, elle ne viendrait plus. Ce n'est pas avec moi qu'elle a ses rendez-vous. »

Gribiche sur l'épaule, l'homme avait son long visage de bonheur, la même paix, la même bonté dans la façon d'entr'ouvrir les lèvres, la même royauté dans ses yeux noirs ; mais, de temps en temps, quand il rendait une caresse, une main à cette chatte sur son épaule, était-ce de douleur qu'il fermait un instant les yeux, comme si le mouvement était la cause d'une douleur ? Le visage aux yeux fermés était un visage de souffrance, où la souffrance n'enlevait rien au bonheur.

« L'autre jour, se disait Ilse, je m'étais proprement coupée, chez Jacques au tranchant de cette vitre cassée : une coupure aussi méchante qu'Ilse méchante. J'en dansais de souffrance. Est-ce que j'en avais moins de bonheur ? Quand il se mit en devoir de me laver la coupure, j'avais des larmes qui me coulaient au long du nez. Jacques, qui n'est pas toujours aussi tendre, mit tout à coup un baiser sur mes larmes ... Ah ! que j'avais du bonheur ! Et maintenant, entre Gribiche et les béquilles, je suis heureuse. Jacques, Nestor, la demoiselle, le Colonel, j'ai tout donné pêle-mêle aux beaux yeux noirs pour qu'ils les brûlent, et tout de suite, à seu-

lement apercevoir les deux tiges et mon cher ami le pendu, la demoiselle pouvait bien me regarder sans me voir, Jacques s'envoler comme une hirondelle, j'étais sauvée ; le soleil ou l'homme avait tout brûlé dans une flamme de bonheur. Est-ce que cela m'empêche de souffrir à chaque fois que je pense, et j'y pense, à Jacques, à la robe blanche ?»

Les yeux fermés, l'homme s'attardait, aujourd'hui, à caresser la petite chatte ; d'une main si souple, si savante, d'un mouvement si facile que ce ne pouvait être le mouvement de sa main qui fût la cause de sa souffrance. « Nous n'avons que les mêmes caresses de nos doigts, se disait Ilse, pour une chatte, pour un enfant, pour un châle de Bavière, pour Jacques ou pour Ilse. » Un vêtement qui se balance, on a vite fait de dire que c'est un pendu que le vent balance, ou un épouvantail, que les pantalons sont vides de jambes, qu'il n'y a plus de poitrine, plus de coeur à l'intérieur de la veste, ou plus rien à l'intérieur du coeur, que c'est un corps qui n'est plus rien, des mains qui ne sont plus que des mains à béquilles, que cet homme n'est qu'un pur esprit, un bonheur pur ; on oublie toujours trop vite que c'est encore tout un homme, un coeur, des jambes, sous l'apparence d'un épouvantail ; que les doigts qui caressent, s'ils hésitent, s'ils s'attardent, hésitent, s'attardent à des souvenirs d'autres caresses, que tous les souvenirs, toutes les souffrances vivent et brûlent dans les yeux noirs d'un long visage de bonheur, même si les yeux se ferment pendant le temps d'une caresse.

La chatte Gribiche (qui ne répondait à ce nom qu'à la borne au milieu du pont) se déprit soudain de la caresse qui s'attardait, sauta de l'épaule sur le parapet et disparut. C'était ainsi à chaque rendez-vous. Il était inutile d'appeler. Sur la corniche du pont, de l'autre côté du parapet, Gribiche entendait ce Gribiche, qui n'était plus son nom, et s'en revenait, mironton-mirontaine, tout droit à sa rue du Moulin-de-Beurre. Ilse ni l'homme n'appelaient. Ils déposaient les restes de leurs petits paquets sur la pierre, en offrande ; les matous du quartier se partageaient l'offrande.

Quand la mécanique à nouveau fut en route, Ilse, exacte à la consigne (« Ne t'éloigne pas » avait dit le Professeur) : « Bonjour » dit-elle. À reculons devant le balancier, elle voulait voir le visage, et s'il était toujours tout le bonheur d'un homme sur un visage. Le visage souriait d'un long sourire de tout le beau visage. Les yeux riaient.

- Je suis heureuse dit Ilse. Bonjour !

- Bonjour ! dit l'homme. Je suis heureux.

Ilse à la cochère : « Je suis heureuse. J'ai dit que j'étais heureuse. »

*

Chapitre XX

Vert tendre

Si, à la même heure, elle avait pu demander à Jacques s'il était heureux Jacques lui aurait répondu que d'abord c'était une question idiote, deuxièmement qu'il n'avait pas envie d'y répondre ; ensuite qu'il faisait trop chaud et qu'il avait trop marché pour répondre.

Après avoir constaté qu'il n'avait pas faim, il s'était habillé (croisé bleu, souliers de sport) parce qu'il n'avait pas faim ; puis il était sorti parce qu'il était habillé ; aussi parce qu'il ne voulait pas répondre ni se répondre à des questions idiotes, du genre : « Jacques, es-tu heureux ? » Une fois sorti, il avait marché parce qu'il était sorti. Il aurait pris l'autobus ou le métro s'il avait eu un but, mais il était sorti sans aucun but.. Aussi parce que, s'il marchait, il n'avait pas à se répondre à la question idiote ; assis dans un autobus ou debout dans le métro, il n'aurait pas répondu davantage, mais il aurait posé la question ; le métro ou l'autobus sont propres à s'y poser des questions ; à force de s'y poser la même on finirait par répondre. À peine dépassé le métro Pasteur, il avait une bonne raison : puisqu'il avait dépassé une station de métro sans y entrer, un arrêt d'autobus sans s'arrêter, il n'avait aucune raison de s'arrêter à un autre arrêt ni d'entrer dans une autre station. Il marcherait donc ; il avait marché.

Marcher au long des boutiques, quand on refuse de répondre à une question que l'on se pose, a ceci de salubre que ce sont les boutiques qui ne cessent de vous poser toutes sortes de questions. Par exemple, rue de Sèvres : Jacques ! Jacques ! Du fromage ? Une moitié de lapin ? Une volaille ? Un lit d'hôpital ? Un mobilier de jardin ? Des culottes de garçonnet ? Toutes questions idiotes, mais qui avaient le mérite de n'être pas la sienne. Un peu plus tard, il ne rencontra que des Ministères. Les affiches blanches lui proposaient des concours et des emplois, des femmes exotiques sous des palmiers, des panoplies complètes, la gloire et des retraites de sous-officiers. Jacques ! Jacques fuyait. À la Chambre, il ne fit que se dire : « Que c'est laid ! » Il ne serait jamais député ni ministre ; nulle question à lui posée par le fronton ni les colonnes ; ni par le pont ni par les quais, ni par la place où l'obélisque donnait de la vraisemblance au soleil d'Égypte.

À partir des Boulevards, il y eut de l'offre à sa demande. Hélas ! quand le soulier lui plaisait à l'étalage, le magasin était fermé. De midi à deux heures le désir était un vain désir. Si le magasin était ouvert, Jacques se meurtrissait les pieds aux souliers qu'il essayait. Une vendeuse lui dit : « Vous êtes difficile. »

Pour les costumes d'été, c'était une autre chanson. Jacques jugeait du costume par le mannequin. « Est-ce que j'aurai l'air aussi bête ? » Parce que le mannequin était brun, le costume n'allait qu'aux bruns. « J'ai le malheur d'être blond. Tous les mannequins sont des bruns. Je suis condamné à périr par la chaleur cet été. On m'a jeté un sort ! » Si, par hasard, le mannequin était blond : « C'est un gigolo, disait Jacques. Je ne suis pas un gigolo. »

De sa démarche nonchalante, un peu berceuse, et qui se souvenait rêveusement de la marine, il chaloupait de vitrine en vitrine. Allait-il rennager dans la marine pour le seul amour de l'uniforme ? Col bleu, maillot blanc et bleu, la taille libre, et cette invention cocasse des pantalons à pont, qu'il avait eu de joie à se costumer en matelot ! Le costume en fit un matelot. Jamais l'uniforme des Jésuites de Laval n'avait fait de Jacques un Jésuite. « Jacques baissez les yeux » lui disait on à Laval. À quoi Jacques avait répliqué, un jour de trop de franchise : « Si je baisse les yeux, je dors. » Ce mot, inscrit au dossier, avait dû décider de sa perte. « Si je me payais un costume de matelot ? Il se ne m'a jamais vu en matelot. »

Il se ! Ce nom, qui n'était que le sourire de ses lèvres quand Jacques souriait, l'éclaira brusquement. « Cela m'apprendra à vouloir acheter un

costume, des chaussures, n'importe quoi sans l'avis, le choix, la compétence d'Ilse ! Autant naviguer sans pilote ! Me voici, rue de la Lune, à regarder les Brioches de la Lune... Irai-je ainsi jusqu'à la République ?» Il fit le point. Il était dans les parages du Conservatoire, mais il ne savait pas si Ilse devait ou non travailler, l'après-midi, au Conservatoire. « Tu devrais t'habiller à Dorian Gray. Trottoir de gauche, en sortant du Conservatoire, avant Fashionable.» Cette phrase d'Ilse, comme une bouée au matelot, qui remonta le courant, trottoir de droite, jusqu'à hauteur d'une étroite boutique, et traversa comme à la nage, parmi les voitures, glissant, se fauflant, invectivé par les chauffeurs, sifflé par un agent : c'était tout Jacques, parfait exécutant, et ravi d'obéir en désobéissant.

Les mannequins de la vitrine n'étaient blonds ni bruns, des cheveux verts, d'autres rouges, pas d'état-civil, à peine des mannequins, des paniers ou des carcasses de quelques joncs tressés, qui indiquaient des formes, et, là-dessus, des étoffes drapées évoquaient vestes ou pantalons. Les visages de paille n'étaient que pour rire de ces visages que l'on expose dans les vitrines. « À la bonne heure ! dit Jacques. Ilse ne s'est pas trompée. Et d'ailleurs, quand se trompe-t-elle ? Ici, c'est à moi d'avoir l'air que je veux avoir ; stupide si je veux, mais on ne l'impose pas. »

Un monsieur entre deux âges replaçait le loquet à la porte, ouvrit la porte à Jacques, le sourire total dès son premier regard vers Jacques, qui vit tout Jacques et s'en empara.

C'était une espèce de Riquet-à-la-Houppes colossal, non pas difforme mais énorme, roux d'un roux intense de la houppes au soulier, les yeux roux, du son aux joues, aux mains, des houppes aux phalanges, et le ruissellement du même roux, successivement chemise, cravate, veste, pantalon, chaussette, les différences par les étoffes différentes. Le grand Jacques lui arrivait à la cravate. « Monsieur ! » dit le colosse fauve, en s'inclinant.

Il n'avait pas la voix d'un fauve ; une voix suave au contraire, instrumentale, à vous jouer de tous les instruments, du basson à la clarinette. Il ne disait pas, il modulait, l'orchestre entier sous chaque mot. Son «Monsieur», pour recevoir, aurait duré le temps d'une fugue, s'il avait osé. Volontiers, une double fugue, à l'entrée de Jacques. Après son «Monsieur», le bras levé, un chef d'orchestre qui suspend l'orchestre, le fauve émerveillé attendit le désir de Jacques.

- Ne plus avoir si chaud, dit Jacques.

- Oui ! oui ! oui ! répondit le colosse, sur trois tons, soulevant, déchaînant l'orchestre.

Que n'avait-il compris aussitôt ? Il riait, il dansait, de ne pas avoir compris. Car le fauve avait une légèreté de gazelle. Maître de ballet, tout un corps de ballet dans un homme, comme il était tout un orchestre.

Une marche processionnelle autour de Jacques, pour se pénétrer, puis une fuite au fond de la boutique, compliquée d'escalade ; il revint, portant à bout de bras, un seul coupon, qu'il déroula sur une table, devant Jacques, comme une oriflamme.

- Voici ! (un coup de timbale, à l'orchestre). Il reprit du souffle pour le récitatif : je me permets de dire : voici ! Il paraît que c'est une étoffe. Et c'est une étoffe ! Mais sans épaisseur. La peau ne sent pas l'étoffe. Elle respire, là-dessous. La jambe, le genou, la cuisse, vous aurez l'impression d'être nu. Nu ! Se promener les cuisses nues à Paris, grâce au Palm-Beach ! C'est le miracle de cette étoffe.

Les mains rousses, voluptueuses, esquissaient, modelaient une jambe, un genou.

- Quant à la couleur, confiez-vous à moi (un soupir de cor). Je suis un artiste. Je vous montrerais dix et vingt couleurs, vous choisiriez à la fin cette couleur de vert, qui n'est ni le vert d'eau ni le vert amande, qui est un vert, je crois, qui vous attendait. Un vert tendre, discret, aristocratique. La nuance si particulière de vos cheveux (ce n'est pas le blond de tout le monde), la couleur de vos yeux, votre teint (excusez-moi : je suis artiste) il suffit de ce vert pour que tout sonne, dans une harmonie qui n'est que la vôtre.

Il chantait, dominant l'orchestre. Jacques, au bord du rire, ne perdait pas un mot, afin de tout répéter à Ilse. L'étoffe était de son goût. Il n'aurait pas soupçonné qu'on pût s'habiller de vert tendre sans ridicule. Il tâta l'étoffe réfléchissant.

- Je vous fais confiance dit-il.

À ce mot, l'orchestre exulta.

- Ce mot récompense une vie d'artiste !

- Mais, dit Jacques, je suis peut-être trop difficile. C'est aujourd'hui qu'il me faut un costume. Vous ne vendez que sur mesures.

- Oui ! oui ! oui ! gamme descendante, sur le mode des lamentations. Que faire ?

- S'il n'y a rien à faire... Jacques déjà avait eu comme un mouvement de retraite vers la porte. Rien n'échappait à l'attention du colosse roux, qui se jeta entre Jacques et la porte.

- C'est à croire, dit-il, que la couleur de vert n'était pas seule à vous attendre.

Son émotion était telle qu'il ne modulait qu'à peine. Il laissa Jacques sur cette énigme et disparut dans un arrière-fond de la boutique, plus

loin que les coupons. Il en rapporta un carton, qu'il ouvrit, qui contenait un costume tout fini ; c'était l'étoffe ; c'était le vert.

- En principe, dit-il, nous ne travaillons que sur mesures, mais il nous arrive de couper quelques costumes, à des mesures qui sont classiques. Essayez celui-ci. Je me suis amusé à donner les mesures d'un jeune homme qui serait le client idéal. Je parie que vous êtes le client idéal !

Quand Jacques apparut dans le costume, nul doute, c'était le costume de Jacques, au plus exact des mesures. Du coup, Riquet-à-la-Houpe retrouva son éloquence et sa voix ; pas un instrument ne manquait à l'orchestre.

- Regardez-vous ! Admirez-vous ! Vous êtes le client idéal ! Je l'aurais parié au premier coup d'oeil. Votre complet bleu est d'excellente coupe, mais ... excusez-moi ... il vous vieillissait, si un costume était capable de vous vieillir ... Que vous êtes jeune dans ce vert tendre !

Jacques était du même avis. Et combien de fois Ilse lui avait dit que le croisé bleu le vieillissait et qu'elle préférerait le bleu lavé de la salopette ? Jacques, tout à fait en confiance, choisit encore deux chemises trois cravates, des socquettes ; ou plutôt c'est le colosse qui choisissait, toujours accompagné de sa musique.

- Je connais tout des jeunes gens, disait-il, ce qu'ils aiment, ce qu'ils rêvent de porter ; et souvent, on leur interdit de le porter. On leur fait porter excusez-moi ... des complets sombres, d'excellente coupe, mais qu'ils n'aiment pas, qui ne leur vont pas. C'est la faute des femmes. Ah ! les femmes, Monsieur ... Elles voudraient garder le monopole de l'élégance, de la fantaisie, de la beauté. Elles sont jalouses.

De plus en plus familier :

- Vous allez dire que je deviens trop familier. Mais enfin ... je sais que vous cherchez aussi des chaussures ... Voilà !.. J'avais deviné. Traversez le boulevard. Ce magasin-là ... Vous voyez ! Dites que vous venez de la part de Monsieur Erick, de votre ami Erick...

Au nom d'Erick, un jeune vendeur s'empressa, descendit boîte sur boîte, essaya, conseilla, ne songeant même pas à dire que Jacques était difficile. Ce qui était difficile c'était d'unir quelque autre couleur à la couleur de vert.

- Évidemment, vous voulez de la couleur, disait le vendeur, essayant encore une paire, demandant à Jacques de s'approcher de la porte, pour ne juger qu'à la lumière du jour. Vous êtes sûr de ne pas être trop serré ?

Enfin Jacques put affirmer que son pied était tenu mais non serré, que le rapport du vert de la chaussure (un daim souple, ni clair ni sombre) à l'autre vert le contentait absolument, que Monsieur Erick ne serait pas déçu.

Le vendeur, en raccompagnant :

- Mon souvenir à Monsieur Erick ...

- Vous avez le souvenir du jeune vendeur, dit Jacques à Erick le Colossal, qui ficelait le paquet du tout, Jacques de nouveau en complet bleu.

- Je vous fais une remise, puis que vous êtes le client idéal. J'espère que vous deviendrez mon client.

- Me voici votre client. Avant d'entrer chez vous, je pensais que le seul costume qui m'irait jamais serait l'uniforme de matelot, que j'ai porté ...

L'orchestre gronda, le roux flamba des pieds à la houppe.

- Vous avez été matelot ! Moi, j'ai servi dans la marine norvégienne, jadis quand j'étais aussi mince que vous ... Mélancolique : Que c'est loin ! La Norvège ... la marine ... ce temps-là !.. Des souvenirs ! Mais des souvenirs impérissables ! Ils me font vivre. Pour le reste, je rends service. J'aide les jeunes gens à reconnaître leurs goûts, la cravate qu'ils aiment, tout ce qu'ils aiment. Cela m'amuse de faire l'oracle. Par exemple, tenez : l'autre jour, un ami voulait savoir de moi s'il avait raison de se marier ...

- Qu'avez-vous répondu ? dit Jacques, soudain attentif.

- J'ai répondu : Si elle vous conseille de vous habiller chez moi, mariez-vous ! Qu'en dites-vous ?

- Je dis ... fit Jacques en riant, je dis ... que vous aviez raison.

Le colosse fut un peu surpris du rire de Jacques, un rire qui avait du vert tendre.

Jacques prit le métro à la station la plus proche, parce qu'elle était la plus proche. Aussi, parce qu'il n'avait plus à craindre de se poser une question idiote, qui n'était plus idiote, qui n'était plus une question. Il avait encore mal aux pieds, mais il aurait pu revenir à pied rue du Château sous un soleil d'Égypte sans mal aux pieds, sans s'apercevoir du soleil.

Pendant que le Rouquin de Norvège bavardait, ivre de bavardage et de musique (c'était son droit), Jacques écoutait un autre bavardage, de

Jacques à Jacques, une autre musique a travers la norvégienne, comme une partita de violoncelle. Le bavardage de Jacques avait du rapport à la question. « Quand une fille parmi les filles est indispensable au choix d'une étoffe, d'une cravate, de n'importe quoi ; quand la seule façon de se passer de la dite est de faire choisir par un représentant expressément désigné par la dite ; quand le choix que propose le représentant correspond si bien au choix que l'on ferait si l'on choisissait tout seul qu'on aurait presque l'illusion de choisir soi-même tout seul ; quand la jeune fille ci-dessus distinguée parmi les filles est toujours et sans exception celle qui allait dire ce qu'on dit ou qui dit ce qu'on allait dire, la seule à pouvoir le dire ... Jacques ! Jacques ! Cette question sous mille formes n'a que la forme d'un contrat, qui ne peut avoir que cette forme puisqu'il est un contrat ; et le seul contrat entre la fille et le garçon, entre elle et moi, Monsieur Jacques Lerrand d'une part et Mademoiselle Ilse Moser d'autre part, c'est un contrat de ... » Il ne manque plus que le dernier mot et les signatures.

Jamais personne n'avait monté aussi vite l'escalier D. À bas le bleu-croisé ! Les souliers de sport ... aux galères ! Ce fut, en un moment, un désordre à horrifier la Langouste. Jacques aurait embrassé de bonheur la Langouste, Nestor, Irma la chienne. Il embrassait le carton, le costume, les socquettes. Il chantait. Il oubliait de chanter. Il fit une exposition générale sur le divan, chemises, costume, tout. Il retira les petites épingles aux deux chemises, car il faudrait décider de l'une ou de l'autre. Il se dit qu'il n'était rasé que du matin et qu'il convenait de se raser. « Eu égard à la circonstance, pour parler comme mon père. » Se rasa, se coupa, pesta de s'être coupé. « Je n'avais pas de barbe car je n'ai pas de barbe ! Je vais répandre mon sang à la trace, maintenant, tâcher la chemise, le costume. » Il se remit à chanter, improvisant sur un air d'Opéra : « France ! France ! Voici mon sang ! » Il rougit des mouchoirs, essaya de l'eau chaude et de la froide. « Pourquoi faut-il, disait-il à Jacques devant sa glace, que, dans les circonstances, puisque circonstances il y a, tu te balafres comme un étudiant d'Iéna ? Double-France tu fus et tu resteras, Jacques ! » Double-France, sous la douche, se savonna la sueur égyptienne, la poussière des ministères, l'odeur du boulevard et du métro ; puis il se sécha les cheveux au séchoir (un luxe qui datait d'hier, pour Jacques) ; il laissait encore de son sang sur le séchoir. « Ah ! Flûte ! (c'est ainsi que l'on disait au collègue de Laval). Flûte ! Mais... Jacques, où as-tu la tête ? Et la lavande ?... »

Tout à la gravité de la circonstance, il n'avait plus pensé à la lavande. La bénéfique lavande arrêta le sang, parfuma tout Jacques et la circonstance. Il n'était que juste qu'elle fût de la fête. Chemise, cravate,

socquettes, le représentant délégué avait si bien choisi qu'il n'était plus nécessaire de choisir.

« Six heures ! À force de baguenauder... Monsieur le Professeur, j'ai bien l'honneur... Comment vais-je dire ? J'aime votre fille... Il le sait ; il n'est pas aveugle, le professeur ! Cela doit se voir. Et puis ... on peut aimer sans épouser... C'est vrai que j'épouse ! Jacques ! As-tu appris la nouvelle ? Tu épouses... Je n'aurais jamais cru cela de toi. Il faut que ce soit toi qui m'apprennes la nouvelle. Puisque tu épouses, dis-moi comment on demande la main d'une demoiselle à Monsieur son père !.. »

Le complet sur Jacques, Jacques à peu près dans le complet. Même un complet qui va comme il allait, à la perfection du complet, ce n'est pas tout. On y pense, ne serait-ce que pour penser qu'il va. Mouchoir, clefs, portefeuille ; des intrus, à qui le complet résiste. Les souliers de même ; souples comme gants ; oui ; des gants neufs. L'idée du mariage aussi est une idée neuve. Il avait raison, le Norvégien !

À la porte du professeur, il commence à sentir que le complet sera le sien, les souliers les siens, Ilse sa femme. « Ilse, ma femme ! » Il ne s'est jamais dit ces mots. Ilse a ouvert la porte. Un peu plus, il lui disait : « Ilse, ma femme ! » pour entendre le son des mots.

- Le Professeur Gunther-Amédée Moser aurait-il la bonté de me recevoir ?

Une révérence, à l'allemande. Les fantaisies de son Jacques sont innombrables ; il ne dit jamais rien comme un autre dirait.

- Entre, Jacques. Ne reste pas sur le palier.

- Excusez-moi, Mademoiselle. Ce n'est pas vous que je viens voir. J'ai l'honneur de solliciter de Monsieur votre père un entretien privé d'une durée de cinq minutes. Une minute suffirait. Cinq, on aura le temps de s'asseoir et d'échanger quelques propos sur la circonstance.

Ilse, en s'en allant vers la cuisine :

- Ne laisse pas la porte ouverte, Jacques ; entre. Tu ne veux pas entrer ?

Jacques ne bouge pas de son paillason.

- Je ne joue pas, Ilse. La circonstance est tout à fait désagréable ; je t'expliquerai. J'ai besoin de parler à ton père, seul à seul. Pas plus d'une minute, mais une minute. Ce sont de ces choses qui n'arrivent qu'une fois dans la vie. Heureusement je ne suis pas fait pour les circonstances. Je te prie de m'annoncer à ton père.

Ilse, le visage chaviré, devant un Jacques sérieux, presque sévère.

- C'est donc grave ?

- Oui, c'est grave ... Enfin, ce n'est pas une plaisanterie.

- Pa ne rentrera certainement pas avant huit heures ; plus tard peut-être. Nous l'attendrons tous les deux.

- Il n'est pas rentré ? Allons, bon ! J'en suis pour une seconde séance de paillason. La première doit être la plus désagréable. Je reviendrai.

Il dit cela de cette manière enjouée, qui est la sienne, mais ému et cachant mal son émotion. Un rapide baiser sur le nez d'Ilse.

- Pour vous, Mademoiselle, sans la permission du professeur.

À quelques marches, il se retourne : « C'est mieux. Je m'aperçois que j'avais oublié mes gants et mon haut-de-forme. »

*

Chapitre XXI

Lisez l'adresse

Cette manie de glisser, un coude sur la rampe, au lieu de descendre comme on descend ! Le haut-de-forme serait tombé. Jacques, à la boule de la rampe : « Flûte ! Et mon vert tendre, mon beau costume ! Jacques, tu n'as plus dix ans. Tu viens de faire, et de ne pas faire, une demande en mariage. Rectifions ! »

Les deux marches après la boule, Jacques descend, s'avance, très Double-France. Un connaisseur en matière de mode masculine, à la seule coupe du pantalon, à la veste courte, à la couleur tendre, n'aurait pas eu besoin de lire le D.G. sur la soie de la doublure. *Dorian Gray* ; on ne pouvait se tromper sur l'origine.

Langouste elle-même de rouler ses yeux, si Langouste voit. Mais Langouste ne peut tout voir. Elle a tant de choses et tant de gens à voir !

C'est un encombrement de gens et de cartons devant la loge, sous la cochère. Quinze ou vingt cartons que Nestor retire un à un d'un taxi sous le haut commandement du Colonel et qu'il dispose avec des précautions de fleuriste ou de couturière devant la loge. La Langouste ébahie, offrant son aide, retenant Irma la chienne qui se précipite aux cartons, furieuse de tant de cartons, grondante, menaçante, les crocs dehors, qui mordrait, qui éventrerait de ses crocs les cartons ronds, les plats, les longs, les roses, les bleus, tous les cartons ; Arthur, derrière Irma et la Langouste les

bras ballants, la bouche ouverte, voulant bien faire, ne sachant quoi. « Grouille ! Grouille ! lui crie la Langouste. Aide Nestor ! Retiens la chienne ...! » Comme s'il pouvait retenir, aider, voir ! Il aurait assez de voir, car enfin c'est la Vierge Marie qu'il voit au milieu des cartons en piles, des bleus, des roses, ou Mlle Liliane, la petite-fille, quoi ! Plus de doute qu'elle soit la petite-fille.

Une sorte de bonne soeur était sortie, au pas du Colonel ; une bien jolie jeune fille, ma foi, pour ce qui était du visage, mais le reste, une bonne soeur. Et voilà que le joli visage descend d'un taxi, le reste avec, qui n'était plus de la bonne soeur, mais un habit de reine, comme on disait à Arthur, au catéchisme, que Notre-Dame la Vierge avait un habit quand elle apparut à la Salette. Quand il avait vu, il avait ouvert la bouche pour dire : la Salette, et il gardait sa bouche ouverte. Il était de La Mure, pardi, en Dauphiné, et même un peu arrière-cousin de cousin du petit berger qui avait vu et entendu Notre-Dame. La seule différence entre Liliane et la Vierge, c'était que la Vierge avait parlé au berger et à la bergère et que Liliane, parmi des piles de cartons, ne parlait pas. Autrement, elle avait un chapeau, tout pareil, relevé devant, d'une paille qui brillait comme de l'or ; une robe, un corsage blanc, mais de quel blanc ! Du plissé, du ruban, de la dentelle, une ceinture d'or. Des cheveux aux souliers (quels mignons souliers!) tout or et blanc, comme une apparition !

Jacques descendait la dernière marche et s'avancait, l'apparition lui tournant le dos, quand un télégraphiste, qui fonçait à vitesse de télégraphiste, freina du frein de ses deux longues jambes, racla le trottoir, faillit renverser le Colonel heurta une pile de cartons et hurla : « Concierge ! » Frappa à la vitre de la loge, ne vit point de concierge dans la loge, hurla : « Concierge ! Concierge ! N'y a pas de concierge au 9 ? »

La chienne ne pouvait apercevoir l'uniforme de télégraphiste sans être secouée d'une rage, jusqu'à la base. Elle en poussait des cris d'enfer, à s'étrangler.

- De quoi ! De quoi ! Je ne suis pas là ? fit la Langouste, surgissant des cartons. C'est-i des manières d'ébranler un immeuble et d'agacer ma chienne, qui est un petit trésor ?

Le télégraphiste aux longues jambes, insensible aux cris d'enfer :

- Jacques de La Châtelière !

La Langouste, comme si elle tombait d'une gouttière, abasourdie :

- Au 9 ? De La Châtelière ? Connais pas ! Ce n'est pas au 9. Ça c'est un comble ! Tout ce vacarme pour une fausse adresse !

- Lisez l'adresse dit le télégraphiste en tendant le télégramme.

- Arthur ! Viens lire. Je n'ai pas mes lunettes. Arthur épela : « Jacques de La Châtelière, 9 rue du Château. »

- Faudrait pas se moquer de moi, reprit la Langouste, ou je me plaindrai à la poste !

Arthur passa le télégramme à Nestor, qui le présenta au Colonel :

- Mon Colonel ! Le Colonel lut à haute voix :

- De La Châtelière ? Non, ce n'est pas pour moi.

Le Colonel allait rendre le télégramme, quand on vit Jacques, que personne encore n'avait vu, s'approcher du Colonel :

- Excusez-moi, mon Colonel, dit Jacques. Le télégramme est pour moi.

- Je vous en prie, Monsieur, dit le Colonel.

Si Jacques avait été en salopette, le Colonel aurait dit : jeune homme. À ce Jacques de si bonne coupe, d'une élégance si naturelle, la politesse discrète, du blond de France, les yeux, le teint, le maintien Double-France, le « Monsieur » du Colonel allait de soi. Au demeurant, le Vidame de Pontaincourt n'était pas sans quelque prétention d'art héraldique. La Châtelière lui disait quelque chose. « Si ma mémoire est bonne, pensait-il, une vieille famille de l'Ouest, qui a du sang de Du Guesclin dans le sang. Ils ont été de Chouanerie, et fidèles, au temps de nos plus grands malheurs. » Le Colonel était à dix mille lieues de songer à l'escalier D ; et quand on lui aurait dit que Jacques n'était connu au 9 que sous le nom de Lerrand, que le père de Jacques n'en portait pas d'autre, qu'il avait voulu que son fils, au collège et dans la marine, se réduisit à celui-là, il aurait haussé les épaules et froncé le sourcil. Autant de signes, pour un Vidame, de la noblesse la plus fière et la plus authentique. Était-il autre chose que Colonel Saurin, le Pontaincourt malgré lui, par la répétition d'indiscrétions involontaires ? On ne faiblit là-dessus qu'à cause des femmes. Jadis, le Colonel, à l'époque brillante de son ténor léger, se vantait de reconnaître un noble ou un juif au seul visage. En vieillissant il s'était trompé quelquefois. Mais, au visage de Jacques, comment se tromper ? Si l'on avait contesté, il se serait écrié : « Avez-vous des yeux ? Ce garçon n'a pas la mine d'un Républicain ! »

La courtoisie du Colonel avait été remarquée de Nestor, à qui les principes échappaient, mais qui, d'instinct, devinait tout de l'humeur et des sentiments de son Colonel. D'ordinaire le Colonel avait de la courtoi-

sie, mais froide, on y sentait de l'autorité, de la distance ; dans celle-là, un respect, une égalité dans le respect.

Liliane aussi avait deviné quelque chose, mais elle n'était pas assez avancée dans la connaissance du Colonel. Elle n'avait pour s'y conduire que les mots de lettre qu'elle recevait à L'Espérance. Il est certain qu'ils livraient beaucoup du Colonel. Ce n'étaient que des éclats, mais comme arrachés et fulgurant du plus secret, du plus profond. Depuis son arrivée à La Folie, les écrits et la personne ne faisaient qu'un. Les écrits donnaient un passé à la personne, qui expliquait le ton, le mouvement des écrits. Nul n'était plus ignorant de sa famille que Liliane. Elle n'en savait que ce que l'on avait jugé convenable ou nécessaire de lui dire ; mais elle rassemblait tout, même le tombeau Vidame au milieu des ruines ; elle en construisait le présent Vidame, son Grand-père.

Quand Jacques parut auprès du Colonel, elle aurait peut-être dit, comme Arthur disait d'elle, que c'était une apparition. Le complet bleu, le compartiment, la boîte à outils, le secrétaire, cela tournait autour de Jacques sans le rejoindre. Le vert tendre protégeait Jacques, le rendait à lui-même. Le vert le plus tendre, la coupe la plus habile n'auraient pas doué de cette aisance un ouvrier qui n'aurait été qu'un ouvrier, qui n'aurait pas salué Liliane, en passant, son télégramme à la main, d'une inclination de la tête, où le plus difficile n'aurait rien trouvé à dire. Ce n'était qu'un salut en passant. Un ouvrier aurait ouvert aussitôt le télégramme, à deux pas du Colonel. Jacques ne l'avait pas ouvert, avait pensé au pourboire du télégraphiste ; Monseigneur n'aurait pas donné avec plus de délicatesse : sans ostentation, sans raideur, sans oublier le sourire qui orne de gentillesse. Et le télégramme avait bien Jacques pour destinataire, non pas un ami, qui aurait chargé Jacques de le recevoir, ou qui aurait habité chez Jacques et dont la concierge du 9 aurait ignoré l'existence. Pendant que le Colonel instruisait Nestor, concernant le transport des cartons et la suite, Liliane aperçut Jacques un peu en retrait, dans la cour, le visage anxieux, qui ouvrait enfin le télégramme.

Un instant plus tard, comme elle regagnait La Folie au pas du Colonel, elle crut voir une larme sur la joue de Jacques.

*

Chapitre XXII

Un voleur d'enfant

Jacques, qui avait lu, froissait le télégramme dans sa poche, le tirait de sa poche ; il avait beau le relire, cela ne changeait rien au texte du télégramme : *Sillé-le-Guillaume, 14 heures 30. Oncle Poliche rappelé à Dieu. Prions pour lui. Maman.*

Jacques ne priait pas, mais il était gonflé d'un gros chagrin d'enfant, ce qui aurait touché l'oncle beaucoup plus qu'une prière, s'il avait pu voir. Des prières ? L'oncle devait en avoir autour de lui ! Des religieuses de plusieurs ordres, la mère, les soeurs et demi-soeurs de Jacques, l'avoué-capitaine qui avait de la religion comme un zouave, quand un zouave se met a en avoir. Et Jacques était sûr qu'ils avaient de la peine,

Tout en priant, les uns plus, les autres moins, mais, à eux tous, ils ne pouvaient pas avoir autant de peine que Jacques. Ils le savaient. Le télégramme le disait à sa manière malgré le langage dévot à l'ancienne mode. Jacques était le seul à nommer son oncle La Châtelière, qui était le frère aîné de son père, Oncle Poliche. C'était un droit qu'il avait gardé. Les autres disaient l'oncle Jacques. L'adresse du télégramme parlait aussi. L'oncle répétait toujours : « Parrain, je t'ai donné mon prénom. Je te donnerai mon nom, qui est le tien. Jacques Lerrand, tant que je vivrai, si tu veux. Quand je partirai, tu seras Jacques de La Châtelière. Je te demande de porter mon nom en mémoire de moi. »

C'était donc un télégraphiste qui avait proclamé son nom, à la façon des hérauts d'armes du temps jadis, le nom à tous les échos, comme les traditions le voulaient. Jacques était devenu pâle à ce nom, plus grave encore que sur le paillason du Professeur. Il redoutait d'ouvrir et de lire. Il avait lu ce qu'il redoutait. Vicomte de La Châtelière, puisqu'il l'était, Dieu témoin qu'il n'avait aucune envie de l'être ! Mais il n'était, à lire ce télégramme à travers une buse de larmes qu'un petit garçon comme il l'avait été.

À son quatrième (le vert tendre n'avait pas de chance !) croisé bleu ; ce qu'il faut pour quelques jours de Sillé-le-Guillaume, une quinzaine peut-être, c'est déjà toute une valise. Du placard à la valise, du lavabo à l'armoire, c'était des routes autour de Sillé, toujours vacances (on avait mis Jacques pensionnaire à Laval dès la dixième), toujours l'oncle dès que Jacques était en vacances. À La Châtelière Jacques était chez lui plus que chez lui. Une grande maison dans un parc, à six kilomètres de Sillé ; les gens du village disaient le château. Était-ce un château ? C'était chez l'oncle.

Aux vacances, Jacques, les premiers jours, habitait Sillé, impatient de se lever de table pour filer à La Châtelière, et ne rentrant qu'à l'heure de se remettre à table. La visite de l'oncle ne tardait guère. Un charmeur, l'oncle Poliche ! Conteur, rieur, d'une politesse exquise, attentif à son élégance, il amusait, il déridait les soeurs et demi-soeurs de Jacques, qui étaient lentes à se déridier ; il arrivait à faire rire son frère ; il était seul à pouvoir le faire. À la fin de sa visite : « Je vous vole Jacques » disait l'oncle. Et sa belle-soeur lui répondait : « Il est à vous, vous savez bien. Vous me le prêtez quelquefois. »

La mère de Jacques qui était la seconde femme de Monsieur Lerrand, avoué (il avait épousé successivement les deux soeurs) était une petite femme alerte et vive, aussi gaie de son naturel que l'oncle Jacques. Elle avait une confiance absolue en son beau-frère. On disait, à Sillé, qu'elle était un peu fiancée à Jacques de La Châtelière quand mourut la soeur aînée, de la typhoïde, laissant quatre filles dont la plus âgée n'avait pas cinq ans. La soeur prit la place de la soeur, eut à son tour quatre filles, Jacques le dernier, et fut vraiment la mère des neuf, sans distinguer. Les bonnes dames disaient encore que Monsieur Lerrand s'était à peine aperçu de la mort de sa femme, tant il était distrait, tant la seconde était la copie de la première.

Il était avoué comme il avait été capitaine, héroïquement. Il appartenait tout le jour à sa clientèle. Ensemble avoué et avocat, si un procès lui semblait seulement incertain, il plaidait pour ne pas plaider. Il parlait toujours contre les divorces, d'un entêtement de mule à réunir les plus ardents à se séparer, artiste consommé dans l'art de réparer les ménages et d'y rétablir la paix ; au surplus, ne tenant registres ni comptes et ne réclamant jamais ses honoraires. Bourru, brusque, il jouait le sourd ; un ours mais vénéré de tous, à la ville et à la campagne. Il se levait à trois heures, tous les matins, et se réservait deux heures à lire les Pères de l'Église dans le texte, grec ou latin. Une piété d'ours, dont il ne fatiguait personne. Son projet quand il était jeune, avait été d'entrer dans les ordres. Mais son confesseur lui prescrivit le mariage, non le couvent. Il se maria donc et vécut, dans sa famille et dans son métier, un peu moine dans une sorte de couvent.

Lui qui n'oubliait rien des affaires de ses clients, se trompait au nombre de ses enfants, à leurs prénoms, à leurs âges. On lui aurait demandé si Jacques, ce petit garçon, était son fils ou le fils de Jacques, il aurait aussi bien répondu, le prénom aidant, que ce petit garçon qu'il voyait quelquefois était le fils de son frère Jacques, ramené soudain à conclure que c'était son propre fils par ceci que son frère était resté célibataire.

Les huit soeurs et demi-soeurs n'avaient pas eu l'honneur de l'exil et de l'internat. Elles avaient grandi à huit, en gerbe. À chaque vacance, Jacques retrouvait cette gerbe solidement liée, lui délié. C'était beaucoup de grandes soeurs pour un seul petit frère, qui se sentait trop petit frère, examiné, admonesté, chaque soeur de la gerbe prononçant au nom de la gerbe indivisible. Contre, il n'avait que le secours de sa mère, mais la gerbe des huit, aussitôt : « naturellement, tu es du parti de ton fils. Tu lui pardonnerais les pires sottises. Nous, les filles !... »

La mère se résignait à n'avoir que huit filles et, pour le bonheur de son fils, se laissait voler le petit Jacques. Il revenait en visite, le dimanche, accompagnant son oncle Poliche. Poliche avait été la jument préférée de l'oncle. Oncle Poliche, une invention de Jacques, quand il était ce bambin de cinq ou six ans, toujours juché sur les épaules de son oncle. Oncle Poliche était devenu Poliche, tout court, Jacques ayant le privilège de tutoyer, comme s'il était le fils. On pouvait facilement s'y méprendre, par le jeu des ressemblances. Jacques, trait pour trait, ressemblait à son oncle et au grand-père, qui était grand et mince ; le père de Jacques, brun et trapu à l'image de la grand-mère, les huit filles de ce côté-là.

Aux premiers pantalons de Jacques, il y eu de la cabale, toute la gerbe décidée et serrée, afin de persuader Jacques que Poliche n'était supportable qu'au temps des culottes courtes mais que cette façon de dire était ridicule de la part d'un grand garçon ; la mère au secours : « l'oncle n'est que votre oncle, mes enfants, il est aussi le parrain de Jacques. Un parrain est beaucoup aux yeux de Dieu. C'est presque un père. » La gerbe sourit de ses huit sourires. « Il finira par rendre notre oncle ridicule ... » « Rien ne peut rendre votre oncle Jacques ridicule. »

La gerbe, par accord tacite, décida qu'on se contenterait de sourire. Et le moyen de ne pas sourire, mais comme on sourit de bonheur, au bonheur ? Jacques avait reconnu aussitôt la même espèce de bonheur dans celui du Professeur et de sa fille. C'était une intimité simple, où tout était simple, qui effaçait l'inégalité des âges par l'harmonie des humeurs. Au collège ou chez son père, Jacques craignait de montrer sa joie s'il avait de la joie : une soeur lui aurait demandé le motif de sa joie, comme s'il était défendu d'être joyeux sans aucun motif. Ou s'il se mettait à chanter, il s'arrêtait, parce qu'une autre soeur n'allait pas manquer de lui dire qu'il chantait faux, comme si l'on n'avait pas le droit de chanter si l'on chante faux. Ou bien, le livre qu'il lisait n'était plus de son âge ou ne l'était pas encore. À La Châtelière, Jacques avait le droit de chanter faux, de rire sans motif, de ne pas rire, de ne pas chanter, d'ouvrir tous les livres, de s'y plaire ou de s'y déplaire.

Timide partout, il ne l'avait jamais été, il n'avait jamais songé à l'être seul avec son oncle Poliche. Il pouvait dire : je n'ai pas faim ; j'ai sommeil. Cela ne relevait d'aucun tribunal. Il pouvait poser des questions du matin au soir : « Poliche, explique-moi... Poliche, je n'ai pas compris... » Poliche essayait d'expliquer, Poliche avouait que lui non plus ne comprenait pas. Poliche ne s'étonnait pas qu'un petit garçon soit maladroit, que certains jours, on ne sait comment, il cassa tout ce qu'il touche, qu'il s'arrache la peau des genoux, qu'il se déchire, qu'il soit dépeigné, qu'il tombe dans le bassin en rattrapant son bateau, qu'il se coupe en taillant des paniers dans des marrons d'Inde. Il ne déclamait pas. Il pansait le doigt ou le genou ; il administrait la teinture d'iode. Il apprenait au garçon comment on ramène un bateau sans tomber dans le bassin. Il n'avait jamais l'air de croire que le petit garçon était une race exécrationnelle, qu'il faudrait supprimer ou enfermer. Il savait qu'à sept ans, et même à douze, on a besoin d'une caresse, parfois, ou d'un mot qui soit une caresse.

Le pacte de La Châtelière était celui d'une liberté mutuelle. « Cet après-midi, j'accompagne le garde-chasse » disait Jacques. Et Poliche : «

Je vais aux champignons.» Il n'argumentait pas en faveur des champignons. Si Jacques abandonnait le garde-chasse pour les champignons, il fallait qu'il soit toujours libre de préférer le garde-chasse. Souvent, c'était l'idée de Jacques qui gagnait mais l'oncle ajoutait : « Je préfère avoir du plaisir avec toi que du plaisir sans toi.» Jacques n'avait pas à traîner Poliche comme on traîne un esclave. « Tu fais presque toujours ce que je veux. Pourquoi, Poliche ? » « Parce que je le veux » répondait Poliche. Poliche n'avait pas eu besoin de publier les conditions du pacte, qui était qu'un mensonge aurait rompu le pacte, que Jacques était libre de dire ou de ne pas dire où il avait coupé des fleurs, d'où il sortait pour être plus noir et barbouillé qu'un ramoneur. Jacques regardait Poliche, les yeux dans les yeux ; ils avaient les mêmes yeux. Jacques finissait par rire : « Tu sais bien que je viens de jouer au mineur dans la cave à charbon.» « Je le sais puisque tu le dis.» Et, au lieu de tempêter, à gestes tragiques : « Horrible race des petits garçons ! » Poliche demandait : « Jouer au mineur, cela consiste en quoi ? » De là, à la mine et au mineur : que ce n'était pas un jeu ce métier-là, quand on était un vrai mineur ; ce que l'on tirait d'une mine, le minerai, l'or ou le sel, les maladies des mineurs, les grèves aussi. De son ton de conteur toujours, le même pour conter une chasse ou une course de chevaux, Jacques aussi bien dans la baignoire. Si les soeurs en gerbe, chez le père, interrogeaient Jacques, à sourires plus ou moins perfides, sur ce qu'ils pouvaient bien faire, l'oncle et lui, toute la sainte journée, puisque toute la journée ils étaient ensemble. « Oh ! pas toute la journée » répondait Jacques, à qui les soeurs n'arrachaient que des formules évasives.

Même tout petit garçon il sentait qu'une gerbe de filles ne comprendraient rien à un Poliche de bonheurs qui n'était ni père, ni frère, ni maître, ni exactement oncle ou parrain, mais Poliche. Passé la grille de La Châtelière, c'était un autre monde, où l'on affirmait très haut que le mensonge était une faute abominable, mais où le mensonge était de rigueur comme la cravate du dimanche ou le Bénédicité au début des repas. Au collège, les élèves qui étaient couvés et cajolés étaient ceux qui mentaient en impudents. Les bons Pères (comme on disait) étaient trop fins pour ne pas éventer des ruses grossières mais ils faisaient semblant de s'y laisser prendre. Ils honoraient les flatteurs. Ils louaient la piété d'imposteurs vulgaires qui ne priaient que pour obtenir la perpétuité des louanges. C'était le triomphe des mines chafouines et des mains jointes.

Les bons Pères eux-mêmes devaient mentir, mais comment démasquer leurs mensonges ? Ils avaient de la diplomatie à déjouer tous les diplomates. Jacques, dans sa jugeote de jeune garçon, en venait à douter de tout, de Dieu autant que des bons Pères. Il était bien étonnant qu'ils ai-

massent Dieu comme ils faisaient profession de l'aimer, qu'ils lui sacrifiaient leurs vies, toutes les occasions de joie et de bonheur. « Il faudrait beaucoup d'amour et de tendresse pour aimer ainsi ! Ils n'ont point de tendresse sur le visage. » Ils enseignaient que ce n'était ici qu'une vallée de larmes, qu'il fallait prier et pleurer pour être digne un jour du vrai bonheur. « Le voilà, leur mensonge, sans chercher les autres ! Le paradis ? Je connais ce pays dont ils parlent. C'est un parc de gazons et d'ombrages, la forêt derrière, des étangs dans la forêt, au creux d'une douce vallée, au penchant de la colline. Je n'ai pas à pleurer ni à prier. La grille s'ouvre d'elle-même ; tout m'attend. Si Poliche ne m'attendait plus, s'il n'était plus là pour m'aimer sans le dire (est-il nécessaire de le dire ?), il n'y aurait plus nulle part de paradis. »

Jacques essaya, vers ses quatorze ans, de ses yeux dans les yeux, mais on fuyait les siens. On le traita d'effronté. Quand il se taisait au lieu de mentir, on l'avertissait solennellement qu'on serait obligé, quelque jour, de se débarrasser de lui. Le Père qui était son directeur de conscience lui fit un discours sur la gangrène, en façon d'apologue, lui rappelant qu'un médecin, puisqu'il chérissait la santé d'un corps, n'hésitait pas à couper le membre gangrené, qu'on ne pouvait rien de plus pieusement salubre, et qu'il était juste que le membre soit brûlé. L'apologue était rehaussé de considérations théologiques sur la pestilence de l'orgueil et sur le feu de privation, qui était la souffrance des damnés en enfer.

Le mal était assez avancé pour que Jacques avouât au directeur de sa conscience qu'il avait des doutes.

- Des doutes ? Qu'est-ce à dire ?

- Comment vous dire, mon Père ? Je crois, par moments, que je ne crois plus en Dieu...

Le directeur, à cet aveu, se renversa la tête en arrière, comme s'il reculait devant la flamme de l'enfer. La tête était du marbre, impassible. Les flammes et tout l'enfer (la parole même de Dieu en assurait le Père) ne pourraient jamais rien contre ce marbre-là. Le marbre reprit, d'une voix douce : « Je dois encore tenter quelque chose pour vous, mon pauvre enfant. Vous n'êtes pas au dernier cercle de l'enfer, mais vous êtes à l'avant-dernier. Le doute est le plus grand avant le plus grand des péchés, qui est la négation. Satan est la négation. Attention ! Vous approchez de Satan. Encore un cercle à descendre, et vous êtes la proie de l'archange du mal. »

La pénitence fut de rester tout un jour à la chapelle, le jeûne en mortification supplémentaire. Jacques, dans sa disgrâce, debout, les bras croisés, devant l'autel du Sacré-Coeur, s'interrogea tout un jour, dans l'âme, comme il aurait interrogé Poliche.

« Ai-je de l'orgueil ? Je pensais que l'orgueil, c'était cette façon de regarder les gens du haut d'un titre : Ta grande soeur, Votre directeur, Notre Sainte Église. Si Poliche m'a appris quelque chose, c'est d'abord à détester l'orgueil. On a tous un titre. Elle est la soeur, je suis le frère. Alors, ce n'est pas la peine de se soucier tellement des titres. Le garde-chasse ne dit pas : Monsieur le Vicomte. J'ai fini par dire Poliche. Je n'ai pas d'orgueil. Premier mensonge.»

La liste des mensonges s'allongea tout le jour. Au crépuscule, Jacques était descendu de l'avant-dernier cercle au dernier. Il se risquait à des méditations sataniques :

« La franchise n'est pas un péché. Le doute n'est pas un péché. Dois-je faire comme mes camarades, qui n'ont jamais cru à Dieu ni au Diable et qui se privent officiellement de dessert pour *plaire à Dieu*, comme ils disent ? Si je doute, je veux avoir la franchise de dire que je doute. » Pire : « Si Dieu n'existait pas, est-ce que la négation serait un péché ? Le dire ne serait que de la franchise. Satan a peut-être raison. Les Bons Pères l'auront puni de sa franchise. Il est en pénitence, comme moi, les bras croisés au milieu de l'enfer. Ils ont inventé l'enfer. Autre mensonge ! » Pire encore : « Ce Monsieur bien peigné, qui a la jolie barbe de mon grand-père à son portrait du salon, à La Châtelière, pourquoi montre-t-il son coeur ? On ne montre pas ainsi son coeur. C'est du chantage. Ce n'est pas Dieu. Dieu ne ferait pas de chantage, s'il existait.»

La nuit venue, quand le Directeur, d'une main discrète, frappa sur l'épaule de Jacques et le releva de sa garde au Sacré-Coeur (Allez et ne péchez plus !), la nuit était trop sombre pour lire dans les yeux pervenche ; il aurait convoqué d'urgence le médecin coupeur de membres, pour éviter la contagion de la peste.

Jacques le timide, ni paresseux ni bruyant, n'était pas autrement puni ; ses notes étaient bonnes. Sur le Bulletin, aucune allusion aux cercles descendants de l'enfer. Le confesseur était tenu par le secret de la confession, Jacques inquiet malgré le secret. Or, aux vacances qui suivirent cette année-là, un dimanche, l'avoué-capitaine reçut à sa table un vieil ami de la famille, qui était prêtre de l'Oratoire. Rien de plus doux ni de plus souriant que ce prêtre. « Il a des lèvres, se disait Jacques. Les Jésuites n'en ont pas.» Entre les poires et les fromages, l'aînée des soeurs, qui était un peu théologienne (elle devait prendre le voile plus tard) :

- Mon Père, dit-elle, j'aurais une question de théologie à vous poser ...

- Posez, mon enfant.

- Le doute est-il un péché ?

À cette question, Jacques devint rouge et sentit des regards en gerbe sur lui.

- Mais... répondit l'oratorien ... le doute n'est pas un péché. Ce n'est qu'un mouvement naturel de notre esprit.

- Je dis le doute religieux, précisa l'aînée de la gerbe. Quand, par exemple, un esprit diabolique doute de l'existence de Dieu.

L'oratorien suspendit le couteau qui pelait une poire, puis, attaquant franchement la poire :

- Le doute de Satan est un péché, parce que Satan sait que Dieu existe et le sait mieux que nous. Il a vu dieu, dont nous n'avons que la parole. Son doute ou sa négation ne sont que des mensonges. Douter de la vérité quand sa lumière nous inonde, cela serait diabolique. Mais douter quand on est sans lumière est une précaution légitime. Il y a du mérite à douter, même de Dieu : un Ancien, qui doutait de la divinité de ses idoles, avait du mérite.

Il mangea un quartier de poire à lèvres gourmandes, pendant que les huit filles de la gerbe se pinçaient les leurs. À lèvres pincées :

- Je croyais... j'avais entendu dire ... que le doute était le plus grand avant le plus grand des péchés, la négation.

- Quelle hérésie ! La négation de bonne foi est une erreur, non un péché. C'est tout confondre. Il faudrait être Jésuite pour soutenir hérésie pareille ! Ou plutôt ... il faudrait manquer du moindre bon sens.

Le brave homme ne sut jamais qu'il avait réconcilié Jacques et Dieu, puisque l'Oratoire n'avait pas le même Dieu que les Jésuites. Il avait rouvert devant Jacques la grille de La Châtelière, que son père s'appropriait à lui fermer.

Aux regards de ses soeurs, à leurs sourires, pendant la controverse, Jacques comprit que Poliche, qui était à table et ne soupçonnait rien, était directement en cause. Il adopta la politique du silence toujours et partout. À quoi bon alerter Poliche ? À confesse, il débita les péchés d'usage ; il mentit ; il joua la comédie de la conversion ; il se priva de ses desserts pour plaire au Dieu Jésuite ; il baissa les yeux. Il défendait en sauvage son Dieu Poliche et sa part de paradis. Il avait de la peine à convaincre. Il était le premier de sa classe, travail et conduite ; on félicitait le second, on ne le félicitait pas. Suspect une fois, suspecté toujours. La conclusion, au bas d'un bulletin exemplaire, était : «Pourrait mieux faire.» Il dit à son confesseur que la grâce l'avait touché, qu'il songeait à devenir prêtre. Le confesseur eut un regard d'aigle : « Méfiez-vous, dit-il. Il n'y a que trop peu de temps que vous apparteniez à l'esprit du mal.»

Il profita de cet avis et redoubla de méfiance. Il avait sa récompense au paradis de ses vacances. Il avait sa jument, comme Poliche, son bateau sur l'étang, son atelier pour les jours de pluie. Poliche lui disait :

- Quand tu te marieras, vous habiterez La Châtelière, ta femme et toi. Je ne serai plus qu'un vieux Poliche. Je ne serai pas encombrant. Vos enfants ressembleront au Grand-père, minces, blonds, nos yeux à nous, notre liberté, notre joie. Ta femme aussi sera mince et blonde. Je la vois. Je te montrerai son portrait parmi les portraits de famille. Elle sera presque aussi grande que toi, la taille haute, le port et la démarche d'une reine.

Jacques riait et répliquait :

- Et si celle que j'aime est petite, si elle est brune ?

Mais Poliche s'entêtait :

- Elle sera blonde.

- Blonde et petite, toute petite ?

Poliche, fier et cambré (ce n'était pas du tout un vieux Poliche), au trot de sa jument grise, Jacques sur la sienne :

- Grande et blonde, te dis-je, un visage de sacre, un port de reine...

Que de beaux souvenirs du paradis ! Jacques les plaçait un à un dans sa valise s'attardant à l'un, mêlant les âges. Ils étaient tous du bonheur, même à travers la buée des larmes.

Jacques n'aurait voulu mettre que ceux-là dans la valise. Il en avait d'autres qui avaient leur place aussi, qui étaient troubles, qui étaient amers, qui avaient le goût des larmes. On se méfie un an, deux ans, tous les jours, et puis, un jour, subitement, on ne se méfie plus, on fait le mur comme un troupière, histoire d'être de l'autre côté. Pensait-on qu'il y avait le paradis, derrière le mur ?

Le matelot écrivit peu, même à Poliche, qui lui non plus n'aimait pas écrire. «Qu'est-ce que cela change ?» se disait Jacques. Mais, à la première permission de Jacques, l'oncle était en voyage ; à la deuxième, à la troisième, toujours le voyage. Jacques se souvenait que l'oncle, jadis, entreprenait de ces voyages, en Guinée, ou peut-être au Congo ; quelquefois il arrivait de voyage juste à la date des vacances. Pour rien au monde il n'aurait perdu ne fût-ce que deux jours de ces vacances. Le matelot envoyait une carte, pour avertir que son tour de permission allait venir, et les précisions suffisantes. À bord, Jacques recevait un mot laconique : *J'ai eu bien de la peine de ne pouvoir être à La Châtelière*. Le pacte n'était pas rompu ; ce n'était donc pas un mensonge. Poliche menteur ?

Le soleil, Dieu plutôt, mais non pas Poliche ! Il persuadait facilement de sa peine, qui devait ressembler à celle de Jacques comme leurs yeux se ressemblaient. Pourquoi n'avait-il pu ? Pourquoi ne pouvait-il jamais plus ? La même politique d'absence et de silence, depuis que Jacques avait quitté la marine. Poliche avait un pied-à-terre à Paris, quelque part dans l'Île Saint Louis. Il ne vint jamais à Paris. Du moins, s'il y venait, il ne l'avait jamais écrit à Jacques. Un mot, de temps en temps, à la partie correspondance d'un mandat-carte ; des mandats de roi-mage, inattendus, qui ne suivaient point l'ordre des fêtes.

Sur le plus récent : *Je ne suis plus que le vieux Poliche*. À ce mandat Jacques boucla sa valise et partit. Lui aussi avait un prétexte de voyage. Il avait promis d'aller restaurer sur place quelques meubles anciens dans un château des environs de la Flèche. Mais il prit son billet pour Sillé-le-Guillaume, non pour La Flèche. À Sillé, il laissa sa valise à la consigne et fit à pied la route de Sillé à La Châtelière. Il poussa la grille sans tirer la corde de la cloche. Il avança sur la pointe des pieds, comme une ombre au pays des ombres. « Rien n'a changé, se disait-il. Le même dessin des parterres, les mêmes fleurs dans les parterres, le même parfum de tilleul et d'acacia, comme toujours au mois de juin. »

Poliche était assis sur la margelle du bassin où Jacques était tombé, petit garçon, en essayant de rattraper son bateau. Que faisait Poliche, si absorbé qu'il n'entendit pas, même quand Jacques, tout proche, appela : « Poliche ! » Jacques répéta « Poliche ! » Alors, Poliche, comme un enfant que l'on prend en faute, sursauta, se retourna. « Jacques ! Mon petit Jacques ! » Le souvenir de ce moment-là, qui n'avait pas plus de deux semaines, a sa place à part dans la valise. Tout bonheur, comme les souvenirs de paradis, mais qu'il est amer ! Car Poliche, une fois de plus, n'avait pas menti, qui n'était plus que le vieux Poliche, les cheveux tout blancs, un air de douleur dans la joie. On a beau éclater de joie, on est un vieil homme qui risque de mourir de joie. On ne peut effacer d'un coup toutes ces petites rides de douleur, dont une douleur tenace, ancienne déjà, a ridé, jour après jour, tout un visage. Le visage de l'autre Poliche, celui qui était jeune, autrefois, comme un visage qui voudrait reparaître, qui apparaît malgré les rides, sous les rides.

« Toi, tu n'as pas changé, dit Poliche, qui contemple ce grand Jacques. Les épaules plus larges, les miennes d'autrefois. Ce qui te manquait pour avoir exactement ma taille, quand je n'avais pas l'habitude de me tenir si mal, le dos courbé ... Non ! Ne dis rien. Ne dis pas que je n'ai pas changé. Ce serait mentir. Je sais. Et désignant le bassin : Tu vois. Je

jouais avec ton bateau, comme un enfant. Un vieil homme a bien le droit. »

Ils avaient aussi le droit de s'accorder toute une semaine de bonheur. Poliche était-il ce vieux Poliche, qu'il disait ? Sans la canne, sans le léger essoufflement pour un peu de chemin, une sorte de peur, parfois, qui lui polissait les yeux, Jacques aurait juré que c'était Poliche, comme il avait toujours connu Poliche. Le seul changement : Jacques contait, Poliche écoutait ; autrefois, c'était le contraire. La marine, son métier, Jacques n'avait jamais fini de raconter. Poliche ne se lassait pas d'écouter Jacques. Ce dont ils ne disaient rien, ni l'un ni l'autre, c'est qu'ils ne voulaient rien en dire. Poliche dut bien expliquer pourquoi il avait fait installer sa chambre au rez-de-chaussée. « Une idée de vieil homme. J'ai la haine des escaliers. » Ce n'était pas un mensonge. Le pourquoi de la haine vint plus tard, le soir où Poliche raconta (c'était son tour) qu'en montant l'escalier il avait craché du sang à plein mouchoir et qu'il était resté pendant un mois à l'horizontale. D'un détail à l'autre, tout le récit.

- Que veux-tu, j'ai le coeur du grand-père ; je peux vivre encore dix ans, ou m'effondrer dans un quart d'heure ...

- Mais la famille ? dit Jacques. Pourquoi ne pas m'appeler, me cacher tout ?..

- Oh ! la famille... se contenta de répondre Poliche.

Le pacte n'exigeait pas d'autre réponse. À l'occasion pourtant d'une de ces drogues que Poliche était obligé de prendre :

- Et Maman ? dit Jacques. Elle a su ?

- Elle ne l'a su qu'après la crise. Je lui ai demandé de ne pas te l'écrire. Puis, le regard au loin : Ta mère n'a jamais cessé d'avoir confiance en moi. Mais je ne suis pas ton père, s'il m'était doux d'avoir l'illusion de l'être. J'ai respecté la volonté de ton père. Je me suis écarté, comme il le voulait. J'ai inventé des voyages ; du reste, j'avais à voyager. Je n'ai écrit que des lettres sottes et vides. Quand j'allais à Paris, je ne te l'écrivais pas. J'avais donné ma parole. L'autre jour, au bureau de poste, un mot m'a échappé, que j'aurais voulu reprendre. C'était la première fois. Il a suffi de ce mot pour que tu viennes. Tu ne pouvais pas me faire un plus grand bonheur ... Laisse-moi dire, Jacques. Le bonheur de ma vie, c'est toi. L'ai-je volé à ton père ? Je ne le crois pas. Et puis tu verras le paradis, c'est toujours un peu de la contrebande.

Jacques reprit sa valise à la consigne. Il se priva d'embrasser sa mère. Il évita la maison de son père, pour ne pas entrer. Il n'aurait pas pu. Ce qu'il rapportait alors dans sa valise : l'espoir de revenir, presque une certitude. Poliche n'était pas un de ces malades rebelles qui refusent le médecin et la raison. Il avait dit : « Maintenant que je t'ai retrouvé, je voudrais vivre. »

Rue du Château, une longue lettre attendait le retour de Jacques, qui ne ressemblait guère à celles qu'il recevait de Poliche à la marine. La lettre était un chant de bonheur. Jacques n'avait jamais reçu de personne une lettre comme celle-là. *Vole autant de paradis que tu pourras*, disait la lettre. *Rien n'est bon que le bonheur. Je te délègue à tous ceux qui ne sont plus pour moi. Ne tarde pas trop à choisir (tu sais !) cette blonde et fine jeune fille dont je t'ai si souvent parlé. Parmi les quelques joies que je voudrais avoir encore, je mets cette joie : avant toutes les autres. Après tout, je te laisse libre de la choisir petite ou brune. On lui trouvera toujours son portrait dans La Galerie des portraits de la famille.* Jacques n'avait pas eu le temps de répondre.

Dans la valise aussi, cette lettre qui riait, comme Poliche riait, à la grille du Paradis, quand ils s'embrassèrent ! Un paradis à ciel ouvert (Reviens vite, Jacques, reviens !), sans mouchards jésuites, sans le tribunal des huit soeurs, c'était trop beau, même en rêve. Valise bouclée, le télégramme dans la poche confirmait que le paradis de rêve avait duré le temps d'un rêve.

Chapitre XXIII

La soupe au lait

Ilse se demande s'il faut qu'elle mette trois couverts ou deux. On frappe. Si c'est Moser, il faudra sans doute trois couverts. C'est Jacques. Bien sûr, elle n'attendait pas le haut-de-forme et les gants. Pourquoi le costume bleu ? Est-il plus convenable à la circonstance ? Jacques va-t-il recommencer la cérémonie du paillason ? Il entre avant qu'on le prie d'entrer. Il pose une valise qu'elle n'avait pas remarquée. Il est grave comme il était ; cet air des grands chagrins qu'il n'avait pas. Il tend aussitôt un télégramme. «Un malheur ?»

C'est un malheur, puisqu'il ne répond pas. Ilse, d'un coup, dans le malheur de Jacques. « Ton père ? Ta mère ? Ce n'est pas ?..»

Elle est au courant de la visite et du voyage. Jacques, au retour, lui avait presque tout raconté. Pas de plus grand malheur pour Jacques, si c'est... Elle a lu le télégramme. « Pauvre Jacques !...»

Elle est le petit compagnon qui partage tout, qui oublie tout de soi. Compagnon qui ne fait point de phrases, ne se lamente pas à la manière des femmes. Elle ne se pend pas au cou de Jacques. Elle est de ceux qui ne peuvent embrasser que dans l'élan du bonheur. Elle serre le bras de Jacques. L'essentiel est d'être là, et de servir.

- J'ai laissé mon indicateur je ne sais où dit Jacques. Le Professeur a tous les indicateurs de l'Europe dans son bureau. Ilse a déjà l'indicateur, la page.

- Tu peux avoir encore l'express de 20 h 40 ; changer au Mans ; ou pousser jusqu'à La Suze. Mais attendre à La Suze !

- La Suze ? Merci. J'attendrai au Mans.

Le Mans, pour Jacques, est cette ville où on marche droit devant. Quand on aperçoit une vieille église qui dort sous son bonnet de vieille, comme une vieille qui a laissé tomber son dé et son aiguille en s'endormant (c'est l'église Notre-Dame de la Couture), on tourne à gauche ; on cherche la cathédrale ; on désespère de la trouver. On était à deux pas, puisque voici la cathédrale. C'est toute une haute colline qui est une cathédrale, dont la nef romane occupe solidement le plateau ; puis le transept s'est envolé à vol d'ogives, a fleuri d'une seule tour comme un rosier qui ne fleurirait que d'une rose, une autre envolée d'ogives suspendant à la colline un chœur aux dimensions de cathédrale, des arcs, des chapelles dans un ordre monumental et solitaire, au-delà de la terre des hommes ; le vaisseau triomphal, un vol d'ogives autour, toujours en partance pour le ciel.

Jadis, à l'automne, l'oncle Poliche ne manquait jamais la célèbre foire aux poulains, Jacques accompagnant son oncle. On ramenait de la foire, chaque année le plus joli des poulains, parce qu'il fallait toujours un poulain à La Châtelière. On le choisissait à loisir, allant de l'un à l'autre ; l'allure d'un connaisseur qui s'intéresse aux poulains mais qui n'a pas envie d'acheter, qui n'écoute le maquignon que pour douter du maquignon, qui hoche la tête à tous les discours, la mine la plus renfrognée au plus joli des poulains, celui dont Poliche disait à Jacques en a-parte « On va se décider pour celui-là ; il ressemble à un petit garçon. » Puis on montait à la cathédrale, s'y donner la joie des ogives et des piliers. Ce que Poliche pensait ou croyait de Dieu, Jacques n'en devinait rien, mais on entrait toujours à l'église quand on s'arrêtait à un village, l'eau bénite en entrant, un instant de silence avant de visiter, car un La Châtelière ne peut être que catholique, même s'il croit à l'ogive plus qu'à Dieu. Jacques, cette nuit, avait donc ce rendez-vous sur la place de la foire, l'ombre de Poliche dans la grande ombre de la cathédrale.

Ilse avait glissé deux sandwiches, gruyère et jambon, dans la valise. Il fallait partir. « Tu n'as pas oublié ta pipe, ni du tabac pour ta pipe ? » C'était la dernière chose qu'il aurait oubliée. « Ni ton imperméable ? » Il

était dans la valise. La porte est ouverte, la valise sur le paillason. « Au revoir, Jacques. »

Elle n'a pas osé dire : Mon Jacques. Elle sait que Jacques, qui est son Jacques, est ce soir le Jacques de son oncle Poliche. Jacques, en silence, a pris les deux mains d'Ilse, il les garde dans les siennes. Mais que fait Jacques, qui se penche ? Il embrasse longuement les deux mains d'Ilse. Jamais il ne lui avait embrassé les mains !

Les mains à la rampe, elle le regarde qui descend, elle n'entend plus son pas sous la cochère. Elle n'aura que deux couverts à mettre, si Moser revient.

8 h 20, dit la pendulette. Jacques aura son train. 8 h 30 : Le Professeur ne revient pas. Elle a mis les deux couverts : cela fera peut-être revenir le Professeur ... Et, tout à coup, Ilse dégringole, se précipitant comme si Jacques avait oublié son portefeuille sur la table. À la cochère, pourtant, ce n'est pas dans la direction de Jacques qu'elle court, mais à l'inverse, vers le pont. Au milieu du pont, elle s'arrête, interroge sa montre : 8 h 33. À cette heure-là, Gribiche n'est qu'une chatte à son maître ou à ses chatons, qui jamais ne s'éloigne de la rue du Moulin-de-Beurre ; l'homme aux béquilles est au lit sans ses béquilles.

« Les voyageurs pour Le Mans, La Suze... en voiture. » Le haut-parleur parle pour le dessus et le dessous du pont. 8 h 40 : « Au revoir, Jacques ! » À peine le temps de dire (comme il est si doux de dire), non pas un train mais deux passent ensemble au-dessous du pont. Quel est celui de Jacques ? L'un des deux n'est qu'un train vide puisqu'il n'est pas celui de Jacques. On ne dit pas au revoir à un train vide. « Au revoir, Jacques ! » Elle le dit, parce qu'il est doux de le dire ; triste de la tristesse de Jacques, et d'une autre tristesse, comme si elle avait dit au revoir dans le vide, ses deux mains que vient d'embrasser Jacques appuyées à la grosse pierre du pont.

Serait-ce une pierre qui chante ? La pierre a reconnu les deux mains d'Ilse. Elle a chanté : « Ilse au nom de fée, souviens-toi que tu es heureuse. Moi qui ne suis qu'une pierre, je me souviens que tu as dit que tu étais heureuse. » Ilse a bien besoin que les pierres chantent, qu'elles se souviennent. Si elle était une fée, elle aurait su quel des deux trains était le train de Jacques, elle verrait Jacques, elle serait avec Jacques, elle lui chanterait son chagrin à voix de fée. Ce serait le même chagrin mais enchanté par la musique du chagrin. Elle lirait dans le cœur de Jacques. Elle n'aurait plus peur de ces longues Dianes, flexibles et dures, imposantes et dédaigneuses, qu'elles soient des Dianes au cerf ou des filles de

Colonels. Il n'y aurait aucune énigme dans un haut-de-forme. Elle voit des énigmes partout ! Rien ne lui est clair, que sa bienheureuse musique, qui est claire comme devrait être le bonheur. Successivement, le vert tendre et le bleu croisé, lequel était Jacques ? Le bleu avait perdu la mémoire du vert. Mais, s'il l'avait perdue, pourquoi ce long baiser sur les mains ? Malgré le chagrin, Jacques aurait pu demander si le Professeur était rentré...

Que de pourquoi ! Ilse, tout en préparant la soupe au lait (si le professeur rentrait, la soupe serait prête) se reproche les pourquoi. « Je porte un nom de fée mais je ne suis pas une fée, je ne peux rien sur les pierres ni sur les coeurs. Ne suis-je pas ce que je veux être, le compagnon de Jacques ? N'a-t-il pas toute la tendresse qu'on peut avoir pour un compagnon ? Il ne m'a jamais promis que je serais sa femme. Il m'a expliqué assez souvent le pacte de La Châtelière ! Ne pas mentir : ne pas dire, pour ne pas mentir ; toujours libre, et les autres libres. Quand je me suis donnée à Jacques, ce lundi de Pâques, c'était dans le bonheur de me donner et parce qu'il avait tant de bonheur à ce que j'accepte. Dès le premier jour, je l'ai aimé, j'étais à lui. Il était libre de prendre ce qui était à lui ...»

Le vermicelle d'un beau roux, plus doré que roux, dans la casserole, du lait bouillant dans une autre, c'est l'instant décisif : un peu trop de roux, la soupe est manquée. Ce n'est pas simple, une soupe au lait ! une vraie, qui n'est ni du vermicelle au lait ni du vermicelle dans du lait, mais, vermicelles attendris et dorés de beurre, une lente combinaison de lait bouillant et de vermicelle, une lutte, avant l'accord et la combinaison ; car le vermicelle gonfle si vite qu'il ne serait qu'une pâte ou une purée de vermicelle, et si l'on noyait trop vite, adieu la soupe au lait ! Ilse sait qu'il faut être attentive, comme elle serait à son violoncelle, et tourner, tourner, à cuiller de bois, juger du doré et du gonflant, verser vite, ni trop ni trop peu de lait, au fur et à mesure versant davantage et tournant moins vite. « La soupe au lait, se dit Ilse, ce n'est pas une énigme. Je la réussis une fois sur deux ; deux sur trois, pour être franche : c'est un record. Une fois de temps en temps, à se mettre à genoux devant, comme dit Pa, qui m'appelle petite fée ces jours là et m'affirme qu'on peut voyager dix ans par toute l'Europe, et tous les soirs une soupe au vermicelle sans une seule qui vaille les miennes. Si l'on veut, à toute force, que je sois fée, je serai donc la fée Vermicelle...»

Trop de Dianes dans la tête, trop de pourquoi, du vide dans le coeur comme un train vide, voilà qui est néfaste à la combinaison des éléments, « Où ai-je la tête ? Un peu plus, mon doré était du roux, puis j'ai versé trop vite ; maintenant, Je ne tourne pas assez vite ! Vais-je laisser brûler

ma soupe, moi qui n'ai jamais brûlé une soupe au lait ?» C'est qu'elle verse un haut-de-forme avec le lait, ou des gants, un costume vert ou un paillason. Elle tourne des pourquoi qui prennent au fond de la casserole, une Diane et un cerf, qui gonflent, qui gonflent ... « Je ne suis pas si sotté que je ne comprenne ce que haut-de-forme veut dire. La fée Vermicelle a de la double vue, tant qu'il ne s'agit que d'un haut-de-forme, mais sa vue s'arrête là. Car, à supposer que Jacques vienne demander au Professeur Gunther-Amédée de lui faire l'honneur... d'être témoin à son mariage, un entretien d'une minute suffirait aussi ; cinq, en ajoutant des considérations sur la circonstance. Ou bien de remplacer Monsieur Lerrand de Sillé à l'occasion d'une demande en mariage, le zouave remplaçant le zouave ... Si Jacques épousait une Diane ? Quelle Diane ? Celle de la fenêtre n'est pas la seule que Jacques puisse connaître ... Paris est plein de Dianes.»

Il y en a une douzaine dans la casserole, plus blanches que le lait, qui se disputent le haut-de-forme et bouillonnent à gros bouillons. Une seconde de plus, c'était la catastrophe, un volcan de lait en éruption, le fourneau à gaz recouvert de lave blanche au vermicelle. Quel déshonneur ! La fée Vermicelle leva si vite et si haut la casserole qu'elle sauva son honneur de fée, mais de justesse. « À flamme toute petite, voyons, fée Vermicelle, un rien de flamme.» Elle baissa la flamme au presque rien, enfin toute attentive. Une chance : tout s'était combiné, le paillason, le vermicelle, les filles de lait et le lait, de telle façon que ce n'était ni du haut-de-forme au lait ni des gants dans du lait, mais une belle soupe au lait d'un blanc doré, qu'elle sala d'un peu de sel, qu'elle goûta. À se mettre à genoux devant ! Jamais, peut-être, Ilse n'avait réussi une soupe comme celle-là ! « Si Pa ne tarde pas trop à rentrer, chance sur chance ... Encore quelques minutes à dormir au chaud, comme une bonne soupe bien sage ... Éteindre. Laisser fondre un gros morceau de beurre. Monsieur le Professeur est servi !..»

Une clef tourna dans la serrure. Fée Vermicelle allait être à l'honneur, quand elle aurait servi le Professeur. Sans beaucoup de mérite, à cette fois. « Il en est souvent ainsi, songeait Ilse, du mérite et des honneurs que l'on reçoit.»

En principe, tout ce qui concernait les Protecteurs devait rester un secret entre les Protecteurs. Mais, comme ils connaissaient bien l'espèce humaine, que leur société se faisait un devoir de protéger, ils n'étaient pas assez naïfs pour croire qu'il suffisait d'inscrire un principe parmi des

statuts pour qu'il soit un principe toujours et partout respecté. Leur table de principes rassemblait le meilleur, qui est aussi le désirable. On recommandait de se diriger d'après les principes, en admettant qu'on ne pouvait les suivre uniformément. Ils pensaient que ceux qui se vantent d'obéir aux principes sans exception ni faiblesse n'étaient que des vantards ou des hypocrites. Malgré cette recommandation du secret, on jugeait tout naturel et sage d'entendre Barbier dire à Pipelin : « Pipelin, quelle est l'idée de ta femme ? » Madame Pipelin était une femme qui avait de l'idée, et du secret autant que des oubliettes en auraient eu. Mais personne ne s'avisait d'interroger Barbier sur les idées de sa femme, car il était constant, de l'avis de Barbier lui-même, que c'était une femme aussi dépourvue de secret que d'idée. Les Protecteurs du Quatorzième (section de *la Lune*) savaient que le dialogue au plus secret du Professeur Moser avec le Professeur était encore un dialogue du Professeur avec sa fille.

Le Professeur se mit à l'aise. Ilse, un oeil à la soupe, entendait son père qui déclamait : « Ouf ! Quelle chaleur ! Et dire que le grand Goethe aurait eu le génie d'une sentence définitive sur la chaleur, même par cette chaleur ! Mais il avait le génie, ce que le nommé Buffon n'avait pas ... »

L'humeur n'était pas au noir, comme elle était au départ du Professeur. Il entonna en allemand un air de Gluck, celui d'Orphée quand les Furies refusent : « Furien ! - Nein ! - Larven ! Nein ! » Cet air sublime annonçait d'ordinaire quelque victoire philologique. Mais, si la mémoire d'Ilse était fidèle, le Professeur, ce matin, n'était inquiet ni du génitif ni des propositions circonstancielles ; il s'agissait du destin de la République. Ilse, à la porte de la cuisine :

- Alors, Pa ? La nièce ? Elle est déjà remise de la scarlatine ? Qui, de l'escalier, aurait entendu cette fraîche voix si claire, n'aurait pu se douter qu'Ilse demandait à son père si le danger d'une insurrection, qui menaçait la République, n'était plus à craindre, ou ne l'avait jamais été.

- Des Jean-Foutre ! s'écria le Professeur. Des Jean-Foutre ! Moser, cependant, ne revenait pas du lycée Buffon. Il n'avait point passé son après-midi à expliquer *Faust* à de misérables lycéens du Quinzième. Ilse vérifie la flamme du gaz (un rien de gaz !) et, n'y tenant plus, s'accorde le temps de glaner quelques nouvelles.

- Si tu permets, dit Gunther-Amédée, je reste à mon aise. Quelle chaleur !

Il apparaîtrait : une simple culotte de sport et des espadrilles. On dirait qu'il se prépare à défiler au coude à coude devant les tribunes. Un Pro-

fesseur tout muscle d'acier, sauf la culotte et les espadrilles, d'un acier lisse, poli, astiqué, d'une jeunesse à défier celle d'un Ganymède à balafres, à peine un peu de roux doré à la poitrine ; de la petite race, mais athlétique. Dépouillé du protocolaire, on comprend mieux d'où lui vient cette force redoutable, à faire trembler un congrès de philologues. À Pâques cette année, il s'en fut jusqu'à Iéna a bicyclette. Il avait dit : « Je veux savoir si j'ai toujours des jambes. » Ilse avait un concert le mardi de Pâques et le Professeur un congrès. Puisqu'elle ne pouvait accompagner, il se donna ce plaisir de jeune homme et revint de sa randonnée plus fier que s'il avait gagné le Tour de France.

Ilse avait l'habitude de voir ainsi son Pa, qui réduisait le vêtement à la culotte dès les premières chaleurs. Le professeur-athlète arpentait la salle à manger. Ilse fit le compte rendu qu'elle avait à faire.

- Ton courrier est sur ton bureau. Je n'ai pas eu la visite d'un Protecteur.

- Des Jean-Foutre ! s'écria le Professeur. Ilse, en écho, stupéfaite :

- Des Jean-Foutre ! les Protecteurs !

- Je ne dis pas tous. Ni Jumièges. Ni Pipelin. Ni Gaudot-Barmier. Ni Richard, toujours sur ses gardes. Mais Pedronneau, Marka, Burlot ... Lebuhotel surtout ! Et j'oubliais Saint-Séverin. Ah ! ces deux-là ! Jestin et Bouvin, bulletin blanc, comme toujours. Et Barbier qui n'a jamais d'idée sur rien, tant il se méfie d'avoir celle de sa femme, qui n'en a pas !

Tous ces noms familiers à Ilse ; un visage aussitôt, dix anecdotes à chacun des noms. Le Professeur d'un mouvement vif, saisit une chaise et la tint en équilibre un pied de la chaise au creux de sa main ; puis il s'assit à califourchon sur la chaise.

- Je n'accuse pas Jumièges. À sa place, j'aurais sans doute envoyé un télégramme, comme il a fait. C'est Gaudot-Barmier qui l'a persuadé d'envoyer le télégramme. Tu connais Gaudot, sa prudence, ses scrupules, cette profonde sagesse. Je n'aurais pas résisté à Gaudot.

Gaudot-Barmier était ce vieux monsieur sans âge, qui n'était pas si vieux ; il était professeur de Mathématiques Spéciales au Lycée Saint Louis et n'était pas encore à l'âge de sa retraite. Une épaule basse, un corps frêle, des gestes lents et mesurés ; ce qu'il faut de corps pour vivre ou pour survivre, une sorte de ressuscité, qui avait toute la pitié du monde sur le visage. Pour s'excuser de son corps frêle, de sa prudence et de sa pitié, il expliquait qu'il n'était qu'un ressuscité puisqu'il avait été tué en 1917, à l'une des folles attaques du Général Nivelles. Comme il sortait de Normale à vingt-deux ans, agrégé de Mathématiques, on l'avait costumé

en fantassin de deuxième classe, incorporé d'urgence au 117ème de Laval (qui était le dernier régiment du Colonel Pivoine), suspecté par ses chefs (à cause d'une certaine note qui signalait ses opinions politiques) tenu à distance par tous les Bretons de ce régiment breton parce qu'il n'allait pas à la messe quand il y avait messe et qu'il souriait d'un étrange sourire quand l'aumônier à trois galons distribuait la bonne parole avec une cordialité joviale et militaire. Dans son sac un seul livre, qui n'était pas un traité de mathématiques mais *l'Éthique* de Spinoza. Il avait ce livre-là dans sa poche à ce matin d'attaque, étant de la vague d'assaut qui devait partir la troisième. Ceux de la première n'avaient plus été que des cadavres à dix mètres de la tranchée, ceux de la deuxième à moins de dix. Il s'était lancé dans l'éternité, à la troisième, pour ne ressusciter qu'à Nantes, sur un lit d'hôpital. Quand il eut assez de vie pour parler, ce fut pour demander son *Éthique*. Le livre de sagesse était resté sur le champ de bataille, comme un camarade (ou Spinoza peut-être) qui aurait été tué à sa place. Mais il avait rapporté du pays des morts, intacte et pure, toute la sagesse du livre. On s'en aperçut dès que le mort put sourire, marcher, regarder les hommes de son beau regard tranquille. En apparence, Gaudot-Barmier n'enseignait que la mathématique ; mais tous ceux à qui il l'avait enseignée étaient d'accord : par le truchement des mathématiques, il enseignait principalement la sagesse. Républicain comme Spinoza l'était, par sagesse ; par nature aussi, comme on naît Chouan ; aussi parce qu'il avait appris dans l'éternité, quand il était un homme au pays des morts.

Si Gaudot conseillait d'expédier un télégramme, même si l'on ne distinguait pas toutes les raisons de Gaudot, on expédiait le télégramme. Il se demanda :

- Et Richard ?

- Il a eu son télégramme, répondit Moser. Il était à Venise.

Il est arrivé cet après-midi.

Richard était un autre mathématicien, l'ami et le confident de Gaudot-Barmier. Un tout autre homme, celui-là, qui n'avait que quelques années de moins, mais un air de jeunesse à vivre toujours, un normalien, comme était Gaudot ; il s'était tiré de la guerre sans une éraflure, par hasard plus que par prudence, car Richard n'avait de la prudence qu'à ses pensées. Prisonnier de guerre deux ans, il avait essayé de l'industrie à son retour, puis il était revenu à l'enseignement des mathématiques, par goût, par un amour de la liberté qui le faisait vivre célibataire, non pas solitaire mais toujours soucieux de se ménager de la solitude. Professeur à l'École Centrale il attendait la liste d'admissibilité pour s'enfuir en

d'interminables voyages à travers l'Europe qu'il ne consentait à interrompre qu'à la veille de la rentrée d'octobre. À son départ, Richard laissait au Protecteur Président une liste de villes et de séjours probables où le toucher, si besoin, poste restante.

Jumièges ne comptait guère sur l'arrivée de Richard. Sans Richard, Gaudot n'était jamais assuré de lui-même. « Il se peut que je pousse au tragique, avait dit Gaudot. C'est ma pente. » Il lui fallait la présence de l'autre mathématicien son ami, pour ne pas céder à cette pente. Le sourire de Gaudot-Barmier était mélancolique et pâle, un soleil de bonté voilé de brouillard, comme doit briller le soleil au pays des morts ; celui de Richard sans aucun brouillard, fusant en rire à tout propos.

Il restait de l'étudiant chez Richard, qui était solide et grand, alerte, infatigable marcheur, liseur autant que marcheur, d'une lecture aussi étendue et variée que ses voyages, curieux de tout, informé de première main, terrible à ces doctes, quand il en rencontrait, qui ne sont plus rien sans leur fichier de dix mille fiches ; il leur dressait des pièges insensibles, où les doctes s'empêtraient, sans même sentir qu'ils étaient pris au piège ; le triomphe de Richard insensible comme ses pièges. Comment se méfier de ce bon diable qui ne faisait profession que de nage et de voyage, les mathématiques parce qu'il faut avoir un métier, le reste pour soi ou pour le commerce de quelques amis, seuls à connaître le dedans de son humour et de sa culture ? Sur Goethe, ou Shakespeare, jamais Moser n'était arrivé à battre Richard qui retrouvait un mot de Stendhal perdu dans la masse de toute l'oeuvre de Stendhal, une anecdote de Saint-Simon sans hésiter parmi les vingt volumes des *Mémoires*. Le vice de Richard était la promenade à pied, en compagnie d'un promeneur de son choix, et la nuit de préférence. À trois heures du matin, il n'était pas rare d'apercevoir Richard aux côtés de son cher Gaudot, rue de Dragon ou des Saints-Pères, Gaudot sur le trottoir, Richard au long du caniveau. Une promenade qui durait depuis huit heures du soir ; Moser moins souvent, qui avait hâte de retrouver ses pétards, ses bombes de philologie et surtout sa fille. Le Professeur avait de l'estime pour Richard et pour Gaudot-Barmier, et quelque chose dans l'estime qui ressemblait à du respect. Le philologue, si prompt à pourfendre ses confrères, écoutait parfois les deux mathématiciens avec l'admiration naïve d'un écolier. La mathématique lui en imposait. « Quand des esprits de cette trempe sont d'accord disait-il à Ilse, il n'y a rien à craindre. Fausse alerte. La République n'est pas en danger. C'est la faute de Lebuhotel, que j'avais tort de traiter de Jean-Foutre. Au fond, je l'aime bien. Ce n'est pas à proprement parler un Jean-Foutre, et je le préfère à Jestin et à Bouvin, que j'aime bien aussi, et qui ne sont peut-être pas des Jean-Foutre, malgré leur tactique de ne pen-

ser qu'à bulletins blancs. Mais Lebuhotel a l'imagination tellement chimérique ! C'est lui qui est dangereux ...»

Ilse, balançant ses deux nattes blondes, se trémoussait d'impatience.

- Mais enfin, Pa, la scarlatine, qu'est-ce que c'était ?

- Ce n'était pas du tout une scarlatine ... Scarlatine, ah ! là ! là ! La jolie scarlatine !

Il se leva et de nouveau joua de l'équilibre de la chaise, un pied de chaise dans son creux de main ; puis, reposant la chaise :

- Tu n'es jamais allée chez Jumièges ? Non ?.. Alors tu ne connais pas les devises sur les assiettes. Ce n'était que cela, leur scarlatine !

Ilse comprenait de moins en moins.

- Eh bien, voilà. Dans la salle à manger de Jumièges, aux murs, il y a toute une collection d'assiettes anciennes, du temps de la Révolution. Sur l'une, une femme, l'épée à la main, assise en amazone sur un canon. Sur une autre, une femme encore, que trois jeunes hommes félicitent, porteurs de palmes. Sur une autre, une sorte de comédienne, la tête levée vers un soleil, une gerbe de blé devant elle, une palette de peintre, un pot ; il paraît que la comédienne est la Loi, à moins qu'elle ne soit la France contemplant la Loi. Enfin toute une collection, une devise révolutionnaire à chaque assiette : *Catherine Tétar, bonne citoyenne*, » ou *Femme Brunet, bonne citoyenne*, et d'autres : *J'éclaire la France ... Vivre ou mourir*. Sous un bonhomme tricolore qui jette par terre une crosse d'évêque et une épée : *Je suis las de les porter !* Et des coqs, des bleus, des jaunes, des verts : *Je chante pour la liberté*. Ils ne savent que ce chant-là tous ces coqs ! Sous un dormeur, qui dort à donner sommeil parmi des fleurs et des légumes : *Le Patriote satisfait*. Jumièges est ravi de sa collection de cette vingtaine d'assiettes sur les murs. Ce n'est pas la seule collection que Jumièges possède, sans compter celles de Botanique. Un Botaniste est facilement collectionneur. Or, l'autre jour, au courrier du matin (c'était le matin où je partais pour la Bavière), quelques mots à la machine, mon adresse à la machine sur l'enveloppe : *Je chante pour la liberté !* Tiens, me dis-je, il chante comme les coqs de Jumièges celui - là. J'avais autre chose dans la tête pour me la creuser. Et sans doute dois-je manquer d'un certain flair policier ou politique, je l'avoue, car, au même courrier, Lebuhotel reçut le même chant de coq, songea aussitôt aux assiettes de Jumièges, mais au lieu d'attendre la suite, comme moi, et de se dire que c'était une amorce de publicité, il alluma son imagination à ce

chant-là, et dans ce feu qui flambait, vit toutes les chimères qu'il voulait y voir.

Moser allait s'allumer lui aussi. Il passa le mors à son éloquence et s'assit.

- Toujours assis, si l'on veut juger, comme dit Gaudot-Barmier. Ah ! la belle sagesse de Gaudot ! Je vais. Je m'emporte. Quand serai-je digne d'être un Protecteur parmi les Protecteurs ? En toute justice, Lebuhotel a beaucoup d'esprit. Il avait son idée, qui était une idée. Mais avant de conclure selon son idée, il fit le tour des Protecteurs. Jestin et Bouvin avaient reçu : *Vivre ou mourir* ; Burlot : *La Loi* ; Pedronneau : *Le patriote satisfait* ; Saint-Séverin *Je suis las de les porter* ; Marka : *Catherine Tétar, bonne citoyenne* ; Barbier : *Femme Brunet, bonne citoyenne* ; Pipelin : *Madame Capet* ; Jumièges : *J'éclaire la France* ; Gaudot : *un chant de coq*. Lebuhotel ignorait mon coq, ayant monté notre étage un après-midi de Conservatoire. Richard nous apporta encore un coq, quand il eut trié son courrier. De quoi rendre songeur ; mais le seul Lebuhotel avait songé. À part Lebuhotel et moi, personne ne s'était souvenu des assiettes en lisant sa devise à la machine. Jumièges s'était dit : « Hélas ! je n'éclaire pas la France. » Même Jumièges !.. Il s'en faut ! Ni l'Agriculture ni la politique ne se soucient des lumières de la botanique.

Marka s'était buté à cette Catherine Tétar, qui annonçait sa visite. Était-ce une cartomancienne ? une solliciteuse ? À la femme Brunet, qui était bonne citoyenne, Barbier se demanda s'il ne fallait pas quelques rudiments d'idées pour l'être, et, dans ce cas, Madame Barbier n'avait aucune chance. Enfin, chacun dérivait selon l'humeur et le moment. Gaudot-Barmier ne tira qu'un soupir de sa profonde sagesse : « Qu'il chante, s'il lui plaît de chanter la liberté ! Pauvre chanteur ! Pauvre liberté, si fragile, si menacée. » Pendant deux jours, Lebuhotel monta et descendit des escaliers, doux et souriant, son teint d'enfant, cette cordialité qu'il a, cette façon de bourrer sa pipe, quelques bouffées en clignant de l'oeil et son : ça va ? qui est si aimable, si franchement gai, qu'on répondrait : « Ça va, ça va », même si l'on avait encore un pied au pays des morts. Et lui, répondant à la réponse dans un nuage de tabac : « Eh bien ! j'en suis content pour vous », la mine soudain lugubre, la voix blanche. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Une main à la pipe, un geste de détresse de l'autre, comme s'il annonçait l'imminence d'une tornade, peste, guerre universelle, raz-de-marée, collision d'une comète et de la terre. « Rien ne va ! » On reprend courage à l'énumération : les médecins ignorent la médecine, les juges ne rendent pas la justice, le Gouvernement flotte comme un bouchon, les députés sont adultères ; en bref, tout est pourri. Sans

l'odeur délicieuse de la pipe, il suffoquerait à l'odeur de la pourriture. En préambule, pour endormir l'interlocuteur. Puis, comme un propos en l'air :

- Vous n'avez pas reçu un papier au courrier de ce matin ?

- Une convocation des Protecteurs ?

- Non. Ces braves Protecteurs ! Nous ne sommes pas aussi malins que les autres. Les autres tous ceux qui vivent de la pourriture et qui se délectent à l'odeur...

Il croise ses longues jambes, il se lève comme pour partir, il laisse dire qu'on est toujours heureux de sa visite.

- Puisque vous n'avez pas reçu le papier !

- Mais quel papier ?

Il dit enfin quelle sorte de papier. On le cherche, on le présente.

- C'est bien ce que je pensais..

Un double nuage de pipe pour mieux se protéger de l'odeur.

- Et, mon cher Protecteur, vous n'êtes pas inquiet ? C'est un flegme que j'admire. Puis-je garder ce papier jusqu'à demain ?

Il serre le papier dans son portefeuille; il disparaît, affirmant qu'il ne peut pas s'avancer davantage. La même visite à chaque Protecteur. À Saint-Séverin :

- Je parie qu'il y a sur le papier : *Je suis las de les porter.*

- Seriez-vous magicien ? s'écrie l'autre.

- Non, mon cher, mais archiviste. C'est mon métier. Ce qu'on peut apprendre par un simple petit papier !

Quand Lebuhotel eut terminé sa collecte, il s'en fut sonner chez Jumièges.

- Puis-je consulter vos assiettes du temps de la Révolution ?

- Consultez. Trop heureux de collaborer à vos travaux d'archiviste.

Lebuhotel, considérant les assiettes :

- Alors, vous, ce doit être : *J'éclaire la France.*

Tu imagines la stupéfaction de Jumièges. Plus stupéfait encore de tous ces petits papiers qui sortent l'un après l'autre du portefeuille.

- Je n'explique pas, disait Lebuhotel. Je constate. Je rassemble des documents. Ce n'est qu'un travail préparatoire. L'archiviste n'a jamais d'autre prétention. Il serait peut-être convenable (je dis en vue d'une recherche) de rassembler aussi les Protecteurs.

- Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de rappeler Moser ni Richard ...

- Pas encore, dit Lebuhotel. Je ne m'avance pas. Je ne voudrais pas m'avancer à la légère. On accuserait mon imagination. À vous

Jumièges, je peux confier que ces petits papiers ne font pas le tout de mon inquiétude. Il y a plus grave ... Je ne sais pas si nous serons en République au printemps prochain. Il ne restera plus que le mot sur les billets de banque. Et encore !

La seule idée de banque devait dégager tant d'odeur que Lebuhotel s'enfuit au plus vite, promettant de réunir tous ceux de *la section de la Lune* chez Jumièges, le soir même. Il avait tout juste le temps de monter dix escaliers et de glisser dix billets sous les portes.

Ilse ne perdait pas une parole. « Lebuhotel serait un fameux policier ! » s'écrit-elle.

Le Professeur reprit : Dans l'art d'inquiéter, il n'a pas son maître. Mes amis, après sa visite, ne pensaient plus qu'à sa visite. Ils étaient tous chez Jumièges avant l'heure, groupés autour de la table de la salle à manger.

- Lebuhotel, vous avez la parole, dit simplement Jumièges, ouvrant la séance. Lebuhotel rendit d'abord les petits papiers.

- Je vous prie de vous lever et de considérer les assiettes qui sont au mur.

Ce fut une explosion, chacun explosant à sa manière. « Une crosse et une épée, je comprends qu'il en ai assez de les porter ! L'épée, passerait encore... Mais la crosse!» Saint-Séverin exultait à cette crosse que le bonhomme tricolore jetait dans la poussière. Justin et Bouvin répétaient : *Vivre ou mourir*, hésitant entre vivre et mourir. Burlot, interrogeant son assiette : « Pourquoi ce pot et cette palette ? Boire ou peindre, est-ce la Loi ? » Marka prenait de travers la Catherine Tétar et se défendait d'avoir le moindre rapport à une quelconque Catherine. Pipelin déplorait l'absence de Madame qui aurait pensé quelque chose de Madame Capet ; sans sa femme, il n'en pensait rien. Gaudot-Barmier avait explosé en silence, comme explose une grenade du pays des morts. Il revint le premier à sa place et regarda de ses yeux clairs Lebuhotel qui n'avait pas quitté la sienne et qui lui dit : « J'avais un chant de coq, comme vous. » Gaudot : « Voudrait-on tordre le cou à ces coqs parce qu'ils chantent ? Ce ne sont pourtant que des animaux domestiques, qui ne chantent qu'une liberté imaginaire ! » « Et sur quel fumier ! » ajouta Lebuhotel, de nouveau suffoqué par l'odeur. Comme toujours Gaudot-Barmier dénombrait les difficultés du problème avant tous les autres qui ne découvriraient que peu à peu que le problème n'était pas tant des rapports entre Catherine Tétar et Marka, entre les dames Pipelin et Capet, que du rapport entre les assiettes de Jumièges et tous les petits papiers. La solution du problème ne pouvait être que générale. Le problème clairement posé par Gaudot, tous les Protecteurs attentifs autour de la table, Saint-Séverin

leva la main pour demander la parole. « C'est un coup des curés ! » On le pressa de présenter ses preuves. Il n'avait qu'une conviction, mais si forte : « Les curés sont toujours dans le coup. » La solution parut trop générale. « Qui demande la parole ? » Tous l'auraient demandée, mais ce n'eut été que pour dire qu'ils n'avaient que des solutions trop générales. Jumièges attendait les révélations de Lebuhotel. « Lebuhotel, je vous donne la parole. » Mais Lebuhotel ne s'avança qu'à proposer une commission de trois Protecteurs, que l'on chargerait de poursuivre l'enquête. C'était l'avis de Gaudot à qui la proposition semblait sage. Par vote à bulletins secrets (c'est la règle) on désignerait trois noms qui furent Jumièges, Lebuhotel et Gaudot. Deux bulletins blancs (Justin et Bouvin, on ne se trompe plus sur l'origine .)

Le Professeur en était à cet endroit de son récit, expliquant qu'il ne restait plus qu'à lever la séance et brûler les bulletins de vote dans la cheminée. Il contait si bien que l'on assistait à la séance. Ilse, dans son fauteuil, se représentait les gestes, les mines, les exclamations. Moser mimait en véritable acteur, changeant de ton à chaque personnage, passant tous les discours à son sabir, qui relevait tout, donnait de la couleur et du pittoresque aux moindres réparties, une sorte de comique ou de diablerie. Ilse battait des mains, s'animait, souriait à chacun de ces Protecteurs qu'elle connaissait depuis tant d'années. Elle ne savait plus si cette salle à manger, où elle écoutait le Professeur était celle de Jumièges ou la leur, deux couverts seulement sur la nappe, le repas oublié, mais elle n'oubliait pas la République en danger et, malgré la bonne humeur de son père, elle partageait les inquiétudes de Lebuhotel et de Gaudot-Barmier. Elle avait de la sympathie pour l'un et pour l'autre, à ne pouvoir dire qui des deux elle préférait. Jumièges levant la séance, Moser se leva, Ilse aussi se leva, et c'est alors qu'ils s'aperçurent de cette fumée qui n'était pas celle des bulletins de vote, mais une âcre fumée qui filtrait par les jointures de la porte. Ilse ne se souvenait même pas d'avoir fermé cette porte derrière elle !

Elle bondit à la porte et l'ouvrit : « Ma soupe ! Ma soupe au lait ! »

Une fumée, comme d'un volcan, roula de la cuisine à la salle à manger. Et quelle odeur ! L'odeur de pourriture, dont Lebuhotel se protégeait avec sa pipe, n'était qu'un parfum, comparée à cette odeur-là ! Ce n'était plus l'odeur du lait qui vient de verser, qui avertit qu'une fois de plus le lait a versé et que l'on a tort de s'éloigner, fût-ce à deux pas, quand on devrait surveiller le lait ; une odeur qui n'est que ménagère et, pour ainsi dire, quotidienne. L'odeur qui roulait du volcan, à volutes

épaisses (Ilse disparut parmi l'épaisseur) charriait du paillason brûlé, du haut-de-forme au charbon, une horrible senteur de plusieurs Dianes calcinées. De la plus réussie des soupes, il ne restait qu'une espèce de corne, qui fondait dans de l'aluminium fondu. Si Jumièges n'avait pas levé la séance, la cuisine était en flammes. Ilse, héroïque, allait saisir le manche de la casserole. Son père, à temps, lui retint le bras, ferma le robinet du gaz, ouvrit la fenêtre, prenant le commandement de la manoeuvre, comme il sied à un officier de zouaves, même s'il n'est qu'un interprète déguisé. « Ilse, mon enfant, sors de la cuisine. Ne respire pas cette fumée. »

Ilse sortit, et joignant la prudence à l'initiative, le Professeur transporta le volcan sur le rebord de la fenêtre. Dans la salle à manger, Ilse, interdite, navrée, honteuse des larmes qui lui montaient. Pourquoi des larmes ? Quand le Professeur revint, elle se blottit à l'épaule de son père et pleura.

- Tu pleures pour une soupe brûlée ? Cela n'en vaut pas la peine.

- Si tu savais, Pa, tout ce qu'il y avait dans cette soupe .. Jamais je n'avais réussi une soupe comme celle-là. Tu l'aurais trouvée si bonne que tu m'aurais appelée ta petite fée. Je ne suis même pas la fée Vermicelle.

- Mais tu es toujours ma petite fée ! Ne pleure pas, disait le Professeur, toute sa tendresse dans sa voix. Puisque je te dis que tu es ma fée pour toujours et que la République n'a pas encore la scarlatine..

*

Chapitre XXIV

Pousse-Wagon

On disait *la Section de la Lune* en parlant des Protecteurs du XIV^e arrondissement de Paris, parce que les treize, qui venaient de se rassembler chez Jumièges, tenaient leurs séances ordinaires au *Bar de la Lune* qui était un bar au 4 de la rue du Château, à droite donc en venant de Pasteur, à hauteur du passage Alexandre, et le trottoir qui n'était pas celui de la Langouste. Cette lune, du bar et de la section, n'était pas un symbole, une occasion de plaisanteries, tout au plus, et toutes si vieilles qu'elles étaient plus poétiques que malveillantes. De même, il n'y avait rien de calculé dans le nombre des Protecteurs, qui étaient treize par la seule raison qu'ils n'étaient plus quatorze depuis la mort du vieux Fournier, qui avait été l'un des fondateurs de la S.P.E.H. et la tête pensante de toute la ligue aussi longtemps qu'il avait vécu.

Le nom de Fournier restait lié à *la Section de la Lune* où l'illustre Protecteur avait créé une sorte de tradition. C'était la section des penseurs. « Qu'en pense *la Lune* ? » Une question que l'on se posait souvent à Grenelle ou à Pantin. À la fondation, en 1906, Fournier n'était qu'un pousse-wagon à la gare Montparnasse et se souvenait d'y avoir débarqué quelques années auparavant un balluchon à la main pour toute fortune. Il arrivait de son Pontivy natal et c'était la première fois qu'il prenait le train. Ayant trouvé de l'emploi au débarquer, il n'avait pour ainsi dire jamais quitté la gare. Marié bientôt à une payse, il habitait un petit appartement. rue de l'Ouest, qui était un bijou de propreté méticuleuse, grâce

au zèle et à la vigilance de la Bretonne, qui astiquait tout le jour en diverses familles bourgeoises et, le soir, astiquait encore chez elle, son Fournier à des réunions syndicales ou à l'université populaire. Mme Fournier était la perle des femmes de ménages. Ceux qui l'avaient engagée, par hasard, se promettaient bien de ne plus en avoir d'autre. Cirer, laver, brosser, l'argenterie et les vitres, de tout ce qui est un ménage elle faisait une affaire personnelle. Une maniaque de l'honnêteté qui rendait compte d'un sou ! La même honnêteté, les mêmes vertus d'ordre chez son Fournier qui, à peine débarqué, avait senti le désir de s'instruire, non pour parader mais pour mieux comprendre, et ce qu'il voulait comprendre surtout : la société des hommes, pourquoi Pontivy n'était point Paris, l'autorité et l'obéissance, le dedans de l'ordre, l'armée, l'administration, la police, ce que c'est qu'un préfet, ce que peut un ministre, la différence entre un officier et un sous-officier.

Ce qui l'avait choqué, au régiment : c'est que tant de garçons, de tous les milieux, certains nantis de diplômes, aient si peu le goût de comprendre. La belote et la bagatelle, rien au-delà. Un aîné de Chemin de Fer l'avait introduit, un soir, place Maubert, à l'université populaire où quelques professeurs, quelques uns du Collège de France, enseignaient les rudiments de la Physique, de l'Économie, de l'Astronomie. Il revint tous les soirs place Maubert. Le public, peu nombreux, principalement composé d'autres professeurs et d'étudiants ; les prolétaires, comme on disait fort rares, vite découragés, se retenant de bailler, et retournant après quelques séances à leur belote ou à la bagatelle. C'est à Maubert que Fournier avait connu Jumièges, déjà professeur, plus tard Gaudau-Barmier et Richard encore lycéens. Il lisait la nuit les livres qu'on lut prêtait. Il se privait d'apéritifs et de tabac pour se monter une bibliothèque. Le vieux Visconti, qui avait une chaire de Géographie Méditerranéenne au Collège de France et qui présidait place Maubert, lui confia un cours de Politique à l'université populaire, et rien ne parut plus naturel.

Fournier avait tâté du syndicalisme et s'aperçut assez rapidement, non sans surprise, que ses jugements de Politique effarouchaient. On ne pouvait l'accuser de raisonner en bourgeois mais il bousculait les dogmes ; même sa façon de parler, qui séduisait, ne respectait pas les rites. On regrettait de l'avoir applaudi. « Vous, vous chantez la messe, leur disait Fournier. J'ai été enfant de chœur dans mon village, et jamais je ne chanterai plus de messe, la syndicaliste ou la socialiste pas plus que les autres. » Sa grande idée, à laquelle il revenait toujours, était que la République était sans cesse en danger de ne plus être la République, qu'à chaque fois elle n'avait été établie et acceptée que par chance, à l'occasion d'un désastre ou d'une émeute parisienne, que c'était le régime politique

le plus fragile, le plus contesté, qu'il avait tout contre qui : le souvenir de l'émeute ou du désastre qui en avait permis l'avènement, l'irritation des classes titrées ou possédantes, l'ambition des hommes politiques, même républicains, les nécessités du pouvoir civil et militaire, l'esprit de lucre, l'insouciance des travailleurs, l'amour invincible des jouissances qui est en nous tous, gouvernés et gouvernants.

Quand le pousseur de wagons, un soir, avait lu dans des morceaux choisis de Montesquieu que Visconti lui avait prêtés, que la République ne pouvait tenir que par la vertu, Fournier en avait fait trois fois le tour de sa chambre, stupéfait de lire ce qu'il pensait, à part soi, quand il était troupier à la caserne de Pontivy. Son expérience de la vie, la fréquentation de ses camarades, avaient confirmé son jugement sévère de simple troupier ; Que des républicains soient au gouvernement de la République, cela ne changeait presque rien. Cela ne dispensait point de veiller sur la République. Quand un socialiste lui vantait *L'Armée Nouvelle* de Jaurès, quand on débitait des phrases sur les généraux républicains, sur l'armée populaire, Fournier éclatait de rire. « J'ai du respect pour Jaurès, disait-il. Il a autant d'esprit que de courage. C'est un républicain selon mon coeur. Mais quel grand naïf d'aller imaginer qu'un caporal, oui, pas plus haut que le caporal, puisse être un caporal républicain ! On voit bien qu'il n'a pas été à la caserne. »

Le socialiste ne manquait pas de réplique : « Autrement dit, tu es anarchiste, tu supprimes l'armée et la police, il n'y a plus de frontières. plus de nations. » Têtes de linottes que vous êtes, répondait Fournier. Pourquoi ne me demandes-tu pas aussi si je supprime les Halles et les chemins de fer, les choux-fleurs et la marée, la colère et le mauvais temps ? J'ai besoin du sergent de ville et par conséquent du Préfet de police. Je ne supprime rien. Vous, si vous décidiez de débaptiser les choux-fleurs et la tempête, vous penseriez sans doute que vous les avez supprimés...

Ce n'étaient pas des propos à se faire recommander par un député socialiste. Mais un pousse-wagon s'il pousse, peut se moquer des recommandations.

La S.P.E.H. naquit place Maubert, de ce cours que Visconti avait confié à Fournier, moins d'auditeurs encore à celui-là qu'à tous les autres. *La Section de la Lune* la première et d'abord la seule, Visconti et Fournier, habitant tous les deux le Quatorzième. Le recrutement se fit de proche en proche. Il ne s'agissait pas de prêcher et de convertir, mais de reconnaître. Fidèle à son idée, Fournier se méfiait des convertis. Une de ses formules « Débaptiser ou baptiser, du pareil au même. » Il ne fallait que grouper ceux de la même complexion politique. Ceux qui ne saisis-

saient pas aussitôt la nécessité de se grouper n'étaient pas à grouper. Ils pouvaient être bien plus utiles hors du groupe, dans l'indépendance. La marque d'un bon groupe était d'être un groupe avant de l'être, celui de la *Lune* modèle pour tous, car ce n'était au départ que des fidèles de Maubert autour de Visconti et de Fournier comme ils étaient.

À l'automne de 1923, Gaudot-Barmier fut nommé à Saint-Louis et se logea rue des Plantes, à deux pas de Richard qui habitait rue du Moulin Vert. À la section, il prit la place de Visconti qui venait de mourir. Fournier ne poussait plus de wagons, il attendait sa retraite dans les bureaux. Il ne présidait la section qu'à son tour, selon la règle, mais il était le conseil incontesté de toutes les sections que la S.P.E.H. avait en France. Quand il mourut (il y avait déjà deux ans), quelques Protecteurs seulement accompagnèrent sa veuve au cimetière Montparnasse ; aucun ne prononça de discours, mais, aux alentours de la fosse, c'était un amoncellement de couronnes venues de tous les points de la France. Remplacer Fournier, cela ne paraissait point possible à ses amis de la section. Son souvenir continuait à présider les réunions des treize. Moser, Gaudeau ou Jumièges, Richard aussi, jugeaient au demeurant que, sur les treize, on aurait pu faire l'économie de quelques uns. Les vues du troupiier de Pontivy étaient si justes que, sur treize Républicains (pour tout un arrondissement de Paris !), on ne pouvait éviter les dormeurs et les indifférents, ceux qui ne songent à la République que pendant la durée des réunions. Et même ! Comme Lebuhotel disait à Jumièges et à Gaudeau-Barmier, après le départ des autres :

- Nos chers Protecteurs ! Ils ne sont venus si vite que parce que je leur ai fait peur. Sans la peur, combien de pneumatiques de la dernière heure, pour s'excuser ? Ils sont fidèles à leur manière dit Jumièges.

- À condition qu'on les dispense de réfléchir, ajouta Lebuhotel, en tirant sur sa pipe.

Et Gaudeau :

- Par malheur, nous ne sommes pas dispensés, et j'avoue que j'ai beau réfléchir, plus je réfléchis, plus je m'y perds.

Lebuhotel enfermait les assiettes et frappait à petits coups tout autour. Il colla son oreille au mur, frappant toujours et clignant de l'oeil.

- Dites donc, Jumièges, êtes-vous bien sûr de vos murs ? Si, par hasard, ils avaient des oreilles...

-Vous pensez à quelque mécanique dissimulée ?

-Cela se rencontre. Comme vous savez, j'entretiens des amitiés dans la police. J'ai recueilli, au jour le jour, de singulières ru-

meurs sur l'usage des oreilles mécaniques. Mais ce ne sont que des rumeurs ! Un archiviste ne veut rien fonder de solide sur des rumeurs...

- Je ne crois guère, dit Jumièges, à tout ce que l'on raconte là-dessus. L'usage est malaisé. La police doit propager elle-même les rumeurs. Un moyen facile d'entretenir la crainte !

- Alors, c'est encore pire ! s'écria Gaudeau. Si le mouchard n'est pas un instrument dans le mur, ou dans vos placards, où donc est le mouchard ?

- Treize reprit Lebuhotel.

- Treize répéta Gaudeau

- Eh bien ! Treize ? dit Jumièges de sa belle voix chaude. Mes chers amis, éclairez-moi, je vous en prie. Je confesse que je n'ai pas du tout le génie de la police. Et il nous en faut, si nous avons à nous prévenir d'une sorte de police. Faites-moi la grâce de vos lumières. Vraiment, sorti de mes microscopes et de mes coupes de fleurs, on peut me duper comme on duperait un enfant.

Gaudeau-Barmier, à mi-voix :

- L'un d'entre vous me trahira. Ils étaient treize.

- Vous ne voulez pas dire...

- Si ! Mais si ! Nous voulons, nous devons dire... lança Lebuhotel. Cela n'est pas agréable à dire. Mais enfin, si le mouchard n'est pas le mur, il est un des treize.

Jumièges joignit ses fortes mains comme s'il esquissait une prière ; mais à qui adresser une prière, et quelle prière ? Jamais il n'avait rien préféré à la vérité. Il aurait le courage de tout entendre. Il dénoua ses mains, se leva, redressa sa puissante stature de Normand, se passa l'une de ses mains sur le visage, comme s'il voulait vérifier la nudité de son visage.

- C'est la première fois, dit-il, que je forme cette idée qu'un mouchard peut s'être glissé parmi nous.

- Autrement, reprit Lebuhotel, vous ne seriez pas notre cher, notre grand Jumièges. Un archiviste se méfie de tout et de tous. C'est de métier. L'historien a quelque chose du policier.

- Vous méfiez-vous de moi ?

Un tel sursaut de noblesse dans la brusque exclamation de Jumièges que Lebuhotel se leva à son tour et s'approcha familièrement du botaniste.

- Je vous appelle quelquefois Maître, et pourtant nous avons banni les titres entre nous. Si je vous appelle ainsi, c'est pour le plaisir de vous dire à vous ce que je ne dis à personne. Me méfier de vous ! Ni de vous, ni de Gaudeau, ni de Moser, ni de Richard. Cela fait que nous sommes cinq Protecteurs. Je réponds de nous. Il y en a peut-être

d'autres, mais je n'en répons pas. Pipelin et Barbier, je propose de les nommer Protecteurs adjoints. Pedronneau à la rigueur, si, d'aventure il se réveillait. Les visages se détendirent. Huit sur treize, ce n'est pas si mal, remarqua Gaudeau-Barmier. Ce n'est ni à la « Loge » ni aux « Droits de l'homme » que l'on se risquerait à répondre de huit sur treize.

Le sourire revint tout à fait sur le visage coloré du Normand.

- Il faut bien que nous vidions notre sac jusqu'au fond du sac, dit Lebuhotel. Ne serait-ce que pour le plaisir. Et puis on y voit plus clair.

- Vous avez de la chance, soupira Gaudeau. Notre problème est-il plus clair ?

- Cela circonscrit les recherches, fit l'archiviste. Aux Archives, quand nous avons trié et catalogué, nous pensons que c'est beaucoup. Inutile de chercher dans ce paquet de huit. À la réserve ! Le reste, c'est une affaire de patience et de temps. Nous aurons la patience. Aurons-nous le temps....?

Lebuhotel souffla devant lui, à plein souffle de sa fumée, comme pour repousser quelqu'un ou quelque chose qui s'approchait. Et, s'adressant à Gaudeau :

- Lorsque Jumièges m'a donné la parole la seconde fois, et que j'ai proposé la commission de trois Protecteurs (j'étais bien sûr que nous serions les trois), il savait que j'avais quelques révélations à faire. Il comprend à présent pourquoi je me suis contenté de proposer la commission. S'il y avait un traître parmi nous, je devais me restreindre à la considération des assiettes et jouer l'ignorant.

- Je vous admire, dit Jumièges, Je n'avais pas compris votre silence ; je le reconnais.

- Fallait-il donner dans le piège ? Les papiers, à ce qu'il me semble, étaient à double fin. D'abord nous intimider. Vous existez, nous avons la liste complète de vos noms et de vos adresses ; voilà ce que disent en clair les petits papiers. On pensait bien que nous parlerions un jour ou l'autre de ces papiers et que cela troublerait les Protecteurs. La manoeuvre était excellente. On espère peut-être nous désunir. Sous la menace, les tièdes sont encore plus tièdes. Il suffirait d'une majorité de tièdes (à huit contre cinq par exemple) pour nous immobiliser... Mais on a pu se dire aussi que si l'un d'entre nous était au courant de certaines choses, il en ferait part à l'assemblée des treize et, par le traître, nos adversaires en étaient aussitôt avertis. De là mon silence. J'attendais, pour le rompre de me retrouver en tête à tête avec vous. Lebuhotel ajouta en riant : - Je suis couvert ! les autres Protecteurs n'ont pas le droit de m'en

vouloir. Je pouvais réserver à la seule commission d'enquête certains documents comme celui-ci .

Il sortit une lettre de sa poche.

- La commission décidera s'il y a lieu ou s'il n'y a pas lieu de faire état de ces documents.

Puis, après avoir bourré sa pipe, il tira lentement ses lunettes de leur étui.

- Une lettre de Rome. Le signataire n'appartient pas à la Société des Protecteurs. C'est un de ces francs-tireurs, que Fournier nous recommandait de garder en francs-tireurs. Amateur en tout, passionné de bel canto, difficile à émouvoir par l'annonce des plus grands malheurs. Il a ses chimères, comme j'ai les miennes, mais les siennes plutôt roses, si les miennes sont au sombre. Ce qu'il m'écrivait n'en est que plus grave. Je passe le récit d'une galanterie à l'italienne qui scandaliserait Jumièges... Mais écoutez :

Est-il vrai que les Français songent à liquider la République ? Cela me surprendrait de vous et de vos amis. On colporte ici des nouvelles insensées, dont j'ai commencé par sourire. Dix années d'Italie ont pu me costumer en Italien, mais il me reste assez de France sous le costume pour juger de la France en vrai Français. Je le croyais tout du moins. Le Français ne serait-il plus cet animal impropre à toute action politique suivie, qui ne tient à ses opinions qu'un quart d'heure par jour, en ouvrant son journal, et encore ! Celui-là est un enragé de politique ; les autres ne lisent que les chiens écrasés, les spectacles et le courrier des coeurs ! On chuchote que des ligues se forment, dont les militants ne se contentent pas de payer leur cotisation, et que les militants sont innombrables, qu'ils ont appris ce que c'est qu'un mot d'ordre, l'obéissance, même le secret. Il ne s'agit pas des communistes dont les meneurs ne sont que des espions, leurs électeurs de vulgaires Républicains. Non ! Comme il sied en régime républicain, Le parti du mouvement rêverait d'un vaste mouvement contre La République. On dit que le premier travail des Ligues aurait été d'établir la liste complète des vrais Républicains. Elle ne dut pas être longue ! Votre nom doit y figurer en bonne place.. si tout ce que l'on débite à Rome n'est pas de pure fantaisie.

J'ai trop d'amitié pour vous pour ne pas vous en avertir. À tout hasard, prenez quelques précautions. On parle aussi (mais ce serait de l'extravagance) d'une sorte de marche sur Paris, motorisée comme il se doit. Trente mille voitures armées investissant Paris à la fois, comme si un rassemblement pareil pouvait passer inaperçu ! On précise même l'occasion, qui serait le retour en France d'un général ou d'un ancien gouverneur, actuellement en mission et bien connu pour son tempérament de chef. On hésite entre gouverneur et général. On ajoute seulement

que le dit général (ou gouverneur) a la confiance du gouvernement, étant Maçon de longue date, et qu'une parti du Grand-Orient est dans le complot. Je m'excuse de vous écrire toutes ses calembredaines. Vous devez penser que le soleil de Rome ne vaut rien à mon jugement. À ne suivre que mon humeur, je rirais bien de l'imbroglia. Une chose m'intrigue : je ne tiens pas ces nouvelles de quelque matamore fasciste mais de gens d'un autre style, généralement dignes de créances qui n'avancent qu'à pas feutrés, qui taisent plus qu'ils ne disent, qui ne disent que ce qu'ils ont des raisons de savoir. Bref, l'Autre Rome serait au courant de toute la machinerie du complot. Un émissaire des conspirateurs aurait été reçu l'autre jour entre deux portes. On ne bénit pas encore le complot, mais une main sacrée se lève déjà, peut-être pour bénir. Je suis tout à fait fou, n'est-ce-pas ? Serait-ce, comme on dit, l'aurore d'une nouvelle France, ou la résurrection de l'ancienne ? Ce n'est pas cette France-là que j'aime. Rassurez-moi au plus vite. Dites-moi que vous aussi, même vous, vous commencez la lecture de votre journal par le courrier des coeurs !

Toute cette lettre entrecoupée de fumée de pipe. La lettre lue, et vidant la pipe au cendrier :

- La lettre m'est arrivée avant-hier, précédant d'un courrier les petits papiers. Naturellement, je me proposais de vous la lire. À vous deux et à Moser. J'en aurais écrit quelque chose à Richard. Les autres !

Ni Jumièges ni Gaudeau-Barmier n'étaient autrement surpris. Certains passages de la lettre s'accordaient trop bien avec l'affaire des petits papiers.

- Tout l'honneur est pour nous, dit Jumièges, qui ne repoussait plus l'idée d'une trahison.

La S.P.E.H, avait ses règles et ses usages, la discrétion poussée jusqu'au détails. Nul cahier où consigner le compte rendu des séances. Il n'y avait nulle part une liste pour la France des sections et des adhérents. Eux-aussi avaient des ruses de conspirateurs. Les noms des responsables mêlés aux autres d'un carnet d'adresses chez chacun des responsables, et seul un détective aurait eu l'esprit de remarquer que certains noms n'étaient pas écrits tout à fait de la même manière, une majuscule a la troisième lettre de ces noms ! Seul le responsable connaissait la ruse, un par section, et la transmettait à son successeur désigné. Il fallait être bien fin pour deviner que les quinze qui se réunissaient parfois au *Bar de la Lune* (ce n'était jamais la même date) étaient autre chose que des amis de manille ou de belotes, par groupes de joueurs qui se faisaient et se défaisaient. Pas de président ni d'orateur derrière une table. Ces réunions-là étaient principalement des rencontres où l'on discutait très haut de ma-

nille et de politique tout bas. Quand la situation l'exigeait, quand il y avait d'importances décisions à prendre, on convenait au départ d'une autre réunion, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, souvent chez Jumièges parce qu'il vivait seul dans une grande maison entre deux jardins. Par précaution supplémentaire, ils ne partaient jamais tous à la fois.

- Peut-être, dit Jumièges, Moser ni Richard n'auront rien en reçu... Il répondit lui-même : - Cela n'est guère probable.

On revint aux petits papiers.

- J'avais toutes ces devises qui me tournaient dans la mémoire expliquait Lebuhotel, tandis que je montais et descendais des escaliers. En montant celui de Saint-Séverin, qui dévore une soutane à chaque repas, je songeais au bonhomme tricolore qui en avait assez de sa crosse épiscopale et le me disais : cette assiette à Saint-Séverin. Tout juste ! C'était la sienne. L'attribution était trop pertinente. Le traître, car nous avions un traître, laissait trop voir qu'il était un des treize. Qui saurait aussi bien que nous que le Dr Saint-Séverin, qui a un oncle chanoine, dont la femme est de toutes les bonnes oeuvres de la paroisse, enrage à ce nom d'église qu'il lui faut porter ? Toute sa clientèle est catholique et le garantit catholique. N'est-il pas le médecin des Soeurs de l'Enfant Jésus ?

- Il est vrai, approuva Jumièges. Toutefois, le hasard produit des effets qui paraissent après coup merveilleusement raisonnables. La devise qui m'est échue : J'éclaire la France, comment me l'appliquez-vous ?

- Comment ? C'est l'évidence même. Vous êtes le responsable depuis la mort de Fournier, et son vrai successeur. C'est vous qui préservez de tout alliage l'esprit des fondateurs. Votre lumière nous éclaire, et, de proche en proche, toute la France...

- Et les coqs ? demanda Gaudeau.

- Oui, Vous chantez la liberté, comme moi. Supposez que Moser et Richard la chantent, eux aussi. Cela ferait quatre coqs autour de Jumièges. Au total, les cinq Protecteurs, ceux dont je répons ...

- Les archivistes ont plus de ressource que les mathématiciens ! Richard me manque. Quand je n'ai plus Richard, je n'ai plus d'esprit.

Et le moyen de résister à Lebuhotel lorsque son imagination l'emportait ? Il entraînait ses auditeurs dans le monde de sa chimère. De conjecture en conjecture, il bâtissait du fantastiques qui avait l'apparence du granit. Il réduisait sa voix à un filet de voix. Gaudeau-Barmier et Jumièges, leurs chaises à sa chaise, se tendaient le cou pour l'entendre. Il ne s'arrêtait que pour inspecter les murs, s'arrêtant au milieu d'une phrase,

comme s'il avait perçu un craquement, un frôlement, quelque bruit insolite et sinistre. Puis il rattrapait sa chimère et cavalcadait de plus belle. Il entraîtrait si adroitement dans les desseins de la conspiration qu'il était conspirateur. À cette heure de nuit, dans cette maison solitaire, il était au centre, il découvrait d'un regard toutes les ramifications du complot. Jumièges avait raison de rappeler la collaboration du hasard à de certains effets. Par exemple, si l'ami qui écrivait de Rome avait été trompé et jaloux, ou s'il avait eu un rendez-vous avec sa belle, il n'écrivait pas, et c'en était fait de la République. À eux trois, ils sauveraient la République. Mais que de périls, quel enchevêtrement, quelle trame noire et serrée ! Brouillard partout comme dans cette chambre saturée d'un brouillard de pipe. Lui qui disait : « Le pape ! Le pape ! Vous me faites rire » lorsqu'on lui parlait du pape, n'aurait pas toléré que l'on suspectât ce qui n'était peut-être que des ragots du Vatican.

- Les Loges ! Quand j'affirmais qu'elles étaient pourries ! Et qu'est-ce donc qui n'est pas pourri ? Vous et moi qui ne sommes rien. Donc tout est pourri. Cela conserve pour un temps sa noblesse, son allure. Mais le dedans ? La pourriture est au dedans. Ce qu'on voit n'explique jamais rien. On nous donne la comédie. Qui tire les ficelles par dedans ? Des ficelles qui sont pourries.

Il en riait à tout petit rire, en grignotant sa pipe.

- On peut rire ? C'est encore permis ? Croyez-moi : ce ne sera pas permis longtemps.

Et, changeant brusquement de visage, il lorgnait la porte, comme si une main tournait le loquet de la porte, un milicien de la Conspiration prêt à ouvrir et à crier : « Lebuhotel ? C'est vous ? Nous avons un mandat d'amener pour vous emmener ! »

Le jardin devant, le jardin derrière grouillaient sans doute de miliciens.

- Que voulez-vous, mes bons amis ? Tout craque. Il faudrait être sourd pour ne pas entendre craquer. Depuis vingt ans, trente ans ; j'entends, je sens. Et quand tout aura craqué, quelle puanteur !

Gaudeau-Barmier, les paupières baissées, revoyait deux rangs de jeunes cadavres à quelques mètres d'une tranchée. Ils ne sentaient pas encore le cadavre, et qu'est-ce que l'odeur aurait ajouté à cette profondeur de détresse et d'éternité où il se précipiterait à son tour quand ce serait l'heure ? « Oui, oui » disait Gaudeau. « Oui, oui » disait Jumièges, qui avait tant aimé les fleurs qu'il en avait son âme parfumée. À dix fois moins de discours sur la pourriture et sur le noir dédale de la conspira-

tion, Marka se serait bouché le nez, Justin et Boudin auraient hurlé de terreur. Jumièges et Gaudeau n'étaient que vaguement ébranlés.

- Une seule chose est certaine, dit enfin Jumièges : en dépit de l'assiette et de ma devise, je n'ai pas de lumière, je ne m'éclaire rien. La situation est peut-être grave. Du moins elle est délicate. Jamais je n'ai senti aussi vivement l'absence de Fournier.

- Envoyons un télégramme à Richard, le même à Moser, dit Gaudeau. Cinq Protecteurs auront plus de lumière que trois.

Les trois se mirent d'accord sur les termes du télégramme. Il n'y avait point de milicien derrière la porte. Cependant, Lebuhotel avait quelque chose à dire qu'il ne savait comment dire et revint sur ses pas.

- Jumièges, est-il prudent de vous laisser seul, en ce quartier désert, dans cette maison vide ?.. Si l'on cernait la maison. si l'on vous enlevait ?

- M'enlever ? Mais qui m'enlèverait ?

- Les conspirateurs. Le traître et les amis du traître. Les ennemis de la République...

À cette idée d'être enlevé comme une folle amoureuse du temps des folles et de La Folie, Jumièges eut un accès de gaieté si communicative que les trois Protecteurs se séparèrent en riant, même Gaudeau-Barmier qui ne voyait plus les jeunes cadavres. La lune descendait du ciel.. Le quartier désert était son royaume enchanté.

- Vous ne savez donc pas, mes amis, que je suis gardé ... Je ne parle pas de ces lions qui s'écaillent sur leurs piliers. Il est vrai que ce n'est qu'une chatte qui me garde. Mais si l'on voulait m'enlever, elle grifferait, elle arracherait des yeux. Un amour de petite chatte. pas plus grosse que cela ..

Et, pour montrer la grosseur de la chatte, Jumièges fit une boule de ses deux mains, dans le clair de lune.

Chapitre XXV

L'Assassin des roses

Ce n'était plus tout à fait le clair de lune. La lune portait des ombres, l'aube portait d'autres ombres, en sens inverse, vagues d'abord, aux contours de cendre légère, puis ce fut le tour des premières à n'être plus qu'un peu de cendre avant de se dissiper dans de l'aurore. Jumièges regarda le ciel. Ce n'était plus la peine de se coucher,

Malgré l'âge (il était plus près de soixante-dix que de soixante), il restait fidèle à son lever d'aube ou d'avant l'aube. Il aurait été dormeur, par sa nature. Même à son âge il ne comptait que sur la sonnerie de son réveil pour se réveiller ; et toujours un mouvement de courage à sauter du lit, comme s'il préparait quelque concours. Si, moins prompt à sauter, il lui arrivait de se rendormir, il s'en voulait d'avoir manqué l'aube et l'aurore. C'était une journée manquée. Quand on lui conseillait de s'accorder quelque paresse, sous le prétexte qu'il avait passé depuis longtemps tous les concours : « Il ne me reste plus de concours ; disait-il. J'en suis bien aise, rien de plus sot que les concours. Mais il me reste à vivre. J'aime de plus en plus la vie. »

Il aurait pu dire qu'il avait appris à l'aimer. D'abord étudiant de trop de zèle, il n'avait aimé que l'étude. C'était pour étudier qu'il se levait régulièrement à cinq heures. Penché sur ses livres, il ne songeait pas

que l'on puisse aimez l'aube ni l'aurore Quand la lampe était inutile il éteignait la lampe sans interrompre l'étude. Un matin, il avait aperçu l'aube à travers les vitres. Il avait éteint sa lampe pour mieux voir la clarté de l'aube, pour la regarder comme on regarderait un visage. Il était tombé amoureux de ce visage du ciel.

Il était alors un professeur célèbre, c'est-à-dire un nom connu de deux ou trois mille hommes parmi tous les hommes de la terre, une dizaine de livres dont on citait les titres, un fauteuil à l'Académie des Sciences. Il avait formé une douzaine d'élèves dont quelques uns le vénéreraient. Il était au penchant de l'âge. Il avait failli aimer, se marier. Mais que de temps perdu si l'on aimait, que de complication dans un ménage, une femme et des enfants ! À la dignité de sa vie, à la régularité de ses moeurs, on le croyait veuf. Il avait seulement remis d'aimer, de se marier. Peut-être, s'il avait aperçu un visage de femme à travers les vitres, serait-il tombé amoureux de ce visage. Le cas n'est pas rare. Peut-être aussi avait-il fallu qu'il vint habiter cette maison déserte entre deux jardins, les vitres du bureau face à l'aurore, pour découvrir qu'il y avait l'aube et l'aurore.

Quand il avait loué la maison, il n'avait considéré que le nombre des pièces et la possibilité d'y installer ses collections de botanistes Deux jardins ! Ils étalent voués au désordre de l'herbe et de la broussaille, il ne se souciait pas de payer un jardinier pour les entretenir. Mais dès le premier matin où il avait éteint la lampe pour mieux voir, il descendit dans son jardin où l'aube était toute l'aube et non plus cette aube à travers les vitres. Une aube sur un jardin de ronces ! Cela n'est pas convenable.

Il décida de mettre un semblant d'ordre en ce jardin. Il acheta ce qu'il fallait, pelle et pioche, sécateur et râteau. Il revint plus tôt du laboratoire pour débroussailler. Il retourna la terre, arracha les herbes méchantes, traça des allées ; il greffa des églantiers qui avaient été des rosiers jadis, il planta d'autres rosiers. Il se réjouit d'avoir deux jardins puisqu'il était maintenant jardinier.

Il descendait chaque matin, à l'aube, qui était l'aube et l'aurore, sur un vrai jardin. Il faisait sa cour à l'aube en travaillant à son jardin C'était unir le travail à l'amour, l'ancienne passion à la nouvelle. Il aimait toutes ces fleurs, parce qu'elles étaient des fleurs dans l'aurore. Il leur devait bien cela. C'était elles qui l'avaient désigné au Collège de France, à l'Académie.

Il avait ses rendez-vous à l'aube, comme les amoureux ont les leurs au crépuscule. « C'est pour cela que les amoureux sont mélancoliques, se disait-il. À cause de l'heure. L'ombre les gagne. Le visage aimé disparaît peu à peu dans l'ombre. Ils ont peur de l'avenir qu'ils ne peuvent imaginer qu'à la ressemblance de l'ombre. Si j'étais amoureux d'une femme je lui donnerais rendez-vous à l'aube. Le visage aimé sortirait lentement de l'ombre. Il n'y aurait d'abord qu'une clarté sur nos visages, qui deviendrait l'or de l'aurore. Nous aurions le courage de croire à nos promesses. » Il souriait. Quand on aime l'aube, on n'a pas à lui donner rendez-vous. Elle viendrait sans rendez-vous.

Par bonheur, le colloque de politique ne lui avait pas fait manquer le rendez-vous. Il ne rentra qu'un instant. C'était pour prendre le sécateur. Dès que fleurissaient les roses, il profitait de la fraîcheur de l'aube pour cueillir des roses. Le soir il faisait une dernière fois le tour de ses deux jardins et choisissait celles qu'il faudrait cueillir le lendemain à la fraîcheur. Un passant l'aurait vu grimpé à l'échelle et coupant avec des soins d'amoureux ; mais il n'y avait point de passant à cette heure-là. Il était presque le seul à ne plus dormir. Minette dormait encore (Jumièges avait toujours une chatte et toutes ses chattes, l'une après l'autre, s'étaient appelées Minette). Minette ouvrait un oeil en entendant son maître, allongeait une patte respectueuse et se rendormait aussitôt. Elle n'accompagnait pas de si bon matin

« Les autres amoureux, pensait Jumièges, apportent des bouquets à leurs amoureuses. Moi, c'est l'aube qui m'offre des roses. » Il les cueillait entre fleur et bouton, à ce moment de la fleur qui est comme l'aube des roses ; les rouges, qui devaient s'épanouir en gloire, encore gainées de pourpre sombre ; les blanches, celle qui s'effeuilleraient toutes blanches dans leur corselet vert qui se rehaussait de carmin quand venait l'automne.

De l'aube à l'aurore, après le départ des Protecteurs, Jumièges cueillit des roses, dans ses jardins. « Je n'aurai jamais assez de vases pour tant de roses ! On croirait que les rosiers me remercient. Moi qui redoutais parfois la vieillesse. Et je redoutais aussi la solitude. Il est vrai que je vis seul ; mais suis-je seul ? On ne peut se plaindre d'être seul quand les rosiers ont tant de roses. J'aimais les fleurs sans savoir que je les aimais quand j'étudiais les fleurs. Qu'il faut de temps pour arriver à savoir qu'il n'y a rien de plus beau que la vie, que la plus grande sagesse est de l'aimer pour elle, comme j'aime l'aube et les roses ! »

Sur son échelle, il n'oubliait pas pour autant le complot contre la République. « Les damnés conspirateurs ! S'ils conspirent ... Car je ne me fis qu'à moitié à ce mélodrame du Vatican. Le Vatican serait donc du complot, si j'ai bien compris ?.. Lebuhotel m'a tellement tourné la tête que j'en ai le vertige sur mon échelle C'est voir du curé partout, comme le brave Saint-Séverin ! Et ce général, qui a le tempérament d'un chef (tous les généraux sont de ce tempérament, sans quoi ils ne seraient pas généraux), il aurait ses entrées auprès du Saint-Père, qui bénirait les projets du Grand-Orient ? Tout est possible. Autrement dit : il s'agit d'un complot fasciste agréé par l'Église Romaine. Mais l'Église a condamné le fascisme... Oh ! Le beau bouton ... Déjà veiné de rouge ! Comme si nous étions en automne. Et cette rose superbe que je n'avais pas vue ! »

La fraîcheur de l'aube dans un jardin n'est pas aussi propice à la crédulité politique qu'une chambre enfumée de tabac. « Nous aurions dû descendre au jardin et nous accorder le loisir d'une promenade avant de rédiger les télégrammes.» Nous aurons rappelé Moser et Richard pour une farce et nous serons ridicules. Ah ! si tous les hommes cueillaient des roses à l'aube, chaque matin on n'aurait plus à craindre les conspirateurs.»

Jumièges rapporta de sa cueillette un plein panier de roses et se mit en quête de vases. Il gardait jusqu'aux boîtes de conserve pour en faire des vases. À la saison des roses il réquisitionnait des bocaux du laboratoire.

En fleurissant la salle à manger, il s'arrêta devant les assiettes : « Nous avons mieux fait d'envoyer les télégrammes. Fournier les aurait envoyés. Fournier disait toujours qu'on ne pouvait se reprocher trop de prudence. Je ne reçois personne ici hormis les Protecteurs. Fournier me redirait que ce n'est pas une fois mais toujours que la république est en danger. Et si j'interprétais, à la façon de Lebuhotel, je remarquerais qu'on s'est bien gardé de taper sur un des papiers la devise que je lis sur cette assiette : *La République en danger*. Et il est vrai que ceux qui cueillent leurs roses à l'aube sont la minorité toujours, même en République ; que le Saint-Père a béni et sacré des généraux vainqueurs ; qu'un curé n'est jamais autant curé que s'il boucle le ceinturon, salue le drapeau, joue au sous-officier et fait brailler des hymnes patriotiques à de pauvres gosses ; et que j'entends moi aussi, même au milieu de mes roses, seulement à ouvrir mon journal, un je ne sais quoi qui ressemble à un craquement, comme si la République craquait, ou l'Europe, ou la paix de la terre. Et le Saint-Père condamne le fascisme, mais il ne serait plus le Saint-Père s'il condamnait la guerre, quelle que soit la guerre. Jumièges, ne te laisse pas

endormir par le parfum des roses ! Lebuhotel exagère quand il répète que tout est pourri. Il n'est pas nécessaire que tout le soit pour que le pire soit, tout à coup, l'esclavage dans la paix ou l'esclavage de la guerre. Est-ce que l'aube serait pour toi la même si elle n'éclairait que des ruines, des esclaves et des cadavres ? »

Et Jumièges répondait à Jumièges : « Sous les décombres de ma maison détruite, tous mes rosiers ravagés, mes travaux anéantis, mes livres brûlés, si je pouvais en mourant apercevoir une lueur d'aube, elle serait la même aube toujours pour moi, comme au premier matin, à travers les vitres. Mais s'agit-il seulement de moi ? La vie jusqu'au bout me sera pure et belle, de la pureté, de la beauté des roses blanches. C'est pourquoi je me suis promis de veiller et de surveiller, autant qu'il est de moi, et d'avertir et de protéger ainsi l'insouciant espèce des hommes. »

À ce moment-là, haut et grave, une bonté infinie dans son sourire, il était bien, comme disait Lebuhotel, le responsable, celui qui perpétuait l'esprit des fondateurs.

Minette sur les genoux, Jumièges était bientôt à son travail, à sa table comme il était à ses rosiers. Lebuhotel l'avait interrompu au milieu d'une phrase, et c'était ainsi qu'il aimait lui-même s'interrompre. Il conseillait cette sorte de méthode à ses élèves. « Qu'un jour tende la main au jour qui suit, disait-il, comme le danseur dans une farandole. Qu'avons-nous à faire, nous autres, physiciens ou biologistes ? Nous avons surtout à continuer. Le plus modeste est le plus utile, s'il continue. Nous formons une suite ; nous travaillons à un ensemble, dont aucun de nous jamais ne verra l'ensemble. Car la science n'est pas de ces travaux qui peuvent être finis. C'est le théologien qui croit qu'il est au dernier mot. Il dit que nous sommes des orgueilleux, mais nous savons bien que nous ne sommes que de modestes travailleurs et que c'est lui, l'esprit d'orgueil. Ils allumeraient encore des bûchers, s'ils osaient, s'ils pouvaient. Nous, nous n'allumons pas de bûchers. Nous n'allumons que notre lampe. »

Ce jour-là, entre deux phrases, sa pensée allait aux Protecteurs, à Fournier, à Visconti, au groupe Maubert, à cette petite université, qui avait porté tant d'espairs, que la guerre avait dissociée, qu'il avait essayé en vain de continuer après la guerre. Que de morts, parmi ceux qui fréquentaient à Maubert ! Des assidus, il ne restait que Richard et Gaudau-Barmier. Au Maubert de 1920, quelques éclopés qui ne venaient que pour se souvenir, des étudiants ; mais les ouvriers que l'on attirait parfois n'avaient plus le souci de s'instruire. Ce n'était que pêcheurs de politique, qui ne lisaient que les brochures de leurs partis, butés, fermés,

tout endoctrinés de syndicalisme ou de communisme. Un soir, Jumièges, Visconti, Fournier et Richard se retrouvèrent à Maubert tout seuls, comme des Professeurs sans élèves. C'était. la fin d'un rêve. Même chez les Protecteurs, quel changement ! On ne recrutait plus parmi les jeunes. Ils échappaient. À *la Section de la Lune*, les cadets étaient les plus tièdes.

Lebuhotel avait eu raison de leur faire peur. Grâce à la peur, Jumièges comptait sur la visite de l'un ou de l'autre qui passerait aux nouvelles par un intérêt d'inquiétude personnelle sinon par intérêt pour la République. Mais, de toute la journée, il ne reçut que la visite de Lebuhotel et de Gaudeau, pour dire que les télégrammes étaient partis à la première heure. Gaudeau répétait : « Si nous avons la chance de toucher Richard... » Lebuhotel tirait de nouveau sa lettre d'Italie et revenait aux mêmes commentaires.

À onze heures, le lendemain, Moser plus raide que les deux lions qui s'éveillaient aux piliers de la porte, parmi les roses blanches. Jumièges s'avança à sa rencontres la main ouverte, et serra cordialement celle du Professeur.

- Déjà vous, dit-il. Cela reconforte. Nous avons besoin de ce reconfort. Il sentait mieux, en disant, qu'ils en avaient besoin.

Jumièges se plaisait à la conversation de ce petit homme combatif au pas rapide, un pas de chasseur alpin, l'allure d'un officier, la parole aussi vive que la démarche, qui unissait l'obséquiosité germanique aux saillies de la parole, toujours prêt à servir, à payer de sa personne, à donner son temps. Et puis, on ne pouvait songer à Moser sans évoquer une jeune fille blonde, qui avait la fraîcheur de l'aube et le teint des roses.

- Comment va Mademoiselle Ilse ? demanda Jumièges en conduisant le Professeur. A-t-elle reçu beaucoup de prix au Conservatoire ? Quelle joie ce doit être d'avoir une élève comme cela !

On retenait parfois Jumièges à dîner rue du Château, à l'improviste. « Restez, disait Ilse. Nous ferons pour vous de la musique après le dîner. » Comment refuser ? Jumièges protestait qu'il ne connaissait pas grand'chose en musique. « Il ne s'agit pas de connaître répondait Ilse, mais d'aimer ; et vous aimez la musique. On sait aussitôt ceux qui l'aiment à la façon de l'écouter. » Jumièges écoutait dans son coin, une main sur les yeux, sans rien dire ; le Professeur au piano, Ilse à son violoncelle.

- Qu'est-ce qu'on joue ? disait Moser, dans une ferveur à jouer de tout.

- Ce qu'aime Monsieur Jumièges pardi ! *Les Variations sur un Air de la Flûte*, par exemple. À la fin, Jumièges interrogeait discrètement :

- Voulez-vous me rappeler, Mademoiselle, de qui sont ces *Variations* ?

- De Beethoven sur un air de Mozart.

- Ah oui ! Bien sûr ! Du Beethoven. Que c'est beau ! C'est aussi beau que des roses.

Il y avait du souvenir de cette musique dans la confiance de Jumièges. Devant les assiettes, Jumièges conta les petits papiers.

- J'avais un chant du coq, moi ! chanta Moser. Ce chant lui allait si bien !

- Tiens ! dit Jumièges, Lebuhotel avait prévu cela. Le front baissé, comme un lutteur prêt à foncer sur l'adversaire, Moser enregistrait les moindres détails et ne disait point que les Protecteurs avaient eu tort d'envoyer les télégrammes. Il trouva de la justesse à la supposition d'un traître.

- Si vous aviez mes élèves de Buffon pour élèves, des ignares, des ricaners, j'aurais soupçonné vos élèves. Mais au Collège de France !..

- Du reste, ajouta Jumièges, c'est au Collège que je reçois mes élèves qui sont des chercheurs plus que des élèves..

- Vous ne pouvez soupçonner personne dans votre entourage ? Excusez-moi, Maître, de cette question indiscrete.

- Mais je n'ai pas d'entourage. Ma chatte et mes roses, voici tout mon entourage. À propos de Minette, excusez-moi à votre tour, Moser. Il faut que je lui donne son lait. Elle n'oublie pas son heure. C'est une princesse !

Depuis un moment. une toute petite chatte à trois couleurs, dont ce devait être la race d'être si petite, passait et repassait entra les jambes de Jumièges, ronronnant aux grandes orgues de son ronron. Elle n'avait de cérémonie que pour son maître Jumièges, chatte autant qu'on peut l'être, le regardant de ses yeux d'enjôleuse, un mépris de souveraine à tous les titres du Philologue. « Minette ! Minette ! » Jumièges disparut, précédé d'une fanfare de chatte, oubliant que c'était l'heure aussi du déjeuner des hommes et Moser l'oubliant aussi. Moser méditait sur son assiette.

- Vous méditez, mon ami ?

- À vide. Il n'y a rien dont je sois vexé davantage.

- Vous êtes en bonne compagnie, mon cher.

- Quelle était la solution de Gaudeau-Barmier ?

- Il n'avait pas de solutions. Saint-Séverin a croqué un bout de soutane. Marka s'est défendu, comme si l'assiette l'accusait d'entretenir des relations avec cette Catherine Têtar.

- Et les autres ?

- Les autres ? ... dit Jumièges en levant les bras.

Moser aurait volontiers traité de Jean-foutre Saint-Séverin, Marka, Catherine et les autres. Il se contenta de dire :

- Si Gaudeau-Barmier n'a pas de solution...

Jumièges compléta l'instruction de Moser par la lettre d'Italie. De la part de Moser qui, d'ordinaire, fulminait d'impatience aux ruminations de Lebuhotel, Jumièges se préparait à de la véhémence. Il arrivait à Moser de s'emporter jusqu'au rouge le plus vif, quand Lebuhotel cavalcadait parmi les chambres et soufflait du songe. « Comme si l'Europe tenait dans le fourneau de votre pipe ! s'écriait Moser. Je connais l'Europe, moi. Vous, vous ne bougez pas de votre troisième sur la cour ! Ce sont des sornettes ! Parlez-moi de vos informateurs ! Votre coiffeur est Alsacien, son perroquet allemand, alors vous êtes au fait de la politique Allemande. Et de l'italienne parce que vous achetez des nouilles chez un Italien ! Vous êtes aussi mal informé qu'un ministre des Affaires Étrangères ! Vos imaginations, c'est de la fumée de pipe. De pipe ! » Ce mot de pipe dans le sabir de Moser, était d'un comique irrésistible. Lebuhotel lui-même céda à ce comique. « Ne vous fâchez pas, Moser. Une pipe, c'est très utile pour réfléchir. »

À la surprise de Jumièges :

- Je serais très curieux de lire cette lettre, dit Moser, le même air que s'il fumait la pipe.

- Vous ne jugez pas un complot fantasmagorique ?

- Il l'est. Mais tant de choses aujourd'hui me paraissent fantasmagoriques ! Tant de choses, que je me refusais à croire, et qui sont vraies.

- À quoi refusiez-vous de croire, Moser ? demanda doucement Jumièges.

Moser garda le silence, un instant, comme on le garderait sur la cause d'un chagrin profond. Il n'aurait été ni plus triste ni plus grave si on lui avait demandé : Est-il vrai que la fée bavaroise dont votre fille est la fille n'est pas morte, comme je croyais, mais qu'elle vous a quitté, après un an d'amour, pour l'amour d'un autre ? Ce sont de ces chagrins dont on préfère mourir en silence.

- Vous savez, dit Moser, que j'ai deux patries, bien que je me sois battu farouchement pour la mienne. Non pas que je sois un de ces

pacifistes qui n'ont plus de patrie et qui prennent toujours le parti de la patrie des autres, simplement parce qu'ils n'aiment pas la leur. J'ai vraiment deux patries. Celle-ci, la nôtre, que mon grand-père a choisie, plus Allemand pourtant qu'Alsacien, à l'annexion des deux provinces. C'était un Gunther-Amédée Moser, comme moi. Mon petit-fils, si un jour je suis grand-père, sera aussi Gunther-Amédée, quand il porterait l'un des plus vieux noms de France. Mais, comme mon grand-père avait le droit de choisir et de rompre, j'avais le droit de réunir par un second choix, sans rien renier du grand-père. J'ai réuni l'Allemagne et la France, loyalement, sans attendre ces messieurs de la politique, leurs finasseries, leurs cheveux coupés en quatre. Ma femme était Bavaroise, comme la Bavière est bavaroise. Je n'aurai jamais d'autre femme. Et puis-je faire qu'Ilse ne soit pas une Bavaroise et l'image vivante de mon amour ? Or, je reviens de Bavière, j'en reviens blessé, plus douloureusement que par une blessure. Je souffre dans mon amour, dans mes deux patries ; comment vous dire ?.. Je souffre dans ma musique !

Il torturait son sabir pour essayer de dire, mais il ne pouvait mieux dire car, dans la musique, pour Moser, il y avait tout. Jumièges écoutait, une main sur les yeux, comme il aurait écouté de la musique, chez le Professeur. Moser regardait devant lui.

- J'avoue que je ne comprends rien au complot du Vatican. ni au général, ni à la marche sur Paris. Mais je ne comprends plus rien à rien. J'en suis à croire que tous les hommes sont fous, que tout est fantastique, que nulle part il n'y a davantage de raison que dans des nuages et des nuages de fumé de pipe !

À cette pipe, l'objet de sa raillerie, il reprit un peu de courage. Et certes il lui fallait du courage pour achever ses confidences.

Moser, par son mariage, avait aussi sa famille allemande, celle de sa femme ; ou plutôt presque toute sa famille était allemande, car le grand-père n'avait eu qu'un fils et ce fils avait épousé une Suisse allemande. D'un bout de l'Allemagne à l'autre, il pouvait aller de cousins en cousins. L'été de 1931 ou 32, avant Hitler, une Ilse de dix ans à son bras, il avait rendu visite à la plupart. De Hambourg à Francfort il avait retrouvé des Moser de tous les âges et de tous les métiers, des variantes du père et du grand-père, quelques Gunther-Amédée à s'y méprendre. Des cris d'admiration partout devant la fillette, qui était Bavière, et pourtant la grâce et la gentillesse de la France.

Depuis cette tournée familiale, Gunther, accaparé par les congrès et les philologues, mais fidèle à tous, se contentait d'une volée de cartes postales de temps en temps. Il n'avait de correspondance suivie qu'avec un cousin germain de sa femme, Frédéric Schmidt, qui vendait des chapeaux et des cannes aux élégants de Munich et dont la pétulance et la franchise naturelles convenaient à l'humeur du germaniste. Chaque hiver, le cousin Frédéric, qui rêvait de Paris, avait son prétexte de cannes et de chapeaux pour s'en venir flâner à la parisienne, son divan et son couvert chez le Professeur.

- Vous connaissez mon cousin Frédéric dit Moser, celui qui est violoniste. C'était le violon, le soir où nous avons joué un trio de Brahms. Jumièges se souvenait du trio et du violoniste. Depuis qu'ils sont envoûtés par leur Hitler, ce n'est pas facile de parler franchement de politique en Allemagne, surtout devant les jeunes. On craint d'irriter, et cela ne servirait à rien d'irriter. D'ailleurs, ce que je vois et ce que je lis suffit à m'instruire. Il faut avoir vu de près ce que c'était que leur République pour comprendre tout en déplorant ! Si la nôtre est pourrie, comme dit Lebuhotel, quelle pourriture que leur République ! Scandales sur scandales. Les nôtres ne sont que des enfantillages à côté. Aucune pipe n'aurait préservé de l'odeur. Par Frédéric j'étais au courant de bien des choses. C'était pire que tout ce qu'avaient imprimés les journaux. Le cousin a deux grands fils doux et blonds, comme sont les garçons d'Allemagne. Quand je les ai vus la pelle à l'épaules je me suis dit : tant qu'ils n'auront qu'une pelle... Défiler en chantant, au son des fifres, ce n'était pas encore très grave. J'ai cette chance, en Allemagne, de n'être jamais pris pour un Français. Dans les brasseries, dans les trains, partout, je pouvais entendre comme un Allemand pouvait entendre. Jamais un mot contre la France. Parole de Moser ! Au contraire, une sorte d'admiration-sentimentale pour nous ; les Anglais responsables de tout, et seulement le regret que les Français soient toujours des dupes au service de l'Angleterre. Anglais au Juifs, cela revenait au même. Cet hiver, après avoir annoncé son voyage, Frédéric écrivit qu'il le repoussait à l'année prochaine, un je ne sais quoi de triste et de contraint, en nous écrivant cela, qui n'est pas son naturel. À Munich, ces jours derniers, je retrouvai la même contrainte, une tristesse qui ressemblait à de l'anxiété. Les deux fils, au double de leur carrure, un air de sous-officiers, une autorité de geste et de poitrine, une jactance que je n'aimais pas. À peine si, devant eux, leur père me dit quelques mots du voyage qu'il avait remis, et, comme j'insistais sur le plaisir que nous aurions à le recevoir chez nous l'année prochaine : « Oh ! L'année prochaine ! » fit-il, en regardant ses fils. Je n'en tirai rien de plus, ce jour-là. Le lendemain, c'était un autre homme, affectueux,

m'accueillant à bras ouverts. Il était seul et me le dit aussitôt. « Je n'ai pas de secrets pour toi. Si j'ai paru compassé et insensible, pardonne-moi. Autant dire que dans cette maison qui est la mienne, je ne suis plus chez moi. Je suis en résidence surveillée, et surveillé par mes propres fils. Ils sont capables de me dénoncer si je n'approuve pas tout de leurs discours, qu'ils me débitent par coeur sans y changer une formule. Tu te souviens de ces reproductions de Renoir et de Manet que j'avais rapportées de Paris ? Gunther, qui est ton filleul, m'a obligé à les décrocher des murs parce que c'était de la peinture qui souillait une maison allemande. De l'art décadent, hurlait-il, de l'art juif !. À la place, regarde, il a mis des scènes de guerre et les portraits de leurs idoles, d'affreux chromos. Ils n'ont dans la cervelle que des tirades de propagande. Au seul nom de Pologne ou de Polonais, ils entrent en transe. Mes deux fils, dont j'étais si fier, qui étaient les meilleurs élèves à l'école ! Moi qui rêvais d'envoyer ton filleul à Paris pour y préparer le concours des Beaux-Arts ! » Un homme traqué ce Frédéric, vieilli, accablé, lui que j'avais connu heureux de tout. « Sortons, me dit-il mes fils me reprocheraient peut-être de te recevoir ... Tu vois ce chapeau ? Un horrible chapeau, n'est-ce pas ? Mais c'est un chapeau allemand. La mode de Paris n'était pas du goût de mes fils. »

Moser, aussi accablé que son cousin Frédéric, Jumièges une main toujours sur les yeux, devinait que le professeur n'avait pas encore dit ce qui était le plus cruel à dire. Moser, après un nouveau silence :

- C'est pendant cette promenade au hasard, sur les trottoirs de Munich, que j'ai reçu le coup qui m'a blessé le coeur. J'aurais honte, me dit Frédéric, si je te cachais qu'on leur fait apprendre des chansons contre la France. Des chansons de marche. Ils ne chantent plus que des chansons de marche. Ils n'ont plus que cette musique dans l'âme. Il ne s'agit plus que de marcher. Jusqu'où marcheront-ils ? Contre qui ? Marcher ... Marcher ... Toute la nuit, au rythme du train, j'entendais le cousin Frédéric qui répétait : Marchieren ! Marchieren !

La sonnette annonça Richard, qui revenait de Venise, et, l'un après l'autre, Gaudeau-Barmier et Lebuhotel. Les cinq étaient cinq. À eux de s'éclairer mutuellement des assiettes et du complot. La République n'avait pas à espérer d'autres lumières. On reprit tout, depuis les petits papiers.

- Attendez, dit Richard. J'ai tout mon courrier dans mes poches. Aurai-je un coq ? Il avait un coq.

- Cocorico! cria Richard. Je nomme Lebuhotel chef de toutes les polices et commandeur de l'ordre du Cocorico. Au nom du Président de la République ...

Et Richard fit semblant d'épingler une croix au veston de Lebuhotel.
- Tu ne seras donc jamais sérieux ... dit Gaudeau, qui rayonnait, en regardant Richard.

- Attendez un peu ! Comment serait-on sérieux quand on arrive de Venise ? Est-ce que vous connaissez Venise ?

Moser avait visité tous les musées de Venise, Ilse à son bras.

- Les musées ce n'est pas Venise disait Richard. Venise, c'est du crépuscule où sourient les femmes de Venise ... C'est un gondolier d'opérette qui chante du Verdi en conduisant sa gondole. C'est du soupir d'amour sur le pont des soupirs.

- Et le fascisme ? interrompit Gaudeau.

- Ah ! oui... le fascisme... répondit Richard. J'ai entendu parler du fascisme. Ce n'est pas une nouvelle danse ? Je l'aurais cru, si j'en avais cru cette jolie Vénitienne qui me parlait du fascisme. Une façon, du moins, d'inviter à la danse, en défilant d'un air vainqueur ; vainqueur de quoi ? Vainqueur des belles. À Venise, c'est si facile de vaincre les belles...

- Richard, ce n'est pas pour nous parler de Venise qu'on vous a rappelé de Venise, murmurait Lebuhotel. Les assiettes ?

- Elles sont agréablement révolutionnaires. Si Catherine Têtar avait été bien laide, elle n'aurait pas eu d'assiette. Bonne citoyenne ... La devise en dit long.

Sur le sujet du complot impossible d'assombrir Richard.

- Savez-vous ce que sont leurs prêtres, en Italie ? Des bons vivants. N'importe qui vous citerait la liste de leurs maîtresses. Les cardinaux eux-mêmes, malgré leur pourpre et leur âge ont de la fougue encore. De fins politiques, oui. Mais, s'ils font circuler des rumeurs, c'est qu'elles ne sont que des rumeurs. Quant au Saint-Père, ce n'est qu'un vieil homme dont les cardinaux attendent la mort. Il bénit tout. Il bénirait un chien, si on lui menait un chien, à condition que le chien s'agenouille dans les formes, une mantille sur le museau si le chien est une chienne ... *C'est une vieille idole, qu'on encense par habitude.* Souvenez-vous de ce mot de Montesquieu, que Fournier citait toujours.

- Ta. ta, ta, faisait Lebuhotel, ils sont très forts. Et, l'index à sa tempe : si nous pouvions lire ce qu'ils ont là-dedans !..

Puis il soupira, songeant à tout le mystère du dedans.

- J'attendais le dedans, dit Richard. Le dedans d'un curé serait-il Pape, c'est du curé. Soutane à l'envers comme à l'endroit. Onc-tion, componction, oremus et genuflexions. Que dit un curé ? Ce qu'il a dedans : préparez votre monnaie, mes frères. Il n'avait de caché le plateau qu'il vous tend. Le curé pense denier du culte. Votre Saint-Père,

s'il pense, ne pense qu'à son denier de Saint Pierre. Emparez-vous demain du pouvoir, Lebuhotel, je vous promets les faveurs vaticanes si vous ne touchez pas aux troncs dans les églises. Comme ces généraux d'opérette, allez-vous me dire qu'ils ont du dedans ? Il n'y a rien de plus dans un général que dans un sous-lieutenant, qui n'a rien dedans.

Et des anecdotes, dont Richard avait une réserve inépuisable, les unes de ses voyages et de ses rencontres, les autres de ses lectures. Sa manière était d'ouvrir des parenthèses selon une combinaison réglée de parenthèses, une autre anecdote dans la première, une autre dans l'autre, si bien qu'il fallait attendre et encore attendre qu'il ait fermé toutes les parenthèses et terminé toutes les anecdotes dans l'anecdote, pour atteindre le mot d'adjutant ou d'évêque qui donnait le sens à la première anecdote. Certains soirs de promenade, Gaudeau-Barmier sur le trottoir et Richard dans le caniveau, la même anecdote les conduisait de la rue des Plantes à la rue des Plantes dans un entrelacement de rues et de parenthèses où tout autre se serait perdu, mais Richard retrouvait toujours son chemin dans Paris, le fil et le dénouement de son histoire. Richard amusa si adroitement les Protecteurs que les assiettes et le complot n'avaient pas moins d'ombres mais cette ombre n'était plus une ombre aussi tragique.

Lebuhotel profita d'une pause pour Glisser :

- Où voulez-vous en venir ?

Et Richard se garda surtout de dire qu'il voulait avant tout les délivrer du tragique. Au lieu de répondre à Lebuhotel :

- Jumièges, avez-vous des ennemis ?

- Je n'ai n'ai pas d'ennemis, affirma Jumièges. Je n'ai jamais eu de haine pour personne.

- Admirable Jumièges ! reprit Richard. Je ne parle pas de vos sentiments, mais de ceux de vos ennemis. Moi non plus, je n'ai point de haine, ni Moser, ni Gaudeau, ni Lebuhotel. C'est ce qui rend notre position si difficile, car on se défend mal lorsqu'on est incapable de haïr. Même contre un moustique, on s'en défend mieux, on le tue plus vite, si l'on sent de la haine, un instant, pour le moustique. Cherchez, Jumièges, cherchez ... N'avez-vous pas un cher confrère qui vous déteste, un élève bien-aimé, une dame de laboratoire, un marchand d'éprouvettes, ou simplement un préparateur, moins encore : un aide-préparateur, un huissier de couloir, le concierge du Collège ou le remplaçant du concierge... ?

- Je cherche, disait Jumièges, je cherche.

Il allait d'une fenêtre à l'autre, comme si cet homme auquel il n'avait jamais pensé, son ennemi (quel ennemi ?), avait été dans le jardin, à l'observer, à le guetter. Nul n'épiait, du jardin, parmi les roses. Jumièges sourit à son jardin. Des roses de toutes les espèces s'effeuillaient aux

pieds des rosiers, victimes immolées à la splendeur de l'après-midi. Tout à l'heure, Jumièges irait couper les roses fanées, il en recueillait les pétales chaque soir. Déjà, le jardin se reprenait à vivre : un semblant de brise balançait imperceptiblement les feuillages et les roses.

Ce n'était pas encore le soir. Ce n'était plus l'après-midi.

- Avez-vous un jardinier ? demanda Richard.

- Je suis le jardinier de mes jardins, répondit Jumièges en jardinier, plus honoré de ce titre-là que de tous les autres.

- Fausse piste, déclara Lebuhotel. Ne vous obstinez pas, Richard. Convenez avec nous qu'il y a du complot sous tout cela, un noir complot.

- Et cette chatte est-elle aussi du complot ?

- Tu ne consens donc pas à être sérieux ? dit Gaudeau. Visiblement, Richard ne consentait pas.

Il fallait être préoccupé comme l'étaient les Protecteurs pour oublier successivement le déjeuner et le dîner. La petite princesse aux trois couleurs n'oubliait pas. Ronron devant, Jumièges s'en alla servir Minette. Quand il revint :

- À ce que je vois, dit Richard vous êtes le cuisinier de votre chatte comme vous êtes le jardinier de vos jardins ...

Jumièges expliqua que ce n'était que depuis quelques jours, n'ayant plus personne à son service.

- Et qui donc était à votre service ? demanda Richard.

- Un vieux garçon du laboratoire, qui était depuis toujours à mon service !

- Et ce précieux serviteur est donc mort ? Ou bien a-t-il contracté la manie des voyages, comme moi ?

- Oh non ! fit Jumièges, l'air d'un homme embarrassé ou qui se reprocherait quelque chose.

Puis, cédant au besoin de confiance :

- Ce n'est qu'un drame domestique... Quand je dis un drame !.. Je veux pourtant vous le conter. Il vous instruira de mon caractère. Julien était à mon service depuis trente ans. Il lavait les cristallisoirs, les ballons et les éprouvettes, et j'avais une entière confiance en ce garçon-là. Quand j'habitais rue Gassendi, c'était lui qui expédiait mon ménage, deux fois la semaine. Je n'arrivais pas à obtenir des femmes de ménage qu'elles ne dérangent point l'ordre de mes papiers, qui n'était, à leurs yeux, que du désordre. Julien, lui, ne dérangeait rien. Lorsque je louai cette maison et installai mes collections de botanique, ce Julien me devint plus que jamais nécessaire. Une femme de ménage parmi mes col-

lections ! La seule idée m'en faisait frémir ! Je le chargeai peu à peu de mes courses, de ma cuisine. Il ne cassait pas ; il ne volait pas ; il ne bavardait pas. Il savait être discret. Nous étions à peu près du même âge. Il était Normand comme moi. Je me disais que nous irions ensemble jusqu'au bout. Hélas !.. Il y a deux au trois ans, à partir du moment où Julien ne fut plus employé au Collège, il remplaça le Collège par le marchand de vin. Il faut vous dire que si je pouvais haïr, j'aurais la haine des ivrognes. Longtemps, je voulus douter. Le vin gagnait Julien, à n'en pas douter.

Il ne se contentait plus de boire chez le mastroquet, ou le soir quand il rentrait chez lui. Je découvris des bouteilles dans tous les coins. J'aurais dû me séparer de lui à cette époque-là, hausser la voix, le mettre en demeure de choisir ou de la bouteille ou de moi. Mais, vous me connaissez, je déteste la criaillerie, les contestations, encore plus les réprimandes, les menaces. Prêcher la morale, il me semble que je n'ai pas le droit. Julien brûlait mes repas, ou négligeait de les cuire. J'acceptais le veau brûlé ou le colin qui n'était pas cuit. L'ivrogne devenait un peu voleur, il me semblait que le sucre et le café s'épuisaient trop vite, qu'il manquait des serviettes ou des draps dans les armoires, mais je n'avais pas de preuves certaines, et je suis tellement distrait ! Le nombre des bouteilles augmentant Julien se mit à casser ; il cassait tout. Il me brisa plusieurs vitrines de ma collection. Je me contentais de fermer les portes des chambres où se trouvaient les vitrines. Et c'est de là qu'est né le drame ! Julien me demanda les clefs et je lui dis que je les avais oubliées au Collège. Les jours suivants, même réponse. Le vieux Julien grogna et ne demanda plus rien. Il fit mes courses et ma cuisine et s'en alla grognant encore. C'était l'autre soir ; j'avais un travail à terminer et ne descendis point au jardin quand il fut parti. Le lendemain, à l'aube, qu'est-ce que je vois, à mon tour de jardin ? Quatre de mes plus beaux rosiers sciés à la base, toutes leurs roses sur le gravier comme autant de gerbes de roses ! De ces roses Tahiti, qui n'ont point de parfum mais qui sont si belles ... Et savez-vous pourquoi Julien grognait ? Il avait laissé dans les chambres fermées deux bouteilles de Pernod. Quand il revint, je lui tendis les bouteilles et le remerciai de ses services. L'ivrogne, je le supportais. Mais comment supporter le vandale, l'assassin des roses ?.. Aujourd'hui, je me reproche d'avoir agi sous le coup d'une émotion trop vive. Si Julien est ivrogne, j'en suis un peu responsable ? J'aurais dû l'aider, le protéger contre lui-même. Et si je tolérais les vitrines cassées, les draps volés, le colin cru et le veau brûlé, n'était-ce pas que je tolérerais tout, même le massacre de mes rosiers ? Voilà mon drame domestique, qui ne peut éclairer, je m'en excuse, l'affaire des assiettes et des petits papiers.

Alors Richard, de son plus large sourire :

- Il me semble que nous tenons notre coupable.
- Quel coupable ? s'écrièrent d'une seule voix les quatre

autres.

- Le seul ! Qui est l'assassin des roses et qui est l'expéditeur des papiers ! Si ce n'est pas lui, c'est le vent, la lune, le gouvernement, le pape ! Mais ce ne peut être que lui. Ce Julien, qui est ivrogne et de la haine. Et quel raffinement dans la haine ! À propos de deux misérables bouteilles pour se venger, couper des rosiers de Tabiti ! C'est de la haine à la vénitienne ... Il aurait poignardé la fille de Jumièges, si Jumièges avait eu une fille. Comment se nomme-t-il ?

- Zupini, répondit Jumièges. C'est un Italien.

- Richard est un meilleur détective que moi ... avoua Le-buhotel.

- Patience, mes amis, reprit Richard. Ce n'est encore qu'une conjecture. En bonne justice l'accusateur doit apporter la preuve. Avez-vous l'adresse de ce Zupini ?

- Je crois que c'est rue du Gange ... J'ai l'adresse exacte sur un carnet.

Jumièges se leva, à la recherche de son carnet. Pendant que Jumièges cherchait, Richard énumérait les certitudes qui menaient à la preuve : Premièrement, qu'il y ait quelque part chez Jumièges la liste des treize noms, séparés de tout autre nom. Deuxièmement, que Zupini (Julien) ait eu la possibilité de lire cette liste et d'en recopier les noms. Troisièmement, que Zupini ait pu, par un moyen quelconque, joindre les treize adresses aux treize noms, car aucun ne figurait à l'annuaire du téléphone. Quatrièmement...

Jumièges revint sans son carnet, très troublé par la perte de son carnet.

- Il ne faut pas vous troubler ainsi, dit Richard. Zupini n'est que présumé coupable. La perte du carnet va peut-être le transformer en coupable.

C'était un petit carnet que Jumièges avait acheté il n'y avait pas encore un an.

- Au moment de Munich, quand nous pensions que nous étions au bord de la guerre, j'avais écrit là-dessus : Prévenir, si cela est nécessaire ... Vous devinez ce que je voulais dire. Jusqu'alors j'avais si peu à me plaindre de ma santé que je n'avais pas songé qu'il pût être nécessaire à l'occasion de prévenir ... Mais supposez que je ne sois plus qu'un cadavre sous les ruines d'un bombardement .. Suivaient douze noms, mes amis, qui, étaient vos noms.

- Et d'une ! dit Richard.

- Et vos douze adresses, évidemment.
- Et de deux !
- Le nom et l'adresse de Julien après les vôtres ... Le carnet était dans la poche intérieure de mon complet bleu, qui est celui de mes cours au Collège et de mes visites. Quand je quittais le complet, le carnet restait dans la poche.

- Et de trois !
- Je suis sûr que le carnet était dans cette poche au début de l'après-midi, la veille de l'assassinat des roses car, en rentrant j'ai palpé le carnet, je l'ai ouvert, je l'ai remis dans la poche. Je n'ai pas remis ce complet, je n'ai pas retiré le carnet.

- Et de quatre ! Et de cinq ! Je n'ai pas à faire la preuve, Jumièges, vous l'avez faite. Le présumé Zupini est le coupable. Ajoutons les antécédents, draps, serviettes, et tous les vols que vous ignorez ; la fermeture des portes et l'humeur grognante, les quatre rosiers assassinés.

- J'ai retrouvé la scie, qui avait servi à scier les rosiers, dans une plate-bande du jardin. Cette scie était d'ordinaire dans ma cuisine.

- Où le nommé Zupini présidait au veau brûlé. Le plus exigeant des jurys n'en réclamerait pas davantage. Quels attendus ! Je suis bien content pour le pape qui, pour une fois, se tire de l'affaire aussi blanc que sa soutane. Que dit le jury ?

- Oui, à toutes les questions, dit Lebuhotel.

- Eh bien moi, ajouta Richard, je crois que les jurés vont un peu vite. Si j'étais l'avocat de Zupini, je me défendrais comme un diable. Et si Julien ne savait pas lire ?

- Il a son brevet, dit Jumièges. On ne peut rincer les éprouvettes au Collège de France sans avoir son brevet ou son baccalauréat.

- Je reconnais la sagesse républicaine.

- Et la machine à écrire ?.. J'ai une idée ...

- Encore une ! dit Moser, qui n'avait jamais admiré autant l'aisance du mathématicien.

- Il me vient des idées, ce soir. Ce doit être parce que je n'ai pas tout à fait quitté Venise. Tous les Vénitiens ont des idées. Les Vénitiennes surtout.

La dernière idée de Richard était qu'on avait le temps d'aller rue Décrès, à deux pas, interroger cette dame de dactylographie, à qui Jumièges donnait à taper tout ce qu'il avait à faire taper à la machine.

- C'est bien pour vous ! Cette dame habite au sixième étage, un escalier à rendre le souffle.

Moser vous accompagnera, dit Richard.

Quand Jumièges et Moser descendirent de ce sixième, Jumièges ne savait comment remercier Richard de son aide. Julien, qui souvent portait des papiers de Jumièges à la dame, lui avait dicté, plus rieur que grognon, treize enveloppes et treize devises sur petits papiers. La dame se souvenait encore de la Catherine Tétar et de la Femme Brunet, de toutes les devises et des adresses. « C'est une farce ! avait dit Zupini en s'en allant, Une farce d'un de mes amis, dont vous avez tapé les noms. Surtout, n'en parlez pas à Monsieur Jumièges. »

Mais Richard et Moser étaient si pressants, Jumièges si imposant, que la dame avait parlé.

Il était déjà tard quand les cinq se séparèrent. Gaudeau-Barmier sur le trottoir, à Richard dans le caniveau :

- Sacré Richard ! Tu ne m'en veux pas de t'avoir arraché à Venise ? Et Richard à Lebuhotel, lui serrant la main :

- L'Archiviste est-il gorgé d'assez de preuves, Monsieur le Commandeur du Cocorico ? S'il l'est, j'en suis bien aise. Mais, entre nous, il reste beaucoup de louche dans l'affaire. Vous dirais-je mon idée sur l'affaire ? Celle que je garde pour moi... Le véritable coupable n'est pas ce Julien Zupini. Un compare !!. Le seul coupable ... c'est le pape.

*

Chapitre XXVI

En bateau

À chacun son idée ! Pendant que Richard vérifiait l'une des siennes chez la dame à la machine, on disputait vigoureusement d'une autre idée à l'étage au-dessus. Richard, tout en écoutant les réponses de la dame, écoutait aussi les voix alternées de la dispute, dont on entendait les voix, mais sans distinguer les paroles « Je connais l'une des voix, se disait Richard. Où diable ai-je entendu cette voix ? » Entre Catherine Tétar et la Citoyenne Brunet, Richard glissa :

- Si les citoyennes avaient autant de voix que la citoyenne votre voisine, elles devaient faire un beau vacarme dans les assemblées !

- Ils sont assez calmes, ce soir, dit la dame, j'ai l'habitude.

Les voix alternées, l'une mâle et profonde, l'autre au plus aigu de l'aigu, ponctuées, par intervalles, d'un bruit de chaise que l'on renverse ou d'un meuble à roulettes que l'on roulait tantôt dans un sens tantôt dans l'autre et qu'ils se renvoyaient de l'un à l'autre, là-haut, sans doute en guise d'argument pour et contre. Le lustre de la dame oscillait à chaque passage. Si la République est un régime qui ne subsiste que par la vertu, le régime du septième n'était pas la République. Et pourtant, comme le remarqua Jumièges en sortant, il fallait avoir du souffle pour en avoir encore à se disputer, après sept étages aussi raides que ceux-là !

Le septième était une sorte de belvédère au-dessus des toits. Il ne s'animait de ces deux voix, et parfois d'une troisième, qu'à la nuit tombée. La dame connaissait à peine sa voisine. Un soir, elle avait trouvé sous sa porte une lettre qui n'était pas pour elle, ces simples mots sur l'enveloppe : Mademoiselle Rubis. À tout hasard, elle frappa chez la voisine, la lettre en effet pour la voisine. À sa grande surprise ce fut un mousse qui lui ouvrit, le béret à pompon sur la tête, moulé à ravir, des boucles sombres sur le col bleu. « Mademoiselle Rubis, c'est moi » dit le mousse d'un filet de voix. Et de remercier la dame, les grâces d'une demoiselle à remercier, la naïveté d'un mousse sur le fin visage, où l'on ne voyait que d'immenses yeux, du vert de l'océan par un matin d'été. Derrière le mousse, la dame aperçut le dedans du belvédère où l'on pouvait se croire à l'intérieur d'un navire. La dame et le mousse se saluèrent désormais quand elles se rencontrèrent : à la ville, le mousse était une élégante jeune femme, toujours en noir.

Des cordages partout, une ancre, des lanternes de navire, des cartes aux murs. Le lit douillet et large, comme il convenait à une élégante, était camouflé en couchette, où l'on grimpeait par une sorte d'échelle. À peine rentrée chez elle, Mademoiselle Rubis se métamorphosait en mousse, le pompon rouge et le col bleu, une pipe à la bouche, où elle ne fumait que les tabacs les plus rares, quand elle fumait. En dehors de la tenue réglementaire, celle des Apprentis de la Marine, coupe et tissu de la Marine, une douzaine de costumes de la plus libre fantaisie, col et béret rouges, le reste rose ; le ton sur ton le plus raffiné, vert sur vert, ocre sur ocre, la soie transparente, le velours léger ; le mousse avait de quoi varier selon l'humeur et la saison. Pour un soir d'été, le tout en blanc était de rigueur. « Rends-moi mon béret ! Rends-moi ma pipe ! » criait le mousse en blanc. Et ce criant, le mousse tapait des pieds, à faire crouler le lustre de la dame.

Celui qui ne voulait rendre ni béret ni pipe était un homme jeune, les cheveux en brosse, une carrure de dompteur, une fourrure de fauve frisant au col ouvert de la chemisette, le visage bistre, les bras de même, des bras à étouffer un jaguar ou une panthère, court, puissant, élastique. Il ne lui manquait que le fouet. Mais quel fouet, pour dompter le mousse indocile ? Il gronda :

- Si j'avais un fouet !

- Ce ne serait pas la première fois, répliquait le mousse.

Les coups encore des coups, tu ne connais que les coups. Je te grifferai, si tu me bats. Mon béret ! Ma pipe !

- Va les chercher !

Et il jeta pipe et béret par la fenêtre. Le mousse en réponse lui lança un petit bar à roulettes, chargé de bouteilles, en travers des jambes,

s'enfuit et revint, une pipe aux lèvres, un béret de guingois sur les boucles sombres. - J'en ai d'autres !...

Comme elle revenait, il la visa à son tour du bar à roulettes, qu'elle évita.

- Tu n'es pas le plus fort. Tu sais bien que tu n'es pas le plus fort.

Et elle éclata de rire, en regardant l'échelle de la couchette. Aussi lesté qu'un mousse, elle grimpa à l'échelle et s'étendit sur la couchette.

- Signons la paix dit-elle du filet de sa voix.

Il la rejoignit sur la couchette.

- Avant de signer, je veux savoir, soupira-t-il, savoir...

- Que veux-tu savoir ?

- Grenouille de grenouille ! Têtard de grenouille ! Sale petit têtard !

- Et moi, puis-je savoir pourquoi tu m'appelles, depuis hier soir, têtard par ci, grenouille par là. Pourquoi grenouille ? Pourquoi têtard ?

- Parce que tu sautes comme une grenouille, parce que tu files entre les doigts comme un têtard.

- Tu m'étouffes ! Tu me chatouilles ! Je déteste qu'on me chatouille.

- Je t'étouffe, si tu ne me dis pas ce que je veux savoir... Qu'avez-vous fait hier soir, Blanchonval et toi, après m'avoir mis à la porte ?

- On ne t'a pas mis à la porte. C'est toi qui es parti, en nous disant : au revoir, mes amis ; je vous souhaite une bonne nuit !

- J'ai attendu Blanchonval jusqu'au matin, sur le trottoir d'en face. Il n'est sorti qu'au petit matin.

- Alors, il a pu te dire, s'il se souvient. Je crois me souvenir que nous avons joué aux cartes ... C'est la réponse que tu désires ? Ou si tu désires l'autre réponse...

- L'autre ! L'autre !

- Nous avons fait l'amour jusqu'au matin.

- Grenouille ! Têtard de grenouille !

- Si tu préfères, nous avons joué aux cartes.

- Je deviens fou. Dis-moi la vérité, ou je t'étouffe.

- Mais c'est qu'il m'étoufferait ! La vérité ou la mort ? Je choisis la vérité. Prends ton mouchoir et pleures : j'ai fait l'amour avec Blanchonval. Je n'en avais pas envie, bien qu'il ne soit pas désagréable, ce garçon-là. Et ce n'est pas un brutal comme toi. Il a de la délicatesse et de l'expérience. Un peu timide au commencement ; il suffit de le mettre à l'aise. Et je puis dire que ce n'était qu'afin de te faire plaisir ! Depuis des

mois tu me répètes : Blanchonval en pince pour toi. Il ne parle et ne rêve que de toi. À l'occasion, n'hésite pas. Entre amis, cela n'a pas d'importance. Notre amitié n'en serait que plus solide et j'ai tant d'amitié pour Blanchonval ! Enfin des ci et des ça ... Un soir je dirai que j'ai la migraine ... Quand tu m'as dit que tu avais la migraine, hier soir, l'ai pensé que c'était le signal convenu. La porte fermée, j'ai pris ma voix la plus tendre : « Je crois qu'Aristide veut que nous fassions l'amour ensemble. C'est une idée qu'il a. » Blanchonval n'en était pas aussi sûr que toi. Heureusement, c'est un garçon poli, et qui sait se tenir dans le monde. S'il avait douté trop longtemps, j'aurais eu l'air de quoi ? La suite ? Tu veux savoir la suite ...

- L'appétit vient en mangeant, comme disait ma mère.

Le dompteur était un homme effondré. Son visage ruisselait de larmes.

- Ma grenouille ! Mon têtard ! Mousse adoré ! Rubis d'amour !

- Prends ce mouchoir, Aristide. Essuies tes larmes. Cela t'apprendra. Méfie-toi ! S'il faut que je fasse l'amour avec tes amis pour que tu m'appelles mousse adoré, je ferai l'amour avec tous.

- Tu te moques de moi.

- Non. Je me moque de l'amour ; je ne me moque pas de toi. L'amour ! Ce n'est jamais délicieux. C'est souvent désagréable. Avec Blanchonval, ce n'est pas désagréable.

Aristide son mouchoir aux yeux, enfilait sa veste.

- Adieu ! dit-il. Puisque vous vous aimez, aimez-vous. J'ai trop d'amitié pour Blanchonval ... C'est mon rival (je savais qu'il était mon rival), mais je lui garde mon amitié. Moi, je me souviendrai toujours de Rubis, ce petit mousse que j'ai tant aimé ...

- Aristide ! Quand cesseras-tu d'être imbécile ? Si je suis douce et facile, tu me bats, ce qui est imbécile. Et maintenant tu pleures comme un imbécile ! Cela n'a pas le sens commun. Tu pleures, tu te mouches, tu pars. Sitôt descendu, tu remonteras. Et gare à la couchette de navire ! Elle tanguera comme un navire ... Dans un moment. je reçois mon tuteur. Nous n'avons qu'un moment ... Ensuite, adieu le mousse et le navire !

- Ton tuteur ?...

- Je t'ai cent fois parlé de mon tuteur Tu n'es pas jaloux de mon tuteur ?

Aristide n'était pas jaloux du tuteur. Il n'était jaloux que de Blanchonval.

- Que Blanchonval soit jaloux de ton tuteur ! C'est à lui de l'être ! Ce n'est plus à moi ...

Et dans un vrai sanglot :

- Adieu, Rubis ! Adieu pour la vie !

Le mousse remit de l'ordre à son béret et à son col, tira sa pipe, haussa les épaules : « Le temps de descendre et de remonter. À peine le temps d'allumer ma pipe ...» Mais le mousse eut le temps d'allumer, de fumer, de peigner les boucles, de s'aller pencher à la terrasse au risque de tomber à la mer, l'orage ou la crainte dans le vert des yeux. Nul Aristide en vue, montant et descendant au gré des flots. « Aristide serait-il tout à fait imbécile ? Neuf heures ... À dix, le tuteur est ici. Pas d'histoires. Que dirait le tuteur ? Je suis une jeune femme irréprochable, moi...»

Jeune fille plus que jeune femme. Les seize ans d'un mousse, les dix-huit d'une jeune fille si le mousse masquait son visage de ses boucles, ou si l'on ne regardait que les yeux verts. Vingt-sept ou trente-deux au regard d'une autre femme, qui aurait aperçu des rides minuscules, un avenir de rides plutôt que des rides un peu partout sur le visage, un certain battu des yeux, la ligne du nez n'était plus aussi pure. À seize ans, elle se relevait à la française. À trente, elle esquissait une sorte de courbe légère, plus sensible sur les photographies que sur le visage, comme s'il y avait du mauresque dans ce nez-là. Le teint d'une espagnole, des cils de houri, dont Mademoiselle Rubis jouait en comédienne.

Comédienne en tout, par nature plus que par étude, un peu par étude. Elle changeait de ton comme de costume, plus vite que de costume, tour à tour ingénue et soubrette du répertoire, des yeux d'innocence, ou populacière, les poings sur les hanches, ou les poses d'un ange, se plaisant au travesti et au décor par goût et peut-être par calcul. Elle aurait brûlé les planches, comme on dit, si elle était montée sur les planches, car elle était capable de tous les rôles ; Hermione ou Doña Sol, si l'on voulait, le poignard vers le ciel ou la fiole de poison dans la main, Célimène parmi sa cour ou la fille de Madame Angot. Chandelles mouchées, elle n'aurait pas eu sa pareille pour compter la recette et vérifier les registres.

Froide mais sachant donner la comédie de l'amour, elle avait, en vraie comédienne, ses faiblesses d'amour. Sa présente faiblesse (qui durerait depuis des années) c'était le dompteur, qui n'était pas un imbécile, qui était l'un des plus riches fourreurs de Paris, dont on vantait dans tout le Paris des fourreurs l'adresse et l'intelligence. « Aristide, lui disait-elle, j'ai donc ce privilège de faire de toi un imbécile ? » Quelle meilleure preuve de l'amour ? Elle ne l'aimait pas à cause de la richesse. S'il lui arrivait d'emprunter au fourreur, elle souscrivait un billet, régulière à payer la moindre dette. Ils ne sortaient jamais ensemble. Elle cachait le

dompteur dans sa cabine de bateau, comme Suzanne et la Comtesse dissimulent Chérubin derrière un fauteuil. Auprès de son fauve, l'odeur et le poitrail d'un fauve, un peu fauve elle-même, étouffée par lui, rossée par lui, lui roulant le bar aux bouteilles à travers les jambes, la pipe aux lèvres, une turbulence, une insolence de mousse, gamin ou gamine, des pitièreries et des inventions de gamin dans le jeu de l'amour, elle était heureuse, elle était comme folle de bonheur de le rendre fou, successivement de rage et de tendresse.

À l'idée que le dompteur à fourrure allait remonter (il ne pouvait pas ne pas remonter !), elle se trémoussait. elle se caressait la taille, les seins sous la veste blanche ; elle se retira cette veste pour les caresser : des seins mauresques, comme le visage, qui avaient dix-huit ans si le visage en avait trente. Pieds nus et pantalons-blancs, une boucle sombre jusqu'au sein nu, le béret fièrement sur l'oreille, la pipe en coin, quel étrange mousse ! « Pourvu qu'il monte ! » disait le mousse. Il ne restait qu'une petite heure d'escale avant la visite du tuteur. « Enfin ! » cria le mousse, en se ruant à la porte. On venait enfin de frapper à la porte.

La porte ouverte, le nez à peine levé, comme il suffisait de lever le nez pour offrir tout un visage, et tout le vert de l'océan au regard, au baiser du fauve amoureux, Mademoiselle Rubis se précipita, cria : « Enfin !.. » et serra d'une étreinte folle un veston gris qui n'était pas celui du fauve, son visage et l'océan offerts en hommage à une pochette grise, d'un négligé savant, à une cravate grenadine en tricot de soie. Le veston n'avait qu'une main de libre, car il tenait de l'autre un paquet de pâtisseries, un bouquet de violettes dans la ficelle du paquet. La voix qui parlait au dessus de la cravate était certes une voix mâle, mais ténor ou ténor léger, et non point basse et profonde comme était celle du dompteur ; plus de commandement peut-être dans le ténor que dans la basse, où de la tendresse grondait, même quand elle grondait de colère. Une science du commandement ; l'autre n'avait que la fureur de commander.

« Eh bien, eh bien ! » disait la voix de ténor, tandis que la manche libre essayait une caresse. La voix avait aussi de la tendresse, plus tendre et moins embarrassée que la manche qui ne savait comment répondre à la folle étreinte des bras nus et des seins nus. Un tuteur ne s'attend pas à pareille étreinte, même si, Vidame et Colonel, il n'a point de fêlure à sa voix de ténor ; du casque et du carquois toujours, du jarret comme un sous-lieutenant, malgré les cheveux gris et la rosette.

- Mon cher petit caporal dit le mousse, en entraînant le Colonel-Vidame à, l'intérieur du navire, et sans desserrer sa folle étreinte.

- Eh bien ! Eh bien ! répétait le Colonel, plus libre dans ses caresses, quand il eut les deux mains libres. Un peu trop libre, en vérité, pour n'être qu'un tuteur, car il avait pris le mousse sur ses genoux et lui caressait les seins. C'était peut-être ainsi qu'en usaient les tuteurs, au temps des cuirasses et des carquois. Qu'est-ce qu'il y a ? demandait le tuteur. Tu m'attendais donc ? Je suis pourtant d'une heure en avance sur mon heure.

- Je t'attends toujours dit Rubis, en nouant ses mains derrière le dos du Colonel.

Une grande comédienne aurait admiré le mot, le geste, la façon de dire le mot. C'était un roucoulement de colombe. Une colombe palpitante ; la douceur, la fragilité, la chaleur d'une colombe. Cette douceur, cette chaleur pénétraient le Colonel. Une enfant, suspendue au cou comme une enfant ; elle cherchait un asile, elle ne bougeait plus de cet asile qu'elle avait trouvé. Elle tremblait et ne tremblait plus. De quoi tremblait-elle ? Quel péril la menaçait ? Quel élan vers lui ! De quelle fougue elle avait crié « Enfin ! » Elle avait crié avant d'ouvrir. C'était donc qu'elle l'attendait. Mais pourquoi le désordre des boucles, l'étreinte qu'elle n'avait pas desserrée ?

D'ordinaire, elle recevait le Colonel avec un cérémonial mi-rieur, mi-respectueux, qui flattait de toutes façons le Colonel ; les talons unis, au garde-à-vous, saluant d'un large salut, comme à la Marine : « Monsieur le Maréchal ! » disait-elle, reculait de quelques pas, reprenait son garde-à-vous et disait : « Bonjour, Caporal de mon-cœur ! », puis tendait une moue de lèvres au baiser de son caporal. Le Colonel approuvait le cérémonial et cette réserve discrète qu'elle conservait toujours, même pendant l'amour.

C'était cette allure de bonne compagnie qui l'avait séduit, à l'époque déjà lointaine où elle était chez Larivière, le pâtissier, place de Rennes, quelque temps après la mort de sa femme. Le Colonel n'aimait point celles qu'il appelait des gourgandines. Et certes, la jeune fille qui servait le thé chez Larivière n'avait rien d'une gourgandine. Il l'avait observée plus d'un an, fidèle à ces tartes à l'orange qui sont la spécialité de la maison ; puis fidèle à Mademoiselle Catherine, qui avait tant de goût pour choisir les tartes et qui, sur toutes choses, avait tant de goût ; d'une tarte à l'autre renchérissant sur l'excellence des tartes et sur le goût de Catherine.

Elle l'appela Colonel quand elle sut qu'il était Colonel. Elle apprit qu'il était veuf. Les amabilités de la caissière, le respect du patron, qui ôtait son bonnet blanc en parlant au Colonel, la respectabilité particulière des dames que le Colonel invitait à l'heure du thé, des exigences en matière de thé qui n'eussent pas été déplacées à la Cour d'Angleterre, tout recommandait le Colonel, qui, de son côté, s'informait habilement de Catherine. Il apprit qu'elle était orpheline : « Toute seule dans la vie depuis ses douze ans, confiait la caissière au Colonel. Même pas un frère ou un cousin. Un zèle ! Une conduite ! Une jeune fille de mérite, Colonel ! » C'était précisément de ce mérite que le Colonel était en quête.

Il médita son plan, en fin manoeuvrier d'Etat-Major. Ce doctrinaire de la liaison, en concordance avec l'initiative, pouvait se féliciter justement de la tenue de cette liaison et du succès de ses initiatives. Le Colonel ne s'était pas trompé : Catherine Prades avait du goût partout. Elle se coupait elle-même ses robes, ses manteaux. Son élégance était à son image. Elle concevait un costume par l'ensemble, ce qui marquait le sens de la liaison ; elle ne copiait pas la mode, elle avait de l'initiative à l'intérieur de la mode.

Grâce au Colonel, elle était entrée chez un couturier de haute couture et, depuis quatre ans, elle avait sa boutique à elle, son atelier, ses ouvrières, avenue Mozart. Elle s'était spécialisée dans la mode des jeunes filles, le quartier admirablement approprié à la clientèle. Mademoiselle Rubis (c'était son nom de mode) était en passe d'atteindre à une sorte de célébrité. Le Colonel avait vendu des terrains de chasse, qu'il avait en Sologne et ne se repentait point de les avoir vendus. Les qualités de Catherine faisaient merveille. Elles enrichissaient le Colonel. Il est vrai qu'il se serait ruiné en petits cadeaux.

Les années aidant le Colonel s'était mis à aimer Catherine. Au début (Catherine avait alors vingt-deux ans), cette pupille, dont il improvisait de se faire le tuteur, c'était plutôt pour maintenir la liaison et ne pas perdre l'initiative. « La chasteté n'est pas virile, se disait Léonides-Achille. Un Pontaincourt ne doit pas vivre comme un moine, s'il n'est pas moine. Et d'autre part il a le coeur trop haut placé pour se ravalier aux gourgandines. » Mais Catherine était si menue, si jeune, que le Colonel ne s'accoutumait pas à n'avoir pour maîtresse qu'une enfant. Sans doute eût-il désiré des charmes plus robustes. Le plaisir que prenait Catherine à se travestir le choquait un peu. Puis, sans se l'avouer (le miroir à trois faces répondant chaque matin « Parfait ! » aux questions d'Achille), le Colonel avait vieilli et Catherine, toujours menue et jeune, n'avait pas vieilli. Aux yeux du Colonel, elle était la même enfant.

Catherine avait son culte pour Pontaincourt, de la tendresse qui était de la vraie tendresse, où la reconnaissance avait sa part. Le calcul ne diminuait rien à sa tendresse : elle calculait tout ce qu'elle devait au Colonel. Elle se fiait à ses conseils. Elle jurait de sa fidélité. En voyage, quand elle voyageait avec Pontaincourt, il ne lui tardait pas de revenir à Paris et d'y retrouver quelque dompteur. Elle savait que le Colonel Saurin était Vidame, très honorée que, dans les hôtels, on la prit si facilement pour la femme et non pour la maîtresse. Il fallait une occasion comme ce brouillamini d'heure et de porte pour jouer la comédie au Colonel comme elle était contrainte de la jouer. Les bras au cou, enfant câline qui se réfugie, elle mentait sans mentir ; il était vrai qu'elle était l'enfant du Colonel autant que la maîtresse, et encore c'était l'enfant qu'il aimait dans la maîtresse : si on l'avait privé de sa maîtresse, il aurait souffert d'abord qu'on lui arrachât son enfant.

Pour compléter l'enfant, il fallait un peu de la maîtresse. Elle quitta le cou et se renversa sur les genoux du Colonel, les boucles d'un côté, le pantalon de mousse glissant de l'autre côté, toutes les grâces de fausse adolescente tendues et courbées comme un arc de l'amour.

- Tout le jour, disait-elle, je n'ai pensé qu'à ce moment. Je languissais, j'avais du feu qui me brûlait, en y pensant. N'ai-je pas le droit de n'être qu'une petite-fille amoureuse, de temps en temps ? De désirer qu'on me désire, que l'on m'étouffe sous les caresses ? J'étais folle tout à l'heure, à force de désirer qu'on me caresse. Je me disais : Viendra-t-il ? Laissera-t-il passer l'heure ?

Elle ne mentait pas. Elle ne pouvait pas dire au Colonel qu'elle attendait un dompteur plutôt qu'un Colonel, et puisqu'elle était cet arc sur les genoux du Colonel, peut-être ne songeait-elle plus au dompteur.

Elle se sentit soulevée par le veston gris, toute nue sur les manches grises.

Soudain, elle s'échappa de tout ce gris de Colonel. Le temps de deux pirouettes, elle était un mousse qui saluait à quelques pas, d'un large salut : - Monsieur le Maréchal ! J'ai l'honneur de vous avertir qu'un mousse de l'équipage est devenu fou. On a été obligé de le jeter par-dessus bord.

Au théâtre, il n'y a rien d'aussi plaisant que les pirouettes et les métamorphoses. On ne sait plus si l'on veille ou si l'on rêve : on s'en froterait les yeux. Le Colonel pouvait aussi se froter les yeux ; il avait de nouveau les mains libres. Il se contenta de dire, d'un ténor bourru : « Repos, les équipages ! » Et se frota les mains, par contenance. Le dompteur aurait rugi, aurait lancé du bar à roulettes, aurait brandi son fouet imagi-

naire. Mais un Colonel ne perd pas contenance au feu, même sans liaison et sans initiative. À ce cantique du désir, à cette ardeur de la Sulamite, le veston avait pris feu, une poitrine de sous-lieutenant sous le veston. Le complet gris se dressait, faisait des pointes, aurait sauté à la corde, la Sulamite sur les manches. En deux pas, il était à l'échelle. Tangage et roulis. Flottez, pavillon ! Un instant déconcerté, le Colonel reprit aussitôt l'initiative. Il y allait de l'honneur de l'armée d'Afrique!

Un Colonel à l'assaut d'un mousse, la partie n'est pas égale. Le devoir du mousse est de tolérer les caresses d'un Colonel, surtout si le Colonel a vendu des terrains en Sologne. Pontaincourt n'était plus du tout surpris, comme il l'avait été dans les débuts, de caresser un mousse, d'embrasser amoureusement un cou de gamin entre un béret à pompon et un col réglementaire. Depuis dix ans qu'ils naviguaient de compagnie ! Mais la rusée Catherine, qui connaissait son Colonel, au lieu de la soie blanche, plus gamine que gamin, avait enfilé marinière et pantalon du drap le plus réglementaire et même le maillot bleu et blanc sous la marinière ; cela ralentissait toujours l'initiative. La pipe aussi, une moue des lèvres à la pipe, qui n'étaient plus des lèvres pour le baiser. Au Colonel, qui se vengeait de la soie et des lèvres, en embrassant la soie du cou : « Monsieur le Maréchal, je vous en prie » dirent les lèvres de pipe, comme elles auraient dit, avenue Mozart, si un maréchal était venu chez Mademoiselle Rubis, accompagnant en maréchal grand-père une jeune fille. Puis sur un autre ton, gamin plus que gamine : « Tout à l'heure, caporal. Pour le moment, je suis de service au carré des officiers. » Elle saisit le paquet pâtissier et s'en fut, gravement, vers la cuisine.

Le Colonel n'oubliait jamais la tarte de Larivière, quelques fleurs à la ficelle du paquet, l'ananas, le kirsch ou le chocolat, parfois la tarte à l'orange. L'orange signifiait plus d'amour, un peu de tristesse dans l'amour, la tristesse qui n'est que tristesse ou celle qui vient de l'amour. Quelques minutes avant midi le Colonel croisait Nestor dans le couloir et disait : Ananas ! ou : Chocolat ! Ce matin : Orange ! en se tirant le doigt. Car c'était Nestor qui était chargé d'acheter la tarte chez Larivière. Les violettes de Parme ajoutaient de la tristesse à celle de l'orange. Catherine, en ouvrant le paquet : « il faut donc que je le console. De quoi faut-il que je le console ? » Même sans savoir de quoi, Catherine savait si bien le consoler qu'il partait toujours consolé.

Les jours où elle attendait la visite du Colonel, elle rapportait d'Auteuil le nécessaire d'un petit souper, qui était une des joies du Colonel. Ils soupaient côte à côte, assis sur une étroite banquette ; la table lon-

gue et la banquette, les gobelets, les couverts, les assiettes d'étain évoquaient le yacht et les croisières. Au hublot de la salle à manger minuscule, l'été, les nuages marins du crépuscule. Tant qu'il restait du crépuscule au hublot, elle ne consentait pas à allumer la lampe du navire qui éclairait cette sorte de cabine qu'elle nommait pompeusement le carré des officiers. Elle n'y avait jamais invité personne, en dehors du Colonel.

Elle aimait le côté à côté dans la pénombre, à l'épaule de cet homme athlétique et si doux, qui était son tuteur et son ami, qui paraissait plus jeune par un effet de la pénombre, droit au plus droit, droit dans l'âme comme il se tenait droit ; elle plus petite encore et plus jeune quand elle était assise à côté de lui. Il avait des prévenances de grand seigneur, les bontés d'un père pour sa fille. Le tête à tête invite toujours à un peu de comédie. Côté à côté, les familiarités de la tendresse remplacent la comédie ; le silence est naturel, il n'est plus la bouderie mais le silence. Il arrivait que le simple silence de Catherine, les boucles sombres appuyées contre l'épaule consolât la tristesse du Colonel. Ou bien c'était Catherine qui avait besoin d'être consolée, qui se consolait en appuyant ses boucles, sans dire qu'elle en avait besoin. Le navire ne flottait pas désemparé, aucune dérive n'était à craindre, puisque le Colonel était toujours aussi droit sur la banquette.

Une moitié de homard à chacun, cette salade niçoise dont le Colonel ne se lassait pas, des olives noires et des vertes, un rosé d'Anjou. Catherine se hâtait en disposant tout cela sur la table longue. Du crépuscule rêvait encore au hublot. Catherine rêvait aussi, une brume bizarre dans ses yeux, mêlée à la couleur d'océan. Elle s'arrêtait parfois, le homard ou la niçoise à la main, comme si la force du rêve lui suspendait la main. Le grave du moussaillon de service, qui n'était que comédie, était devenu du grave qui avait trente-deux ans, celui de Mademoiselle Rubis, quand elle surveillait le travail de ses ouvrières d'Auteuil ; une femme d'affaires, en passe d'être bientôt célèbre dans le monde des jeunes filles élégantes, qui avait de la tête, et beaucoup de soucis et d'affaires dans la tête. Mais Mademoiselle Rubis n'aurait pas essuyé une larme après avoir posé l'assiette du homard, s'il ne s'était agi que d'affaires. Quand elle réfléchissait à ses affaires, au péril des affaires, au passé, à l'avenir des comptes, ses yeux secs brillaient d'une flamme de projets et de calculs, non pas de cette lueur bizarre ; ou si, tout à coup, elle respirait comme une odeur de fauve, autour d'elle ou sur elle, à travers son parfum d'élégante, c'était une autre flamme encore. La lueur bizarre ressemblait à celle d'un crépuscule qui s'attarde, qui n'est plus même du crépuscule, quand on s'est attardé sur le pont d'un navire à contempler cette lueur après les dernières. Un rien de poudre, une bouche de fard, Catherine effaça les trente-deux sur son vi-

sage ; la lueur ne s'effaçait pas de son regard. Mais qui remarquerait cette lueur plus qu'une autre, si tout est d'océan dans les yeux d'un mousse ?

Quand il revint du carré vers le Colonel, le mousse faillit ne pas annoncer comme sa coutume était de faire : « Monsieur le Maréchal est invité à se rendre au carré des officiers ! » Le maréchal ne le regardant pas, le mousse eut le temps de se reprendre avant d'annoncer. En dépit de l'orange et des violettes, pouvait-il imaginer pareille détresse aux traits de son maréchal ? Monsieur le Maréchal, un pyjama sur la manche, regardait fixement le pyjama, un pyjama très ordinaire qui ne méritait pas cette fixité prolongée du regard. Le mousse, au garde-à-vous, indifférent comme s'il annonçait : « C'est des pyjamas que je m'amuse à couper, le dimanche, pour les pauvres de Saint Vincent de Paul. » L'initiative était heureuse en ce qui concernait le pluriel de ces pyjamas, car il devait y en avoir d'autres, moins heureuse à l'invention de Saint Vincent de Paul ; ce que sentit le mousse, qui ajouta, imperturbable : « elles sont à la page, les Soeurs ! »

Bien qu'il y eût un risque de tragique en ce pyjama, le mousse eut de la peine à se retenir de rire. « Stupide Aristide ! » pensait le mousse. Quand il arrive il tire un pyjama de sa serviette, reprend la serviette sans le pyjama, et toujours un pyjama de sa serviette ! Combien doit-il avoir de pyjamas ? » Par chance, il ne mettait jamais de pyjama, tant il était glorieux de sa fourrure. Ils s'empilaient dans un placard, non dépliés. Une pile de pyjamas soigneusement pliée a moins de tragique qu'un pyjama déplié. « Je sais, je sais » fit le Colonel le regard fixe. Comment savait-il ? Catherine n'avait jamais soufflé mot des pyjamas ni des Soeurs de Saint Vincent de Paul. - Excuse-moi d'avoir ouvert le placard. Je cherche quelque chose que j'ai laissé quelque part.

Un tacticien qui se piquait de minutie dans l'exactitude ne pouvait s'exprimer de façon plus vague. « Où l'ai-je laissée ? » s'interrogeait le Colonel, comme s'il interrogeait le pyjama. Il eût été injurieux que le mousse demandât si ce que le Colonel avait laissé quelque part était aussi un pyjama.

Pendant tout le temps que Catherine avait passé aux olives ou à la niçoise, le Colonel avait cherché. Il avait tiré des tiroirs, ouvert des placards, remué des chaises, la même chaise, le même tiroir dix et vingt fois. « Oui ou non ? Sais-je inspecter, se disait-il, ou ne le sais-je ? Suis-je Colonel ? » D'autant plus offusqué de ne pas trouver, en inspectant, cette chose-là qu'il cherchait, qu'il avait sa théorie sur la tactique de l'inspection. « Quand on inspecte, professait-il, il ne faut pas s'attacher à ceci puis à cela. Cela rétrécit le champ de la vision. Inspecter tout, afin de

découvrir quelque chose. Toute inspection est générale. Elle doit l'être.» C'est ainsi qu'il avait ouvert, qu'il avait tiré, inspectant l'ensemble d'un placard ou d'un tiroir, voyant des socquettes, des cravates, qui n'étaient pas les siennes, et ne les voyant pas ; et quand, abandonnant sa théorie, il avait été tenté d'inspecter par le détail, il s'était retrouvé avec un pyjama sur la manche, qui n'était pas du tout la chose qu'il cherchait ; ce qui prouvait, par l'absurde, que sa théorie était la bonne. Cependant, ce qu'il avait vu sans voir lui revenait à la mémoire. « Quelles socquettes ? Quelles cravates? » Il interrogeait le pyjama, qui n'avait rien à lui répondre, car il n'était qu'un pyjama. « Où les ai-je vues ? Dans un placard ou dans un tiroir ? Je ne peux pas les avoir vues puisque je ne les cherchais pas. La chose n'est pas une socquette ni une cravate. »

À La Folie, quand il cherchait, il appelait Nestor pour chercher aussi. Nestor trouvait, ce qui confirmait encore la théorie. « Ce Nestor ! disait le Colonel. Il gratte sa guitare tout en cherchant. Il est plus occupé à gratter qu'à chercher. C'est pour cela qu'il trouve. Il ne voit rien, donc il voit tout. » Le Colonel ne pouvait pas introduire Nestor dans le navire pour trouver la chose ; il y aurait songé. « Moi, je n'ai rien trouvé » dit le mousse, qui préférait ne pas tant chercher. Et, pour lui seul : « Tant pis ! S'il me parle des socquettes ou des cravates, je mets tout sur le dos de Saint Vincent de Paul. » Catherine n'eut pas à invoquer le secours du surnaturel. Le Colonel lui tendit le pyjama d'une main distraite. « Ce n'est pas la chose que tu cherchais ? » demanda Catherine, une mine d'ingénue sous le pompon du mousse.

Après dix ans de navigation, elle n'était pas capable de décider si le Colonel était jaloux ou ne l'était pas, Elle avait eu d'autres dompteurs avant le dompteur. Celui-ci n'était que le plus fauve. Un jour, elle avait dû cacher l'un d'eux dans le réduit des balais et des valises, parmi des paquets de naphtaline. Pendant qu'ils soupaient sous la lampe du navire, le malheureux, n'y tenant plus, éternua. L'éternuement fit retentir tout le navire. Catherine, à l'épaule du Colonel, ne perçut pas la moindre vibration dans l'épaule ni dans toute la personne du Colonel. Cet éternuement de naphtaline avait ébranlé les portes, les cloisons, les cordages, mais il n'avait pas ébranlé le Colonel, qui continua la conversation du même ton, sans une remarque, les mêmes prévenances, les mêmes bontés. À minuit, un regard à sa montre, il s'excusa de ne point rester. Ce n'était pas la première fois. Il ne disait jamais à l'avance s'il resterait ou s'il serait obligé de partir.

Il eut de l'enjouement et de la tendresse, et mille regrets en embrasant son jeune mousse. Simplement, pendant plusieurs semaines, des tartes à l'orange et des violettes de Parme.

Au carré des officiers, derrière le hublot, il n'y avait presque plus de crépuscule, une lueur après les dernières lueurs. Il fallut allumer la lampe. - J'espérais que nous aurions notre crépuscule, dit Catherine.

Elle se rassurait insensiblement, touchant les pyjamas et les cravates, mais elle était triste. Rien ne serait plus triste qu'un navire au crépuscule, dit-elle, si tu n'étais pas avec moi dans le navire ; même un des grands paquebots qui traversent l'océan et qui ressemblent à des palais sur l'océan.

D'ordinaire, le Colonel avait trop de délicatesse pour ne protester pas qu'il serait toujours de navire, canadienne ou transatlantique, dût-il travailler à la soute ou se balancer parmi les cordages. Le propos triste n'eut point d'écho. À proprement parler, le Colonel n'était pas triste. Terrifié plutôt, s'il était permis de supposer de la terreur chez un Colonel. L'orange ne convenait pas tout à fait, ni Parme.

Quand le Colonel, cet après-midi, avait accompagné Liliane à Auteuil, en Colonel grand-père, Mademoiselle Rubis avait déjà remarqué des espèces d'ombres sur le visage Pontaincourt. « Pourvu que ce ne soit pas au sujet d'Aristide ! » s'était dit Mademoiselle Rubis. La même idée, en voyant le pyjama sur la manche grise. Mais le Colonel était trop grand-père, l'après-midi, pour qu'il fût possible de juger positivement de ses ombres. Le Colonel ne fit aucun compliment de la niçoise ni du homard, ce qui allait aussi contre son usage. Il regarda la tarte aux oranges de ce même regard fixe qu'il avait eu au pyjamas. Après avoir plié sa serviette en bonnet d'évêque : « pourquoi dit-on bonnet d'évêque ? On devrait dire : mitre d'évêque. Après la mitre, le chapeau, quand l'évêque devient cardinal... » Et il plaça la serviette en mitre devant lui, comme s'il soupait en tête à tête avec un évêque. Il y avait de quoi inquiéter un mousse qui s'entendait aussi mal aux ornements pontificaux qu'à Saint Vincent de Paul.

Le souper bâclé, le Colonel inspecta de nouveau les chaises, mais sans les tourner, les tiroirs et les placards sans les ouvrir. Le Colonel inspecteur-général fredonnait : « Tu crois à beau soleil .. », une sorte de fêlure dans son ténor. Des ombres lui coulaient, comme des larmes.

- Il ne faut pas te mettre l'âme à l'envers pour la chose, dit Catherine.

- L'âme à l'envers ! s'écria le Colonel.. S'il n'y avait que l'âme !..

Il n'était donc pas question d'amour ni de jalousie, qui auraient mis son âme à l'envers. Alors, Catherine, comme si elle ne parlait que pour elle, sur le pont d'un paquebots au crépuscule :

- Est-il vrai que nous allons avoir la guerre ?

Le Colonel bomba le torse :

- La guerre ? Eh bien, nous la gagnerons ! Weygand le disait l'autre jour, dans un toast au Cercle Militaire : « Qu'on y prenne garde ! Nous contraindre à la guerre, c'est nous contraindre à la victoire ! » Noble parole, digne du lieutenant et du successeur de Foch !

- Ce serait peut-être la fin de l'Europe... murmura Catherine.

- La fin de l'Europe ? Peut-être. Mais la victoire de l'armée française !

Catherine s'était assise sur un échelon de la petite échelle qui n'était plus celle de l'amour mais une échelle de paquebot. Dans ses yeux d'océan la lueur éclairait le crépuscule d'un monde.

- Tu ne m'avais jamais parlé de l'Europe, dit le Colonel. Est-ce que les femmes, maintenant, se préoccupent de l'Europe ?

- J'ai peur du bruit des bottes, dit-elle.

- Mais les bottes françaises ne font pas un bruit de bottes.

Le Colonel n'était pas mécontent de sa formule; elle non plus n'était pas indigne de Foch.

- Ce n'est pas des Français que j'ai peur, dit Catherine.

- Par conséquent, enchaîna le Colonel, tu n'as pas à avoir peur. Quelle armée résisterait à l'armée française ? Est-ce que nous ne sommes pas là pour la défendre, ton Europe ?

- La paix nous défend mieux qu'une armée.

Le Colonel s'étonna de la formule. La même avait fleuri, l'autre soir, sur des lèvres pontificales. Sans la garantie d'un pontife qui était comme amoureux de la France, elle aurait témoigné d'un peu d'irrévérence envers l'armée française. Le Colonel se tira le doigt. Cette Catherine, qui n'ouvrait jamais un journal, et qui, tout à coup, vous avait des formules, comme un évêque ! Il lui donna un semblant de tape sur une joue, paternel plus que Colonel :

- Allons ! petit mousse ! Nous la sauverons, ton Europe ! Par les armes, s'il le faut. Ou sans les armes. Souviens-toi de ce que je vais te dire, et garde-le comme un grand secret : quelqu'un sauvera la France. Et s'il sauve la France, il sauvera l'Europe. Parce que toujours quelqu'un a sauvé la France.

Catherine noua ses mains derrière le cou du Colonel.

- Tu crois ? Tu en es sûr ?

- Je crois à la France, dit le Colonel. Je suis sûr que quelqu'un la sauvera.

Il était Vidame, au plus droit, comme s'il avait eu un casque de pierre à panache sur la tête. Puis, songeant à la chose : « Si seulement j'avais retrouvé la chose ...» À l'idée de la chose, plus de casque ni de panache, des ombres, une terreur (c'était bien de la terreur) sur le visage.

Le mousse à son cou, il serra de ses deux mains la taille fine :

- J'aurais tant voulu rester, ce soir. J'avais un tel besoin de ta jeunesse, de ta tendresse ...

- Pourquoi partir, caporal de mon coeur ?

- C'est à cause de la chose. Il faut absolument que je retrouve la chose...

Le Colonel, en sortant, aperçut, sur le trottoir d'en face, un homme qui faisait les cent pas, une serviette au bout du bras. « Il est encore là, celui-là ! » fit le Colonel. Avant le souper, quand il inspectait la terrasse, le Colonel avait vu ce porteur de serviette, qui faisait déjà les cent pas. « C'est la mode. Tous les hommes aujourd'hui portent une serviette, et les femmes parlent de l'Europe. Autrefois, on ne portait pas de serviette et l'on ne parlait que de la France.»

Au septième, toutes les lumières allumées sur le navire, un mousse ouvrait des placards et des tiroirs, mais ce n'était pas pour en retirer des pyjamas, des socquettes au des cravates. Des lettres, des livres de compte. Relire et déchirer, ou classer à part, un paquet de lettres, un autre, des factures, des quittances : de l'écriture et de la comptabilité ; le mousse avait autant de soin et de méthode qu'une femme d'affaires à ses affaires. Toute la nuit, il fut exact et diligent à ce service. Quand il disait au caporal : « Tout à l'heure », il ne se doutait pas qu'après le carré des officiers, il serait encore de triage et de comptabilité. À quel départ se préparait-on dans le navire, feux allumés ? Était-ce un proche départ ? Ou tout ce travail par prudence, afin que tout soit prêt en cas de départ ?

Le mousse ne grimpa à son échelle qu'au moment de l'aube et s'allongea tout habillé sur sa couchette. Jumièges devait cueillir des roses dans sa lumière bien aimée. Mais l'aube que regardaient les yeux verts, de la couchette, n'avait pas la même lumière. « Il faut partir avant l'aube, si l'on part » se disait le mousse. C'est à l'aube, toujours, que la soldatesque défonce les portes et que l'on vous traîne vers la mort.» Le mousse

s'endormit, malgré cette lumière sinistre. Il rêva que le petit navire voguait en plein Océan. Autour d'un bar à roulettes, dansaient des jeunes filles élégantes. Un fauve éternuait parmi les balais. Le mousse et son Colonel, au carré des officiers, n'avaient pas encore allumé la lampe.

*

Chapitre XXVII

Le grand amour

À peine Mademoiselle Rubis rentrait-elle d'Auteuil, vers huit heures, ayant escaladé les sept étages à la file sans s'arrêter, à cause de ce pas d'homme derrière elle, comme d'un homme qui aurait juré de la rejoindre avant le septième ; le pas entre cinquième et sixième, elle au septième, et barricadée ! Quelque forcené, qui devait la suivre depuis le métro Plaisance !

Bon an mal an, elle pouvait compter sur deux ou trois forcenés de ce genre par an. Si elle atteignait le septième avant que le forcené fût au cinquième, il hésitait entre sixième et septième ; il frappait au septième, redescendait, frappait au hasard à l'une des trois portes du sixième, remontait, frappait, redescendait, attendait au cinquième, au troisième, et, d'étage en étage, descendait tous les étages. S'il avait dépassé le cinquième à l'instant où elle ouvrait sa porte, elle avait un planton à sa porte, comme un planton est de garde à la porte d'un Colonel. C'était un planton de plus ou moins d'endurance. Il y en avait de naïfs et de timides, qui ne frappaient qu'une fois, de façon discrète. D'autres frappaient à la volée, en télégraphistes. Le plus habile avait attendu plus d'une heure sur le palier, puis il avait crié d'une voix neutre, comme on crie dans un escalier : « Personne au septième ? » Le plus timide était resté une nuit contre la porte et n'avait pas osé frapper. Elle l'entendait respirer derrière la porte.

Celui de ces huit heures (elle en était à son troisième depuis le début de l'année) montait avec tant d'ardeur qu'il avait glissé sur le parquet ciré du quatrième ; il était tombé ; sans cette chute, il la rejoignait avant le sixième. Un butor, celui-là ! Il frappait de ses deux poings à la porte, et d'un pied le bas de la porte, à briser la porte. Catherine, le coeur battant. Que faire, si le butor brisait la porte ? Mais le butor hurla « Catherine ! Catherine ! » Et Catherine s'empressa d'ouvrir la porte.

- Je t'en prie, ne hurle pas mon nom sur le palier. Tu n'étais qu'un imbécile, deviens-tu fou, Aristide ?

Aristide était à peu près fou. À toutes les questions de Catherine, il n'avait qu'une réponse, qui était aussi une question : « Blanchonval ? » Immobile, il ne songeait même par à rouler le bar dans un sens ou dans l'autre ; il répétait : « Blanchonval ? Blanchonval ? » Quand Catherine put placer deux mots :

- Qui est-ce, Blanchonval ? Ah, oui ... ce charmant garçon avec qui j'ai fait l'amour avant-hier. J'avais oublié son nom.

- Avant-hier ? Si tu n'étais pas une grenouille, et pas même une grenouille, un têtard, tu dirais : hier et avant-hier.

- Ce n'est pas avec Blanchonval que j'ai fait l'amour, hier

...

- Avec qui as-tu fait l'amour ?

- Hier, je n'ai pas fait l'amour. Ou bien j'ai oublié le garçon et le nom du garçon. Un têtard de grenouille a si peu de mémoire ...

La jeune femme, toujours en noir à la ville, avait une impertinence au-delà d'un mousse. La hauteur, le mépris d'une élégante.

- Si tu viens pour jeter ma pipe par la fenêtre, mes costumes, mes meubles, fais vite je n'ai pas de temps à perdre ce soir. Voici le bar à roulettes, si tu veux jouer aux roulettes. Amuse-toi sans moi. J'ai d'autres idées dans la tête. Je ne joue pas.

- Blanchonval ?

- Pose ta serviette, assieds-toi, au lieu de répéter Blanchonval, comme un imbécile !

Il consentit à s'asseoir, à poser sa serviette.

- À propos de serviette, et des pyjamas que tu vas sortir de ta serviette, tu auras la gentillesse de me dire à quel adresse je dois renvoyer la pile de tes pyjamas. Sans quoi je les donnerai aux Soeurs de Saint Vincent de Paul.

Elle lui envoya le Saint Vincent de Paul par le travers, sur le ton qu'aurait eu l'une de ces belles écouteuses, qui pâment au concert des

orgues, le dimanche, à Sainte-Clotilde. Puis, se posant au rebord d'une chaise :

- Alors, mon cher Aristide, je t'écoute ...

Le fauve bondit de la sienne.

- Aristide, je ne t'écoute qu'assis. Si tu te lèves, je me lève et je n'écoute plus. Je t'avertis que je ne connais ni l'adresse de Blanchonval ni sa profession. En cas de recherche, je suis manifestement inutile. Tout ce que je sais de Blanchonval, je te l'ai dit : c'est un garçon délicat, qui ne tarderait pas à être sensible et qui fait assez bien l'amour.

- Tu mens ! dit Aristide. Il est ici.

- Lève-toi. Puisque tu viens pour une perquisition, procède...

Aristide se leva et procéda. Tandis qu'il procédait, Catherine en bordure de sa chaise :

- Regarde aussi le coin des balais. C'est là que je cache mes amants surpris.

Aristide revint, serrant les poings.

- Tu as visité le recoin ?... Alors, c'est tout. Je n'ai pas d'ascenseur privé ni d'escalier pour le service.

- Blanchonval ? Blanchonval ?

- À ce que je vois, l'interrogatoire succède à la perquisition. La chaise, ou je m'envole.

Aristide reprit sa chaise.

- Hier, quand je suis descendu, tu devais croire que je remonterais.

- Je le croyais, dit Catherine.

- J'enregistre que tu le croyais. Nous avons notre petite heure, si je remontais. Un peu d'amour au pauvre Aristide, que l'on bouscule, qu'on pousse vers la porte. sous la menace du tuteur. Une bonne invention, le tuteur ! Mais cet imbécile d'Aristide n'était pas dupe. Au bas de l'escalier, je me suis dit : je reviens dans une heure et je le pince ..

- Qui ? le tuteur ?.. Et pourquoi ne pas remonter, au bout d'une heure ?

- Si par hasard je m'étais trompé ? Moi aussi je suis un garçon délicat, et plus délicat que Blanchonval ... De la lumière à tes fenêtres. Bien. Je fais les cent pas sur le trottoir d'en face. On ne peut pas dire que vous vous cachez. Quelqu'un se penche de la terrasse : je reconnais la silhouette de Blanchonval.

- Il fallait monter. Tu aurais trouvé un prétexte. Mon tuteur aurait été enchanté de te connaître. En tenue de ville, tu es présentable. Ce n'est pas comme te présenter en tenue de fauve, vêtu de ta seule toison.

- La silhouette était bien jeune pour être celle d'un tuteur

...

- Tu as mieux fait de ne pas monter : tu aurais été jaloux de mon tuteur ... Cela ne m'explique pas pourquoi, après avoir reconnu Blanchonval, tu n'as pas voulu monter ...

- Toujours ma délicatesse ! J'aurais été bien aise de te prendre en flagrant délit, mais lui, c'est mon ami. J'ai toujours la même amitié pour Blanchonval.

- Tu es un imbécile, mon cher Aristide. Comment sauras-tu jamais si je recevais mon tuteur ou Blanchonval ?..

- Attends la suite. Sur le trottoir d'en face, l'ai fait les cent pas toute la nuit. Je peux te dire exactement qui est entré, qui est sorti. Il n'est sorti qu'un homme de toute la nuit, un vieux monsieur, en complet gris, un peu courbé, la rosette de la Légion d'Honneur, vingt minutes avant minuit.

- Mon tuteur ! Mais il n'est pas courbé.

- Je l'ai bien vu ; il était sur le trottoir du clair de lune. Il marchait assez vite, un peu courbé ... Et ce n'était pas ton tuteur ! Car, après sa visite, tu aurais éteint les lumières, et elles ont brûlé jusqu'à l'aube. Et toi, Catherine, tu ne fais l'amour que toutes les lumières allumées. Avoue ! Ce sera plus simple... Blanchonval, de la terrasse, n'a pas pu me voir : je n'étais qu'une ombre dans l'ombre ; vous ne vous doutiez, ni l'un ni l'autre, que je veillais sur votre nuit d'amour. Si tu veux tout savoir, j'ai attendu jusqu'à neuf heures ! J'avais un rendez-vous à Saint-Augustin à neuf heures et quart ... Et vous ! Vous aviez besoin de dormir, après une nuit pareille...

- Effectivement, c'est le grand amour ! se contenta de conclure Catherine, sans expliquer s'il s'agissait d'Aristide ou de Blanchonval ; et se leva.

Elle allait et venait, refusant de s'expliquer davantage. Un fauve, si l'on ne claquait pas du fouet, si on le regardait comme on regarderait un hublot ou un cordage, finirait peut-être par bailler et par s'endormir.

- Et ton costume de mousse ? demanda Aristide, de moins en moins fauve.

Sans réponse. L'élégante en noir répugnait sans doute au travesti. Elle se déshabilla et se rhabilla au plus élégant, toujours du noir, l'air de mépris et de hauteur croissant avec l'élégance. Le fauve aussi allait et venait, baillant ; quelques tours de cage avant de s'endormir. Tout à coup son regard se ralluma au plus fauve. À qui appartenait cette serviette, qui n'était pas la sienne, là, derrière le bar ? Ce ne pouvait être que la serviette du rival !

À la porte, au même instant, l'élégante disait :

- N'oublie pas ta serviette, Aristide !

Aristide s'empara de la serviette du rival ; tout son malheur peut-être dans la serviette, plus de preuves qu'il ne voulait en avoir. Mais que ferait un fauve qui baille et qui s'endort si une chèvre s'avisait de brouter à portée de griffes ?

- Voilà ! dit Aristide. Je m'endormais. Et cette fois, je n'emporte pas seulement une serviette, j'emporte aussi ce qu'il y a dedans.

- C'est un progrès, dit l'élégante, qui daigna sourire. J'ai un rendez-vous du côté de Saint-Augustin. Chacun son tour.

À l'angle de la rue Décrès, un taxi, la porte ouverte, comme s'il attendait. L'index, ganté en noir, sur la cravate du faune : « Amis ! » dit-elle. Le fauve n'eut pas le temps de prendre le doigt ni de répondre. Mais il avait de quoi répondre dans la serviette, de la matière à dispute, la dispute attisant, entretenant leur amitié. Dans l'ordre et dans la paix ce feu s'allait éteindre. Il lui fallait de la rage et du tourbillon de tempête. Le bel amour de rester assis sur une chaise, comme un enfant sage ! Lancer le bar, renverser des chaises, courir, se heurter à tout, déchirer sa marinière, mordre les boucles, lécher de la peau de mousse par les déchirures, brailler, se dépoitrailler, suer dans sa fourrure, tordre, meurtrir, étouffer, manger la chair de cette grenouille, qui sautait de la couchette, qu'il rattrapait, qu'il crucifiait, toute sautante et bondissante, sur la couchette ou sur le tapis, toutes lumières allumées, mourir et tuer en serrant et en dévorant, revivre, se réveiller au même désir, à sentir la grenouille crucifiée qui revivait, qui désirait, qui grouillait et sursautait en grenouille entre la fourrure et le tapis, c'était l'amour. Quelle fadeur d'ennui aurait l'amour de la demoiselle en noir, qui tendrait un doigt ganté ! Il en baillait. Une élégante qui n'accepterait d'aimer qu'en élégante, veilleuse bleue et fumée d'encens !

Le fauve, en claquant les portières de sa voiture, tâtait en jaloux le cuir de la serviette, lisse et tendu comme un ventre de grenouille. Il y avait là-dedans, de quoi faire bondir et enrager la grenouille et l'enrager de cette rage délicieuse, qui est l'amour. Il allait enfin savoir si Blanchonval était, oui ou non, son rival. La fureur du réquisitoire avait principalement pour but d'arracher les aveux de Catherine. Le mépris en robe noire, si la robe avait voulu, aurait obtenu les aveux d'Aristide, qui s'avouait, sage et maussade sur sa chaise, comme un lion sur un tabouret, que son réquisitoire ne valait rien. Aristide n'avait dit que du vrai, qui était faux, parce qu'il n'avait pas dit tout le vrai.

Il était vrai qu'il avait cru reconnaître la silhouette de Blanchonval, que le vieux monsieur était un peu courbé, qu'il avait fait les cent pas (et combien de fois cent ?) jusqu'à neuf heures ; mais il ne les avait pas faits uniformément sur le trottoir d'en face. À minuit cinq, comme il se retournait au bout de cent pour une autre série de cent, à peine retourné il se retourna, longea les murs dans l'ombre de l'ombre, prit la première rue à droite, pestant d'avoir à la prendre, d'autant que cette rue à droite était une rue de clair de lune, sauf un liseré d'ombre à droite ; Aristide les pieds dans l'ombre mais la tête dans le clair de lune, un clair qui était si clair qu'on aurait pu lire son journal, et du pavé qui sonnait comme de l'argent de lune sous le pas ! Un renforcement à l'ombre, comme un refuge inespéré, où Aristide se réfugia, juste au moment où passaient deux passants, rue Decrès, d'un trottoir à l'autre. Était-il dans son refuge quand ils débouchèrent ? Les deux passants inoffensifs, à n'en juger que par l'apparence ; l'un, qui était frêle et plus petit, sur le trottoir, le grand dans le caniveau, bavardaient comme on bavarde à longueur de nuit et de clair de lune, d'un trottoir à l'autre. De son refuge, Aristide pouvait entendre leurs voix, l'une qui riait, heureuse et raconteuse ; l'autre, sourde et fragile, lui répondait d'outre-tombe.

Aristide, entre un tuyau d'arrosage et un chariot d'enfant, consultait sa montre, de temps en temps, dans le clair de lune. Minuit et quart. Un pas en avant dans la lune, deux en arrière ; les deux passants, silencieux, débouchaient en sens inverse. D'un trottoir à l'autre, ils reprirent leur bavardage. Comme si des bavards n'avaient pas le devoir de bavarder toujours ! Le fauve aurait mordu le tuyau et déchiré la voiturette, s'il n'avait craint de signaler sa présence. Il n'avait même pas la place de tourner en rond dans ce refuge.

À minuit vingt-cinq, les bavards ! Mais la voix qui riait, riait assez haut pour avertir du passage. Après quoi, le fauve, qui griffait les pavés de son refuge, se risqua le long du liseré d'ombre. À l'angle des deux rues, posté comme un guetteur, surveillant le dos des bavards et la porte de Catherine, il vit enfin les promeneurs, qui traversaient, qui continuaient leur promenade en direction de la rue de l'Ouest. Il revint à ses cent pas sur le trottoir. Vingt minutes ! Il n'en fallait pas davantage pour ruiner le réquisitoire. « Et s'ils m'ont reconnu, qu'auront-ils pensé ? » se disait Aristide, en posant la précieuse serviette sur son bureau, boulevard Raspail.

Le rieur, qui était un peu myope, ne l'aurait ni vu ni reconnu. Mais un homme qui fut une ombre au pays des morts a des yeux plus accoutu-

més à l'ombre. Il avait vu et reconnu Aristide, qui se faufilait, qui tournait à droite, puis, dans cette rue à droite, un Aristide qui marchait les pieds dans l'ombre, sa tête d'Aristide dans le clair de lune. L'autre, qu'il écoutait, lui disait en riant :

- Dans cette aventure, le plus coupable, si l'on peut dire qu'il est coupable, ce n'est pas le pape, c'est Jumièges. Quel diable a pu le pousser à conserver le petit carnet où il avait écrit nos douze noms ? Quand la guerre sera déclarée, si on la déclare, qu'il achète un carnet, qu'il y écrive nos noms ! En temps de guerre, nous n'avons plus à défendre la République. Il n'y a plus de République. Mais tant qu'il reste si peu que ce soit de République, un Protecteur, un Responsable devrait être plus prudent. Je crois que j'ai tout fait pour qu'il ne devine rien d'une telle pensée. Et tout aussi pour apaiser Moser et Lebuhotel. Ce brave Moser, retour d'Alle-magne, n'aurait pas eu une autre tête, s'il avait vu sa fille aux mains des soudards. Tu as été bien inspiré de me rappeler par télégramme. Tu as compris que je forçais sur l'opérette. C'était de mes ritournelles ! À Venise non plus, tout n'est pas de la ritournelle. Quant au Julien Zupini, le buveur d'eau, je lui trouve beaucoup trop d'esprit. Couper les rosiers Tahiti, c'est du Zupini. Mais l'idée des petits papiers, l'audace de les faire taper à la dactylographe de Jumièges, cette façon de se mettre ainsi en avant pour dissimuler qui peut être derrière, tout cela me semble un peu fort pour un buveur d'eau.

- C'est exactement ce que je pense, répondit la voix d'outre-tombe.

- Moser pensera de même, quand il sera dégrisé de mes ritournelles. C'est une tête solide. Mon argumentation à quadruple preuve s'adressait surtout à l'Archiviste. Elle escamotait la lettre franco-italienne. Ou je me trompe fort, ou nous aurons, tôt ou tard, du nouveau de ce côté-là. Les chimères de Lebuhotel ne sont pas toujours des chimères. Et quand il dit que, sur treize Protecteurs, nous ne sommes que cinq à nous soucier, bien ou mal, de protéger la République, et que les autres ...

- Oui ... les autres ! Sais-tu qui était cet homme sur le trottoir qui s'est retourné, nous voyant venir ?

- Quel homme ? Quel trottoir ?

- Sur ce trottoir, il n'y a qu'un instant, j'ai cru reconnaître Marka, qui fuyait à notre approche. Je dis : j'ai cru. J'ai reconnu Marka.

- Et moi, chez la dactylographe, il m'a semblé que c'était Marka qui vociférait au septième étage.

Richard et Gaudeau-Barmier revinrent sur leurs pas. La surprise de cette rencontre les amusait si fort qu'ils avaient suspendu leur bavardage.

- Première rue à gauche, regarde ... dit Gaudeau,

Une tête surgît de l'ombre (cheveux en brosse sur une carrure de dompteur), rentra dans l'ombre. C'était Marka.

- Le plus riche fourreur de Paris embusqué dans l'ombre d'une ruelle borgne ! fit Gaudeau. Est-ce la peine d'aller à Venise se fournir en anecdotes ?

Richard riait, poussant du coude son cher Gaudeau, comme s'il racontait déjà l'anecdote.

- Si j'étais Catherine Tétar sur mon assiette de faïence, je tremblerais devant ce lion d'Israël. Marka doit être terrible quand il est jaloux. À moins que la dite Catherine, qui ne s'appelle peut-être pas Catherine, soit aussi souple que Salomé ou aussi tranchante que Judith ...

*

Chapitre XXVIII

Heraclès de Suède

Boulevard Raspail, cet appartement tout en vitres au-dessus d'un cinéma, où l'on vit dans une rébus de cinéma, dix pièces, une salle de bains qui ressemble à une piscine, une autre de judo ; c'est l'appartement d'Aristide Marka puisqu'il paraît que Monsieur Marka en est le locataire ou le propriétaire. Ce pourrait être celui d'un Australien chasseur d'éléphants, douze mois sur douze à la chasse, d'un Prince Henri ou Napoléon bloqué par les glaces polaires. Monsieur Marka ne couche jamais boulevard Raspail, se douche et nage à son club, y déjeune, y dîne, dort quand il a le temps et couche un peu partout.

L'homme est d'un goût infailible, jugeur redouté aux ventes et vernissages : un mot de lui (il a des mots qui sont terribles comme sa jalousie), un sourire, un ricanement décident des enchères ; meubles, tableaux anciens et modernes, il connaît tout ; sa présence pétrifie les experts ; son prix est le juste prix. Son garde-meubles doit être plus riche que celui de l'État. Il possède d'admirables Goya, plusieurs Greco, deux Velasquez. Mais l'aquarium de Raspail était garanti Léviathan, meublé en un seul jour, la commande au téléphone ; des copies ou des reproductions sur les murs, *La cruche cassée*, *La source* de Monsieur Ingres. Une sorte de luxe anonyme pour y recevoir des ministres. D'aventure, il les recevrait. Il se contentait, une ou deux fois par an, de recevoir des compagnons de club ou de judo, offrant à ses invités, comme serait un sultan ou un roi nègre, un choix de faciles demoiselles, blanches, jeunes ou noires ; quelques danseurs de music-hall pour compléter les facilités. Repas, ar-

genterie, vaisselle, cuisiniers et passe-plats, danseurs et demoiselles, toute la commande par téléphone. La tenue de rigueur, quels que soient les sexes et les couleurs, était le Pyjama. « Je reçois à l'échelon planétaire » disait Marka, qui ne vivait qu'à cet échelon et n'avait jamais autre chose dans sa serviette qu'un rasoir électrique et un pyjama. Il se rasait trois fois par jour afin de ne pas effrayer la clientèle et chaque soir, à cinq heures, vérifiait s'il avait un pyjama dans sa serviette, s'engouffrant dans le premier magasin venu ou hurlant au téléphone qu'on lui apportât d'urgence un pyjama.

Madame Esther, une duègne à mantille espagnole, gardait jalousement l'aquarium. Marka l'appelait : Maman. Madame Esther ne parlait qu'à la troisième personne.

Madame Esther, entrouvrant la porte du bureau :

- Monsieur Aristide a-t-il besoin de quelque chose ?

- Merci, Maman répondit Aristide, flairant en fauve la serviette de Blanchonval. La mantille avait disparu.

- Maman ! Maman ! hurla Aristide. Il me faut une serviette, un rasoir et un pyjama

- La serviette de Monsieur l'attendra dans le vestibule. La duègne avait un en-cas de serviettes toutes préparées.

Aristide flaira et caressa. Ainsi flaire et caresse un tigre royal, avant de dévorer. « À nous deux, maintenant. dit-il. Blanchonval, mon ami, je vais ouvrir ce ventre de grenouille. » Il ouvrit et fouilla de ses deux mains, vidant sur le bureau toutes les entrailles de la grenouille. Un extenseur de gymnastique, un pyjama. « Et c'est tout ?.. Je ne savais pas que Blanchonval était si féru de gymnastique ... Un garçon délicat, comme dit Catherine. Qui a la chance d'être grand, ce qui doit séduire Catherine, par contraste. Mais il est plutôt délicat. Je le croyais, du moins. Quand je l'invite à la piscine ou au judo, il se récuse. Le cachottier ! Je l'imagine. Il séduit les filles en tirant sur l'extenseur. C'est un accessoire d'amour, à quoi je n'avais pas pensé. »

Il avait saisi l'extenseur par les deux poignées et tirait sur l'extenseur. « En voilà un extenseur ! À quatre tendeurs, comme il est, il me faut toute ma force pour le tendre... Et même à trois ! C'est un extenseur de démonstration. Voyons la marque ? *Héraclès*. Suède ! Monsieur fait venir de Suède ses extenseurs ? Je suis jaloux de l'extenseur. »

Il était jaloux de Blanchonval, de Catherine, à les tuer, à leur ouvrir le ventre pour en tirer des extenseurs et des pyjamas. Dans sa rage, il jeta l'extenseur, le pyjama. À seulement les voir sur le tapis, il s'étranglait, il suait, comme si la grenouille se débattait sur le tapis, ligotée par

l'extenseur, crucifiée par Blanchonval. « Un turc ! Un chien, ce Blanchonval ! Un traître ! Un faux délicat, un faux ami ; comme Catherine, cette fausse maigre ! Aurait-elle accepté de faire l'amour avec Blanchonval si elle n'avait pas été sa maîtresse ? Et je disais : C'est tout ? Un extenseur ! Un pyjama ! Aristide, tu es un imbécile ... Tu cherchais. Tu as trouvé. Qu'est-ce qui te prouverait mieux qu'elle te méprise que cette chose-là...» Il poussait du pied l'extenseur sur le tapis. « Cette chose-là...»

Depuis minuit, le Colonel, lui aussi, cherchait la chose ; moins heureux que Marka, il ne l'avait pas trouvée. Il la demandait au Gilles, qui regardait stupidement le Colonel, en effeuillant sa marguerite, aux tasses de la Chine, au café Pompadour, aux carquois, aux cimiers de pierre, aux lys, aux quatre platanes. Nestor était de la recherche, grattant sa guitare ; à la suite de son Colonel, il grattait, cherchait, descendait à la troisième cave sous La Folie, inspectait la cave, les chambres, les couloirs, ceux qui étaient d'autres couloirs.

- Eh bien, Nestor, eh bien ! À quoi te sert ta guitare ? Tu sais !.. Ma serviette qui est toute neuve, de cuir clair ; pas la noire, qui est ma serviette du Ministère, ni celle en crocodile, qui est celle des bains de vapeur ... C'est dans la claire qu'il y a la chose ... Une serviette ! Ce n'est pourtant pas difficile de trouver une serviette ! Regarde sans regarder. Tu trouveras.

Nestor regardait en regardant, et, par conséquent, il ne trouvait pas. « Peuh ! se disait le Colonel. Serait-ce la fin de Pontaincourt ? La chose perdue, autant cracher sur blason de Pontaincourt ! Si demain, à onze heures, je n'ai pas retrouvé la chose, je rends ma Légion d'honneur...»

Aristide, ayant chassé à coups de pied l'extenseur quadruple, tor-dait entre ses mains le pyjama. « Un pyjama de soie grise ! Comme si un gymnaste suédois portait de la soie grise ! Encore une attrape ! Cela vous a un petit air de vieux monsieur ou de garçon délicat.» La main jalouse rencontra quelque chose de dur sur la soie grise, tâtant le col, frôlant la soie, dans ce geste d'égorger, qui allait égorger le pyjama, faute d'égorger Blanchonval. Cette chose dure, sur le col de soie, était une rosette de Légion d'honneur. « Blanchonval n'est pas officier de la Légion d'honneur !»

Un fourreur de Paris, serait-il dompteur, sent un peu de respect à la rosette. Marka nourrissait des espérances, concernant la croix. Un ami de catch lui avait promis la croix de chevalier à l'une des promotions prochaines, celle des Beaux-Arts, si l'on considérait que l'art du fourreur était un art, ou plutôt les Affaires Étrangères, à cause de l'échelon planétaire.

Les initiales brodées sur le pyjama gris : L.A.S., n'étaient pas celles de Blanchonval. Le fauve se frotta sa brosse, sur la tête « N'égorgeons pas encore, dit-il. Je ne veux égorger que la grenouille et Blanchonval ...» À frotter la brosse, il redevenait lucide, comme il était infailible et lucide, en la frottant, quand il déterminait le juste prix d'une fourrure ou d'un Goya.

Suivant Nestor, ou Nestor le suivant, le Colonel voyait sa serviette, la décrivait à Nestor, mais il ne la voyait qu'en souvenir. « Les extenseurs ! On en fabrique d'autres, en Suède ... Le pyjama n'est qu'un pyjama. Mais le cahier ... ce cahier ... Je voudrais être moins sûr de l'avoir glissé dans la poche extérieure de la serviette ...» Hélas ! Le Colonel se voyait glissant le cahier, aussi nettement qu'il voyait Nestor.

- Cherche, Nestor ! Cherche !

Ce fut Marka qui, sans chercher le cahier plus qu'autre chose, sortit le cahier de la pochette. Ce n'était déjà plus de l'entraille de grenouille. L'extenseur de démonstration, à côté du pyjama (Aristide avait ramassé l'extenseur), partageait avec lui l'honneur de la rosette. « Un bougre, cet officier de la Légion d'Honneur » pensait Aristide, en feuilletant le cahier.

L'écriture, sur les pages du cahier, était haute et serrée, des sabres en travers, des tours et des fortifications. Ce qu'elle écrivait se défendait par l'écriture. Marka, qui avait acheté, à Drouot, quelques lettres de Chateaubriand, compara l'écriture du cahier à celle de Chateaubriand. « Serait-ce un Vicomte ? Ce ne sont pas des mémoires. Qu'est-ce que cela peut bien être ? Quelle magnifique écriture ! Mais à s'arracher les yeux ... On dirait un horaire ...»

À travers des herbes de jambages, Marka distinguait des noms de villes, comme si, de page en page, on avait recopié les noms de toutes les villes de France : Bellay, La Tour-du-Pin, Yssingeaux, Saint-Flour, Ribé-

rac, Maronnes ... 16h30. Cholet, Loudun, Châtellerault, Chateauroux, Saint-Amand, Dijon, Remiremont, Château-Salins, Sarrequemines. 19 h. 30. Des villes, encore des villes ! Des rangs de villes, et l'heure à chacun des rangs ! « C'est une lecture pour s'endormir. Quand j'en serai à la croix d'officier, je me munirai d'un cahier de ce genre, le soir. En attendant, quelque grenouille est de meilleur usage ...»

Il ne grondait plus de sa fureur. Il ne songeait plus à vider les grenouilles de leurs entrailles ni à étrangler des pyjamas. Il se regardait tendrement la boutonnière. « Un peu de rouge, cela donne de la couleur à tous les costumes. Jadis, une rosette sur un pyjama, j'aurais jugé cela ridicule. Certes, un ruban de chevalier n'est pas assez pour un pyjama, qui est une tenue planétaire. Mais la rosette ...»

Un Répertoire des villes terminait le cahier, des majuscules ou des minuscules, à la suite de chaque nom Ambert RVu, Arras RCv, Le Blanc RMmu ; des cartes dépliantes collées ça et là, à divers endroits du cahier, toute la France ou le détail d'une région, des lacis bleus, d'autres rouges, pointillés ou continus, d'une ville à l'autre ; sur le dépliant le plus étendu, Paris, au milieu de cercles concentriques. Marka, refermant le cahier : « Je n'aurais qu'à recopier ce cahier et l'envoyer à Lebuhotel, il y verrait aussitôt une machination contre les Protecteurs. Ce que j'y vois de plus clair est qu'il n'est pas de la main de Blanchonval. Recousons le ventre ouvert.» Il glissa le cahier dans la poche extérieure, comme avait fait le Colonel.

Au moment de remettre l'extenseur suédois et le pyjama d'honneur : « J'aurais pu m'épargner une crise de jalousie ... Voici le nom et l'adresse du propriétaire : Saurin, 13 rue du Château. Aussi lisible que l'écriture du cahier est illisible ... Saurin ? Je connais ce nom-là ... Mais oui ! Tout s'explique, pyjama gris et complet gris ! le vieux monsieur à rosette, et ce nom que m'a dit Catherine avant-hier ! Mais je n'avais que celui de Blanchonval en tête ... C'est le tuteur ! Adorable Grenouille ! Brave Blanchonval, qui n'a consenti à faire l'amour que par amitié pour moi ! J'ai toujours la même amitié pour Blanchonval. Je l'invite, la prochaine fois que j'invite à l'échelon planétaire. Maman ! Maman !... Un paquet ! Double papier et double ficelle ! L'adresse est à l'intérieur de la serviette....»

Le Colonel, les mains au dos, un peu courbé, fixait les nuages à cri-nières qui chevauchaient parmi les nuages. Les tilleuls du promontoire menacés, derrière La Folie, montaient une garde d'ombres autour de leur Colonel. Il ne restait de lumière qu'au ciel, à la chevauchée des nuages. « Demain se répétait le Colonel, à onze heures, il n'y aura plus de Pontaincourt. Renvoyer ma croix, ce n'est pas laver cette tache sur mon honneur. Pontaincourt peut vivre sans croix ; il ne pourrait pas vivre sans honneur. Adieu, Belley, La Tour-du-Pin, Yssingeaux, Saint-Flour Adieu, Remiremont, Château-Salins ! Je vous ai perdus en perdant vos noms. Adieu, Liliane ! La Folie s'écroule. Le navire est à la dérive. Adieu, le mousse ! »

Une guitare, dans l'ombre: le Colonel se retourna. Nestor s'avancait, un paquet sur sa main, comme il portait le plateau du chocolat. L'honneur a ses révélations subites : c'était la chose !

Nestor coupa les ficelles, la serviette claire sortit du paquet. Le cahier était toujours dans la poche extérieure.

- Qui a déposé ce paquet ?

- Une dame en noir, a dit la concierge.

Pontaincourt sourit. « Merci Catherine chanta le coeur du Colonel. sous la chevauchée des nuages. Il n'y a rien à craindre, douce Catherine ... Quelqu'un sauvera la France. Toujours quelqu'un, pour sauver la France ou Pontaincourt. Flottez, pavillons ! »

Au cintre des fenêtres, les masques de jeunes femmes, qui souriaient depuis deux siècles, avaient de la tristesse dans leur sourire.

Chapitre XXIX

Roi, Dame, Valet

Chez XXX, campagne ou ville, on ne savait jamais si c'était la nuit ou le jour, si l'on était à la campagne ou à la ville. Volets fermés et rideaux tirés, nuit et jour, et quelque chose d'étrange, un silence, une solitude, à se croire à l'autre bout du monde, ou peut-être à Paris, tout en haut d'un de ces immeubles à terrasses, un jardin sur la terrasse, la lune et les nuages au-dessus comme si la terrasse était un jardin. XXX imperturbablement le même, l'accueil rapide, le mutisme amical, le cognac d'hospitalité, le don d'une liberté totale. On pouvait serrer la main, se jeter sur l'un des divans et dormir, avec ou sans cognac, ou disparaître dans un fauteuil de cuir, improviser n'importe quoi, prêcher l'insurrection ou l'empire, insulter l'hôte et son hospitalité, ou ne rien dire. Si l'on était de ceux à qui l'on ouvrait la porte, on avait tous les droits. Ceux qui ne les avaient pas tous n'en avaient aucun, l'entrée, ville ou campagne, mieux défendue qu'une forteresse.

Ce soir-là, ce devait être le soir, et la campagne. Le visiteur avait téléphoné. « Je peux ? » « Quelle question ! Vous êtes de ceux qui peuvent toujours. » C'était le plein de la nuit plus que le soir, toutes les étoiles en faction au-dessus des coteaux de la Marne, quand on ouvrit le portail double à la voiture du visiteur. Le parc autour de la maison n'était que solitude, plus qu'une terrasse au septième étage sous la lune. Le très redoutable, qui interrogeait infailliblement, n'interrogeait pas.

XXX ne demandait pas : « Qu'est-ce donc qui vous amène ? » Il avait ses amis et ceux qui ne l'étaient pas.

- J'espérais que vous seriez seul, dit le visiteur, en entrant dans le fumoir. C'était une vaste pièce où tout était rouge et noir, fauteuils et divan, à la ville comme à la campagne. À la campagne, les fauteuils plus profonds encore ; le divan du fumoir, fourrures et coussins, un divan pour Sardanapale. Un jeune homme dormait parmi les coussins et les fourrures à disparaître dans la fourrure.

- Nous sommes seuls mon cher, fit XXX. Jean-Luc n'est pas quelqu'un. Ce n'est que Jean-Luc !

À son nom, le jeune homme, qui dormait à plat ventre, grommela quelque chose, comme s'il avait entendu son nom. XXX : « Allons, dors ! » Et lui lança encore un coussin, que Jean-Luc reçut sans broncher et dormit dessous.

- Vous connaissez Jean-Luc. Ce n'est pas un témoin.

- Je ne l'ai jamais vu qu'endormi, dit le visiteur. Quel dormeur !

- C'est qu'il ne vient ici que pour dormir, expliqua XXX. Si cela se trouve, il n'a pas dormi depuis trois jours.

Le visiteur se gratta les cheveux en brosse, un éclair d'intelligence aux yeux, aux lèvres une gourmandise un peu fauve comme qui voudrait dire : je comprends ce que se taire veut dire. Mais XXX, fort simplement :

- Mon cher, vous brodez sur le vide. Mission secrète, pensez-vous ? Si vous connaissiez mieux Jean-Luc ! Il rit toujours, même sans rire. C'est son nez qui rit, sa mèche rebelle, tout son visage. Il faut du sérieux et du sombre aux missions secrètes. Et surtout, ne pas être ce matou qui file par la porte entr'ouverte et qui ne revient que pour dormir !

Jean-Luc, qui étouffait sous les coussins, se délivra tout en dormant. On ne vit qu'un instant le nez rieur, la mèche folle : c'était un tout jeune matou sans importance. Le temps d'apercevoir le rire et l'air d'enfance, et puis le rire, la mèche, le nez, le tout du garçon matou se retourna, dans l'épaisseur du sommeil et de la fourrure.

- Constatez vous-même, dit XXX. Il aime la fourrure comme son élément. Fourreur, à vous l'honneur. Cette fourrure est de vos fourrures.

Le visiteur :

- Ainsi vous êtes seul, à dix lieues du Ministère, veillant sur le sommeil d'un matou qui devrait veiller sur vous ?

- J'ajoute, dit XXX, que ma gouvernante est sourde, que mon chauffeur est ivre, que le chien de garde n'aboie qu'à la lune, si toutefois elle est rousse. On ne saurait imaginer la paix de ces campagnes ! N'êtes-vous pas un ami de la paix ? Auriez-vous peur ?

Et, contre la peur, versa de son fin cognac dans un verre-tulipe, qu'il tendit au visiteur.

- Je vous laisse libre, fouillez et visitez. Ni pièges à loup, ni barrières électriques. La porte du fond du parc n'a qu'un loquet dérisoire. Je ne parle pas des inspecteurs : ils auraient trop peur.

Le visiteur :

- C'est vous ! Et c'est la raison de mon amitié pour vous. J'ai la carrure d'un fauve de mes fourrures. Vous avez de la carrure aussi, à votre manière.

- Mais sans fourrure, dit XXX, qui humait un rien de cognac au fond de la tulipe de son verre.

Et son petit rire, à peine un frémissement de narines, un rire à glacer le coeur, quand on n'avait pas tous les droits. Chacun à son cognac, pour le humer ou le déguster à profondeur de fauteuil, dans le silence du fumoir rouge et noir. Jean-Luc n'était que cette forme d'un garçon, enseveli dans la fourrure. Chez XXX, il était indécent de regarder sa montre ou de demander l'heure. Si l'on venait sans avoir à dire, qu'importait l'heure ? Et si l'on avait à dire (c'était souvent), XXX avait la patience ou la politesse de laisser tout le temps d'oser le dire.

Marka le fourreur (car c'était le visiteur) huma et dégusta sans rien dire. À sa carrure, on ne pouvait point soupçonner Marka de ne pas oser ! La plupart de ses visites, à l'impromptu, n'étaient pas des prétextes mais des visites. Presque toujours, il s'informait : « Nous sommes seuls ? » Il voulait dire : sans champion de tennis ou de boxe, ou d'électronique, sans aucun de ceux dont XXX disait d'un ton neutre, quel que soit leur âge : « Vous verrez. C'est un garçon intéressant. » Marka avait été pris au piège quelquefois, la patte seulement, mais s'en léchait encore la patte en maugréant : « Je me contrebrosse des Prix Nobel, des alpinistes congelés. Je préfère les boxeurs, mais pour boxer ! Et puis, c'est vous qui m'intéressez. »

Un jour, il s'était trouvé nez à nez avec une sorte de pantin femelle sans forme avouable, incrustée de pierres précieuses comme une idole, qui avait confondu Goya et Rubens dans le feu de ses admirations intempestives. Le fauve avait sorti ses griffes. On avait bien compris qu'il pouvait être dangereux. Depuis, quand XXX répondait : « Nous serons seuls », cela signifiait qu'il n'y avait que Jean-Luc, sur le divan, Et si, par ha-

sard, Jean-Luc s'était réveillé, rien de plus vif, de plus d'esprit, rien de moins idole incrustée que ce Jean-Luc, qui n'avait point escaladé l'Himalaya, qui n'avait pas de découvertes géographiques, électroniques ou historiques à soutenir, qui n'avait qu'une mèche et un nez, et ce n'était que pour rire. Alors (un coussin de plus sur Jean-Luc) c'était des conversations à n'en plus finir. Marka aimait les idées, c'était son faible. XXX aussi, qui se figurait que les prix Nobel les aimaient, qui se fiait aux titres, comme si les titres garantissaient les idées. Les gens en place ont de ces naïvetés déconcertantes.

- Savez-vous, disait Marka, que je n'ai pas mon certificat d'études ? À l'âge du certificat, je n'étais qu'un voyou. J'espère qu'il en reste quelque chose.

Marka parlait en toutes les langues, comme les Apôtres après la Pentecôte. Il savait tout. Ce qui restait du voyou n'était pas le moins précieux, au jugement de Marka, qui devait avoir raison. XXX, prix d'excellence par excellence, lui aurait donné raison. C'était le voyou Marka, quand il dit à XXX :

- Moi qui ne sais pas tirer les cartes, je vais vous tirer les cartes !

- Vous cachez vos talents ! répondit XXX.

- L'occasion fait beaucoup plus que le savoir, fit Marka. Celui qui n'a rien à dire ne dira rien. Aux cartes, comme partout.

- Faut-il conclure que vous avez quelque chose à me dire ?

- J'ai toujours beaucoup à dire ! Je vois et je couche tant ! J'enregistre ce que je vois. Je médite quand je couche.

XXX eut son petit rire d'une ou deux narines. Si XXX couchait, avec qui couchait, c'était un des problèmes du Tout-Paris, celui des Prix, des champions et des idoles incrustées. Il était indéniable qu'il enregistrât et qu'il méditait, même sans coucher ni voir. Sans doute voyait-on et couchait-on pour lui (du moins où il fallait voir et coucher). À lui de coiffer et de réfléchir l'ample documentation au jour le jour que lui fournissaient les fidèles de son service. XXX, son verre-tulipe aux doigts :

- La République a mille grâces à vous rendre, mon cher. Coucher pour l'instruire, c'est de l'héroïsme républicain. Au cas où je coucherais, c'est un cas, je ne coucherais que pour mon plaisir. Je respecte la République. Je la défends. Mais tant de choses me séparent de la République !

- N'êtes-vous pas le gardien de la République ?

- Gardien, je veux bien. C'est un métier comme un autre. Mais vous, si ma mémoire est bonne, vous êtes Protecteur : c'est un degré

de plus. On paye le gardien ... Le Protecteur, c'est lui qui paye. Ce n'est plus un métier. C'est une mystique. Vous aimez la République.

- Amour ! Amour ! disait Marka le Protecteur, en battant les cartes. Est-ce que je couche avec la République ?

- On peut aimer sans coucher. Saint Chrysostome, dans son *Traité des Vierges...*

- Je veux bien admettre un pourcentage de vierges, interrompit Marka, sages ou folles. Mais je ne vois la République ni dans les sages ni dans les folles. Et, tendant les cartes : coupez plutôt, Monsieur le Gardien de la République.

Le gardien coupa. « Coupez encore ! » Encore coupa, le petit rire suspendu, tant le fourreur avait de sérieux dans sa fourrure.

- Un, deux, trois, quatre, cinq ... Valet de coeur ! Quatre, cinq... Roi de carreaux ! ... Quel roi ? Trois, quatre, cinq, Dame de pique. Comme on dit : « une femme qui vous veut du mal ! » Se grattant la brosse : je crois que je suis trop intelligent pour tirer les cartes. Je connais les règles. Mais je me sens bien capable de prédire n'importe quoi, à partir de n'importe quoi. Vous qui sortez de plusieurs écoles, toujours premier à chaque école, vous auriez probablement ce genre de génie ou de sottise qui permet de déduire ceci de ceci, et non pas tout de tout !

- Je vous ai toujours considéré comme un poète, dit XXX, le nez dans sa tulipe de cognac. J'aime les poètes aussi.

- Poètes ou prophètes, c'est tout un, soupira Marka. Je suis de ma race.

- Une race que j'honore, fit XXX.

- Ma fourrure vous en dit merci.

- Cela n'explique pas ce valet de coeur, le roi de carreau, la dame de pique, reprit XXX. Voulez-vous que je vous tire les cartes ?

- Ah ! non ! Vous savez, mais je sais aussi, sans aussi bien savoir. J'ai dit que celui qui n'aurait rien à dire ne dirait rien. Sauriez-vous ce que je sais ? Par position, vous devez tout savoir.

- Ma position n'est pas moi, dit XXX. J'ai pu sortir de tant d'écoles, comme vous dites, toujours premier, sans être le sot qui sait tout. C'est mon droit. Ma race, si vous préférez. Prophétiser mon cher ! Cognac ?

- Allons-y ! Cognac ! Un fond de fond de tulipe ! Le prophète avant sa prophétie : votre Jean-Luc, si j'étais lui, je serais un peu plus curieux de prophéties. Réveillez-le. Je sens que l'esprit de Dieu me possède...

- Vous n'y pensez pas. De son nez et de sa mèche, il rirait de vos prophéties ... En France, Dieu lui-même, s'il veut qu'on l'écoute, doit être aussi sage que le Code Civil ou le Catéchisme.

- C'est bon ! En dépit des Français de France, je prophétise dit Marka, tulipe à la main, un peu soulevé de son fauteuil par le souffle de l'esprit. Première prophétie : Valet de coeur, c'est vous ! Ne niez pas. Vous avez du coeur, et patriote comme il convient. C'est donc un coeur républicain ... Le Roi de carreau, c'est le Roi ! En France, quel autre Roi que le Roi de France ? Dame de pique enfin ... Dieu dit que c'est la République en deuil, et de quoi serait-elle en deuil, sinon de la République ?

- Si je résume, fit XXX, c'est un complot ?

- Et que diriez-vous d'un complot ? s'écria Marka.

Lentement, posément, XXX versa une larme de son cognac dans les verres tulipes.

- Un complot ? Mais ce n'est jamais qu'un complot parmi tant d'autres ! Royauté ou République, tout régime a ses complots. Présentement, j'ai déjà cinq complots dans mes dossiers. Cela ferait six si le vôtre n'est pas l'un des cinq.

Impassible au creux de son fauteuil rouge, cognac d'une main, de l'autre une pipe qu'il fumait sans fumée aucune, il était le personnage de sa légende.

- Comme je vous vois ému ! reprit-il. Il est vrai qu'un Protecteur doit l'être. Tuteur ou protecteur, d'une fillette ou de la République, il y a de quoi trembler. Si votre belle s'avisait de lancer son bonnet phrygien par dessus les frontières ! Quel scandale !... Moi, je ne mêle pas mon coeur et mon métier. Je fais mon métier. Amour ni haine. Je ne tremble pas.

Marka, presque intimidé :

- Avant de renvoyer certain cahier, dont il faut bien que je vous parle, j'ai pris rapidement des clichés de tout. Justement, je venais de rapporter d'Amérique un merveilleux petit instrument, et qui n'avait jamais servi. Ce n'est pas plus gros qu'un gros cigare. Un dé clic à chaque page. C'est un jeu d'enfant. On photographierait toute la Bible en moins d'une heure. Une sorte de coffret agrandi, et développe ensuite, mécaniquement.

- Mes services ne sont pas assez riches, dit XXX, pour s'offrir cela ; mais j'ai lu, dans une revue, le détail de la mécanique.

- À tout hasard, je vous apporte le fac-similé. On croirait que c'est le cahier ; c'est la taille, le plus ou moins noir de l'écriture, le grain du papier. Je n'ai pas tout lu. L'écriture est impossible ! Un vrai grimoire. Jugez vous-même.

Et Marka tendit un cahier. Jean-Luc, s'il avait regardé, aurait remarqué qu'XXX avait posé la tulipe de cognac mais qu'il avait toujours sa pipe. Si l'impassible avait jugé que le cahier ne méritait pas un coup

d'œil, s'il n'avait écouté Marka que par politesse, il aurait posé la pipe et non le verre Et qu'aurait dit Jean-Luc à ces trois ou quatre bouffées qu'XXX tira de sa pipe, tout en feuilletant ? XXX avait ce masque qu'il avait aux interrogatoires, encore impassible, mais de mille et mille pensées dans l'impassible, ni méchanceté ni cruauté, une attention sourde ou qui semblait ne pas entendre ou n'entendre que ce qu'il se disait à lui-même et pour lui seul. Ce masque pétrifiait l'interrogé, comme on raconte de la célèbre tête de Méduse. Au masque qui ne disait plus rien, sa question posée, ou qui revenait inlassablement à la même, l'interrogé répondait d'abord n'importe quoi, pour éviter de répondre, puis se troublait, s'embrouillait dans sa réponse, en apercevait l'inepte et la décousu, s'essayait à recoudre, se désespérait de rectifier l'inepte par de l'inepte, se mordait les lèvres, se figeait dans un silence plus insupportable que la parole, et, parfois, comme on tombe de vertige, cédait tout à coup à la tentation d'expliquer et de répondre, et d'inventer les questions soi-même l'une après l'autre afin de répondre à toutes.

Le petit cahier avait cette chance de ne pas sentir qu'on l'interrogeait, mais il disait tout ce qu'il pouvait dire. Le plus scrupuleux, le plus honnête des témoins n'était pas plus honnête. XXX lut et relut, oubliant finalement sa pipe, ce qui marquait l'extrême de la méditation ; puis, retrouvant un peu de son sourire :

- Merci, dit-il. Ce sont des lectures utiles. Il empocha le fac-similé et saisit la tulipe de cognac d'un geste distrait : L'écriture est d'une Vierge ajouta-t-il.

- Une Vierge ? s'écria Marka

L'autre sourit d'un vrai sourire.

- Je veux dire que l'homme de cette écriture est né sous le signe de la Vierge ... Car c'est l'écriture d'un homme, et même d'un assez vieil homme. Quel est votre signe, Marka ?

- Je suis d'un 15 mars.

- Poisson ! Vous êtes poissons mon cher. Cela m'éclaire ! Votre toison n'est que fantaisie. Vous rugissez pour la montre. Un poisson peut être milliardaire mais non pas un Lion. Vous fuyez, vous glissez, mais vous êtes fidèle. Et muet comme un poisson. Vous êtes l'homme du secret. Si je poussais l'interrogatoire, je ne serais pas tellement surpris d'apprendre qu'un certain Marka est mélancolique et que vous êtes sentimental. Ne protestez pas ! Vous n'y pouvez rien. Nous sommes ce que font de nous les astres.

- Vous croyez donc à ces balivernes ?

- Ce ne sont pas des balivernes. Tenez ! L'écriture du cahier... Il suffit de la considérer. Une vierge est vierge toujours, quand elle

serait Hécube aux cinquante enfants. Tour d'ivoire, étoile du matin. C'est la pureté du pur, l'intransigeance, le respect du serment. Aucune défaite ne les instruit. Rien ne les altère. Leur cause est au-dessus d'eux. Ils sont les assassins parfaits, les héros parfaits. Ils font les ultra en tous les partis. Si le Roi les déçoit, ou la Terreur, c'est qu'il manquait du Roi au Roi, de la Terreur à la Terreur. Par métier, je fusille souvent des vierges, mais je les respecte.

- Respectez-vous les poissons ?

- Les poissons sont de bons compagnons. Ce n'est pas le respect qu'ils cherchent, mais la liberté.

XXX se leva de son fauteuil :

- Allons consulter les astres, dit-il. La nuit doit avoir toutes ses étoiles. Du balcon, au-delà de Chelles et de Saint-Maur, vous verrez Paris. Une voie lactée à millions d'étoiles au dessous de la Voie Lactée ! Ce n'est que Paris. Cette autre Voie Lactée parle moins clairement que les étoiles.

Sur le divan de Sardanapale, enfoncé parmi les fourrures, Jean-Luc soupirait en dormant.

- Ne réveillons pas Jean-Luc, dit XXX. Il dort.

Deux ou trois heures plus tard, quand ils revinrent : « Jean-Luc ! » À force de crier « Jean-Luc », le secouer, le retourner, XXX réveilla Jean-Luc, si l'on peut dire que s'étirer, se redresser, sourire, bailler, retomber dans la fourrure, s'y blottir, soit se réveiller.

- Jean-Luc, va nous chercher de la bière.

En somnambule, Jean-Luc chercha et rapporta.

- Les royalistes ? Disait XXX, l'espèce se fait de plus en plus rare. Ni Maurras ni Daudet ne sont des royalistes. Ce ne sont que des publicistes d'opposition. Ils ont de la plume, un genre de talent. Ils font crier par leurs partisans que ce talent est du génie ; mais ils n'ont que des partisans. Ils n'ont point d'admirateurs ni de disciples. Dans ces écrits d'un jour, qui n'auront qu'un jour, vous trouverez des flèches, flèches en papier d'écoliers turbulents. Mais quelles pensées ? La fameuse *Enquête sur la Monarchie*, de leur grand Maurras, aurait rendu fou de rage Henri IV ou Frédéric II. Franchement, ce n'est rien ! Pourtant, le sujet en valait la peine. Tout pouvoir est une monarchie. J'écrirais ce livre-là, si je savais écrire. Un bon camarade à moi, embarqué dans leur galère, et qui enseigne les rudiments à je ne sais qui de plus ou moins prétendant, me disait l'autre soir : « Je n'arrive pas à lui faire comprendre qu'un roi n'est pas un dictateur ... »

Jean-Luc débouchait les bouteilles et versait la bière, en baillant.

- Politique d'abord. Politique toujours ! dit Jean-Luc.

Marka n'osait pas dire, devant Jean-Luc: « Alors, un complot monarchiste n'est qu'un complot soufflé, comme une baudruche du carnaval ? » Il se contenta de dire :

- Ils sauraient mourir ...

XXX, en allumant sa pipe :

- Il n'y a rien de plus facile. Visitez les hôpitaux. Les hommes savent mourir.

Jean-Luc lorgna les deux bouffées successives que tira XXX au plus grave. S'il ne lisait pas dans les astres, il interprétait les fumées. « Encore de la promenade en perspective » se dit-il. Mais il avait aussi l'art d'interpréter sans rien en dire. Il plongea dans le divan, le nez parmi la fourrure.

- Lève-toi, dit XXX. Le jour se lève. Le parc est un concert d'oiseaux.

- Vrai ? Le jour se lève ? fit Jean-Luc, soudain redressé, le nez rieur, la mèche folle. Je comprends pourquoi je tombe de sommeil ! Quelle idée de veiller jusqu'au jour, à bavarder de politique ! Je vais me coucher. Bonsoir ou bonjour. Je salue respectueusement votre politique.

Glissa du divan, se mit debout, baissa les yeux.

- Je vous demande pardon, Monsieur Marka ; la politique, bien sûr, m'intimide un peu ; mais je ne baille que de sommeil.

Et salua. Presque un semblant de révérence. La mèche et le nez riaient, mais l'ensemble n'aurait pas déplu, malgré le rire, à ces messieurs de Loyola ou de Laval, qui volontiers décidaient de l'orthodoxie par la mèche ou par le nez.

*

Chapitre XXX

Le bon parti

« Ce qu'il est facile d'être parisienne » pensait Liliane, assise au petit salon, sa bergère face à la bergère de son grand-père, le dernier numéro de *l'Illustration* sur ses genoux. « C'est une affaire de robes, et ne s'étonner de rien. Avoir assez de robes pour avoir toujours celle qui convient.»

Le Colonel s'entendait aux robes et aux chapeaux, à croire qu'il ne fréquentait que des couturières et des modistes. Quand Liliane avait vu cet amoncellement de cartons, qui l'attendaient avenue Mozart, elle n'avait songé qu'à la générosité de son grand-père ; elle ne songeait pas qu'il fallait tant de robes, tant de chapeaux, qu'elle en aurait assez sans en avoir trop. En quinze jours, elle avait eu des occasions pour tout. Robes courtes ou robes longues ; pour l'après-midi, pour la promenade ou pour le thé, pour le soir ou pour la nuit ; d'autres chapeaux, d'autres gants. Être toujours différente et la même toujours : c'était le grand secret. En dehors des robes et des chapeaux, une jeune demoiselle éduquée à L'Espérance savait tout ce qu'il faut savoir. Il faut si peu savoir ! Savoir sourire, savoir se taire. Oublier surtout que l'on ne fait que sortir de L'Espérance ! Tout est simple si l'on a le chapeau, la robe et le grand-père. Il n'est pas interdit de varier le sourire ou la façon de se taire.

Liliane n'avait pas souri aux canons contre-avion, sur l'esplanade des Invalides, ni au sous-lieutenant d'artillerie qui conduisait le Colonel à travers tous les canons de cette exposition comme elle avait souri quand on l'avait présenté sous la Coupole, où l'on recevait Monsieur Maurois. Cette jeune fille qui souriait (des gants noirs, une auréole blonde) derrière Sir Eric Phippe, l'ambassadeur, qui ne souriait pas au sourire de Monsieur Maurois, l'aurait-on soupçonnée de sortir à peine de L'Espérance ? Et c'était cependant sa première sortie !.. Elle avait moins souri au discours de Monsieur Chevillon qu'à celui de Monsieur Maurois, parce que Monsieur Maurois souriait et Monsieur Chevillon ne souriait pas. Elle pensait en souriant que Monsieur Maurois, qui n'était pas professeur, aurait fait un merveilleux professeur, qui lui aurait appris n'importe quoi, tandis que Monsieur Chevillon avait trop le ton d'un professeur.

Et quel sourire, celui de L'Espérance, quand elle reconnut Monseigneur en personne, l'Evêque-Archevêque ! Il serrait les mains. On ne lui baisait pas son anneau d'évêque. La mémoire du prélat-académicien était si prodigieuse qu'il se souvenait fort bien de l'auréole et daigna le dire au Colonel. Liliane en avait un peu rougi dans son sourire. Dans cette voix qui félicitait, qui bénissait en félicitant, Liliane entendait l'écho des voûtes, le frémissement de cette éloquence, si naturellement sublime quand elle s'élançait à la défense de la patrie. Elle avait cette voix dans l'âme.

Un autre sourire, celui-là sans rougir, à Casimir-Didier Demazure, tout surpris de rencontrer Liliane et le Colonel sous la Coupole. Le Parisien ne montra rien de sa surprise, ni Liliane, qui avait déjà deviné qu'on ne montre rien, qu'une robe, un chapeau, un sourire. Casimir-Didier tourna son compliment au Colonel, un autre à Liliane, qui, d'une voix d'oiseau ou d'auréole, celle de sa mère, remercia des fleurs (« de si belles fleurs ») qu'on avait envoyées de chez Baumann, de la part, le lendemain de l'arrivée de Liliane. « Il ne fallait pas. C'était trop gentil ..» À la Nuit de Longchamp, quelques jours après l'Académie, Casimir, aussi peu surpris du Colonel et de Liliane que s'ils s'étaient donné rendez-vous à Longchamp. Le même compliment au Colonel, le même à Liliane. Liliane eut le même sourire qu'en remerciant des fleurs. « Que c'est facile ! Il doit avoir des compliments, comme j'ai des chapeaux et des robes.» Demazure portait l'habit avec autant d'assurance que son nez, qui était du Demazure le plus rare.

« Il me plaît, ton Demazure, dit le Colonel en rentrant à La Folie. Je lui ferai signe pour un de nos lundis.»

Ce n'était pas encore le Demazure de Liliane. S'il n'avait pas eu son nez, elle ne l'aurait pas distingué d'une centaine d'autres Demazure, plus jeunes ou moins jeunes, qui n'étaient que des habitués du compliment. Casimir-Didier aussi était un nom qui avait du nez. On retenait le nez et le nom. Ce n'est pas à deux semaines de L'Espérance qu'on ne retient qu'un nom. On retient tous ceux qu'on peut retenir. À s'en tenir aux noms et prénoms, Jacques avait moins d'autorité que Casimir-Didier, mais Demazure, même si l'on séparait la particule, n'avait pas autant de douceur française que La Châtelière. Quel joli nom ! Un nom qui était un parc à la française, un miroir d'eau, la forêt derrière le château, une allée de tilleuls qu'on aperçoit de la grille. Doux à dire et à redire, si l'on voulait se redire un nom. Mais Liliane ne voulait pas. À quoi bon redire ? Pourquoi essayer une fois de plus d'ouvrir le dernier tiroir, si ce tiroir était vide ? Et si le tiroir s'était ouvert, par hasard, comme il peut arriver qu'une porte s'ouvre sur un couloir, jetterait-on du papier déchiré à la corbeille, que viderait Nestor comme il est de son devoir de la vider ? Porte et tiroir obstinément fermés, Liliane fermée à Liliane.

- Regarde, grand-père ! Nous avons les honneurs de *L'Illustration* !... Liliane accroupie près de son grand-père, lui glissant *L'Illustration* entre le café turc et les genoux.

- Où cela ? demande le Colonel, qui ne se résigne pas aux lunettes. Il pose la tasse et tend le numéro à bout de bras.

- La photographie du pesage sous les marronniers ... La robe blanche et la capeline, c'est moi. Demazure à côté de moi.

- Alors, c'est moi, le vieux monsieur de trois quarts, ses jumelles en bandoulière ? Je n'ai pas les cheveux blancs ! Oui, c'est moi. On me donnerait quatre-vingt-dix ans...!

- Pas du tout ! Tu n'as pas les cheveux blancs. Tu n'es pas un vieux monsieur.

- Je suis grand-père. Je pourrais avoir les cheveux blancs. Et, reprenant son café turc : que dis-tu de ce café, Liliane ? Tu ne trouves pas qu'il est amer ?

- Un peu amer, peut-être. Je juge mal du café turc. C'est encore trop nouveau pour moi.

Des yeux de pensionnaire, en avouant son incompétence. Elle réservait ce genre d'aveux à son grand-père. « Je suis un heureux grand-père » avoua à son tour le Colonel, qui n'était pas tellement heureux d'être grand-père, malgré le certificat d'impeccable jeunesse que lui

décernait le miroir chaque matin. Depuis qu'il avait écrit à la Supérieure de lui rendre Liliane, il avait ajouté l'extenseur au saut à la corde.

- Cette photographie me rappelle que je dois inviter Demazure. Nous sommes en reste d'un parapluie et d'une azalée. Griffonne-lui un petit carton. Mon carnet ... Nestor! Non. Voici mon carnet. Eh bien !.. Lundi 17. Deux jours avant le 19. Le 14, nous avons quelques intimes, bien que cela tombe un vendredi. Nous mangerons du poisson à la gloire de la République. Leur Bastille ! Ils me font rire avec leur Bastille ! Si elle était debout, elle aurait trop peu de cachots. On en trouvera d'autres, s'il est nécessaire de chambrer quelques Républicains ... Ils y blanchiront comme des salades.

Cette énergie du Colonel soulevait toujours Liliane d'un enthousiasme véhément, dont elle frissonnait des pieds à l'auréole. Que ne lui confiait-on un poignard, comme à Charlotte, lui désignant la baignoire où sacrifier Marat ? Mais elle n'osait s'offrir. Elle gardait pour elle des questions qui risquaient de paraître naïves et de faire sourire le Colonel : Si la salopette, par exemple, était l'uniforme des Républicains ? Et encore : s'il suffisait de changer de nom et de costume pour changer d'opinion ? Si un Républicain en habit était toujours Républicain ? Comment le Colonel s'y prenait pour reconnaître à coup sûr ceux qui étaient des adeptes du bon parti ? Si les demoiselles du bon parti pouvaient, sans faillir, se faire embrasser par une salopette et l'embrasser ? « On ne pousse pas l'instruction politique, à L'Espérance, se disait Liliane. On y prêche Dieu plus que la France. La Supérieure a trop de scrupules et finalement trop de tolérance. Si toutes les pensionnaires, au sortir du couvent, avaient la pratique du poignard, le bon parti en serait beaucoup fortifiés. » Mais quel était, au juste, le bon parti ? Liliane, revenue à sa bergère, cherchait vainement quelques lumières dans les articles de *L'Illustration*. Un drapeau français à chaque page, ou un général ou un archevêque. Marie de Médicis ou Charles-Quint, La flèche de Strasbourg ou Bonaparte, le roi des Belges ou les souverains d'Angleterre ; Liliane et Demazure (de dos) et le Colonel (de trois quarts) ne pouvaient être que flattés de cet entourage. Ce Monsieur Daladier, dont Liliane lisait la proclamation, n'avait pas l'éloquence de Monseigneur, mais il avait de l'éloquence. Et quel amour de la patrie !

- Monsieur Daladier est-il du bon parti ? demanda Liliane de sa bergère.

- Daladier ! s'écria le Colonel, qui faillit renverser son café turc ... Un monstre ! Une vipère ! Il se leva, comme s'il avait aperçu une vipère entre les deux bergères. À la Bastille, Daladier !

Liliane était stupéfaite qu'une vipère pût aimer la France autant que l'aimait Monsieur Daladier.

- Et Monsieur Lebrun ? Et le roi d'Angleterre ? Est-ce qu'ils n'aiment pas la France ?

- Des vipères ! Tous, des vipères ! À la Bastille, le roi d'Angleterre !

- Mais le roi d'Angleterre, c'est un roi. Je croyais qu'un roi...

- Le roi d'Angleterre n'est pas un roi. C'est le fétiche de l'Angleterre. Les Anglais sont plus républicains que nos républicains. Tous les Anglais à la Bastille ! Ce sont des monstres.

Vraiment, la Supérieure était coupable de ne pas instruire davantage ses pensionnaires ! Sans le Colonel, Liliane allait être la dupe de ce Monsieur Daladier, dont elle relut la noble proclamation à haute voix : « L'union doit être totale à l'intérieur et le gouvernement y veillera. Il a saisi quelques trames d'un réseau d'intrigues où apparaît la main de l'étranger. Des instructions sont ouvertes et toutes les mesures seront prises...»

N'était-ce pas veiller sur la France, comme veillerait le roi de France ? Le Colonel levait les bras, pivoine jusqu'au front.

- L'union ? Quelle union ? Un gouvernement d'imposteurs n'a pas le droit de parler d'union... La seule union qui vaille est autour du roi, de notre roi, le roi de France... La main de l'étranger ? Peuh !.. Comme si Lebrun, Daladier et la clique n'étaient pas des étrangers, des valets anglais, des juifs, des espions de l'étranger ! Le roi de France, même en exil, n'est pas un étranger, que je sache ! Là où est le roi, là est la France!

Liliane comprenait cela, même ignorant tout de la politique, par la faute de la Supérieure. Elle rejeta les feuilles mensongères. Immobile et debout :

- Je crois au roi de France, dit-elle.

- Tu es bien mon sang, dit Pontaincourt, Liliane, fille des lys ! Et il embrassa Liliane. Le soir de cette première leçon de politique, elle s'attarda longuement à respirer les lys.

À la verrière du quatrième, il n'y avait de lumière qu'un moment, chaque soir, une ombre solitaire dans la lumière ; celle qui sortait d'une autre, un soir, qui rejoignait l'autre. Une fillette plus qu'une femme, à n'en juger que par l'ombre. Parfois, lumière éteinte, on devinait un visage

derrière les vitres, comme il y avait une ombre nue derrière un garçon bleu, dans le bleu d'une matinée. La lumière se rallumait, s'éteignait, l'ombre d'un pas dans la cour, au-delà des tilleuls, puis une lumière à cette fenêtre du premier sur la cour, la même ombre de fillette, comme si la fillette avait descendu la lampe allumée du quatrième. Le visage collé aux vitres avait deux tresses blondes, un rien de nez, des joues d'enfant. Troubler cette enfant, la désespérer, ce n'est qu'un jeu, quand on est fille des lys. Il suffit de regarder du côté de la fenêtre, de cet air un peu Colonel, sourcils froncés.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que Liliane connaît l'art de faire baisser les yeux, trembler les lèvres. À dix ans, elle s'essayait sur les petites camarades ou sur la Soeur du parloir. Elle partage le monde en deux, ceux qui baissent et tremblent, qui sont nés esclaves et troupiers, la plupart des hommes et des femmes ; les autres, hors de troupe, du sous-lieutenant au roi de France, de l'ange à Dieu, du plus ou moins d'étoiles ou de lys. Arthur ou la petite au rien de nez, Langouste ou Nestor : la piétaille. On ferait trembler Demazure, s'il avait moins de nez. Une Parisienne de Longchamp ou de la Coupole, cela résiste mieux qu'un contrôleur d'autobus ou de métro qui remercie en baissant les yeux. « Le partage, pense Liliane, doit être conforme à la politique du Colonel. Ceux qui ont l'art de faire baisser sont du bon parti. Mais les autres, s'ils obéissent comme obéit Nestor, sont aussi du bon ! Et que dire de ceux, sans étoiles ni lys, qui ne tremblent pas, qui ne baissent pas les yeux, qui se moquent de l'art aussi bien pour l'exercer que pour le subir ? »

De cette catégorie, le grand monsieur que Liliane a croisé sous la cochère, en revenant de la messe avec le Colonel. D'une majesté naturelle, le visage tranquille d'un jardinier, de fortes mains mais soignées (et la rosette de commandeur, s'il vous plaît !), la courtoisie la plus simple à retenir la porte d'une main, à saluer de l'autre, un sourire qui n'avait que de la bienveillance, une sorte de roi qui n'aurait régné que sur des roses. Le beau sourire était une sorte de compliment, mais d'un autre style que les compliments à la Demazure. Le complet vert tendre, et même le bleu de la salopette, avaient quelque chose de cette catégorie-là.

Jacques en bleu, quand il dessinait ses croquis ou quand il ouvrait le secrétaire, n'avait pas moins d'aisance que le complet vert se présentant au Colonel. Le duc de ou les petits amours l'auraient reconnu aussitôt, de bonne grâce, comme Liliane enfin le reconnaissait. Ce n'était que le mélange, salopette bleue et bleu de France, qui avait irrité Liliane ; une salopette qui ne tremble pas, qui ne baisse pas les yeux, et tout l'ordre est

menacé ! Liliane renversée n'avait cédé qu'au bleu de France. L'odeur du travail, dont elle s'offusquait à distance, n'était que lavande au plus près ; parfum de France, lys et tilleuls, plus que lavande. Que ne s'était-il présenté d'abord : J.L., c'est-à-dire Jacques de La Châtelière ! La boîte à outils comme on porte des jumelles en bandoulière, au pesage de Longchamp, n'était qu'un boîte pour les outils, comme l'étui pour les jumelles. Et ce « Jacques Lerrand », volontairement trompeur. Lerrand de La Châtelière, ce n'était pourtant pas si long ! Méprisait-il ? Se moquait-il ? Qu'on abrège pour l'administration des postes et pour la concierge, rien de plus aristocratique ; mais entre soi, à La Folie, il y avait de la trahison à se taire. Quand on ne peut être que du bon parti, on se doit à ceux du parti, on doit au roi d'exercer l'art royal. « Les plus dangereux ne sont-ils pas les franc-tireurs, Lerrand sous La Châtelière, le monsieur commandeur sans commandement ? Ce commandeur à la Bastille ! dirait mon grand-père. »

Liliane faisait de rapides progrès en politique. De quoi rendre fier le Colonel ! Mais si le Colonel avait ordonné : « Jacques, à la Bastille ! », Liliane aurait supplié son grand-père d'accorder un peu de sursis. Les amours de la chambre auraient appuyé la requête. Liliane, en travers du lit, était si belle à se tendre, à se détendre, en amoureuse, qui n'était pas encore amoureuse, qui n'aimait que le souvenir d'un baiser, mais en amoureuse ! Un baiser, ce n'est pas le diable, n'en déplaise à la Supérieure. Mais c'est un baiser pour toujours. Quand on s'en repentirait à genoux devant la Vierge de L'Espérance, à qui rendre un baiser, sinon à Jacques qui l'avait donné ? Liliane s'épuisait à le rendre, ne songeait qu'à le rendre, ne songeait pas à s'en repentir.

Là-haut, derrière la fenêtre du quatrième, on avait éteint la lumière. Un visage écrasait son nez aux vitres. « Tremblez, petite fille, disait Liliane, vous êtes de ceux qui tremblent et qui obéissent. Si je le veux, vous tremblerez. De par le roi, il faut que je gagne notre Jacques au bon parti... »

*

Chapitre XXXI

L'Aigle noir

Après la vaisselle du soir : « Je monte chez Jacques » disait Ilse au Professeur. Moser, accumulant les rapports et les mémoires, se délectait de ses démonstrations philologiques. Ses collègues du Congrès avaient rédigé leurs critiques amplement et doctement. Un vrai courrier de ministre à chaque courrier. Arthur ne pouvait glisser tout cela sous la porte et se donnait de l'importance à déchiffrer les timbres et les cachets. Turin, Constantinople, Tokyo.

- Tu crois qu'il connaît tous ces pays-là ? demandait-il à la Langouste, qui se rengorgeait.

- Des fois qu'il les connaît, Monsieur Moser ! Il est leste comme un singe. Il a vite fait !. S'il n'avait pas voyagé partout, il n'aurait pas des lettres de partout ...!

Arthur, régulier comme un balancier d'horloge, frappait à la porte du Professeur. Quand ce n'était pas Arthur, c'était Jumièges, ou Lebuhotel, Gaudeau ou Richard. Toujours ces rumeurs de guerre et les Protectors en alerte, plus soucieux au sujet de la paix et de la guerre qu'au sujet des assiettes et du complot contre la République.

- Ce mois de juillet n'en finira donc pas ? disait Lebuhotel. Si nous franchissons le début d'août sans déclaration de guerre, nous au-

rons peut-être la paix jusqu'à l'année prochaine. Mais Richard :

- Juillet 70 ; juillet 14... Cela n'entraîne pas fatalement juillet 39 ! Il ne faut pas être superstitieux.

Et Gaudeau :

- Nos ministres fréquentent les cartomanciennes. Madame Lysiane a doublé le prix de ses consultations. Les jours pairs, elle prédit la paix ; et la guerre, les jours impairs. Les astres sont aussi divisés que les ministres et s'accusent les uns les autres, Mandel de Monzie et de Monzie Mandel. Mon beau-frère, qui est breveté, me disait hier : « Je ne vois pas où l'on veut en venir. La doctrine de l'École de Guerre, c'est la défensive, On ne déclare pas une guerre défensive. Si l'on déclare la guerre, il faut prendre aussitôt l'offensive, et même la prendre sans rien déclarer. »

Moser approuvait le beau-frère. « Si nos brevetés sont aussi raisonnables que Gaudeau, disait Richard, nous sommes perdus. Ils attendront, l'arme à la bretelle. Ils perdront la guerre, par respect pour la doctrine.»

- Alors, attaquons, proposait Moser.

- Moser, vous n'êtes pas généralissime ... Madame Lysiane ne s'est pas encore prononcée. Quand elle aura fixé le jour et l'heure, nous serons en guerre. On ne va pas contre les astres.

- Ni contre l'Angleterre, ajouta Moser.

Quant on parlait de la guerre devant Jumièges, il se cabrait : « Je me refuse à croire que les hommes soient aussi bêtes ...» Mais, depuis que Julien avait scié les rosiers de Tahiti, il entraînait en de sombres méditations sur la bêtise des hommes. « Sottise plus que méchanceté » se disait-il, la sottise ayant les mêmes effets que la méchanceté. Une mélancolie vague et tenace lui gâtait son ardeur au travail, ses plaisirs de jardinage, sa promenade à l'aube. Il se posait de ces questions qui sont les dernières : si la terre n'avait plus qu'une heure à être la terre, que ferait-il avant la destruction totale ? Ne soignerait-il plus ses roses ? Laisserait-il du désordre dans ses collections ? Abandonnerait-il la lecture de ce livre, parce que, dans une heure, elle ne serait pas finie ? C'est ainsi qu'il continuait, pour continuer Jumièges plus que son travail ou le plaisir du jardinage.

Le temps qu'il accordait aux journaux ralentissait le travail, empiétait sur le jardinage. Le matin, à midi, le soir, toujours en avance, il guettait l'heure et s'en allait aux nouvelles, lisait dix fois les mêmes nouvelles sur dix journaux. Aux titres près, un communiqué officiel, le commentaire officiel lui aussi ; des morceaux de bravoure, comme des tentures de service au parvis de la Madeleine, mariages, Te Deum et enterrements.

Cela avait servi si souvent depuis l'an Quatorze que cela pouvait encore servir. Ces drapeaux un peu fanés ont ceci de bon que leurs couleurs ne réveillent plus personne. « Tous les vieux acteurs sont prêts, historiens et prêcheurs d'Académie, à l'exception de quelques pontes de jadis spécialisés dans l'ode patriotique, l'insulte et le tintamarre ; les maréchaux et généraux comme éternels, les ambassadeurs inamovibles, les anciens combattants, les rallumeurs de flamme. tout un musée de figures de cire, un cérémonial mécanique, dont il suffit de remonter la mécanique une ou deux fois par an pour déclencher le défilé des marionnettes, les discours et les fanfares. Ce vieux pays avait la chance d'être le pays des vieux, vieilles gloires et vieilles victoires, toutes les vieilleries ensemble. Louis Quatorze et Robespierre, Voltaire et Jeanne d'Arc, les Jésuites et les Jacobins, tous, si le clairon sonne, le petit doigt sur la couture du pantalon. Une seule recette, mais elle est bonne : sonner du clairon. Libres vous êtes, jusqu'au clairon, de ne pas lire, de ne pas écouter, de sourire ou de rire, de préférer le clavecin aux cuivres de la Marseillaise, la prière ou le tennis au spectacle des défilés. On trouvera toujours assez de badauds pour garnir les trottoirs. Monsieur le Président a pris l'habitude de redescendre son avenue, de l'Étoile à l'Élysée, saluant sans qu'on le salue. Le gouvernement se charge de saluer et de célébrer, son encens tricolore à toutes les gloires.»

Ainsi méditait Jumièges sur les journaux repliés. « Ils nous feront entrer doucement dans la guerre. Un jour, nous serons dedans. Ce ne sera plus le tragique de l'An Quatorze. Comme une douce et lente mort précédée d'une agonie si longue, si paisible qu'on ne veut pas croire à la mort. Ces trois journées patriotiques, du 12 au 14, Saint-Séverin dirait que ce sont les saintes huiles. Le suaire est prêt, le corbillard retenu. Ils vont réciter les prières pour les agonisants, pendant que les Parisiens partiront en vacances.»

Mais si l'on interrogeait Jumièges : « La guerre ? Mais non ! Les hommes ne sont pas si bêtes. Tout s'arrangera.» Caressant Minette sur ses genoux, il lui disait : « Tout est arrangé. Tout doit être décidé depuis Munich. Ce pauvre Daladier, quand on l'acclamait, il avait la figure d'un chirurgien que l'on félicite et qui n'ose pas dire que l'opéré est à la glacière ... Fournier, qui avait toujours un mot de Montesquieu pour s'éclairer la nature des choses, me rappellerait peut-être celui-ci, qui me garantit de la colère : *Je plains les ministres. Les affaires sont grandes et les hommes sont petits.* Le mot d'un homme qui serait bien embarrassé s'il était ministre. Ils décident de faire la guerre comme on décide de couper un membre, parce qu'on ne sait pas faire autre chose. Que ferais-je, si j'étais ministre ?..»

Il trempait son porte-plume dans l'encrier, comme un vieil écolier qui n'en avait pas fini avec son porte-plume, mais il se remettait à songer sans rien écrire. « Je ne suis pas ministre. J'ai moins d'esprit que plusieurs d'entre eux, et si je menais la vie d'un ministre, je n'aurais plus d'esprit du tout. Mais il me semble qu'on pourrait faire autre chose, et sans tant d'esprit. Un ministre prépare la guerre et ne cesse de la préparer. C'est un cas à prévoir, et j'accuserais un ministre de ne pas prévoir le cas. Mais, à les entendre, préparer et faire, et gagner la guerre sont les seuls moyens de garder la paix... Si on évite la guerre comme à Munich, c'est afin de mieux la gagner, et la paix par la guerre. Que penserait-on d'un chirurgien qui ne soignerait ses malades que pour mieux les amputer ? On le poursuivrait devant les tribunaux. Le ministre qui ampute un pays de deux ou trois millions de jeunes hommes est honoré comme un César. C'est une fois de plus César ! Mais tous les Césars ensemble ne valent pas un bon chirurgien, toujours plus content de guérir sans opérer que d'opérer. Un ministre n'a pas à passer au front des troupes. Ce n'est pas un adjudant. Il ignore tout de cet honorable métier ; mais il ignore aussi le sien. Nous périrons de confusion. Comme je dis à mes élèves : commencez par la classification. »

La classification (celles de Jumièges étaient célèbres) aurait pu le ramener à ce *Traité des Champignons* qu'il avait promis à son libraire pour la rentrée d'octobre, mais c'était de nouveau l'heure du journal.

S'il n'avait pas craint de déranger Moser et sa fille, il aurait frappé à leur porte tous les soirs.

- Vous êtes seul, Moser ?

- Ilse va revenir dans un instant. Elle s'ennuie de son Jacques. C'est le grand jeune homme, qui joue de la flûte ... Un fils de héros. J'ai connu son père aux zouaves. Quel zouave ! Jacques est comme un frère pour Ilse. Ces jours-ci, il est dans sa famille. Ilse en profite pour mettre un peu d'ordre dans les armoires de Jacques, au quatrième. Les femmes ont inventé l'ordre du ménage comme un remède aux idées noires. S'il y avait la guerre, Ilse serait toute seule. Elle n'en dit rien. Que voulez-vous dire ? Cela ne l'empêche pas de penser. Alors, en petite femme qu'elle est, elle range, et elle classe.

- Tout commence aux classifications ! répétait Jumièges.

En attendant la ménagère, les deux hommes s'essayaient à classer les idées et les nouvelles.

- Je reçois tous les jours des lettres d'Allemagne, disait Moser. L'estime la plus cordiale, la rigueur, l'objectivité, c'est toujours la vieille Allemagne. S'il n'y avait pas l'autre ... Et même l'autre ! Des

chansons de marche, après tout, ne sont que des chansons ... Et nous ! N'avons-nous pas les nôtres ? *Un aigle noir a plané sur la ville ... Il a juré d'être victorieux ...* J'ai fait chanter cet aigle noir aux recrues, pendant une période de réserve. Quel aigle ? Quelle ville ? À la pause, j'interrogeai les recrues ; j'en ai tiré de singulières réponses... Qui a vu un aigle ? Aucun de mes zouaves n'en avait vu. L'un d'eux, mieux informé que les autres, m'a répondu : « L'aigle, c'est Napoléon, mon capitaine ! » Moser chanta *l'Aigle Noir* : « Et quelle musique ! Plus inepte encore que les paroles ! » La vivacité de Moser, qui marchait au pas en chantant son *Aigle*, redonnait du courage à Jumièges.

Quand Ilse redescendait de son quatrième, on se purgeait l'esprit de l'inepte musique. Moser ne demandait pas : « Que-joue-t-on ? » D'abord, les *Variations sur un air de la flûte*. C'était l'enchantement de Monsieur Jumièges. Plus il écoutait ces *Variations*, plus il avait le désir de les entendre.

Un soir, avant le violoncelle et le piano :

- Connaissez-vous le Duo de Mozart ? dit Moser. Si j'osais...

Ils étaient en humeur d'oser, Moser le baryton, Ilse soprano.

- Ce sont nos deux voix ... Mais nous ne sommes pas de l'Opéra de Vienne ... Ce n'est que pour vous faire connaître le Duo.

Pendant qu'Ilse cherchait la partition de *La Flûte* :

- Moi, je suis Papageno, l'oiseleur. Peureux et frivole, comme un oiseau. Des plumes partout ! Une culotte, une veste de plumes, une aigrette. Aussi bavard qu'un philologue. Une sorte de gros oiseau... Moser se gonflait, se sentait des plumes, marchait comme un gros oiseau. Ilse dans un rôle qui lui convient : la Princesse Pamina, comme Ilse est princesse. Sa mère est Reine de la Nuit. La mère d'Ilse était une fée ! À toi de commencer, Pamina ...

Moser au piano, plaquant les accords.

- Il faut encore vous dire que Tamino est amoureux de Pamina, dont il n'a vu que le portrait, et que Pamina n'a jamais vu Tamino. Elle vient d'apprendre par ce bavard de Papageno qu'elle est aimée de Tamino. C'est compliqué ! Mais que tout est clair dans la musique ...

Accords au piano. Puis Pamina. Puis Papageno. Les deux voix s'envolent, l'une après l'autre, la première qui se tait quand l'autre s'envole. Le même élan, le même balancement dans une aube d'amour, la même joie, la plénitude de l'amour à seulement rêver l'amour, une ombre de mélancolie qui n'est que celle de l'amour quand il s'envole. Jumièges, une main sur les yeux, écoute ce que l'aube chante tous les matins, la promesse, la certitude du jour dans la première lueur de l'aube. Les roses s'ouvrent, qui s'effeuilleront. La même secrète mélancolie dans les roses

entr'ouvertes, dans l'aube et dans la musique. Les deux voix de nouveau s'envolent, se rejoignent, tout droit, là-haut, dans la lumière, planent ensemble, se berçant, s'appelant, comblées d'amour et de lumière, ne se posant que pour s'envoler, l'une après l'autre, l'une sans l'autre, pour se retrouver enfin au-delà de toute lumière dans une extase de bonheur qui s'appellerait Dieu, si Dieu n'est que l'autre nom de l'amour. Le Duo terminé :

- On recommence, dit Moser. J'ai chanté cela comme *l'Aigle Noir*. Donne toute ta voix aux dernières mesures, Ilse. À l'allemande !

Ilse donna toute sa voix, toute son âme dans sa voix, comme si elle disait « Jacques », comme elle disait quand elle voulait tout lui dire, le bonheur, la mélancolie d'aimer. Mais le moyen de tout dire même par un nom qui tient à toute l'âme, où l'on a mis sa vie et sa mort, tout soi et plus que soi, Dieu ou Jacques ? On pourrait mourir à prononcer ce nom comme on voudrait. Mais la voix qui chante peut dire sans mourir, mieux que l'archet sur les cordes, comme une rose qui serait un chant, comme l'aube si la lumière chantait.

Il se fit un beau silence, après le chant. Jumièges s'approcha d'Ilse, lui prit la main. « Merci » dit-il très simplement.

-Je ne sais pas chanter, dit Ilse. C'est à Mozart qu'il faut dire merci.

Le lendemain, sur le bloc-notes de Jacques, elle écrivit les premières mesures ; Ilse et Jacques, les deux prénoms à la clef.

Chaque fois qu'elle montait, elle écrivait quelques mots, au dessous de la date, sur la feuille blanche. *3 juillet, lundi. Il ne reste plus un grain de poussière ni un bouton à recoudre. Viens vite me recoudre le coeur qui laisse entrer de la mauvaise poussière.* Ce lundi-là, elle avait écrasé trop longtemps son nez à la fenêtre. *5 juillet, mercredi. Heureusement, c'était mercredi, où j'ai tant à faire. J'ai acheté des fleurs pour toi au marché. Je les ai données au Professeur.* Le 8 : *Pourquoi ne réponds-tu pas ? Il est vrai je n'écris que sur ces feuilles, sans les envoyer. Mais si tu écrivais sans envoyer, il me semble que je le saurais ...* Le 9 : *Je ferme la lumière avant de descendre et je vérifie si la fenêtre est bien fermée.* Elle était trop loin pour entendre Liliane, qui la traitait de petite fille. Mais elle avait pleuré un grand moment derrière la vitre. Avant de descendre, elle avait ajouté sur la feuille : *Je suis une idiote.*

Quand Jacques était en voyage, ou bien il écrivait tous les jours, ou bien il n'écrivait pas. S'il n'écrivait pas le lendemain de son départ, Ilse

savait qu'il n'écrirait pas. Le Lundi 10 : *Il y a un Jacques dans mon coeur. Est-ce toi Jacques ? Où es-tu ?* Le 11 : *J'ai de la peine.* Elle n'avait pu écrire que cela, tant elle avait de peine. Elle s'était promis de ne plus aller à la fenêtre ; en gros, elle était fidèle à sa promesse. Si elle allait, c'était pour revenir aussitôt. Elle ne pleurait pas à la fenêtre, mais les coudes sur la table, devant le bloc-notes. Le 12, elle n'avait rien écrit. « J'ai eu tort de ne pas lui écrire que je devais partir le 13 ; que je n'avais pas trouvé une excuse à peu près valable pour lâcher mes camarades, au dernier moment ; que Pa n'aurait rien compris si j'avais refusé ce grand honneur. Et c'est bien de l'honneur, pour une petite violoncelliste, qu'une tournée à travers l'Espagne en compagnie de ses professeurs et de quelques camarades ! Si j'avais écrit, Jacques certainement serait revenu avant mon départ ... » L'incertitude redoublait les larmes.

« Pleure toutes tes larmes ici, se disait Ilse. Que le Professeur ne s'aperçoive pas que j'ai pleuré. Il croirait que je pleure à cause de ces bruits de guerre ; il s'interdirait d'en parler devant moi et cela le soulage de parler. C'est bien aussi l'idée de la guerre qui me fait pleurer ... »

Un peu la fenêtre, un peu l'idée. Elle sentait de la menace partout.

« Jacques et mon père à la guerre, que ferai-je ? Je m'engagerai dans la Croix-Rouge. Je serai moins seule si je sers, si je participe au danger. » Assise dans l'ombre, regardant l'ombre devant elle, elle disait encore : « Perdre Jacques. Que je suis sotte d'être jalouse ! S'il me fallait choisir : le perdre en le donnant ... Ou le perdre ... Apprendre indirectement, par une lettre de mon père, que Jacques ... Une tache d'huile sur l'océan, et l'on avertit la famille. Je ne suis pas de sa famille. Je ne suis pas sa femme ... »

La cérémonie du haut-de-forme et du paillason était déjà une scène qui s'était jouée dans un autre monde, un peu d'âtre fumée au-dessus d'une soupe au charbon. « Quand on part à la guerre, est-ce que l'on songe à se marier ? Ou bien ... c'est qu'il faut avoir de pressantes raisons pour y songer. »

Ilse, ployée en deux, comme si l'autre la ployait et pesait sur elle, les coudes aux genoux, les mains sur les oreilles, écoutait la musique de son sang, une sourde et nocturne musique, comme un galop de ballade allemande. Quel aigle noir planait sur Ilse ? Il n'y avait donc plus de lumière, là-haut, dans le ciel d'amour et de musique, où les voix qui s'envolent l'une après l'autre se retrouvent au-delà de notre lumière ? « Ce n'est pas une musique, se disait Ilse, ni un galop, ni une ballade allemande, c'est mon sang. Le tourbillon caché, qui est moi, comme Jacques est un tourbillon de sang. J'ai mordu son poignet pour voir son sang. On

finirait par croire que les garçons ne sont pas du sang, qu'ils sont des sortes de dieux. Et comme ils ont peur, quand ils le voient ! Que d'histoires pour une égratignure ! Ils disent qu'ils le donnent ; ils le donneront sans l'avoir vu. Une fille sait qu'elle est fille à partir du jour où elle a vu. Au temps de l'ogresse bavaroise, la première fois, je n'ai pas eu peur. C'était autre chose que de la peur. Mon père avait mis tant de précaution et de délicatesse à m'instruire peu à peu de tout cela, l'ogresse aussi, qui était si bonne. Mais voir, ce fut un autre savoir, comme un enfant, qui ne saurait pas ce qu'est la mort, et brusquement il comprendrait qu'il est en train de mourir. Et encore ! Je devine que le mourant ne vit pas sa mort. Il lutte contre, jusqu'au bout, il refuse de recevoir le mot de passe. S'il le reçoit, ce ne peut être que dans la mort. Mais une fille reçoit le mot de passe, qui la fait une fille d'entre les filles. La géante bavaroise savait ce que toute la science et la bonté de mon père ne pouvaient pas savoir. Un secret qui nous isole entre nous pour toujours. On nous accuse d'être secrètes. C'est que nous avons un secret.»

L'ombre de l'aigle noir descendait lentement sur Ilse. La tête sur les genoux, pour mieux écouter sa vie et son sang, source de vie, tourbillon de sang, ses deux nattes ruisselant d'elle devant elle. Une source rêverait-elle d'arrêter la montée des profondeurs ? Ce n'est pas la source qui invente son eau profonde. Elle n'est qu'une source. Elle communique. Elle obéit. Elle participe aux pluies, aux nuages, aux marées lointaines, aux caprices sans caprice des torrents souterrains. Elle entend le grondement des eaux dans les cavernes de la terre, et voici l'eau bienheureuse ; mais si l'eau s'enfuit, tourbillonne dans les profondeurs, creusant des lacs et des fleuves, construisant des îles, que peu la source ? Ce n'est pas elle qui commande aux vents et aux nuages. Elle écoute, elle interroge la profondeur, comme Ilse interroge sa vie et son sang, le secret de son secret de fille. L'aigle noir sans doute a surpris le secret. C'est pour cela que son ombre est si noire, mais elle n'a pas plus d'ombre que la profondeur. Il allait saisir de ses griffes le cou, la poitrine, le coeur, toute la profondeur. « Ne plus pleurer » s'écria Ilse, s'échappant des griffes, comme elle avait dit : « ne plus aller à la fenêtre.»

Rien de plus facile que d'échapper à l'ombre en rallumant les lampes ; et se baigner les yeux, se refaire un peu de frimousse (« Vous n'avez pas bonne mine, Mademoiselle Ilse... Pourtant, vous n'êtes pas malade ...») L'ombre de la profondeur se cache comme un secret dans la profondeur. Monsieur le Professeur n'en verra rien.

À descendre, à remonter si vite chez le Professeur, Ilse se rosit de vrai rose les joues. Elle ne brûle pas la soupe au lait, qui n'est pas indigne

de fée Vermicelle. Elle s'affaire à ses valises ; les partitions, le châle de Bavière ; elle énumère les provisions qu'elle a faites pour le professeur. Elle est fière d'avoir été choisie pour cette tournée de musique ; elle est contente de partir ; elle serait plus contente si elle partait avec son père.

-Tu sais bien que je ne peux pas partir. À cause de Jumièges. Elle est heureuse de revoir Saragosse.

-Pa, tu te souviens des pigeons sur la place de Saragosse ?

Le Professeur se souvient des pigeons, d'Ilse surtout au milieu de tous ces pigeons.

-Et du clair de lune à Tarragone ? Toutes ces barques allumées sur la mer, c'était comme une fête de la mer ...

Moser revoit cette fête au clair de lune. La petite fée n'est pas triste, pas du tout : si elle l'était, son père aussitôt serait triste.

Pas la moindre tristesse, sur le quai, gare d'Austerlitz, le lendemain ; l'embarras des bagages, les camarades que l'on présente, le Professeur qu'Ilse présente à ses professeurs. Moser, qui porte la caisse du violoncelle, a l'air d'un musicien de la tournée. Oranges, journaux, bonbons, et se sourit comme on sourit à la gare.

-Tu n'es pas un peu surprise du silence de Jacques ? dit Moser, un pied sur le marchepied. Ilse rit :

- Jacques ! Mais tu sais bien, Pa ! C'est Jacques ... Il écrit au il n'écrit pas.

Elle n'est pas surprise. Elle n'est pas inquiète. Elle rit, le nez vers le ciel.

- Attention, Ilse ! On ferme les portières.

Mais Ilse n'entend pas. Elle ne rit plus. Elle regarde encore le ciel.

- Que regardes-tu ? Attention !

Avant que le contrôleur ferme la portière :

- Je regardais s'il y avait l'aigle noir, celui de ta chanson de zouaves. L'aigle noir n'est pas là !..

Le train part. On agite des mouchoirs : « Ne plus pleurer. »

Elle n'a pas pleuré. L'aigle noir n'est pas au ciel ; il est du voyage. Ilse a soigneusement plié les ailes noires dans la caisse du violoncelle.

*

Chapitre XXXII

Police.

« C'est Jacques ! » À six heures, du matin de quatorze juillet ! Moser avait bondi à la porte, croyant la République en danger. « Ils ont choisi le quatorze... Je m'en doutais... ! » Ce n'était que Jacques, qui n'avait pas renversé la République. Le Professeur, la moitié du visage rasée, l'autre à la mousse de savon,

- Quelle heure est-il donc ? demande Jacques, tout confus de s'apercevoir qu'il est à peine six heures.

- Quelle importance ! Il y a longtemps que je suis levé. Entrez, Jacques.

Moser avait travaillé toute la nuit. Il n'avait pas pu dormir. Cent fois, il avait été sur le point de dire à Ilse que cette tournée de quinze jours en Espagne tombait à un mauvais moment et qu'il serait plus prudent de se dédire. Mais il n'avait pas osé. Ilse se faisait une telle joie, elle était si fière d'accompagner ses maîtres et ses camarades ! Dans le ciel, au-dessus du train, Moser voyait distinctement un aigle noir que la petite fée ne voyait pas. Heureuse jeunesse !

Jacques, de la même jeunesse insouciant, malgré le deuil ; un crêpe à la boutonnière était tout son deuil, la cravate bleu roi, un complet

d'été d'un bleu léger, d'une rare élégance. Au temps de sa jeunesse, Moser se serait mis tout en noir, à la mort d'un oncle qu'il aurait aimé comme il savait que Jacques aimait son oncle Poliche. « C'est la jeunesse d'aujourd'hui, se disait Moser. Elle n'a pas moins de coeur, mais elle refuse de le montrer. »

Le Professeur, discrètement, tourna quelques phrases de condoléances, aussi affectueuses que discrètes, Jacques plus touché par la discrétion que par les condoléances, un chagrin d'enfant dans le sourire. « Poliche ! Mon vieux Poliche ! disait-il. Il aurait trop souffert de vieillir. »

Jacques avait serré dans son portefeuille un petit billet qui était tout Poliche : *Pour Jacques, si ...* Et ce billet, dans l'enveloppe : *Au revoir, Jacques. Excuse-moi de partir encore en voyage. Il faut bien que j'accepte celui-là, comme si j'avais donné ma parole. Mon retour ne dépend que de toi. Si tu m'aimes comme tu m'aimais, joyeux et libre en m'aimant, je vivrai toujours avec toi, personne ne pourra plus me séparer de toi. Je vivrai aussi longtemps que tu voudras. Désormais, c'est ma seule chance de vivre. Laisse-les dire que je suis mort. Ne les croie pas.*

Monsieur de La Châtelière s'était promené sous les tilleuls, feuilletant un livre, pendant que le jardinier tondait les pelouses, vers la fin de l'après-midi. Le jardinier l'avait vu de loin, qui lisait sous les tilleuls, qui allait s'asseoir à la margelle du bassin, qui continuait paisiblement sa lecture. Quand il eut fini de tondre, le jardinier remonta de ses pelouses pour demander à Monsieur de La Châtelière si c'était bien demain qu'on ramasserait le tilleul.

Le liseur lisait toujours, un peu trop courbé pour un liseur, comme s'il était endormi sur son livre. C'était à Jacques de continuer la lecture, s'il voulait, puisque l'oncle ne lirait jamais plus que par les yeux de Jacques. Le jardinier remit le livre à Jacques, en contant ce qu'il appelait la mort de Monsieur de La Châtelière. *Le Petit Lord ...* un livre des treize ans de Jacques, qui en lisait des pages à son oncle, dans le temps, pendant les fraîches soirées de l'automne. Entre deux pages, cette enveloppe : *Pour Jacques, si...* on ne prend pas le deuil à cause d'un départ. Le ruban de crêpe à la boutonnière n'était que pour la famille.

- Je reviendrai, dit Jacques. Ilse doit dormir encore. Le Professeur bien étonné que Jacques ne fût pas au courant de la tournée espagnole.

- Je pensais qu'elle vous avait écrit son départ ; Sarragosse, Madrid, Barcelone, une véritable tournée. Elle était si fière, si heureuse !

- Elle m'aura donc laissé un mot à l'atelier.

- Vous n'êtes pas encore monté là-haut ?

- Mais non ! J'arrive. J'ai préféré faire la route la nuit. En auto, c'est plus agréable.

- Quelle auto ? Moser de plus en plus étonnés.

- Mon auto. Je veux dire : celle de mon oncle Poliche. Enfin, c'est la mienne à présent . Si Jacques n'avait pas écrit, c'était parce qu'il ne pouvait tout écrire. Je vous raconterai. Ce serait trop long !

Point de lettre à l'atelier. « Elle aurait pu m'écrire ! Je n'ai pas écrit ... Mais ce n'était pas une raison ... » Ilse n'avait rien écrit sur la feuille du 12, et Jacques ne songea point à regarder les autres feuilles. « Évidemment, elle a rangé les placards ... Je n'étais pas là pour le lui défendre. Elle a ciré les parquets. L'ordre ! Je me moque de l'ordre. De l'Espagne aussi, et de la tournée. Alors, elle n'a pas compris que si j'avais hâte de revenir, ce n'était que pour la retrouver, et pour lui dire ce qu'il était trop long d'écrire ? C'était bien la peine de bousculer le notaire ! Elle me mord le poignet et file pour une semaine je ne sais où, sans laisser d'adresse ... Serait-elle une fille comme les autres ? »

Il remonta ses valises en maugréant. Il s'était fait une joie de dire les choses, une à une. C'était une suite de joies, si Ilse avait de la joie à chacune, comme Poliche aurait voulu. Autrement, il ne sentait plus que son chagrin. Le billet dans le portefeuille devenait une sombre lettre d'adieu, navrante et déchirante à la relire.

Toute la nuit, en conduisant, il avait combiné, il s'était représenté les ébahissements successifs de la fée Vermicelle, qui s'attendait si peu à tout ce qu'il avait à dire. Il était parti de La Châtelière, directement, le jardinier refermant la grille ; comme un ambassadeur de l'oncle Poliche. Il avait posé *Le Petit Lord* à côté de lui, à la place qui était la place d'Ilse. Il avait tant de joie dans son chagrin qu'il n'en aurait pas eu davantage si Poliche avait lu *Le Petit Lord* derrière eux, dans la voiture. Il soutenait de sa joie cette autre vie de Poliche, dont il était maintenant responsable, qui n'était un peu de vie que par la joie. Et puis tout dire en riant. « Viens voir la vieille guimbarde de l'oncle Poliche ! Ilse aurait bien vu que la guimbarde était toute neuve, une 402 Coach du dernier modèle, luisante et noire, longue, rouge, pour tout dire une somptueuse voiture. Elle n'a qu'une porte, parce que Poliche n'était pas assez riche pour payer deux portes ... Prends garde, les sièges sont durs, les ressorts sont un peu cassés... »

Mais on ne pouvait se méprendre à cette unique porte, élégante, et si lourde malgré l'élégance qu'on se sentait à l'abri de tout en la fermant ; et l'on s'enfonçait dans l'épaisseur du caoutchouc mousse des sièges, à se croire quelque banquier au large de son fauteuil-club, le tout recouvert d'un drap beige dont Ilse aurait approuvé la finesse et la solidité. Les glaces, les cendriers, les malles, le tableau de bord, Jacques aurait tout présenté, tout décrit, il aurait demandé sérieusement à Ilse si elle ne pensait pas qu'il fallait bazarder cette guimbarde de l'oncle, et de conclure qu'on la garderait en attendant.

Après la guimbarde, c'eût été le tour de la chevalière. « Une bague, que l'ai trouvée dans un tiroir, à La Châtelière ... Elle allait à mon doigt ... Je l'ai prise ... » Un peu d'émotion à cette bague, qui était la chevalière de Poliche. La mère de Jacques l'avait laissée au doigt de son beau-frère, afin que Jacques la retirât lui-même. Ilse aurait demandé à qui appartenaient les armes gravées sur la chevalières « Au petit lord ! » aurait dit Jacques. Et du petit lord, qui était un personnage dans un livre, et qui était aussi le filleul de son parrain, et du parrain au château, qui était un vrai château, à la terre que le parrain avait donnée, au château qu'il avait donné, à la fortune du parrain qui était une immense fortune, Ilse aurait tout appris, et que le petit lord n'était autre que Jacques, qui était le filleul de son parrain. Jacques, quelquefois, parlait en plaisantant de cette chevalière que Poliche voulait lui faire porter. Il n'avait jamais dit que c'était sa chevalière. Ilse, là-dessus, en savait moins que la Langouste, car elle, avait lu le télégramme ouvert et l'avait rendu à Jacques sans lire l'adresse. Et quant à la fortune, Jacques ignorait qu'elle fût immense.

Depuis des années, Poliche avait instruit la mère de Jacques du détail de ses biens et de ses intentions. Elle obéit scrupuleusement aux ordres de son beau-frère. Un enterrement tout simple au village le plus proche de La Châtelière, Jacques à part conduisant le deuil. Jacques avait imaginé une veillée funèbre de toute la famille, les huit soeurs, celle qui était religieuse présidant aux prières. Poliche avait spécifié qu'il ne voulait à cette veillée que les gardes-chasse, les jardiniers, Jacques et sa mère. Le soir de l'enterrement, Madame Lerrand entraîna son fils sous les tilleuls. Poliche avait prié sa belle-soeur d'avertir Jacques avant l'ouverture du testament, qui devait avoir lieu à Sillé, quelques jours plus tard.

Ce testament était le chef-d'oeuvre de Me Mossant, à qui l'oncle avait confié ses craintes, car il redoutait des complications. Jacques savait

que Poliche était à l'aise (comme on dit à Sillé), mais c'était tout, tandis que les huit soeurs, qui connaissaient l'étendue de la fortune, avaient, en y songeant, la fièvre testamentaire. Les soeurs mariées revendiquaient au nom de la progéniture, les vieilles filles plaidaient la cause de leur célibat, la religieuse celle de son ordre. Cela promettait des brouilles et des querelles. Chacune estimant qu'elle aurait pu prétendre au titre de légataire universelle ; l'union des huit se faisait contre Jacques. Monsieur Lerrand ni pour ni contre, toujours à ses Pères de l'Église et à ses clients, mais cédant à ses filles quand elles l'assourdisaient de leurs discours : « Tu as toujours été du parti de Jacques. Quand il a été chassé de son collège, à dix-sept ans, il méritait la maison de correction. Pourquoi les Jésuites l'ont-ils chassé ? S'il avait seulement sauté le mur, ils ne l'auraient pas chassé ...»

Monsieur Lerrand qui se reprochait parfois d'avoir trop accordé aux Jésuites, battait en retraite derrière les dossiers. En présence de leur mère, les filles se taisaient. Elles disaient « Ton fils », en parlant de Jacques, et de quel air !

Le même air, malgré du miel et des simagrées, et toutes sortes de protestations de tendresse, quand elles rencontraient leur oncle Jacques à Sillé. À peine le dos tourné : « Sa fortune ! Sait-on comment il l'a gagnée ? Des plantations de café ! C'est lui qui le dit. On dit aussi qu'il vit avec des négresses, à La Châtelière. Une jolie compagnie pour un petit garçon, du temps où il était entiché de son filleul ! Il devait y avoir de la négresse dans l'affaire du renvoi. » Quand l'une ou l'autre des huit, afin d'augmenter ses chances poussait jusqu'à La Châtelière, le jardinier (un faux bonhomme !) répondait que Monsieur chassait, ou pêchait, qu'il serait au regret d'apprendre... et se hâtait de refermer la grille. « Qu'il les garde, ses négresses ! » s'écriait au retour la visiteuse.

Les consignes touchant la veillée et le cortège (« Vous pouvez lire... » avait dit Madame Lerrand, mais seul Monsieur Lerrand avait lu, et très ému de lire) avaient hérisé la gerbe. Sans la religieuse, qui prêcha l'oubli des injures, un conseil de gerbe faillit décréter l'absence aux funérailles, en guise de protestation. Pourquoi Jacques en tête, le dernier par l'âge, dernier des derniers par les négresses ? « Les premiers seront les derniers, dit opportunément l'aînée religieuse. Que ce soit par respect pour notre père ! » La parole évangélique s'appliquait aussi à l'ordre des héritages, qui pouvait n'être point celui du cortège. On se félicita d'avoir écouté la religieuse quand on remarqua, du château à l'église, de l'église au cimetière, que Me Mossant suivait de bout en bout, lui qui s'excusait sur ses fonctions de notaire pour ne jamais être d'aucun cortège. Suivait-il en ami ou en notaire ? Le testament stipulait, peut-être, parmi les clauses :

ceux ou celles qui n'auront point pris part au cortège n'auront aucune part à l'héritage ... Est-ce que les consignes irritantes ne cachent pas un piège ?..

Sous les tilleuls, Madame Lerrand eut à conter des années de politique familiale, de cette manière vive, enjouée, qui la faisait rire de ce qu'elle disait. Son chagrin ne l'empêchait pas de rire. Pauvre Poliche ! disait-elle. C'était ainsi qu'elle parlait des morts. « Ton pauvre grand-père, » « ce pauvre Poliche, » cela signifiait qu'ils étaient morts ; comme s'ils étaient bien à plaindre d'être morts, heureux et riches avant la mort, pauvres par elle. Ni aigreur, ni rancune, nulle impatience à la malveillance, à la cupidité des huit, aux distractions, aux petites faiblesses de Monsieur Lerrand, une bonté partout, pour tous, mais une joie aussi à manoeuvrer pour la bonne cause, qui n'était ni la progéniture, ni le célibat, ni la congrégation, mais la volonté de l'oncle Poliche.

- C'était sa volonté que tu sois son héritier, l'unique !

- J'ai toujours plié ma volonté à celle des autres, de son père ou la sienne. Cette seule fois, je lui demande de préférer la mienne. Qu'il s'attende à de hauts cris, à la perfidie, à l'intimidation. Je connais mon Jacques. Il ne tient pas à ma fortune. Il est capable de se couper trois roses et d'abandonner le reste aux chamailleries de ses soeurs. Mon frère se bouchera les oreilles. Que Jacques ne bronche pas. Menaces ou caresses, qu'il réponde à tout : J'obéis. Même si elles parlent d'un procès, et elles en parleront. Elles le perdraient. Personne ne leur conseillera de plaider. Me Mossant a tout prévu. Nous avons pensé des mois à ce testament. Il faudra bien une semaine pour expliquer à Jacques tout le dedans de mes affaires. Qu'il ne quitte pas La Châtelière avant d'être au fait. Qu'il revienne ici et ne reçoive pas ses soeurs.

- Je viendrai tous les jours, ajouta Madame Lerrand. Aussi longtemps que tu le jugeras nécessaire, je serai ta secrétaire ; c'était aussi la volonté de ton oncle ; et que m'importe ce que peuvent dire tes soeurs ? J'obéis.

Me Mossant, quand, plus tard, il se rappelait la cérémonie de l'ouverture, en essayait encore ses lunettes. Jacques immobile, aussi impassible que s'il avait été de service sur la vedette amirale, Monsieur Lerrand qui n'écoutait pas, les huit soeurs qui ne comprenaient rien à ce grimoire de basoche, où le seul nom de Jacques de La Châtelière, qui n'était pas celui de Jacques, qui l'était, si elles comprenaient quelque chose, mais elles hésitaient à comprendre. Me Mossant avait une façon de lire qui n'éclairait rien, ponctuant à tort et à travers, et d'un débit si rapide que la religieuse ne se souvenait point d'avoir entendu expédier un office

à telle allure. De l'emphase subitement, on ne savait pourquoi, une sorte de gaieté ou d'ironie à débiter la basoche, et s'arrêtant au milieu d'une phrase pour essayer ses lunettes, une gravité d'émotion quand il était question du Vicomte de La Châtelière (qui devait être Jacques ...) et les sourires les plus aimables aux huit soeurs quand il n'était, en apparence, question de rien.

La lecture du grimoire, malgré la rapidité du débit, dura plus de vingt minutes. Une des soeurs, après lecture :

- En somme, si je comprends bien, notre présence était tout à fait inutile...

- Comment ? s'écria le notaire. Votre présence était absolument nécessaire, et notre premier devoir est de vous remercier de votre présence et de votre attention.

Le notaire n'aurait pas eu plus de courtoisie, ni plus d'empressement, si la soeur qui comprenait si bien avait été l'unique héritière.

- Au demeurant, je suis à la disposition de vous tous pour de plus amples explications, mais il me semble que ce document est d'une limpidité parfaite...

Il tendit un porte-plume, invitant aux signatures.

- Une signature ? Si je signe, je m'engage à quoi ?

- Ce n'est qu'une signature au procès-verbal ... fit le notaire. Signer un procès-verbal n'a jamais engagé personne.

Monsieur Lerrand se réveilla à cette question d'une de ses filles et haussa les épaules. Madame Lerrand signait, toutes signèrent. Au sortir de l'étude, Jacques embrassa son père, salua de la main la gerbe, fit monter sa mère dans la vedette amirale. Toutes les soeurs au père :

- Puisque tu as signé, tu as compris.

- Qu'est-ce que j'ai compris ?

- Qui est le Vicomte de La Châtelière ?

- C'est l'oncle Jacques.

- Mais il est mort !

- Vous avez raison. Nous avons eu la douleur de le perdre.

- Et l'héritier ? Qui est l'héritier ?

Monsieur Lerrand se contenta de hausser les épaules. Elles parlaient toutes ensemble et tournaient, comme des corneilles.

- Est-ce que c'est moi qui ai rédigé le testament ? Vous avez écouté ... Alors ? C'est à vous de me dire à qui votre oncle a laissé sa fortune. Nul ne rédige aussi bien que Me Mossant.

D'un sursaut de zouave, il brisa l'encerclement et rejoignit sa propre étude au pas de charge. Celle qui comprenait la première :

- Je crois comprendre que l'on se moque de nous...
- J'allais le dire !

Il n'y eut que la religieuse à ne pas le dire ; elle ne pouvait admettre que l'on se moquât de son ordre, mais, comme les autres, elle avait subitement compris que Jacques était l'héritier du titre et de la fortune. Elle n'aurait pas déclaré la guerre, mais, puisque la guerre était déclarée, elle se ralliait à la coalition. Elle offrit l'autorité de sa cornette. D'ambassade auprès de Me Mossant, qui la reçut avec tous les égards dus à la cornette, puis à La Châtelière où le jardinier l'informa respectueusement que Monsieur le Vicomte ne recevait personne.

- Ma mission s'arrête là ; dit-elle. S'il est vrai que Me Mossant rédige comme le prétend notre père, je redoute, quant à moi, d'engager la congrégation dans une méchante affaire. Je conseille de réfléchir et de consulter. Si la religieuse ne se fut point traitée de défaitiste, ce ne fut que par considération pour la cornette.

À Sillé, il n'était question que du testament et de l'indignation vertueuse des soeurs, honteusement spoliées au profit du parisien et des négresses. Mais l'oncle et le neveu avaient aussi leurs partisans, qui riaient de ces histoires de négresses et qui même avaient le front de soutenir que le défunt était un homme bon, charitable. dont la justice et la modération méritaient de servir d'exemple. « Me Mossant, disaient-ils n'aurait pas prêté son écritoire à l'injustice. »

On apprit que le jeune Vicomte, de la part de son oncle, avait généreusement distribué les dons, les mêmes à l'école communale et à l'école libre. Ce coup de maître était une invention du notaire, qui accompagnait chaque jour Madame Lerrand à La Châtelière. Il eut pour effet de rendre tout à fait problématique l'existence des négresses. La religieuse fit savoir qu'en cas de procès elle ne réclamerait rien pour elle. C'était vouer à l'échec toute sorte de procès. Monsieur le directeur de l'école Saint Joseph vint à La Châtelière pour remercier, la religieuse avec lui, comme il était naturel. La consigne du deuil ne s'appliquait pas à cette visite. Le directeur conquis, édifié : « Quelle noblesse ! disait-il Quelle dignité chez un si jeune homme ! On lui sent de l'âme ... Que voulez-vous ? L'éducation des Jésuites ... »

Jacques, pendant la visite, s'était amusé à ne pas regarder une fois le directeur en face.

- Vous pouvez partir, dit le notaire à Jacques, le lendemain de la visite. Votre oncle serait content.

Partir, ce n'était que pour retrouver Ilse et dire Ilsette, Ilsou, à toutes phrases, comme il disait aux platanes, à sa mère au notaire, car il arrivait à Jacques d'être aussi distrait que Monsieur Lerrand. Si d'aventure Ilse avait sonné à la grille, quelle raison de quitter La Châtelière avant l'hiver ? Il avait sa mère tout à lui des journées entières ; la même liberté auprès d'elle qu'auprès de Poliche, sans surprise, comme s'ils savaient, l'un et l'autre, que viendrait enfin le temps de leur intimité.

Ils se promenaient ensemble indéfiniment parmi les bois, Poliche toujours présent entre eux, qui avait tort de dire qu'il volait Jacques car il l'avait conservé à sa mère. Ilse aussi, comme si elle les accompagnait, le nom de la petite fée à tout instant sur les lèvres de Jacques. Jacques ne prenait pas la peine de présenter, quand il parlait des autres. C'était des inconnus, qui surgissaient dans ses propos, qui disparaissait, qui reparaisaient, qui devenaient comme des familiers peu à peu. Au bout de quelques jours, Madame Lerrand était capable de dire à son fils : « Tiens ! c'est Ilse, à qui le jardinier a ouvert la grille. » La première fois qu'elle avait entendu ce nom, elle avait compris. Il suffisait de l'entendre chanter, douceur et musique, dans la voix de Jacques. Elle imaginait déjà les hauts cris de la gerbe : « Ilse ! Est-ce un nom ? » À Sillé-le-Guillaume, ce n'est pas un nom !

Il n'y avait que celui-ci dans le coeur de Jacques. « Ilse ! Ilse ! » répétait Jacques ; sur tous les tons, en défaisant ses valises. Reproches, regrets, fureur, tendresse ; et quel désordre sauvagement dans l'atelier pour se venger ! Douche et lavande pour se consoler. « Tout seul, un quatorze juillet ! C'est intelligent ! Il ne me reste plus qu'à courir les bals, en quête d'une cavalière ! Et si j'offrais mon bras à Mademoiselle Folie, Archiduchesse du Secrétaire ? Avec une autorisation du Colonel, nous irions valser à la Bastille ! » L'idée était si cocasse que Jacques retrouva sa belle humeur. Par la fenêtre ouverte, il regarda l'autre fenêtre, en face, derrière les platanes. « Elle doit dormir. Que faire, un quatorze juillet, quand on est archiduchesse ? Une journée maudite, qu'il est préférable d'oublier ... Dormez, rêvez, noble dormeuse!.. Ce n'est pas moi qui vous couperai la tête. Vous embrassez trop bien .. » Il revoyait la chambre aux amours, le lit bas, la dormeuse de soie blanche qu'un baiser avait endormie. « Si vous saviez que je suis Vicomte, vous n'hésiteriez pas. Nous valserions à la Bastille. On s'encanaillerait de compagnie. Flon-flon et frites à la

graisse. Et vive la République ! Cette jolie Folie derrière les arbres, casques et carquois de pierre se défendrait-elle autant que la Bastille ? Nous avons des souvenirs ensemble, Mademoiselle... Un certain croquis que l'ai gardé instruirait curieusement le Colonel, votre grand-père ... Il faudra que vous posiez nue, un jour ou l'autre ; ce premier croquis manque de chaleur ...» Il allait rêver. Un peu de lavande, afin de se débarbouiller de ce rêve. Mais, tout en se frottant de lavande : « Svelte et fine, blonde très blonde, aussi grande que toi. Hâte de choisir ... Pauvre Poliche ! Quelle des deux est la plus blonde ? L'une si petite, si blonde. L'autre...»

La 402 Coach est assez vaste pour y entasser quatre ou cinq blondes, mais, en extase devant, il n'y a que la Langouste, quand Jacques revient à sa voiture.

- C'est-i donc à vous, ce bon dieu de machin, que je disais à Arthur qu'on dirait un autobus, M'sieur Jacques ? Oh ! Pardon ! Je n'ose plus dire M'sieur Jacques.

- Dites toujours, dit Jacques, Je m'appelle Jacques.

- Oui, mais... Est-ce que je pouvais savoir, moi ? J'ai houspillé proprement ce blanc-bec de télégraphiste, comme s'il se moquait de moi. Monsieur Jacques de La Châtelière ... Un nom qui se dévisse ... Oh ! Pardon !. Révérence parler, c'est pourtant ça... Mais Arthur est là pour le dire ... Arthur ! Qu'est-ce que je disais, toujours ? Dis-le !.

Arthur, à la rescousse, ne peut dire, la bouche ronde et les yeux ronds.

- Je disais (Hein que je le disais, Arthur ?) que le Colonel et vous, c'était le contraire mais c'était la même chose, que Saurin ce n'était pas Saurin et que Lerrand, comme Saurin, devait avoir du dedans, malgré qu'on tremble devant le Colonel, tandis que vous, on vous adore, M'sieur Jacques ... Bon ! Voilà ! J'y retombe à mon M'sieur Jacques ... Enfin, je suis bien fière, rapport aux salopettes que je vous lave et à tout l'honneur qui en rejaillit sur le 9 rue du Château... Une maison à deux colonnes, qui a du beau monde, n'en déplaît au Commissaire qui me fait souffrir avec une histoire de pancartes et d'expropriation ! Au moins, vous n'allez pas déménager, M'sieur Jacques ... Oh ! Pardon !

Elle étouffa son « M'sieur Jacques » d'une patte bleue.

Jacques vérifiait le niveau d'huile, l'eau du radiateur, les bougies. Le bleu léger du complet exigeait des précautions. La brosse de fer d'une main, une bougie de l'autre.

- Pourquoi déménager ? demanda Jacques.

- Est-ce que je sais, moi ?.. soupirait la Langouste. Tout ce

qu'on raconte ! Que vous avez un château à vous, un vrai château, une colline qui tient avec, des étangs et des forêts, une bonne soeur qui est votre soeur, et qu'on a cité votre nom à la grand-messe et celui de votre parrain qui était votre oncle, et qui était un grand seigneur ; même qu'il avait une sorte de royaume chez les Nègres, où ce que le café et les bananes poussent comme du chiendent. Et tout çï, et tout ça, c'est à vous, que vous êtes aussi riche qu'un Brésilien, bien que ce soit en Afrique ...

Jacques, réglant l'écartement des électrodes :

- Seriez-vous de la police ? Je ne l'aurais pas cru. Vous en savez plus long que moi...

Confidentielle, elle s'approcha de Jacques.

- M'sieur Jacques ! La police moi ! Que j'ai les poulets en horreur ...Je leur tordrais le cou, si je pouvais !.. Quand ils viennent de la police, pour des renseignements, faut voir comme je les expédie ... Parce qu'il en vient ... Oui ! Pas plus tard que l'autre jour, mine de rien, il y en a un qui voulait savoir si Monsieur Moser et sa fille ... Monsieur Moser est un ange, que je leur ai dit, et sa fille aussi. Voilà ! Qu'est-ce que j'avais d'autre à dire ? Chapitre de votre parrain, Monsieur de La Châtelière, vous frappez pas. Serge, le garçon boucher (Le beau brun, qui est coiffé à l'espagnole...), il a le père de sa future qui est de Sil-lé-le-Guillaume ... Alors, vous comprenez... Pas besoin d'être payé par la police. La future, qui est plongeuse à la «Rotonde» a tout raconté, le château, la soeur bonne soeur, les Nègres, tout ! Faut voir ce qu'il vous admire, le garçon boucher ! Seulement, j'avais peur ... Et je le disais à Arthur (pas vrai, Arthur ?) ... L'escalier D, quatrième étage, que je disais, ça ne peut plus faire. Il donnera congé. Je ne laverai plus de ses salopettes.

- Vous laverez encore mes salopettes !

Ainsi Jacques le déclara, fermant le capot. Arthur au rond du rond, les yeux, la bouche ; Langouste moulinait des pattes bleues. Jacques, ouvrant la porte de la 402 (Coach) :

- On y va ?

- Où ce qu'on va ? dit la Langouste. Et Jacques :

- Arthur gardera la loge. Et nous, à la Revue !

- La Revue, celle du quatorze ? Les généraux ? Le Président ? Les Turcos et le tremblement ?

- On y va ! dit Jacques.

- Le rêve de ma vie ! fit la Langouste, s'effondrant sur le caoutchouc mousse, auprès de Jacques. Arthur rectifia la position, salua d'une main vague.

- Vive la République ! cria Jacques.

Arthur, la 402 démarrant : « La République ! La République ! »

La Langouste sur caoutchouc, toute bouclée de ses bouclettes, vivait le rêve de sa vie. À chaque stop, au frein le plus léger, les pattes en avant, comme si elle s'attendait à recevoir une file de voitures dans ses bouclettes, elle gloussait : « Hai! ! Hai ! » , se tortillait, gémissait, s'enfonçait dans le caoutchouc, se redressait, gourmandait, invectivait :

- Pourquoi qu'elles s'arrêtent tout le temps, les voitures ? Elles ne voyent donc pas qu'on est derrière ! Comme si qu'on n'était pas pressé ! Elles le font exprès...

- C'est à cause du feu rouge, expliquait Jacques.

- Les automobilistes ont peur du rouge ? Quelle idée ! Ils sont aussi bêtes que les taureaux ! Vous n'avez pas peur du rouge, vous ?..

- Non. Mais je m'arrête au feu rouge. C'est le code.

- Le code de quoi ?

- Le code de la route.

- N'y a pas de route, dans Paris ! Une rue n'est pas une route.

- Une rue, c'est une sorte de route.

- Ce que vous êtes instruit, M'sieur Jacques ! Les feux rouges, je parie que c'est une invention du Commissaire !

Elle se bouclait une bouclette, se mordait et se mouillait les lèvres, prenait des airs, se félicitant d'être bouclée de la veille.

La veille, par une inspiration subite, elle avait annoncé :

- Aujourd'hui, je me fais boucler.

Arthur stupéfait :

- Encore ! Tu t'es fait boucler le mois dernier. Que tu es dépensière !.. Serais-tu amoureuse ? À ton âge !

Mais Langouste, plus méprisante que la petite-fille d'un Colonel :

- Puisqu'on est le treize juillet, demain c'est le quatorze. Je suis amoureuse de la République, moi ! Et revint bouclée comme un mouton, ses bouclettes bleues, dans un sillage de parfums gras, qui réveillaient le désir chez Arthur.

- Tu as des cheveux, quand ils sont bleus, disait Arthur. Avec ton crâne blanc par dessous, suffirait d'un peu de rouge pour que tu soyes tricolore. Tu es aussi belle que la République. Est-ce que tu ne serais pas amoureuse de Serge, le garçon boucher ?

La Langouste, minaudière :

- Serge est beau garçon. Je ne dis pas non. Mais il ne fau-

drait pas lui parler de la République ! Il est plus royaliste que Notre-Dame de la Salette !

Jacques, qui avait un château, un parc, des étangs, une colline, une soeur bonne soeur, du caoutchouc mousse, des yeux pervenche, les mains si fines, des cheveux blonds, une allure de grand seigneur, même en salopette, avait-il la République dans le sang ?

- Pourvu qu'ils nous laissent passer ! disait-il.

- C'est-i que votre auto n'est pas assez belle ? Qu'est-ce qu'il leur faut ?

- Mais ce n'est pas une autochenille ...

- Une autochenille ? répéta Langouste, en écho. Une chenille! Quelle horreur !.. Au mois de septembre (elle disait sectembre), quand il en tombe des platanes du Colonel, j'en ai des horripilations dans le cou rien qu'à y penser... Une auto qui est chenille ! Qu'est-ce qu'on n'invente pas !

- C'est pour la guerre. dit Jacques.

- Alors, ça, je comprends. Une chenille grosse comme votre auto, M' sieur Jacques, on n'y résiste pas. Mais les autres, est-ce qu'ils en ont aussi des chenilles qui sont des autos ?

- Quels autres ?

- Les autres, ceux d'en face. Les Boches, quoi !

- Qui appelez-vous les Boches ?

- Eh bien, les Boches ! Ceux de Guillaume et du Komprinz, ceux d'Hitler ! Comme si vous ne saviez pas ? Qu'il paraît que leurs femmes sont laides, pires que des épouvantails, et que les hommes sont des monstres, qui coupent les mains des petits enfants pour en faire des colliers à leurs femmes. À la campagne, on avait un voisin qui nous lisait ça dans son journal.

- Est-ce que Mademoiselle Moser est un épouvantail ? demanda Jacques très doucement.

- Mademoiselle Ilse ? Que je me mettrais plutôt à genoux devant elle, comme à l'église.

- Elle est allemande pourtant, ou, comme vous dites ...Mais je ne veux pas dire le mot que vous dites. Le Professeur et sa fille sont de bons français, comme vous et moi, mais ils seraient allemands, s'ils voulaient. Toute leur famille est allemande. Ils ne s'en cachent pas ...

- C'est donc ça ! s'écria la Langouste, anéantie dans le caoutchouc. Ce qu'il baragouinait, le poulet de l'autre jour, que c'était du chinois pour moi, et qu'il en revenait toujours à sa Bavière, que je croyais qu'il s'agissait d'un commerce de bière et que je lui répondais que le Pro-

fesseur n'en buvait pas. Mademoiselle Ilse ! Mais elle est encore plus jolie que la Petite Soeur Thérèse ! Elle, nue ...

Elle n'osa pas dire le mot qu'elle allait dire. Elle n'aurait pas pu le dire. Et, serrant ses pattes sur sa corbeille... « Mais alors, serait-ce-ti que les journaux soient des menteurs et qu'on tromperait le pauvre monde ? »

Jacques avait tourné par la Convention et le Pont Mirabeau pour éviter les barrages et les encombrements. Le Colonel aurait approuvé cette initiative. S'éloigner pour aller plus vite, développer en enveloppant, manoeuvrer large et franc jusqu'à Monceau, afin de choisir plus librement le contact, cela témoignait d'un sens inné de la guerre la plus classique. Rue de Berri, par chance, il restait une place pour garer la 402, comme si l'on avait réservé la place.

- C'est encore Paris ? demanda la Langouste, en se retrouvant sur un trottoir, à côté de Jacques.

- De plus en plus ! répondit Jacques.

- Ce que vous êtes grand ! Vous ne semblez pas si grand, rue du Château ...

- Bien sûr ! dit Jacques. Je change de taille selon les quartiers.

Elle fusa. Il n'y avait que Monsieur Jacques (de La Châtelière) pour plaisanter de cette façon-là. Mais à peine avait-elle évoqué ce nom de La Châtelière, si neuf encore, qu'elle frémit depuis les talons, qui étaient les plus hauts, les plus cambrés, les plus instables de tous les talons à la parisienne. Langouste avait les pieds menus : c'était sa grâce. Elle n'était un peu de femme que par ses pieds. Ses hommes successifs l'avaient aimée à cause des pieds. On lui tenait les deux pieds au creux des mains. Et, par miracle, tout le reste avait enflé, s'était tendu et boudiné, effaçant comme à plaisir toute forme féminine, un cou d'Hercule, des sacs partout, des amas, des sillons et des fossettes impossibles, mais les pieds étaient ses pieds de communion solennelle, ceux que les gamins lorgnaient au dépassant de la robe blanche. D'une pointure insolite pour une adulte. Comme elle était coquette de ces pieds-là, rien n'était trop fin ni trop raccé, tous les talons trop bas et trop mesquins. Elle fusait de son rire sous pattes bleues, en considérant les étalages, et, de boutique en boutique, revenait toujours à ce magasin discret, rue de la Gaité, où se fournissaient des respectueuses à minois de chattes ou d'enfants, de vraies enfants, qui ne cherchaient de si hauts talons, malgré la pointure d'enfant, que pour se hausser à un peu plus d'âge. « Arthur ! commandait-elle. Il faut que tu m'accompagnes. Des fois qu'on me prendrait pour une respectueuse ! »

À côté de Jacques, sur le trottoir, elle respectait, mais tout autre-

ment que les respectueuses ; elle respectait La Châtelière. Elle en tremblait :

- Je ne peux tout de même pas marcher à côté de vous !

- Avez-vous mal aux pieds ? dit Jacques. (Il aperçut les talons et les pieds mignons). Vous avez pourtant de bien jolis pieds, Madame Arthur.

Quand Jacques l'appelait Madame Arthur, elle en pensait défaillir de joie. Quelle délicatesse ! Même Nestor, Ilse ou le Colonel ne disaient que Madame. Madame Arthur ! Arthur n'était pas pour grand chose dans la délicatesse. Lui ou un autre ! Mais cela légitimait Langouste, sinon Arthur.

- Je marche. Je marche, dit-elle. Mes talons ne sont pas trop hauts. Mais marcher à côté de vous !.. Un Vicomte !

- C'est le quatorze juillet, Madame Arthur. Il n'y a pas de Vicomte aujourd'hui. Ou bien, je vous nomme Archiduchesse, comme Mademoiselle de Pontaincourt.

- Mademoiselle Liliane serait Archiduchesse ! Et dire que le Commissaire veut démolir le 9 rue du Château ! La police, quelle engeance ! Liliane avait son nom désormais. Le nom manquait. Elle n'était que Mademoiselle Folie, ou Soie-Blanche, ou l'Archiduchesse.

- Je ne sais pas, dit Jacques, si elle est Archiduchesse. Je ne savais même pas qu'elle s'appelait Liliane. Mais, en tous cas, votre ami le garçon boucher sait fort exactement les choses, s'il ne garde pas ce qu'il sait.

Langouste, au plus haut de ses talons de la Gaité, sentait du vertige, à s'en passer une patte parmi les bouclettes. « Excusez-moi, M'sieur Jacques. J'ai le vertige. » Alors, ô merveille ! Jacques prit le bras de la Langouste sous son bras, comme aurait fait Poliche le grand seigneur. « Quelle importance ? disait-il. On est Vicomte comme on est brun ou blond. Je ne suis que M'sieur Jacques. On s'en va à la Revue, vous et moi, Madame Arthur. Ne vous tordez pas les pieds. Je vous admire de pouvoir marcher sur ces talons. Ils sont plus dangereux que des échasses. Quand j'étais gosse, au collège, les échasses, c'était le grand jeu. Vous auriez eu le premier prix d'échasses. »

De fait, elle s'accommodait passablement de ses fantastiques talons.

Un homme à visage gris les suivait depuis un moment, les dépassant parfois, leur souriant, un sirop de sourire sur les lèvres grises.

- On nous piste, dit la Langouste, à l'étouffée. C'est la police ! Encore un poulet ou Commissaire. On ne sera donc jamais tranquille !

Ce n'était qu'un loueur de fenêtre, qui proposait des places pour voir à son aise le défilé.

- Une bonne idée ! dit Jacques. C'est un spectacle à dominer.

Le loueur les conduisit, par un dédale de cours et d'escaliers, à deux chaises, qui les attendaient sur un balcon, juste à l'angle de la rue Washington et des Champs-Élysées. La monnaie vérifiée sans sourire :

- Vive l'armée ! dit le loueur, dans un sirop de son sourire.

- Vous avez raison ! dit Jacques. Il vaudrait mieux la laisser vivre et ne pas la tuer. Tout ce qu'on gagne sur la mort est autant de gagné.

Sirop figé, le sourire ne fut soudain qu'une affreuse grimace, des yeux gris braqués sur Jacques, comme on braquerait un instrument, pour enregistrer.

- Je savais bien qu'il était de la police ! fit la Langouste, l'homme parti. Depuis le temps que je suis concierge au 9, si je les connais ! Vous avez peut-être eu tort, M'sieur Jacques. Moi, je me tais et je fais la bête. Avec ça, que je ne moucharde pas assez et que si je mouchardeais davantage, le Commissaire ne démolirait pas un immeuble à deux colonnes ! Des poulets ! Il n'y a plus que des poulets et de la pouaille partout. Pas du beau monde. Je parie que, d'ici huit jours, j'ai un poulet dans ma loge, qui essaye de me fricoter à propos de vous ... Mais je le guérirai de la pépie, celui-là ! Qu'il y vienne !

- Ne vous démontez pas pour moi, Madame Arthur, dit Jacques, en regardant la foule dans l'Avenue. Puisqu'ils veulent qu'il y ait la guerre, je serai tué avant d'avoir eu le temps d'être suspect.

Chapitre XXXIII

Pour la Patrie !

Elle criait, s'éraillait, s'enrouait, toussait, crachait dans son mouchoir. (« Sauf votre respect, M'sieur Jacques... »). Quand elle avait craché, disait : « Pourquoi que je crie ? Si je ne criais pas, est-ce-ti qu'on l'entendrait ? Eux tous, ils crient. Ça devrait pouvoir suffire. Mais c'est malgré moi : je crie. »

Elle avait récité toute la revue avant la revue. Elle savait l'ordre, les heures, les costumes.

- Comment savez-vous tout cela ? demandait Jacques.

- Et la Radio ? C'est-i qu'elle serait pour des prunes ? Il faut bien entendre, quand on ne peut pas voir. Ceux de la campagne, ceux du métro, les hommes de toutes parts ailleurs, qui n'ont point de Monsieur Jacques pour leur payer une chaise sur un balcon ! Ils ont droit. C'est la démocratie, pas vrai ? Et si j'étais encore à Corbigny, qui n'est qu'un rien du tout dans la Nièvre, où ce qu'il y a des truites ... Ah ! Pour des truites, c'est des truites, pas de ces truites à moitié crevées qu'on conserve dans des barriques et qu'on émoustille pour dire qu'elles sont encore en vie avant de les jeter dans l'eau bouillante, qu'on vient les présenter aux Américaines en leur faisant croire, parce que c'est leur plaisir à elles, à ce qu'on dit, de savoir qu'on jette les truites toutes vivantes dans

l'eau bouillante ... De la truite au bleu, qu'ils appellent ! Va pour le bleu. Moi j'appelle ça des truites de misère. À Corbigny, parole ! on les mijote doucement au beurre... Est-ce que je ne suis pas de Corbigny, moi ?

Jacques ne contestait pas. Madame Arthur était native, elle l'avait dit.

- Qu'est-ce que je vais parler des truites de Corbigny... ? Ah oui ! C'était pour dire que le voisin, celui qui lit dans son journal, faut qu'il assiste. Il vote. Il est citoyen. C'est à lui, l'armée française et les Anglais qui sont dedans. Même les Sénégalais, même les avions, tout est à lui. Pas plus au Président qu'à lui. On est égaux. Vous le disiez tout à l'heure, M'sieur Jacques. Le quatorze juillet, plus de vicomte ! Ça vous est sorti du coeur, parce que vous avez du coeur. Moi, j'aime ceux qui ont du coeur !

Elle avait le sien assez vaste pour y contenir la foule, la garde mobile à cheval, la républicaine, les troupes que l'on attendait.

- Qu'est-ce que c'est que ce pont, là-bas, au bout de l'avenue, M'sieur Jacques ?

- Quel pont ? Ce n'est pas un pont, Madame Arthur, c'est l'Arc de Triomphe.

- Je sais !.. Où ce que les soldats ont passé dessous, ceux qui n'étaient pas morts, quand ils sont revenus de la guerre. Le voisin, à Corbigny, nous lisait aussi cela dans son journal. Le Papa Joffre sur sa jument ! J'ai vu les photos. Elle n'avait pas peur, la jument. Les cris, les bravos, les canons : elle ne bronchait pas. Faut dire qu'elle devait avoir l'habitude du tintamarre puisqu'elle était la jument du maréchal et qu'elle avait gagné la guerre.

Jacques sourit : cette jument du maréchal, qu'il avait évoquée plus d'une fois en songeant à Liliane de Pontaincourt. Le grand-père et sa petite fille ne pouvaient manquer le défilé. « L'ivresse de la gloire lui donnera le même visage que le plaisir » se disait Jacques, pendant que la Langouste s'exaltait d'annonces et de commentaires.

- L'Arc de Triomphe, en somme, c'est une porte ... Quelle dépense ! Ils auraient pu la faire moins haute. Le maréchal et sa jument auraient passé tout de même. C'est une porte pour les hirondelles ! Est-ce qu'on la ferme tous les soirs, après dix heures, comme la cochère ?

Puis, transie d'une inspiration subite : « Les voilà ! Les voilà ! » Mais ça n'était encore qu'un supplément de casques d'or et de crinières, la garde au petit trot, qui s'en allait recevoir le Président de la République.

- Comme si je ne savais pas que ça commence par des salamalecs. La Radio l'a dit. À moins que la Radio soye aussi menteuse que

les journalistes ! Et même, avant les salamalecs, le Président ira présenter ses condoléances au Poilu Inconnu, ce qui prouve qu'il a du coeur, pour un Président.

Au premier coup de canon, Elle lâcha la balustrade, oscilla sur ses talons et saisit Jacques de ses deux pattes, en hurlant :

- On va tous mourir, M'sieur Jacques ! Cette fois, c'est eux ! Ce sont les B...! Oh ! pardon ...

- Du calme, Madame Arthur. C'est pour la minute de silence.

- J'avais oublié ça dans le programme fit-elle, brusquement intimidée par le silence.

Elle revint à la balustrade, vaguement inquiète, regardant cette foule muette sur le trottoir de l'avenue, comme elle regardait sans regarder le cercueil au fond de la fosse, aux enterrements. Elle se raidit des talons aux bouclettes, et, cherchant le geste le mieux approprié, elle esquissa un signe de croix. Au coup de canon qui marquait la fin du silence :

- Ouf ! Si leur minute avait duré encore une minute, j'éclatais. Le silence, moi ! J'étais chose, chose, à ne pas dire quoi ; ça me pinçait aux mollets, dans le gras. Ça me friselait dans les bouclettes. J'avais envie de rire et de pleurer. Un peu plus, je me roulais comme Irma, quand elle se gratte. C'est plus désobligeant que les chenilles du Colonel !.. Chenilles à part, dites-moi, M'sieur Jacques, à quoi ils pensent, les autres, pendant la minute de silence ?

- À rien ! Il est même recommandé de ne rien penser, à ce moment-là.

- Et le Président, qui présentait ses condoléances ?

- Surtout le Président ! Il est comme la jument du maréchal : il a l'habitude. Il ne pense rien, ou bien il pense qu'il est Président.

- Et vous, M'sieur Jacques ?

- Je me disais qu'on avait eu tort d'enterrer un soldat sous l'Arc de Triomphe ! À la prochaine, il faudra en enterrer un autre. D'ici un siècle, cela fera tout un cimetière en plein Paris. C'est contraire à l'hygiène et au règlement. Si j'étais conseiller municipal, j'interdirais la guerre au nom de l'hygiène ... Moi, remarquez, je suis dans la marine. Je serai mangé par les crabes. C'est un tombeau comme les autres. Mais le Président ne pourra m'y présenter ses condoléances ... Tenez ! le voici, qui nous salue.

Jacques désignait un crâne, et le dedans d'un chapeau au bout d'un bras. Tous les cinquante mètres, une sorte d'ovation administrative: « Vive le Président » ; l'accomplissement d'un devoir plus que la convic-

tion. Le Président de même, debout dans sa voiture, saluait administrativement.

Jacques :

- On lira dans Paris-Soir dernière : « Le Président fut acclamé tout au long de son parcours. »

- Les menteurs ! À Corbigny, quand on acclamait la course cycliste, c'était autre chose ! Il porte le bon Dieu en terre, cet homme-là ... Je croyais que la revue du quatorze, c'était plutôt folichon ...

- Patience, Madame Arthur ! Le Président c'est pas la revue. Ce n'est qu'un brave homme qui ne s'est pas méfié : il était toujours premier quand il allait à l'école ; il a continué. S'il avait fait le mur, comme moi, il ne serait plus premier ; mais il serait plus folichon ...

Une *Marseillaise* côté Rond-Point ; cela réveille un peu Langouste :

- Je devrais pas aimer la *Marseillaise*, attendu que je suis de Corbigny. Mais je suis comme Arthur: c'est un air qui m'empoigne, là ...

Et elle se frappait la carapace à se décrocher le coeur.

- Racontez-moi la revue, Madame Arthur. Qu'est-ce qu'il fait, le Président ?

- Il est là-bas, sur la tribune qu'on ne voit pas. Il décore. Il pleure sur des drapeaux. Il rit aux enfants de la maternelle. Il embrasse le Sultan. Baise-moi la main, je te baiserai le pied. Est-ce que je sais, moi ? À la Radio, on aurait dit que c'était la revue. Mais ce n'est que des trucs et des choses pour les voir au « Cinéac » de Montparnasse, un jour de pluie, quand on vous explique. La revue, c'est la revue, pas vrai, M'sieur Jacques ?

Jacques n'eut pas le temps de répondre. Ils étaient dedans. Elle était dessus. Elle grondait comme une avalanche. Elle était ce triangle, du côté de l'Étoile, à peine plus qu'un triangle de canards, en septembre, à La Châtelière, mais un triangle de canards ne gronde pas en avalanches ne grossit pas en un instant jusqu'à noircir le ciel. « Notre-Dame de la Sallette ! » supplia Langouste, une patte dans chaque oreille, sous l'avalanche. Une avalanche qui était française, puisqu'elle épargna les Français, sauf les oreilles. Madame Arthur, aussitôt, avait compris qu'il n'y avait rien à craindre. Elle glapissait : « Les aviateurs ! Les aviateurs ! » comme si elle voyait, comme si elle entendait les aviateurs. Et, sans se déboucher les oreilles :

- Dommage que vous soyez déjà de la marine, M'sieur Jacques. Quel aviateur vous auriez fait ! Le frère aîné de Serge (le garçon boucher), qui est encore bien mieux que Serge (c'est pas peu dire), une taille de danseuse, une façon de se balancer, un joli pied (je m'y connais),

un sourire entre le voyou et l'ange, il est aviateur ... Ah ! quel aviateur ! Figurez-vous la Petite Soeur Thérèse qui serait un aviateur ... Tout juste Camille, le frère de Serge, brun comme Serge, un accroche coeur où il prend les coeurs, un air de n'y pas toucher. J'espère bien qu'il y touche ! Il est de revue pour le quatorze. C'est Camille qui passe. Je le sens qui passe sur moi, le beau Camille !

Quand elle consentit à relever la tête, elle secoua ses oreilles à la façon d'Irma la chienne et s'écria : « Ce n'était que la première des Musiques, celle qui précédait les enfants de troupe et les moniteurs d'Antibes. Des moutards et des pantalons blancs ... Et le Défilé ? Ils sont bien gentils ; on dirait une fête de gymnastique ... Je veux voir l'armée. Pourquoi pas les Enfants de Marie ? »

Un peu déçue, elle vérifia ses bouclettes.

- Et ceux-là, qui font les Polichinelles ? C'est pas l'armée !

- L'École Polytechnique, fit Jacques.

- C'est ce que je disais ... Des Polichinelles. Des Enfants de Marie, si vous préférez. Les écoliers à leurs écoles ! Je veux l'armée !... Elle ne broncha pas aux Saint-Cyriens (encore des écoliers)

- Puisque les soldats ne défilent pas, je m'assieds, dit-elle.

Quand ce sera l'armée, vous me préviendrez ... Drôle de quatorze juillet ! Pourquoi qu'on nous les cache, nos petits soldats ?

À peine un regard aux gardes du Roi d'Angleterre.

- De beaux hommes pourtant, Madame Arthur. Venez voir. Plumets bleus, panaches verts. On croirait des soldats mécaniques. Ce sont les jouets du Roi.

- Qu'il s'amuse avec, si cela lui chante ! Je ne suis pas royaliste ... La garde du roi, le roi, c'est pour Serge ; ce n'est pas pour moi ... À Corbigny, il n'y a pas de royaliste...

Elle boudait, vissée à la chaise, frappant l'un contre l'autre ses talons. Après le défilé des gardes, un court répit, entre deux musiques :

- C'est tout ? Mon pauvre M'sieur Jacques ! Ça ne valait pas de vous ruiner pour deux chaises et de vous faire repérer par la police ! Alors, on ne verra pas l'armée française ?

Il suffisait peut-être de prononcer à haute voix ces mots magique : l'armée française ! À ces mots de la Langouste, une musique éclata, qui n'était pas une musique comme les autres, qui avait du cuivre, qui avait des cors et des trompettes, de la cadence et du pas, qui n'était pas des fifres d'Angleterre, ni une fanfare de gymnastique de boy-scouts, mais une musique franchement militaire, dont aussitôt on se fredonnait l'air, les paroles inséparables de l'air, Sambre-et-Meuse, Alsace-et-Lorraine, Sidi-Brahim et le soleil de l'Algérie. Ils étaient à l'Étoile, là-haut, ils commençaient à descendre l'avenue du triomphe, mais on ne pouvait se trom-

per à la musique. C'était l'armée, la seule, les soldats de l'armée française. La foule, tout au long de l'avenue, hurle. Cela prenait comme un feu, n'importe où ; une jeune fille, un monsieur à binocle, une vieille dame, des gens qui n'élevaient jamais la voix ; l'un agitait son chapeau, l'autre en perdait son binocle ; ils criaient n'importe quoi : « Vive l'armée » ou « Vive la France » ou simplement « Les voilà ! Les voilà ! » Ce n'était pas de l'ovation administrative, par petits paquets, tous les cinquante ou cent mètres, comme au passage du Président. Et le feu qui prenait ainsi ne se communiquait pas aussitôt. Au contraire. Autour de la vieille dame ou du binocle il y avait d'abord un cercle de stupéfaction et de pudeur, comme si l'enthousiaste n'avait été qu'un délirant ; si bien que la jeune fille rougissait et se taisait et que le monsieur frottait son binocle et le rajustait, la vieille dame toute frileuse et serrant son pliant sous le bras. Mais le cercle prenait feu à son tour, flambait de clameurs, allumait d'autres cercles à distance. Cela s'éteignait et se rallumait. Il y avait des zones de calme et de silence ; des prudents qui ménageaient et réservaient leurs voix, en attendant les fusiliers-marins ou les chasseurs.

Cuivre de France reconnu, Madame Arthur, repoussant sa chaise, les mains soudées à la balustrade, incendiée d'un coup, de fond en comble, comme un entrepôt de bois. Le défilé aurait défilé trois jours, trois jours elle aurait lancé vers le ciel de la gloire, du cri, son amour de la France, des milliards d'étincelles, une vocifération gratuite à rendre jaloux un dictateur, le jet d'un énorme incendie qui renaissait et s'entretenait de lui-même. Quand elle s'éraillait et crachait en son mouchoir, elle pleurait, redoutant d'avoir brisé sa gorge à cet effort de son patriotisme. Mais, à chaque fois, comme par grâce, elle retrouvait l'ampleur intacte de sa voix et l'usage de son délire. Elle qui énumérait et distinguait si bien, avant la revue, qui n'aurait pas confondu des Sénégalais et des Malgaches, la Légion et les tirailleurs d'Afrique, elle se jetait toute à tous, à se jeter parfois corps et âme, par-dessus la balustrade, si Jacques ne l'avait retenue Et comment distinguer ? Fantassins ou marins, artilleurs ou légionnaires, ils étaient tous l'armée française.

- L'armée de l'air, Madame Arthur ! Ceux qui arrivent, que voilà, qui ne marchent pas très bien au pas, avec leurs petits mousquetons dont ils ne savent pas quoi faire ... vous qui avez de bons yeux, peut-être apercevez-vous Camille, Sainte Thérèse en aviateur ! Tous les aviateurs ne volent pas ...

Camille ? Elle avait oublié ce nom. Elle n'avait plus de préférence. Elle s'arrêta de crier, un instant, pour dire :

- Ce sont tous des hommes. Les noirs, les blancs, les moins blancs, ceux qui portent des culottes, qu'on leur voye le genou au ras de la culotte, ceux qui ont des bottes ou des pantalons, des képis, des bérets

ou des tortillons ; si l'un me disait : « Madame Arthur ! » je ne serais plus la femme d'Arthur, nigaud d'Arthur, mais la femme de cet homme-là ! Je n'avais jamais vu tant d'hommes ! Que c'est beau ! On voudrait pouvoir être la femme d'eux tous. Seulement les voir, ça fait du bien. C'est comme de la liqueur qui me coule, tout partout, que ça me réchauffe et me rajeunit. Vrai, je me sens toute jeune, presque autant qu'à Corbigny, quand il y avait des courses cyclistes !

Une main discrète, celle du placeur probablement, avait avancé une troisième chaise sur le balcon ; Jacques et Langouste à la balustrade, toute leur attention au spectacle ; le placeur avait eu le temps de placer la chaise, une dame avec la chaise, vérifier la monnaie et glisser dans un sirop de sourire : « si j'avais été averti plus tôt, Madame, je nous aurais choisi d'autres voisins. Excusez-moi. Il ne restait que cette chaise. »

La dame tira un face-à-main de son sac, regarda ses deux voisins : vulgaires assurément ; disparates, surtout. Que pouvait faire un jeune homme d'assez bonne mine (n'était le complet azur-azur, la coupe aussi extravagante que la teinte) en compagnie de ces talons et de ces bouclettes ? Malheureuse jeunesse ! Hélas ! La différence des âges donnait du bien-fondé à de certaines conjectures. « Affaire d'éducation et de principes » disait le face-à-main. « Je vous aurais marié cet azur-là depuis longtemps. Une laideronne, mais héritière, quel garde-fou ! »

La dame à la chaise aurait bien mérité de se nommer Sainte Laideur : sainte, par état ou par prédestination, comme d'autres sont égorgeuses ; rien ne l'inclinait ; rien ne la pliait. Elle n'avait rien de végétal ni de féminin. Quand elle s'asseyait, elle trouvait le moyen de rester debout. Il n'y avait pas, en elle, le moindre début d'abandon, par quoi le démon gagne toujours. Le démon avait dû faire le tour et s'en aller. Elle aurait pu se passer d'être si laide, car elle ne l'était qu'un peu, et le reste par système. Le visage avait de la régularité sinon de la finesse, mais elle le plâtrait et le poudrait jusqu'à obtenir un masque blafard et dur, et comme balafré de travers, sourire ou grimace, la grimace moins timide que le sourire. Était-elle en deuil ? Le petit tailleur étriqué, mal boutonné, était si râpé, puce ou pruneau séché plus que noir, que ce n'était plus qu'un deuil moral, comme si l'on portait le deuil des héros de Sébastopol. Elle eut un soupir de sainte, de l'honneur qu'ils recevaient d'une présence, même incognito. Langouste hurlait de plus belle ; Jacques les mains dans ses poches ; quelle attitude ! Vainement le face-à-main se courrouçait, en lorgnant ce dos d'azur.

Tout à coup, Madame Arthur recula les bras en croix, tourna comme une toupie, ouvrant une bouche en four d'où ne sortait plus aucun cri, les joues violettes, la nuque bleue, à peine un moins bleue que les bouclettes. Puis elle s'abattit juste à côté de la dame, sans voir la dame. Jacques au secours, dépliant un mouchoir, agitant le mouchoir sur le visage convulsé, dégrafant le col du corsage, frappant de ses mains les mains, enfin tout ce qu'on fait quand on ne sait pas quoi faire. Mais la dame de deuil savait, - Vous permettez, jeune homme ?

- Je vous en prie dit le jeune homme, si vicomte dans le naturel de la politesse que le face-à-main suspendit jusqu'à nouvel ordre toute sorte de jugement. (Après tout, le bleu d'azur n'avait-il pas été l'azur de ces uniformes, inséparables de la Victoire ? Et vous, azur sombre sur azur, ligne bleue des Vosges !).

- Aidez-moi dit-elle. Jacques aida.

La Langouste ne retrouvait plus son souffle. Elle se figeait du bleu au blanc, l'écume aux lèvres. La dame gouvernait, tenant les pieds, le Vicomte tenant le buste par le dessous des bras. Ils l'étendirent, tout de son long, sur le balcon au fracas de l'artillerie motorisée, qui défilait à son tour. « Ce serait un beau jour pour mourir, dit Jacques. Une âme qui prendrait son essor au-dessus de l'armée française, entre l'Arc de Napoléon et la Statue de Clemenceau! La cochère du Paradis lui serait Grande ouverte ...»

Le face-à-main était resté sur la chaise. Lui seul aurait su juger, en dévisageant, approchant sa chaise de la balustrade. Elle, acceptait cette promiscuité beuglante, talons et bouclettes, et l'azur-azur ... Quel triste monde ! « Comment ne pas être en deuil ? » semblait dire le tailleur de deuil. Nous autres, qui ne plions pas, si nous honorons les morts plus que les vivants (les morts à la guerre, s'entend !) c'est que les vivants ne sont pas grand chose, c'est qu'ils ne sont pas morts à la guerre ...! Le face-à-main reprit, braqué sur le défilé des troupes : « Mais ils mourront !»

Aux chasseurs alpins, elle se leva de sa chaise, sans élan, comme elle eût fait à la sonnette de l'Élévation. Elle avait sans doute sa dévotion aux Chasseurs, comme Arthur à Notre-Dame de la Salette. Veuve d'un commandant de Chasseurs ? Ou des fils ou des frères, de l'un des trente bataillons alpins, tués à Fléray ou à Guise ? Rien ne bougeait sur le masque. Ni sourire ni grimace. La balafre de travers n'était qu'une balafre.

Elle se rassit aux képis blancs des Légionnaires. Immobile sur sa chaise, l'oeil vide sous une paupière de commandement, elle transformait le balcon en tribune. Les excuses sucrées du placeur signifiaient peut-être qu'elle aurait eu sa place à la tribune, entre un bonbon d'Afrique et une robe d'Annam, si elle n'avait préféré l'incognito. On aurait pu croire

qu'elle était sourde, comme un chef se doit d'être sourd ; et pourtant, aux propos de Jacques et de Langouste, le face-à-main sursautait sur les genoux osseux de la dame, la veste mal boutonnée se gonflait et se froissait. À la tirade de Madame Arthur sur les hommes, son don de soi, ses confidences, un flacon de sels vola de lui-même aux narines du masque et la balafre murmura un « Je vous en prie » qui ne pouvait s'adresser qu'à la Patrie, car les deux autres du balcon, visiblement, ne se doutaient pas de la métamorphose du balcon en tribune ni si le garçon d'azur parlait tout de bon. La pensée était noble, authentiquement française, si le ton avait quelque chose de désinvolte. C'était bien dit ; trop bien, peut-être. Mais qui oserait accuser de trop bien dire sur de pareils sujets ? Tout portait l'esprit à la grandeur, le lieu, les drapeaux, les souvenirs et les périls. Il y a des moments où l'éloquence va de soi. Au reste, le jeune homme laissait voir qu'il était sensible. Il se penchait avec une sorte d'affection. Il guettait un retour de vie, qui se faisait attendre. Il essayait l'écume de son mouchoir. Il interrogeait la dame d'un regard inquiet quand elle cherchait à saisir les pieds, la grimace de son masque sans aucun sourire. « J'ai ce qu'il faut » dit-elle. Elle sortit un petit nécessaire, la seringue, l'ampoule, l'aiguille. « Cela ne me quitte jamais. Tout est stérilisé d'avance. » Une fierté éclairait le masque de plâtre et de poudre, celle de servir toujours et partout. Sainte Laideur oubliait d'être si laide. Cette exactitude à servir aurait pu ressembler à de la bonté. Pendant qu'elle opérait, précise et rapide, et se demandait : « Serait-ce sa mère ? Dans ce triste monde, qui est le nôtre, tout est possible... » Elle rangea son nécessaire et conclut : « Quelques centicubes de solucamphre, c'était le plus sage. Le pouls va revenir. Il revient déjà. « Puis, la balafre s'efforçant de sourire : « Serait-ce votre ... ? » Elle trôna, hésitant à terminer la question. Mais Jacques, de cette simplicité inimitable qui était le privilège de La Châtelière : « c'est ma concierge. »

« C'est ma concierge. » La dame faillit tomber d'une syncope elle aussi, tandis que la Langouste, rose de nouveau, surgissait peu à peu de la sienne.

- Où que je suis ? Pourquoi qu'on m'a couchée sur la pierre ? C'est donc ici le cimetière ? Je serai morte sans le savoir. Arthur ne m'aura rien dit. Il a eu raison. À quoi ça sert le tracasser les mourants ? Ils auront bien le temps de se rendre compte. Quand on est mort, le plus dur est fait. On est tranquille. On n'a plus à craindre de mourir. Arthur !... Ah ! c'est vous, M'sieur Jacques. C'est bien gentil à vous de remplacer mon crétin d'Arthur. Pourquoi je suis sur la pierre, et pas dessous puisque je suis morte ? C'est la Toussaint, que vous venez me voir ... Vous n'avez

pas oublié la Langouste, comme disait le télégraphiste. Merci, M'sieur Jacques. Penser que vous êtes Vicomte et que vous m'avez menée à la revue autrefois, un matin de quatorze juillet !... Je suis morte, vous voyez. Ça arrive ... Mais je n'oublie pas ...

- Ne vous fatiguez pas à parler, Madame Arthur, disait Jacques. C'est encore le quatorze. Ils n'ont pas fini de défiler.

- Qui ça ? Les hommes ? Je veux voir des hommes. C'était si beau !...

- Ce sont des canons qui défilent, des autochenilles, des chars, des choses laides, qui écrasent, qui tuent, qui font un bruit d'enfer. Le défilé de la mort. Ce n'est plus la peine de crier à la balustrade.

- Voilà ! J'y suis ... Je suis morte en criant : Vive la France !

- Presque la mort d'un héros. Soyez contente. Mais c'est bien mieux. Vous n'êtes pas morte.

- Comment, dit la Langouste en se soulevant. Cette dame-là n'est pas la mort ?

- C'est elle qui vous a sauvée, Madame Arthur ! Vous pouvez dire que vous avez eu de la chance. Puis, à demi tourné vers la dame :

- Je vous remercie, Docteur ! Sans vous, quel aurait été mon embarras !

Le face-à-main était tout à fait inutile. Aux seules manières de Jacques, on accordait le blason de Vicomte. La poudre, le plâtre et la balafre s'essayaient à composer quelque visage, qui n'aurait pas été indigne du blason.

- Ne m'appellez pas Docteur ! Dans ce domaine ... Dans ce domaine (elle sous-entendait qu'il y en avait d'autres, où ce n'était pas de même), je n'ai pas dépassé le grade d'infirmière-major. Ce serait bien peu, sans la conviction d'avoir fait tout son devoir.

- Le devoir n'est que le prétexte de la bonté. La noblesse ne se compte pas au grade ! fit Jacques, qui avait l'oreille exercée aux sous-entendus. La balafre en demeura béante. Jacques enchaîna : Regardez Madame Arthur. Quel feu d'âme !

Elle s'est relevée toute seule. Elle applaudirait encore dix ou quinze heures de défilé au risque d'en mourir à la fin, comme elle est morte.

- Je ne suis pas morte, se défendait la Langouste. Beau pied, bel oeil : me voilà ! Une peinture de gamine, comme avant. C'est tout ce que j'ai, mais je l'ai.

- Vous ne donneriez pas un de vos pieds pour la France, Madame Arthur ?

- Est-ce que les hommes m'aimeraient si je n'avais pas mes pieds ? Je prêterais une main sur les deux ... Et encore ! Il me faut les deux : quand l'une tourne, l'autre tient. Comme pour vous laver vos salopettes, M'sieur Jacques. Je lave les deux.

Le face-à-main, au plus haut, fit un signe vers le seul Jacques. La dame, son sac et son nécessaire, sans rien attendre de tous ces vivants, qui n'étaient même pas certains de mourir pour la France, effaçaient déjà leur incognito dans la pénombre d'un corridor.

Ils revinrent à leur Vaugirard, Jacques aux mille soins, comme il aurait accompagné une princesse.

- Vous êtes bon, M'sieur Jacques lui dit Langouste.

- Bon ou méchant. Je change selon les quartiers ; comme pour ma taille. Vous, vous aimez les hommes vivants ...

- Si je les aime, s'écria-t-elle, se trémoussant et creusant un nid d'amour dans le caoutchouc mousse. Cette dame, qui m'a sauvée, comme vous dites, quand j'étais morte pour la France, elle est bonne aussi ? Elle n'était pas de la police, elle !

- Elle n'avait pas besoin d'en être. Il y a pire que la police, Madame Arthur.

- Pire ! Même de vous, je ne le croirai pas, La police... c'est... la police ... C'est du poulet de poche, que je vous dis ... Pire, n'y a que le Commissaire.

Jacques, un long moment sans rien dire. Puis, entre feu rouge et feu vert quelque part :

- Comme vous dites, Madame Arthur, la police n'est que la police. Pire ? Les Français de France sont pires. Cette dame, le Président, vous ou moi à l'occasion, Arthur.

- Arthur ! qui n'a jamais d'idée ?

- Parce qu'il n'a jamais d'idée. Irma la chienne est moins féroce.

Au 9, entre deux colonnes, Arthur, les bras ouverts.

- Je vous rends Madame Arthur, Arthur ! dit Jacques. Elle était morte pour la France. Morte d'amour ; le cas est rare.

- Morte ! C'est vrai que j'étais morte, à force de gueuler pour les soldats de la République ... Alors, puisque je vis encore, qu'est-ce qu'on fait ?

- On s'embrasse nous deux, dit Jacques, qui embrassa Madame Arthur, une joue, l'autre, puis encore l'une et l'autre, à la mode de Sillé ou de Corbigny.

« Vive la République ! » pleurait Arthur.

À son lavabo, Jacques dix fois rincé et frictionné. « Une lavande pour Monsieur le Vicomte, une !... Que ne ferait un Vicomte pour la République ? »

*

Chapitre XXXIV

Le troisième mari de mistress Smith

« Le quinze menace d'être plus insipide que le quatorze, se disait Jacques. Il l'est. Hier, une revue de 30.000 hommes (le journaliste les a comptés ...); Madame Arthur qui dégringole d'apoplexie patriotique : cela marque une journée ! L'après-midi, je pouvais dormir. Je le devais. À La Châtelière, c'était le seul jour de l'année où Poliche tombait de sommeil et proposait une sieste générale. Même le poulain dormait. Même les abeilles...»

Il avait dormi. Il s'était lassé de dormir sur son lit. Il s'était traîné jusqu'au cinéma. Au « Miramar », on donnait : *Le troisième mari de Mrs Smith*. Jacques, en sortant : « Je ne serai pas le quatrième. J'ai fait ce que j'ai pu pour en voir le moins possible. Même si peu, je n'ai rien vu de plus stupide ! » Et, comme il passait, baillant cela, devant le « Splendid-Gaîté », rue de la Gaîté, il entra, s'endormit, se réveilla. Coups de pistolet, poursuites, enlèvement, châtiment ; les brigands tués, la jolie fille délivrée (il était temps !), les justes avec leurs gros sourcils de justiciers, leur conscience et leur nez d'ivrogne Un vieux film, qui avait du tremblement, de l'évanouissement. On secondait comme on pouvait. À peine si l'on cherchait. Jacques trépignait, encourageait la chevauchée punitive. Un cinéma, celui-là, où l'on ne se gênait pas ! On criait, les uns pour, les autres contre. La plupart pour les justiciers, contre les brigands.

« Aussi ! pensait Jacques, la fille qu'on enlève est toujours jolie. Et si elle était bien laide ? Mais laide, autant que l'était Madame l'Infirmière-Major ... Parole de Vicomte, je serais pour les brigands... » Sur quoi, il avait encore dormi ; et puis il avait déjeuné rue Delambre, à « La Corbeille », un restaurant de célibataires. Il était client. La servante, en l'apercevant : « Salade de harengs. Tournedos béarnaise ! » comme si l'estomac du client ne digérait pas autre chose.

C'est ainsi qu'il était sur son lit, complet azur, à digérer par ordre, tout le reste d'un quinze juillet devant lui, plus insipide encore que le quatorze. On frappe. « Entrez ! » On est entré. Jacques sur son lit, sans bouger ni regarder, au souci de son tournedos.

- Monsieur Lerrand, s'il vous plaît !

- Monsieur Lerrand est en voyage, répond Jacques En Espagne, je ne sais où. Je ne puis dire quand il revient ni s'il revient. Un silence.

- Excusez-moi.

Le bruit d'une porte qui se referme. Mais on frappe aussitôt.

- Entrez !

- S'il vous plaît, Monsieur Jacques de La Châtelière ...

Jacques est debout, son azur-azur impeccable, afin d'alterner le vert tendre et l'azur-azur. La dernière création Dorian Gray garantie, sans un pli, quand on tordrait le tout comme une serpillière. Jacques sans un pli, s'inclinant en cérémonie :

- Que puis-je pour vous, Mademoiselle ?

Elle regarde Jacques entre les cils, une auréole blonde et rebelle en auréole, puis, elle ne regarde plus Jacques, mais la porte, comme si elle voulait rouvrir la porte. Puis de nouveau le regarde et dit :

- J'avais un service à demander à Monsieur Lerrand.

- Si je puis vous rendre le même service... Je sais tout ce qu'il sait. C'est un frère pour moi, comme on dit.

- Peut-être... Toutefois... Monsieur Lerrand, votre ami, exerce un métier ... C'est un ouvrier. Le mot vous blesse ?

- Et pourquoi me blesserait-il ? Par amitié pour mon ami, j'ai appris tout ce qu'il voulait apprendre... Le latin, la grammaire anglaise, la menuiserie, un peu de flûte et de solfège, des rudiments de politesse, les tarots, le catéchisme. On peut faire métier de tout cela. On est toujours ouvrier, si l'on exerce. S'agissait-il d'un service de flûte ou de latin ? Une subtilité de catéchisme, un pied de chaise ou la bonne-aventure ?

- Je ne crois pas aux cartes dit-elle.

- Moi non plus. Mais il paraît qu'il m'arrive de prédire avec une exactitude effroyable.

Elle se promenait à travers l'atelier, moins en visiteuse qu'en promeneuse. Elle tournait un cadre. Elle soulevait un bibelot, bronze ou faïence. Elle considérait longuement une estampe ou une gravure. Elle allait et revenait, de ce pas de nonchalance étudiée qu'elle aurait eu dans la boutique d'un brocanteur.

- Vous réparez un peu tout. Vous êtes une sorte d'artiste. C'est une façon plaisante d'être ouvrier. Vous vivez dans une espèce de musée. Rien ne vous empêche d'imaginer que ces belles choses sont à vous. Et vous avez de très belles choses ici. Cette horloge paysanne, par exemple : quelle sobriété de lignes ! Un meuble qui a de la race...

Jacques, sans sourciller :

- Lerrand saurait vous en dire l'époque et la provenance. Mais nous avons à peu près le même à La Châtelière. Plus racée encore que celle-ci, peut-être. Une Ille-et-Vilaine, fin dix-huitième, l'horlogerie de même. Mon oncle ne laissait à personne le soin de remonter les poids chaque semaine. Et quel soin ! Acheter une telle horloge est un plaisir. Mais l'avoir à soi depuis toujours !..

Comme elle s'arrêtait devant un secrétaire du Directoire le plus pur :

- Lerrand, dit Jacques, n'a pas son pareil, pour tout ce qui concerne les secrétaires. Ils n'ont pas de secret pour lui. L'art de cacher, sans en avoir l'air ! Il ne suffit que d'un peu de patience : le plus secret de ce secret livre son secret. Nous avons été élevés chez les Jésuites, Lerrand et moi. Nous avons profité de leurs leçons.

Les doigts légers de la visiteuse jouaient du tambour sur la tablette Directoire. Sans entendre ni voir, Jacques ouvrit un étui de cigarettes, or et vermeil, et proposa :

- Des américaines à la menthe ? C'est pour dire que l'on fume...

Elle allait répondre : « Je ne fume pas » (elle aurait dû répondre : Je n'ai jamais fumé) mais elle prit une cigarette, d'un geste aussi nonchalant que sa démarche de promeneuse, alluma, fuma, comprit aussitôt ce que cela pouvait ajouter de hauteur et de distance à la nonchalance. La belle fumeuse n'a plus d'autre idée que de repérer, ici ou là un cendrier. On ne dit rien, c'est que l'on fume. Que l'autre parle ! Ou, s'il fume, c'est un silence à deux fumées, aussi longtemps que l'on souhaite protéger le temps du silence.

- Votre ami serait-il luthier ? demanda-t-elle, à sa moitié de cigarette américaine.

- Pourquoi, luthier ?

- Que j'aimerais savoir, dit-elle. Et toucher en m'accompagnant !

Elle prit un de ces quatre ou cinq luths, qui étaient accrochés l'un près de l'autre. D'un pouce élégant elle fit chanter un accord.

- Vous touchez à ravir, dit Jacques. Puis s'approchant des luths :

- Ce ne sont pas des luths pour qu'il les répare. Mon ami n'est pas luthier. Amoureux de luths plutôt, et de tous ces vieux instruments : par-dessus tout de viole, Basse de viole, Viole d'amour.. Parce qu'ils ont de si beaux noms ! Que je comprends mon ami ! Faute de pouvoir jouer lui-même, il achète quand il trouve. Des luths, surtout. Il les entasse dans une armoire. Ceux-ci qui sont accrochés, ne sont que des luths de fabrication moderne, que des amis lui ont rapportés de Souabe ou du Tyrol. On a remis le luth à la mode, dans ces pays là. Ce qu'il préfère, c'est un luth d'autrefois, qui garde le secret de nos airs d'autrefois.

Elle raccrocha le luth de Souabe ou du Tyrol parmi les autres.

- Une cigarette ?

- Volontiers.

C'était s'accorder le temps d'une cigarette, à rêver dans la fumée, sans rien dire. Elle revoit, caressant de ses doigts fins, le secrétaire Directoire, aussi doux à caresser qu'une figure de Sphinge, dans la nuit, au parfum des lys. Regardant le secrétaire, sans regarder Jacques :

- Monsieur Lerrand, dit-elle, je m'excuse d'avoir besoin de vos services.

- Je suis à votre service dit Jacques.

- Je vous remercie. Où donc avais-je la tête, en vous écoutant, l'autre jour ? Vous expliquiez mon secrétaire de si bonne grâce que j'aurais dû comprendre et retentir. Il me semblait que j'avais compris. Je n'ai rien retenu. C'est donc que je n'avais pas compris. J'ouvre tous les tiroirs, sauf un. J'y passerais mes nuits. Au dernier tiroir, chaque fois, je me désespère, Il ne cède pas. Ce n'est qu'un tiroir vide, sans doute. Cependant, je m'irrite et je me désespère.

- Vous avez raison, dit Jacques. C'est la résistance qui irrite, et qu'il faut vaincre. Je suis à vos ordres. Descendons. Aucun outil se m'est nécessaire. Je vous le disais : tout est dans la combinaison. Je me souviens de la combinaison. Profitez-en. En Espagne ou n'importe où, bientôt je suis un homme qui voyage. Mon ami La Châtelière habitera mon atelier. Un garçon fier, plein de préjugés entiché de sa noblesse, Vicomte de je ne sais plus quoi, un château, des terres, des collines, des chasses. Un haut seigneur, comme est votre grand-père. Tout à craindre. Mais de Jacques Lerrand, vous n'avez rien à craindre. Un ouvrier plus qu'un artiste. Marchez devant. Je vous suis. Vous êtes ma clientèle. On sourit à la clientèle.

Elle cessa de caresser le secrétaire Directoire, sourit et marcha devant.

Nestor ouvrit. Un costume gris, aux épaules olympiques, enflait sa poitrine derrière Nestor.

- Cher grand-père ! Quel bonheur ! Vous n'êtes pas encore sorti ! Que je vous présente notre voisin : Monsieur Jacques de La Châtelière ! Auriez-vous un moment ? Monsieur de La Châtelière est fou de luths, violes de et tous les instruments de jadis. C'est un amateur qui sait aimer. Je ne voulais lui demander qu'un conseil, sur le petit secrétaire de ma chambre, qui est capricieux comme un page, car je me doutais bien qu'il devait y avoir des secrétaires de cette fabrique là à La Châtelière, mais nous fûmes entraînés du secrétaire à l'épinette, du clavecin au luth ! Ah ! Quel amoureux des luths ! De quelle fièvre il en parle ! Un vrai poème !

Elle battait des ailes comme sa mère, l'oiseau de soie ; la même voix de tête, irrésistible. Ils étaient déjà dans le salon, sous le Gilles. Jacques se défendait d'être autre chose qu'un très modeste amateur, Liliane sautait d'un fauteuil à l'autre.

- Votre bisaïeul et mon aïeul étaient ensemble à Mayence auprès du Roi, disait le Colonel. Nos antiquités ont les mêmes assises. Noble sang ne se dément pas. Je ne suis pas surpris que vous aimiez le luth ... Non ! Vous ne me retardez nullement. Je n'allais qu'au ministère ... Ils se passeront de moi. Puis, debout, familier et solennel :

- Alors, Liliane, tu crois que nous pouvons montrer sans honte à un amateur éclairé notre collection de rien du tout ?

Jacques protesta de nouveau qu'il n'avait pas tant de lumières ...

- Peuh ! fit le Colonel. La modestie est inscrite à votre blason. Je n'ignore rien de vos origines. Qui donc fut plus modeste que Du Guesclin, qui mérita de partager le tombeau de nos rois ?

Liliane et Gilles, le souffle suspendu, à la révélation de du Guesclin. À côté du Gilles, une porte haute, à double battant, donnait dans un salon en rotonde qui doublait pour ainsi dire le salon. Une galerie de bois doré, de la porte à la porte ; de part et d'autre, une loge à treillage, pour ne rien perdre d'un concert sans être vu. Les cariatides, qui soutenaient les corniches, avaient trop de longueur pour n'être que des anges. Le plafond était de glaces, en caissons. Le dallage de marbre, noir et rose. Sous la galerie, un panneau de glace, l'autre peint, et ainsi à la suite des vitrines basses le long des peintures et des glaces.

- Quelle simplicité ! s'écria Jacques. Que de merveille.

Pontaincourt se tira son doigt. Il n'osait dire à haute voix, mais se disait : « Le sang ! Celui qui ne se dément pas ! Pas un sang qui ne coule

que depuis Louis-Philippe. Avoir dit d'abord : simplicité ! Merveille ensuite, qui ne vaudraient rien sans la simplicité de l'ordonnance ... Voilà du jugement, comme il ne s'en trouvait qu'en France ...» Il fit le tour, sous les galeries, de son pas de plus Colonel.

- Les peintures sont de qui vous voulez ... Watteau ? Pensez-vous qu'elles soient de Watteau ?

- Cela me surprendrait, répondit Jacques. Je ne reconnais pas la manière. Bergeries et badineries : ce sont des sujets qui ne sont pas à Watteau plus qu'aux autres. Mais qu'importe la signature ? La peinture a la vivacité de la fresque, une fraîcheur d'improvisation, quelque chose de franc et de rustique, comme des fleurs qui sentent leur jardin de campagne. Pontaincourt exultait. « Tu entends, Liliane ? »

Liliane se souvenait que Demazure n'avait pas un instant hésité à se prononcer pour Watteau. Tout était de Watteau, même l'or des corniches et des grillages. Et de quel nez d'assurance il se prononçait ! Pontaincourt mordillait son semblant de moustache, se disant que Louis-Philippe, c'était déjà la décadence et la République.

- Liliane, mon enfant, éclaire-nous les vitrines .

Dans les vitrines doucement illuminées, les velours bleu de roi, quelques uns sur velours pourpre, les luths de jadis irradiaient comme des nacres.

- Oh ! s'écria Jacques. Un luth anglais !

Et il expliqua à Liliane (Monsieur de Pontaincourt devait savoir ce détail amusant des moeurs) comment en Angleterre, chez les coiffeurs, il y avait des luths pendus que l'on dépendait, et qui savait, jouait pour tromper l'attente.

- Bravo ! ponctua Le Colonel. Reconnaître un luth anglais ! Malpeste ! Vous êtes amateur, La Châtelière !

- Mon oncle avait quelques luths, à La Châtelière, dit Jacques. Mais rien de comparable aux trésors que je vois dans ces vitrines.

- N'allez pas imaginer une collection, dit le Colonel. Ce ne sont que des luths de famille. Celui qui jouait a laissé son instrument. La vitrine n'est que pour les protéger de la poussière.

- Je le pensais ainsi, dit Jacques. C'est votre salon de musique, où ceux qui ne reviendront plus auraient tant de joie à retrouver leur luth ... C'était leur coeur ; ce l'est encore mieux que les tableaux de famille qui ne contiennent que de la cendre. Si l'on frôle les cordes, c'est un peu de leur coeur qui chante.

Monsieur de Pontaincourt à la dérobée s'en moucha d'émotion. Quelle différence avec Louis-Philippe (ou Demazure..) Cela venait du coeur, sans éloquence. Cela respirait librement, comme l'herbe des pe-

louses, après l'orage, ou les tilleuls de la Saint-Jean. Monsieur Maurras, dans ses chroniques les meilleures, ne disait jamais si juste. Il se travaillait à dire. Ce qu'il faut dire n'a pas besoin d'être travaillé. Dire que l'on respire ? Ce n'est pas la peine, si l'on respire. Le Colonel ne s'en tirait même plus le doigt. Il avait envie de dire : « Liliane ! Liliane ! » Mais si Liliane sentait, comme on sent l'herbe des pelouses ou les tilleuls, à quoi bon l'avertir ? Et si Liliane ne sentait pas la différence entre Louis-Philippe et les tilleuls, qui l'avertirait de la différence ?

Le Colonel, qui s'était mouché, venait de faire quelque chose que jamais il n'avait cru possible de faire pour personne. Il avait ouvert une vitrine, il avait pieusement retiré un luth, qui était un coeur autrefois. Il lut une date et la fit lire : 1694. « La Folie, dit-il, doit dater de cette année-là. J'ai lu cette date sur une pierre, parmi les cuirasses, les casques et les panaches. C'est la date d'un coeur ; heureux ou malheureux, qui pourra dire ? Ce coeur chantait, voici son luth. »

Pontaincourt déposa le luth sur le coeur de Jacques. C'était un luth théorbé, au double de ses cordes.

- Le beau luth ! dit Jacques. Comme il épouse le corps... Comme il fait corps ! Que jouer sur ce coeur ? Un garçon d'aujourd'hui, s'il jouait son coeur, ferait craquer toutes les cordes. D'abord l'accorder, ce n'est pas une petite affaire.

Jacques prit tout son temps pour accorder.

- Vous êtes un peu plus qu'un amateur, remarqua le Colonel.

- Le plus difficile est d'accorder, et fixer le ton où l'on accorde. Choisir le ton, car on ne peut changer. Nous autres, nous passons d'un ton à l'autre. Le passage est notre musique. Aimer, ne plus aimer, se délivrer de l'amour pour encore aimer, c'est notre amour. Un Luth ne chantait que l'amour fidèle, celui qui vit et qui meurt sans changer de ton.

Afin d'accorder plus à l'aise, il s'était assis sur une banquette, du même bois doré que les galeries, une jambe longue, l'autre repliée, le buste droit, la tête un peu tournée, d'un regard sans fadeur, les deux bras très souples, une main tendant et fixant les cordes ; l'autre, du pouce, essayait les accords. « Je reconnais, se disait Liliane, qu'il n'a pas les mains d'un menuisier. » Le Colonel, émerveillé :

- Il ne vous manque qu'un chapeau à plumes, mon cher, un rabat et des manchettes de dentelles ! Vous êtes Damon jouant de l'Angélique !

- Je ne suis qu'un amateur, répétait Jacques. À la flûte, parfois, j'arrive à me contenter. J'avais la voix juste, à la tribune du collège. Je l'aurais peut-être encore. Cela ne fait pas un musicien.

D'accords en accords, l'air devenait un air, bourrée, tambourin ou gavotte, mais Jacques n'achevait rien. Il préludait ! Promesses, doutes, vapeurs ; syncopes, contretemps, arpèges lents ou rapides, tout s'animait, tout retombait, comme on laisserait tomber des perles, sans le souci de les ramasser.

- Soyons sérieux, dit-il. Allemande, Courante, Sarabande : c'est un air de Jean Marin...

- Bravo ! s'écria le Colonel. Jean Marin, c'est de la musique !

À chaque mouvement, le Colonel opinait, le sourcil levé, comme pour dire : Liliane ! Liliane ! Car, vraiment, il n'y avait rien d'autre à dire. Quelle variété dans les temps et dans les rythmes ! La Sarabande, au plus grave, après l'Allemande et la Courante, développa son ordre liturgique. - Ce Marin ! soupirait le Colonel. Et vous dites que vous n'êtes qu'un amateur ? Mais vous jouez cela d'instinct, comme si vous aviez écrit la musique !

- Marin ! Marin ! fit Jacques, en riant. Moi aussi je suis marin, car j'ai servi dans la marine !

C'était si gai, si bon enfant, que Pontaincourt ne s'offusqua point. Liliane préparait une moue d'archiduchesse, mais sourit et défit sa moue, entendant le rire franc de son grand-père (« S'il le prenait sur ce ton-là ! N'empêche ... Le parapluie de Demazure, qui n'était que Louis-Philippe, n'aurait jamais risqué de ces gamineries ... »).

- Comment avez-vous découvert Marin ? interrogeait le Colonel. Ce n'est même pas un nom, sous leur damnée République ...

- Par hasard ! répondait Jacques. On s'amourache d'un luth. On cherche des oeuvres. On retient des noms.

Jacques ne pouvait pas conter (c'était trop long !) qu'Ilse, un jour, dare-dare, avait grimpé quatre étages, un luth dans ses bras, comme un poupon. Un cadeau de l'ogresse bavaroise ! C'était son luth de jeune ogresse, ses amours : une ogresse aussi a son printemps d'amour. Amours et luth, elle avait fait un beau paquet du tout, quelques friandises avec, songeant que l'enfant bien-aimée en était peut-être à la saison de ses amours. Une ogresse devine ces choses-là, à distance. Le Professeur Moser fut professeur de luth comme il l'était de tout instrument. Il montra comme il faut s'y prendre, la façon d'accorder, de se tenir, de toucher, la

main prompt, sans rien toucher de superflu, ce que c'était que la tablature, le luth simple et le théorbé : enfin tout un cours, de cette érudition libre et chaleureuse, qui était celle de Moser quand il était le professeur de sa fille ; Jacques toujours ému de retrouver dans le sabir l'humeur de son oncle Poliche. « Comme si vous n'aviez jamais entendu de luth ! s'écriait Moser. Et cet air de basse, dans la *Passion selon Saint-Jean*, ce n'est pas un luth qui l'accompagne ?.. À votre tour, Jacques ... Plus droit ! Le manche moins dressé ! La dignité sans la raideur ... Il a de l'oreille, ce garçon-là. Dix ans de travail, il jouerait passablement... » Quand le professeur, certains dimanches, disait à Ilse : « Va donc te promener avec Jacques. J'ai trop de travail pour bouger d'ici. » Jacques emportait le luth. Sur l'herbe de quelque clairière, au bois de Verrière ou à Meudon, Ilse chantait, Jacques égrenait les arpèges.

- Ce que nous faisons Bavière ! disait Ilse. J'ai envie de te coudre des flots de rubans.

- Non merci ! mademoiselle Bavière ... répliquait Jacques. J'aurais l'air fin, sous tes rubans !

Voilà comment on s'amourache d'un luth jusqu'à devenir, en s'en défendant, une manière de collectionneur.

Jacques s'était levé après la Sarabande ; il allait rendre le luth au Colonel, mais il se rassit, et de nouveau accorda le luth, comme il était nécessaire, un luth aussi précieux que celui-là ne tenant pas longtemps l'accord. - Vous permettez, mon Colonel ?

S'il permettait ! Il aurait supplié, plutôt. « N'est-ce pas, Liliane ? » Liliane, sans répondre, se contenta de regarder le joueur de luth, de ce regard sous les cils qui faisait dire à Nestor : « Regarde-t-elle jamais quelqu'un ? » Jacques, avant de jouer :

- Je ne connais pas l'auteur. La musique doit être fort ancienne.

À peine Jacques préludait-il, le regard de Liliane se demanda sous les cils : « Où donc ai-je entendu cette musique-là ? » Si Liliane avait regardé son grand-père, elle aurait vu un visage d'extase, tout ce que peut exprimer de jubilation céleste le visage d'un Colonel. Il est vrai que Jacques jouait cela à l'angélique, comme on disait jadis. C'était une aubade, par l'allégresse, presque une marche ; une sérénade aussi, qui avait de la langueur et de la mélancolie malgré la vivacité, un mélange piquant de glorieux, du pompeux et du tendre, comme si le coeur se reprochait d'être si tendre et se fardait de gloire, une nostalgie de tendresse sous une bravoure d'apparat. La pièce était assez brève et se terminait par des accords

plaqués qui contrastaient avec la fluidité de tout le reste. Un tendre qui déchire et qui se déchire parce qu'il est trop tendre, un coeur qui se ferme, une retraite soudaine et brutale. Mais Jacques adoucit la brutalité des derniers accords, ce qui les rendait plus poignants, en leur ajoutant du secret et comme une retenue de hauteur et de politesse. Le Colonel aurait voulu crier sa joie, son admiration, sa gratitude. Il cherchait des mots. Hélas !... Des mots !... Il ne sut que s'écrier : « Liliane ! Liliane ! Tu as reconnu, j'espère !... Mais c'est mon chant préféré, celui que je fredonne toujours. Voyons, Liliane ... *Tu crois à beau soleil* ... Le Colonel était ivre, de son *Beau Soleil*, du luth, de Jacques. Il serrait les mains de Jacques, comme si Jacques avait sauvé Liliane des flammes ou de la noyade. Quand il eut replacé le luth dans la vitrine, il reprit les mains de Jacques.

- Je ne trouve pas de mots. Les mots ! Peuh ! Il n'y en a jamais quand il faudrait en avoir. Je copierai pour vous les paroles de cet air, qui à vrai dire est une marche et que vous n'avez pas joué tout à fait comme une marche.

Mais c'était justement cela le plus beau. Jacques était le cher voisin ; intime, il ne tiendrait qu'à lui, et déjà invité pour le lundi 17. « Non. Ne refusez pas. Des familiers, rien que des familiers. Sans aucun protocole. Entre soi. Il y aura de la jeunesse. Un ami de Liliane, un garçon fort bien, que les études n'ont point gâtée ... Je serai content de vous présenter.» Encore les mains, encore du mon cher, du mon cher La Châtelière. « Liliane, dit le Colonel, quand on est La Châtelière, jouer du luth comme notre cher voisin, cela doit sembler tout naturel... » Enfin, après congratulations, Nestor, solennellement, pour reconduire.

Jacques reconduit, ne pensant à rien, descendit le boulevard Pasteur, pour se dégourdir. Il fredonnait *Beau Soleil*, comme aurait fredonné le Colonel. Passant devant un cinéma, il entra, sans même consulter l'affiche. « Prochainement...sur cet écran... » On finissait la présentation du prochain film. Des jambes, beaucoup de jambes, comme il en faut quand on veut montrer que parmi tant de femmes qui ont de belles jambes, la vedette les a plus belles, incomparablement. Ces jambes-là dansaient sans tête. Qui désirait voir aussi la tête, viendrait au film. On avait dû présenter la tête sans les jambes, au commencement. Un film étourdissant, éblouissant : *L'Ensorceleuse*, avec SOPHIE PONTAINCOURT. (lettres énormes, une à une, sur l'écran, à fond de jambes.) Jacques sourit. La rencontre était plaisante. « Ce Pontaincourt d'écran est un tout autre Pontaincourt » se dit Jacques. Puis il s'endormit. Au titre du grand

film, se réveillant à demi : « Ah ! non ! non ! Qu'elle se débrouille avec ses maris, Mistress Smith ! Si elle en capture un troisième, tant mieux pour elle. Je lui ai déjà dit que je ne posais pas ma candidature.» Il dérangea dix ou vingt dormeurs et sortit. « Cette manie que j'ai, d'entrer au cinéma sans lire l'affiche ! »

*

Chapitre XXXV

L'Apocalypse

- Et, tu sais, disait Marka, si les jambes te plaisent, n'hésite pas. Ce n'est pas parce que j'ai plus ou moins mêlé les miennes à ces jambes-là ... Entre amis ! Notre amitié n'en serait que plus solide. Je ne suis pas jaloux, moi ! La jalousie n'est pas un sentiment planétaire. Un jaloux n'est qu'une brute, un fauve, l'ancêtre mal rasé de l'homme d'après-demain, qui sera l'homme. Nous ne sommes pas encore tout à fait des hommes, Blanchonval ! Je me rase trois fois par jour. Eh bien ! Ce sont mes préjugés que je rase, en me rasant. Dis, Blanchonval, as-tu surpris le moindre mouvement de jalousie en moi, après votre nuit ? Pas un frisson de jalousie. Pas un tremblement de brosse ni de moustache. J'étais moi ! Et pourtant, j'espère bien qu'elle a été une nuit dont on se souvient, votre nuit ! Sinon, tout serait à recommencer ! J'appelle cela des exercices d'émancipation pour le progrès de l'espèce humaine. Je suis un idéaliste et je n'en rougis pas.

Ils étaient seuls encore, tous les deux, dans l'aquarium. Blanchonval ne répondait pas ; Marka ne laissait jamais un instant pour répondre.

- Très bien, ton pyjama, continuait Marka. Quand je dis : tenue de soirée, le pyjama ... il faut comprendre ! Je veux dire : variations sur le pyjama. Ce n'est que pour l'unité des costumes. L'unité, voilà une idée qui est planétaire !... Comme on fixerait un thème, Colorado ou Polynésie. Il y a des imbéciles qui arriveront en pyjamas. Je déteste les imbéciles !

Le pyjama de Blanchonval était un smoking très protocolaire que la soie légère faisait pyjama.

- Je n'ai pas inventé beaucoup ... murmura Blanchonval.

- Est-ce que te inventes ? rugit Marka. Tu es l'ordre, toi ; la convenance. Si tu n'étais pas mon contraire, aurais-je de l'amitié pour toi ?... Ne t'inquiète pas. Nous aurons le désordre et l'inconvenance ...

On entendit un chœur de voix dans l'antichambre.

- Et moi qui ne suis pas encore en pyjama ! Une surprise, mon pyjama... Maman ! Esther ! Un rasoir ! Mon pyjama !

Avant de s'enfuir, Marka ouvrit un tiroir :

- Tiens ! Des extenseurs ! Amuse-toi à tirer sur les ficelles. Cela vient directement de Suède. Ne tire pas trop. Tu les casserais. Elles font partie de mon numéro !

Aristide, en s'enfuyant, eut un regard de tigre, à la dérobée. Blanchonval était si naïvement stupéfait que le tigre en miaula de plaisir :

- J'ai de l'amitié pour toi, Blanchonval !

L'aquarium groupe après groupe, s'emplissait de pyjamas. Des japonais d'origine introduisaient sans mot dire et désignaient les salons. Depuis des années, on jasait de ces soirées planétaires. Elles avaient leurs légendes. Des orgies, disaient les uns. Des sauteries de rien du tout, disaient les autres. De la mascarade dans le mauvais goût de l'internat ou des Beaux-Arts! Une ruse pour se dispenser de recevoir, comme Marka aurait dû recevoir !... Les rares initiés, ceux qui avouaient, ajoutaient au scandale par leurs mines et leurs mystères. « Qu'il m'invite, s'il ose ! Je refuse. » C'était la commune voix. On ne risquait pas grand chose à cet héroïque refus ; à part quelques compagnons de catch ou de piscine, il était constant qu'Aristide Marka n'invitait personne. Et puis, tout à coup, ce monstre de fourreur qui invite, qui invite ! Comme si l'on allait accepter ses invitations ! « Vous acceptez ? Vous irez en pyjama ?... Il est vrai qu'il y a pyjama et pyjama ... Vous me donnez une idée ... Si j'acceptais, on verrait ce que peut être un pyjama. Si je m'en mêle ... Mais il est peu probable que j'accepte ... »

Bref, vers dix heures du soir, il y avait foule, sur le trottoir du boulevard Raspail, à s'ébahir de ce Tout-Paris nippon, ou tout comme, que l'illustre fourreur costumait à sa fantaisie. « Je les ferai grouiller dans l'aquarium » avait dit Marka à Madame Esther. Les arrivants demandaient : « Et Marka ? » L'aquarium grouillait déjà ; Marka était toujours invisible.

De petits orchestres, ça et là. Des lumières étudiées. Impossible d'affirmer d'où venait la lumière, d'où la musique. C'était peut-être le saxo-ténor qui irradiait des cercles verts et mauves. On flottait plus qu'on

ne marchait dans un milieu indéfinissable, qui était langueur, pénombre rose, tiédeur citron, avec des remous de fraîcheur montagnarde et des ruisseaux d'harmonica. Les couleurs, les parfums, les musiques souriaient du même sourire, et tous les arrivants dès qu'ils arrivaient ; celui des Japonais sans doute, bronze et sourire, qui s'empressaient, qui proposaient, sirops, apéritifs, cocktails ; on avait beau répondre par les noms les plus baroques, en toutes les langues, ces magiciens comprenaient tout, apportaient tout. « Vous m'aviez dit que vous n'accepteriez pas... - Je ne suis venu que pour mon pyjama ...»

De vrai, c'était comme un concours de pyjamas, du cocasse au grave, du plaisant au bouffon. Un tragédien d'écran sinon de tragédie, superbe dans la pourpre d'un pyjama brodé d'or, parcourait les salles, sa tête au-dessus des têtes, composant le rictus de la fatuité tragique au sourire planétaire. À chaque salle, il s'écriait :

- Où sont les voyous ? Marka m'avait promis des voyous. Sommes-nous chez Marka ? J'ai dû me tromper d'étage ... Et le harem de Caucasia ? Marka m'avait promis des Caucasiennes ...

Un haut-parleur se gratta la gorge. « Allô ! Allô ! » Et le tragédien, dont le succès, d'une salle à l'autre, poussait la verve, gratta sa gorge lui aussi et haut-parla, de sa tête au-dessus des têtes.

- Allô ! Allô ! fit le tragédien. Ici, New York ! C'est Aristide Marka qui vous parle de New York.

On applaudit. On susurra. Quel artiste, ce tragédien ! Et qui aurait joué la tragédie, si on la jouait encore !

Le haut-parleur, le véritable, se gratta de nouveau, s'érailla perdit la voix, tonitrua d'une voix énorme qui, à la rigueur, aurait pu être la voix de Dieu, mais non pas assurément celle d'un homme. On se bouchait les oreilles à la voix de Dieu. Par bonheur, Dieu régla sa voix, la modéra, et la voix de Dieu (qui l'est cru ?), une belle et chaude basse, était celle de Marka, qui disait :

- Ici Aristide le voyou, dont le tragédien le plus habile ne saurait contrefaire la voix. Bonsoir au tragédien ! Bonsoir à tous ! Je ne suis pas à New York ; je suis boulevard Raspail, chez moi !

Applaudissements redoublés, tumultes. Le tragédien déclama : « Une basse non pareille ! Un grand tragédien, s'il avait voulu. » Et perfide, sur un autre ton, seulement pour les voisins et voisines : « J'oubliais. Il paraît qu'il est plus fourré que ses fourrures. Une horreur ! La Muse tragique recrute plutôt chez les imberbes. Le voyez-vous en Hippolyte, notre fourreur ! Ou en Tarzan ! Le cinéma surtout a des exigences : Le gros plan ne pardonne pas...»

On fit taire le tragédien pour écouter Marka ; tous, le nez au plafond, comme si Marka devait descendre des corniches.

- Toujours aussi grossier, cet Aristide !... Voilà ce que vous pensez. Aristide où es-tu ? Que fais-tu ? Et les risettes, le baise-main et les courbettes ? Tu as des devoirs, puisque tu reçois !... Non, mes amis. Vous retardez de quelques siècles. J'invente. Je suis planétaire. Je suis à la pointe. Puisque vous êtes ici chez vous, vous y recevoir serait de l'indélicatesse. Tout est à vous ! Emportez tout, si cela vous chante ! Le moindre regard vous persuadera que j'ai accumulé des merveilles pour vous. Pas un guéridon, pas un tabouret qui ne soient signés de mon excellent ami Léviathan ! Et aux murs ...

Les murs étaient aussi nus que des écrans. Pas même une photographie de *La Source* ou de *La Cruche*.

- Aux murs ! Vous êtes des connaisseurs, vous reconnaissez vous-mêmes. La dame si peu couverte, une peau de rose blanche ... Mais c'est un Goya ! Et il y en a d'autres ! Les Rembrandt sont de Rembrandt, les Utrillo d'Utrillo. Je fournirai, si l'on désire, toutes les pièces justificatives. Les murs sont un peu encombrés ; cela fait bric-à-brac ; je m'en excuse. On ne saurait trop offrir, et j'offre tout. Je distribue ; je me débarrasse ; j'abandonne. J'entre délibérément dans le planétaire.

On accepta de rire, comme on avait accepté de venir. On attendait. Marka, s'il invitait, n'était pas homme à se contenter de l'ordinaire. Les cinq ou six buffets n'étaient certes pas des buffets ordinaires. S'il n'y avait point de Goya aux murs, nul doute pourtant que ce fût Marka qui avait imaginé ces « natures mortes », où le pâtissier-glacier-confiseur avait reproduit, formes et couleurs, quelques unes des plus célèbres « natures mortes » de Braque ou de Picasso. Et même, pour s'asseoir, on trouvait, aux bars, de ces chaises titubantes, qui étaient des arabesques plus que des chaises, mais qui étaient toutefois des chaises où l'on pouvait s'asseoir. Elles eussent donné le vertige Monsieur Léviathan. Des tables et des pichets sur les tables, du même génie cubiste que les chaises, mais la table n'ondulait qu'en apparence et le pichet versait à boire en vrai pichet. Par moquerie, au milieu des mandarines et des pastèques à la Juan-Gris, un Sacré-Coeur gonflait sa meringue, chaque dôme de ce campanile surmonté d'un minuscule chou au caramel. Une Tour Eiffel, pistache et sucre filé, s'illuminait périodiquement d'une gloire électrique, le blason à deux chevrons d'abord, puis le nom de Citroën en majesté.

« Amusant !... Amusant !... » murmurait, à lèvres mâles ou femelles, le Théâtre ou le Cinéma ; car presque tout le Cinéma, ce soir-là, rencontrait une délégation du Théâtre, un peu du Sport aussi, nez écrasés, genoux mobiles, épaules de muscles garanties sans épaulettes, pour pimenter et pour effrayer. Le grossier Aristide, comme il disait, s'était plu à

tout organiser, jusqu'aux détails. Blanchonval, admirateur farouche, se glissait d'un groupe à l'autre et glanait tant de sottises au passage, qu'il ressemblait à quelque Pierrot, sa chandelle morte.

- Savez-vous ce que je viens d'apprendre ? minaudait un grand garçon assez fille, attentif à montrer ses dents, qui lui faisaient un charme irrésistible, il paraît que ces trucs fondants, au buffet, qui n'ont même plus de formes, ces espèces de gâteaux en praline, c'est de l'art moderne ; cela vaut des millions ! Ce que les gens sont bêtes ! Marka en remplit des bateaux et il les vend en Amérique. C'est un malin, Marka ...

Le garçon, ses belles dents à l'étalage, sourit d'un sourire de magazine, au plus offrant, entre une dame d'un certain âge et un bellâtre corpulent, qui jouait depuis ses vingt ans les Archiducs d'Autriche et les princes romantiques.

Si le garçon avait vu de quel regard le regarda cette vraie princesse, un peu essoufflée, qui arrivait en retard, dame et princesse du moins par le regard ! Mais la presse était telle dans l'aquarium que nul encore n'avait remarqué la princesse.

Dans l'ascenseur, qu'elles avaient pris ensemble, seule une autre invitée l'avait entièrement observée. Ses prévenances discrètes, une sorte de respect à peine sensible dans la politesse mais qui était du respect. Elle s'effaça, ouvrant la porte à la princesse, qui sortit de l'ascenseur en princesse, un merci de la tête, et s'envola. L'autre prit son temps, comme quelqu'un qui réfléchit, se mordit la lèvre, sourit à son pyjama qui était moins un pyjama, sinon l'étoffe, que l'uniforme réglementaire d'un mousse de marine, entre noir et bleu comme est le bleu marine. À son aise en uniforme, à croire qu'elle se costumait ainsi tous les jours. Le japonais, qui s'était cassé en deux à la princesse, sourit au pyjama de marine sans s'incliner.

Soudain, la voix de Marka, à la toute puissance des haut-parleurs :

- Le Nord n'est pas le Sud ! Le Sud n'est pas le Nord !

On s'esclaffa. Le fourreur s'était-il converti à la doctrine de La Palice ?

- Choisissez du Sud ou du Nord ! dit encore la voix. Choisir ! Ce n'est que pour vous apprendre. Un jour, si vous aviez à choisir ?

Et partout des Japonais surgirent, bronze et sourire, comme s'ils surgissaient du parquet, porteurs de pancartes, les unes Sud, les autres Nord.

- Il fait si chaud que je choisis le Nord, dit le grand garçon. La dame mûre, le bellâtre et le garçon suivirent donc un Japonais à pan-

carte Nord.

- Où nous conduit-on ? disait la dame. Que j'aurais peur si je n'avais pas deux hommes pour me défendre !

Après des tours et des détours, les amateurs de Nord parvinrent à une espèce d'antichambre, où l'on s'entassa.

- Ce n'est pas le Nord. C'est l'équateur ! s'écria le garçon ; et rit au bellâtre, à la dame, à soi, d'avoir tant d'esprit.

Au fond de l'antichambre, deux ou trois marches, par où l'on montait sur une scène de théâtre ; un jeu de rideaux qui frémissaient, qui s'éclairaient de vert de mauve, de citron (c'était les mêmes couleurs dans toutes les salles), et, devant le rideau, un ours à muselière exécutait sa parade d'ours, dansait, se dandinait, envoyait de petits baisers. Le tragédien pourpre, quand il vit l'ours : « Bravo, Marka ! Bravo ! », d'un bravo très haut, les mains ostensiblement, comme on applaudit un soir de première. En commentaire : « Je vous jure que c'est Aristide au naturel, Mesdames. L'ours est muselé : son baiser n'est pas à craindre. Il se contentera de vous étouffer dans sa fourrure !.. » L'ours, indifférent au commentaire, prit un bâton et frappa trois coups.

Les rideaux troussés, la salle obscure, la scène apparut dans une lumière boréale, qui faisait à peu près tout le décor. De chaque côté, des blancs de glace en pyramide ; on aurait juré que c'était de la glace ... On s'aperçut qu'une cloison de verre isolait la scène, quand l'ours ouvrit une porte dans la cloison et la referma, rejoignant d'autres ours sur la scène que l'on prit d'abord pour des ours, parce qu'ils dansaient et se dandinaient en ours. Quels danseurs, ces ours ! La gradation était ménagée avec tant d'adresse, de la danse d'ours à la danse, que l'on hésitait encore à l'instant où les danseurs, s'arrachant la tête, saluèrent en vrais danseurs, le museau d'une main, l'autre aux petits baisers. Au milieu des danseurs, l'ours de la parade n'était qu'un ours, lui ; il continuait à se dandiner en ours, à envoyer ses baisers d'ours. Le bon ours que c'était là ! On ne lui marchandait point les rires et les bravos, Le numéro terminé, il restait planté sur la scène, le cou raide, saluant du museau, d'un salut mécanique qui redoubla les rires.

Cependant, les ours danseurs étaient revenus sur scène, tout à fait danseurs, entrechats et pointes, esquimaux de ballet, toques de fourrure, de la fourrure partout ; mais porter des fourrures en homme, c'est tout à fait autre chose qu'être un ours dans sa fourrure, comme était l'ours. L'archiduc romantique et la dame de son âge étaient engourdis du même plaisir à regarder les entrechats des esquimaux. Tout à coup :

- Ça ! Qu'on m'enlève ma peau d'ours, dit l'ours. Moi non plus, je ne suis pas l'ours que l'on pense.

En un clin d'oeil à son ordre, les esquimaux toujours danseurs lui déboutonnèrent sa peau d'ours, et, quand ils l'eurent débarrassé du museau et de la muselière :

- C'est moi, l'ours Aristide ! dit Aristide. D'un geste gracieux, il ouvrit la porte transparente dans la cloison de verre. Entrez, je vous en prie, Mesdames et Messieurs ! C'est ici la république libre des esquimaux libres ! Entrez ! Vous y serez libres. C'est une aubaine. La liberté ! Partout on en parle, mais qui vous la donne ? Moi, Marka, je vous la donne. À une seule condition : ne pas prendre froid ! Et contre le froid, tout est permis, le catch, la boxe, la danse, l'amour. Eux, ont choisi la danse : dansez si la danse vous plaît ; faites l'amour, si vous préférez. Je répète que vous êtes libres. Mais si vous redoutez les entorses, ou si quelque pudeur de jolies jambes, comme il y en a, bien que les jolies jambes soient assez rares... Mais les jambes de premier plan, devant les autres, on se dit, en les voyant, qu'il n'y en a pas. On ne leur demande pas de sauter, de définir l'équilibre, de tourner de plus en plus vite. Quelle preuve ou quelle performance exiger d'une déesse, quand il est si clair qu'elle est déesse, à seulement contempler des jambes ?

C'est ainsi qu'ils contemplaient, l'archiduc, la dame, le tragédien, tous, même le mousse de marine au dernier rang. Un désir leur montait dans l'âme de se prosterner, de jeter des fleurs, de dire cérémonieusement : « Madame » sans regarder plus haut que les jambes. Même ils admiraient le galbe, comme d'une tige ou d'une amphore, avant de se dire que c'était des jambes. C'était un triomphe pur, comme celui de l'art ; plus pur que l'art, car il reste toujours de l'impur dans une statue qui est Diane ou qui est Apollon, une langueur, une gracilité dans la grâce, on ne sait quoi qui se penche, qui cherche ou qui s'abandonne, une complaisance, l'impudeur de la pudeur, le mouvement sans mouvement, qui s'approche et qui désire le désir. Les jambes, au-dessus d'une foule émerveillée, avaient l'innocence de l'Eden au premier matin. Le Saint Père, ou de sa part, l'évêque archevêque, attentif comme il l'était aux signes les plus discrets de la grâce, les auraient bénis, en souvenir des jambes d'Eve avant la faute. Un collant noir, en jersey de soie naturelle, collait si étroitement à la peau que tout était présent et sensible, muscles et fossettes sous le collant noir, et cette soie aurait eu de quoi troubler ; mais, par bonheur le collant était fendu de la cheville au genou et laissait voir la jambe nue qui était si blanche, si pure, d'une telle soie de paradis que cela innocentait le collant noir.

À cette blancheur, le tragédien, d'une inspiration subite, s'écria : « C'est elle ! » et comme en écho, la clameur d'une foule : « C'est elle

! » Le mousse du dernier rang se contenta de sourire. « Il leur en a fallu du temps pour la reconnaître ! » se dit le mousse.

Et qui donc aurait osé porter ce petit chapeau à trois cornes, une émeraude entre chaque, un vrai chapeau de diable et qui n'avait plus rien de diabolique parce que c'était elle qui le portait ? La cape de velours noir, les gants d'un velours noir serré, qui gantait au-dessous du coude du même noir du même diable que le collant et les trois cornes, était-ce pour se moquer du diable ou pour l'honorer ? Au moindre frisson de la cape que retenait une autre émeraude, ou du filet des gants, ou du jersey collant, la candeur partout d'une Eve immaculée filtrait ou jaillissait du velours ou de la soie. L'Eve était-elle la prisonnière du Diable ? Pour se rassurer, le regard n'avait qu'à revenir à ses jambes, les deux pieds divinement égaux, sans ce mélange de bouc qui est la marque de Méphisto. On voulut voir, on voulut toucher, et ce fut une ruée vers elle.

Le tragédien bondit ; dans sa fougue il aurait brisé la cloison de verre. On escaladait ; on poussait, on repoussait ; on hurlait : « Ne poussez pas, c'est honteux ! Moi d'abord ! Chacun son tour ! » La dame d'une main humide avait saisi le pyjama de l'archiduc et murmurait au pyjama : « Je sue ! C'est un signe. Je ne sue que pour le beau. Je n'ai rien vu d'aussi beau que ces jambes.... » Elle s'emparait de la deuxième marche, quand l'archiduc tomba de la troisième, comme on tomberait d'un toit ; l'archiduc, la dame humide, le garçon et d'autres filles, en avalanche. C'était la faute du tragédien qui, sans avertir, avait reculé d'extase, soufflant de tout son souffle un Oh! d'extase. Et malgré l'avalanche, le flux et le reflux, la bousculade, ce Oh! domina, amplifié de tous les Oh ! de la même extase. Les bousculés, les bousculants, les vociférateurs, les provocateurs, les dames et les messieurs de vapeur, tous, comme enchantés et réconciliés par l'enchantement, soutenaient, perpétuaient le Oh !

À peine la paroi de verre franchie, elle avait lancé la cape du Diable à Marka qui fit une révérence. Le dos que l'on vit valait une révérence. Oh ! quel dos ! De haut en bas, tout partout, où le dos est dos, ce n'était qu'un dos qui ne trichait pas, qui se laissait voir ; rien de plus simple. Mais la perfection n'est-elle pas toujours ce qu'il y a de plus simple ? De marbre il aurait été moins beau.

Il n'aurait pas frémi non plus comme il se mit à frémir dès qu'elle eut lancé la cape. Un frémissement bref puis le dos se crispa, saisi d'une crampe de tout le dos, figé et comme gelé dans cette crampe, puis trembla d'un tremblement fou, à craindre que la folie du tremblement ne ravagea la simple, la noble harmonie, comme un tremblement de terre détruit et ravage. Mais ce ne fut qu'un instant de désordre. On put voir ce dos se ressaisir, se dompter, rétablir son ordre dans le désordre, imposer au tremblement l'harmonie, la noblesse, se gouverner, sauver l'honneur. Le

tremblement devint mouvement comme si les talons ou les genoux de la danseuse obéissaient les premiers à la règle de la danse, puis les épaules, les reins ; et tout le grand corps peu à peu dansa sur place d'abord, pour se dénouer, pour se conquérir, pour effacer la crampe, qui est révolte et qui est laideur, la raideur, qui est peur, qui est déjà le froid de la mort, l'horreur et le désespoir. Ce fut une victoire, et ce fut beau. On continuait le Oh ! mais ce n'était plus tout à fait le même. Le tragédien roula le sien en orage, au-dessus des autres. Un peu jaloux peut-être, il admirait mieux qu'un autre qu'un dos put avoir plus de noblesse et d'esprit qu'un visage. L'archiduc, la dame moite, le jeune homme soupçonnaient qu'il y aurait eu quelque chose à comprendre, que le tragédien semblait comprendre. Ils admiraient de bon coeur, sans savoir au juste quoi. Ils avaient vu si souvent ces jambes, ce dos, au music hall ou au cinéma ! Ils se hâtèrent d'applaudir après les Oh ! cela dispensait de réfléchir. Le tragédien dit, en passant : « Quelle danseuse ! » et l'archiduc la regardant qui dansait à présent parmi les esquimaux danseurs :

- Les autres ne sont que des ours à côté d'elle.

- Maintenant, elle danse comme on danse, reprit le tragédien. Mais tout à l'heure, quand elle nous tournait le dos, avant qu'elle danse, quelle danseuse ! Que c'était beau ! Je connais un jeune voyou de Belleville, un arménien qui danse ainsi, mais seulement quand il est ivre.

Puis le regard au loin, par dessus les têtes :

- À propos, Marka m'avait promis des voyous. Où sont les voyous ? et s'en alla.

- Toujours des paradoxes, siffla l'archiduc.

Le garçon aux belles dents sourit de toutes ses dents ; c'était sa façon de conjurer les tempêtes.

- N'empêche ! dit-il. Pour la question du froid elle est championne ! Elle devrait plonger du pont de la Tournelle, à la Noël. Elle gagnerait la coupe....

À cette idée du froid, la dame se réveilla, comme si on l'aspergeait d'eau glacée.

- Je déteste le froid ! Et tout à coup : Mais j'y pense !... C'était donc de froid qu'elle tremblait ? C'est épouvantable ! Je croyais que c'était son numéro, qu'elle grelottait d'amour. Ah ! Cher ! Le tremblement de l'amour, quand il vous prend ! Excentrique, son numéro ; mais bouleversant, j'étais bouleversé : vous avez vu... Je ruisselais de sueur. Cela dépassait le beau ! Et bien si j'avais su qu'elle grelottait de froid...

Le garçon, de ses lèvres molles :

- Au pôle Nord, il ne doit pas faire chaud .

Elle eut un regard d'aigle.

- Allez-y à votre pôle, chers ! congeler s'il vous plaît ! Je ne force personne. J'aime la chaleur, moi. La chaleur, c'est presque l'amour.

Les deux chers suivirent la dame, qui répétait :

- Marka est fou. C'est un homme dangereux, un cruel. Les voilà qui disent qu'il joue les ex-danseurs et son ami le tragédien, autre fou, comme il est fou de tirer sur ses ficelles ! Ma parole ! Il va se faire éclater le coeur...

- Pour une fois il serait tragique, dit le jeune homme.

Le mot n'était pas de lui mais d'une illustre tragédienne que l'on redoutait pour son esprit et dont on colportait les mots. L'archiduc fut si content du mot qu'il prit le garçon rougissant par l'épaule. « En route vers le Sud ! L'expédition ne sera pas facile. » Il fallait résister à la houle de tous ceux qui désiraient des extenseurs et que la basse de Marka attirait et troublait comme l'eut fait le chant des sirènes. « Tendez ou vous mourrez de froid ! »

Victorieuse enfin de la houle, « quand je vous dis que cet homme est dangereux, fit la dame, moi qui m'enrhume pour un courant d'air !... »

Ceux qui avaient suivi les pancartes sud, ignoraient tout de l'apparition des jambes, de l'extase et de la nuée boréale. Ils cuisaient, ils fondaient dans une sorte de serre immense, où des lianes, d'un mur à l'autre, balançaient des perruches bleues ou jaunes. Le terrible Marka avait inventé de chauffer cette serre comme si la neige obstruait le boulevard Raspail. Quand les sudistes y arrivèrent, en procession derrière les pancartes, d'énormes ventilateurs et des jets d'eau aux quatre coins, mêlaient si judicieusement fraîcheur et chaleur qu'on se réjouissait de la chaleur. Un tango préludait à l'orchestre, il ne paraissait point fabuleux de danser et l'on dansa. Les perruches volaient de liane en liane. La musique aidant, on ne s'aperçut point que les ventilateurs s'étaient arrêtés l'un après l'autre, que les perruches s'étaient endormies de chaleur et certes personne n'aurait soupçonné que l'eau des jets d'eau n'était plus de l'eau glacée mais de l'eau chaude. Les couples de danseurs s'affaissaient sur des nattes, sur des sofas, aussi stupides que des perruches. Il roulait des parfums lourds qui insinuaient un désir de sieste et d'amour. Les nouveaux arrivants s'écroulaient l'un après l'autre, après un vague essai de tango. Les japonais offraient des éventails, mais à peine avait-on le courage de s'éventer. Et comment résister à l'envie d'entrouvrir le pyjama, fut-il de la soie la plus légère, voir de s'en défaire ? La lumière, d'abord alternativement mauve et citron, à temps égaux, n'était plus qu'un crépuscule mauve, avec des brusques éclats de citron, le mauve de plus en plus perfide et crépusculaire. Ce serait bientôt la nuit des tropiques, balayée d'éclairs. Des torses nus ça et là semblaient des torses d'or. Le

premier qui avait osé était une espèce de géant roux, en pyjama roux, qui fut un superbe Jupiter, le torse du même roux que sa veste de pyjama quand il eut ôté sa veste. D'une voix merveilleusement instrumentale, il avait psalmodié cette étrange déclaration avant d'ôter : « Un vêtement ce n'est jamais que de la couleur. Couleur de soie ou de peau, où donc est la différence, si la couleur est la même ? »

La déclaration était si persuasive que le jeune homme aux belles dents qui l'entendit, se débarrassa de sa veste sans plus attendre, bien que son pyjama fut tourterelle et son torse d'ivoire rose. Ni la dame ni l'archiduc ne s'en étonnèrent. Cette chaleur musquée était un peu sorcière. La logique cédait. Tout devenait possible. La dame en était à rêver que si elle avait l'audace d'ouvrir sa veste, son torse en serait aussi ferme qu'un bois des îles. Un éclair de citron dans la nuit mauve lui rendit le sens de justesse : on pouvait compter sur la nuit mais il était convenable de surseoir. Autant de paresse et de lenteur aux esprits qu'aux éventails. Les sudistes se doutaient-ils seulement que ce tango, que l'orchestre reprend pour la vingtième fois, est un arrangement de Mozart en tango ? Une cape noire est peut-être seule à le savoir. Quelle idée de garder une cape de velours noir ? Mais nul n'a remarqué cette cape quand elle s'est posée sur le pouf un peu à l'écart. Il fait trop chaud. Le tragédien lui-même arrivant du pôle a donné de la voix, daignant offrir à l'admiration tropicale un torse d'ailleurs illustre, ni roux ni rose, et nul ne l'a remarqué.

À l'écart près du pouf, un mousse de marine s'est assis en tailleur un éventail à la main.

- Voulez-vous un éventail ? demande le mousse à la cape noire.

Entre capes et tricornes de diable un visage de princesse à sourit.

- Ou plutôt que je vous évente ! reprend le mousse, vous êtes si belle ! Et le mousse de cette aile d'éventail évente la belle. La princesse malgré l'uniforme réglementaire ne se trompe pas à la main qui l'évente. L'hommage à la beauté quand il vient d'une femme, et sincère comme paraît celui-là, c'est le comble de l'hommage. Mozart sous le travesti du tango se charge de développer l'hommage. Le mousse, après Mozart :

- Je vous aime et je vous déteste. Cette aile dont je vous évente est-elle l'amour ou bien la haine ?

- Pourquoi la haine, dit la princesse, tout au délice du léger vent de l'aile. On peut aimer sans connaître. Pour haïr, il faut connaître. Me connaissez-vous ?

- Assez pour que j'hésite entre vous haïr ou vous aimer.

L'orchestre revient à son Mozart qui dit exactement cela même car Mozart brésilien serait encore Mozart.

- Si vous hésitez, dit la Princesse, choisissez l'amour. J'aime que l'on m'aime. Et le mousse tout bas :

- Je ne veux que vous aimer.

Au bout d'un autre tango, encore plus bas :

- J'ai mes raisons de vous aimer.

Pour réveiller les assoupis ou pour se réveiller lui-même l'orchestre laissa son Mozart-tango pour un tango-tango brésilien du Brésil qui avait du rythme à son oeil noir, du désespoir sans désespoir, un nostalgique à fendre l'âme.

- Si l'on dansait ? proposa la cape noire. Mais la princesse debout, et le mousse :

- Je fais un bien pitre cavalier, dit le mousse, et toutes deux l'une à l'autre de se rire.

- Cavalière ou cavalier ! dit la Princesse.

- Je serai donc votre cavalière, dit le mousse.

Deux ou trois tangos de ce tango-tango, pour ne rien dire ou pour beaucoup se dire, quoi de plus favorable qu'un tango qui n'a rien à dire de son oeil noir et noirci plus que noir ? Se délassant de quelques tangos, le même à la suite du même, elles avaient sans doute beaucoup dit. Ce que disait la Princesse, elle le disait moins au mousse qu'à elle-même.

- Une auréole ? disait-elle, des cheveux rebelles ? Ce sont mes cheveux en auréole. Et cette façon de regarder qui ne regarde personne ? Ma façon à moi. Ce doit être elle puisque c'est moi. Ma fille, après tout, ne peut être que ma fille. Belle puisqu'il paraît que je suis belle, que j'ai des jambes qui sont des jambes. Ils le disent ! Marka dit que je suis un dos. C'est une idée de Marka, comme il en a. Je le connais assez mal mon dos.

L'orchestre de nouveau jouait son travesti de Mozart, tristesse et sourire.

- Je ne connais pas non plus ma fille. Est-ce que je tiens à la connaître ? Ma fille ?... Au parloir de L'Espérance ce n'était que cette sottise de pensionnaire qui n'osait embrasser que ma voilette !

Un instant, elle regarda et sourit, cavalier devant sa cavalière ; puis changeant de ton très vite :

- Je vous remercie, dit-elle. Retenez, à tout hasard : Jasmin

43 45.

Un vol de cape et déjà le japonais de l'ascenseur saluait la cape et les jambes. Le mousse, assis sur le pouf, aussi rêveur qu'un vrai mousse qui rêve de sa Bretagne à l'autre bout du monde.

Relevant la tête, elle vit Blanchonval, respectueux du silence et de la rêverie comme il était naturel à Blanchonval.

- Vous vous amusez autant que moi, je pense, dit Blanchonval.

- Sommes-nous ici pour nous amuser, répondit la rêveuse. Marka s'amuse mais les autres ?

Les autres qui étaient beaucoup de torsos dans la nuit mauve presque tous les hommes, et déjà des tentatives à demi parmi les femmes, tous plus ou moins vautrés, langueur et licence équatoriales. Soudain la voix du tragédien les redressa :

- Alerte, cria le tragédien, Marka est en chasse ! Il s'annonce par l'odeur comme un lion...

Du polaire au tropical, c'était Marka, un semblant de pyjama tropical par décence. « Eh bien ! qu'il chasse ! » soupira la dame aux flanc poli de l'archiduc. Ce n'était que petite chasse, sans déploiement de cérémonie royale. À peine si Marka humait de loin, apparaissant, disparaissant. Il ne rugissait pas, il ne ronronnait pas ; un fauve inquiet plus qu'un fauve chasseur ; les sudistes vaguement redressés bientôt alanguis de leur langueur puis vautrés. La nuit n'était plus que du mauve sans reflet citron. Tous les couples flairés et dénombrés aux confins de la nuit, près de l'orchestre, il ne restait plus que ce couple hors de langueurs, un pyjama-smoking debout devant un pompon de mousse sur un pouf.

- Toujours ensemble ! gronda le fauve, l'amour est libre. Amusez-vous, les enfants, frottez-vous. Vous avez raison.

- On s'amuse comme on peut, répliqua le mousse. Pour se frotter, on se frotte. N'est-ce pas Blanchonval ?

Le fauve retroussa ses babines.

- Et les jambes ? Qu'avez-vous fait des jambes ?

- Blanchonval doit avoir les siennes, répondit le mousse, voici les miennes ! Et aussi lestes qu'une danseuse étoile leva une jambe puis l'autre jusqu'aux babines ; Blanchonval comme encombré de ses jambes l'air d'un coupable.

- Il ne s'agit pas des vôtres, mes doux amis, gardez-les, vous en avez trop besoin.

- J'ai compris, s'écria le mousse, les jambes, celles qui sautent à l'échelon planétaire, music-hall ou cinéma, va comme je te danse ! Et se remit à lever ses jambes, l'une l'autre, dans une ferveur de danse.

- Moi aussi je danse !... on croirait que je danse... ce n'est pas vrai. Comment danserais-je ? Je n'ai point de jambes. Comme Blanchonval qui n'a que des jambes de pyjama. Lui c'est bien clair.

Et le mousse sans peur aucune, nez et pompon dressé vers le buste de fauve, à mêler le souffle au souffle, se passa et repassa l'index sous son nez « uit ! uit ! uit ! » soufflait le mousse en passant et repassant.

- C'est du langage de planétaire, tu comprends le planétaire, cher Aristide... ou alors qui le comprendra ?

- Je comprends quoi ?

- L'oiseau qui a des ailes s'envole. Celle qui est oiseau s'envole. On peut avoir des jambes si les jambes sont plus commodes. Les jambes planétaires cela vaut des ailes. Le japonais de l'ascenseur saura peut-être te dire si les jambes se sont envolées pour Oslo ou pour Calcutta, si les jambes l'ont dit. J'en doute. La planète est si petite ou planétaire qu'il serait mesquin de dire vers où, quand on s'envole...et puis Paris n'est pas moins grand que la planète. Il est si facile d'y brouiller les pistes...

Aristide soufflant ne soufflait que de rage, le souffle plus éloquent qu'un discours. Catherine tordait le pyjama d'Aristide ; puis étouffant sa voix dans la fourrure de son fauve, ses lèvres contre le coeur :

- Écoute Aristide. Je suis jalouse, autant que tu serais jaloux de l'ami Blanchonval ; mais cela n'a pas d'importance. Si tu peux saisis-les au vol ces jambes ! et même si tu penses les avoir perdues moi je les retrouve. Je ferai cela par amour de toi... Mais écoute, écoute ! Mes jambes à moi sauront te suivre si tu pars. Les autres, les planétaires ! elles ne sont pas du tout planétaires. Tu ne les arracheras pas... pas plus que tu n'arracherais d'un seul coup tous les platanes, tous les tilleuls de France. Elles ont leur race, qui n'est pas la tienne. Si nous avons la guerre comme ils le disent, elles seront infirmières dans un hôpital, ou sous les obus, car je n'ai pas de mépris pour la race de ces jambes ; je la connais bien. Ils sauront souffrir, mais ils ne savent pas que toi tu sais, ce que je sais. Ils n'ont pas à craindre ce que nous pouvons craindre.

Cela fut dit si bas, que même si les sudistes n'avaient pas été ces hébétés de chaleur et de langueur, personne n'aurait pris garde à cette sorte de corps à corps. D'ailleurs, qui aurait mis un nom sur le petit mousse à boucles sombres. Sans doute c'était quelque danseuse anonyme, du Moulin Rouge ou du Maillol, puisqu'elle levait si haut les jambes. Blanchonval s'était détourné par délicatesse. Quand il se retourna, le fauve souriait d'un sourire qui était si doux qu'on oubliait les babines et la fourrure. Des babines de fauve n'auraient pas pu sourire ou dire ce que disait au mousse les lèvres de Marka presque sans bouger.

- Petite soeur, mon jardin à moi, ma fantaisie à moi, c'est donc toi qui m'a volé le coeur ? Tes joues ont la couleur de la grenade mûre. Tes yeux sont des colombes. Ne crains rien. Du sommet du Senir

ou de l'Hermon où les lions ont leur tanière, de là-haut nous pourrions regarder sans craindre !

Blanchonval douta de ses oreilles. Quoi ! Le célèbre amateur de peinture était aussi un amateur de poèmes ? Et quelle grâce, quelle tendresse dans la façon de dire ! Sans compter que le poème (quel poème ?) avait tout l'air d'être un poème d'amour. Il était peut-être indiscret d'entendre, malgré toute l'amitié que Marka disait qu'il avait pour Blanchonval. Mais Catherine sans se soucier de Blanchonval :

- Des nuits et des nuits j'ai cherché. Je ne t'ai pas trouvé. Les gardes non plus ; ils n'avaient rien vu. Et tout à coup je t'ai trouvé. Et je t'ai saisi. Et je ne te lâcherai jamais plus.

Elle aussi, quel talent de tragédienne ! Blanchonval béat, sur un pied, le pyjama-smoking tressaillant et miroitant : « Bravo ! Félicitations ! » on peut toujours féliciter, sans savoir exactement de quoi, du serment d'amour qui n'était peut-être que le poème, ou le talent à dire le poème.

- Alors, ce Blanchonval, rugit Marka, sensible à la poésie planétaire ce garçon là ? Et pourquoi pas ? ce n'est pas à nous seulement, Catherinette, ce que nous chantons là. C'est à tout le monde. Domaine publique, sans droit d'auteur ; traduction libre en tout pays, Russie aussi et Allemagne...

Marka répéta : « l'Allemagne » un peu solennel, songeur comme Blanchonval ne l'avait jamais vu. Puis l'index au cou de Blanchonval :

- Tordrais-tu le coup d'une colombe parce qu'elle roucoule ? Il n'y a rien de plus horripilant qu'une colombe, une tourterelle, un pigeon, si tu préfères. C'est aussi bête que l'amour quand il roucoule Blanchonval !

Blanchonval ne sentait aucun désir de meurtre envers le peuple des colombes. Il attendait une explication. Mais Marka plus obscure qu'un poète se contenta de dire :

- À Iéna ou à Fribourg, si Herman ou si Blanchonval dit à Dorothée ma colombe ou même mon pigeon nous avons gagné, Catherinette ! donc nous gagnerons ! J'allais dire : l'éternel gagnera ! Mais Blanchonval me prendrait pour un curé. Curés et pasteurs nous ont tout pris, même l'Éternel !

Blanchonval plissa son front. S'il avait su qu'il s'engageait jusqu'à l'Éternel, en félicitant, il n'aurait pas félicité. L'Éternel c'est de la politique et Blanchonval pour toute politique se méfiait de la politique.

- Si je comprends bien, dit-il, ce poète si touchant, si frais, que vous récitiez à deux, c'est de la poésie... folklorique...

- Voyez-vous ça s'écria Marka. Blanchonval le méconnu ! Et moi, je lui disais qu'il n'inventait pas ! Mille pardons ! Folklorique est une invention admirable ! Quel diplomate ferait ce Blanchonval !

- Il me semble que je connais ce poète dit Blanchonval.

- Ce n'est pas absolument impossible fit Marka. Les français n'ont pas la fibre poétique, mais ce livre là, qui n'a eu de prix à aucun concours, fut un succès de librairie, le plus grand peut-être même en France. Le livre par excellence ! Oh ! pas de quoi s'échauffer la tête... ce n'est qu'un pot pourri de proverbes et de lieux communs. Touchant comme dit encore notre Blanchonval ; apocryphe et folklorique ! Ma colombe... ce n'est que villageois de son village... j'ai des amis qui donneraient tout ce fatras pour dix lignes de Montesquieu.

Puis il disparut dans l'ombre mauve qui n'était plus qu'à peine un mur de mauve dans de l'ombre. Le regard le mieux exercé n'était plus capable de distinguer les avec et les sans, vestes de pyjamas ou pyjamas. Pour ménager le retour des pudeurs, l'un après l'autre ventilateurs se ranimèrent, l'eau des jets d'eau se fit moins chaude puis glacée. Une fraîcheur de petit matin reboutonna les plus intrépides, les plus endurcis. Les musiciens du tango-tango qui ne jouaient plus qu'en sourdine, retrouvèrent opportunément de la vigueur au moment où le mauve devint du mauve qui n'était plus de l'ombre, et peu à peu mauves et citrons à temps égaux. On dansa. Les japonais distribuèrent de certains bouillons bouillants que l'on jugea fort agréables. On annonça qu'un en-cas était servi par petites tables dans cette salle aux murs nus, meubles Lévitane, où la voix de Marka avait salué ses hôtes et partagé des collections imaginaires. Les sudistes qui refluaient de leur sud furent assez surpris de constater que les pyjamas du nord étaient aussi froissés que ceux du sud. « On étouffait dans ce nord » disaient les nordistes, et les autres : sans les bouillons japonais nous étions gelés. » Il y avait du mystère partout et des sourires qui n'allaient pas plus avant dans les confidences. Homards et salades russes, tartes à l'orange, on aurait dit que le menu de l'en-cas avait été dicté par le Colonel de Pontaincourt. Cela contrastait avec le Juan-Gris Melba ou le clafoutis pointilliste de l'accueil, les barquettes Picasso ou les Braques aux amandines. C'est que le soir on entra dans un rêve et l'on approchait de la sortie. On en était aux propos du bout des dents, autour des tartes quand il se fit un fracas d'apocalypse, du tocsin à grandes volées, des hurlements de sirène, la salle tout à coup dans l'obscurité. On sauta, on hurla. Le tragédien hurla son Oh le plus tragique. Même le géant roux sauta mais comme on saute au commandement du commandant dans la marine norvégienne. Blanchonval et Catherinette épargnés, car ils savaient tout : que c'était et que ce n'était pas la fin du monde, que ce fracas d'écroulement et de torpilles n'était pas l'écroulement de Montparnasse sous les torpilles, que ce n'était qu'une idée de Marka (encore une !) charivaris et cinéma. Par un ingénieux dispositif, sur tous les murs à la fois, les couleurs d'abord, qui n'étaient

d'abord que des couleurs ternes et mêlées comme si des couleurs, ruisselaient sur les murs ; puis un kaléidoscope d'innombrables couleurs vertes et vives, qui éclataient qui tournoyaient, des trajectoires, des soleils, une vibration d'une profusion à donner le vertige. Et, succédant au fracas des torpilles, le strident, le fracassant d'une musique barbare qui était pourtant de la musique. Tous les convives de l'en-cas disaient ou pensaient comme la Langouste l'aurait dit : « Ça alors ! » Ce qui fulgurait, ce qui échappait à toute forme, cela se groupa, se stabilisa. Des cubes devinrent des tours, l'éblouissement de toute couleur qui s'était immobilisé en triangle devint une aile, comme celle d'un ange, des flocons furent une barbe d'argent dans le ciel, un océan de verre roula ses vagues de verre, et tantôt c'était un rouleau où quelque chose était écrit, qui se déroulait et s'enroulait, et c'était de nouveau l'océan. Le barbare de la musique n'était plus que du moderne un peu barbare, mélodieux parfois dans le barbare. Une voix très pure chanta, un chant sans parole, qui chantait le bonheur d'être une voix qui chante. Peut-être ce visage sur le mur à côté de l'aile, toute une longue robe à ceinture d'or du visage jusqu'à la mer, était-il ce que chantait la voix si pure. Des visages, des chevelures, des vieillards sur des trônes autour d'un trône, un trône colossal, et sur ce trône une majesté qui n'était qu'une lumière en majesté sans aucune forme ; et quand la lumière prit une forme, celle d'un homme, la voix chantait : « je suis l'alpha et l'oméga ! » À ces premières paroles de la voix ce fut un grouillement d'êtres de toutes les formes, humaines, bestiales ou minérales, des navires sur les océans, des villes qui poussaient comme des plantes magiques, des architectures célestes, des chœurs d'anges qui chantaient au balcon du ciel. « Bravo » cria le tragédien de son bravo de gala. Et comme par miracle, on reconnut le tragédien parmi les figures, lui-même sur les murs, entre un arménien de Belleville et un ange, puis le géant roux, puis les jambes et le dos de ces jambes qui dansaient à la gloire d'une dame à califourchon sur une bête, une dame aussi nue qu'une dame peut l'être, sans un soupçon de pyjama. Ce fut un jeu de reconnaître et de vouloir à toute force reconnaître ; par exemple, l'homme lumière en majesté sur son trône était-il oui ou non Marka, comme s'entêtait à le soutenir le jeune homme au torse rose ? La barbe d'argent empêchait de bien reconnaître. Ce n'était qu'une ressemblance en gros, et de race pour ainsi dire, comme un homme ressemble à son dieu. Cela n'était pas aussi sûr que pour l'ange à cheval, précédant toute une cavalerie d'anges, qui était, à n'en pas douter, le roi des belges. On se dérida à ces gloires quotidiennes. Plusieurs affirmaient qu'ils reconnaissaient la dame nue qui était manifestement anonyme. Elle chevauchait sa grosse bête, avec des minauderies d'écuyère, un miroir à bouts de bras, où elle ne se regardait pas. La bête n'était qu'une mécanique qui tirait une langue

rouge à dimensions de drapeau, la laissait pendre et l'avalait. La musique commentait la dame et la bête, la langue ou le miroir, les jambes ou le roi des belges, mystique quand il fallait, altière ou coquine ; évasive à cette langue que la bête avait tirée, qui s'étalait comme une bannière, le rouge largement timbré de la croix gammée. Et la bête qui ne se décidait pas à ravalier sa langue et la croix ! Toujours cette langue pendante, sa majesté sur son trône déclama comme un récitant.

- Je vous dis que c'est Marka, disait le jeune homme. Vous reconnaissez sa voix....

- Malheur, malheur ! Voici l'heure ! Ceux du nord ont eu chaud ; ceux du sud ont eu froid. Êtes-vous chauds ? Êtes-vous froids ? Tièdes, je le crains. Les tièdes sont les pires. Froids ou chauds, il vous faut choisir. La bête ne ravalera point sa langue. Je parle par image. C'est une vieille habitude de famille. Excusez-moi. La bête celle de l'Apocalypse ! Vous savez bien qui je veux dire... Ma famille aussi, quand je dis ma famille.....

Le jeune homme touchant le coude du grand roux :

- N'avais-je pas raison ? Dieu, c'est Marka...

- Mais le feu n'est pas une image. La langue de la bête assombrira le monde. Elle est feu. Attendez-vous l'ardeur de ce feu ? Aurez-vous le courage ou la pudeur de le porter contre la bête ? Que les prophètes prophétisent ! Voici les nouveaux archanges cavaliers.

Sans aucune transition d'orchestre, tocsins, sirènes, le fracas des torpilles et de l'écroulement ; sur les murs de la salle, d'Amérique, de France ou d'Angleterre, les escadrilles ! Les derniers grignoteurs de tarte en perdirent le goût de la tarte.

- Quel goujat ! dit l'archiduc, est-ce une façon de recevoir ? Un simple documentaire ! Du trucage ! J'ai vu tirer ce film, l'année dernière, quand j'étais de service à l'état-major... S'il lui plaît de se déguiser en dieu des armées, c'est son affaire ! Heureusement il y a des amis de la paix, patience ! Quand il sera l'heure, comme il dit, ils décrocheront leurs carabines et nous expédieront proprement ce fauve ... S'il ne s'est pas sauvé de l'autre côté de la planète !... Pour quelques banquiers interdits de séjour, quel vacarme ! Veut-il nous faire croire que l'Allemagne est un repaire d'assassins ! J'ai plusieurs amis dans les jeunesses hitlériennes. Je ne parle pas à la légère. Il nous faudrait beaucoup de garçons comme cela dans notre pauvre France.

Les sirènes et les tocsins s'étaient tus. Sur les murs, on voyait des escadrilles volant très haut au-dessus des campagnes tranquilles, des flocons, comme un peu de la barbe de Dieu, autour des escadrilles. Parfois une feuille d'argent se détachait de là-haut et tombait comme les feuilles tombent.

- Qu'est-ce donc qui tombe ? demanda le jeune homme au géant de Norvège ?

- Dans leurs cercueils d'argent des hommes tombent. Ces deux ou trois bulles blanches, des heureux qui ont pu sauter en parachute. Les autres ! comptez ! on a le temps de compter, du ciel à la terre. Eux aussi ont le temps. Le géant ferma les yeux comme s'il souffrait d'une blessure. Des jeunes hommes, dit-il, ce qu'il y a de plus beau au monde.

Aux petites tables, la surprise épuisée, on se retrouvait de l'appétit pour de la tarte ou du homard. Marka sans déguiser sa voix :

- Un jour, vous ne me verrez plus ! Un jour, qui sait, je serai peut-être cette trace d'argent sur le ciel, au-dessus du Pecq ou de Saint Germain, ce jouet de papier d'argent, si peu de choses, à mon humble poste de radio ou de photographe plus haut que le mont Sémir, où les lions ont leur tanière, plus dangereux qu'un lion ; aussi vulnérable qu'un cerf-volant. Si je tombe ne vous souvenez pas de moi.

On revit un instant la bête et l'écuyère, le roi des belges, la lumière en majesté, puis un grand triangle de toutes les couleurs avant le tourbillon et le chaos des couleurs. Une voix seule, pour finir, si haut dans le ciel, si pure qu'elle en était indifférente. Elle n'avait pas fini de chanter que ce fut du tango-tango de toute part, en battant des mains. L'archiduc le premier à réclamer tango-tango. Le géant roux la main pétrissant l'épaule d'un pyjama froissé sur un torse d'ivoire rose :

- Patrick, disait le géant, un nom que j'adore ! C'est la Norvège. Je me nomme Erick. Voulez-vous danser ? J'aime danser mais je n'aime pas le tango ; c'est d'un vulgaire !... Quand on se nomme Patrick ou Erick, on ne danse pas un tango. Venez plutôt chez moi Patrick. J'ai du gin incomparable que je reçois directement de Norvège.

Au petit jour, Marka sur la couchette du navire, serrant éperdument sa Catherine :

- Mon jardin à moi, ma colombe à moi, je n'ai jamais eu de jardin, je n'ai jamais vu de colombe. Ce sont des mots pour moi. Et pourtant c'est vrai que tu es mon jardin et ma colombe. Comment partirais-je si je ne partais pas avec toi ?

Dans l'épaisseur de la fourrure il sentit des lèvres qui lui enfonçaient les lèvres jusqu'à son cœur.

*

Chapitre XXXVI

La poule

Ce matin-là, qui était le 19, Jacques n'aurait pu dire combien de jours depuis le 14. C'était Ilse qui chaque jour tournait une feuille, au bloc-notes de l'atelier. Il avait accroché trois ou quatre papiers aux murs pour ne point manquer ce 17 au soir, où il devait dîner chez le Colonel. Et encore un 17 entre les cordes d'un luth, un autre sur l'étiquette de la bouteille de lavande. Tout le 16 et presque jusqu'au soir du 17, il avait interrogé les pompistes, les garçons de café, Arthur, la chienne, le Professeur Moser, la marchande de Journaux ou de tabac. « Sommes-nous le 17 ? » Le 17, vers 7 heures du soir il allait se promener sans savoir où, quand, par chance, il rencontra Arthur et l'interrogea.

- Bien sûr que nous le sommes, répondit Arthur. Et même que vous m'aviez chargé de frapper chez vous à 7 heures et que je grouillais pour ne pas être en retard.

- Merci, Arthur. Ça tombe bien. Je ne savais pas quoi faire de ma soirée.

En règle avec sa conscience de Vicomte, qui n'avait pas le droit d'oublier une invitation de Vidame, dès le lendemain du dîner chez le Colonel, Jacques se contenta de la date du 12, qui était celle du bloc-notes et le resterait, jusqu'au retour d'Ilse. Quand Moser lui avait dit qu'Ilse

pensait être de retour le 31, Jacques avait levé les bras au ciel : « Le 31 ! Autant dire l'année prochaine... Il avait retenu ce 31, qui n'était rien de précis pour lui, qui était aussi loin de lui que l'année prochaine. C'est du propre ! se répétait-il, en tournant dans son atelier. Le 31 ! Me jouer un tour pareil ... Elle est idiote. Et moi, qu'est-ce que je vais faire d'ici le 31 ? Je m'ennuie. J'ai horreur de m'ennuyer. »

Il disait à la bouteille de lavande, à la rampe de l'escalier, au paillasson du Professeur : « Je m'ennuie. » Ce n'était pas l'ouvrage qui manquait, mais le cœur à l'ouvrage. Quand il songeait à tant de travaux en retard, aux promesses qu'il avait données, à ceux qui attendraient, il tranchait : « Pas avant le 31. » Il avait failli clouer une pancarte à sa porte : « Fermé pour cause d'ennui », Mais il n'avait rien écrit, rien cloué, parce qu'il s'ennuyait. Il n'avait pas le courage de rester chez lui plus de dix minutes. Il descendait, il remontait. Sans la 402 Coach, luisante et noire, son beau jouet, il aurait fini par être malade, comme on peut être malade d'ennui.

Heureusement, le beau jouet l'amusait toujours. Il n'avait pas encore cherché un garage dans le quartier, afin de garder au plus près son jouet et de l'avoir à toute heure à sa disposition. Le passage Alexandre, au moins jusqu'au 31, lui servait de garage à ciel ouvert. En dépit du nom, il ne passait, comme on dit, personne dans ce coude à angle droit, qui reliait la rue du Château à l'extrémité du boulevard de Vaugirard. L'herbe poussait entre les pavés. Ce n'était que murailles aveugles presque partout, l'ombre et la fraîcheur d'une cave. Le rue du Moulin de Beurre n'était pas plus déserte, dont Jumièges disait pourtant qu'elle était la plus déserte de Paris. De rares façades d'un autre âge s'y effritaient dans le silence, l'humidité et la mélancolie. Ce devaient être des muets qui habitaient ces maisons-là, ou des fantômes, la plupart des persiennes fermées, des fenêtres sans rideaux ; on ne voyait rien ; on n'entendait personne. Au fond des corridors étroits, on apercevait des cours, vides et verdâtres comme des citernes taries. La luxueuse voiture de l'oncle Jacques contrastait bizarrement avec toute cette pierraille noircie. Elle eût intrigué le promeneur. Mais il n'y avait point de promeneur et nul ne rendait jamais visite aux muets et aux fantômes, immobiles derrière leurs façades mortes.

« Flûte ! dit Jacques, en constatant une fois de plus qu'il avait oublié de fermer la voiture. Un beau jour, on me volera ma voiture. À qui la faute, Mademoiselle Moser ? C'est à vous de contrôler si je ferme ou si j'oublie. » Il s'installa à sa place, caressa le volant d'une main amoureuse, toucha le cendrier, essuya de son mouchoir la vitre du compteur, contempla tout le détail du tableau de bord, comme un amateur contemple

un Fragonard qui vient de lui tomber du ciel par héritage. En même temps que son mouchoir, il avait tiré de sa poche une enveloppe timbrée d'Espagne, qu'il n'avait pas encore ouverte. Lire une lettre d'Ilse à l'atelier, c'était au-dessus de son courage. Au volant, il était comme en voyage lui aussi, se vengeant du voyage en Espagne par une humeur de voyage à travers tout Paris. « Lisons ce qu'écrit la coupable... »

La coupable plaidait comme si elle était coupable.

Madrid, dimanche soir. Je me décide à t'écrire, mon Jacques. La méchante Ilse avait juré de ne pas t'écrire parce que tu n'avais pas écrit. Mais ce n'est pas Ilse la méchante qui t'écrit. Il faut que tu pardonnes à la méchante. Dans le fond, elle n'est peut-être qu'une idiote, comme moi. Moi, ce n'est que par timidité ou par sottise que je n'ai pas osé t'écrire à Sillé. Si tu es encore à Sillé, cette lettre attendra chez la Langouste. Quand elle se perdrait, ce serait sans importance. Je ne sais pas écrire. Ce serait si bon de pouvoir t'écrire tout ce que j'ai dans le coeur. Mais je n'ai que toi dans le coeur, Jacques ; alors ce n'est pas facile à écrire ! Comment ce grand garçon tient-il dans mon coeur, qui ne doit pas être bien gros ? C'est un mystère pour moi. Et tout ce que tu fais, tous ceux que tu connais et que je ne connais pas, Sillé, La Châtelière, toute ta vie est dans mon coeur. Ne me gronde pas si j'écris des sottises. Tu vois que je ne sais pas écrire ! Il n'y a que mon violoncelle qui sache dire ce que je voudrais te dire. Tu es trop loin pour l'entendre. J'ai toujours l'impression que tu es trop loin et que tu ne peux pas entendre. Cela non plus n'a pas tellement d'importance. Je joue tout de même et, quand je joue, il me semble que tu m'entends. Nous avons joué hier à Barcelone, et puis nous avons voyagé toute la journée pour arriver jusqu'à Madrid. En Espagne, un « rapide » va à la vitesse de ces trains de chez nous que tu appelles des « tortillards. » Il y a deux carabiniers dans chaque wagon, qui ont des chapeaux de gendarmes, des moustaches et des yeux féroces, mais, quand ils voient des demoiselles, ils n'en finissent plus de leur faire des révérences. De Barcelone à Madrid, un beau carabinier n'a cessé de se friser la moustache en me regardant ! Il m'a offert des oranges et me débitait des compliments en espagnol. Je ne comprends pas l'espagnol, mais je comprenais très bien que c'était des compliments. Hier, à Barcelone, je croyais que nous allions jouer dans une petite salle. C'était une salle immense, et elle était pleine ! J'ai eu un trac, en voyant tout ce monde !.. Et puis, dès le premier coup d'archet, je n'ai plus pensé du tout au public. On jouait l'op. 100 de Schubert, tu sais, celui que Pa joue si bien. Ah ! Jacques ! si tu avais pu entendre ce que je t'ai raconté sur mon violoncelle ! Je voudrais me rouler sur toi et t'embrasser des pieds à la tête. Ce doit être défendu d'écrire cela, mais je m'en moque puisque je ne sais pas écrire.

L'écriture d'Ilse était toute petite, à l'image d'Ilsou, de son fauteuil

ou de sa chambre, les mots liés les uns aux autres, comme un chant, et tout à coup un large blanc entre deux mots, soupir ou silence.

Jacques mit le contact en poussant le bouton et tira sur le démarreur, puis il relut la lettre de bout en bout, l'embrassa, la mit à la poche, la sortit de la poche, considéra le timbre et l'enveloppe, devant, derrière. « Et l'adresse? Mademoiselle ne donne pas d'adresse. Et si j'avais envie de répondre ?...»

Lettre à la poche, il débraya, passa en première, et le voilà parti. Il est un peu plus de 10 heures. Si le passage Alexandre est une cave, Pasteur et Vaugirard cuisent déjà leurs marronniers sous le soleil.

Pasteur ou Vaugirard ? La même question à chaque fois que la 402 sort du passage. Si Jacques prend par Vaugirard, ce matin, ce n'est que pour éviter de se retrouver au Bois de Boulogne encore une fois. « Surtout pas le Bois de Boulogne, se dit Jacques. Rien n'est plus stupide que ce Bois. Ce n'est pas un bois. C'est un promenoir de caniches. Et les messieurs, jeunes et vieux, que les dames y promènent, ressemblent trop à des caniches. Je ne suis pas Casimir-Didier. Je ne suis pas un ancien élève des Sciences Politiques.» Il songe, tout en conduisant, à ce Casimir le Magnifique dont le nez lui fut présenté au lundi du Colonel. « Quel nez ! Que d'assurance ! Que d'âneries peut contenir ce nez ! Et Liliane qui n'en avait que pour le nez de Casimir et pâmais d'aise aux canaries !.. Elle n'est pourtant pas une fille à se méprendre, si j'en juge par la courbure. Elle a de l'esprit et de la hauteur à mépriser toute l'espèce des Casimirs. C'est peut-être le fiancé désigné. Il y avait un parapluie qui revenait dans leurs propos. À ce parapluie, Liliane se croyait obligée de rire comme si elle n'avait pas le moindre esprit. Un parapluie !»

Jacques avait une vieille haine pour les parapluies. Le port en était obligatoire chez les Jésuites de Laval. Jacques les perdait à la douzaine. Aux fins de trimestres, il arrivait des notes fabuleuses de parapluies. Un jour, Monsieur Lerrand s'était écrié : « Mais qu'est-ce que tu en fais des parapluies ? Tu les manges !» Le mot était resté célèbre. Du même appétit, le mangeur de parapluies avait dévoré la redingote que portait Casimir.

« Une redingote ! À la dernière mode des redingotes, je veux bien. Ils sont un certain nombre de nigauds et de pédants à ne jurer que par leurs redingotes. Ils se vieillissent et s'enlaidissent à plaisir. Pourquoi pas la perruque à poudre et le pan de soie ? Et Liliane riait à la redingote comme au parapluie !»

Ce rire, le parapluie et la redingote animaient le conducteur de mouvements intempestifs, assez contraires au code et à la prudence, d'autant que Jacques n'avait pas une longue pratique de la 402 et n'avait

jamais circulé dans Paris avant son retour de Sillé.

Le Paris d'un conducteur est un autre Paris, que Jacques explorait à ses dépens. En quelques jours, il avait été déjà sifflé, admonesté. Il mettait tant de gentillesse à présenter ses papiers, à reconnaître ses torts, qu'on ne verbalisait pas toujours. Il avait eu aussi la précaution de s'assurer tous risques ; ce n'était pas une raison pour oublier, comme il faisait, les précautions et les risques. Jacques, fuyant le Bois de Boulogne, roulait en direction de Vincennes. Les freins puissants de la 402 avaient sauvé la vie à une vieille dame boulevard de Port-Royal et à deux fillettes boulevard de l'Hôpital. Un peu ému par ces deux alertes, Jacques suivait la file, avenue Daumesnil, avec une sorte de prudence, une Rosengart précédant la 402. Un embouteillage, sans doute à la Porte Dorée, causait des arrêts et des spasmes, une huée de klaxons de temps en temps. Jacques, dédaignant cette rage sonore, qu'il jugeait inutile, essayait de s'expliquer le débit par saccades de cette longue file devant lui, la Rosengart toujours à distance de sécurité. « Que me voilà sage ! » se disait Jacques, qui aimait à se représenter la mécanique des choses, que la chose soit un secrétaire ou un rassemblement de voitures à la file.

Départ, nouvel arrêt, nouveau départ. À peine ce départ, arrêt brusque de la Rosengart, Jacques très fier d'immobiliser sa lourde voiture, à toucher le pare-chocs de l'autre, sans aucun mal. Mais un furieux surgit de la Rosengart :

- Chauffard ! Vous êtes un chauffard ! J'exige un constat. Mes pare-chocs ! Ils sont écrasés !

La fureur du furieux est telle qu'il faut se dégager de la file, quand on peut, se ranger au trottoir, descendre, constater soi-même sans constat que les pare-chocs écrasés n'ont pas une égratignure, et l'autre ne dit plus qu'ils sont écrasés ni qu'il exige un constat mais qu'il se contenterait de régler cela à l'amiable.

- Non, dit Jacques. Cherchez un agent. J'accepte le constat. Faites constater que vos pare-chocs n'ont pas une égratignure. Le constat sera original. Je ne paie pas comptant ; j'ai une assurance tous risques. Le chantage aussi est un risque.

Et, très vicomte, il reprend son volant et part. L'autre, à la portière de la 402 :

- Blanc bec ! Fainéant ! Va promener ta poule !
- Ma poule ! Quelle poule ?
- C'est moi, la poule... dit une voix derrière Jacques, au

fond de la voiture. Excusez ce vocabulaire.

La voix, qu'il reconnut était celle de Liliane de Pontaincourt.

*

Chapitre XXXVII

Un sac

- Je vous en prie, dit Liliane, ne lâchez pas la volant. Suivez la file. Vous avez des qualités de conducteur, vous n'êtes pas un chauffard, mais vous êtes sujet à des défaillances ; par exemple ces deux gamines boulevard de l'Hôpital et la grand-mère de Port-Royal. Elles ne doivent qu'à vos freins de n'être pas à la morgue. Plus : un feu rouge, boulevard Edgar Quinet. Mais il n'y a que moi pour en témoigner. Les lieux de ces trois incidents pourraient me dispenser de vous dire que j'étais dans votre voiture, passage Alexandre. Mais je le dis. Vous devinez sans doute pourquoi j'étais dedans. D'un geste machinal, en passant (car il y a des passants dans le passage), je me suis aperçue que votre voiture était ouverte. Quelle imprudence ! Vous ne lisez donc point les journaux ? On vole des voitures, Monsieur de La Châtelière. C'était un petit service d'amitié que de garder votre voiture. Je n'ai pas attendu longtemps. J'allais vous dire bonjour et vous rendre compte de cette mission dont j'avais eu l'initiative, pour parler comme mon grand-père, mais vous ne m'avez pas vue. J'ai trouvé votre distraction si plaisante que j'ai voulu savoir les suites. À l'octroi de Paris, je vous aurais demandé la permission de descendre.

Elle avait bien regardé les épaules et le cou de Jacques, en disant « C'est moi ! » Pas une contracture de surprise aux épaules ; le cou n'avait pas rosi, comme il arrivait encore à Jacques de rosir, et même, imperceptiblement, de bégayer, comme il bégayait et rosissait chez les

Jésuites. Jacques très naturel, sans autre rose que son rose, sans contracture :

- Le dernier octroyeur est mort de paresse l'année dernière, Plus d'octroyeur, partant plus d'octroi. On ne peut plus sortir de Paris. C'est une ville sans limites. La France a des limites mais Paris n'en a pas. Jusqu'où je veux, c'est Paris.

Elle dénoua son foulard de soie, une vapeur de foulard, roula ostensiblement le foulard en rond sur le siège, à côté de Jacques. On ne pouvait mieux dire : « Ne me laissez pas sur la banquette ; je ne suis pas une douairière. » Elle vit dans le rétroviseur que Jacques avait vu le rond de soie. Que de choses ne voit-on pas par ce mouchard de rétroviseur ! Que l'on a vu, que l'on voit que l'on a vu, que l'on ne veut pas voir que l'on voit qu'on a vu. Cela se redouble indéfiniment. Liliane, à ce jeu, avait moins de maîtrise que Jacques, si parfaitement maître de lui qu'elle ne pouvait dire si Jacques, qui la voyait dans le rétroviseur, la regardait ou regardait la file des voitures derrière la sienne.

Première faute : elle n'avait pas à regarder le rétroviseur et le regardait. Cela ne pouvait échapper longtemps à une pensionnaire de L'Espérance qui avait reçu des leçons de maintien à surpasser un ambassadeur. Son regard quitta le petit miroir, en regard distrait ; mais elle se mordit les lèvres : seconde faute, car Jacques la vit qui se mordait. Elle se sauva tant bien que mal en se tamponnant discrètement les lèvres avec son mouchoir. La ruse était assez grosse. Elle insistait. Si peu que ce fût, c'était trop. Madame la Supérieure avait raison, somme toute, de négliger la politique et de se borner aux manières, qui sont presque tout quand on est Liliane, et qui exigent tant d'esprit ! Liliane eut l'esprit de regarder tout simplement les voitures à droite et à gauche, n'évitant pas non plus de croiser le regard de Jacques dans le rétroviseur, car éviter aurait encore été une faute, mais cette fois pour dire, d'un naturel si étudié qu'il en était naturel :

- La Celta Quatre qui nous suit ne garde pas ses distances.

Elle était satisfaite de sa Celta Quatre, d'un ton de compétence et de familiarité. En vérité, elle ne connaissait que deux ou trois types de voitures ; la voiture de Casimir-Didier, précisément une Celta Quatre. Elle ne se mordit point la lèvre de satisfaction comme elle faillit faire. Elle retrouvait tout son esprit.

Encore de l'esprit à ne point revenir sur l'épisode du passage Alexandre, et même à juger que la version qu'elle en avait donnée n'avait que très peu d'apparence. Liliane savait trop bien qu'elle attendait depuis deux heures dans la voiture de Jacques et que le passage était si désert qu'elle n'avait compté qu'un passant, qui était Nestor. Nestor, de son pas

souple, à longues foulées, n'avait rien vu, avait du voir, attentif sans doute à ne rien voir. Du reste, ce n'était que Nestor, que Liliane avait envoûté dès le premier jour. Nestor balbutiant d'amour et de ravissement, qui renouvelait de fleurs superbes matin et soir le vase près du portrait, sur le quart de queue. La nuit, on entendait moins la guitare, comme un grillon quelque part dans La Folie, car Nestor, le plus souvent, derrière cette cloison qui n'était peut-être qu'une porte, sa guitare à la main, à deux pas de Liliane endormie, rêvait qu'il jouait de la guitare. Liliane pouvait tout sur Nestor et le sentait. C'était même un pouvoir qui n'allait pas sans une espèce de vertige, à sentir qu'elle pouvait tout. Elle en tremblait parfois et s'en mordait la lèvre. Elle souriait à Nestor, quand ils se trouvaient seuls, d'un sourire qu'elle n'avait que pour Nestor, sans décider de sourire, sans vouloir ni pouvoir lui dérober ce sourire ; et Nestor en fermait les yeux de bonheur.

Sauf pour Nestor, Liliane concertait et calculait ses sourires. Quels sourires à Jacques, quand et pourquoi ? Cela demandait de la vigilance, de l'à-propos et peut-être un plan ; avant d'arrêter le plan, une enquête un peu plus poussée. « Que puis-je sur lui, se disait-elle et se retournant comme pour surveiller la Celta Quatre. Puis-je tout, comme sur Nestor ? Puis-je autant que sur Demazure ? Je peux faire croire à Demazure qu'il y a de l'esprit dans son nez, du romantique dans son cosmétique, de la grâce dans son autorité, car il a de l'autorité ; que je suis charmée de sa personne, qu'il n'y a rien de plus spirituel et de plus nouveau que sa redingote, que je ne résiste pas à son parapluie, que son lit me serait un paradis. C'est presque tout. Il suffit de persuader sa surface. Il n'a que de la surface. Nestor, qui n'est que Nestor, a de l'ombre et de la profondeur. Il sort de lui un parfum qui ressemble à celui des lys. Il ne sort point de parfum de Demazure. »

L'oeil à la Celta Quatre.

- Méfiez-vous de la Celta Quatre, Jacques. Le conducteur a de l'entreprise. Ce doit être un représentant de biscottes ou de gâteaux secs.

Un bon point pour le « Jacques. » Ni trop cérémonieux, ni trop intime ; c'était le juste ton, de Pontaincourt à La Châtelière, comme on voisinerait d'un château à l'autre. À demi tournée sur la banquette, elle perséverait dans un plus secret examen : « De quoi s'agit-il ? (un mot de Foch, que répétait Pontaincourt). Une fille épouse. Elle n'est fille que pour épouser. Libérée de L'Espérance, vais-je m'enfermer au couvent de La Folie ? Épouser, c'est être libre. On peut épouser des Demazure, ce

n'est pas déchoir. C'est une carrière où j'aurais des devoirs de surface. La surface a des avan-tages. On veille à la surface ; le reste est libre. J'organiserai adroitement mon reste. J'ai ce Demazure sous la main, dont j'ai déjà pris le bras et accepté le parapluie. Celui-là autant qu'un autre. Au pesage de Longchamp, l'autre jour, ils étaient toute une collection de Demazure interchangeables. Je lui ferai croire qu'il est l'unique. Il le croyait lundi soir, il l'a cru toute la soirée. Jacques aurait été mon amant, Demazure aurait-il été en état de le soupçonner ? Il n'y a rien de plus facile que de cacher un amant à un mari, à condition d'épouser un Demazure. C'est la race Des aveugles-nés. Je serais raisonnable, si je choisissais Demazure.»

La 402 dépassait la Porte Dorée, s'échappant de l'embouteillage. La Celta Quatre vira vers le boulevard Soult. Soucieuse de la vraisemblance, Liliane abandonna son poste d'observatrice. Confortablement enfoncée dans une épaisseur de caoutchouc mousse, elle estima que le plus sage, pour l'instant, était de résister aux tentations du rétroviseur, et pour mieux y résister s'installa de telle façon qu'elle ne put apercevoir le visage de Jacques dans le miroir. « Mes enfants, enseignait la Supérieure, souvenez-vous que la tentation, c'est déjà les trois quarts du mal. Priez Dieu qu'il vous épargne les tentations.» Il est vrai que si l'on peut soi-même en fuir quelques unes, on ne peut les refuser toutes. Liliane ne voyait plus l'image de Jacques, mais elle voyait Jacques. Et c'étaient beaucoup de tentations. Elle avait beau se dire que l'odeur de lavande n'était, après tout, qu'un parfum de surface, il lui semblait que c'était le parfum de Jacques, comme l'odeur du lilas l'est au lilas, et que le vert tendre du veston était de l'étoffe, mais si somptueusement légère, si fidèle aux moindres mouvements de Jacques, que c'était le dos, les épaules, la force et la vie de Jacques ; et le cou son cou, et le blond des cheveux ses cheveux blonds. Et certes, on a raison d'être raisonnable et d'épouser un Demazure et de se limiter à la considération des surfaces, mais que de douceur aussi dans la douceur d'être un peu folle !

Ajouter une caresse à la caresse de l'étoffe, respirer de plus près le parfum de lavande, comme il serait si facile de le respirer entre la nuque et l'oreille, caresser l'oreille, ou les cheveux, ou la nuque, serait-ce tout à fait de la folie ? On peut faire un meilleur usage de ses lèvres que de les mordre. Au lieu d'épouser un mari à des centaines d'exemplaires, en lui répétant qu'il est l'unique, on peut épouser celui qui est unique sans avoir jamais à lui dire qu'il l'est, parce qu'il ne se soucie pas de l'être. Le coeur émeut jusqu'à la surface, mais il est le coeur, et qu'est-ce donc que la surface au prix du coeur ? Épouser pour être libre, c'est un programme si

l'on tient à la liberté. Quelle liberté ? L'amour n'est pas esclave. Sa chaîne n'est pas d'un prisonnier. C'est un lien vivant qui le retient mais qui le fait vivre, comme les racines retiennent l'arbre à la terre pour sa croissance et sa magnificence. Est-ce folie d'aimer et d'épouser quand on aime ? Si le Jacques qu'on aime est La Châtelière comme on est Pontaincourt, les deux lignées sans déroger depuis Du Guesclin et les Croisades, les blasons intacts, carquois et cuirasses mêlés, quel mariage serait plus raisonnable que celui-là ? Folle Liliane ! Les voilà bien ces tentations dont parlait la Supérieure. Ce n'est pas assez de dire, comme on dit, qu'elles nous invitent et qu'elles nous appellent, qu'elles nous conduiraient par des mirages au royaume de la folie. Le mirage est folie et les tentations sont des folles.

Liliane allait caresser l'étoffe, ou poser ses lèvres sur le parfum de lavande ; elle ne bougeait pas encore, elle allait ... L'épaisseur du caoutchouc, la distance cérémonieuse de la banquettes aux sièges faisaient de la distance et de l'épaisseur à vaincre ; et comme déranger l'ordre d'une cérémonie. Se bouger pour caresser, réduire la distance jusqu'à pouvoir frôler des lèvres des cheveux à la lavande, ou l'oreille, ou la nuque, ce ne pouvait être par hasard, comme on caresse, comme on frôle par hasard. Il y fallait des manoeuvres et des progressions, un déplacement insensible des surfaces, ou la franchise, et de l'élan, comme on saute ou comme on plonge, même sans élan. Deux méthodes. Par goût et par humeur, Liliane aurait préféré la seconde ; Madame la Supérieure aurait conseillé la première, qui ménageait des délais, qui composait avec les tentations dans le temps même de la tentation, où l'on ne cédait que pas à pas si l'on cédait, où le dernier pas décidait de tout. C'était donner au diable toutes ses chances, mais en laissant de l'ouverture et des prises à la Providence. En s'installant dans la 402, passage Alexandre, Liliane avait opté pour la méthode de son humeur. Le caoutchouc, par l'épaisseur et la profondeur, était du parti de la Providence. Liliane allait donc, allait peut-être, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas bougé quand Jacques tira son mouchoir de sa poche pour essuyer le miroir du rétroviseur ; en même temps que son mouchoir une lettre, qui tomba sur le siège vide, à sa droite, à côté du foulard de soie.

Pendant que Jacques essayait, Liliane se souleva de la banquettes et vit la lettre, que Jacques remit dans sa poche avec son mouchoir. Dans cette même poche toutes les tentations, ces folles, pêle-mêle avec lettre et mouchoir. Elles n'avaient plus de voix. Le mirage n'était plus que la folie d'un mirage, comme serait le plus beau des mariages d'amour, une folle se mariant par amour, sans réciproque. « J'épouserai Demazure, se dit

Liliane. Demazure est la raison. Ce n'est pas lui qui embrasserait une lettre en public, même sans public. C'est un garçon qui a des principes, comme il a un nez et un parapluie. Il n'embrasserait que mes lettres, et devant moi. Sa redingote n'est pas un mirage, comme est sans doute le vert tendre, ou la pervenche des yeux pervenche. Les surfaces ne sont que des surfaces, mais on ne s'y blesse pas si elles sont polies.» Elle avait eu raison de mentir aux premiers mots et d'inventer cette histoire de la voiture qu'elle avait gardée par un devoir d'amitié.

Devant le Zoo, d'une voix de banquette, caoutchouc et politesse :

- Si vous m'arrêtiez ici ? C'est une tête de ligne. Je suis assurée d'avoir un autobus, sans vous importuner davantage.

Jacques, sans la moindre contracture :

- D'où prenez-vous, dit-il, que vous m'importuniez ? Et brûla la tête de ligne, mais à vitesse modérée, en promeneur qui se promène. On se promène. On joue à se promener. Cette voiture est mon jouet, Quand j'avais treize ans, je demandai à Poliche, un jour, si les grandes personnes avaient des jouets. Une de ces questions que je n'osais poser qu'à lui: il ne trouvait jamais ridicules les questions que l'on pose à treize ans. J'ai été bien content d'apprendre qu'il y avait des jeux et des jouets pour tous les âges. « Même pour les vieux ? » « Même pour les vieux, répondit Poliche. Ils appellent cela décorations, titres, académies. » Je me souviens d'avoir ri (et de quel rire !) de cette petite épée que l'on donne aux académiciens, pour qu'ils s'amuse.

Liliane avait vu des épées d'académiciens à l'académie ; elle n'avait pas ri. Elle n'aurait su dire si elle était choquée de cette façon de rire ; elle était choquée, mais elle avait aussi envie de rire ou de sourire...

Poliche... (qui pouvait être ce Poliche ?)

- Poliche me disait souvent : Les grandes personnes ne sont des grandes personnes que pour les enfants. Les hommes, encore et toujours, sont des enfants, mais ils n'avouent pas, ni qu'ils jouent, ni qu'ils s'ennuient, ni qu'ils ne sont que des enfants. Poliche avouait, mais il n'y avait qu'un Poliche parmi les hommes.

Tant de tendresse et de tristesse dans ces derniers mots que Liliane en oublia sa tête de ligne, son mariage avec Demazure, les mérites et les commodités de la surface et même une certaine lettre et de folles tentations pêle-mêle dans un mouchoir. Pour mieux entendre, elle s'était assise sur le rebord de la banquette, les deux mains au dossier du siège vide, le blond de son auréole à toucher le blond de Jacques. Elle aurait voulu dire : « Parler encore de ce Poliche, qui n'était pas comme les autres, qui avouait. Un seul jour, j'ai failli avouer pendant ce terrible entretien où Madame la Supérieure me fit l'honneur d'un tabouret. Elle avait plus de ruse qu'un policier et les paroles me sortaient de moi en dépit de moi. J'ai

pensé en mourir de honte et de rage. Depuis je n'ai rien avoué, même à Dieu. Les soeurs, les unes par sottise les autres par prudence, mes camarades, les plus douces et les plus tendre, toutes aussi fermées qu'un secrétaire refermé dont on a perdu le secret. Partout j'ai senti ce mur de garde, bardé de verrous, hérissé de pointes. Parfois il me semblait par un geste et par un soupire, que l'une ou l'autre de mes camarades cherchaient l'occasion d'un aveu ou d'une confidence, d'elle à moi ; mais alors c'était moi qui me hérissait et me bardait. Au parloir, quand ma mère s'y posait, volant d'un fauteuil à tous les autres, une fois une seule fois, elle m'a dit : « Ma fille, Liliane ma fille... » comme si elle allait dire et avouer, mais elle s'est envolée sans rien dire. Le Colonel mon grand-père ne dit rien, n'a pas besoin pour que je comprenne, parce que les ombres sur son visage avouent, mais ses paroles n'avouent rien. Ces billets laconiques que je recevais à L'Espérance disaient d'avantage. Je les ai relus jusqu'à les savoir par coeur. Ce qu'ils voulaient dire ce n'est que de l'ombre encore, comme celle que je vois sur son visage, mais ils voulaient me le dire. Hormis celle-là, je n'ai jamais entendu d'autres paroles. Je voudrais savoir. Se taisent-ils par vengeance comme moi ? Ou bien ne sont-ils que des surfaces qui n'ont rien à dire ? Au pesage, au théâtre, à l'Académie, je n'ai vu que des surfaces. Que dit Demazure à Demazure ? Que dit Monseigneur à Monseigneur ? Une crosse est-elle un jouet comme une épée d'Académicien ? J'avoue que je ne suis qu'une pensionnaire de L'Espérance, très ignorante. Mais je ne vois pas que l'on me demande autre chose. Ma couturière s'est chargée du reste. Faudra-t-il vieillir et mourir derrière un nom de garde ? Ou un mur de garde ? Au bout de combien d'années oublie-t-on qu'il y avait quelqu'un derrière le mur ? »

C'était trop de questions pour les poser à la fois. Même l'oncle Poliche aurait mis bien des soirées à y répondre, comme il répondait à Jacques inlassablement, et du matin au soir, à La Châtelière. Et sans doute reprenant les questions une à une, dans cette belle franchise qui était sa loi, il aurait plus d'une fois répondu à Liliane ce qu'il répondait à Jacques : « Je ne sais pas. Moi non plus, je ne comprends pas . »

Jacques devait songer à son Poliche, car il se taisait. Il roulait toujours, heureux de rouler son jouet, comme il disait, même s'il était triste. Poliche, quand il voyait un peu de tristesse à Jacques, lui disait : « Ne reste pas triste, mon petit Jacques, prends tes jouets. Même si tu es encore triste en jouant, il vaut mieux jouer. Cela fait supporter la tristesse. » Et Poliche n'en voulait pas à Jacques d'être triste, car il arrive qu'on le soit.

D'une allée à l'autre, d'un bout à l'autre du bois, tournant, revenant, vite ou moins vite, c'était comme s'il jouait dans le bois de Vincennes, sans arriver à se perdre, puis sortant du bois, et tout à coup, changeant d'idée, il reprenait les mêmes allées jusqu'à Vincennes, et de là au lac

Daumesnil, plutôt bassin que lac, bassin par les cygnes, lac par les canards et les deux îles. Devant le château de Vincennes il dit : « Si j'allais à Metz ? » Cette question en l'air n'était que pour entendre la réponse de Liliane. La pendulette, au tableau de bord, marquait onze heure et demi. Si Liliane devait déjeuner à La Folie, il n'avait que le temps de la raccompagner. Liliane avait la pendulette devant elle. La question de Jacques sans réponse. Comme s'il s'était répondu à lui-même, il traversa Vincennes, dans une direction qui n'était peut-être pas celle de Metz mais qui n'était pas celle de La Folie, tant et si bien qu'il était plus de midi et qu'il roulait toujours loin de Vincennes. Jacques sentait les cheveux de l'auréole à frôler les siens. L'auréole parfois disait un de ces petits rien que l'on dit pour ne pas rester sans rien dire, ou lisait à haute voix le nom des pays qu'il traversait. Une chose intriguait Jacques : un sac de cuir très élégant que Liliane avait posé à côté d'elle sur la banquette. Ce n'était pas un sac de ville, même vaste, à y fourrer mille brimborions ; la forme d'un sac, du plus beau cuir, mais assez vaste pour remplacer une valise. Était-ce un sac vide, ou que contenait-il ? Le sac entrainait dans le jeu, puisqu'on jouait. « Des archives militaires ou des salopettes, pensait Jacques, tout peut servir à n'importe quoi dès que l'on joue, Liliane, la 402, les routes, les nuages, tout. »

Jacques tendit une carte à Liliane :

- Un carte cycliste un chef-d'oeuvre de Monsieur Bibendum, prix Nobel de la route. Utile, si l'on voyage ; nécessaire si l'on joue. Même, il suffit d'une carte pour jouer au voyage. Au collège, je me dépêchais de traduire les vingt vers de Virgile pour barbouiller au crayon des cartes d'Irlande ou d'Italie. C'était ma façon de voyager. J'ai visité toute la terre.

Décidément Jacques lui non plus n'était pas comme les autres. À L'Espérance on ne parlait jamais de son enfance mais de l'avenir toujours. Rien de plus naturel, puisqu'elles n'étaient que des enfants, même les grandes. Hors du couvent comme au couvent. Liliane n'imaginait pas le nez qu'aurait eu Demazure à parler du Demazure enfant, billes, cerceau et crayons. Peut-être que Demazure n'avait jamais eu d'enfance, en redingote dès le berceau. Jacques mêlait de son enfance à tout, comme s'il s'ins-truisait de lui-même en se racontant son enfance.

- Ce n'est pas voyager que voyager sans carte. Pas pour savoir où l'on va, car ça n'a pas d'importance, mais pour savoir où l'on est. Poliche m'apprit à lire une carte dès que je sus lire. Je me revois tout bambin à l'âge des boucles, une carte sur les genoux. Additionnant des kilomètres, épelant des villages et des rivières, vérifiés au compteur, et toujours cette surprise que Monsieur Bibendum fut un homme de tant de science et qu'il y eu un village, comme il disait, cinq kilomètres après un

village. Les tournants, les points de vue, les altitudes, les clochers au lointain qui étaient des villages, des taches vertes sur la carte qui devenaient des forêts, un grand poète Monsieur Bibendum, aussi grand que Virgile ! J'aurais à choisir, je choisirais Bibendum.

Liliane ne partageait pas encore l'admiration de Jacques pour Bibendum, mais elle avait déplié la carte cycliste et essayait de suivre. Ils avaient traversé Chelles, la vieille église à main droite, et suivait la D 34, qui était ce trait jaune sur la carte.

- Chantereine, dit Liliane, quel beau nom !

Jacques freina, arrêta la voiture, ouvrit la portière de droite, abaissa le siège :

- Puisque vous commencez à vous convertir à Bibendum, vous avez droit au siège d'honneur à ma droite. La banquette est pour les ministres, les généraux et les douairières, qui n'ont pas droit à tant d'honneur. On les transporte comme des gâteaux secs. Gare à la casse ! À moins, ajouta Jacques, que vous ne vouliez attendre votre autobus...

Liliane comme si elle était sourde à ce mot d'autobus, en dépliant à nouveau la carte :

- Alors, par derrière, j'étais une espèce de douairière ?

- Chacun choisit sa place, fit Jacques. Vous n'aviez qu'à vous asseoir à ma droite en montant .

Un peu de piquant au ton de Liliane, Jacques sans contracture.

Le Pin, c'était une toute petite place de village ; Villemandé, un village de dos, comme s'il vous tournait le dos. Liliane annonçait, vérifiait les distances au compteur, comme faisait Jacques à l'âge de ses boucles. Les cheveux de Jacques, légers et flous, esquissait les boucles de jadis. Ils avouaient. Les cheveux de Casimir Didier, sous un blindage de cosmétiques, se voulaient encore romantiques, mais construits et cosmétiqués.

- Un trait vert doublant le jaune ?

- Pittoresque ! s'écria Jacques. Bibendum a le sentiment de la nature. On peut se fier à Bibendum. Quand il dit, c'est vrai. Ce n'est pas lui qui ferait lever Vénus quand elle se couche, comme fait Monsieur de Lamartine.

Du haut de Villemandé, on dominait un immense pays de tous les verts du vert, de tous les bleus du bleu, mille jardins qui étaient des champs, dans un jardin, qui étaient une vallée ou la réunion du plusieurs. Un jardinier de génie n'aurait pas combiné plus délicatement les pentes, les alignements successifs de peupliers. Le regard d'un espace à plus d'espace, glissait se laissait conduire, se reposait un instant à ce qui devait être une route ou un canal, découvrait plus loin les méandres d'une rivière, une autre rivière et sa vallée par les brumes plus claires ou plus bleues dans le bleu de tous les bleus de l'été, par des masses d'un bleu

aérien qui n'était pas de l'air, qui était du bleu de colline comme au lointain des lointains. Il n'y avait pas le ciel bleu et la terre sous le ciel. Tout se fondait, la terre et le ciel ; tout s'accordait par des transitions insensibles, par des variations de la même couleur, à désespérer un peintre, les lointains presque gris bien qu'ils fussent aussi de la lumière, une sorte de lumière tendre et grise, qui était encore des espaces de la terre sous le soleil ou déjà le ciel, l'évanouissement illimité de la lumière.

La voiture arrêtée :

- Quel est ce pays ? demanda Liliane.

- Apparemment que c'est la France, répondit Jacques. Comme j'ai l'honneur ! Les coteaux de la Marne, je crois, et donc la vallée et la Marne un nom qui dit quelque chose à des zouaves de la génération de mon père. Pour les détails, consultez Bibendum .

Quand elle eut consulté, repéré, ici la Marne, là-bas la Seine, Saint-Maur, Chelles, Lagny :

- Êtes-vous sûr que la D34 soit la route de Metz ?

Et Jacques :

- Oseriez-vous douter ? De Calais à Collioure, toutes les routes de France sont les routes de Metz. Les Français ont un rendez-vous de ce côté là tous les trente ou quarante ans. Le gouvernement a la bonté de les prévenir par des affiches blanches : *Immédiatement et sans délai...* Ce n'est pas encore. Profitons du délai. On a le droit de s'amuser jusqu'à la première affiche. On prépare la colle. Quant aux affiches, elles sont toujours prêtes. Pour moi, Metz s'appelle Toulon.

La D34 à Claye changea de numéro. C'était la même route, comme les villages étaient les mêmes villages, mais d'autres noms, Mauregard, Vemars, la même église à grosses tours carrées, un toit d'ardoise à deux pans sur leurs deux triangles à deux pointes, un peu plus loin que Survil-liers, à la Nationale 210 :

- J'ai faim, dit Jacques. Rassemblement à Senlis immédiatement et sans délai. Et puis le pas de promenade n'est long qu'à la promenade. Un peu de vitesse, en guise d'apéritif. Vitesse Cinzano !

Il ne déplaisait pas à Jacques de faire une démonstration de vitesse sur nationale. À la vitesse Cinzano, 110 ou 120, même en épargnant les fillettes et leurs grand-mères, le temps d'un essai de vitesse et l'on entrain dans Senlis. Liliane allait-elle sortir de son sac, assiettes et gobelets, le pâté et les olives, les serviettes de papier ? « Ce n'est pas impossible, se disait Jacques. Il y a de la préméditation dans le cas de cette valise. Dans le cas de Liliane aussi. Je ne suis pas assez naïf pour croire à ce devoir d'amitié qui lui aurait fait monter la garde dans ma voiture. Elle se souciait aussi peu des autobus du zoo que des lamas et des phoques. Le Colonel lui aurait donné quartier libre ? C'est encore possible... » La vitesse

aiguïsa l'esprit plus encore que l'appétit. Entre 115 et 120 Jacques eut une idée qui le fit sourire : « Et si la douce Liliane tout simplement avait fait le mur ? Moi qui étais si timide chez les Pères, j'ai bien fait le mur un soir. C'est une envie qui prend, comme une fringale. Tout d'un coup le Paradis est dehors de l'autre côté du mur ou de la cochère. Et la Langouste n'est pas chargée de surveiller Liliane comme le portier nous surveillait... Mais alors, sans y songer, je suis en train d'enlever Liliane !... Et si La Châtelière enlève Pontaincourt, enlever c'est épouser. Deux demandes en mariage à la fois c'est trop. Il est vrai que je n'ai pas demandé Ilse à son père quand j'ai revu son père. Mais les gants et le haut de forme sont tout près et je ne dis pas que je ne puisse pas épouser pour finir. C'est à voir. Mais à voir de près d'autant plus que j'aime Ilsou et que je n'aime pas Liliane. Si mon ami Éric m'a conseillé d'épouser Ilse, je n'ai pu promettre qu'il recommanderait Liliane. C'est-à-dire que présentement c'est Liliane qui enlève Jacques et ce n'est pas moi qui l'enlève. Je ne suis pas un garçon qu'on enlève. L'oeil ouvert Jacques ! »

Liliane est un peu grisée par la vitesse quand la 402 gravit à vive allure cette colline, qui est Senlis. La route de bas en haut n'est que la route. Si l'allure est un peu vive on risque de se retrouver dans la campagne, sans voir Senlis.

- C'est tout ? dit Jacques. À droite, en montant, j'ai vu : Musée de la Vénérie. Étrange ville ! Les habitants sont à la chasse et il n'y a point de ville. Que dit le service cartographique ?

Liliane lut : Senlis (deux étoiles) ville très pittoresque. L'ancienne cathédrale Notre-Dame (deux étoiles) est un très bel édifice.

- Quand Bibendum dit, c'est vrai. Cherchons la ville. Si nous découvrons la ville nous visiterons les étoiles.

Un entrelacement de rues étroites compliquées de sens interdits, le service cartographique est débordé, mais Jacques se dirige au flair.

- Je suis un peu chien de chasse sur le chapitre. Je fais lever une cathédrale.

Et la flèche (XIII^e siècle) se lève, que le goût infallible de Monsieur Bibendum a l'obligeance de signaler aux touristes .

- On la tient, dit Jacques. Et déjà le voici qui entre par la porte du croisillon sud style flamboyant. Liliane à la suite, mal dégrisée de vitesse, qui pensait que Jacques foncerait directement sur quelque hôtellerie du Cerf ou du Grand Veneur, mais Jacques en bon catholique offre un doigt trempé d'eau bénite puis sagement une pose derrière un prie-Dieu de la nef comme s'il priait. « Est-ce l'eau bénite ou le prie-Dieu ? se demande Jacques. Il suffit de tremper le doigt et se tenir debout pour ne plus rien penser du tout. Ce que les bons Pères appelait : penser à Dieu. Cela n'est pas désagréable. Ce n'est rien. Il faudra que j'essaie si l'effet

serait le même avec de l'eau non bénite et les chaises de mon atelier. La bénédiction ajoute, je crois. Ajoute l'Évêque, les chanoines, les enfants de coeur, les Jésuites, le Saint Père et la chaisière, le choeur, la nef et toutes les églises ; mes soeurs, quelques zouaves, maman ; Poliche aussi qui trempait son doigt, qui d'abord entrait à l'église si nous nous arrêtions en quelque village. Mais moi je m'arrête et je trempe, pieusement. Au nom du Père ? Personne ne pense rien du Père. En souvenir de mon Poliche, à qui je pense.»

Liliane derrière un prie-Dieu remuait vaguement les lèvres.

Si le Colonel de Pontaincourt pouvait les voir, il n'irait point croire que Jacques enlève Liliane ; c'est plutôt la répétition générale, et quasi nuptiale, d'une cérémonie qui serait grandiose sous ces voûtes. Et quel couple à la française ! L'orgue se met à frémir et gronder. Il ne manque qu'un évêque archevêque, les anneaux et l'assistance. Jacques quitte son prie-Dieu avec cette entente du cérémonial et cette aisance à ne pas renverser les chaises qui témoigne d'une éducation vraiment religieuse. Jacques fait un petit signe amical. Est-ce pour inviter Liliane à gagner ensemble la sacristie où des registres les attendent ? Ce n'est que pour dire, de cette voix blanche qui permet aux collégiens de bavarder pendant les offices :

- Un touriste par définition fait le tour, et Jacques, lentement, respectueusement, fait tout le tour, Liliane à la suite, et le tour de tout, s'arrêtant à tout, cette vierge exquise du XIVème une autre vierge à peine plus grave. Jacques, en connaisseur :

- On dit des vierges françaises. C'est une manière de dire. Il s'attarde à la chapelle Renaissance, s'avise de François Ier qui est dans la décoration du transept, décrit à Liliane une autre cathédrale dans la cathédrale, celle d'un gothique plus austère, dont les voûtes devaient être moins hautes, les proportions plus pures.

- Cela saute aux yeux explique-t-il, quand un meuble, qui est d'une époque a été rafistolé à la suivante. On ne m'y trompe pas. Affaire d'habitude !

Une énigme pour Liliane, ce Jacques, qui avoue la salopette de la même liberté qu'il avoue son enfance. Il faut bien qu'elle le suive, puisqu'elle le suit, dans le tourisme d'art comme dans le catholicisme du prie-Dieu. Il a oublié qu'il avait faim. Elle commence tout à coup devant la pancarte à visiter les galeries, Jacques se frappant le front : « J'ai une idée » mais il ne dit pas laquelle. Et, Liliane toujours le suivant, il sort de la cathédrale, entre dans un magasin de cartes postales, en achète une trentaine, puis dans une boulangerie-pâtisserie, pains au lait, baguettes, meringues et conversations, puis du jambon chez la charcutière (« du jambon fumé, naturellement du Parme, de l'Auvergne aussi si vous

avez... ») une livre de raisins chez la fruitière, du noir et du blanc. C'est tout un chargement de petits paquets. « Si vous aviez votre sac » insinua Jacques, mais Liliane ne répond pas qu'il est tout simple de le prendre en passant dans la voiture. Revenus à la pancarte, la charge des paquets répartie équitablement, Jacques dit enfin son idée :

- Les cartes postales afin de voir tout ce qu'on peut voir, un guide par les images. Poliche achetait toujours des cartes avant de visiter, contre l'usage. Le reste, parce que j'ai eu l'idée que rien ne sera plus drôle que de déjeuner dans les galeries de la cathédrale ! Attention ne vous tordez pas le pied ! Ne vous brisez pas le crâne !

L'escalier est étroit et raide ; Jacques grimpe comme un matelot, Liliane presque aussi agile, sans s'essouffler, car l'honneur des croisés est en cause. Duguesclin et les croisés seraient chez eux dans les tribunes ogivales, mais ils jugeraient, comme fait Jacques, qu'il y a trop de poussière dans la tribune de la nef pour y déjeuner. Sous le prétexte de musée lapidaire, c'est un encombrement de plâtres cassés, de la poudre de plâtre partout. Les tribunes du choeur sont très belles, mais rien pour déposer ni pour s'asseoir. « C'est un domaine réservé aux satisfactions esthétiques » décide Jacques. Par bonheur, dans cette cathédrale hospitalière, rien ne ferme à clés. Une petite porte mène à un couloir qui ne mène à rien. Mais un autre couloir, qui se continue en escalier, mène à une autre porte qui s'ouvre sur une plate-forme en balcon, et de balcon en balcon, on peut faire, tout le tour de la cathédrale. Encore des couloirs, des portes, des balcons, des escaliers. « J'ai treize ans » affirme Jacques. Et Liliane a bien envie de ne pas en avoir d'avantage. Elle se déride. Elle se surprend à parler de son enfance. Si les soeurs les menaient en pique-nique dans les ruines, on peut bien organiser une dînette sur les toits d'une cathédrale !

- Il paraît, dit Jacques, qu'en Italie, on se donne des rendez-vous dans les églises.

À ces mots, Liliane reprend tout son âge mais Jacques garde ses treize ans. Il dresse un buffet sur la pierre d'une balustrade. Ordre et propreté c'est la marine, et ce beau papier sur une marche pour que Liliane puisse s'asseoir, lui debout qui s'affaire, qui découpe des assiettes dans du carton de pâtissier.

- Si on avait eu de vraies assiettes ! Nous aurons tout de même de vraies assiettes, et de quoi changer d'assiette.

Liliane serait-elle secrète au point de cacher qu'elle a des assiettes et tout le nécessaire pour un pique-nique dans son sac ? Le sac n'est peut-être qu'un sac à mystère qui lui sert à jouer la mystérieuse. Jacques lui aussi cache ce qu'il veut cacher. Le pacte de La Châtelière qui condamnait le mensonge, tolérait le silence, si le silence n'était pas mensonge. Ce n'est pas toujours le moment d'avouer. Il n'est pas convenable d'avouer à

n'importe qui ; de Jacques à Poliche, de Jacques à Liliane, ce n'est pas de même. Quand Jacques avait dit devant la pancarte « j'ai une idée » il n'était pas obligé de dire qu'il en avait aussi une autre. Crier que l'on a faim et visiter une cathédrale au lieu de chercher un restaurant, cela pouvait surprendre quand on ne savait pas que Poliche s'arrêtait d'abord aux églises et visitait, que ce fut révérence à Dieu ou aux églises. Jacques n'avait pas à justifier ce qui était sacré pour Jacques, Poliche et le souvenir de Poliche incomparablement au-dessus de Dieu. Mais quand Jacques avait eu son idée, d'improviser une dînette dans les tribunes, il avait remercié Poliche parce qu'il en avait une autre, dont il ne savait que faire, qui était qu'il ne fallait pas déjeuner en tête-à-tête avec Liliane au Grand-Cerf ou au Grand Veneur. Il s'était souvenu, mais trop tard, que Senlis était ville de garnison, les restaurants bordés d'officiers de tout grade, les meilleurs qui s'im-posaient étant aussi les plus redoutables, le grade des convives augmentant avec la qualité. Qu'il fut enlevé par Liliane, comme il était vraisemblable, cela n'empêcherait point qu'il fut en position de ravisseur, comme il serait bien clair. Il suffisait d'une rencontre malheureuse, quelque Colonel ami du Colonel, naïf et bavard comme un Colonel, pour qui Jacques ne pouvait être que le fiancé de Liliane de Pontaincourt. Paraître c'était être ; il ne fallait donc point paraître. D'où le secours inopiné de l'idée et de la dînette dans les tribunes. Rencontrer un Colonel en contemplation sous les ogives était d'une probabilité réduite. Le balcon du pourtour des toits était un asile plus sûr encore que les tribunes. Jacques avait choisi l'endroit de la dînette et non sans un raffinement dans la prudence. Un escalier à se rompre le coup montait et descendait le long du fronton, à l'extrémité du croisillon nord. La pierre des marches et des balustrades, rongée par les pluies, était remplacée par des planches à certains endroits. On avait le vertige à la seule pensée de monter et de redescendre. Un Colonel l'aurait eu. En quelques enjambées Jacques fut au pinacle le plus haut et de là se retournant vers Liliane : « Vous ne suivez pas ? Le vertige c'est que de la peur. Vous n'avez pas peur ? » Au bas des marches Liliane se sentait ses longues jambes comme molles de vertige, un étau qui lui serrait les tempes. Mais avouer que l'on a peur ! Elle aurait de bon coeur avouer son vertige, mais si le vertige était de la peur, elle n'avouait ni peur ni vertige, elle qui ne tremblerait pas, même pour tuer le poignard de Charlotte Cordais dans sa main. Elle se rua, comme si quelque républicain à tuer se riait du poignard, à hauteur du pinacle, contre elle un paquet de meringues et de tartelettes. Elle faillit renverser Jacques dans son élan. Et comme Jacques voulait l'aider dans la descente, de l'autre côté, disant que descendre était le plus difficile : « Est-ce que le vertige n'est plus de la peur à la descente, dit-elle ? » À la

dernière marche, Jacques, d'un geste galant lui prit la main. Il avait du respect pour elle.

Cette vaillance donna du ton à la dînette. La hauteur de toute une cathédrale convenait à la fierté de Liliane ; Jacques pleinement rassuré, car le balcon, longeant la nef, se terminait à la muraille de la tour. Les pierres de Dieu lui prêtaient une retraite. Le Dieu des Jésuites lui devait bien cela.

Le jeu continuait qui n'était qu'un jeu. L'humeur joyeuse de Jacques gagnait peu à peu Liliane. C'était beaucoup pour elle d'accepter des bouts de carton en guise d'assiette, et manger avec ses doigts le jambon de Parme ou d'Auvergne, puisqu'il le fallait ! À défaut de fourchette on avait au moins un couteau. Et quel couteau ! Jacques le portait toujours sur lui, suspendu à une chaîne solide. Il aurait été désolé de le perdre. C'était un couteau de marine, acheté jadis à Lorient, quand il était à la base des sous-marins. « Un poignard plutôt qu'un couteau, disait Jacques, adroit à brandir cette arme terrible. Regardez ! »

Et dans le mouvement de le tirer de sa poche, il faisait sortir la lame, l'arrêtant au cran.

- De bas en haut, si l'on frappe le ventre, de haut en bas si c'est le dos. Il n'en faut pas plus pour traverser les hommes.

Et s'appliquant cette lame au flanc il montrait qu'elle enfoncerait du ventre jusqu'au dos.

- Le manche est de belle corne. C'est bien en main, lourd comme il faut pour que le coup porte de toute sa force. Soupez !

Elle soupesait. Elle n'avait pas peur. Elle avait du respect pour le couteau et pour Jacques. Cela faisait un échange de respect, dans une légère irritation de terreur, car elle voulut essayer et dompter cette sourde terreur en elle dont elle s'irritait.

- Non ! Ainsi vous ne prenez pas le manche assez rondement. Là encore il ne s'agit que de vaincre la peur. N'ayez pas peur... Pas mal pour une débutante !

Elle aimait ce genre d'éloge si nouveau pour elle. Elle était heureuse de son auréole, certes, de ses longues jambes, de toute la beauté de son visage et de son corps, mais elle aurait donné de sa beauté pour savoir se servir en artiste d'un couteau comme celui-là.

- Est-ce que cela sert dans les combats ? demandait-elle.

- Pas dans la marine, répondait Jacques. On se tue à distance. Celui qui tue à la distance la plus grande est vainqueur. Il n'y a rien de plus sot que la guerre entre deux marines. Pour tuer, il ne faut plus que de la science et de l'obéissance. On n'a besoin de courage que pour mourir. Et encore ! Ce n'est plus qu'un courage pour soi, car on finit toujours par mourir.

Elle coupa son jambon d'Auvergne en fines lamelles, les yeux fixes, le poignet fort et souple, en songeant à l'ivresse de tuer pour la bonne cause. Elle eut moins de plaisir aux barquettes qu'au jambon parce que le couteau n'y était plus utile. Jacques, en croquant des conversations, qui étaient ses gâteaux préférés : « Qui sait ? C'est peut-être une bombe qu'elle transporte dans son sac ? »

*

Chapitre XXXVIII

Le fond du sac

Ils en étaient au raisin quand l'horloge de la cathédrale sonna trois heures. Liliane vérifia à sa montre, sans avoir l'air, et termina son chasselas comme si elle n'avait voulu vérifier que sa montre. Mais rien n'échappait à Jacques. Son humeur avait treize ans, en apparence. À travers les gamineries de l'humeur, une vigilance, dont l'acuité n'était pas indigne du couteau. Était-ce l'heure où la machine infernale devait exploser dans le sac ? Une sonnerie de clairon, en quelque caserne de Spahis (Senlis était la ville des spahis) sans nulle explosion. Mais dans les mouvements de l'auréole, aussitôt gouvernée, dans le battement des cils, moins gouvernable, dans la façon de se lever et de secouer les miettes, il y avait de l'inquiétude et même de la précipitation. Il fallut remonter jusqu'au pinacle et redescendre. Jacques ne proposa point d'aider. C'eût été mettre en doute la vaillance. Il attendit simplement la vaillante au pinacle, par courtoisie et par prudence ; aussi, disait-il à Liliane, pour ne pas quitter la cathédrale sans un regard à la campagne qui était si belle ; et quel point de vue, là haut ! Bibendum ne la signalait pas, l'escalier double, la pierre rougie, les planches un peu branlantes n'étaient point de sa compétence, mais c'était encore plus beau que la Marne et la Seine ensemble ! Jacques s'extasiait longuement, décrivait les forêts et collines, une campagne dense et massive, croupes et vallons, arabesques fermées. Et ces courbures ! Il n'en finissait pas d'admirer les courbures. « On dirait des robes de paysannes. Corsages pleins, grâces rustiques, des étoffes lourdes, le vert éclatant et l'élégance des tabliers ! »

Liliane au pinacle approuvait corsages et tabliers. Elle eut approuvé de meilleur coeur en bas de la descente. La haut, plus que la beauté de la campagne, elle sentait son coeur qu'elle ne gouvernait plus, qui battait, qui ne battait plus, et ce n'était pas de la peur mais ce pouvait être du vertige. Et Jacques, qui voyait cependant qu'elle regardait le pinacle et ne regardait pas la campagne, revenait à ses croupes et à ses courbures ; puis sans avertir il descendit d'un trait comme il glissait sur la rampe quand il descendait l'escalier du professeur. Liliane à la suite, un gouffre ouvert, comme si Jacques, en descendant avait ouvert un gouffre. On peut se jeter dans un gouffre ouvert si l'on peut tuer Marat sans frémir. Mais ce doit être moins difficile de tuer un tyran que de descendre marche à marche d'un pinacle de la cathédrale. Qu'importe si l'on a peur après le coup ?

À chaque marche, Liliane se jetait à la suivante de tout son courage. À chaque suivante le gouffre se creusait, d'une profondeur à y engloutir vingt cathédrales. Elle apercevait Jacques au fond du gouffre. Jacques ne semblait point se rendre compte de la profondeur du gouffre. Il criait : « Vite ! Venez voir ! D'ici c'est bien plus beau ! » Une vaillante n'avoue pas. S'écraser sans avouer c'est la maxime des vaillantes. Plus que cinq marches ! Plus que trois.... Le gouffre aussi profond à trois qu'au pinacle. Le coeur qui bat qui ne bat plus, un étau de fer au tempes, à faire éclater les tempes. Oui, le vertige n'est que de la peur, mais une telle peur que l'on pourrait crier de peur, comme une folle. Devenir folle ! Crier ce serait crier au secours. Plutôt s'écraser que crier. La récompense, après la dernière marche, sera d'avoir eu bien peur et de ne pas avoir crié. N'est-ce pas ce qu'on appelle ne pas avoir peur ? Tout l'escalier derrière elle et la peur derrière, Liliane pourra dire qu'elle n'a pas peur. Mais après la dernière, à deux pas de Jacques, sans gouffre devant elle, le coeur lui bat à s'en tenir le coeur, les tempes vont se rompre dans leur étau, et toutes ces peurs qu'elle a vaincu, de marches en marches, lui font une peur à s'en croire folle, à se jeter sur Jacques, à l'étreindre, à lui crier comme elle est au point de crier : « Jacques au secours ! Je suis folle. Délivrez-moi ! De moi, de ma peur, de vous ! J'ai peur de moi. J'ai peur de vous. J'ai peur de n'être jamais qu'une pauvre folle. J'étais folle, ce matin, de m'asseoir et de vous attendre dans votre voiture. Folle de ne pas reprendre l'autobus. Je ne suis pas capable de descendre un escalier ni de tuer un tyran. Votre couteau, à présent, me ferait horreur. Ramenez-moi sans vous arrêter, chez mon grand-père. Mon sac aussi est le sac d'une folle. Je veux être raisonnable. Les pinacles sont de la folie, je veux épouser la redingote de Demazure. »

Accoudé à la balustrade de pierre Jacques regardait la campagne. Liliane se passa les mains dans son auréole blonde. L'étau se desserrait. Elle sentait battre son coeur, mais c'était de nouveau son coeur, qui

n'était plus un coeur de gouffre et de vertige. Quel gouffre ? Quel vertige ? Cet escalier de pierre, devant elle, qu'elle avait monté sans peur, en fille vaillante, était de la même pierre que la balustrade, un peu rongée aussi, ça et là mais rassurante. On croit que l'on va crier, mais déjà ce n'est plus le temps de crier. On a raison de laisser passer un temps et de ne pas crier. C'est un début, si l'on veut être raisonnable. Quel besoin de mêler Demazure au chasselas et au jambon ? Si elle avait crié, « Eh bien (aurait répondu Jacques) épousez votre Demazure. Est-ce moi qui vous en empêche ? » Rien ne presse, ni se jeter sur Jacques, ni même épouser Demazure. Elle s'accoude à la balustrade, auprès de Jacques. « C'est vrai que la vue est admirable, dit-elle. Mais je trouve que le paysage a plus d'ampleur et plus de mouvement quand on le voit de l'escalier. » Elle dit cela d'une voix de tête, comme s'ils étaient au pesage de Longchamp, la lorgnette de son grand-père à la main. Même s'il lui reste un peu de toutes ses peurs, ce n'est plus qu'une peur en sourdine, sans aucun vertige. Cela reste derrière le mur hérissé de pointe. Personne n'a de droits jusque là. Le regard de Jacques ne verrait qu'un mur.

Jacques a vu pourtant qu'elle consultait encore sa montre à la dérobbé. Si vraiment rien ne pressait, Liliane aurait-elle ce battement des cils ? C'est elle qui se lasse la première des collines et des courbures, qui dit qu'elle veut revoir les tribunes du chœur, qui ne s'arrête guère à les voir, qui jette un regard aux plâtres du musée lapidaire, qui tousse à la poussière du plâtre, qui fuit la poussière et se retrouve à la porte du croisillon sud (style flamboyant), aussi peu attentive aux fioritures du flamboyant qu'à la majesté simple des tribunes, malgré les adjurations de monsieur Bibendum ; et la voilà qui reprend sa garde à côté de la 402, comme si le spahi qui traverse la place était un voleur de voiture. La pose est d'une nonchalante qui n'est pas pressée. Mais Jacques l'est encore moins. Il esquisse un croquis du croisillon sur un carnet. Il oublie que le spahi peut précéder un Colonel. Il appelle. C'est pour faire le tour. Il faut bien qu'elle accompagne, qu'elle joue le jeu, qu'elle dissimule, mais cela se voit. Jacques, trop entiché de sculpture, a le nez sur de la sculpture, et s'entête à juger de l'authentique et du rafistolage, qui se voit comme les yeux dans un visage, et donc il ne voit pas cette légère contracture des lèvres, ni cette ombre sur les yeux de Liliane, comme une voilette sur le visage. « Ce portail, s'il n'était pas rafistolé, quel beau portail ! » Liliane ne serait-elle plus sensible au beau ? Elle n'a plus qu'une moue de lèvres contractée à l'idée du beau. Jacques qui n'a cessé d'y être sensible, pour compenser le rafistolage du portail de l'Ouest, qui est bien plus beau que le flamboyant tarabiscoté, demande à Liliane de poser en nonchalante devant le portail : « Le temps d'un croquis ! » Il demande avec tant de

grâce qu'on en manquerait si l'on refusait. « S'il est réussi, je vous le donne. »

Elle reconnaît le format du croquis. Ils pourraient dire tant de chose l'un et l'autre qu'ils ne disent rien. Il serait délicat de dire, par exemple, qu'une robe blanche, toute simple mais signée Rubis, n'est pas un rempart de pudeur et de doctrine entre la courbure et le regard ou, d'autre part, que le vert tendre et le velours vert des souliers ont une connivence ensemble que n'auraient pas des souliers de sport et un croisé bleu. Autant parler d'une valise-contrebasse à propos d'un sac de cuir d'élégance incontestable !

Un premier croquis ; il ne vaut rien. Mais le second, une ligne sans l'interrompre (Liliane a senti cette ligne autour d'elle comme un lasso), ce n'est qu'une ligne onduleuse qui se courbe et qui se dresse, qui, en se refermant, prend une robe au lasso, Liliane avec, ou même sans robe, la courbure à peine courbée d'un lys, la gloire et la nudité flexible de la tige, fille ou fleur, les pétales encore serrés, le blanc de l'étendard royal. « Il est à vous » dit Jacques. Elle regarde de son regard entre les cils. « C'est moi ? dit-elle. Si l'on veut !... » Jacques sans dire : « Il suffirait de le vouloir, flexible et nue si je voulais. » C'est Jacques qui se trouble à son tour d'une sorte de vertige. Liliane, si elle osait, se passerait les mains tout au long du corps pour se délier de cette ligne qui soudain l'a prise, dont elle continue à se sentir prisonnière. Jacques s'est reculé afin de mieux voir toute la façade ; il le dit ; mais, sans dire : « Ouvrir l'oeil ! Jacques tu n'es pas un garçon que l'on enlève. » Mais il oublie qu'un Colonel, à tous moments, peut venir se promener sous les ombrages, ou méditer devant cette plaque qui rappelle, sur un nom, la victoire de Foch, et la barbarie allemande. Il a lu ces mots « barbarie allemande » gravés sur la plaque. Il a serré une lettre dans sa poche en lisant. Ce n'est pas une lettre, c'est la main d'une petite bavaroise, une main barbare assurément ! Quand il serre cette main-là, il n'a plus à craindre le vertige, serait-il enivré de lys à robe blanche. À Liliane qui l'a suivi (toujours cette ligne qui la lie à Jacques en prisonnière) : « Voilà qui vous concerne. Lisez la plaque. Un chef-d'oeuvre de l'éloquence d'état-major ! » Et l'horloge de la cathédrale chante la demi après trois heures.

À ce chant la ligne se rompt, Liliane n'est plus prisonnière, malgré le respect qu'elle voue à l'État-major, ou peut-être à cause du respect, elle lit à la hâte, et, sans dissimuler qu'elle entend rejoindre immédiatement et sans délai, d'un pas de Colonel, elle se hâte vers la voiture. Au lieu de reprendre sa place au service cartographique, elle s'installe sur la banquette, flanquée de son sac. « Me voici donc chauffeur d'une douairière se dit Jacques. On ne m'accusera pas de privautés excessives. Au besoin je puis faire établir un constat, comme voulait le furieux de Daumesnil.

Singulière journée ! j'ai été protégé deux fois, contre les Colonels et contre moi-même, la première par l'église, la deuxième par l'armée. Mieux vaut le mépris que le mariage forcé : je n'ai point le courage de Sganarelle. Si elle ne méprise pas c'est qu'elle boude. Si je savais seulement pourquoi ! »

Tout en roulant, il la surveille par le rétroviseur. Mais elle se moque du rétroviseur. Elle ne regarde rien, ni le chauffeur, ni les villages. Elle tambourine sur le cuir du sac, comme fait le Colonel de Pontaincourt quand il est midi. « Que je dépose la douairière au plus vite ! » Il traverse en ouragan La Chapelle-en-Serval. L'heure est propice, la route est libre. Elle l'est jusqu'à la patte d'oie de Gouesse où le nombre croissant des voitures oblige à modérer l'allure. Un peu de rêverie revient : « Pourtant mon croquis n'était pas si mal ! » L'amour propre de Jacques comme barbouillé au sujet de ce croquis : Jacques avait dit de si bon coeur : « Réussi je vous le donne ! » la question n'était pas de savoir s'il l'était ; puisque Jacques le donnait, le moins était de remercier et de le prendre. Chez elle, elle pouvait le déchirer, le jeter à la corbeille, ou conserver les morceaux dans le secrétaire. Elle n'avait pas remercié. Elle n'avait pas fait mine de vouloir le prendre. Même sans être ce qu'on appelle un artiste, on a sa vanité d'artiste. Le premier venu comprend ces choses. Arthur ou la Langouste les auraient comprises ! « Quant à la courbure, j'en réponds ! C'est la courbure ! » Mademoiselle Rubis n'avait pas sa pareille pour saisir la courbure d'une jeune fille. (À chaque fille sa courbure !) La robe blanche moulait sans mouler, simplifiait, unifiait la ligne. Le dessin était tout préparé si le dessinateur était sensible aux courbures de jeunes filles.. Et Jacques y était sensible ! Le goût du plaisir lui venait par cet esprit dans son regard, qui fonçait imperceptiblement les yeux pervenches, qui étaient une recherche d'art, qui était déjà le plaisir. Un brutal n'est pas le plus facile à séduire. Un garçon d'esprit comme Jacques, a sa façon de s'animer, de se séduire. Son esprit lui tend des pièges.

À l'église de Pantin, où l'on reprend la file, il se donnait en esprit la courbure de Liliane, et, par la courbure il se donnait tout. On se méfie d'un Colonel. On ne se méfie pas de son esprit. Il n'était plus le chauffeur d'une douairière. Il conduisait un lys au pétales serrés, boudeur peut-être mais royal, une courbure flexible et végétale, presque nue sous la robe blanche. Liliane ne consultait plus sa montre. Elle était contente de son chauffeur : souple et vif mais prudent, d'une patience et d'une prudence en ville que ne laissaient pas prévoir les coups de freins de la matinée. Dans un moment, elle serait chez son grand-père. Elle y déciderait à loisir du sort des parapluies et des redingotes. C'était Jacques qui regardait la pendulette au tableau de bord comme si le temps passait trop vite. Rue Saint Denis il allait si doucement que les respectueuses, sur le trottoir,

s'imaginaient, et respectueusement s'approchaient de la voiture, à la frôler, mais quand elles apercevaient le grand lys blanc sur la banquette se disaient qu'elles avaient eu tort d'imaginer.

Au Châtelet, devant le théâtre Sarah Bernhardt, « Flûte ! dit Jacques comme il disait, j'avais oublié ! et j'avais fait un noeud à mon mouchoir ! Plusieurs fois j'ai vu ce noeud qui devait me rappeler quelque chose sans du tout me rappeler quoi. Il faut que je passe devant Sarah Bernhardt pour me souvenir de Sarah Bernhardt ! Excusez-moi je descend et je reviens. » Il descend ; dans le vestibule du théâtre il allume une cigarette ; il observe, sans être vu, la voiture arrêtée, où Liliane doit tambouriner sur du cuir de sac. « Qu'elle attende ! se dit Jacques. Me prend-elle pour son chauffeur ? Elle n'a pas desserrée les dents depuis Senlis. Elle n'aura pas l'audace de me fausser compagnie pour un peu d'attente. » Et la tambourineuse sur sa banquette, la main qui hésite entre tambouriner et saisir le sac : « Cinq minutes ! Il n'aura pas l'audace de me faire attendre plus de cinq ! Du Châtelet à Montparnasse, le métro direct. Si je descendais ? Si je disparaissais dans le métro ?... Un noeud à son mouchoir ! Comme s'il avait treize ans !... » Elle songe au mouchoir qui n'a pas l'innocence de cet âge tendre, qui est un mouchoir contre une lettre que l'on embrasse comme Jacques embrasse. À la regarder de plus près la lettre doit avoir deux tresses blondes, un nez qui s'écrase aux vitres, comme les tresses, comme le nez d'une certaine petite fille qui pourrait trembler un jour ou l'autre. C'est Liliane qui tremble, en attendant, de la rage d'attendre ou de la rage d'un baiser. « Dix, je ne supporte pas plus de dix ! » Mais elle supporte d'attendre tout un quart d'heure ; et quand Jacques revint et dit : « Je suis navré, vraiment navré » et sourit bien qu'il soit navré, elle ne pourrait croire que Jacques sourit de l'avoir fait attendre ; c'est un si fin sourire et presque tendre, le pervenche des yeux un peu plus foncé que pervenche, comme on sourit avant un baiser. Il y a toujours de ce sourire-là, même si l'on se moque, quand on est Jacques. Peut-on dire tout ce qu'on met dans un sourire ? À cause du quart d'heure, de la gaminerie sans politesse ; un désir de baiser à cause de la courbure. Est-ce par gaminerie ou par humeur de désir qu'il suit les quais au lieu de traverser la Seine au Châtelet ? Pourquoi le Pont Marie s'il avait dessein de traverser ? Puis le Quai d'Anjou et le tour de l'Île Saint-Louis ? Si Liliane connaissait davantage Paris, elle pourrait dire : « Chauffeur vous me promenez ! » Pourvu qu'il ne soit pas hanté de nouveau par son bois de Vincennes ! Le sourire qu'il avait, il l'a toujours. Soudain, Quai de Bethune, à l'angle de la rue Poulletier et du Quai, la 402 qui déjà n'allait plus si vite s'arrête.

- Tout est perdu for l'honneur ! s'écria Jacques. Par ma faute, par ma très grande faute !

Liliane tiré de sa rêverie, car elle rêvait à demi (d'un sourire ou d'un baiser ?) :

- Que voulez-vous dire ?

- Hélas, dit Jacques de plus en plus navré, mais il sourit encore car il vaut mieux sourire. C'est aussi bête qu'un noeud à un mouchoir quand on oublie pourquoi. Panne sèche !

Jacques funèbre et souriant. Il doit expliquer ce que signifient les mots funèbres.

- Mais ce n'est pas si grave. Et d'abord en êtes-vous bien sûr ?

- Plus une goutte d'essence, plus une ! Si la voiture n'était pas si lourde, à nous deux nous la pousserions jusqu'au pompiste le plus proche. Je me ferai remorquer : cela m'apprendra. À chaque pompe je m'avertissais : l'essence ! l'essence ! Un diable m'entraînait.

Puis comme s'il sortait lui aussi d'un rêve (était-ce du rêve qu'il souriait ?) :

- Et d'abord où sommes-nous ?

- Comment vous ne savez pas où nous sommes ?

- Et vous ?... Je vous ai dit ce matin, cette voiture est mon jouet. Je joue. Je continue. Quel besoin de savoir où l'on est si l'on joue ? On joue n'importe où !

Liliane allait dire : « alors vous ne me ramenez pas chez mon grand-père ? Mais se retint au bord de dire. Jacques qui venait de descendre riait, criait, se démenant sur le trottoir.

- Qu'est-ce encore ?

- C'est trop fort ! C'est plus fort que tout ! Je crois à la divine providence ! Oui, je crois, et comment ne pas croire ? Je suis chez moi !

- Chez vous ?

- Pas sur le trottoir... Mais au premier étage je suis chez moi. Chez Poliche, c'est-à-dire chez moi. Et moi qui me guidait que d'un doigt, qui laissait la 402 choisir son chemin à sa guise, eh bien ! Comme un cheval revient chez lui la 402 revenait chez elle et me conduisait chez moi. Et chez moi, j'ai toujours une jerrican plein d'essence, parce que je suis un garçon prudent ; mais elle reste là-haut où elle ne sert à rien parce que je suis un garçon distrait. Distant ! Faut-il que je le sois pour demander où je suis quand je suis chez moi ! Les distractions du fils passent celles du père, et mon père est le plus grand distrait qui soit...

Liliane, sans descendre, au plus abaissé de ses cils, regardait Jacques, dix questions à lui poser, résolue à n'en poser aucune. Elle ne pouvait dire : « Me ferez-vous croire ? » Que voulait-il faire croire ? N'avait-il pas reconnu le théâtre Sarah Bernhardt ? Qu'est-ce qui prouvait à Li-

liane que la panne n'était pas un semblant de panne ? Elle ignorait tout de la mécanique.

- Vous ne descendez pas ? Vous ne venez pas chercher la jerrican ? Un étage, rien qu'un étage. Poliche avait le coeur fragile, mais vous qui escaladez les cathédrales....

Jacques abaissait le siège, ouvrait la porte toute grande, tendait une main :

- Poliche était un homme de goût. On visite. On redescend la jerrican. Le jeu continue.

Il était difficile de refuser la visite. Elle caressait son sac à côté d'elle, comme si elle hésitait à laisser son sac, puis le laissant, elle prit la main de Jacques.

- Bravo ! Vous qui aimez les jolies choses ! Poliche avait tant de goût. Et de sourire. Quel sourire ! Liliane sourit elle aussi. Il était difficile de ne pas sourire au sourire de Jacques. Comme il fermait la voiture :

- Et mon sac ! J'oublie mon sac ... La distraction se communique.

Elle prit son sac ; à Jacques qui voulait le lui prendre :

- Merci, c'est mon jouet à moi. Porter soi-même son jouet, cela fait partie du jeu.

- Je passe devant dit Jacques.

Lestement jusqu'au premier étage ; d'une clef de son trousseau il ouvrit, et, tout en s'efforçant pour faire les honneurs, s'interrogeait : « Que peut donc contenir ce sac, machine infernale ou documents secrets ? Liliane n'a pas de jouets. Liliane ne sait pas jouer. Je vois cela dans la courbure. »

Jacques n'était pas mécontent de faire les honneurs. Liliane de son regard qui se posait sur rien mais qui enregistrait tout, avait lu sur une plaque très discrète : Jacques de La Châtelière. Il était donc certain que Jacques était chez lui. Au vrai, c'était un tout nouveau chez soi pour Jacques. Il avait ajouté la clef à son trousseau, quand le notaire la lui avait donné avant de partir de La Châtelière.

Il se doutait bien que son oncle avait un pied à terre à Paris. Mais Poliche lui parlait peu de ses voyages, ne fut-ce que pour éviter de dire qu'il avait des plantations, des domaines de toutes sorte, tous biens qu'il léguerait à son neveu. Il disait souvent qu'il léguerait, il aimait le dire. Jacques croyait qu'il ne s'agissait que de La Châtelière, quelques chasses ou quelques étangs autour. Poliche pensait qu'il n'était pas bon qu'un enfant su à l'avance qu'il aurait de la richesse. Jacques y aurait perdu de sa simplicité, de sa timidité, en un mot : de son enfance. Et Poliche ne voulait rien perdre de cette enfance. Même la timidité, que l'on reprochait

souvent à Jacques, lui semblait quelque chose de précieux. Un bien pour l'âme à condition d'en tirer du bien. « Je puis lui donner des richesses se disait-il. Mes richesses ne lui donneraient pas de l'âme. »

De même il ne parlait jamais de certaines aventures de sa vie, qui avaient dû contribuer à lui rendre le coeur fragile. À quoi bon ? La sagesse qu'il avait décanté de ses peines et de ses joies était profitable. Elle n'avait point d'âge. Elle avait de l'application à tous les âges. Même le récit tout uni de sa vie, sans forfanterie ni plaintes, n'était pas pour un enfant. Et que de faiblesse on peut craindre, de soi à soi, au récit le plus simple ! Poliche avait assez d'orgueil pour vouloir choisir l'occasion de ses dernières faiblesses, sans revenir indéfiniment aux anciennes. Elles étaient derrière l'horizon pour toujours, comme ces pays où l'on rêve que l'on reviendra, où l'on sait que l'on ne reviendra plus qu'en rêve. S'il devait souffrir encore, éprouver sa propre faiblesse, ce ne pourrait plus être qu'à propos de Jacques, qui était sa douceur et sa raison de vivre, toute sa tendresse. Comme il avait le coeur fragile, il avait souffert à propos de lui ; il avait eu la faiblesse de se plaindre, une seule fois se plaindre ; se plaindre, ne pas se plaindre, rien n'est bon pour un coeur fragile, le bonheur plus difficile à supporter que la souffrance : quand Poliche eut retrouvé son Jacques, le coeur qui avait tenu dans la souffrance n'avait pas su résister au bonheur.

À ce grand Jacques, qui était un homme, Poliche aurait peut-être conté sa vie, des aventures comme on peut les conter à un homme, sans ordre, sans tout conter. Conter à Jacques, dans le bonheur de lui conter, aurait doré de bonheur les vieilles souffrances qui n'auraient plus été de la souffrance. Il n'aurait plus redouté de ces faiblesses où l'on risque son coeur si l'on se souvient d'avoir eu un coeur. Mais il aurait fallu bien des soins après des soins, de ces soins de septembre surtout, où l'on allume plus tôt la lampe, où la brume et le froid découragent de sortir, le dessert fini. Il était parti sans avoir le temps de dire, comme un voyageur, quand on ferme les portières, qui avait tout à dire et qui s'aperçoit qu'il n'a rien dit. Le dernier train celui qui nous emporte, part toujours trop tôt ; on ferme trop vite les portières. Heureux après tout, comme Poliche, celui qui a veillé à transmettre un peu de sa sagesse, au cas où le train partirait sans avertir.

Maître Mossant, notaire à Sillé-le-Guillaume, avait écrit sur un carton : Monsieur Jacques de La Châtelière, 12 Quai de Béthune, premier étage. Jacques avait serré ce carton dans son portefeuille. De retour à Paris, il avait attendu deux jours avant de regarder l'adresse sur le carton. Puis il avait mis son croisé bleu, qui était celui que Poliche lui avait vu à La Châtelière, et prit l'autobus, non sa voiture, pour se rendre au Quai de Béthune. Il acheta quelques fleurs, en passant, au marché au fleurs. Son

petit bouquet à la main, d'un pas tranquille il longea Notre-Dame, traversa de la Cité à l'autre Île, s'arrêtant aux boutiques, aux bas reliefs de Notre-Dame, aux pêcheurs à la ligne du Quai d'Orléans. Le coeur lui battait un peu. Il avait du silence au profond de lui. À l'ordinaire il aurait eu cette sorte de conversation qu'il avait avec soi quand il se promenait, mais ce n'était pas une promenade ordinaire. Cela se voyait au petit bouquet. Ceux qui le croisaient, devaient se dire : voilà un jeune homme qui va faire une visite. Au 12 Quai de Béthune, sans rien demander à la concierge, il monta son bouquet, vit la plaque du premier étage, écoutant les coups de son coeur dans le silence au dedans de lui. C'était le même silence derrière la porte de Monsieur de La Châtelière ; les mêmes coups du même coeur. Jacques sonna ; une sonnette d'autrefois, que l'on tirait, qui avait un timbre d'autrefois, un timbre clair, comme un rire clair. Le coeur qui battait derrière la porte disait : « Jacques, depuis quand sonnes-tu avant d'entrer ? Tu pousses la grille à La Châtelière, aurais-tu oublié ta clef ? » Mais Jacques laissa le rire clair rire jusqu'au dernier écho de son timbre et de nouveau sonna. Et le coeur, derrière la porte : « Tu crois que c'est ton coeur que tu entends, Jacques, et non le mien ? Tu ne te trompes pas. Je n'ai que ton coeur dans le mien. Si c'est à moi que tu viens rendre visite, entre, je suis là. Il suffit que tu entres pour que j'y sois. » Alors Jacques prit cette clef de son trousseau, qui n'était qu'une de ses clefs parmi les autres, et il entra.

Le pied à terre de Poliche, Quai de Béthune, cinq fenêtres sur le Quai, trois sur la cour, un oeil de boeuf sur la rue Poullentier, n'était pas un de ces appartement de célibataires à tentures fanées, chaises décollées, tapis usés, qui sentent la poussière, la solitude et le cigare. C'était un fragment de La Châtelière, Quai de Béthune, à se croire à La Châtelière. Maître Mossant avait parlé d'un pied à terre. Jacques s'attendait au classique de ce qui fait un pied à terre : le vestibule obscur, des portes tout autour, la chambre, le boudoir bureau, les commodités au plus simplifiées du commode ; le tout au goût de Poliche : Jacques s'y attendait. Le fané, l'usé, le bancal l'eussent plutôt surpris : une bonbonnière très Poliche, très bonbonnière. Mais, dès la porte Jacques fut assez surpris. Le long vestibule large bien éclairé par l'oeil de boeuf, était une galerie plus qu'un vestibule, et n'annonçait du tout une bonbonnière. Puisqu'il n'y avait qu'une porte au palier, celle de Poliche, il suffisait de considérer la façade pour conclure de la façade à l'appartement, les dimensions par la largeur de la façade et la hauteur des fenêtres, si hautes qu'elles en semblaient étroites. C'était une maison du Pompadour le plus pur, comme on en peut voir dans l'Île, si justement construites, si délicatement ordonnées aux autres maisons, d'une élégance si sobre qu'on ne s'avisait point de son âge. Elle avait la bonne grâce d'un visage qui ne vieillit pas, qui ne

peut pas vieillir, la mesure exquise qui fait la politesse, celle qui vient de l'esprit sans l'embarras des conventions. Ni royale ni princière ; nulle trace de pompe, de vantardise ou d'affectation. On se disait qu'on aimerait y vivre.

Les fenêtres, celles du premier étage surtout, n'étaient si hautes que pour recevoir plus de lumière. Jacques ouvrit d'abord toutes les fenêtres à la lumière. Cet appartement où Jacques pénétrait à peine il pensait le connaître depuis toujours. La chambre de Poliche à Paris, à deux ou trois meubles près, celle de Poliche à La Châtelière : le plafond aussi haut, les fenêtres de même, face au lit, le même lit ou à peu près le même. Le bruissement léger des arbres, l'eau derrière les arbres. Du lit l'illusion devait être complète, les arbres aussi bien de la terrasse que du Quai, des piaillage d'oiseaux dans les arbres, la pièce d'eau par derrière où le petit Jacques lançait son bateau. La salle à manger, celle plus intime, qui était la leur quand il n'étaient que tous les deux (il y en avait une autre, à La Châtelière, si grande que Poliche déclarait que l'on s'y enrhumait si l'on n'était que deux.) Une double porte à glissière et Jacques se trouva dans une vaste chambre à deux fenêtres sur le Quai, qui était comme un rassemblement de tout ce qui faisait le décor de leur vie : un peu bibliothèque par la bibliothèque, la jumelle de celle où Jacques rangeait ses propres livres ; le divan de coin, celui où il lisait Jules Verne, le livre posé sur le divan, lui couché sur le ventre, comme il aimait, sans se soucier d'être blâmé par ses soeurs (« Est-ce une position pour lire ? ») Le bureau Louis Seize où il faisait ses devoirs de vacances.... (et ce n'étaient pas des devoirs parce que Poliche corrigeait et qu'il avait tant de plaisir quand le problème était juste et la version bien comprise !) Boudoir aussi, par le guéridon et les bergères, qui étaient les bergères et le guéridon du boudoir, à côté du salon où il y avaient tous les portraits des grands-mères et d'aïeules, qui étaient des jeunes femmes blondes. Jacques n'osait plus avancer. Il était pourtant bien sûr d'avoir revu les bergères, la bibliothèque le bureau, tous ses amis d'enfance à leur place de toujours. Que de patience, que de tendresse, que de flâneries attentives chez les antiquaires pour retrouver à peu près les mêmes guéridons, les bergères ou le bureau Louis Seize ! En matière de style ou de meuble c'est de Poliche que Jacques avait tout appris, et d'abord que chaque meuble, à La Châtelière était une pièce unique, qu'il était tout naturel de respecter (ne pas tacher le bureau, ne pas s'asseoir sur les bras de la bergère), quand on savait qu'un homme avait inventé, avait réfléchi, et que le travail pouvait être de l'amour. Poliche n'était pas homme à se contenter de copies. Jacques, en s'approchant, vit bien que le guéridon n'était pas la copie du guéridon, mais un autre ; et de même la bibliothèque ou le bureau. Il s'était accusé d'un peu d'enfantillage, en entrant dans le vestibule. Il se reprochait pres-

que les deux coups à la sonnette et le petit bouquet. Comme il était vide, tout à coup, ce vestibule ; et ridicule le bouquet ! Jacques n'entendait plus que son coeur, un jeune coeur qui n'était pas un coeur fragile. Que n'avait-il apporté des fleurs et des fleurs pour en garnir tous les vases ; des gerbes de fleurs ! Poliche était ici partout, dans la lumière vivante, aussi clair qu'un rire clair, dans le bruissement des arbres et des rideaux, dans la soie coulante du fleuve coulant par derrière, dans l'éclat des bois précieux et des meubles rares, dans l'esprit de tout cela qui était plus qu'une lumière, qui était son esprit et sa tendresse partout.

Aux visites qu'il fit, Quai de Béthune, les jours suivants, Jacques apporta des brassées de fleurs. C'était sa joie de laisser l'appartement plein de glaïeuls et de roses. Il n'avait pas encore ouvert les tiroirs, c'était encore chez Poliche. Ouvrait-il les tiroirs qui n'étaient pas les siens à La Châtelière ? Ce n'était qu'un appartement qu'il fleurissait jusqu'à ce qu'il plut à Poliche d'y revenir. Le vestibule aussi était fleuri. Quand on entre dans un appartement fleuri, des fleurs dès le vestibule, on n'irait point se dire que c'est l'appartement d'une ombre, où l'on ne vit qu'en souvenir.

- Que de fleurs ! s'écria Liliane dès le vestibule.

Sur une console vénitienne c'était un buisson de roses pourpres, le coeur des roses au violet pourpre. Sans regarder les roses, Jacques dit que la console était probablement vénitienne. La salle à manger n'était que glaïeuls de toute couleur.

- Ce n'est qu'une salle à manger très simple, fit Jacques. Deux chaises c'est assez dire qu'on ne souffre que le tête-à-tête. Le bonheur est un tête-à-tête n'est-ce pas ?

Puis il distribua des dates et des origines aux chaises, à la desserte, à la table. « Du Louis XIII comme il convient à une salle à manger. Poliche était difficile sur le Louis XIII. »

Et d'expliquer pourquoi ce Louis XIII était supportable, mais sans insister, comme on bavarderait entre amateurs, d'un ton au dessus de l'artisanal et même du professoral. « Et bien ma jeune douairière, se disait Jacques, suis-je assez de La Châtelière au grès de votre Pontaincourt ? Que ne prenez-vous votre face à main pour avoir l'air de vous y connaître ? Suis-je encore votre chauffeur ? Si je me guinde à ce ton là, qui n'est pas celui d'une salopette, il faudra que vous desserriez les dents.... » Mais elle ne les desserra que pour dire : « Vos glaïeuls sont admirables... » Elle le dit, comme elle les voit, sans face à main, et d'un ton qui n'est pas tellement Pontaincourt.

Elle a laissé le sac et la bombe dans le vestibule sous la protection du buisson de roses. De ses mains libres elle délie les glaïeuls trop liés, donne plus d'ampleur et de liberté aux gerbes, du bouffant du retombant aux feuilles, plus de naturel aux courbures, ce qu'ajoute aux fleurs une

main de femme. C'est donc Jacques qui s'amuse à tous ces bouquets ? pour qui les bouquets ? Pour quelle femme ? Dans la chambre qui est tout, enfance, boudoir, bibliothèque et tendresse, ce sont des marguerites, des pois de senteur, un petit vase de myosotis sur le guéridon. Dans la chambre du vicomte enfin, des roses blanches, plusieurs variétés de roses et de blanc, et des lys ! Liliane, d'une oreille distraite écoute ou fait semblant. Sans être fort savante elle reconnaît du Louis-Seize au premier coup d'oeil. Elle écouterait plus volontiers ce que lys et roses diraient de tant de blanc, rien que du blanc. Pourquoi ce parti-pris de blanc ? Est-ce par fidélité monarchique ? On croirait que la chambre du vicomte lys et roses blanches, attend une femme qui serait encore une jeune fille. Quelle femme ? A t-elle deux tresses blondes qui s'envolent ? A-t-elle la méchante habitude d'écraser son nez au vitre comme les enfants ? Il n'est pas sûr que le parfum des lys lui plaise autant que l'odeur de lavande. À la seule Liliane est dû le parfum des lys comme un encens ? Liliane une main à l'auréole, la courbure à peine courbée sous la robe blanche respire l'encens ou l'ivresse des lys. Elle a faillit ne pas entendre Jacques qui disait : « Maintenant allons chercher la jerricane ! »

La jerricane est dans la cuisine qui est au bout d'un couloir, trois marches au milieu du couloir : « Attention aux marches, on monte, on descend. Comme à Senlis ! » dit Jacques. La cuisine est un bijoux de cuisine, et propre ! Il est inutile d'expliquer à Mademoiselle de Pontaincourt, que la concierge entretient tout, la cuisine et tout, comme si Poliche devait arriver d'un moment à l'autre, ou Jacques, et que c'était une fantaisie de Poliche. Thé, sucre, café, rien ne manque. Jacques fait les honneurs, s'amuse à montrer que rien ne manque, puis on revient au vestibule où Jacques dépose la jerricane auprès du sac sous la protection des roses. « Elle doit me détester se dit Jacques. Elle n'ose même plus consulter sa montre. Elle n'a pas écouté un mot du Louis XIII et du Louis XVI. Je l'ai vu qui respirait les roses et les lys sans écouter. Finira-t-elle par avouer que le temps passe et qu'elle veut que je la rapporte à son grand-père ? » Alors, sans la gaminerie, il se plante au milieu de la salle à manger et déclare : « Je propose une tasse de thé. Nous avons déjeuné sans boire dans notre gouttière de cathédrale. Une théière ? La voici ! dit Jacques en sortant une théière du buffet. Pendant que vous préparez le thé j'installe tout sur le guéridon. Vous devez mourir de soif ! »

Elle devait, car elle rougit de désir à l'idée de leur préparer du thé et s'en fut le préparer si vite, qu'elle buta aux marches et pensa casser la théière. « N'oubliez pas le sucre ! » cria Jacques.

Deux tasses attendent sur le guéridon, le myosotis entre les deux. C'est le premier petit bouquet de la première visite. Jacques dans la chambre du vicomte en attendant : « Une Pontaincourt mourrait de soif

sans se trahir. Elle ne rougissait peut-être que de colère. Après les politesses du thé, je joue la comédie de la jerricane ; je remets aussi l'essence (il sourit de ce bon tour.) Puis, Oust ! le sac, la douairière, la colère et la courbature au grand-père ! Qu'il s'en débrouille ! Un temps pour se venger, un autre où l'on se dégoutte de la vengeance. » Il n'y avait aucun goût de vengeance dans sa façon de caresser une tige de lys, l'un de ceux du grand vase sur la table ovale au pied du lit. Le parfum des lys a-t-il la vertu de rendre sourd qui le respire ? Jacques n'entendit pas que l'on posait une théière sur un guéridon, bien que les portes fussent ouvertes.

Au vrai il entendait une voix, qui l'empêchait d'entendre la théière, qui n'était ni celle de Liliane ni la sienne, mais une de ces voix comme il en sort tout à coup des tiroirs, si par hasard et sans vouloir ouvrir, on ouvre un tiroir au hasard. Le mince, l'étroit tiroir d'une table ovale, qui était un ornement plus qu'un tiroir. Et rien qu'une carte postale en ce tiroir ! Ce n'est pas comme d'ouvrir l'un des tiroirs de la commode entre les deux fenêtres, qui est bourré de dossiers, de carnets, de paquets de lettres. Jacques avait à peine tiré ces tiroirs. Lire ou brûler, sans doute lire, plus tard, quand la chambre Louis Seize, sera bien toujours la chambre de Poliche (elle le sera toujours) mais aussi la chambre de Jacques. Mais une carte postale ! On la regarde, on la retourne pour lire ce que la carte représente. On a lu la carte sans la lire. La carte parle comme une voix si l'on retourne. Surtout celle-là qui parlait espagnol, mantille et castagnettes sans la retourner. Sevilla 7.5.1925. 17 heures 30 ; le profil d'Alphonse XIII au centre du timbre administratif. Jacques de La Châtelière, 12 Quai de Béthune. « Le premier courrier que je reçois Quai de Béthune. La poste a de ces retard ! Mais rien ne s'égaré. » L'écriture si nette, si claire qu'on ne pouvait pas ne pas lire les quelques lignes de correspondance, si l'on rêvait un instant sur le timbre et sur l'adresse. *Ce n'est pas moi qui suis partie. C'est toi qui était parti. je ne suis pas plus seule ici qu'auprès de toi, mais tout est plus clair; ne me demande pas de revenir. Aie pitié de moi.* Une parape en guise de signature.

Machinalement Jacques remit la carte espagnole dans le tiroir qu'il referma. Il n'est pas nécessaire de grimper à des pinacles de cathédrale pour être saisi de vertige. On croit que tout est simple et sans mystère Quai de Béthune ou à La Châtelière, que les meubles familiers ont dit depuis longtemps ce qu'ils avaient à dire. Et cependant on remet à plus tard de lire des carnets et des paquets de lettres, on apporte des fleurs, encore des fleurs, comme si les fleurs avaient le pouvoir de conjurer on ne sait quoi, que l'on éprouve le besoin de conjurer. Jacques avait son Poliche, qui était celui que Poliche avait voulu, qui n'avait pas d'histoire, qui était jeune toujours, mais qui n'avait pas eu de jeunesse, qui ne vivait qu'au temps des vacances. Et soudain, par cette voix de la carte (quatorze ans à se taire au fond d'un tiroir !), Poliche était un autre Poliche, qui

avait sa vie à lui, ni simple ni facile, qui avait son mystère, comme c'était son droit de l'avoir, ses amours, puisqu'il essayait d'aimer, puisqu'il s'y prenait si mal, qu'on le fuyait, qu'on le suppliait de ne plus aimer.

1925 : Jacques avait douze ans. Le poulain de cette année-là s'appelait Patatras, d'un surnom comme en donnait Jacques. C'était aussi l'année du *Petit Lord*, c'est-à-dire la première, car le livre devrait avoir plus de durée dans la préférence que le poulain Patatras. Jacques, malgré la distance de quatorze années, était comme jaloux de cette voix, si douce et si tendre pourtant, si réservé, si pudique dans la souffrance. Il lui semblait que cette voix lui parlait à lui, que c'était à lui qu'elle disait d'avoir pitié. À douze ans la pitié n'est pas naturelle, surtout si la pitié exige que l'on cède une part de Poliche ou de paradis. On garde tout, tout Poliche si l'on a Poliche, le poulain Patatras avec les autres ; le livre préféré ne consolait pas de la perte des autres livres. Et puis, à plus du double de ses douze ans, Jacques n'aime pas avoir pitié. Ce n'est pas qu'il soit dur ; plutôt il ne saurait pas comment s'y prendre. Quand Ilse a des sanglots qui lui montent le voilà timide et gauche, qui s'en tire par des gamineries, qui serait brusque, qui deviendrait dur et presque violent, car il craindrait d'être trop tendre. Ilse aurait de ces mots trop tendres comme ces mots de la carte espagnole. Elle n'ose pas les écrire. Elle aurait peur de se faire traiter d'idiote. Elle dit qu'elle n'ose pas, mais elle écrit (une lettre qui vient d'Espagne elle aussi) : *J'ai toujours l'impression que tu es trop loin pour m'entendre.* Trop loin ! Jacques n'a pas l'oreille assez fine pour entendre de Paris le violoncelle dont elle joue à Madrid ou à Barcelone. Elle aurait pu se dispenser de l'écrire. Mais ce « toujours » qu'elle ose écrire ressemble comme un sanglot au sanglot de l'autre voix : « je ne suis pas plus seule ici qu'auprès de toi. »

Ces deux voix l'une dans l'autre ou deux sanglots, un autre Poliche dans Poliche, cette chambre si fidèlement celle de La Châtelière, le même décor d'arbre et d'eau dans la lumière, mais ce n'est qu'un décor, Paris et la Seine où Poliche vivait sa vie et ses amours, les vacances n'étant que des vacances, tout qui se double et qui se confond, comme Poliche et Jacques dans un même nom, comme Jacques qui depuis les dix heures de ce matin est le chauffeur ou le cavalier servant d'une douairière ou de Liliane, une lettre d'Ilse dans son mouchoir, il y a de quoi être saisi de vertige ! Et Jacques n'aime pas plus le vertige que la pitié, qui est une sorte de vertige. Ce n'est qu'un instant. Plus de gouffre si l'on détourne son regard, si l'on se contente de caresser la tige d'un lys et d'en respirer l'odeur. Cependant l'occasion d'un autre vertige se prépare. C'est Liliane qui l'a préparé.

Jacques le distrait, parmi tant de nouveaux mystères, a oublié le sac dont le mystère l'intriguait si fort. Il n'a pas vu Liliane quand elle partait

vers la cuisine avec la théière, qui prenait en passant son sac, qu'elle avait confié à la garde des buissons de roses. Un sac pour faire du thé ? Peut-être ne supporte-t-elle qu'une certaine espèce de thé, dont elle transporte une provision dans son sac. Sac d'une main, théière de l'autre, elle bute à l'escalier avant la cuisine. Si la théière cassée, au bruit de la porcelaine cassée, ou si Liliane avait crié, au cri, Jacques se serait précipité. À quoi tiennent les projets les mieux combinés ? Liliane dans la cuisine a la retraite et le temps qu'il faut pour exécuter le projet. Une allumette au gaz, une casserole et de l'eau : ce sera le thé. Le thé, quel beau prétexte ! Liliane a rougi au prétexte. Elle se désespérait de l'absence de tout prétexte. Mais il fallait aussi de la retraite, comme est celle de la cuisine, où l'on soit à l'aise. Car le projet comporte que Liliane se mette à l'aise, et si bien s'y met que la voici toute nue, aussi nue qu'un lys dans la cuisine.

Le couloir est un long couloir. Elle entendrait venir. Cette précaution élémentaire serait approuvée par la Supérieure, qui approuverait aussi les mules que Liliane tire de son sac, car c'est un commencement de costume, et plus encore la robe qui était au fond du sac (et plus rien d'autre dans le sac !), car enfin c'est une robe, blanche, comme est celle qui est signée Rubis, mais longue jusqu'au mules et boutonnée tout au long du long jusqu'au cou, haut sur le cou. Quelle décence !

La Supérieure dirait en vain que c'est une robe de nuit. Une robe de nuit peut avoir plus de décence qu'une robe de promenade qui simplifie, au point qu'un croquis de la jeune fille dans sa robe serait aussi bien le nu sans la robe. L'étoffe Rubis comme une transparence. Mais la soie de celle-ci ! La soie n'était que belle, mais au plus beau de la soie belle, fastueuse, sans ornement, vraiment princière. Un peu de galbe au corsage, la taille comme Liliane l'avait, très particulière, à la Diane, les jambes d'une chasseresse à longues jambes, un rien d'enfance dans l'effacé des épaules et la hauteur de cou, c'était bien la robe de nuit de Liliane, mais qui n'était robe de nuit qu'à La Folie, qui attendait depuis deux siècles de sa fraîcheur intacte l'heure de sa jeunesse et de sa folie.

Les amours qui jouaient, à l'arc ou à la marelle, même l'amour tailleur étaient restés dans la chambre de Liliane. Ils avaient soupirés d'amour, en voyant que Liliane avait pliait sa robe et la cachait au fond du sac. Ils étaient de trop petits amours pour avoir rien à lui apprendre. Ils admiraient autant qu'ils pouvaient, mais la robe méritait plus que leur admiration. Liliane ne devait pas la consacrer uniquement à leur plaisir de petits amours, à la renverse sur son lit ou debout devant les platanes.

Porter une théière dans cette robe d'apparat, ne pas perdre les mules aux quelques marches, ce fut toute une affaire. Tout ce que prévoyait le projet avait été accompli. Le reste, à l'aventure ! Elle n'avait plus cette rougeur aux joues, comme en prenant sa valise. Toute de soie blanche,

presque pâle dans son auréole d'or. Fut-elle déçue de ne pas trouver Jacques au boudoir, fut-elle contente ? Jacques s'attardait dans la chambre du vicomte, le dos tourné, à caresser la tige d'un lys, la même complaisance à s'attarder qu'à la balustrade quand il voyait des corsages et des tabliers dans les prés et dans les collines, une sorte de regret ou de mélancolie en respirant le parfum d'ivresse, en caressant la soie de la courbure végétale.

Il n'entendit point les mules de Liliane derrière lui; Liliane avançait sans avancer, à deux pas de Jacques, contre Jacques. Il sentit contre lui, flexible, caressant, une courbure comme d'un lys ou d'une robe. Les cheveux d'une auréole lui frôlèrent les épaules, se caressèrent à son cou, un frisson de lèvres sur son cou. Il respirait sans rien dire l'ivresse des lys. Puis deux bras l'étreignirent sous la soie d'une robe blanche, toute une longue robe blanche collée à lui, l'étreignant, le saisissant comme un vertige ; une soie de jadis, une robe de nuit ou d'amour du temps des panaches et des carquois. Il était le prisonnier de cette robe ou le prisonnier d'un lys, d'où lui venait une ivresse plus puissante que celle des lys. Alors il s'avoua vaincu ou prisonnier, sans même demander d'où sortait cette robe de magicienne ou d'amoureuse, de quel songe ou de quel sac. Pourquoi demander ? Ils n'avaient déjà plus leurs lèvres pour demander ni pour répondre.

Le thé était froid depuis longtemps quand Jacques demanda :

- Aimez-vous le thé froid ? Vous mourriez de soif !
- Je n'avais pas la moindre soif, répondit-elle.

*

Chapitre XXXIX

Tananarive

Il n'a pas pris de couchette afin de ne pas dormir. Il dormirait volontiers ; non point par besoin de sommeil. Il ne devrait pas avoir besoin : par précaution, il a dormi douze heures la nuit dernière, ajoutant trois heures de sieste aux douze. Organiser, c'est prévoir. Mais il ne pouvait prévoir que la société nationale des Chemins de Fer français choisirait le Paris/Nice pour transporter la chaleur épaisse de ce mardi soir. Et pourquoi transporter la chaleur de Paris jusqu'à Nice ? L'administration des chemins de fer a ses secrets comme l'état major les siens. Malgré le complet veston de coupe olympique et la ceinture en peau de phoque extra-souple, lui-même extra-souple, articulations contrôlées et garanties, ce voyageur de première classe n'est pas un freluquet en voyage. Il combine harmonieusement, vigoureusement, la souplesse olympique à la dignité, à la gravité. Un rien de moustache, la rosette de la Légion d'honneur, un air de commandement et de responsabilité, directeur ou président, au choix, inspecteur général ou contre-amiral, c'est haute administration ; de toute façon, civile ou militaire, cet état-major, a ses hauteurs où le civil et le militaire se rejoignent dans l'amour de la patrie et le service de la nation.

Cette gare, que le train rapide dédaigne, doit être Chalon. La cargaison caniculaire à destination de Nice est intacte, la même épaisseur de mardi soir depuis Paris. Un freluquet irresponsable, de tennis ou de cinéma, se serait endormi. L'amour de la patrie n'ôte point l'envie, mais le sommeil où l'on glisserait si l'on cédait à l'envie. Même si l'on cède jus-

qu'au rêve, comme on en a dans le sommeil, on rêve en surveillant son rêve, on sait que l'on rêve ou que l'on a rêvé, on rêve que l'on est responsable, qu'on sert la nation, qu'on aime la patrie. La chose, si l'on est responsable de quelque chose, reste la chose dont on est responsable, quand la chose ne serait qu'une serviette de cuir. Et quand la serviette ne serait qu'un symbole de responsabilité, de service national et de patriotisme, on serre contre soi le symbole, comme on dit, symboliquement, que l'on sert la patrie contre son coeur.

Un abbé qui ronflait de façon canonique, une vieille dame qui n'était rien qu'une vieille dame, qui ne s'éveillait qu'aux stations pour demander si c'était Menton, il n'était que ces deux autres dans le compartiment, agréé sinon choisi par l'ange de la patrie. Mais peut-on savoir ? Si la chose n'a rien à craindre de la dame ni de l'abbé, que dire du couloir ? Un ravisseur s'apprête peut-être et guette le moment propice.

Un jeune homme fume dans le couloir. C'est un jeune homme sans valise, debout dans le couloir du Paris/Nice comme il serait dans le métro. Il se promenait sur le quai. Il n'est monté qu'au signal du départ, et dans ce wagon parce qu'il se trouvait devant celui-là. Il a continué à se promener dans le train, d'un couloir à l'autre, son visage rieur à tous les compartiments. S'il est revenu à ce wagon-ci c'est parce qu'il y est monté au départ. Il rit de son visage, sans rire, à l'abbé qui ronfle de si bon coeur. À chaque station, la vieille dame sort du compartiment et s'inquiète. « Non, Madame, ce n'est pas Menton » et beaucoup d'obligeance dans le rire qui n'est pas un rire, qui n'est qu'un visage heureux, un petit nez de rien qui rit, des yeux noirs luisant du bonheur de rire, un mèche noire à la diable, les cheveux luisants, presque bleus.

Toute la nuit il a ri, il s'est promené, il a fumé, reprenant son poste devant l'abbé ronfle. Puis au petit matin, il a baillé, il a éteint une dernière cigarette, il est entré dans le compartiment, s'est effondré en face de la vieille dame, a dormi jusqu'à Nice d'aussi bon coeur que monsieur l'abbé. La haute administration civile ou militaire a longuement considéré, délibéré, concluant finalement au non-lieu. Un tempérament de rieur n'a rien en soi de blâmable et même ne doit pas être suspecté s'il se met au service de la patrie. À Nice le rieur aida Monsieur l'abbé, instruisit la vieille dame, lui souhaitant une heureuse arrivée à Menton, offrit ses services au veston olympique, autant dire à la patrie, fut au regret de ne pouvoir rendre service, et salua la rosette d'un visage rieur mais respectueux. « Rire mais respecter ; c'est la France » se disait le dignitaire responsable en sortant de la gare de Nice.

Il est déjà venu à Nice cette année, fin mars, parce qu'il n'y a personne à Nice à la fin de Mars. S'il y revient à la fin juillet, c'est parce qu'il y a le monde entier à Nice.

« Cela fait province, leur Nice ! » dit-il en se tirant un doigt. Il n'avait pas choisi Nice. Au service de la patrie on ne choisit pas : tout est abnégation, sacrifice. Il n'a choisi ni d'arriver par ce train là, ni de retenir sa chambre à la *Pension de l'Impératrice*, à côté de l'Opéra ; la chambre 10, comme en mars, le même train. Cela se soutient. On peut dire : ce Monsieur a des habitudes. De loin, tout se soutient ! Rien de plus discret qu'une ville où il n'y a personne. Oui, mais il reste encore tous les niçois qui attendent que le monde entier soit à Nice. À Nice on attend sur le pas de la porte. Il suffit d'acheter un journal, d'entrer chez un coiffeur, de faire le tour de la place Masséna, on est le Monsieur qui a acheté, qui est entré, qui a fait le tour. C'est déjà beau si le lendemain on ne lit pas dans les gazettes : « Nous avons l'honneur d'avoir dans nos murs... » et l'été, quand les murs ont l'honneur d'avoir le monde entier, les niçois sont si lents, si fiers de l'honneur d'avoir qu'on ne risque plus de lire son nom dans les gazettes, mais tous les niçois connaissent votre nom, le vrai ou l'autre, comme un masque sur le vrai. À Paris on a le secret, et sans même changer de nom ou de question. Nice, quelle province ! J'aurais proposé Paris.»

Au service on ne propose pas plus qu'on ne choisit. Monsieur Vidame, c'était le nom qu'il avait donné, comme un Niçois d'hiver, attendit donc l'heure du dîner dans sa chambre 10. Rien à dire de la pension ni de la chambre. Au deuxième étage, rue Saint Vincent de Paul, c'était bien la pension la plus discrète de Nice. Un confort désuet pour célibataire anglais, la carafe et le verre au chevet ; une débauche de rideaux et de tapis, des petits fauteuils, une chaise longue, une table ronde à y déployer des cartes d'explorateur ; vis-à-vis : la façade jésuite de l'église Saint Vincent de Paul, de quoi périr d'ennui à la regarder. Après une toilette minutieuse, Monsieur Vidame s'allongea sur la chaise-longue, la serviette devant lui. Il savait attendre et s'ennuyer. C'est le premier savoir administratif, que l'on préside une commission rogatoire ou un jury. Même seul, il avait son air de grand responsable. Il interrogea les fauteuils, la table, Saint Vincent de Paul, la carafe et particulièrement les murs latéraux ; à chaque mur une porte, qui répondit qu'elles communiquaient l'une avec la chambre 9, l'autre avec la 11. Monsieur Vidame se montra satisfait provisoirement de ces réponses.

Satisfait aussi du dîner, la salle à manger et ce qu'on y mangeait avaient une réputation niçoise, le pain brioché, les olives, les raviolis, le confit de veau, tout à la niçoise ; le mobilier de la salle à l'Impératrice : Eugénie ou Victoria. La vue sur le Quai des États-Unis et la mer dispensaient de la conversation. Au reste, à part un couple qui démontrait son amour (une dame assez mûre que savourait de ses regards gourmands un mulâtre encore imberbe), dames seules et messieurs seuls, chacun et cha-

cune à sa table. Monsieur Vidame à la sienne présidait en présidant, la serviette en invitée sur une chaise. Les messieurs et les dames, chacun chacune, présidaient. C'était un dîner de présidents et de présidentes. « Quels et quelles » interrogeait Monsieur Vidame ? Le maître d'hôtel n'aurait pu le dire. Monsieur Vidame excellait à voir sans voir ; c'est le second savoir administratif, le troisième étant de dire sans dire ou pour ne rien dire. Il se borna à complimenter le maître d'hôtel sur la qualité nicoise et transféra ses responsabilités de la salle Victoria à la chambre 10. Là, il tambourina un moment sur la carafe puis décida, par privilège de président, qu'il s'accordait un temps de promenade pour l'Opéra, puisqu'il était si proche de l'Opéra. On chantait *Rigoletto* à l'Opéra. Un dignitaire peut se souvenir qu'il est aussi ténor et céder au désir d'écouter *Rigoletto*. Il restait justement un strapontin d'orchestre. Monsieur Vidame allait céder, mais il songea qu'il faudrait sans doute confier sa serviette au vestiaire. « Autant la lancer à la mer ! » Il n'était pas à Nice pour son plaisir. Abnégation et sacrifice ! Il sacrifia *Rigoletto*. Il avait des raisons de sacrifier aussi la promenade et de rentrer presque aussitôt à la *Pension de l'Impératrice*. Il était préférable que l'on put remarquer qu'il n'était sorti que pour rentrer. Un « bonsoir » de ténor au portier et quelques mots pour ne rien dire sur la saison de Nice et sur le monde entier. Les souliers du numéro 10 devant le numéro 10 annonçaient que la haute administration s'était couchée de bonne heure et dormait. Monsieur Vidame en pantoufles avait tiré les doubles rideaux, avait repris sa présidence sur la chaise longue. Il sommeillait peut-être, ou se chantait *Rigoletto*, paupières baissées, ou simplement il attendait. Monsieur Vidame réfléchissait, en attendant ; car le devoir n'interdit pas toujours de réfléchir. Parfois il interrogeait les portes latérales, les chambres voisines, dont le silence répondait que le 9 ou que le 11 étaient à l'Opéra ou à la promenade. Un peu avant la sortie de l'Opéra le portier introduisit un voyageur au 11 ; et pendant le charivari que fit la sortie (les appels, les chants du ténor, les rires) une clé tourna si doucement dans la serrure de la porte entre le 10 et le 11 que le président qui regardait cette porte n'entendit rien.

- Vidame ! dit celui qui venait d'ouvrir.

- Tananarive ? dit le Président. Une poignée de main évidemment militaire. Le Président se redressa, plus militaire que président. Presque tout militaire quand l'autre s'inclinant :

- Je vous présente mes respects mon Colonel.

- Je suis heureux de vous connaître, répondit le Colonel.

L'autre était tout militaire, malgré le costume de lin écru qui paraissait acheté de la veille, la chemise et la cravate de soie, les souliers blancs. Petit, mais imposant par une solidité rustique, ramassé, prêt à la détente. Il étouffait sous le déguisement civil.

« Si vous permettez » dit-il, et sans attendre la permission, se débarrassa de la veste, retroussa ses manches, s'enleva la cravate comme un noeud coulant, la tête baissée, comme s'il fonçait sur un adversaire. Puis il eut un bon sourire, un peu naïf, une confiance d'enfant dans ses yeux clairs, une moue des lèvres mais sans dédain, comme d'un timide vite timide mais aussi vite familier, gai, affectueux. Le nez aurait eu du solennel ; franchement aquilin et tordu ; mais le reste du visage ne savait que faire du solennel qui n'avait pas de répondant, ni dans les lèvres qui étaient tendres ni dans le regard, qui était trop vif pour n'être que solennel. Le front bien construit, assez découvert, se passait de cérémonie et se subordonnait le nez d'aigle, qui obéissait, ne pouvant qu'obéir. L'ensemble était courageux et attentif, loyal absolument, l'intelligence et le dévouement à parts égales, mais on sentait que le dévouement pouvait brimer l'intelligence, la franchise n'allant qu'à douter de soi. Ce devait être le modèle des exécutants, toute l'intelligence employée à exécuter, sans discuter les majestés, les compétences ni les ordres.

« Au travail ! » avait dit le Colonel. Et de sortir de sa serviette un petit cahier qui était le résultat d'un immense travail. Tananarive (comme disait le Colonel) lut le cahier sans sauter une ligne. Au bout de quelques pages, il regarda le Colonel et dit : « Quel beau travail ! »

Le Colonel, de contentement, se tira le doigt. Pas une ombre de flatterie dans l'éloge, aucune considération du rapport des âges et des grades. Tananarive examinait les pièces et les mouvements de la mécanique qui étaient écrits dans le cahier, comme un horloger, sa loupe à l'orbite, examine une montre. Il proposa pourtant quelques retouches, des perfectionnements et des simplifications, qui ne portaient que sur d'infimes détails. Le Colonel défendait son oeuvre et la voulait défendre dans le moindre détail, sans y mêler une question de prestige, simplement parce qu'il avait pesé l'importance du moindre détail ; et Tananarive écoutait, la même loyauté à écouter et à comprendre qu'à proposer. Cela faisait une étrange conversation à voix basse, où ne passaient que des heures, 16 H 30, 19 H 45, et des noms de ville, Ribérac, la Tour du Pin, Bellay ou Saint Flour. On discutait. Finalement on tombait d'accord, et le plus souvent, c'était le Colonel qui disait : « Vous avez raison. » Quand la lecture du cahier fut terminée :

- Vous connaissez donc toute la France, dit le Colonel, comme un jardinier connaît son jardin ? Tananarive remercia du compliment, heureux comme un bon élève.

- Ce n'est pas tellement difficile, ajouta-t-il. Pour bien connaître, il ne faut que de la patience et du temps. Puis, refermant le cahier :

- Il m'a donné pouvoir pour refuser, accepter ou modifier. Nos modifications n'ont eu d'autre effet que de montrer notre accord. J'accepte votre plan. J'en avais préparé un autre, qui est loin de valoir le vôtre. Pour la diffusion il a ses idées, que vous trouverez dans cette enveloppe.

- Et quelles sont ces idées ?

- L'enveloppe est fermée. Il ne me les a pas soumises.

- Il ne vous soumet pas toutes ses idées ? Si j'avais un collaborateur de votre espèce...

- Je vous remercie de votre préjugé favorable, fit Tananarive en riant. Je collabore, mais sur le plan immédiatement inférieur. Il ne faut qu'un chef. Les décisions suprêmes ne m'appartiennent pas.

- C'est la doctrine, la seule doctrine ! Mais la décision n'est pas la préparation.

- Les grands esprits ont des idées sur tout. Il travaille plus rapidement que moi. Là où je ne me débrouille pas en quelques jours il a tout fini en quelques heures. Son humeur serait de tout faire et tout seul préparer et décider.

- Il me semble, dit le Colonel après un silence, qu'il devrait s'ouvrir à vous. Je ne dis pas qu'il pourrait mais qu'il devrait. Tout roi avait des conseillers privés. Ce n'est pas abdiquer que prendre conseil. La solitude déprave le meilleur esprit : Bonaparte n'avait pas la prudence de nos rois. Pensez-vous qu'il soit plus fort que Bonaparte ?

- Je ne juge pas mon chef, répondit Tananarive. Son visage ovale avait la même franchise mais elle était triste. Il ne pouvait, il ne voulait s'avancer d'avantage. Il abaissait son intelligence. Il la limitait à son dévouement.

- Il est déjà trois heures, dit-il. J'ai demandé qu'on me réveille à six. Ne gaspillons pas notre temps... À mon tour, je vous prie de lire, et tendit une liasse au Colonel. Pendant que le Colonel commençait à lire :

- Vous lui reprochez de ne pas s'ouvrir. Vous voyez qu'il s'ouvre. Il veut bien nous instruire vous et moi de toutes les décisions qu'il a prises.

- Oui, mais il les a prises, murmura le Colonel, tout en lisant et n'a consulté que lui auparavant.

Tananarive et le Colonel étaient assis près de la table ronde. Chacun dans un petit fauteuil, dont le mérite principal était une rigidité britannique assez propre à garantir du sommeil. Mais le cahier et la liasse, contre le sommeil, étaient d'un effet plus sûr. Le café turc le plus turc n'aurait pas éveillé le Colonel mieux que les pages qu'il lisait. Tananarive, son intelligence et son jugement pour soi, observait le Colonel, les

contractions du visage, une certaine façon de se masser les joues ou le rien de moustache, de suspendre la lecture, de revenir au feuillet préliminaire. Le Colonel assurément n'était pas un de ces bouts de feu qui pensent que tout est résolu quand on a crié : « Vive la France ! » Il voulait bien crier, s'il n'y avait plus qu'à crier, mais les attendus et les considérants d'abord, lui aussi sans sauter une ligne.

Tananarive aux renseignements qu'il avait, aurait imaginé un Colonel plus Colonel, moins diplomate, moins ministre. « Lieutenant-Colonel et non pas Colonel, se disait-il : ni les mêmes grades ni les mêmes hommes ! Et j'oubliais les siècles de vieille France et les quartiers de noblesse. On a beau dire (il a beau dire)... Les ancêtres, le blason, la race, c'est quelque chose ! On serait facilement intimidé. » Quand Tananarive était intimidé, il avait la manie de s'épiler la joue droite de sa main droite. Le coude sur la table ronde, un peu d'enfant grondé dans la franchise de son visage, il s'acharnait à triturer sa joue droite, en observant le Colonel. La lecture de la liasse dura plus d'une heure.

- Nous n'avons pas la même conception du pouvoir, dit enfin le Colonel. J'ai donné ma parole. Je crois toujours que j'ai bien fait de la donner. Ne redoutez pas que je la reprenne. La situation nationale et internationale est telle, la conjoncture (comme on dit) est si pressante et si grave que j'ai pensé qu'il était de mon devoir de prendre mon parti qui ne pouvait être que celui de l'honneur et de la France. Mais moi, du moins, j'ai consulté avant de prendre parti et dans un esprit que j'ose dire libéral, car la royauté était libérale, mon cher, en dépit des caricatures républicaines que publient des historiens de mauvaise foi. Des trois ordres, je n'avais à consulter que le Tiers-Etat et le Clergé ; pour l'autre je pouvais me fier à moi-même. Vous pensez bien que je n'ai pas envisager quelque enquête à l'américaine, où les opinions se neutralisent en s'accumulant. L'opinion ? Ils me font rire ! L'opinion de qui, sur quoi ? Un royaliste (je me flatte de l'être) n'interroge pas l'agriculture ou l'industrie, mais un paysan, un ouvrier. Ce sont les français qui composent la France comme elle est, vous, moi, cet adjudant en retraite et ses deux camarades, qui sont mes fidèles depuis trente ans et qui sont le peuple. Le peuple (avec le P majuscule)... connais pas ! Ou bien c'est une manière de parler pour parler plus vite. Mon Cher, pardonnez-moi ce préambule, vous allez comprendre qu'il était nécessaire.

Tananarive était toujours intimidé quand les idées n'étaient que des idées. Il avait des idées sur le service en montagne, sur la résistance et l'entraînement des recrues, sur tout ce qui était de son métier. Mais les idées, celles que l'on nomme générales ! Il les respectait, il admirait les habiles qui avaient l'art de briller par les idées, qui soutenaient qu'elles gagnent des batailles ou qu'elles mènent le monde. Il constatait qu'elles

étaient une force pour gagner des promotions et des grades, sinon des batailles. Il avait été un excellent élève à l'école de guerre, et l'un des plus jeunes de l'école, mais il avait senti qu'il n'aurait jamais les premières places faute de savoir jouer aux idées comme on joue au bridge. Il écoutait donc le Colonel en triturant son menton, sans même essayer de deviner où aboutissait le préambule.

- Les pages que je viens de lire sont d'un esprit de haute volée, reprit le Colonel. Ils n'ont rien de comparable dans leur clique républicaine. Non, je ne retire pas ma parole. Je veux croire qu'il sauvera la France. Qui d'autre dans la conjoncture la sauverait ? Mon admiration est vive ; ma confiance est grande ; elle serait totale si je ne pensais pas qu'il peut être victime, en certain sujet, d'une sorte d'illusion déformante.

L'excellent élève, le front et le nez dressés, eut un regard d'un sérieux exceptionnel. Le Colonel posant la liasse devant Tananarive :

- Page huit, il écrit que le peuple est las du régime, que l'enthousiasme des masses n'attend qu'un ordre pour renverser des maîtres indignes... On lit des phrases de ce genre tous les matins dans l'Humanité. Ce sont des phrases. Ceux qui sont en vacance ne songent qu'aux vacances, ceux qui n'y sont pas à ceux qui y sont. Il est vrai que les maîtres sont indignes, mais ils sont les maîtres... Si nous n'avions que des phrases pour les renverser, je ne le pousserais pas à quitter son île.

Tananarive avait lu ces phrases comme on lit des phrases ou comme on écoute un préambule.

- Page quinze, (Tananarive aussitôt à la page 15), voici ce qui est infiniment plus grave. J'ai réfléchi de mon côté aux arrestations qui seraient nécessaires. Un mouvement comme le nôtre ne va pas sans de ces arrestations. Quelques-unes injustes, il n'importe ! Le jour choisi est judicieusement choisi ; le jour lui-même où la mécanique de la chose se déclenche. La veille ce serait tout perdre ; le lendemain serait trop tard. Mais les noms ! C'est ici que la consultation s'imposait. Qui lui a fourni ces listes ? Elles sont trop longues. En ces matières, quelques arrestations, si elles sont spectaculaires, frappent beaucoup plus qu'une multitude, si les noms ne disent rien à personne. A-t-il songé que ce sont des enlèvements plus que des arrestations, que la surprise et la réussite exigeraient des spécialistes ? A-t-on prévu une formation, des exercices ? Rien ne s'improvise. Est-il sûr que l'église approuve tous ces noms ?

- Nous avons la bienveillance de Rome, se hâta de dire Tananarive, heureux de répondre à cette question, sans répondre aux autres. Le Colonel se tira le doigt :

- La bienveillance ! Si nous n'en sommes encore qu'à la bienveillance !... Pour un ou deux prélats que nous avons, je vous avertis que l'église de France n'est pas très chaude. Au mieux, nous pouvons

espérer un Te Deum si nous réussissons. » Le Colonel glissa son petit cahier dans sa serviette comme un homme qui ne veut pas dire ce qu'il ne faut pas dire. Puis après un instant de méditation sur le cuir de la serviette : « Franchement, croyez-vous qu'on puisse le faire revenir sur une quelconque de ses décisions ?

- Non, mon Colonel ! En toute franchise.

- Voilà qui est franc ! Vous m'êtes très sympathique, Tananarive. J'obéirai comme vous, de la même stricte obéissance, quelle que soit sa décision. Cela c'est inutile de lui dire. Mais parlez-lui malgré tout des listes. Quand on promet l'obéissance, on ne peut promettre aussi le silence. Si le Roi était en France (et peut-être faudra-t-il un jour le rappeler) je lui devrais tout même le peu que j'ai d'intelligence. Cette loyauté, jadis, a fait la noblesse de la France.

- Je lui parlerai des listes, dit simplement Tananarive.

Le paquet d'enveloppes est pour vous. Ma mission est terminée. Il me reste à vous présenter mes respects.

Avant de passer de la chambre 10 au 11 :

- Il est cinq heures. Je me couche et je dors une heure. C'est assez pour que je démolisse un lit. Le garçon pourra jurer que j'ai dormi. Sa veste de lin sous le bras, il souriait du stratagème. La porte refermée sans aucun bruit.

« On ne prend jamais trop de précaution » se disait le Colonel. Par précaution, Monsieur Vidame qui n'avait retenu la chambre 10 que pour deux jours, prolongea d'un jour puis de deux. Il se félicitait d'une découverte qu'il avait faite : le petit cahier plié tenait juste dans la poche intérieure du veston olympique. S'il avait su ! Il était libre de se promener à son aise, d'aller le soir à l'Opéra. Il fut récompensé du sacrifice de *Rigoletto* par la *Traviata* et par le *Trouvère*. On le voyait qui attendait l'autobus de Cannes ou celui de Villefranche. Il entendit, un soir d'Opéra, qu'on disait de lui : « C'est un compositeur célèbre qui est à l'Impératrice. Il est toujours seul parce qu'il compose en se promenant. » Nul ne s'avisait de lui demander ce qu'il pensait de Saint Flour, de Bellay ou de Riberac : on ne compose pas un opéra avec des noms de villes.

Un après-midi, sur la plage de Cannes, se promenant ou composant (en ce temps-là, on pouvait se promener sur la plage de Cannes), il s'était arrêté à regarder de la jeunesse qui jouait, car rien n'inspire un compositeur autant que la jeunesse : de jeunes garçons qui se lançaient et se renvoyaient un ballon. Le compositeur malgré l'olympique de son veston, ne connaissait pas le nom du jeu ; ce n'était pas un jeu de sa jeunesse. Qu'importe un nom ? Les garçons qui jouaient faisaient comme un ballet : il n'y manquait qu'un peu de musique et un nom. Ils avaient des grâces naturelles, d'autres plus étudiées. Ils s'échangeaient des grâces et des ri-

res, en lançant et en renvoyant. L'un d'eux, qui était blond, avait un béret de mousse à pompon. Mais, en apercevant le compositeur, il continua son jeu sans saluer. On salue l'état major ou la haute administration ; on ne salue pas un compositeur. Le jeu du blond, qui était un autre jeu dans le jeu de ballon, consistait à défendre en criant puis à se laisser voler son béret par un qui était brun et dont le petit nom riait sans rire. Celui-là salua fort poliment la rosette, quand il aperçut la rosette. « Mais oui, se disait le compositeur, en peu plus tard, un air d'opéra dans la tête. C'est mon fumeur de l'autre soir. Je ne l'aurais pas cru si jeune ! C'est le nombre des cigarettes qui m'a trompé. Peuh ! Moi qui le prenait pour un espion... » Monsieur Vidame fut bien aise de cette rencontre. Il en eut plein son âme de grands airs qui lui chantaient : « Emploierait-on des garçons d'un tel âge, si l'on pistait les ténors en voyage.»

*

Chapitre XL

Les squelettes

« Vivement que je ne soye plus concierge ! » C'était au moins la vingtième fois qu'elle adressait cette sorte de requête aux colonnes de la cochère, aux trottoirs, à la rue en général, depuis qu'elle avait installé son pliant sur le trottoir. Arthur à côté d'elle. Dès huit heures elle avait dit à son Arthur : « Viens-t-en, qu'on respire la fraîcheur. » Si quelqu'un passait, Nestor ou le beau Serge, garçon boucher, elle se fendillait de rire : « Faut bien qu'on respire la fraîcheur pas vrai ? » On riait à son rire. La chaleur de ce lundi soir était à peu près celle d'un four, si gluante que la Langouste n'aurait pu séparer ses bras l'un de l'autre. Madame Arthur ne se tortillait en se fendillant que parce qu'elle était encore concierge. Le rire aux passants était une des attributions de la concierge. Mais aussitôt, gluante et congestive, les bras collés, elle reprenait sa plainte ou sa requête.

- Et pourquoi que tu ne serais plus concierge ? demandait Arthur.

- Je m'entends...

Arthur n'entendait pas d'autre réponse. Le beau Serge, qui de nouveau passait :

- Alors ? On va pas se promener, Madame Arthur ?

La Langouste un regard à droite puis à gauche, le soupçon, la terreur dans le regard :

- Me promener ? Faudrait voir ! Suis-je t'y folle ? Il y a trop de danger partout à ce qu'on raconte. Je n'irais pas jusqu'à Pasteur

quand on me paierait. Et même quand vous m'offririez votre bras Monsieur Serge !

C'était tout dire. Elle sentait ses bouclettes qui se dressaient à l'idée d'aller jusqu'à Pasteur. Et se marmonnait des choses, où Arthur lui-même n'entendait rien. « Je ne puis pas rester toute la nuit sur mon pliant, soi disant que je respire la fraîcheur. On fera bien de démolir cette baraque du 13. À quoi que ça sert deux colonnes et une concierge, si c'est impossible d'être concierge ? Je me ronge. Je finirai par dépérir. Ce ne sera pas une solution. »

Solution était le mot juste, car Madame Arthur avait son problème, qui d'abord n'avait été qu'un vague problème, le sentiment plutôt qu'il y avait sans doute un problème à se poser, moins vague depuis la Saint Jean d'été, et depuis quelques heures, depuis la nuit dernière, c'était clairement un problème. Le pire était de n'oser en parler à personne, même à Arthur.

Se dire qu'on pouvait rentrer sans être sorti, parce qu'on avait vu rentrer le Colonel sans l'avoir vu sortir, ce n'était rien. Elle avait eu tort de se ronger au sujet du Colonel. À la dernière permanente de ses bouclettes, pour le 14 et la République, elle avait traîné d'une porte à l'autre, tout le long du passage Alexandre, comme il est bien permis à une concierge. À peine si elle l'aurait reconnu, le passage ! Plus de concierges dans les loges. Les locataires envolés, qui n'avaient pas la protection de l'armée d'Afrique, ils n'avaient pas résisté aux Commissaires. « Ce n'est plus du logement, disait la Langouste au retour, c'est du délabrement. » Quelques braves s'obs-tinaient. Le silence des cours comme un silence de cave ou d'église. L'herbe poussait, une lèpre verte s'écaillait aux murs. Les murs tuméfiés gonflaient de l'intérieur, étalaient sans pudeur des abcès et des crevasses inguérissables. Une odeur d'égout et de mort partout. Cela vous entraînait dans les narines. On avalait de la pourriture en respirant. Le petit pas de Madame Arthur, montée sur ses talons de fillette trop élégante, réveillait des échos tristes.

Enfin, au fond d'une cour tout à fait déserte, non pas la première mais la deuxième cour en retrait, derrière l'immeuble le plus désert et le plus délabré du paysage, la Langouste vit ce qu'elle voulait voir, une porte peinte en vert, celle que Nestor repeignait à neuf chaque année. Le neuf de la peinture qui était la seule chose vivante de l'immeuble et de la cour, donna un tour de gaieté soudaine à Madame Arthur qui s'écria : « Suis-je t'y bête ? Est-ce qu'il cache cette porte là ? Une peinture qui n'a pas peur du Commissaire. Il ferait bon voir qu'il y touche, le Commissaire ! Proprement qui serait rossé par l'armée d'Afrique ! »

Elle garda de cette gaieté pendant quelques jours. Quand le Colonel partait en voyage, comme il était parti mardi soir, hésitait-il à passer

par la cochère, serviette d'une main valise de l'autre ? Et le matin, valise et serviette, comme un Colonel qui revient de voyage. « Frais comme un oeil, le Colonel ! Même qu'il passerait par sa porte verte, faut pas être bête jusqu'à mélanger tout, ceux qui nous protègent et les autres ! »

Les autres ?... Ce monsieur qui avait sonné si tard, qui avait dit : « Moser » avant de monter chez Monsieur Moser, ne devait pas faire partie des autres. Le professeur avait rarement de la visite à ces heures là, mais elle avait cru reconnaître. C'était un des amis de Monsieur Moser. Matin ou soir, il fumait la pipe. « Quelque chose me disait : Irma, puisqu'il t'a tirée de ton premier somme, qui est le plus lourd, profite-en ma fille... Dès fois que tu apprendrais ce que tu ne sais pas parce que tu dors... Le poulet de l'autre jour, qui tournait autour de Monsieur Moser, avait l'air de dire... je n'ai pas eu le courage de tenir. J'aurais du me bas-souiller un bol de café. Et bien ! Je me suis rendormi comme un paquet. Après ça, je peux me vanter d'être une concierge ! »

Quand le visiteur (il avait toujours sa pipe) descendit de chez Moser, elle n'eut aucune peine à tirer le cordon, elle était presque réveillée. Arthur ronflait que c'était un bonheur ! « Je me disais, tout en dormant : faut-il qu'il ronfle, l'animal ! Aucun de mes hommes ne ronflait autant !... Mais je me disais déjà que le ronflement d'Arthur, bien sûr... ronflement à part, il y avait du tracas, des gémissements, des bruits de pas, de la galopade, des trucs ou des machins qui s'écrasaient, et puis des silences où je me rendormais. Preuve que ce n'était pas seulement Arthur ! »

Le cordon tiré pour le visiteur, elle ne se rendormit pas. Arthur ronflait de son ronflement d'Arthur, qui ne dépassait pas celui des autres hommes. Pas d'autre bruit que ce ronflement. La Langouste écoutait, n'entendait rien. Pourquoi veiller ? Quand elle dormait elle n'avait rien d'autre à apprendre. Mais elle ne dormait pas. Le café de toute une cafetière ne l'aurait pas tenue mieux éveillée que ce quelque chose qui lui avait dit : Irma... « Pourquoi qu'on se dit de ces choses ! D'habitude je ne suis pas superstitieuse, et j'aurais rit. Un quart d'heure plus tard, je ne riais pas. J'en avais peur dans mes bouclettes. Comment ai-je pu croire que c'était le ronflement d'Arthur, qui est bien honnête quand il ronfle, comparé à certains de mes hommes ! Et puis j'ai cru que c'était une machine ! Une machine, à cette heure-là ? Là où j'ai été courageuse, c'est de ne pas réveiller Arthur. C'est moi la concierge. Les secrets du 13 sont pour moi ! »

Sur son pliant, pendant qu'elle respirait la fraîcheur, elle se demandait pourtant s'il n'était pas plus sage de tout confier à Arthur. Mais s'il

allait se moquer d'elle ? Ce n'était qu'Arthur, mais c'était un homme, et qui lisait le journal encore ! Elle résolut d'attendre.

Il faudra bien qu'il sache, un jour. Ce sont des hommes aussi, les autres ! Qu'est-ce que je peux contre des hommes avec mes talons et mes bouclettes ? Ils ne sont pas entrés, ils ne sont pas sortis. C'est épouvantable. Je n'ai pas vu mais j'ai entendu. Qu'ai-je entendu ? Il m'a semblé que j'entendais des voix, à un moment, mais je comprenais pas ce qu'elles disaient. Pourvu que ce ne soye pas les allemands ! »

À cette supposition elle sauta sur son pliant et se décolla les bras l'un de l'autre.

- Quoi que tu as ? fit Arthur, pour que tu sautes comme une crêpe ? C'est-y que tu verrais Notre-Dame de la Salette ?

- Priez pour nous ! répondit la Langouste comme aux litanies . Elle avait de la religion, jadis, à Cormilly, comme elle le racontait un jour à Monsieur Jacques. Mais la religion à Paris, c'est comme les truites, ce n'est pas plus de la religion que les truites. « Elle débarque à propos, celle-là, se disait Madame Arthur, en pensant tout à coup à Notre-Dame de la Salette. On aura peut-être besoin d'elle. Une supposition que les allemands voudraient me couper mes oreilles, pour en faire des pendentifs à leurs femmes, qui sont des épouvantails. C'était la vérité dans le journal, quand j'étais jeunette. Monsieur Jacques dit ce qu'il dit, que les boches ne sont pas des boches, n'empêche qu'ils ont tous les vices, je ne dis pas Monsieur Moser ou Mademoiselle Ilse, qui sont allemands sans être boches, mais les autres.. »

Il fallait toujours en revenir à ces autres, qui n'étaient pas entrés, qui n'étaient pas sortis, et puisqu'ils étaient entrés et qu'ils avaient trouvé le moyen de sortir, ce ne pouvait être que par le moyen de ces souterrains dont précisément avait parlé Monsieur Jacques, que c'était tout percé et creusé par en-dessous, de Vaugirard jusqu'à Montrouge et Plaisance, plein d'ossements et de crânes qui n'appartenaient plus à personne, de tibias en croix sous chaque crâne comme sur les étiquettes du pharmacien.

« Ils ont assez de vices pour se costumer en squelettes les boches ! À ce que me lit Arthur, ceux d'Hitler en ont encore plus que ceux de Guillaume qui les avaient déjà tous. Alors nous sommes frits ! Ils arriveront de Plaisance sans qu'on les voye. Ils attaqueront l'armée d'Afrique par en-dessous. C'est cette nuit là qu'on sautera tous comme des crêpes ! Il faudrait que j'avertisse le Colonel qui ne doit pas savoir que c'est tout creux sous La Folie. Quand on a de la bravoure comme le Colonel, est-ce qu'on se soucie des souterrains et des squelettes ! Comme ces cadavres de maisons, passage Alexandre, ça sentait la mort là-dedans ! C'est peut-être tout bourré de squelettes qui défonceront la porte verte au premier si-

gnal... Et dame ! Une armée de squelettes, c'est autre chose qu'un Commissaire. »

Madame Arthur avait le génie d'un stratège. Elle aurait dirigé de Madagascar une opération sur la Tour du Pin ou sur Riberac, sans avoir à craindre quelque illusion déformante, mais elle craignait de se jeter par terre de respect et de suffocation à seulement aborder le Colonel. Un regard à Vaugirard, le même à Plaisance, elle prolongea sa faction sur le trottoir qu'elle frappait à petits coup de ses hauts talons.

- Quoi que tu as, demandait Arthur, que tu piaffes comme un escadron ?

- J'ai des fourmis dans mes talons, répondait-elle.

- Tu les prends trop haut, disait Arthur. Tu ne veux pas croire que c'est mauvais pour leur circulation.

- Je les frappe pour que ça circule, et elle frappait de plus belle le trottoir. Elle écoutait des échos qui lui semblaient d'écho en écho, se perdre au-delà de Montrouge et de Plaisance. « C'est tout creux jusqu'à Berlin, se disait-elle. Si l'on passe par dessous, il n'y a pas plus de frontières que de cochères. C'est pourtant simple. Qu'est-ce qu'ils nous racontent que nos soldats montent la garde à la frontière ? Moi aussi je la monte à ma cochère ! Ça sert à quoi ? »

Arthur se lassa de respirer la fraîcheur : « Je vais ronfler, dit-il. » Le temps de plier son pliant et de se mettre au lit il ronflait déjà. Madame Arthur s'était fait couler toute une cafetière de café pur. Elle avala deux bols de ce café là avant de se glisser à sa place, entre Arthur et la vitre de la loge, le cordon à droite. Elle ajouta un coussin dur à ses oreillers et se cala contre le tout, comme assise. « Que ne faut-il pas faire quand on veut savoir !... Le café noir sans chicorée n'est qu'une drogue. Et sans sucre ! On ne dira pas que c'est par plaisir. Le coussin me casse en deux. J'étouffe. Tant mieux si j'étouffe ! Le coussin et le café, qu'on me rase mes bouclettes si je dors. »

L'oeil à la vitre comme un tireur à son créneau, elle surveillait toute l'entrée du 13 jusqu'à la cour, une partie de la cour, la porte de l'escalier A, celui du Professeur. La nuit n'était ni sombre ni claire ; le ciel couvert par des vapeurs d'orage, rouge et rose par-dessus la cour, éclairait d'un rose d'ombre, l'ombre de la cour et de l'entrée ; l'escalier A dans la pénombre.

« À force de parler de fourmis voilà que j'ai des fourmis qui me chatouillent. C'est le café. Ça picote, mais ça réveille. » Non point qu'elle eut à se réveiller ; elle ne dormait pas encore. Mais la fraîcheur de la loge n'était pas celle de la rue. À cette fraîcheur particulière, on ne col-

lait pas, on fondait. Arthur fondait en ronflant. Il sortait de lui une vapeur âcre et ronflante qui se rassemblait au plafond de la loge, comme les vapeurs de Paris dans le ciel rose. « Lui qui se vante de ne pas suer : sec comme l'amadou, qu'il dit ! Il est mouillé son amadou ! Moi, pas vrai, je suis plutôt suante de mon humeur. Et j'ai eu tort d'avalier tout ce café. »

Ce ne fut d'abord que sueur à gouttes perlantes, qui la picotait en parlant, puis des rigoles, puis des flaques entre peau et camisole, puis un bain de sueurs et de vapeurs, le drap à tordre, le coussin dur avachi et trempé, comme si elle l'avait mis à tremper dans une bassine. Ses bouclettes débouclées lui pendaient autour de la tête. Elle roulait ses petits yeux de Langouste parmi des grosses larmes qui n'étaient que des larmes de sueur, un brouillard épais et fade au-delà des larmes. Elle fumait son brouillard en fondant, comme fume un marécage des tropiques. Elle avait essayé plusieurs fois la vitre de la loge, d'une main fondante. La buée sur la vitre se déposait de plus en plus vite. « Qu'ils y viennent ! C'est pas un peu de buée qui m'empêchera de reconnaître un casque à pointes !... J'essuierai quand j'entendrai. J'entends bien mon Arthur qui ronfle. J'entendrai. »

Ainsi, l'oreille au guet, veillait la concierge patriote, écoutant le silence, à travers les ronflements d'Arthur, ramassant son courage dans la marée montante de toutes ses sueurs, prête à bondir à sa vitre à l'arrivée du premier prussien.

Des gémissements... ? des écrasements...? Peut-être une galopade... Elle s'accroche à son coussin, frotte la vitre. Quand ses petits yeux perce-raient la vitre, elle ne verrait que de l'ombre rose, la cour et l'entrée dans l'ombre, pas l'ombre d'un casque ni d'un prussien. Elle retourne à son brouillard, à son marécage d'oreillers et de coussins.

Au commencement une rumeur de si peu de rumeur que ce pouvait être le vent, comme un coup de balai du vent sous la cochère ou dans la cour, un vent tout seul, d'avant-garde, qui viendrait reconnaître et balayer les lieux en hurluberlu avant l'orage. Mais de nouveau, dans le ronflement ou derrière, ou dans la cour, ou dans des profondeurs de catacombes, c'est un soupir, un frôlement, comme quelque chose ou quelqu'un qui soupire, qui frôle, le vent peut-être ou quelqu'un qui n'est pas le vent, qui frôle de si près les murs de l'entrée ou de la cour, qu'on ne le verrait pas, même si l'on essayait la vitre. L'hurluberlu de vent n'était qu'un coup de vent qui s'est envolé vers le ciel rose. Celui-là qui soupire de l'autre côté du mur, contre le mur, qui se tapit, qui s'écrase, ne soupire pas comme le vent en hurluberlu. C'est un malin, qui sait qu'on ne le voit pas, qu'il faudrait ouvrir la petite fenêtre de la loge et se pencher pour le voir. Irma la chienne dort dans son brouillard de chienne. Elle gronde en

dormant. « Elle sent l'autre, ce trésor de chienne. Elle a plus d'instinct qu'Arthur qui sent rien quand il dort. »

L'autre ? Les deux autres plutôt. Ils retenaient leurs soupirs au commencement. Ils ne se gênent plus guère. C'est, à deux soupirs, un long soupir modulé, comme celui d'Arthur, mais autrement, qui a ses poses aussi, ses reprises aussi, son souffle et son essoufflement.

« Suis-je t'y tombée de la dernière averse ? C'est-y pour rien que j'en suis à mon dixième homme Notre-Dame de la Salette ! On en ferait croire à Notre-Dame mais pas à moi, bien que je soye une femme propre. Il l'écrase, sa Notre-Dame, que je l'entends par-dessous elle, qui gémit à sa manière et qui se débat. Et lui ! J'ai pas besoin de voir, je vois ! »

Elle voyait, la bouche ouverte, enfoncée dans le marécage, comme écrasée dans une brume animale, âcre et fade, qui sentait la cafetière et la chienne.

« Saperlote ! Comme il y va ! C'est pas la porte verte qu'il enfoncerait mais la cochère à deux battants entre les colonnes ! Il a de la charge comme l'armée d'Afrique, ce gaillard-là ! »

Elle en fermait les yeux ; elle en soupirait d'un long soupir modulé, qui avait la cadence de leur soupir ou celle du ronflement d'Arthur. Elle geignait ; elle avalait sa langue ; elle suait pour la Notre-Dame écrabouillée.

« Ça me rappelle un de mes hommes, je ne sais plus lequel. J'en restais toute la journée à tituber comme une ivrognesse... Voilà ! Je me rappelle. C'était le plombier. Un vaurien, qui faisait rien, qui ne savait rien faire, que l'amour... Mais çà ! Tout le jour, il courait la gueuse et j'étais jalouse. Mais chaque soir, pendant la soupe, çà le reprenait. On ne terminait jamais la soupe... »

Elle riait d'un rire d'ivrognesse, un rire de gorge, la tête renversée, les oreillers à-demi liquides fondant et coulant sous elle. Elle riait au plombier d'amour, à l'amour quand il est l'amour, un homme sur dix qui sache le faire !

« Paraît que les casques à pointes font l'amour militairement, aussi butor que des squelettes... »

Elle avait oublié les squelettes et leurs femmes épouvantails. Elle avait oublié aussi qu'elle était la concierge du 13 où présentement on faisait l'amour sous la cochère.

« Voilà où çà nous mène l'amour ! C'est une grâce qu'il soit parti, mon plombier, ni plus ni moins qu'une hirondelle. J'étais jalouse que j'en avais des aigreurs, que j'en devenais pâle comme de la crème. J'avais peur qu'il me trouve laide ; je me bichonnais du matin au soir. Je n'avais plus que l'heure de la soupe dans la tête. Chaque fois que je pense à lui, je n'ai plus rien de rien dans ma tête ! Est-ce que cela change quelque chose

que ces deux-là soient des français ou des squelettes ? Il y a qu'il y a de la soufflerie devant ma loge. Si le Commissaire l'apprenait, demain il ferait démolir le 13. »

Au souvenir du Commissaire elle se dressa hors du marécage, elle et sa camisole, d'un mouvement si prompt qu'il lui sembla un instant que le Commissaire du boulevard Garibaldi soufflait du clairon dans la loge. Pas d'autre clairon que celui du ronfleur Arthur. L'amour, le plombier, les oreillers, engloutis dans les remous du marécage. Les essoufflés derrière leur mur, épuisés d'amour, avaient dû rendre leur dernier souffle. Elle entendait bien un souffle par bouffées de souffles, du côté de la cour et du ciel rose, mais ce n'était que le vent, comme il souffle avant l'orage.

« Le malin ! Il aura vu mes bouclettes par la vitre, quand je me suis levée toute droite. Ils sont là. Si je m'habille ils me tirent la révérence. »

Héroïquement, en camisole, elle ouvrit la porte de la loge, à grand bruit, pour les surprendre, et se précipita vers la cochère. Irma la chienne y fut avant sa maîtresse, aboyant à fendre les battants, à pulvériser les vitres, la bave à sa gueule, mordant l'air, puisqu'il n'y avait que de l'air à mordre devant la loge. L'oeil sanglant, le croc en baillonnnette, elle fourrait son museau entre le bas de la cochère et le trottoir, une patte aussi, comme si l'autre et sa Notre-Dame les narguaient du trottoir. Puis, d'un bond, elle était au milieu de la cour, grattait furieusement, à la façon des hyènes sacrilèges, déchirait l'ombre, tournait comme un vent d'orage autour de la cour, autour des platanes de La Folie, autour de soi, un lambeau de ciel rose entre ses crocs. Elle secouait les portes, s'engouffrait successivement à l'escalier A, au B, au C, au D, avalant de l'ombre et de l'air à pleine gueulerie, qu'elle recrachait et vomissait en aboiements abominables. Elle aurait dévoré dix plombiers d'amour, sans compter leur Notre-Dame et le Commissaire. Elle était de taille à intimider l'armée d'Afrique.

« Douceur de chienne ! Petit trésor ! » roucoulait Madame Arthur. Certains soirs de triomphe les virtuoses se surpassent jusqu'à étonner leurs admirateurs. C'était le triomphe d'Irma la chienne. Même à la vue d'un télégraphiste, elle n'avait pas autant de caverne dans les graves ni ses aiguës ne vous perçaient d'une pointe aussi pénétrante. Elle tournait et bondissait si vite qu'elle ébranlait tout et que tout vibrait et mugissait ensemble, la cour, l'entrée, les platanes et les verrières, l'escalier A, le B, le C, le D, les poubelles dans la cour, les casques et les carquois de pierre aux balustrades de La Folie. La plupart des fenêtres étaient ouvertes, dans l'espérance d'un peu de fraîcheur, d'aube ou d'orage : les aiguës et les graves, en redoublait d'aiguës et de graves pour le triomphe de la virtuose.

On alluma les fenêtres. Une robe blanche fit une ombre blanche parmi les ombres des platanes.

- Quoi que tu as, que tu aboies plus fort que la chienne ? demanda Arthur à la porte de la loge.

- Je suis t'y une chienne ? répondit Madame Arthur. Tu rêves. Recouche-toi. C'est moi la concierge du 13.

Entre la cour et l'entrée, un regard ou un soupçon à tout, à ce qu'elle voyait et savait, à ce qu'elle aurait voulu savoir et qu'elle n'ignorait pas tout à fait, elle exerçait magnifiquement sa magistrature.

« Je ne rêve pas moi ! se disait-elle. Je n'ai pas pu rêver. Deux bols de café noir sans sucre !... Ils étaient là, contre le mur, lui et elle, à se fricasser et à s'écraser, qu'ils auraient gémi et soufflé jusqu'au matin, elle par lui, lui par elle. Je me suis précipitée vers ma cochère comme s'ils voulaient sortir par là... encore ce plombier qui me vidait la tête ! Ce qu'ils ont dû rire ! La porte du 13 n'ouvre pas sur des souterrains. Ils n'étaient pas entrés, ils ne sont pas sortis. Je parie qu'ils sont là, dans quelque coin, à l'entrée du souterrain d'où ils sont sortis, ou qu'ils sont rentrés. Ils ne sont pas entrés dans l'entrée parce qu'ils ont vu la porte ouverte, attendu qu'elle était fermée. Alors... pourquoi se fricasser devant ma loge sous ma vitre ? Je leur apprendrai à se moquer de la concierge !... »

Sans Irma la chienne, Irma la concierge aurait faibli, tant était lourde la charge de concierge du 13. Mais le triomphe renouvelait les forces de la virtuose, et celle de la concierge par les vociférations de sa chienne. « Douceur ! Trésor, cria la concierge. Mange-les si tu les trouves et dis-leur qu'on les trouvera ! »

Pour dire, la chienne disait ! Comme les aboiements par quinte ne disaient pas à son gré, la chienne se mit à hurler, le cou tendu et tordu, la croupe à terre, comme un chien hurle à la mort. Ce hurlement de mort réveilla les dormeurs de Vaugirard jusqu'à Plaisance. L'Irma en camisole, le cou tordu : « Hurle, ma doucette ! Si tu réveilles le Commissaire c'est son affaire. C'est tout creux. Quand tu aboies, on entend que c'est partout creux. Mais maintenant que tu hurles, on entend les amoureux : ils ne se contentent pas de soupirer, ils crient d'amour, ils hurlent. Mon plombier hurlait des fois. »

Elle écouta pattes croisées, puis décroisant : « Même le Commissaire, qu'est-ce qu'il pourrait ? S'il n'y avait que les deux de l'entrée ! Mais tu les entends trésor de chienne ! C'est parce que tu entends qu'ils sont des dix et des cents que tu hurles. Moi qui n'entendais pas ! À part toi et moi, Arthur qui dort et la Salette, tout fait l'amour au 13. »

Elle monta l'escalier D, le C, le B, même le A, persuadée que les escaliers croulaient sous les amoureux ; à chaque étage elle criait : « que

je vous y pince là-haut à l'étage ! » si elle montait ; ou en bas, si elle descendait. En haut et en bas pinçant à vide quand elle arrivait. La chienne précédait, d'étage en étage, aboyant pour aboyer, chienne qui savait qu'il n'y avait rien à pincer ou à mordre dans les escaliers. Tous les escaliers visités, elle reprit son hurlement comme à la mort.

« Les voilà de nouveau qui hurlent ! Cherche, disait Madame Arthur à sa chienne, cherche au lieu de hurler ! » Mais la chienne hurlait à la mort et ne cherchait pas. Soudain, à l'abris de sa pince, la Langouste pouffa de terreur :

« J'ai compris, je suis pas fine pour une concierge... Y a belle lurette que la chienne a compris. C'est pas des boches et c'est des boches. C'est du squelette sans en être. Elle hurle à la mort, le petit trésor, parce que c'est des morts. Des morts qui font l'amour. Est-ce qu'on ne fait plus l'amour quand on est mort ? Je me demande même comment je m'y prendrais avec mes dix hommes à la fois. Alors... puisque c'est creux jusqu'à Berlin, c'est tout simple, ça encore ils nous envoient leurs morts par les souterrains. Des squelettes c'est pas des morts, de vrais morts c'est encombrant ça se voit. Les vrais morts on ne les voit pas. On les sent ; on les entend ; on les pince pas. C'est avantageux : on en a tant qu'on en veut. Depuis qu'il y a des morts ! Et ça ne tient presque pas de place. Ils sont déjà des millions, passage Alexandre ; je le dis ! pas moyen de se défendre ; quand on serait l'armée d'Afrique. On ne les blesse pas. On ne les tue pas. À moins que la guitare de Nestor, ce soye pour tuer les morts !... Le Colonel a du y penser, il est si poli... »

Elle glissa d'une pantoufle à l'autre jusqu'à la porte de sa loge. Les morts et la chienne hurlaient toujours, les uns d'amour l'autre à la mort.

« Tiens ! fit Madame Arthur, un gloussement de rire dans sa terreur... Faut croire que les morts sont comme les coiffeurs ; c'est le lundi qu'ils font l'amour. Je me rappelle : mon quatrième était coiffeur. »

Le coiffeur allait lui ouvrir ses bras, mais un coup de tonnerre la retourna. Le ciel rose, à son tour, fondait ; il se déversait en cataractes roses dans la cour.

« Trésor ! Tu les entends qui galopent les morts ? Dans la cour, sur les toits, sur le trottoir. »

Un beau silence après l'orage. Madame Arthur, quand elle eut repris sa place au marécage, entre la vitre et son Arthur : « Si j'étais jeunette à Corbigny je brûlerais un cierge à ce tonnerre de la Vierge. Pour cette nuit, nous voilà délivrés des morts ! »

*

Chapitre XLI

Voici l'orage

Le plombier et le coiffeur ont rejoint Madame Arthur. Arthur dort : c'est un sage. De Plaisance à Vaugirard, toutes les fenêtres se sont ouvertes, qu'un coup de tonnerre avait fermées. Arthur n'ouvre jamais la sienne et ne gaspille aucun temps de son sommeil ni à fermer ni à rouvrir. Ceux qui gaspillent, qui maugréent contre la chaleur et contre la pluie, qui se plaignent de ne pouvoir dormir, n'aiment pas leur sommeil autant que l'aime Arthur. Ouvrir, fermer, ne sont que prétextes à ne pas dormir !

Bien avant le coup de tonnerre, Nestor a inspecté toutes les fenêtres de La Folie. À la porte de son Colonel :

- Voici l'orage, Mon Colonel !

- Merci Nestor j'ai déjà fermé.

Même réponse de Liliane, de la même voix nette et claire, comme la voix de quelqu'un qui écrit ou qui lirait, sans songer à dormir. Nestor ne se donnerait pas la comédie de bailler comme s'il avait sommeil. Il ferme et rouvre ponctuellement, ce n'est pas un prétexte, c'est son office. Quant au sommeil, il y a assez d'heures dans un jour pour ne pas être obligé de dormir la nuit. Nestor la nuit est maître de La Folie. Il inspecte tout, de haut en bas, dedans et dehors, par devoir, car inspecter est de son office, mais par plaisir aussi, car son plus grand plaisir est de tout voir et revoir. Le Colonel dans sa chambre, Mademoiselle dans la sienne, Nestor prend possession de son domaine, ces deux chambres dans son domaine s'il veut, car il sait si le Colonel travaille ou s'il rêve ou s'il dort, et le saurait aussi de Mademoiselle. D'abord on peut coller une oreille à la

cloison ou à la porte et réfléchir : à force d'écouter ou de réfléchir on finit par savoir comme si l'on voyait. Mais même sans écouter, Nestor peut savoir et presque voir ce que font ceux qu'il aime. Il lui suffit de vouloir et de réfléchir ; c'est un privilège qu'il tient d'un sorcier de sa famille ; un vieux sorcier qui avait de la tendresse de coeur pour ce gamin Nestor dont le visage et le crâne avaient de la raison et de l'équilibre comme un beau vase.

- Nestor, avait dit un jour le sorcier, je suis sorcier ; ce que tu veux, je te le donne.

Et le gamin avait répondu :

- Fais que toujours je puisse voir, si je le veux, ce que font ceux que j'aime. Sinon voir, au moins savoir.

- Cela n'est pas toujours bon de le voir ou de le savoir, petit Nestor !

- J'ai dit : si je le veux. Je peux vouloir ou ne pas vouloir.

Alors le sorcier avait soufflé trois fois dans les narines de Nestor et lui avait dit :

- Chaque fois que ton coeur voudra, et à condition que tu réfléchisses, tu pourras savoir et presque voir.

C'était bien commode. Mais Nestor n'abusait pas. Il préférait coller son oreille, avoir plus de mal, et garder toute la puissance de son privilège, le réservant aux cas les plus rares. À La Folie il y avait plus à voir et plus de moyens de voir et de savoir qu'en ces maisons comme on les construit, où l'architecte se croit bien fin quand il a séparé l'escalier de service de celui des maîtres.

Pour le plaisir futur de Nestor, l'architecte de La Folie avait construit deux maisons dans une. Dans l'une des deux, dont l'entrée était celle de La Folie, on pouvait habiter sa vie durant sans se douter qu'il y avait une autre Folie dans La Folie.

Le Duc de, qui avait fait construire, avait parmi ses maximes celle-ci, qui lui était particulière, à laquelle il avait toujours obéi, qu'un homme de cour devait avoir deux maîtresses. La nécessité se comprenait dès qu'on envisageait les fins. Un judicieux mariage est certes nécessaire à l'établissement, nom et fortune, mais ne suffit pas à se pousser. Il y faut penser le Duc un supplément de maîtresses, l'une après l'autre, choisies selon les étapes d'une carrière et les fluctuations de la politique, l'une pour un long temps, l'autre pour un passage difficile. Ce n'était que les petits esprits qui ne prenaient des maîtresses que pour leur plaisir. Il convient de savoir prendre même sans plaisir afin de confirmer l'établissement. Ni l'âge ni le minois ne compte, mais les relations, l'intelligence, la fidélité des intérêts plus que celle du coeur ou des sens,

quand il s'agit de se déterminer à une sorte d'alliance dont l'importance à chaque fois est comparable à celle du premier établissement. Ce qu'on en fait est de l'ordre du devoir, sous la frivolité d'apparence. Cela concerne le lustre d'un nom, l'extension d'un domaine, de multiples combinaisons d'héritages, des prérogatives accrues, bref la promotion de toute une famille, qui demeure la légitime et la seule, les aînées pourvues, une fille abbesse à dix ans, une mitre à l'un des fils. Ce sont des plaisirs, mais nobles et relevés. C'est une maîtresse, mais reconnue et pour ainsi dire consacrée. Le Duc de n'avait jamais choisi sans soumettre le choix à l'approbation de son cher abbé, tant que l'abbé avait vécu. Cela valait de faire construire pour une lignée de ses maîtresses, et du plus beau, des carquois parmi les cimiers, et décorer d'un peu de folie tant d'abnégation et de sagesse. Le Duc était célèbre pour n'avoir qu'une maîtresse à la fois. Il était naturel qu'on célébra tant de mérite ; non moins naturel que le Duc récompensa lui-même son mérite par le délice d'une autre maîtresse, qu'il prenait où bon lui semblait, non pas d'après la considération de son état, nom et fortune, mais d'après les exigences de ses sens et de son cœur. La maîtresse de sa carrière était toujours une dame de trop d'embarras, son temps comme celui d'un ministre, pour s'en venir à La Folie autrement qu'en partie de campagne. Elle ne résidait pas. C'était des soirées exquisés, un délassement comme champêtre dans le parc autour, de la musique, toutes les grâces de la conversation, des amis, car les amis sont nécessaires. Les soupers étaient parfois des conférences diplomatiques, où s'ébauchaient des pactes ou des traités, mais à demi mot, un sourire derrière l'éventail. Le pavillon et le parc, quel paradis de l'intimité, si la dame avait eu le loisir et la liberté ! Mais elle n'avait que si peu de loisir ! Le Duc et son imposante maîtresse rêvaient l'un et l'autre à ce loisir d'intimité. C'était à peu près le tout de leur intimité dans la chambre aux petits amours. La maîtresse résidente disparaissait à l'arrivée des carrosses, reparaisait au départ du dernier, celui de la dame après les autres par bienséance. L'architecte avait tout prévu, même une dame de carrosse qui eut été jalouse, les retours à bride abattue, les expéditions indiscretes. Il n'y avait qu'une porte à chaque chambre, afin de persuader la plus jalouse qu'à moins d'être oiseau on ne pouvait entrer ou sortir que par là ; mais toujours une autre porte, adroitement dissimulée, libérait l'oiseau. De cette porte et de toutes à des couloirs, à un réseau d'escaliers, pour aboutir le plus aisément du monde en dessous de La Folie, à des appartements qui n'étaient que la suite et le complément, autant d'élégance et d'agrément qu'au rez-de-chaussée et à l'étage. La résidente n'était pas en pénitence dans quelque cave. Rien ne rappelait en cette autre Folie de deux autres étages en dessous de La Folie (une vraie cave

encore au-dessous) qu'on était beaucoup plus bas que le commun des caves.

Nestor était chez lui de la vraie cave à la dernière balustrade. Il avait le secret de toutes les ouvertures et de toutes les fermetures. Il entretenait, graissait, vérifiait, habile et silencieux comme un forçat. Depuis des années quand venait la nuit, il sentait le même bonheur à se dire qu'il allait huiler, frotter, attentif à la moindre menace de rouille, ouvrir et fermer, récapitulant le nombre de pas et de marches, circulant sans lumière pour augmenter le mystère et le bonheur. Il aurait subi les plus atroces tortures sans livrer aucun de tous ses secrets de portes, d'appartements et d'escaliers, car c'était sa gloire et son honneur que la possession des secrets de son domaine, la confiance totale du Colonel au plus secret de sa fidélité et de son amour. Quand le Colonel appelait Nestor de son ténor du front des troupes, la foudre de l'ordre traversant de part en part, Nestor ne sursautait pas de peur mais d'amour. S'il s'accordait d'aimer aussi Mademoiselle Liliane, c'était que Nestor aimait d'adoration tout ce qui était le Colonel. Qu'une partie du Colonel fut aussi jolie à voir que le portrait ou Liliane, cela ne faisait que mêler un peu d'une autre tendresse à son amour, sans diminuer son amour. Il n'avait pas eu besoin de vouloir et de réfléchir comme il aurait pu, pour savoir, avant le tonnerre, que le Colonel ne dormait pas, malgré un voyage la veille, ni que Liliane, depuis mercredi, n'avait pas du fermer les yeux beaucoup plus que son portrait sur le quart de queue. Le Colonel était parti, il était revenu avec la chose, qui était la serviette de cuir, il pensait donc à la chose ; quand il toussait « peuh ! » donc il toussait mais ne dormait pas. Mademoiselle Liliane dormait tout le jour depuis que, mercredi, Nestor qui trouvait tout quand il ne cherchait pas, l'avait vue dans le fond de la 402. S'il y avait du secret par là, c'était un secret qui s'ouvrait tout seul ! Elle avait dit : « Nestor, à midi je déjeunerai ou je ne déjeunerai pas. Passé midi ne m'attendez pas », comme le Colonel avait dit, le mardi soir : « Nestor, jeudi ou vendredi, je rentrerai ou je ne rentrerai pas, si je ne rentre pas ne m'attendez pas. » Ce qui signifiait dans les deux cas : « Attendez-moi en silence aussi longtemps que je ne serai pas rentré. »

Le silence n'allait pas sans la guitare. Ceux du 13 purent entendre la guitare tout le mercredi, Nestor seul à entendre ce que la guitare lui chantait : « Le portrait n'avait pas dit je t'aimerai, quand Nestor aimait le portrait. Un portrait se laisse aimer, caresser les cheveux, baiser les lèvres. Il ne regarde pas Nestor, mais il ne regarde personne. » Puis la guitare se taisait, elle ne voulait pas faire souffrir Nestor. « Puisque tu veux souffrir, reprenait la guitare, je te dirai ce que tu sais. Nestor a souffert dès qu'il a

vu le portrait. Il aurait moins souffert s'il n'avait pas caressé les cheveux, baisé les lèvres. On trouve sans chercher, comme dit le Colonel. On cherche des cheveux, des lèvres. » La guitare ne disait pas ce qu'on trouvait. « Le portrait n'est qu'un portrait, disait-elle. Nestor n'a pas trouvé les cheveux ni les lèvres. Il caressait, il embrassait son rêve. Quand on souffre en rêve, comme Nestor souffrait, ce n'est pas encore souffrir. Ce n'est qu'un rêve. » La guitare s'attardait à ce rêve, sous la caresse de Nestor. « On peut toujours rêver qu'on rêve, que noir est blanc, que blanc est noir, qu'elle attendait Nestor dans la voiture, que Nestor a pris le volant, qu'elle a regardé Nestor, qu'elle a souri en le regardant. » La guitare voulait consoler Nestor, mais elle a senti les doigts de Nestor qui se crispaient tout à coup, à rompre les cordes. « Ne brise pas ta guitare Nestor. Qui te consolerait ? Si tu souffres à me briser, je puis chanter sans parole, comme si tu dansais. » C'est ainsi que chanta la guitare, ce mercredi, devant le portrait, Nestor accroupi n'attendant plus Liliane et l'attendant encore bien longtemps l'après-midi. Rêver que l'on danse c'est danser toutes les danses, les plus amoureuses, les tendres, les désolées, les délirantes, celles qui tuent en adorant, les adorantes, celles qui ne sont que de la danse, que l'on danserait des nuits et des jours, oubliant de tuer, d'adorer, oubliant même que l'on danse.

Quand Liliane était rentrée : « J'ai la migraine je ne dînerai pas. » Aussitôt sa chambre, à double tour de clé. Elle n'avait pas regardé. Elle n'avait pas souri. Elle n'avait pas dit : « Montez ce sac dans ma chambre. » Sur le moment, Nestor s'était piqué du double tour. Jamais le Colonel ne fermait sa porte à clé. Une deuxième fois, Nestor desservit. Il s'allongea sur un banc de pierre, sous les platanes, les mains à la nuque, indifférent au grondement des trains, à la cavalerie légère des nuages, la guitare couchée par terre, n'osait rien dire.

Nestor immobile se disait : « Ne te dis rien, Nestor ; ce n'est pas pour un tour de clé qu'il faut te plaindre. » Il aurait aimé se plaindre, mais de quoi se plaindre ? On ne se plaint pas d'un portrait parce qu'il n'a pas de lèvres. Si l'on se plaint d'avoir rêvé, à qui s'en plaindre ? Nestor, allongé sur le banc, veillait seulement à ne pas bouger, à ne rien se dire, à ne pas se plaindre. On peut entendre tout ce qu'on veut dans le grondement des trains, voir dans les nuages tout ce qu'il plairait ou déplairait d'y voir, mais Nestor ne voulait voir que des nuages dans les nuages, il ne voulait entendre que des trains dans le grondement.

Les cavaleries du ciel s'étaient évanouies depuis des heures dans la nuit laiteuse quand Nestor posa ses deux pieds sur le sol puis se redressa. Il essaya quelques enjambées sous les tilleuls. C'était ses jambes, c'était son pas. Nestor, qui n'avait plus rien à craindre de Nestor, sourit aux tilleuls, au ciel, à tous les secrets de son domaine ; son amour et son bon-

heur ensemble, le même amour pacifique et secourable à Liliane, au Colonel, dans la même fidélité pour toujours. Il reprit sa garde dans l'ombre, derrière la cloison, à deux pas du lit de Liliane. Sans user de son privilège, il savait tout. Senlis, les roses blanches, les arbres du Quai, ce décor où tant d'autres, ce n'était jamais que le décor. Jacques même n'était que celui qu'elle devait regarder un jour, si les yeux du portrait se décidaient à vouloir regarder quelqu'un, et celui-là plutôt qu'un autre ! À choisir entre vert tendre et redingote, Nestor, sans hésiter, aurait désigné le vert tendre, quand ce n'aurait été que la couleur d'une salopette. Mais l'essentiel était le bonheur de Liliane, si c'était un bonheur, et la suite de ce bonheur, s'il y avait du bonheur à la suite.

Liliane dormait-elle ? À travers la cloison, tout disait à Nestor que Liliane ne dormait point. Elle toussait comme toussait le Colonel quand il ne dormait pas. La chambre dans l'ombre, la fenêtre ouverte, Liliane se levait et se couchait ; elle resta plusieurs heures dans un fauteuil près de sa fenêtre. Elle ouvrait et fermait le secrétaire. Un jeu que de savoir tout cela ! Heureuse ou moins heureuse, il aurait fallu voir et revoir les yeux, le visage, tous les petits mouvements qui font un ensemble où l'on ne se trompe point. Vers le milieu de la nuit, Nestor s'était dit : « Je crois que je sais tout. Qu'est-ce que je sais ? Le sac et la robe, ce n'était peut-être que pour déposer la robe chez une couturière... Une promenade ! Une simple promenade... »

Mais, à peine le milieu passé, Nestor avait entendu Liliane qui s'habillait sans lumière (Nestor avait vu un peu de lumière à une fente de la cloison vers la corniche) ; puis elle avait tourné la clé délicatement, elle était descendue de sa chambre, elle avait même entrouvert la porte en bas ; au bout d'un moment, elle refermait, remontait, ne tournait pas sa clé, reprenait son fauteuil sans se déshabiller ; elle ne s'était remise au lit qu'à l'aube. Comme si Liliane avait dit elle-même : « Nestor vous savez tout ! »

Les nuits suivantes un va-et-vient du fauteuil au lit, sans descendre. Mais le Colonel avait averti : jeudi ou vendredi, et qu'il ne fallait pas l'attendre. Il était plus prudent de l'attendre dès le jeudi. À imaginer la rentrée du Colonel, le Colonel frappant à la porte de Liliane et Liliane au quatrième, escalier D, chez Jacques, Nestor recevait la foudre de part en part. Du mercredi à la rentrée du Colonel, Liliane, seule avec Nestor dans La Folie, s'arrangea pour ne pas regarder une fois Nestor ; admirable d'aisance et d'un peu de feinte gaieté, ne jugeant pas Nestor, Nestor par ci Nestor par là, approuvant les menus, deux phrases à la chaleur ou au retour possible du Colonel, allant même jusqu'à entraîner Nestor sous les tilleuls, à cause d'une branche qui menaçait, sa voix de tête, son air Pontaincourt, d'un fauteuil à l'autre comme sa mère, félicitant chaleureuse-

ment du chocolat ou des meringues (car elle s'était entichée de meringues et de conversations, du jambon d'Auvergne aussi) mais pas un regard ; même si, par hasard, elle regardait dans la direction ; ce n'était que la direction. Elle aurait pu ne rien dire, s'enfermer dans sa chambre tout le jour, Nestor ne se piquait plus de rien. Il n'était plus que son amour. Une seule question : « Est-elle heureuse ? » Il le demandait à sa guitare, sous les tilleuls. La guitare commençait une réponse, s'embrouillait dans le oui ou dans le non, mêlait tout, revenait au commencement. « Si le bonheur s'appelle Jacques, disait-elle, pourquoi inviter Demazure et ne pas inviter Jacques ? »

En fait Demazure s'invitait et Jacques ne s'invitait pas. Demazure, le jeudi, son moment bien calculé, entre l'heure du café turc et le début de l'après-midi. Il portait un livre pour Mademoiselle de Pontaincourt qui avait expédié les rites du café turc. Que de regrets ! Il laissa les regrets et le livre dans les mains de Nestor. Le jeudi, l'heure mieux choisie, portant un autre livre et quelques fleurs pour accompagner, il prenait Liliane au gîte, qui se brûlait les lèvres en expédiant le café. Regrets à deux voix, que de regrets ! « Hier j'ai tellement regretté ! » Café turc selon tous les rites. Liliane se félicitait d'avoir coupé les pages du premier livre, et lu le titre. Elle put en parler comme si elle avait passé la soirée à lire. *Au jardin de l'Infante...* on ne pouvait mieux choisir ! Liliane était entichée de poésie. Elle en parlait en fermant les yeux. Elle prit le livre et murmura : « Mon âme est une infante en robe de parade. »

- C'est vous l'infante, risqua Demazure. Liliane daigna sourire au compliment. Où peut-être souriait-elle à certaines robes de soie blanche, robes de parade assurément, tout à fait dignes d'une infante.

- Encore des poèmes ! dit-elle au deuxième livre. *Le Coeur innombrable...* Quel beau titre !

- Et quel poème ! ajouta Demazure, qui baillait au bout d'une strophe. Liliane murmurante :

- Comment avez-vous deviné ? Que c'est gentil ! Je ne sais que vous dire pour vous remercier d'avoir deviné...

Demazure pensait qu'il avait trop d'esprit et trop d'usage pour ne pas deviner. Mais s'il avait apporté *Jocelyn*, comme il avait d'abord songé à le faire, Liliane aurait eu de la peine à se retenir de rire : à L'Espérance on les nourrissait politiquement de *Jocelyn*, et les jugements de Liliane (que c'était du sucre et de la tisane) affligeaient ses camarades. Elle méprisait les crépuscules, les clairs de lune, les rêveries vagues, les soupirs dans le vide, la cloche dans la vallée, le chien de l'aveugle et autres ingrédients poétiques. De tous les poèmes elle ne supportait qu'un

vers, celui de Virgile sur Marcellus. Elle se moquait de celles qui se récitait des poèmes d'amour, qu'elles avaient appris en cachette. Les poètes étaient des menteurs ; l'amour en vers n'était que ritournelles hypocrites. Quand elle feuilletait leur Racine, expurgé comme un missel, elle ne s'intéressait qu'aux scènes que l'éditeur résumait pudiquement en quelques lignes, Hermione et Pyrrhus, à ce rôle de Phèdre qui n'était plus qu'un nom, celui de Phèdre. Le résumé ni la pudeur n'arrivaient pas à cacher tout, ni le poignard ni le poison. Du reste, elle récitait à merveille mais de quel ton ! Quand elle récitait *Le Crucifix*, c'était de la provocation.

« On vous demande de réciter, non pas de déclamer. Vous n'êtes pas une actrice ! » lui avait dit un jour la Supérieure, le mot d'actrice gonflée de sous-entendus que Liliane n'avait pas compris. Liliane n'était plus à L'Espérance, où l'on peut s'amuser à scandaliser des camarades ; à Paris, la poésie se porte comme une capeline ou un chapeau, l'admiration obligatoire non la lecture. Pendant que Demazure tressait des guirlandes à l'infante, au coeur, au jardin, à Liliane, à Madame de Noailles, Liliane coupait les pages. Elle venait de découvrir que le plus urgent, quand on recevait un livre, n'était pas de lire mais de couper. Elle ne pouvait occuper plus utilement le temps d'un café turc.

« Et pourquoi ne seriez-vous pas, un jour, une grande poétesse ? » Demazure ne tressait de guirlandes que gigantesques, à la proportion de son nez. « Il me prend pour une pensionnaire », songeait Liliane, mais de nouveau daigna sourire. Ou peut-être souriait-elle à la façon d'occuper le temps et d'utiliser Demazure, café bu et livre coupé.

« Me prêtez-vous votre bras ? » demanda Liliane. S'il prêtait ! Il en arrondissait le bras. C'était pour une envie qu'elle avait soudain de visiter Paris. « Je ne connais Paris que si mal encore ! dit-elle, d'une fausse innocence de pensionnaire. En matière de vieux Paris, il est certain que vous êtes un expert. »

Éloge pour éloge, et du même modèle. Le nez superbe, Demazure aspira l'éloge et proposa, Carnavalet, Saint-Gervais, Saint Roch, le cimetière Montparnasse, Palais Royal, Sainte Chapelle. Liliane répétait les noms, séduite par chaque nom puis distraite. Elle allait accorder sa préférence au cimetière Montparnasse. « Et Saint Louis en l'Isle ? Est-ce une église ou un hôpital ? Il y a donc une île ? »

Une pensionnaire ne pouvait montrer plus d'innocence. Demazure avait une conférence de réserve sur l'île Saint Louis et voulut placer sa conférence.

- L'île Saint Louis... je n'ai jamais entendu parler de cette île....

Pour en parler elle pouvait se confier à Demazure ! Certes, dans la bibliothèque de son grand-père, elle avait consulté toute la matinée guides et plans, collection du *Magasin Pittoresque*, estampes et mémoires, tout ce qui concernait l'île Saint Louis, mais rien de remplaçait l'éloquence et l'érudition de Demazure. Elle mit son bras dans l'arrondi qu'on lui prêtait.

« J'ai bien fait de prendre mon Tilbury » dit Demazure d'un nez à la fois modeste et emphatique. Le Tilbury était une petite Fiat décapotable qu'il conduisait comme au ralenti, en amoureux du code et des feux rouges, pour la tranquillité des gamines ou des vieilles dames.

Ce fut une conférence très réussie, sans accident mécanique ni panne sèche, le conférencier et son public mutuellement enthousiastes l'un de l'autre ; toute la conférence à pied, le rond du bras et le parapluie, quand on fut sur le territoire de l'île ; l'historique au ralenti, dans le Tilbury, pendant le trajet jusqu'à l'île. Le public avait de la curiosité pour tout, dès qu'on fut dans l'île. Il posait même des questions qui auraient pu faire croire qu'elles n'attendaient que la réponse. Il ne se trompait guère aux styles ni aux âges.

Le goût du public n'était pas toujours celui du conférencier, qui pâmait à l'hôtel de Lauzun, le public aux façades du Quai de Béthune. L'une d'elle surtout, à l'angle de la rue Poullétier et du Quai, une façade très simple mais qui avait de la convenance. Le conférencier dut reconnaître qu'on habiterait volontiers, que le 12 Quai de Béthune, un rideau d'arbres entre le Quai et la façade, ferait un écrin merveilleux, du pompadour le plus pur, aux grâces d'un jeune amour. Le public s'enflamma si bien pour le jeune amour et pour la façade que l'on revint au 12, toute l'île visitée et commentée, et que le conférencier poussa l'enquête jusqu'à demander à la concierge si par hasard...

- Ce que c'est que le hasard ! dit le conférencier après enquête. L'appartement du premier sera peut-être à vendre. L'ancien propriétaire vient de mourir. On ne sait rien encore des intentions de l'héritier. Cette 402 est la sienne. Voulez-vous que je monte par curiosité ? dit Demazure.

Le public se récria. C'était trop de curiosité ! Une fenêtre du premier était ouverte. Près de la fenêtre un buisson de roses blanches. Et Liliane :

- Regardez ces roses ! Rien ne manque au pompadour. Le jeune amour est dans l'écrin.

Derrière sa cloison, Nestor songeait : « Elle ne dort pas. Lui non plus, à son quatrième. Chez nous tout serait si simple ! Il aurait apporté

une vache et des chèvres. Il aurait fumé, mangé, dormi deux jours et deux nuits dans le salon avec le Colonel et d'autres Colonels. Madame Arthur aurait dansé à user ses talons. Serge, Arthur, Monsieur Mozer, tout le monde aurait dansé. Et quand le dernier danseur, au milieu de la cour, serait tombé, à peu près mort d'avoir tant dansé, le Colonel m'aurait dit : Nestor ! et j'aurais compris. J'aurais parfumé Monsieur Jacques, frotté, huilé, de la tête au pied, comme une serrure, j'aurais passé un boubou plus fin que l'air et je l'aurais conduit jusqu'à la chambre, comme s'il ne connaissait ni l'escalier ni la porte. C'était si simple ! Mais non... les voilà mariés sans l'être, ce qui n'est pas commode. Et l'autre, à la redingote, allonge ses jambes en buvant son café, comme s'il avait apporté chèvres et vaches ! Et le Colonel qui se promène sans rien voir, plus sombre et plus soucieux que s'il n'avait pas retrouvé la chose ! Nestor n'est rien du tout. Si les larmes coulaient sur le portrait, que pourrait Nestor ? »

Il peut veiller, comme il veille, il peut se parler ou garder son beau silence. Il peut vérifier de haut en bas. Bien longtemps avant tous les autres il peut se dire sans frapper encore à la porte du Colonel : « Voici l'orage. »

*

Chapitre XLII

Un mendiant

- Que devient notre ami La Châtelière ? demande le Colonel. Liliane, l'auréole un peu balancée, regarde comme à l'infini. Comment ? Tu n'as pas eu sa visite pendant mon absence ? Je ne lui avais pas parlé de mon voyage. Mais je lui avais dit que ses visites nous feraient toujours plaisir. J'avoue que je comptais un peu sur lui pour te sortir. C'est un garçon parfait, La Châtelière. Que Diable ! Il faut être de son temps. Nous ne sommes plus à l'époque où une jeune fille de ton âge ne pouvait sortir sans une camériste. Pour ce que cela changeait ! Jacques a une voiture : quand il t'aurait invité quelque part à Chantilly ou à Senlis, je n'y auras vu aucun mal...

Nestor vient d'apporter un café turc. À pas d'ombre, à gestes de velours, il va, il vient, sans entendre, sans se faire entendre. Liliane, les yeux à l'infini, aperçoit enfin quelqu'un qui répond à ce nom de La Châtelière.

- Je ne savais pas qu'il eut une voiture, dit-elle.

- Une 402, dit le Colonel, une superbe voiture. Il bricole cela lui-même. Je l'ai vu tout au plaisir de bricoler ; rien de plus naturel ! Nul n'avait le droit de toucher à mon cheval, jadis. Cela ébahissait mes ordonnances. Dugesclin devait bouchonner son cheval. Jacques a raison : le cambouis ne salit que les mains. Qu'est-ce que tu cherches Nestor ?

- Les cigares, mon Colonel.

Le Colonel revenant à son idée :

- L'Île de France, par un été comme celui-ci ! Un boutiquier en deviendrait poète. La vallée de la Marne sous le ciel d'été !... Il y aurait du plaisir à mourir pour cette vallée. Alors, ma pauvre enfant, tu déjeunais toute seulette ?

La pauvre enfant baisse les yeux sur son café turc, un demi sourire à sa solitude, pendant que Nestor présente enfin les cigares au Colonel. Soudain Liliane, les yeux grands ouverts, une flamme comme jetée au visage de Nestor, qui ferme les siens de soumission et de bonheur.

Quand le Colonel était rentré de voyage, la veille, à peine un baiser au front de Liliane, et aussitôt : « Je pose ma valise et je repars. À ce soir ou à demain ! Je ne m'appartiens pas. » Il avait aussi posé la serviette de cuir clair : Liliane, de sa fenêtre, l'avait vu qui traversait la cour, sa grosse serviette noire à la main, celle qu'il prenait chaque matin, quand il s'en allait au Ministère.

Nestor n'avait mis qu'un couvert. Déjeuner et café au train d'une messe basse. À jambage double-vidame, griffant le papier, elle avait brouillonné un mot d'excuse pour Demazure, qui, après Carnavalet, Saint-Roch et le Palais-Royal, en était au cimetière Montmartre. Il avait un art à lui d'entortiller, manoeuvrant large et vous assiégeant sans échappatoire. Il endormait de ses flatteries énormes, à l'abri desquelles il ourdissait des ruses invisibles et savantes. Ses amis disaient qu'il ferait un grand avocat et un mari redoutable ; Son faible, que Liliane avait senti dès le premier jour, était de se croire aimable. Elle lui tartina quelques confiseries de pensionnaire énamourée, de quoi appâter la crédulité du vorace.

« Ma première lettre d'amour, dit-elle en léchant la colle; Il a de la chance. »

Sans perdre un instant, d'un bond jusqu'à la cochère ; puis elle pointa le nez et s'engagea à découvert, remontant la rue au lieu de la descendre vers Pasteur, le flegme d'un tirailleur à l'attaque, sans presser le pas, la poitrine aisée, sans se retourner même une fois. En haut de l'escalier du pont, elle s'assura, d'un regard latéral, que Demazure ne la suivait pas. Sur le pont, elle échappait. Le tilbury nécessaire à l'expédition prévue, logiquement ne pouvait venir que de Pasteur. Encore Liliane s'était-elle méfiée de l'im-promptu : elle n'avait mêlé aucun motif d'excuse à la confiserie. Ce n'était que sucre et que crème. « J'improviserai » c'était dit Liliane. Depuis le soir de son arrivée à Paris elle n'avait jamais repris cet escalier. La tentation était forte de revoir ce qu'elle n'avait vu que sous le parapluie de Demazure.

Le petit homme dont elle avait eu si peur, balançait-il toujours son éloquence, et le répertoire de fiches qui était sa tête, au dessus d'un corps désavoué ? Aujourd'hui elle rirait sous cape de s'entendre nommée camarade intellectuelle. Elle était instruite du poignard de marine.... Il est vrai qu'elle n'avait pas de poignard, et surtout, puisqu'une fois elle avait rencontré Demazure au delà du pont, rue du château, il était plus prudent d'obliquer au delà du pont. Son projet n'était que de fuir. Elle n'avait plus à se presser.

Pourquoi le grand-père, volontiers conteur, mais à ses heures et sans enchaînement, avait négligé de lui conter l'histoire de La Folie ? Pourquoi cette miniature de palais comme égaré parmi la laideur d'un quartier dont l'honnêteté besogneuse ne compensait point la laideur ? Rue de l'Ouest, c'était encore le grouillement des petites voitures, légumes et fruits, la cohue ménagère, une verve ambulante aux accents de faubourg, l'un criant sa romaine, l'autre la fraise ou le muscat, une abondance, une variété, de quoi nourrir toute une ville ; rougets, colins et limandes, des escouades de lapins dépouillés, pattes levés, comme à la parade, des poulardes et des poulets, des avalanches de carottes lisses et roses, des pyramides de choux-fleurs et de melons. Mi séduite mi offusquée, surprise surtout, Liliane considérait les boutiques et les chalands, découvrait un monde, comme si elle apprenait tout à coup que le melon était universellement comestible et que le peuple avait des droits sur le colin et la poularde aussi bien que les Colonels.

« Pourquoi, se disait-elle, s'entassent-ils dans des maisons ignobles, s'ils ont de quoi se payer des poulardes ? Et que nous parle t-on de misère et de révolution ? » Cette vue de haute politique la ramena au souvenir de Casimir-Didier, qui avait une façon de dire : « Oh! le peuple ! » et qui, ce disant, gloussait dans sa cravate pour ne pas davantage en dire ; cependant, bien que Casimir eût de la doctrine, elle était satisfaite d'être provisoirement délivré du doctrinaire, protégée par cette foule, dispensée de sourire, d'écouter, de faire la niaise et l'émerveillée, de feindre l'innocence ou de brusques pudeurs, étudiant l'inertie ou l'insensibilité de son bras sous l'arrondi du bras, ou retirant le bras si l'arrondi s'avisait d'un peu plus de pression ou de chaleur.

Depuis leur rencontre, surtout depuis le lundi soir du Colonel, elle avait son personnage pour Demazure, assez différent de la toute parisienne qu'elle était devenue, du jour au lendemain, par ce qu'il fallait de principes, de robes et de chapeaux. Dans le regard de Casimir elle surprenait parfois le reflet d'un chapeau de genre breton qui avait été son cha-

peau à L'Espérance, ou quelque chose d'une étoffe riche et lourde, d'un vert noir, lugubre comme une vallée de larmes, ou pire : une valise de style jésuite ou des souliers de sacristie. Mais le reflet breton n'avait rien de moqueur, le jésuite et la sacristie ne rebutaient point, bien au contraire. À cette pensée de valise, d'étoffe désolée et de souliers orthopédiques, Demazure s'atten-drissait comme un parapluie sous l'averse. Alors, pour lui seul, elle avait retrouvé des mines et des timidités de pensionnaire. Chez les soeurs, pendant les cours de maintien, elle s'ingéniait à pimenter l'innocence, elle outrait la timidité, elle laissait apercevoir de l'apprentissage dans le maintien ; on l'accusait de décrier l'innocence, de confondre malicieusement le silence et la stupidité, la timidité et la raideur. Quand elle était en tête à tête avec Casimir elle ne confondait rien. Elle ménageait des temps et des degrés. Elle ne mêlait d'abord qu'un fantôme de L'Espérance à la parisienne, un ton d'innocence à quelques interrogations ; puis elle changeait sa voix par des transitions insensibles, elle osait même un léger accent de province, comme si, ne pouvant être attentive qu'à Demazure, elle oubliait de surveiller sa prononciation. C'était une Liliane au naturel qu'elle inventait, parlant moins, se réfugiant en des silences qui ressemblaient à des pudeurs. Elle avait des crises de gaieté, de faux chagrins sans causes, s'arrangeant pour que Casimir-Didier fut obligé de tout rapporter à lui-même, eut-il été le moins infatué de sa personne. Il donnait dans tous les pièges. Il insistait pour qu'elle avouât les causes de ce qui n'en avait pas ; elle reculait, le dos au vide, défendant de haute lutte un secret qui n'était rien.

Comme il connaissait qu'il était aimable, il en arrivait à se dire que l'évidence n'était pas plus clair et qu'il était clair qu'il était aimé. Au point de forcer l'aveu, comme il se disait qu'il l'aurait pu, il battait en retraite, afin de savourer le temps de son triomphe. Manoeuvrier d'une logique impeccable quand il raisonnait sur des heures et sur des lieux, il était sans ressources quand on l'entraînait parmi les soupirs, les nuages et les mélancolies. Il ne s'était pas encore demandé s'il aimait Liliane. Mais un homme aimable aurait trop à faire s'il avait de l'amour à chaque fois qu'il est aimé. Simplement, en cinq jours, il était venu cinq fois. « Inévitable comme le café turc. » Ainsi Liliane caractérisait Demazure devant les poulardes, les colins et les haricots verts.

Elle n'éprouvait aucun remords de son espèce de comédie. Le mot l'eut choquée. Comédie ? Cela suppose un jeu que l'on apprend ; un rôle qui est un rôle avant qu'on le joue. C'était Casimir qui avait choisi un rôle et qui le jouait, comme il choisissait chaque jour un livre de poèmes. Ce soir, cela ferait cinq ! Elle n'en finissait plus de couper les pages, et, par politesse, il fallait retenir un vers ou un titre, ça et là. Par politesse aussi, si on rêvait pendant qu'il délirait sur les vers de la comtesse, mieux

valait lui faire croire qu'on rêvait de lui.

Elle n'aurait pas joué de parti pris. Une espèce de comédie était née de ces répliques. Est-ce qu'on arrête une comédie quand elle est née ? On continue par politesse. Comme cette rougeur qu'elle avait lorsqu'il revint de chez la concierge, Quai de Béthune, et qu'il vit qu'elle avait les yeux rouges. Un moucheron dans l'oeil ? C'est une explication qui n'explique que la rougeur d'un oeil : on ne se frotte pas les deux yeux pour un moucheron. Il n'avait rien dit de la rougeur. Elle avait trouvé une jolie phrase sur l'écrin d'amour. Elle avait été fière de sa phrase. Puisqu'il aimait les poètes, c'était bien trouvé ; tout un petit poème dans une seule phrase. Et de quel coeur elle avait dit « le jeune amour est dans l'écrin ! » Cela lui était sorti du coeur, comme si le jeune amour était aussi dans le coeur. Par malheur, elle avait été tellement émue de son poème, qu'elle en avait eu des larmes aux yeux, une larme sur la joue, une vraie, qui venait de l'amour et du coeur. Le moucheron lui-même aurait déclaré son incompetence. Cette larme exigeait un peu plus que de la réplique. Jusqu'à cette larme, Casimir menait le jeu, Liliane ne fournissait que du détail. Où l'aurait-il mené si elle n'était pas décidée à la collaboration active ? Rien n'eut été plus dangereux que de laisser le futur grand avocat en position d'avocat devant une 402 et un premier étage. Il fallait l'entraîner aussitôt, hors du lieu et de l'heure, parmi les nuages, les mélancolies et les soupirs ; quitte à lui chanter que le jeune amour qui était dans l'écrin se nommait Casimir-Didier, et qu'il n'y avait pas de plus bel amour ni de plus aimable. Mais ce n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à chanter soi-même. Il suffisait que Casimir brûlât du désir de chanter, sans toutefois chanter, car il eut fallu qu'elle chanta la réplique, et c'était la seule qu'elle ne voulait pas chanter. Elle donna son mouchoir pour qu'il pût essuyer les larmes.

- Merci ! dit Liliane en reprenant son mouchoir. Venez ! Venez ! ajouta-t-elle, et se mit à marcher très vite. Demazure à ce pas. Elle répétait : « Venez ! Venez ! » et se disait en se tamponnant les yeux de dentelles : « Que vais-je lui dire ? »

Pour l'instant, dire n'était pas l'essentiel, qui était de déplacer l'avo-cat, puisqu'elle ne pouvait déplacer la 402 ni le premier étage. Quai d'Orléans où les arbres de l'Île ont une grâce poétique, elle descendit jusqu'à la berge et tomba sur un banc sous le feuillage frissonnant du plus bel arbre. Au vrai elle s'assit, mais de cette façon dont on dit qu'une tragédienne tombe ; les doigts d'une main touchant le banc, de l'autre main elle se tamponnait de dentelle.

« Ami ! » dit-elle, et resta sans rien dire, ployée comme l'arbre au dessus d'elle. Ami ? Il fallait être Liliane pour avoir ce mot à son âge. Le mot avait une douceur ambiguë. D'une élégance un peu compassée, d'un

air de province et de vieux temps. « Ami » était plus que de l'amitié. C'était un mot qui se penchait comme Liliane ou le feuillage, qui se retenait, qui voulait dire. Demazure assis sur le banc, à peine assis, et soulevé plus que posé, penchait aussi. Il fallait bien qu'il se penchât s'il voulait entendre la suite. Liliane, assise à la tragédienne, de trois quart, était un dos, des épaules, un cou, l'envers d'une auréole, un peu de l'endroit de tout, l'esquisse d'un galbe, de quoi griser de gourmandise, surtout si le gourmand est aimable, ou croit qu'il l'est. Le feuillage poétique frissonnait de mélancolie. Le fleuve soupirait devant les pêcheurs à la ligne. Casimir aérien était comme soulevé par un nuage. Alors, comme si elle sentit qu'il ne sentait plus rien, qu'il avait oublié le premier étage et la 402, l'heure et le lieu : « Que devez-vous penser ? » dit-elle. Et sans lui laisser le temps de penser ni de répondre :

- Je suis si seule ! Je suis comme une prisonnière derrière un mur ; qui donc m'a enfermée ? Me suis-je enfermée moi-même ? On croit qu'on me connaît parce qu'on a reconnu mon visage et retenu mon nom. Un nom n'est rien. Un visage n'est qu'une surface.

À qui ce soupir de solitude ? Elle soupirait pour le banc, pour l'arbre, pour les pêcheurs à la ligne autant que pour Demazure qui penchait, se rapprochait des épaules, du cou, qui n'avait pas compris qu'elle ne tombait et ne s'asseyait qu'en tragédienne, qui fut comme abasourdi du lamento. Et Liliane, comme il est de tradition dans la tragédie, s'élevait aussitôt de son cas à l'idée générale :

- Emmurés, nous le sommes tous ! Nous ne sommes que des surfaces pour des surfaces !

Demazure rajusta sa cravate. C'était son geste de respect et de précaution à chaque fois que devant lui s'envolait une idée générale comme une perdrix s'envole. Car, aurait dit Casimir l'avocat, on ne saurait trop s'élever ni s'envoler ; c'est l'honneur de l'esprit que de se mouvoir dans le général ; mais il y a des cas. Il y a même que des cas ! J'accorde qu'une cravate ne soit en somme que sa surface ; mais ce cou, ce dos, ce galbe font Liliane, qui n'est rien de si général. Précieuse surface ! Je me rapproche de Liliane en me rapprochant de sa surface.

Cette amplification oratoire ne convenait pas au cas. Il la résuma d'un mot : « Liliane ! » dit-il, d'une basse chantante, dont les séductions nasales avaient des profondeurs irrésistibles. Elle y résista si peu qu'elle se retourna, d'une légèreté d'oiseau, sans transition d'une pause à la nouvelle, comme un oiseau saute en se retournant. Si le dos de Liliane était une surface émouvante, le visage aussi, mais tout autrement. Il y avait toute une tragédie dans ce visage.

À la légèreté, à la facilité du saut, Casimir-Didier ne s'attendait pas à ce visage. Un désespoir d'enfant, le visage à peine de l'âge du portrait,

mais le portrait n'avait jamais souri ni pleuré, même en songe, même au chant les plus doux de la guitare ; les lèvres du portrait n'avaient jamais été des lèvres. La pensionnaire sous le parapluie avait un peu de ce visage ! On pouvait rêver qu'elle l'avait eu. On le pouvait aussi quand Liliane le temps d'une phrase, avait de son accent de Carrouges, comme une odeur de foins coupés parmi le parfum des lys. Mais ce n'était qu'un visage perdu que l'on rêvait sur un visage. Et pourtant son visage perdu devait être son vrai visage, comme elle l'avait là, tout à coup, surprise peut-être de l'avoir devant Demazure, pour Demazure, son visage des abandons de l'amour, du demi-sommeil après l'amour, qui serait encore le sien plus tard dans la vérité de la mort, pour les quelques heures de son demi-sommeil d'après la mort ; le moins trompeur de ses visages, celui qui pouvait le mieux tromper comme elle voulait tromper Demazure.

Elle n'avait rien trouvé à dire, quand elle se demandait entraînant Demazure vers le banc : « Que vais-je lui dire ? » Mais elle avait tant à dire, qu'elle l'avait dit au banc, à l'ombre poétique, aux pêcheurs, qu'elle l'avait dit à Demazure. Il était seul à pouvoir l'entendre, et même si elle le disait à haute voix c'était pour que Demazure l'entendit. À ce moment de la comédie ou tragédie, elle avait jeté la rage de son coeur, son désespoir, sa plainte, puisqu'elle était contrainte de jouer une comédie, à l'improviser au fur et à mesure en la jouant et qu'elle n'avait rien d'autre à y jeter que sa rage, sa plainte, le désespoir de son coeur. Ceux qui écrivent des comédies, ceux qui les jouent, ne s'y prennent pas d'autre sorte. Ils se jettent tout. On dit qu'ils mentent ; ils le disent. Mentiraient-ils si bien s'ils n'étaient toutefois véritables ?

« Ami ! » Était-ce l'autre ou Casimir qu'elle appelait ? Après l'amour n'est-ce pas le mot le plus tendre ? Il tremble de toute la ferveur retombée. Il ébauche d'un sourire triste l'amère solennité du souvenir. Il ose une espérance, assez forte pour se passer de serments, pour essayer un bonheur qui serait le bonheur dans la certitude et dans la paix. Ami c'était un appel, une question aussi dans un appel. L'autre qu'elle appelait, qu'elle interrogeait, n'était pas à côté du banc pour entendre et pour répondre. La comédie voulait que Demazure l'entendit. Il était préférable pour le succès de la comédie de ne pas lui laisser le temps de répondre.

La Diane aux longues jambes, quand elle s'était relevée n'avait déjà plus son visage des abandons. C'était une toute parisienne, comme la Diane de Houdon, fardée de son esprit et de sa désinvolture, portant son visage pour tous, comme un masque sur son visage, beaucoup moins semblable à Liliane qu'à Sophie de Pontaincourt, le même remous d'ailes frivoles ; un rire de haut de gorge à la théière de thé froid, une liberté de vedette en tournée pour plier la robe de soie blanche et la fourrer dans le

sac avec les mules, un regard moqueur à la jerricane, que Jacques s'obstinait à transporter sagement, fidèle à la fiction de panne sèche. Quand Jacques reprit Liliane dans ses bras, un instant avant de descendre, eut-elle son visage, ses lèvres d'enfant, comme il aurait voulu retrouver ces lèvres-là, ce visage ? Si Jacques avait vu une ombre de tristesse sans gaminerie du Quai à Vaugirard, en conduisant, c'était sans doute que Diane n'avait été que Diane, son baiser de Diane, et que Jacques rêvait au visage perdu.

Passage Alexandre, Jacques au volant, elle tendit un doigt comme tendait Madame Rubis. Le passage était tout à fait désert. Jacques retint le doigt, essaya de retenir Liliane, de l'attirer. Il ne put qu'effleurer de ses lèvres entre nez et joues comme on effleurait la voilette d'une élégante. Elle voyait bien qu'il avait quelque chose à dire. Elle l'entendit qui appelait : Liliane ! Était-ce son nom ? Elle ne s'était pas retournée, sans se hâter ni ralentir.

Diane encore pour déclarer sa migraine à Nestor, et s'enfermer, les petits amours bien intimidés. Immobile dans sa bergère tant qu'il fit jour, son front dans une main, comme si elle avait la migraine. Les amours n'osaient risquer une oeillade entre eux. De plus en plus attentifs cependant que l'ombre gagnait, ils clignaient des yeux pour mieux voir, car le visage de Diane disparaissait avec le jour et se transformait en un tout autre, qu'ils n'avaient jamais vu, qu'ils avaient tous plus ou moins devinés certaines nuits en regardant dormir Liliane, tous espérés de mieux voir, de tout à fait voir. Les lèvres minces s'ouvraient, se gonflaient, vivaient, devenaient des lèvres. Le sourire des lèvres vivantes persuadaient les joues de sourire, puis le nez comme les joues, puis le front, les yeux. C'était un visage qui ne se gardait plus, qui ne s'offensait plus, dont la beauté était peut-être moins parfaite, où il avait moins d'assurance, mais plus de jeunesse dans la jeunesse, et même les indécisions, les craintes, les émerveillements de l'enfance. Qu'elle pouvait être douce, obéissante, heureuse de ployer et de subir, humble et ravie de l'être ! Le contraire d'une Diane à migraine qui serait trop déesse pour sourire et pleurer à la fois, sourire en mordillant un mouchoir de dentelle.

« Exactement comme ferait une jeune couturière amoureuse, » disait l'Amour de couture. « Enfin disait l'archet, elle a reçu la flèche. Cela vous amollit proprement une fille. J'avais peur, quand elle est rentrée. Elle avait son port de déesse. »

C'était un bonheur pour tous les amours de la voir trépigner, se rhabiller, pour de nouveau se déshabiller, de l'entendre gémir et se lamenter de son lamento toujours le même : « je suis si seule ! si seule ! si seule ! »

Et l'Amour écrivain : « À qui la faute ? On écoute les gens. On attend un mot de rendez-vous. On fixe soi-même la rencontre et par écrit.

C'est plus prudent. Elle a besoin de mollir encore. Un peu de rage est nécessaire.»

Et quand tout à sa rage contre Jacques ou contre soi elle les régala de sa tirade sur les murs et sur les surfaces, ils songeaient que les bienheureuses surfaces n'étaient pas sans agrément et que les murs d'une chambre étaient souvent indispensables. Si Demazure avait su ce qu'ils savaient, il n'aurait été stupéfait ni du lamento ni du visage. Elle ne pouvait rien dire ni rien montrer qui fut plus personnel ni plus véritable. Le lamento disait : « Ce m'est un supplice que votre présence ; ce n'est que par une patience héroïque que j'ai supporté votre conférence. L'Île Saint-Louis ! J'ai passé l'après-midi d'hier à piétiner dans l'Île, pour tâcher de rencontrer Jacques ; la matinée d'aujourd'hui à lire tout ce qu'on a pu écrire sur l'Île. Je sais par coeur les dates, les plans et les architectes. Sans votre hâte à me surprendre je serais en ce moment dans les bras de Jacques. » Et le visage : « C'est mon vrai visage et je n'en ai point d'autres. Tous les autres sont mes visages menteurs. Je sais depuis deux jours que je ne suis Liliane que dans mon bonheur, et que l'amour est mon bonheur. Ami ! ce n'est pas pour vous l'ami ! Ni l'amour ! J'appelais Jacques, j'appelais l'amour et le bonheur, je vous préviens sans vous le dire tout m'est une arme contre vous ; et le visage de bonheur, sourire et larmes, mieux que les autres, qui vous séduisent et qui vous mentent. Et si par hasard vous êtes mon mari (tout est possible !) je n'aurai pas trop de toutes les armes pour me défendre ! »

Demazure n'entendit que ce qu'il put. Ce qu'il entendait ne fit que le convaincre : un homme aimable est aussitôt un homme aimé. Il est aimé avant de savoir s'il voudrait l'être. Cela ne va point sans des complications où il est bon de garder une tête assez froide.

Casimir-Didier devrait présentement compter, même à l'estimation la plus froide, trois ou quatre jeunes filles, d'Auteuil ou de Neuilly, qui, sans être aussi touchées que Liliane, le seraient encore plus s'il persévérerait ; le cas de Liliane est néanmoins le plus démonstratif. Certes la première rencontre avait du pittoresque ! C'était un début de roman. Les imaginations les mieux réglées ne sont pas à l'abri de s'y laisser prendre. Casimir qui tenait la sienne à la bride, avait permis qu'elle courût un peu. Il est vrai que la générosité de fantaisie contribue à rendre aimable, surtout si ce n'est que fantaisie. Liliane avait pu rêver sur ce début puisque Casimir-Didier l'aurait pu. Mais qui donc aurait pu prévoir que les choses dussent s'endiambler de la sorte ? Liliane avait un ton de réserve et presque de hauteur par tradition et par éducation, à ne pas donner à promettre. Il avait vu comme elle en usait. Elle n'avait pas dit deux paroles l'autre soir à ce jeune La Châtelière dont Monsieur de Pontaincourt faisait si ouvertement l'éloge. On aurait cru qu'il le désignait à Liliane, mais elle n'avait

ri qu'à Demazure. Elle n'allait si vite que pour lui, qui ne cherchait du tout à la faire aller si vite ; les livres de poèmes n'étaient que de convenance. Et pendant toute la visite de l'Île c'était à dessein qu'il avait un peu gonflé son personnage de conférencier. Mais il y avait aussi du risque par là, car elle buvait la conférence ! Quand on a le destin de plaire, on plaît en tout personnage. L'histoire et l'érudition s'entremêlaient de chimères et de confidences, et comment distinguer la confiance de la chimère ? Nos souhaits ne sont que des songes, mais nous n'avons rien de plus profond. Demazure l'avait bien constaté aux métamorphoses de son public qui d'abord n'était qu'un public, qui regardait les façades à distances de plusieurs siècles, puis (par le talent du conférencier) il n'y eut bientôt plus de distance, de conférence ni de public. Le public participait si bien à l'objet de la conférence qu'il vivait toutes ces vies que le conférencier faisait revivre. Il avait de l'admiration pour les glorieuses, du zèle pour les studieuses, une curiosité surtout, une impétuosité pour les amoureuses, une telle chaleur à tout, que le conférencier lui voyait sur le visage, tour à tour, des reflets de la gloire, de l'étude, et surtout des reflets d'amour, qui étaient moins des reflets que des flammes naissantes et, pour tout dire, un embrasement, où l'Île Saint-Louis et l'Histoire de l'Île, même le talent et la conférence, n'étaient que les occasions d'une chaleur, dont la cause réelle ne pouvait échapper à la perspicacité du conférencier qui était un homme aimable et qui le savait.

C'est pourquoi la 402 ni la façade Pompadour ne furent point jugées digne d'être retenues au dossier ; elles n'étaient tout au plus que des témoins ou des comparses sans importance. L'important n'était même pas les larmes ni le lamento, mais le rêve de bonheur dont Liliane avait été saisie comme d'une fièvre en compagnie ou plutôt par la compagnie de Demazure. Larmes, lamento, et l'adorable visage lui aussi, dont Casimir était un peu transi, comme d'une fièvre ou d'un frisson de bonheur, n'étaient que des signes ; l'interprétation des signes à la portée d'un avocat stagiaire qui n'aurait pas eu le talent de Demazure ! Liliane tragédienne ou comédienne enrichit le lamento de variations brillantes, qui lui venaient sans effort, directement du coeur, comme la petite phrase sur l'écrin de l'amour. Il n'y avait rien de plus sincère que ce terrible désespoir ; rien de mieux conforme au visage que ce chagrin, comme un chagrin d'enfant. « Oui, oui, j'accorde » disait Demazure, toujours lui et elle sur le banc, sous la bénédiction poétique du feuillage. Il lui avait pris les mains, plus en conférencier ou en avocat qu'en homme aimable. Il n'écoutait que la rumeur d'ensemble, comme un avocat qui écoute et qui juge à la rumeur : elle est innocente ou elle est coupable. « Chère Liliane, l'innocence même ! Elle n'est coupable que de m'aimer. Car elle m'aime ... » Et ce disant, qu'elle l'aimait, un frisson lui passait de vanité sinon

d'amour.

Quant à la solitude, qui était le thème des variations, même un stagiaire aurait proposer le remède. Le cas était banale et relevait d'une magistrature simplement municipale. Ce n'était pas une raison pour proposer d'emblée. Demazure tenait à consulter ses listes, Neuilly ou Auteuil, afin de comparer les cas. Famille, éducation, surfaces, le cas semblait réunir tous les avantages ; l'amour n'est pas un désavantage, au moins dans les commencements. Casimir consultait et comparait déjà tout en écoutant. Il faillit interrompre la consultation en éprouvant un nouveau frisson à l'une des variations que Liliane, irritée à un Demazure bien conférencier et même professeur de droit, exécuta dans le pur accent de Carrouges. Elle craignait encore un retour d'enquête sur la 402 et les roses blanches. Mais elle sentit le frisson et acheva sa variation sur un autre ton. Puis elle se leva et dit :

- Voilà ! Je n'ai plus rien à vous à apprendre de moi ! Il est vrai qu'il n'y a pas grand-chose à savoir. Personne au monde ne me connaît aussi bien que vous. Ce qu'on voit de moi ne n'est pas moi. Et qu'est-ce qu'on voit ? Une parisienne comme tant d'autres. Mais ce qu'on ne voit pas n'est qu'une grande fille encore bien sotte, qui a trop de coeur sans doute. À quoi cela sert-il d'avoir un coeur ? Qu'il serait facile de me faire souffrir ! Je me défie de tout et de tous, en paroles. Mais la vérité est que je suis naïve, très naïve, sans défiance, et que je n'ai pas assez de méchanceté pour inventer des ruses et pour me défendre.

Elle fit quelques pas vers les pêcheurs à la ligne.

- Est-ce l'image de la vie ? dit-elle après un moment. Le monde n'est-il composé que de ceux qui prennent et de ceux qui se font prendre ? Puis d'un air d'orpheline : *Ami*, c'est le mot qui m'est venu comme si je vous appelais au secours. Vous serez mon ami n'est-ce pas ? Je crois qu'il n'y a rien de plus beau que l'amitié. Vous acceptez d'être mon ami Casimir-Didier ? Dites que vous acceptez...

Casimir-Didier eut un frisson pour le dire, et beaucoup de bonheur et de naturel en reprenant les mains, comme un conférencier aurait eu de la gêne à les prendre. L'amitié pouvait avoir du frisson et de la chaleur et cent petits soins qui n'anticipaient point, qui laissaient la tête libre, qui n'étaient que les soins qui font le bonheur et l'amitié. Demazure avait l'amitié accablante ; petits soins et petits biens, livres et bonbons, des précisions de rendez-vous à n'en plus finir, toujours devançant l'heure pour être à l'heure, des égards ampoulés, des éloges hyperboliques, l'onctueuse continuité du sourire, encore flatteur en ses silences, esclave ostensiblement mais en effet tyran comme jamais l'amour n'aurait imaginé de l'être. Liliane esquivait de vaines défenses. Elle était prise à son cas comme un prisonnière sur parole ; le contrat d'amitié suspendait la pro-

position d'un autre contrat et ménageait le temps d'une sorte de trêve. Il fallait donc respecter la trêve et le contrat, entretenir le feu (Liliane sentait qu'un Casimir déçu pouvait être redoutable) sans pousser le feu, veiller au dosage, donner un peu du visage enfant et de l'accent du Perche, toutefois sans abuser. Cela fit quelques jours d'une politique qui était dangereuse à chaque mot, car Demazure avait l'oreille fine, et l'on n'était jamais certain de l'avoir tiré assez avant sur un nuage.

« Quelle expérience du mariage ! se disait-elle. C'est un baigne si c'est cela. Je me méfierai autant de Casimir-Didier que de ma mère Supérieure. Il est vrai que j'aurai ma façon de lui tourner la tête. »

Si tout à coup elle pensait à Jacques, elle arrachait de la dentelle à son mouchoir en cachette. « Il doit m'attendre au Quai de Béthune ! M'attend-il ? S'il sonnait à La Folie, durant mes absences, Nestor ferait son rapport. Que signifie son silence ? Non, les roses blanches n'étaient pas pour moi... » Et elle souriait à son Maître de conférence, qui régentait par le pédantisme et par l'amitié. « Puisqu'on doit à la fin haïr qui on épouse, n'est-il pas plus honnête d'épouser un homme qu'on hait ? L'amour au départ est une duperie. »

Demazure, qui faisait naître l'amour malgré lui, devait être fort défiant lui aussi, sinon vis-à-vis des amours qu'il faisait naître, au moins quand il sentait en lui de l'écho ou de la réponse : il ne glissait aucune lettre de son cru parmi les poèmes. Sans doute avait-il remarqué que l'on écrit toujours trop tendre. Il n'était pas sans écho mais il l'étouffait dans la politesse ; il ne répondait que par conférences. Liliane, Palais-Royal ou Saint-Gervais, observait les horaires et endurait le conférencier comme elle endurait à L'Espérance ; dès le retour du Colonel, elle aurait des prétextes qu'elle n'avait pas ! Mais quand le Colonel eut dit : « À ce soir ou à demain » et condamnée comme elle se vit au cimetière Montmartre, elle en eut dévoré de rage toute une garniture de dentelle et saccager des tombes au cimetière. Un délire de liberté la dressa sur ses longues jambes. La liberté, ce n'était que bailler au delà du pont, mais bailler loin de Demazure. Par politique elle tartina crèmes et confitures. De quoi rire ! Elle en riait encore devant la croupe du Lion de Denfert. Toute aimable que l'on soit, et même accoutumé aux conséquences, comment résister au velouté, à la fraîcheur, à l'inattendu des aveux et des crèmes ? « *Le je vous aime* à part, que je ne dirai pas, qu'il dira... que n'ai-je pas dit ? La plus sottise des sottises qui se récitait des poèmes n'aurait pas débitée plus de fadaïses ! Quand j'aurai dix billets de Casimir aussi sucrés que celui-là, je me résoudrai peut-être au cimetière-Montmartre. »

Poussée par la seule gaieté de son courage, elle marcha droit devant

elle ; savait-elle où ? Au bout de la rue Saint-Jacques, elle reconnut Notre-Dame et les quais, une île qui remorquait l'autre. Sans connaître fort bien son Paris elle savait donc qu'elle marchait vers la Seine ? Et qui l'aurait suivie parmi les ruelles de l'Île Saint-Louis aurait pensé qu'elle était native ou qu'elle était de ce quartier. Elle allait sans hésiter. Elle renseignait les touristes. Comme si elle était préposée à la garde ou au recensement, elle ne s'intéressait qu'aux voitures. Devant le 12 Quai de Béthune point de voiture : c'était une maison qui dormait, toutes ses fenêtres refermées sur des souvenirs Pompadour. À supposer qu'un des locataires (ou propriétaires) du 12 eût voulu ranger sa voiture, il aurait pu, et encore surveiller sa voiture de ses fenêtres. Liliane revint souvent sous les fenêtres. Elle regardait le fleuve, les péniches ; elle tournait son dos au Pompadour, son auréole. Elle ne regardait ni les péniches ni le fleuve ; sa pensée à la façade Pompadour, aux lys, aux roses du bel étage, à l'amour fenêtres ouvertes, carrosse ou 402 au trottoir.

« Faut pas vous morfondre, jolie demoiselle ! » fit une voix à côté d'elle. C'était un mendiant qui ne mendiait pas, un vieux feutre sur un visage de sagesse. « Faut pas mordre votre mouchoir de dentelle ! De la belle dentelle, c'est plus beau que l'amour. J'en parle à mon aise.... Je n'ai jamais eu de dentelles et je n'aurai plus d'amour. L'Amour... ça passe, comme la Seine... j'ai été aimé ! Oui, oui, moi !... À c'te heure c'est du mégot que je cherche c'est pas l'amour. »

Il revint après quelques pas : « Vous êtes bien belle ! Croyez-moi, si je le dis. Et lui ! Je le vois dans vos yeux... Aimez-le. Vous avez raison. Un jour il sera vieux, dégoûtant comme moi, même qu'il prendrait deux bains par jours ! Un vieux c'est dégoûtant. Je ne me lave même plus tant je me dégoûte.»

À genoux, puis se relevant : « Ayez pas peur ! C'est pas pour une déclaration d'amour ! Vous alliez marcher sur un mégot. Les mégots c'est une affaire de chance... Comme l'amour.... Comme de rencontrer une jolie demoiselle. Elles ne sont pas toutes aussi jolies... J'ai le droit de regarder pas vrai ? Puisque j'ai le droit de regarder la Seine. »

Un doigt à son feutre, poliment : « Et vous savez quand il sera vieux, mademoiselle, révérence parler...vous ne serez plus aussi belle.»

*

Chapitre XLIII

Sabre au clair

Sécateur à la main, le front parmi les roses de son grand rosier près du portail : « Quelle est la plus belle ? » se demandait Jumièges sur son échelle. Il dominait son cher royaume. Il en aimait toutes les roses, en soucis de toutes, ce matin là, à cause du terrible orage de la nuit.

« Il y a toujours autant de roses ! Celles qui sont tombées ne valaient point de fleurir encore. Cela fait une aube à boutons de roses. Les boutons s'ouvrent. Déjà ! Comme ils se hâtent de n'être plus des boutons ; de s'ouvrir en roses ! »

Sans hâte il descendit de son échelle. D'une main le sécateur de l'autre un de ces paniers paysans, large et plat, que le plus simple est de poser sur un chignon plat, car ils ne sont aisés et confortables qu'au pain de beurre, ceux d'autrefois, feuilles de vignes ou feuilles de choux autour selon la saison, et lestement gravés à la cuillère de bois sur le dessus du beurre, comme on gravait les bagues et les cintres. Les roses aussi étaient à leur aise en ce panier là. Une à une, Jumièges les plaçait en amoureux, cherchant la meilleure place, alternant feuilles et fleurs ; les mêmes soins à toutes les roses, à celle-ci, qui était somptueuse et royale dans la fragile insolence de sa gloire, à celle-là, qui n'était qu'une toute petite, trop vite éclore, mais si touchante, comme serait une écolière de la communale. Et cette autre rose, un peu raide, scrupuleusement conforme, classique comme on est classique : « On dirait une institutrice ! songeait Jumièges. Elle a le sentiment du devoir. »

Il s'arrêtait souvent, à l'heure de la sortie, devant l'école de la rue Boulard. On aurait pu croire qu'il attendait gamin ou gamine qui lui sauterait au cou, criant : « Bonjour, grand-père. » mais Jumièges avait oublié les formalités nécessaires ! Il avait l'âge, il avait l'âme d'être grand-père. Il avait l'art et l'esprit, choses plus rares. Gamins et gamines s'envolaient comme des hirondelles. Il restait tout seul sur le trottoir, face à l'école. Un autre, de son âge, surtout s'il avait eu l'âme noble, comme Jumièges, aurait senti de la mélancolie, des regrets, la discrète amertume de la solitude consacrée. Jumièges n'était jamais amère, même s'il était quelquefois mélancolique. Et encore ! « J'aurais trop travaillé, se disait-il, je devrais penser que j'ai mon âge. Je veille tard, je me lève à l'aube. Je dors debout. Si j'ai des idées noires, à qui la faute ? »

C'est ainsi qu'il en revenait toujours à s'accuser lui-même, responsable comme il était le Responsable parmi ses amis les Protecteurs. « J'aurais fait un mauvais juge d'instruction. Je n'aime pas soupçonner, avouait-il. Ce n'est point ma pente. J'ai confiance. J'irai droit au piège, comme un étourneau... S'il y a des pièges, la méfiance est un devoir. »

Pièges, complots, à l'idée du complot contre la République, que Lebuhotel flairait partout comme à l'odeur, Jumièges leva son visage vers le ciel comme s'il interrogeait le ciel, la candeur, la surprise, l'incrédulité d'un enfant sur son visage. Le ciel d'ambre et de jade était si pur, au-dessus des toits, si bien lavé et brossé par l'orage que cette pureté était comme une réponse sans réponse. À toutes les questions que pouvait se poser Jumièges, l'aube et le ciel lui semblaient toujours les mêmes réponses. Avait-il oublié les journaux de la veille, entassés sur son bureau de travail, lus et relus, repoussés et repris ? Il savait bien pourtant que ce n'était point ses travaux de botaniste qui l'avaient retenu si tard. Et même au lit, s'il n'avait que si peu dormi, et si mal, c'était à se répéter indéfiniment de ces dépêches hypocrites, tronquées sans doute, préparées et dosées comme des poisons.

« On annonce ! se disait Jumièges sans pouvoir dormir. Qui annonce ?... Ils ont inventé cela : donner au mensonge la marque de l'objectivité. La science partout ! Un roi sur son trône qui débite un discours du trône, quoi de plus clair ? Le trône parle : on ne peut mieux dire. Le bois des triques sous le velours. Mais ce pédantisme insidieux, les dépêches, les rapports, les reportages ! Nous l'avons notre Tartuffe. Il est bien le nôtre. Il est sociologue, ethnologue, psychologue. »

Et Jumièges se souvenait de cette soirée, jadis, à l'Université Populaire, où Richard avait soutenu que Tartuffe, celui de Molière, était l'homme le plus sincère, et des larmes de sincérité, de vraies larmes, oui, la main aux genoux d'Elmire, la clé de la cassette en poche, le fille aussi (pourquoi pas ?) le tout de par Dieu, et que la théologie s'en arrange !

« Elle s'en arrange, disait Richard. Elle prouve. Ce que débite le scélérat, c'est du Saint Augustin, du plus pur, du plus beau. Méfiez-vous ! Vous riez trop tôt. Si je croyais en Dieu, je serais bien capable de vous prouver exactement cela que prouve Tartuffe à Madame Elmire. Et même sans y croire, je vous prouve ! Méfiez-vous des preuves, camarades prolétaires. Croyez-moi. Je suis un marchand de preuves. L'état républicain me paye pour prouver. Par a+b, comme ont dit. a+b ou a-b, la meilleure preuve ne vaut rien. Prouver ne signifie rien ; c'est voir et comprendre qu'on voit le grand remède, le seul. Le Roi de France a passé les menottes à Tartuffe. C'était son affaire de Roi. Le Roi ! Il prouvait aussi, celui-là... Il prouvait le Roi !... »

Gaudot qui n'avait pas encore erré au pays des morts, souriait en hochant la tête. Tout jeune, comme il était, il avait déjà cet air, en tirant sur sa cigarette, d'être mort, de savoir ce qu'on ne sait qu'au pays des morts. À l'improvisation de Richard, on avait ri. Sacré Richard ! Les quelques prolétaires avaient souri.

« Paradoxe, se disait-il. Les intellectuels les plus fidèles, ceux qui se feraient trouer la peau, comme Richard ou comme Gaudot, les voilà bien ! Ils ne sont tout juste bons qu'à vous émerveiller de paradoxes, qui ne sont que des paradoxes. Un Tartuffe, quoi de plus clair ? »

Même Fournier, pousseur de wagons, qui avait vu dix fois Tartuffe à la Comédie Française, et religieusement, si l'on peut dire, jugeait que ce n'était qu'un paradoxe, ce Tartuffe pris à son propre piège ! Et Jumièges en ce temps-là hésitait, qui croyait à la science comme on croit à Dieu. À cette époque, il n'était qu'assistant à la Sorbonne, et seulement à son deuxième congrès de biologie végétale.

« C'est moi qui n'était qu'un enfant, se disait Jumièges, son panier de ses roses au bras. Qui croit à la science comme il croirait à Dieu, ne sait pas du tout quelle est la science ni ce président de jury qu'il nomme Dieu. Dieu ou la Sorbonne, je ne vois plus de différence. Sorbonne partout, telle est la France ! Ce qu'il faut dire, on le dit. Ils le savent comme de naissance. Ils récitent ce qu'ils savent. D'abord, ils savent le ton. Le ton ferait passer tout. Mais voilà ! Quand on prend le ton, ce qu'on sait n'est plus rien du tout. R.P., archéologue ou franc-maçon, c'est le même ton d'académie. Et ce n'est rien qu'académie ! »

Jumièges supportait à peu près l'académie, à ceci près que les fleurs n'y étaient plus des fleurs, dans les rapports qu'on en faisait, mais des espèces. Si l'on dissertait sur les roses, il manquait l'aube sur les roses.

« L'aube ! disait Jumièges, ce n'est pas un sentiment que j'ai. Ce n'est pas seulement l'aube que j'ai découverte, un matin, en éteignant ma lampe. C'est le mouvement des sphères. C'est l'aube, qui est ailleurs le crépuscule. C'est le monde dans son unité ! »

Parmi les roses de son monde, il imaginait la rose, l'unique, la merveille de toutes les roses, la rose des roses, qui s'ouvrait à toute aube, se mourant en rose à son crépuscule. Ce n'était qu'une rose s'ouvrant et mourant.

« Et c'est tout le jour ainsi ! se disait Jumièges. Partout, successivement. Comme si la terre, si peu de chose, se roulait de bonheur dans la lumière. Elle a raison. Les roses aussi. Ce sont des sages. Le fond du bonheur, c'est d'exister. Il n'y a point d'autre bonheur. Je les entends d'ici, nos pleurnicheurs : que c'est être vraiment trop peu de n'être qu'un peu de la terre, qui n'est que si peu de chose ! Qu'en savent-ils ? S'agit-il d'être beaucoup, d'être longtemps ? Un peu de bonheur, s'il est bonheur, c'est aussi bien tout le bonheur. L'ayant eu, on peut en vivre, on peut avoir la force de mourir et dire merci. »

Jumièges depuis des années, disait merci. Et chaque fois qu'il disait, de toute l'âme, « s'il y a un Dieu, ajoutait-il, qu'est-ce que cela change ? » Mais il choisissait les lieux et les moments, l'aube sur les roses ou la sortie des enfants de la communale, rue Boulard. Il les attendait tous, lui qui n'attendait personne ; le studieux qui n'avait point de tache à sa conscience d'écolier, ni au tablier ni au doigt, le cancre aussi, tout barbouillé, des mèches folles, un regard de jeune loup. Il n'y avait point de premier ni de dernier pour Monsieur Jumièges. Quand il s'interrogeait parmi ses roses (« quelle est la plus belle ? »), il ne décidait pas ; chaque rose était la plus belle. S'il avait dû choisir parmi les écoliers, il s'en serait remis au hasard, afin d'être juste. Il aurait expliqué que c'était la seule façon d'être juste envers des enfants ou des roses.

« Protecteur que je suis (quel titre !) voici donc ceux que je protège, si je protège. Eux qui sont comme des roses entre l'aube et l'aurore, plus fragiles que la rose la plus fragile. Il est si simple, après tout, d'être une rose ! Mais eux, seront-ils des hommes ? Il faudrait les protéger contre tout et contre tous, peste ou guerre, les trafiquants, les indifférents, les enrôleurs, les enjôleurs, les bienfaiteurs, les amis et les parents, et d'abord les protéger contre eux-mêmes. Les jeunes loups aux mèches folles ne sont pas en péril plus que les bons garçons. Ils ne seront jamais préfets ni journalistes. La vie leur sera dure. Trop dure ! Mais la révolte ne flambe qu'un instant. Elle a moins à se craindre que le talent. Elle est moins dangereuse à l'en-semble. »

Rue Boulard, à la sortie de l'école, on aurait pu se croire en quelque paradis des hommes, toujours à l'aurore des hommes ; les studieux et les cancre n'étaient jamais que des enfants. Quand Jumièges avait froissé tous les journaux, quand il sentait faiblir son courage, attaqué de pédant, de menteur, d'amplificateur et de bateleur, « courage, s'écriait-il, allons voir des hommes » et il s'en venait de son pas tranquille, son air distrait,

sa noble stature, son chapeau de feutre noir (celui qu'on appelait un « fri-vole » et qui ravissait Ilse Moser) et se plantait face à l'école, comme s'il attendait gamin ou gamine. Les derniers polissons envolés, il avait retrouvé tout son courage.

Fin juillet, l'école fermée, Jumièges n'avait point de secours de ce côté là. Il ne lui restait que ses roses.

« Vous oubliez Minouche ! » aurait dit Jumièges qui aurait été désolé d'oublier Minouche. C'était cette chatte si petite, si chatte, qui était minette ou minouche, ou la chatte tout simplement, comme souvent la nommait Jumièges ; qui aurait répondu à d'autres noms, qui ne répondait pas au nom, mais à l'appel, à une certaine tendresse d'appel. Sans la tendresse elle ne répondait à aucun appel. Si l'on avait accepté des chattes, à l'école de la rue Boulard, Minette aurait été écolière à vie. Par race ou par fantaisie, elle gardait la taille et les allures d'une chatte enfant, au tout début de sa vie de chatte. Mère et grand-mère comme peut être une chatte qui ne refuse rien aux époques, ni rien aux chats du voisinage, elle avait l'innocence de l'aube, chatte en boutons, comme serait l'aube ou la rose.

« Tiens ! fit Jumièges, voici Minouche ! » fort surpris. Il songeait peut-être aux enfants de Boulard, panier de roses aux bras, car il y avait du rapport des roses d'aube aux gamins et gamines, mais la chatte, qui était d'aube aussi, par l'innocence ou par la mine, pas une fois n'avait daigné accompagner son maître au jardin d'aube et de roses. Quand Jumièges frôlait le panier de Minouche, et même s'il lui disait : « Tu viens Minouche ? » elle étendait une patte et baillait, saluant le maître et le sécateur du maître. C'était tout ! Or Minouche, au milieu de l'allée, la queue panache, sans bailler, comme d'ambassade, un peu raide, un peu trop cérémonieuse, gorge ampoulée, autant dire comme jamais Jumièges ne l'avait vue, une sorte de discours à la gorge, un commandement répété plus qu'un discours, rêche et sec, à se faire obéir d'urgence, malgré panache et cérémonie.

« Te voilà bien Madame la Colonelle ! dit Jumièges. Aurais-tu quelque soupissant d'état-major ? »

Minette accueillit ce genre de plaisanterie comme devait, d'une surdité d'état-major. Comme elle sautait et se dressait vers le panier : « Veux-tu des roses ? » Fi ! Ce fut la conclusion de l'état-major, quand il fut convaincu que ce n'était qu'un panier de roses. Comme s'il était question de roses ! L'état-major ne se lèverait pas dès l'aube pour sentir la rose ! Que de vanités dans ces têtes que l'on dit pensantes ! Minette n'avait d'autre pensée que de commander, c'est-à-dire se faire obéir. « Monsieur Jumièges, disait la voix rêche, je vous en prie... obéissez ! »

Elle allait jusqu'à Jumièges, le touchait de son panache, aussitôt se précipitait à l'offensive, panache en l'air. L'objectif de l'offensive, au

bout de l'allée, était le propre perron de la maison de Monsieur Jumièges, le biologiste. Il ne manquait qu'un Kazoar de Saint-Cyrien à la Minouche. Encore avait-elle le panache et le mépris. Un biologiste a des ressources, même pour interpréter un ordre quasi militaire. Panache devant, biologie derrière, l'objectif perron fut atteint le temps d'atteindre le perron, sans abandonner les roses. Le panache se fit ouvrir et bondit de marche en marche comme un héros. La piétaille de biologie suivait, à peine embarrassée des roses. Elle suivit, comme piétaille suit, jusqu'à la salle à manger, où la Minette, visiblement interrogative, troqua l'ardeur militaire pour les circonlocutions diplomatiques. Elle sauta sur la table. Elle fit semblant de respirer les roses. Elle fut si minouche et si câline que Jumièges la prit dans ses bras. Elle fonçait de la tête à plein dans la biologie, et ron et ron, mais notre biologiste tournait autour de la table et ne comprenait pas. « Que veux-tu dire ma minette ? » Mais elle avait dit ! Elle s'obstinait à dire, à le redire. Et tout-à-coup Jumièges comprit. Et de s'écrier :

« La chatte ! Et bien ! Pour un chercheur j'ai l'esprit lent... »

Minouche allait précisément le dire. Combien de fois foncer de la tête, afin de solliciter l'attention, puis tendre le cou, d'où elle se tirait un fausset de voix aussi râpeux que sa langue, et tantôt vers la table et tantôt vers l'un des murs, toujours le même ! Enfin ! L'illustre professeur avait regardé les murs, puis ce mur, d'abord sans y voir autre chose que des murs, puis, sur le mur aux assiettes révolutionnaires, il avait vu qu'il n'y voyait plus les assiettes. Minette sauta des bras et fit le va-et-vient devant le mur, oreilles et panache d'alerte, le miaulement réglementaire, tantôt à son maître, tantôt à ses fantômes d'assiettes qui n'étaient que des cercles de papier peint sans les assiettes. Et Monsieur Jumièges eut aussitôt des pensées si banales qu'il s'en voulait de les avoir mais vainement il essayait d'en trouver d'autres et se disait qu'il fallait être chatte ou archiviste pour en trouver. D'une acuité, d'une promptitude, d'une richesse d'esprit incomparable si on lui tendait une fleur ou un pistil à examiner, une patience de sauvage, une délicatesse artiste, il était comme stupide et démuné quand il était sommé de penser l'absence, ces assiettes par exemple qui étaient au mur, qu'il avait considérées la veille encore, tout en dînant, et il avait dîné assez tard : c'était dire, d'après l'horaire du biologiste à plus de dix heures du soir ! À se dire ces dix heures, il sentit un chatouillement désagréable à la nuque, comme un doigt froid et mouillé qui lui aurait frôlé la nuque, et le froid liquide lui coula jusqu'aux reins. Il s'en cambra d'un seul coup, tout dressé et rassemblé, d'alerte, comme les oreilles et le panache de la minette, qui donc n'avait pas tort de mépriser les niaiseries plaisanteries d'un jardinier pacifique sur le sérieux d'état-major. Monsieur Jumièges ne rehaussait point son veston de jardinier de

la rosette de commandeur. Mais il fut commandeur de la tête au pied, la nuque aussi, où quelque chose encore le frôlait ou le chatouillait. « Est-ce cela la peur ? » demanda Jumièges. Minette allant et venant n'aurait pu répondre. Elle n'était pas plus grosse que les deux poings ensemble de son maître, mais elle ignorait absolument la peur. L'absence des assiettes bien enregistrées, elle bondit à l'épaule du veston de commandeur, mordilla l'oreille sans ménagement et retomba sur la table, calculant sans doute son point de chute, car Jumièges voulut reprendre la chatte dans ses bras, mais elle s'échappa, tomba n'importe où et revint là. Elle semblait dire : « À la suite ! Ce n'est pas fini ! Qu'est-ce qui il y avait là ? » Et ferme se tenait là, comme un petit sphinx interrogateur. C'était Jumièges qui allait et venait, s'interrogeant.

« Et oui ! Minette Minouchette, là, là, il y avait là ce vieux cartable d'écolier, presque aussi vieux que moi, mon cartable de toujours. Quand je n'étais qu'un gamin comme ceux de la rue Boulard, j'aurais pu me cacher dedans ! On y fourrerait une bibliothèque. J'avais à rapporter aujourd'hui toutes ces paperasses au Collège... »

Soudain le doigt mouillé lui pinça la nuque ; une rigole glacée lui creusa le dos, lui fouilla les reins. « Et mon manuscrit ! Il était là, lui aussi, dans le cartable ! Je devais passer rue Decrés avant d'aller au Collège ! »

Jumièges perdit l'équilibre. Ce qui restait de commandeur en lui saisit le dossier d'une chaise. Il s'assit de tout son poids. La nuque dans un étau, la glace partout, comme s'il durcissait et gelait en masse. Que la femme Tétard et Brunet la citoyenne, l'amazone sur son canon, la comédienne qui était la Loi ou qui était la France, eussent été décrochées et enlevées, les coqs et les porteurs de palmes avec, farce, vol ou menace, cela n'était pas capable de désespérer Monsieur Jumièges. Il n'était pas seul pour juger l'opération, les causes et les conséquences. Il n'était qu'un protecteur parmi treize. Lebuhotel veillait. Gaudot méditait. Richard n'était pas reparti vers Trieste ou vers Oslo. Mozer, à deux pas, de l'autre côté du pont, provoquait et pourfendait les philologues de toute la terre. On s'ouvrirait à Marka s'il fallait, qui jouait volontiers les francs-tireurs, qui paradait de sa désinvolture de jeunesse, comme il est naturel à la jeunesse, mais qui était actif et qui était rassurant parce qu'il était fort. Et tous les autres étaient des fidèles. Il suffirait de les réveiller. On pouvait essayer de faire peur à un vieux monsieur de botanique, en lui volant ses assiettes. Le vieux monsieur n'avait qu'un début de peur, un frisson plus que de la peur, à peine un chatouillement. Et puis, quand il ne voyait plus les assiettes sur le mur, il n'en pensait presque plus rien. Mais ce manuscrit, qui était là dans le cartable, et ce cher cartable aussi qu'il traînait depuis son enfance de Normandie, comment ne pas les voir ? Autant

demander à Monsieur Jumièges de ne plus voir l'école de son village, son village ou son père l'instituteur ! On effacerait l'Académie, les titres, toutes les collections, d'histoire, d'art ou de science, on n'efface pas un village ou un cartable. Quant au manuscrit, il l'avait retenu longtemps dans un tiroir. Ce n'était pas une oeuvre de vulgarisation ou d'enseignement, comme ce *Traité des champignons* que son éditeur le pressait d'écrire. Ni même un traité de science pour les autres savants, comme ceux où il avait exposé loyalement ses recherches et ses découvertes, et qui témoigneraient pour lui, bon ouvrier de botanique, qui avait travaillé, qui avait aimé ce jardin là, comme un jardinier aime et travaille. Le manuscrit du cartable ressemblait un peu au cartable. Ce n'était d'abord qu'un cahier d'écolier, sans l'ambition, sans l'idée d'en faire un livre et de le publier, des remarques en marge comme on écrit pour soi. Le cahier, des mois durant, ne sortait pas du tiroir. On aurait pu le croire oublié. Si Jumièges le reprenait, il ne se souciait point de relire ce qui précédait ; comme un homme qui repart et qui continue sans regarder en arrière. Il ne cherchait pas à convaincre. Il osait rêver, s'aventurer ; il s'imprimait là-dedans et se peignait sans du tout vouloir se peindre. Il n'y avait point de ces compliments, comme il est de tradition parmi les doctes. C'était tout Jumièges à la fois, tout lui partout, à propos de tout. À peine quelques ratures. Raturer, c'est penser aux autres. C'est manoeuvrer, comme il faut bien que l'on manoeuvre si l'on a dessein de se faire élire ou seulement de se faire entendre. C'était la revanche de Jumièges sur tant de cours et de concours. Jamais certes il n'avait rien diminué de sa pensée ; mais sans diminuer ni mentir, il est naturel que l'on songe à accommoder. Quand on pense pour soi seulement, on se moque bien de toutes ces précautions de politesse, on en invente d'autres, les vraies, qui n'ont des égards que pour la vérité. Le premier cahier s'était augmenté de plusieurs autres, toujours le format et le papier des écoliers. Un jour Jumièges relut tous ses cahiers à la file et s'aperçut qu'il avait écrit un livre et que ce livre ne s'ajoutait pas à tous les autres qui étaient son livre. Il s'y reconnaissait à chaque page. Il s'y instruisait de ses gestes, de ses arrêts, de ses silences ; il apprenait le son qu'avait sa voix. Si quelque chose de lui méritait de survivre, c'était cela. Et si le naturaliste avait saisi quelques traits de la nature éternelle, c'était là. Dans trois cent ou dans mille ans, cela pouvait encore servir. « Que d'erreurs, que de sottises sans doute ! se disait Jumièges, je ne les vois point mais ils les verront. Mais les sottises et les erreurs ont leur façon d'être profitables. Il me semble que c'est la façon. » Il attribuait tout le mérite au porte-plume et à la plume, dont il conservait tendrement l'usage. « J'étais démodé au départ. Ainsi, je n'ai rien à craindre de la mode. » Fine et déliée, l'écriture n'avait presque point varié du plus ancien cahier au plus récent. Après avoir tout relu, il avait signé : Jumiè-

ges, sans prénom, comme signait son père. « Le livre est fini, dit-il. Je ne savais que j'écrivais un livre ; maintenant je le saurai. » Puis il remit le livre dans le tiroir. « Puisqu'il est écrit ! Et je suis content de l'avoir écrit... Je me sentirai moins indigne des gamins et des rosiers. Moi aussi j'aurai donc donné ma rose. » C'était cette rose là que le voleur avait volé. Il avait fallu toute une vie pour qu'elle fut enfin cette rose. Jumièges n'avait pas recopié son manuscrit, qui n'avait que si peu de ratures, qui ne pouvait qu'être plus clair et plus lisible. Et quand on a le beau courage de regarder à près de mille ans (dire mille c'est dire bien d'avantage) on comprend que les années de tiroir ne soient que des retards qui ne comptent guère. Que les autres harcèlent les éditeurs, car ils survivront à leurs livres !

Dans le bonheur d'aube aussi doux aussi secret que la grâce, il y avait au plus caché de Jumièges, cette certitude sans trace d'orgueil. Est-ce qu'un rosier aurait de l'orgueil ? Il n'aurait que du bonheur. Comme Jumièges il dirait merci. Ce doit être le dedans de la vraie gloire, si voisine de la modestie la plus naïve. « Je ne savais pas que je porterais ces roses, dirait le rosier, » « je n'aurais pas espéré que j'aurais pu écrire ce livre, aurait dit Jumièges. Aussi je ne l'avais pas écrit comme on écrit un livre. » Ses amis les plus intimes avaient bien remarqué qu'il avait moins d'ardeur à écrire les autres, pour vulgariser ou pour instruire. Ce n'était pas de la paresse. Jamais il n'avait eu l'esprit plus actif ou plus délié. On ne l'avait jamais vu si différent à tous, si attentif, d'une cordialité plus gaie ni plus délicate. Il intimidait Liliane à seulement lui tenir la porte, soulevant son « frivole » de l'autre main. Et la fée Vermicelle, Ilse de son violoncelle, un soir de sonate, une fois Jumièges parti : « Sais-tu Pa, dit-elle à son père, qu'il ne serait pas difficile d'aimer Monsieur Jumièges ? De l'aimer d'amour... » Moser, qui avait un goût germanique de la profondeur, suspendit un instant la réponse puis répondit : « Et pourquoi non ? L'amour ou la musique si tu veux, Ilse, c'est tout se donner dans son âme pour une âme... tu comprends ? (Ilse, qui balançait deux nattes comprenait cela !) Monsieur Jumièges, c'est bien plus qu'un savant. C'est un savant qui est une âme. Le grand Goethe était de cette race là. Elle est rare... Les savants, pour la plupart, sont des gens foutres ! »

Il est dur, si l'on a formé jour après jour une image de son âme, de se voir voler cette image. Pire ! De s'apercevoir qu'on vous l'a volée. Qui est le voleur ? Mais pourquoi l'a-t-il volée ? Jumièges n'avait pas encore décidé de porter son livre à l'éditeur. Simplement, après toutes ces nouvelles et ces dépêches hypocrites, il avait sorti le manuscrit qui consistait en une dizaine de cahiers d'écoliers. Cette pile dans le cartable ! Le vieil écolier souriait tant il y avait de conformités en tout cela, cuir et papier, l'écriture et l'écolier. « Demain je passerai rue Decrès. Une vingtaine de

copies, que je répartirai à travers la France, en des mains sûres : ce n'est que prudent. Cette maison-ci ne sera peut-être, dans quelques semaines, qu'un monceau de pierres fumantes. Qu'importe ce qu'il adviendra de moi ? Le meilleur de moi est en ces pages. C'est comme un devoir pour moi d'être leur protecteur. »

Lourdement assis sur sa chaise, Monsieur Jumièges ne pensait rien. On reçoit le coup, d'abord. On prend le temps de se dire qu'on l'a reçu. Celui-là avait failli renverser Jumièges. On aurait pu le retrouver mort, comme foudroyé. Au bout d'un moment, quand l'étau commença à se desserrer, quand la chaleur de la vie circula, une chaleur de four après les glaces mortelles, « j'ai donc des ennemis ? » balbutia le botaniste, les coudes aux genoux, le regard au parquet, accablé et comme ployé par cette méchanceté des hommes qu'il avait niée héroïquement, joyeusement, quelles que furent les circonstances. Ce n'était pas sa manière de regarder ainsi, son ordinaire était le beau regard en face ou le regard au ciel. Un autre jour, il n'aurait donc pas vu ces deux assiettes sur la table, l'une cassée, l'autre intacte. Il se précipita à ramasser, et ce brusque mouvement le délivra d'une part du poids qui le courbait. Il était presque tout-à-fait Jumièges en se redressant. C'était deux des assiettes de la collection. *J'éclaire la France ...* Celle-là n'était que débris d'assiette. L'autre, sans une ébréchure. Sa devise, *Sabre au clair*, n'avait pas été adaptée à l'un des Treize ; et, pour illustrer la devise, un joli petit officier, bleu et rose, qui n'oubliait pas de prendre la pose et qui brandissait son sabre d'une fougue si désinvolte qu'il menaçait la vertu et la résistance du sexe plus que celle de l'ennemi. « Qu'en penses-tu, Minette ? Tu continues à me fixer de tes yeux de sphinx. Faut-il encore que je déchiffre des symboles ? Il est vrai qu'on a voulu me briser comme cette assiette, qui porte ma devise, je veux dire la devise que j'ai reçue... Mais ce *sabre au clair* ! n'a rien de clair. Est-ce une déclaration de guerre à mort ? Est-ce l'annonce de la guerre ? Je ne veux point de mal à ce petit officier. Allez, mon brave ! Accompagnez-moi, s'il vous plaît, chez Gunther-Amédée Moser, qui, malgré son nom teutonique, est un officier français comme nous. »

*

Chapitre XLIV

Avant que le coq ait chanté trois fois

C'était encore le petit matin, le silence et le désert autour du jardin des roses, quand un fauve baillant en fauve secoua la grille, le rosier blanc contre la grille, enfonça le portail plus qu'il ne l'ouvrit ; c'était sa façon d'ouvrir ; mais les rosiers connaissaient bien ce fauve là, un peu rude mais amical. Il ne sonnait jamais pour avertir. Il n'avait point d'heures. Du dédale des rues on le voyait surgir, à l'aube parfois, et Jumièges descendait de son échelle, la joie au visage ; ou la nuit, quand la lampe d'étude éclairait comme un fanal.

« Je ne m'assieds pas, disait le fauve » . Il finissait par s'asseoir. Le fauve avait des idées de fauve, qui bousculaient un peu les idées de Monsieur Jumièges, mais ce n'était que manière de dire ; l'accord au fond et profond. La SPEH n'était pas une société comme sont les autres. Elle se nourrissait et vivait de ses rapports intimes, tout d'amitié, Jumièges au centre de ces amitiés. De par les droits de l'amitié, on souriait ou l'on ne souriait pas, mais on entraît. Minette ne se trompait jamais à ses visiteurs, étendait une patte et se rendormait.

Deux bonds de fauve, Jumièges nulle part : « Tiens ! dit le fauve. Le panier de Minette est vide. Cela sent le complot. » On enquête. Devant le mur aussi vide que le panier, le fauve se grattant la tête : « Pour-

quoi toutes les assiettes ? Les Treize des Treize auraient eu plus d'éloquence. Et sur la table, toutes les treize, comme si Messieurs les Protecteurs étaient servis ! La mise en scène était digne de Shakespeare. J'aime la mise en scène, moi, la grande, la biblique, qui vise aux symboles. Où diable sont les assiettes ? Ce mur vide n'a pas de sens. » Quand il aperçut l'assiette en morceaux : « Brisée ! Ce n'était pas dans le projet de la mise en scène ! C'est du vandalisme ! Si les coqs ne sont plus que débris de coqs, c'est du joli ! Et la Catherine en débris ! »

Le fauve, aussi navré que peut avoir l'air un fauve, flaira, fureta, un oeil terrible et l'autre drôle. Nulle trace de la collection révolutionnaire que ces morceaux qui étaient une lumière pour la France, même en morceaux. Avant de refermer le portail : « Le mal n'est pas irréparable. D'abord Catherine a plus de solidité qu'une assiette et puis je connais une collection toute pareille à celle-là. » Portail refermé, un regard à ce jardin dont Jumièges était le jardinier : « Haute sagesse ! dit le fauve. Avoir des rosiers, c'est les tailler soi-même. Domaine fourrure, est-ce que je me fie aux intermédiaires ? Toute fourrure, comme si elle était ma fourrure à moi. En politique aussi (si politique il y a !) il faudrait donc se défier des intermédiaires. Agir seul ! Me voici presque aussi sot qu'un général en chef, qui pense la victoire sous son képi et, s'il pouvait combattre seul, peut-être ferait-il cette victoire qu'il pense, mais il se fie à tous ces képis qui sont dix et cent mille, et qui ne sont que des képis. »

Qui a porté le képi ne peut avoir d'autre ambition que de le porter toujours. Ce n'est pas une coiffure comme une autre. Les autres sont pour se garder, pluie soleil ou bise, accessoirement pour signifier que l'on rend honneur, encore est-il que l'on enlève le chapeau pour saluer, ou pour saluer qui salue, ce qui humilie le chapeau et montre bien qu'il n'a que de l'utilité sans honneur ; et qu'est-ce que l'utilité au prix de l'honneur ? Comme un arrosoir qui est fort utile quand on est au mois de juillet, et presque en août, comme on était. Mais si Monsieur le Préfet vous interroge, vous posez arrosoir et vous retirez le chapeau. Monsieur le Préfet garde son képi de Préfet sur la tête ; ou s'il l'enlève en approchant une dame, c'est comme s'il renvoyait le Préfet un petit instant, pour ne pas effaroucher les dames. Mais il faut être un troupier qui n'a pas une semaine de caserne pour enlever son képi parce qu'on s'adresse à l'adjudant-chef ! Képi ou calot, toute coiffure militaire est une coiffure d'honneur : elle honore celui qu'elle coiffe comme la mitre ou la tiare, et déjà la tonsure, qui fait de simples cheveux humains une coiffure ecclésiastique.

Il était sans doute nécessaire de rappeler ces principes (car ce sont des principes), afin de mieux entrer dans les raisons et les explosions du

gardien de square Mustapha, de première classe, qui s'en expliquait en présence du gardien Chaize de deuxième, avant de rejoindre leur aîné et leur ami Humblet, qui lui aussi gardien de square, mais hors classe, et même à titre exceptionnel. Rue Dante (c'était tout à l'heure), un garçon livreur, un voyou plutôt, avait heurté Mustapha de son triporteur, et même l'avait un peu bousculé ; et le voyou de s'écrier, manière d'excuse : « Eh ! vas-donc, képi ! » puis, le blasphème proféré, il s'était enfui à trois roues, comme un blasphémateur et comme un lâche. Que le mot képi, appliqué au porteur de cette coiffure, puisse être jeté comme une insulte, cela montait le gardien Mustapha au rouge blanc de l'indignation. Le square Monge, qui était le siège de Chaize, vibrait de ses éclats indignés. L'austère muraille de l'école Polytechnique, un mur tragique, les multipliait, les accompagnait de grondements lointains et de brusques clameurs, comme si la célèbre école, au nom de centaines et de milliers de képis, tous les képis depuis la fondation, approuvait une indignation aussi légitime. Mustapha déambulait en lutteur de foire devant Chaize immobile, si bien que les passants, derrière la balustrade, pouvaient croire que c'était sur le képi de Chaize que se déversait cette trombe vociférante ; Chaize lui aussi portait képi et Mustapha hurlait : « Képi ! Képi ! » mais justement le képi de Chaize préservait Chaize, qui était compagnon de l'Ordre des képis et pour ainsi dire képi arbitre. Aux radiations de la colère, Chaize s'échauffait un peu, mais peu. Être en colère (et c'était plus que de la colère !) ou partager, comme on dit, une colère, ce n'est pas du tout de même. Et puis la colère ne prenait pas quand on essayait d'en allumer. Ce grand diable de Chaize, qui était tout sec, sans muscles, un échafaudage d'os, comme vous diriez un de ces échafaudages tube sur tube. Il oscillait au vent, son long nez mince sur le minuscule képi désignant obstinément la terre, où l'on craignait de le voir s'effondrer dans un effroyable gâchis d'os et de tubes. À peine ce qu'il fallait de chair pour que échafaudage fut un homme ; un sang blafard, qui devait être d'un jaune sale tirant sur le blanc, comme étaient ses cheveux et sa moustache. Les yeux seuls avaient une sorte de couleur. Encore n'était-ce pas de la couleur. C'était un certain pétilllement de malice, bienveillance ou ironie, car il était de notoriété, et depuis toujours, que Chaize était un homme d'esprit. Il soutenait sa réputation vaille que vaille. Quand il réfléchissait, par exemple s'il faisait l'arbitre, il se frisait les filaments de sa moustache et l'on apercevait dans le ciel un képi qui se balançait ou qui planait, comme libéré de la pesanteur. Un signe qui ne trompait guère : l'arbitre ne tarderait plus à produire la sentence arbitrale. C'est ainsi que Chaize, comme s'il se parlait à lui-même :

- Bien sûr ! S'il ne s'agissait que d'un képi de gardien de square. Le voyou n'aurait pas raison. Non ! Mais enfin ! Il n'y aurait pas de quoi se mettre en colère...

La flamme de la colère qui avait une hauteur de six étages fut réduite à un brimborion de feu, comme une flamme sous la cendre.

- Alors, toi ! fit Mustapha, puis toute sa flamme de nouveau mais seulement fraternelle, l'enthousiasme dans l'admiration. D'abord toi c'est toi ! dit Mustapha. Il n'y a que toi pour trouver ce qu'il faut penser... On pourrait se contenter de penser ce qu'on dit... mais toi tu penses, et moi je ne pense pas. Ce qui fait... que je dis et que je dis, sans penser un mot. Et cela m'exaspère de ne pas dire ce que je pense. Mais enfin qu'est-ce que je pense ? Le plus beau, c'est que tu le sais, et moi pas !

Chaize se frisait les filaments. De la bienveillance, un peu d'ironie dans le triomphe, surtout de la bienveillance. L'oeil de malice se balançait dans le ciel de square. Chaize était presque un esprit ; Mustapha, au pied de l'échafaudage, une boule de muscles en boule, un nain, s'il n'avait pas été athlète ; mais un de ces athlètes puissant et laid qui à douze ans, avait des biceps monstrueux à étouffer un mouton ou un veau, le cou en colonne, le crâne comme déposé sur la colonne ; et ce n'était plus un crâne pensant. Sans doute pouvait-il bondir d'un arbre à l'autre, comme les chimpanzés, ces prestigieux athlètes se tenant d'une seule main au tronc. Mais il avait son admiration, pour le distinguer de tous les chimpanzés et de beaucoup d'hommes ; d'autant plus généreux dans son enthousiasme qu'il était gardien de première classe et que Chaize était gardien de la deuxième. Il avait sa manière à lui de pétrir et de tourner sa pensée, quand il l'avait reçue de Chaize, comme pour en faire une boule à sa propre image et la tenir solidement dans ses mains. Cet effort lui gonflait encore le cou, dont le crâne n'était plus qu'un protubérance négligeable, mais toutefois le support de l'homme et du képi. Il se travailla de tous ses muscles, roulant sa pensée à l'intérieur, lui communiquant sa forme. Il prit son temps ; enfin, comme un joueur de boules qui vise, qui retient la boule et qui la lance :

- Le képi c'est le képi !

Il avait lancé l'idée, qui roulait, qui pouvait rouler indéfiniment, qui n'était que du képi, quand on attendait l'idée, quand on avait toute l'idée, comme une boule qui serait rouge et qui démontrerait en roulant qu'elle est toute rouge, que cette couleur lui est suffisante et que le rouge par conséquent peut se passer de toutes les autres couleurs. Un rien d'inquiétude après avoir lancé. Était-ce l'idée ? N'avait-il pas trahi la vraie, la profonde pensée de Chaize, qui avait toujours tant de subtilités dans ses pensées, aussi fines que les filaments de sa moustache ?

L'échafaudage tubulaire oscilla dans les hauteurs. C'était un balancement d'approbation. Une voix descendit de la cime (et cette cime portait képi) :

- Je ne sais si je pense, disait la voix ; mais toi tu trouves le mot.

De contentement, la tête s'enfonça dans le cou jusqu'à disparaître. Ce n'était plus qu'un képi qui coiffait un cou. Le difficile, cette fois, était que le mot qu'il fallait trouver à dire ne pouvait être un autre mot que le mot képi, sur lequel on avait à dire, mais que dire ? Qui a dit képi, il a tout dit ! À la seule condition de savoir ce que képi veut dire. Ce n'était point parce qu'ils étaient gardiens de square qu'ils le savaient. Un képi de gardien a quelque chose d'un képi. Il peut l'être ou ne l'être pas, cela dépend plus du gardien que du képi. Que de gardiens qui ne savent pas ! Leur ignorance n'en fait pas de mauvais gardiens ; mais ils seraient les mêmes gardiens nues têtes ou quelque autre coiffure sur la tête. On en voyait de ces gardiens, parmi les auxiliaires ! De tous les âges ; les uns qui s'enfermaient dans leur kiosque pour y lire, d'autres qui surveillaient ou dirigeaient les jeux : « Des civils ! » Encore un mot qui dit tout, civil ! À la seule condition de ne l'avoir jamais été. Ni Chaize, ni Mustapha, ni Humblet, leur ami à titre exceptionnel, n'avaient jamais été civils. Ils en auraient donné la même preuve, irréfutable au jugement des trois : ils avaient pris leur retraite comme adjudant, tous les trois. L'unique pièce d'identité qu'ils considéraient absolument valable était leur livret militaire. Chacun le portait contre son coeur, et sentant le livret, qui était là, il sentait qu'il avait un coeur. On a besoin de le sentir parfois et vérifier qu'il n'y a rien de civil dans un coeur de militaire. En retraite, à force de vivre comme un civil, parmi les civils, on finit par se tâter et se pincer. Ne plus jamais entendre : « Mon adjudant... » on s'imaginerait ne l'être plus, ne l'avoir jamais été. Comme si un adjudant ne l'avait pas toujours été ou pouvait cesser de l'être ! Ce grade-là quand on y parvient, efface les précédents. Comme ces bêtes années de jeunesse, si l'on entre dans la carrière, on voit bien qu'elles n'étaient au mieux que préparation militaire ! Pour ces trois-là, leur passé lointain, enfance et jeunesse, se simplifiait encore. Enfants de troupes tous les trois, anciens de la même école, ce qui les avait lié pour toujours, à dix ans ils étaient des enfants soldats, Mustapha un peu plus jeune que Chaize, Humblet franchement l'aîné des trois. Humblet et Chaize se souvenaient d'avoir eu un semblant de famille. Mustapha sortait directement de l'assistance, affublé de ce nom oriental qui ne correspondait ni à son teint ni à ses traits, car il était plutôt bâtard de tout et de partout en France. Quand il fut admis à Rambouillet, et non sans quelque entorse au règlement de l'école, il eut le sentiment d'échapper à un naufrage. Il se mit à vivre dans la reconnaissance. Tout ce qui était l'armée lui fut un objet de vénération. Il tremblait de joie à

cirer ses godillots, à se dire qu'il avait des mouchoirs à son matricule ; navré de sa lenteur et de sa pesanteur en calcul et en grammaire, se rachettant aux altères, au javelot, à la barre fixe. S'il était cette boule musclée, c'était un effet de son grand amour pour l'armée française qui l'avait adopté, qui l'avait aimé sans rien demander en retour, et jamais il avait aimé rien d'autre. Il n'avouait à personne que la mise à la retraite et la retraite étaient choses qu'il n'avait pas bien comprises. Nul n'avait eu à se plaindre de lui. Il avait accumulé de la force dont les réserves n'étaient pas épuisées. Il pouvait encore supporter quelque campagne ou du moins aboyer autour des recrues, à leur casser les oreilles, exercer une tyrannie sans défaillance, se faire haïr de cette jeunesse trop heureuse, briser les petites vanités, les prétentions, comme il brisait une noix avec le poing ; imposer l'obéissance par la terreur, puisqu'on ne peut imposer l'amour.

Il fallait l'entendre jadis beugler des obscénités à s'arracher la gorge. C'était sa vénération et son grand amour qui beuglait. Et maintenant, au square de Saint Julien le Pauvre, son fief à lui, il souriait aux mamans, esquissait une risette aux enfans, il régnait sur un couple de merles et sur une quarantaine de pigeons. Un planton du Ministère avait dit que le square était bien placé dans la hiérarchie des squares. De fait, il y venait des Suédois, des Argentins, des jaunes, des noirs : c'était le rendez-vous des nations. Le square était donc honorifique, malgré les tourbillons et les courants-d'air. Monge était abrité, mais c'était à peine un square. Un couloir entre des bosquets et quelques bancs pour les amoureux. Il convenait particulièrement aux aptitudes de Chaize qui était distrait et méditatif, qu'on voyait de loin, qui était trop myope pour rien voir et qui ne l'était pas assez pour s'apercevoir qu'il était myope. Mais quel square de deuxième classe ! De Mustapha à Chaize, l'admiration effaçait les classes, mais ce qui valait pour les personnes ne valait pas nécessairement pour les squares. Mustapha en était toujours à pétrir ou à rouler une plaisanterie nouvelle, quand le Saint Julien (pourquoi le Pauvre ?) vidé et verrouillé, il gagnait en un temps record le portillon de Monge où Chaize l'attendait. Si les amoureux lambinaient, Mustapha profitait de l'occasion et beuglait. Ce soir-là, la colère du képi avait obtenu le vide parfait instantanément.

- Nous allons être en retard, dit Mustapha, par ma faute !

- Bah ! répondit Chaize, Humblet n'a pas d'heure. Il ferme quand il lui plaît. Vingt minutes de pas cadencés. L'autobus, c'est pour les civils.

Il se félicitèrent d'avoir marché à la cadence de leurs vingt ans, quand ils furent arrivés au square de la Gaité (ou Square du Maine). À leur arrivée, le square était en apparence comme il était toujours, qui avait ceci d'exceptionnel qui n'était pas comme les autres. Un triangle planté

de platanes, des fusains aux trois côtés, trois portillons, trois corbeilles à papier, trois rangs de bancs en triangle, rien de remarquable d'abord que cette insistance triangulaire. Il fallait être un familier du square, comme étaient Chaize et Mustapha, qui venaient y retrouver Humblet tous les soirs, pour s'étonner de ce square comme il méritait qu'on s'en étonna. Le square du Maine (ou de la Gaité) avait son gouvernement à part, ses usages et ses usagers, son code et son tribunal. Certains gardiens n'avaient pu durer dix jours. Ils prétendaient gouverner contre les usages. Par exemple, il n'y avait pas d'heure réglée pour la fermeture. C'était au gardien d'avoir assez de tact pour fermer ou ne pas fermer. S'il ne restait plus qu'un couple sur un banc le gardien pouvait prononcer la fermeture ; mais deux couples sur deux bancs, c'était d'un barbare de ne pas attendre. Là-dessus l'opinion était unanime. Par un froid polaire, si le gardien n'avait pas ouvert de tout le jour, on lui aurait donné raison : que de bronchites évitées, et les cataplasmes ! Bref n'importe qui n'était pas gardien au Maine, mais Humblet était ce gardien là, hors classe, comme Saint Louis était roi sous son chêne. L'adjudant-chef Humblet, qui était à part, unissait à la gravité militaire la courtoisie du diplomate, la culture et l'érudition d'un instituteur honoraire, la bonté enfin, celle d'un homme qui n'avait pas à se forcer pour être bon, car tout en lui était d'un homme bon, son gros nez qui avait tort de rougir tout seul, ses lèvres un peu gourmandes, ce regard comme brouillé de larmes derrière le capricieux lorgnon qu'il rattachait à son oreille par un cordon noir comme une chèvre à son piquet. Et si le lorgnon tombait, quelle tendresse, quelle mélancolie dans la tendresse on surprenait sur ce bon visage ! On comprenait ce qu'elles voulaient dire, au marché ou au lavoir, les mères quand elles disaient des gosses : « Ils sont au square ! » c'était dire : « Que pouvait-on craindre ? Humblet gouverne. » Il avait son encart de pharmacie pour coups et blessures, sa patience infinie avec les tout petits. Il s'informait des leçons qu'on devait apprendre. Il savait dire : « Va me chercher ton livre. » Il n'était pas rare qu'on vit ce gardien hors classe en train de faire *réciter Le Corbeau* ou *La Cigale* ; et de reprendre, jusqu'au moment où le gamin avait attrapé le ton et riait d'être un peu corbeau ou cigale. Et tellement soucieux de ne pas enfler son rôle, de ne pas dépasser son rang ! Humblet ! Il était le personnage de son nom, fier aussi de son rang et d'avoir pu en être digne. C'était un veuf qui avait élevé lui-même un petit Humblet, la gloire de son père, droiture et bravoure comme le père. Reçu deuxième à Saint-Cyr, officier maintenant au-delà des mers. On voudrait tout et toujours donner quand on est Humblet, mais à qui donner ? C'est pourquoi il avait cette mélancolie de tendresse, qu'il dissimulait par le lorgnon et le cordon noir. D'ordinaire, quand il apercevait les deux adjudants, Humblet s'avancait jusqu'à la grille.

Au milieu du square, il demeurait immobile ce soir là, comme s'il guettait, comme si le square était menacé. Chaize et Mustapha étaient trop adjudants pour ne pas railler aussitôt, épaulant Humblet de part et d'autre, leur regard dans la direction de son regard. En direction, il y avait un banc à côté d'un banc entre deux tilleuls. Sur l'un, des commères qui comméraient, et des enfants sur les commères suceurs de pouces. Sur l'autre banc, un homme qui serrait contre lui une espèce de cartable comme en traînent les écoliers. On y aurait fait tenir une bibliothèque. Le cartable gonflé, si gonflé qu'il ne fermait plus. L'homme, d'un geste machinal, essayait de fermer sans pouvoir fermer. Ce n'était pas un vagabond. La mise à peu près correcte, le visage d'un hidalgo, le teint bistre et les yeux bistrés, les mains longues, comme un pianiste ; quelque chose d'artiste ou de fou dans les mèches, un regard de fièvre, ces tics tout à coup, qui détruisaient le visage et secouaient les mèches. Les lèvres riaient et disaient des choses pour les mèches. Le crépuscule envahissait le square si lentement qu'il suffisait d'un peu d'attention, malgré l'heure, pour ne rien perdre de ce visage et de cet homme sur le banc. « Je n'ai jamais vu cet homme » dit Humblet. Les deux qui l'épaulaient dodelinèrent. Ils connaissaient les usages, et qu'un homme, que jamais on avait vu au square (Gaité ou Maine) était un suspect, un anarchiste, un indésirable.

- Bondissons ! proposa Mustapha, préventivement ! Si par hasard on s'est trompé, on le relâche.

Humblet avait un sens trop relevé de la justice. Il hésita. Mais l'autre, tout à coup, l'homme aux mèches, monta sur le banc et de là comme d'une tribune : « Citoyens et citoyennes ! » une telle ampleur d'éloquence que la seule ampleur rassembla tous ceux du square, les commères, les suceurs de pouces, les amoureux, ceux qui baillaient à la fraîcheur sous les tilleuls, les jeunes du vélo eux-mêmes, toujours en selle sur leur vélo, et dont chaque phrase commençait par : « Au Vel d'Hiv ! » Ce fut une ruée sans savoir pourquoi. Simplement à cause de l'ampleur et de l'éloquence. « Oui ! Oui ! » criait l'hidalgo. « Oui ! Oui ! » répétait le square. Et cependant c'était un homme que nul n'avait jamais vu sur un banc du square.

« Vous ne l'avez jamais vu ? » essayait de crier Humblet ; mais qu'était-ce qu'un essai de cri dans un cri de tout un square ? « Ils sont fous ! grognait Humblet, qui ne reconnaissait plus son petit peuple. Oui, c'est une réponse, et personne n'a posé de question ! » Chaise, entre deux cris, eut la chance de faire entendre une proposition :

- Si nous le laissons parler ?

- Oui ! Oui ! Laissons-le parler ! cria le square.

Un silence. L'homme bistré, debout sur le banc, comme surpris de ce silence :

- Voilà ! La France n'est plus la France (stupéfaction du square). Moi... je parle au nom de la France ! (le square se ressaisit, quelques bravos). Ce que nous attendons, Citoyens, Citoyennes, c'est une révolution ; c'est la France en révolution (bravo ! bravo !) ; mais pas pour faire la révolution Citoyens, pour faire la France !

Cette déclaration de programme fut saluée par une ovation. L'homme, sur son banc, la bouche ouverte, les yeux immenses, regardait comme s'il avait vu la France. Puis, comme un prophète prophétise :

- Tout va mourir ; tout va renaître ! Une France mourra, mais la France va naître ! Avez-vous confiance en moi ?

- Oui ! Oui !

- Français cette confiance est la France !

Les cyclistes et les commères, amoureux et suceurs de pouces, tout le square criait :

- Oui, nous avons confiance ! Oui !

Chaize à l'épaule, Mustapha aussi, Humblet dit pour Chaize et pour Mustapha :

- Cet homme n'est pas un anarchiste, bien qu'il soit inconnu du square. Du moins je commence à reconnaître le square. Ses réactions sont saines.

« Saines » approuva la visièrre de Mustapha ; celle de Chaize se précipitait à le dire. Cela faisait trois visièrres convergeantes et trois fois le même sourire sous les visièrres ; puis, par le bonheur de pouvoir le dire : « Saines ! » dirent les trois amis à la fois. Sentir l'unanimité dans l'honneur et la vérité quoi de plus doux ? Mais il faut l'honneur. La vérité ne suffirait pas. « Si nous avons l'occasion de faire savoir, dit un sourire, nous l'aurons et nous ferons savoir ! » Cette certitude s'ajoutait au bonheur comme une récompense, presque une bénédiction. À l'idée de cette bénédiction, les trois képis plongèrent, visièrres en avant, comme un dreling (trois fois) de la sonnette. Révérence bien édifiante, si l'on songe qu'aux écoles d'enfants de troupes (sans parler de l'Assistance) l'instruction religieuse est relativement négligée au profit de la militaire. L'hidalgo sur le banc pérerait de plus belle. Ce n'était pas une éloquence à développement, qui remue le ciel et la terre, qui ne joue à s'égarer ou à se perdre que pour mieux revenir à son propos. Cette éloquence là ne risquait point d'oublier son thème ! Elle ne consistait qu'en quelques phrases toujours les mêmes, la même ardeur de larynx, du trémolo et du sanglot. Mustapha quand il aboyait, avait moins d'ampleur de voix, mais plus de cinglant et de mordant, plus d'invention aussi et de pittoresque. « Hélas ! soupirait Humblet, ce n'est pas... l'autre ! » L'hidalgo parlait passablement de la patrie ; il avait le mérite de ne pas éviter les lieux communs, tellement usés qu'on ne craint pas de les user davantage. Mais

le trémolo imitait vainement l'émotion d'un soldat. Comme Chaize le disait un certain soir (ce Chaize était plein d'esprit) : « Pour bien parler de la patrie rien ne vaut un prêtre... » Commençait-on à se lasser autour du banc ? Les sujets les plus relevés sont bientôt les plus arides. Ce sont des pics. Il est difficile de tirer tout un peuple là-haut, même si les réactions du peuple sont saines. L'hidalgo devait sentir que le Vel d'Hiv regagnait de son empire. Le commérage en nappes sournoises s'infiltrait, gonflait, isolait l'orateur. Les suceurs de pouce sonnaient de la trompette avec leur pouce. Encore un moment, et le peuple volage allait conspuer l'oeil bistre et le visage bistre. Il n'en manquait pas pour dire que l'ivresse du prophète ressemblait à s'y méprendre à de l'ivresse. « La patrie est en danger ! » la formule avait de quoi saisir. Elle stupéfia les commères, sinon les trompettes. Mais l'orateur eut le tord d'ajouter : « la révolution aussi ! » Une voix s'éleva au pourtour : « quelle révolution ? Celle d'ici, il y a longtemps qu'elle est faite ! »

Si l'on se met à poser des questions, si l'on ne croit pas ce qu'on dit comme il faut croire, adieu l'éloquence ! Un orateur interrompu est un orateur perdu.

« Je réponds ! J'ai pas peur de répondre ! Et voici quelle est ma réponse ! » On le vit qui plongeait puis il reparut, tendant à bous de bras au-dessus des têtes, une sorte de paquet volumineux, « le cartable » dit Humblet. C'était ce cartable qui avait paru suspect au gardien du square. La doctrine de l'orateur, assez obscure et surtout ailée, n'était pas sans invoquer d'autres discours, mieux que respectables. Les trois visières delinaient, les évoquant. Visières, nez et trompettes vers le paquet. L'orateur au paquet :

« Femme Brunet, êtes-vous ici ? » il répéta. Un spectateur impartial aurait remarqué que l'orateur, sans doute à cause du paquet, titubait un peu en demandant et répétant. « Elle devrait être ici, car elle est bonne citoyenne. Je passe !... » De toute l'ampleur de sa voix : « Femme Tétard, autrement dit Catherine ! »

Ce fut un éclat de rire au pourtour. Trop rieuse jeunesse qui rit pour un nom ! Les prophètes n'aiment pas les rires. Le bistre de l'hidalgo se plomba d'ombre phosphorescente. Son paquet toujours en suspend : « Pauvre France ! Riez donc ! Voici comment elle s'écroulera. Tant pis ! Citoyennes, vous serez les responsables ! » Au plus haut il ouvrit la sacoche et ce fut en effet un écroulement à ne savoir quoi. Assiettes ou plats : au bruit c'était de la vaisselle. Et lui : « Je suis la liberté ! Je suis la France ! Je suis le coq ! » À ce coq il battit des bras, comme s'il avait eu des ailes, et s'écroula sur la vaisselle.

Ce ne fut qu'une voix : « Un ivrogne, quand je l'ai vu qui montait sur le banc, j'en étais sûr. Je voulais vous avertir mais tous hurlaient oui, oui. Que voulez-vous dire ? Moi je voyais venir la suite : j'en étais sûr. »

Les trois gardiens adjutants, épaule à épaule, firent quelques pas en avant. Halte ! Ils étaient l'ordre, incontestable autant que l'ordre. Mustapha rassembla les débris de vaisselles, Chaize ses feuilles et ses cahiers parmi la vaisselle ; il en fit une pile, soigneusement, qu'il rangea dans le vieux cartable. Le Vel d'Hiv proposa ses bons offices. L'hidalgo fut porté comme en triomphe au commissariat de la Gaité. Sans profiter de son triomphe : il n'en était plus à l'ivresse mais à l'extase. Humblet, l'un après l'autre, ferma ses trois portillons, un jeune homme, de l'un à l'autre et qui du dernier portillon au commissariat n'en finissait plus d'interroger.

- À part Tétard (quel nom !) et la femme Brunet, avez-vous retenu d'autres noms ? Il aurait voulu savoir, encore savoir. « Paraît qu'il répétait qu'il était coq, je chante ! je suis le coq ! »

- Possible, répondit Humblet, un ivrogne répète et je vous le garantis ivrogne. Puis se retournant tout à coup : le connaissez-vous : si vous le connaissez, témoignez. Ce n'est pas un crime d'être ivre, c'est un devoir de témoigner.

Le jeune homme qui n'en finissait eut un sourire vague pour en finir.

- Moi ! moi ! Quelle idée avez-vous de moi ? Je ne connais pas cet homme.

Il fondit dans cette foule de trottoir, foule de l'un de l'autre trottoir, rue de la Gaité. Langouste n'aurait pas reconnu l'ivrogne qui vraiment était un inconnu ; mais l'autre qui interrogeait et qui fondait, qui n'était plus qu'un dans la foule, c'était Serge, Monsieur le Commissaire ! Le beau Serge aux cheveux lustrés. Langouste aurait mis ses propres bouclettes en gage. Serge le damoiseau des demoiselles, le chéri des dames, ficelé dans son tablier comme un gigot, garçon-boucher, surtout garçon, face au 13 rue du Château.

Chapitre XLV

Ni la mer, ni Cannes

Rue de la Gaité, le commissariat est à peine un commissariat. « Fruits de mer » dit une pancarte. Mais c'est l'étalage à côté du commissariat, qui n'est qu'une sorte de boutique où l'on ne vend rien. La dignité d'un commissariat vient de la dignité du Commissaire.

Très digne le Commissaire :

- Allô, allô ! Commissaire de la Gaité, c'est moi. Mes respects Monsieur le Directeur !... Du scandale ? Non ! Non ! À peine un rassemblement... Le rassemblement ne fera scandale qu'à votre ordre... Bien ! Très bien ! Il ne s'agit donc que d'un rassemblement sans aucun scandale. Un simple fait divers. Un ivrogne sans opinions délirantes. De la vaisselle cassée. Beaucoup de vaisselle. Le casseur est en bas, sur une civière... Je dois dire, Monsieur le Directeur, que ces propos, d'après témoins, n'ont été que patriotiques... Une révolution ?... Il parlait de révolution... Mais patrie partout, à chaque phrase... Alors... Révolution patriotique, c'est plus révolution... La croix de la légion d'honneur, c'est une idée Monsieur le Directeur. Rien de mieux qu'une croix pour éteindre un scandale... Cependant... Je dois aussi à la vérité de dire qu'il était ivre... Tout à fait ivre... Et quant à moi... Je me permets de remarquer que je n'ai pas encore la croix... Allô ! Allô ! Ne coupez pas ! Oui... Oui... Non... Oui. Monsieur le Directeur, je n'y suis pour rien, c'est trop. Enfin... ma

poitrine est libre. Mon coeur est au gouvernement... De votre main, la croix, la croix...

Le Commissaire de la Gaité eut un sourire, blafard et gras, gênois ou maltais, comme il est exigé pour devenir Commissaire, il se tâta doucement la poitrine, à la place qui était libre pour la croix, le sourire figé dans le gras blafard. On dorlota l'orateur aux assiettes sur sa civière. On lui posa une bouillotte sur le coeur. « Patrie ! Patrie ! » soupira l'ivrogne.

- J'ai remarqué que tous les ivrognes sont patriotes, dit le Secrétaire-adjoint.

- Taisez-vous ! gronda le Commissaire, et cherchez plutôt le nom de Jumièges dans les cartons. Le Secrétaire dans ses cartons.

- Jumièges ! Commandeur de la Légion d'honneur !

- Commandeur !

- Attendez, dit le Secrétaire. Membre de l'Institut de France, item de Belgique, Norvège, Brésil, dix lignes de titres... Faut-il que je lise ?

Le Commissaire était accablé :

- Dans le XIVè ?

- Exactement. Rue du Moulin du Beurre.

Le Commissaire :

- La rue la plus déserte du XIVè

- Ça n'empêche pas les titres, fit le Secrétaire, assez content de sa remarque.

- Je vous ai dit de vous taire ! hurla le Commissaire. Il donna des ordres pour récupérer. Le moindre débris de vaisselle ! Vous entendez ? Ou demain, sur ma demande, vous êtes tous mutés à Carpentras !

Le Secrétaire Adjoint faillit remarquer que la marraine de sa femme était teinturière à Carpentras. Mais il commençait à comprendre qu'il y avait des risques à trop remarquer. Il tassa les débris dans la sacoche, sans remarque aucune, sinon :

- Les papiers aussi ?

- Les papiers ? Quels papiers ?

- Ben je ne sais pas. Des cahiers, c'est du papier. Le gardien Humblet en a fait une pile. Vous le connaissez. Il est amoureux de tout ce qui est papier et cahier. Un vrai maître d'école.

Le Commissaire s'empara des cahiers, les pressa sur son coeur, à la place de la croix, et siffla comme un serpent siffle :

- Imbécile, vous êtes tout à fait imbécile ! Puis, les cahiers au coeur, s'enferma dans son cabinet. « Allô ! Allô ! » Monsieur le Commissaire téléphonait. Ce fut long. Quand il reparut il avait cette man-

suétude qui est l'ornement de la victoire. Il n'était plus question de Carpentras. Au Secrétaire, qui portait la sacoche et les débris :

- Portez aussi les cahiers, dit le Commissaire, je les reprendrai rue du Moulin de Beurre. Je veux les rendre de ma main.

Il ne tâtait plus la place libre sur le coeur. À chaque battement de son coeur il sentait une croix.

Monsieur le Commissaire, presque Chevalier, se dit qu'il devait une démonstration d'estime à Monsieur Jumièges, citoyen du XIV^e et membre de l'Institut, si discret, si paisible, un peu secret, se présenta à la grille, entre les deux lions, saluant, fort Commissaire, un à peu près de Préfet à force d'exceller dans le Commissaire, le gênois ou le maltais fondait ou se dissimulait dans un épanouissement de graisse blême : on oubliait le gras de Malte (Malte n'est qu'une manière de dire) au bénéfice d'un blême qui l'était si délicatement qu'il ne pouvait être que parisien. Quand le Commissaire se présenta, Secrétaire Adjoint portant la vaisselle, Gaudot, Richard et Lebuhotel tenaient un conciliabule parmi les roses. « Monsieur le Commissaire ! » annonça Lebuhotel, bien aise de montrer qu'il était au mieux du mieux avec tout ce qui y avait de Commissaire. Il présenta. Puis dans un souffle de pipe, désignant Richard et Gaudot, mais seulement au Commissaire : « Les deux plus grands mathématiciens de l'époque ! » L'autorité des mathématiques s'étend jusqu'aux Commissaires. Celui du XIV^e en fut glacé. Astronomie ou géophysique, on ose encore parler ! Mais l'esprit se prend et se perd à de mauvais souvenirs de problèmes de cyclistes ou de robinets. Quel Commissaire ne se sentirait petit, malgré ses propres vertus, à se trouver nez à nez avec le génie double des mathématiques ? Richard avait beau rire, et Gaudot sourire, Monsieur le Commissaire ne fut tout à fait rassuré qu'à l'arrivée du Professeur Jumièges, dont la botanique avait tant de grâces humaines.

- Ces cahiers sont-ils à vous ? demanda le Commissaire.

- Mes cahiers ! s'écria Jumièges, d'un tel cri, d'un tel geste pour les prendre, que le Secrétaire Adjoint lui-même en eut la gorge étranglée, d'une émotion qui était irritante et douce.

Jumièges palpait les cahiers, les ouvrait, les rassemblait : « Ils y sont tous ! » C'était comme s'il avait dit : « voilà ma vie. Rien ne manque ! » Il prit les mains du Commissaire et les pressa. Il est rare dans une carrière de Commissaire que le sentiment l'emporte sur la fonction. Le Commissaire serrait les mains qui serraient les siennes. Il ne savait que dire et ne cherchait pas à dire. Il avait oublié le Directeur, même la croix. Au vrai, il n'y comprenait rien, sinon qu'il vivait les instants privilégiés de sa carrière. Lebuhotel, qui avait l'art de dire ce qu'il fallait dire : « Monsieur le Commissaire, dans mille ans, dans dix mille ans, on lira, on relira ces cahiers que voilà. La postérité vous devra de pouvoir les lire. À

jamais vous avez votre place dans l'histoire. » Le Commissaire dans la pénombre du soir d'été, nuit plus que soir, ne voyait que des ombres graves dans le soir, des rosiers autour. Il se disait : « Je comprends pas, je comprends pas, mais j'aurai la croix » Quand il expliqua (il fallait bien) que le casseur d'assiettes était un certain Zupini, Julien, domicilié 13 rue du Gange, il fut bien surpris du hochement de tête de Monsieur Jumièges, qui le savait bien, qui ne voulait rien savoir, qui n'avait pas l'intention de porter plainte.

- Ce n'est qu'un pauvre homme, dit Monsieur Jumièges. Il fut à mon service pendant des années. Il le serait encore. Il s'est puni lui-même en brisant les assiettes, pire ! En brisant cette confiance que j'avais en lui.

Était-ce le parfum des roses, la nuit d'été ? Le Commissaire avait beau gratter de ses semelles triples terre et gravier il n'était qu'un Commissaire au point de s'envoler, battant des ailes, çà et là, tout au-dessus de son quartier. Pour compléter, un rien de chatte se mit à danser d'un rosier à l'autre. Après quoi, Minette fonça sur le Commissaire, la queue en l'air. Commissaire salua Minette, l'Institut, botanique et mathématiques, les rosiers, le ron-ron, le pardon, le parfum des roses. Saluer mais se retirer, comme se retira le Commissaire, disant au Secrétaire Adjoint, quand retiré :

- L'Institut tant qu'on voudra ! J'aurai la croix. Je ne saurai jamais pourquoi. Ce n'est pas l'affaire ! Mais ces gens illustres du Moulin-de-Beurre, as-tu remarqué ? Ont-ils les pieds sur la terre ou sur la lune ? Puisqu'il était permis de nouveau de remarquer :

- J'ai remarqué, fit le Secrétaire, que ces gens du Moulin, comme vous dites, ne parlent jamais de la patrie. Même un ivrogne en parle.

Au fumoir noir et rouge, si quelques visiteurs, prix Nobel ou maîtres catcheurs, avaient prononcé le mot, même du ton le plus simple, comme en passant, on l'aurait pris pour un ivrogne. On disait : le pays, nous autres, ou bien : la France ; mais comme on dirait la Bretagne ou la Provence. On désignait un lieu du monde. Si d'aventure, à la TSF, discours dominical ou revue de presse, le mot patrie sonnait la charge, « un

coup de rouge et la Marseillaise ! » s'écriait Jean-Luc, et bondissait à la TSF, changer de poste. XXX grondait pour la forme :

- Jean-Luc ! Laisse-moi écouter les nouvelles...

- Ce ne sont que les fausses, disait Jean-Luc, vous savez bien qu'elles sont fausses !

- Les fausses ont plus d'importance que les vraies, murmurait l'imperturbable.

Alors, Jean-Luc, d'un poste à l'autre, brouillait tout, jazz, météo et symphonie, et déclarait l'air ingénu : « J'ai perdu la patrie. Fusillez-moi ! » puis il tombait à la renverse sur le divan de Sardanapal, les bras en croix. L'impromptu, comme on pense, n'avait pas à toutes les fois même succès. Non par la faute des deux acteurs, chacun si bien à son rôle qu'il était difficile de flairer la comédie. Cela servait d'épreuve, afin de classer les visiteurs, la franchise du rire, le volume et la couleur. En cas de rire citron (comme disait Jean-Luc) on augmentait un peu de musique la comédie. Jean-Luc fusillé ressuscitait de la fourrure funéraire et disparaissait en ressuscité. Quand on l'avait presque oublié (comme on oublie un fusillé), deux caissons de haut-parleur, l'un noir l'autre rouge, tonitruait sans fin une *Marseillaise* excessivement municipale, à peine relevée par *Sambre et Meuse*. Une invisible main, fusillée ou ressuscitée, changeait l'aiguille et ne changeait pas le disque.

- Est-ce un peu trop de *Marseillaise* ? demandait l'imperturbable au visiteur qui riait citron et se défendait :

- Jamais trop de *Marseillaise*...

Un silence avant la masse des dix *Brandebourgeois* à la file ! Ce soir-là, un peu plus tard que le soir, aux dernières nouvelles, le mot de patrie, article ou discours, comme un tambour : c'était trop beau ! Marka, qui se trouvait là, tulipe de cognac au poing, ne connaissait pas la comédie.

- On joue ? dit Jean-Luc regardant XXX.

- On joue à quoi ? fit XXX

- Jésuite ! Renégat ! Franc-maçon ! On ne jouera pas !

Vous n'êtes pas digne ! et Jean-Luc, volubile, expliqua quel jeu, les rôles, la *Marseillaise* et les *Brandebourgeois*. Marka riait sans trace de jaune dans son rire de fauve. Il n'avait jamais vu Jean-Luc qu'endormi ou s'endormant. Aurait-on pu deviner quel diable était Jean-Luc, qui n'était soi qu'au plus vif, au plus éveillé du mouvement ? Alors il lui sortait des inventions et des drôleries à désarmer le diplomate le mieux cuirassé. Même celui qui jaune riait, riait, malgré soi, riait. XXX était le seul à ne pas rire, mais souriait, comme un officier de quart, qui certes n'oublierait point qu'il est de quart mais qui souriait. XXX, même en son fauteuil, le moins alarmé des hommes, le plus délié, attentif sans raideur, qu'on dis-

sertât d'un bahut ou d'une géométrie nouvelle, était encore attentif au-delà, comme s'il percevait au-delà du fumoir, au-delà du parc et de la campagne. Il était sur une lunette mais on ne voyait ni l'océan ni le navire. On se moquait d'abord de ses fariboles d'astrologie. S'il disait tout-à-coup : « la soirée n'est pas bonne, c'est la conjonction la plus redoutable de ces dix ans. » On écoutait par politesse, mais lui, directement, perçant les murs, observait Mars ou Vénus, et quand le téléphone sonnait, se ruait au téléphone, une sorte de lassitude ou de résignation, quand il reprenait sa tulipe ou sa pipe au fumoir : « je ne savais pas au juste quoi, mais je savais. » et du ton le plus uni il narrait l'attentat ou l'émeute. Puis il ajoutait : « nous sommes peut-être quitte envers les astres. Ou bien ce n'est qu'un début, un incident en guise de prologue, pour avertir. »

Les esprits forts, s'il y en avait (la rencontre était assez rare) avait besoin de toute la force de leur esprit pour se réciter leur principe et ne point céder à une vague terreur qui était de la terreur. XXX cédait et ne cédait pas. Il avait un geste à lui, à ces moments-là, il se caressait la nuque et le tour d'oreille comme on caresserait un animal. Il massait, il dissipait le frisson animal qui lui montait jusqu'à la nuque et protégeait son crâne directorial des assauts suprêmes de toute terreur. Il accordait presque tout aux astres mais il défendait son poste ou ses privilèges envers et contre tous rivaux, fussent-ils célestes. C'était son devoir et son honneur. Les astres de la soirée étaient des astres bons enfants L'irritation de Jean-Luc n'était même pas de la colère. Jésuite, franc-maçon, les insultes les plus graves riaient du nez et de la mèche. Les enquêtes du Tout-Paris, toujours en quête, avaient établi, à l'évidence, qu'XXX n'était l'un ni l'autre ; de quoi chaque parti contraire lui savait gré. En somme, c'était un homme libre, dans le très peu de liberté qu'il se ménageait, vaille que vaille, dans l'empire des astres. Marka n'avait pas besoin d'enquête pour flairer et pour estimer cette liberté. En faveur d'XXX il plaïda si bien qu'une trêve fut conclue. « Puisqu'on signe la paix, dit Jean-Luc, je vais donc chercher de la bière, sans qu'on le demande, j'y vais » et s'en alla.

- Je ne connaissais pas Jean-Luc, fit Marka.

L'humeur enjouée du jeune fusillé lui rappelait invinciblement celle d'un certain mousse qui n'était pas de la marine. XXX tira trois bouffées de sa pipe. Jamais il n'en tirait autant. Après la troisième : « Si l'on me tuait Jean-Luc... » un silence ; une bouffée ; on était en droit d'attendre une suite, qui ne fut qu'un regard vers Mars et Vénus, une autre bouffée dans du silence. Marka avait trop de jugement dans sa fourrure pour demander quel était ce tueur anonyme, assez cruel et fou pour vouloir tuer Jean-Luc. C'était le même qui frapperait à coups de crosse au septième étage, qui enfoncerait la porte, stupide et déconcerté de ne trouver que le dedans d'un navire, et pas même un mousse dans le navire. Un navire,

quel symbole si tous ont eu le temps de s'embarquer ! L'auront-ils ? Et les autres, qui n'ont point ces raisons de s'embarquer si vite, qui vivront d'espérance et de désespoir jusqu'à l'heure du désespoir, qui ne comprendront rien, sans doute parce qu'il n'y a rien à comprendre. Ganyèmède à casquette ou vieux étudiants balafrés, les blés et les avoines de chez nous, l'ombre bleue quand les avoines sont presque murs, cette buée d'amour partout, le regard de la tendresse, d'un bleu si profond et si tendre que la pervenche en est jalouse, quel tueur médite de les tuer, d'en faire des tueurs ? Ce sont des mots que personne ne prend le droit de dire. Un directeur n'a pas le droit, un fourreur hésite à le prendre, s'il est à l'échelon planétaire et se paye trop vite, se disant qu'il paiera et sera tué. Comme l'avait dit Blanchonval, naïvement, après la stupéfiante kermesse, ours dansant et sirènes beuglantes : « brûlé comme une torche, et je te crois assez brave pour brûler, cela prouve quoi ? Une flamme, quand la flamme serait toi, ne sera jamais ni la sagesse, ni la justice. » Marka ne haïssait point les bourrades quand il recevait. Il n'était qu'un fourreur milliardaire, sans aucun grade, universitaire ni militaire. Et quand on lui parlait de justice ou de sagesse, il y avait quelque chose qui remuait dans son cœur ; qui chantait et qui conseillait, qui retenait ; comme le vieux Salomon chante et médite, bouche cousue, et voudrait retenir et ne peut. Comment retenir ? Ce n'est pas Jean-Luc qu'on retiendrait, ni XXX ! Ni le fauve Marka ! Salomon leur dirait : « Mes pauvres sots que vous êtes ! » Il appuierait son front de sage à la fenêtre, comme il le faisait jadis quand il était le roi Salomon. Que peut un sage ? La sagesse, celle qui était debout à côté de Dieu avant la création des mondes fut-elle jamais autre chose que la sagesse de Dieu ? Et quand elle serait celle des sages ?

Jean-Luc n'avait pas formé le dessein d'être sage. Il riait, apportant trois chopes et trois bouteilles.

- Dites, Monsieur Marka ! Ne faites pas le cachottier ! ConteZ-nous donc votre féerie japonaise, banquise et bains de vapeur ! On colporte que le corps diplomatique a sué dix kilos de sueur, malgré les ours et la banquise. Où cachait-il ses kilos ? Il est si maigre ! Même le corps de Laponie est maigre, maigre.

- C'était peut-être de la sueur française, dit XXX.

Jean-Luc, versant la bière :

- Les français ne suent pas. Et c'est leur gloire ! Ils font suer.

Après avoir servi la chope de Marka, Jean-Luc fit un semblant de révérence, qui aurait ravi ces Messieurs de Laval ou de Loyola.

- J'étais tellement navré de ne pouvoir accepter d'être des vôtres ! soupira-t-il. Je me faisais une joie... Mais ma grand-mère est

tombée malade... Grand-mère est à peu près tout pour moi. Elle a eu la patience de m'élever jusqu'à quatorze ans. J'ai donc pris le train de Cannes (car je suis de Cannes) sans même changer de mouchoir ; dix pas et dix et mille fois dix pas dans le couloir ! À part une heure de ballon, ballon sur la plage, avec quelques camarades, je n'ai vu ni la mer, ni Cannes.

*

Chapitre XLVI

Sous verre

À son bel étage, Quai de Béthune, Jacques, qui n'avait pas autant de sagesse que Salomon, revenait sans cesse à quelque fenêtre, non pour s'y faire voir mais plutôt comme Salomon, pour voir et s'y faire voir. D'abord pour voir clair, car il aimait la lumière du jour, et quand il travaillait, rue du Château, c'était la verrière ouverte ; des étages et de la cour, tous pouvaient le voir, du matin au soir parfois, tout à son ouvrage ; s'il avait su que pères et mères le citaient en exemple à leurs enfants, il aurait bien ri ! De là-haut, il reconnaissait presque sans voir (il suffisait d'un coup d'oeil) Nestor, ou Madame Arthur, Moser, une mousse de savon en barbe éphémère, qui se rasait en garde à vous, le regard fixe. C'était un petit monde familier qui avait son horaire et ses coutumes. Jacques avait adopté les pavés de la cour et les platanes de La Folie. Il était chez lui, comme jadis à La Châtelière. Quai de Béthune au pied-à-terre il n'était pas encore tout à fait chez lui. Des flâneurs du Quai, des inconnus le regardaient comme un inconnu, si par hasard il s'accoudait à la fenêtre. S'il s'était mis à siffler, comme il sifflait à sa verrière, ou à chanter son grand air de Manon *Je ne suis qu'une pauvre fille*, qui commençait somptueusement et n'allait jamais plus loin que cette pauvre fille, on l'aurait pris pour un hurluberlu. Jacques ouvrait donc les fenêtres, par amour de la lumière, mais il apprenait à voir sans être vu ; des fleurs sur un guéridon bien en vue, comme celles que Liliane avait vues ; Jacques dans la pénombre, à l'abris derrière les petits carreaux irisés des fenêtres doubles.

Cette position de retrait ou de prudence qui laissait la liberté de se montrer ou de demeurer invisible, ménageait des possibilités de ruse ou de réflexion. Ce n'était point la sagesse de Salomon mais l'occasion de prendre un peu de recul et de sagesse.

« Liliane ! » allait s'écrier Jacques quand Liliane lui apparut comme sur un écran, la robe irisée, Demazure conférencier de ce même vert entre rouille et vert, qui était la moire changeante de la vitre. Il ne cria point et recula. De ce petit coin, dans la pénombre, où il voyait tout, il était certain d'être un invisible dans l'ombre. Il ne perdait ni un frisson de robe ni un geste d'éloquence. Il souriait de ces cris qu'il aurait pu crier. Ou bien : « Liliane, abandonnes ce maître sot ! Montes ! Si tu n'as pas ta robe de princesse quelle importance ? Ce n'est qu'une robe qui glisse. Robe glissée c'est toi le lys. » Ou bien : « Attention ! Monsieur le Conférencier ! De conférence en conférence, cela finira par la sacristie de Sainte Clotilde, l'alliance au doigt. Mieux vaudrait une corde au cou ! » Mais la corde allait si bien au cou ! « S'ils veulent, se dit Jacques, qu'on leur passe la corde. Je ne serais qu'à peine jaloux. » À peine !

Le lendemain de la promenade à Senlis, (arrêt facultatif Quai de Béthune ouvert le soir) il avait calligraphié sur une pancarte : « Jacques Lerrand, décorateur, restaurateur, travaux d'art, fermeture annuelle. » La pancarte à quatre punaises sur la porte de l'atelier ; du linge au hasard et la brosse à dent dans un semblant de valise, pas même un flacon de lavande, sans dire à Madame Arthur qu'il partait et où il partait ! Il aurait bien été incapable de le dire. La Langouste entendit la porte de la 402 : un claquement clair. C'était tout ce que Jacques pouvait dire de plus clair sur Jacques. À la porte d'Orléans, droite ou gauche, il tourne à gauche pour ne point tourner à droite. Il décide de suivre les boulevards extérieurs. C'est une façon de ne pas décider.

Pompe à essence. « Le plein d'essence je vous prie. » Le comptant et le pourboire sans compter. « C'est que je suis déjà Vicomte ! Je n'ai même plus cette gentillesse qu'avait Poliche ; sans quoi le pourboire est une insulte. » Il s'irritait de ces trottoirs, aux innombrables inconnues. Qui cherchait-il ? Ah ! S'il avait aperçu deux nattes blondes, comme on les balance, le cabas d'une main, le pot à lait de l'autre, il aurait bondi, il aurait embrassé, serré, étouffé le tout, nattes et pot.

À la Porte Dorée, il revint directement Quai de Béthune. La concierge était une vieille dame fort respectable, veuve absolue, il y avait du courrier pour Monsieur de La Châtelière. C'était des papiers du notaire. « Il suppose donc que j'ai choisi ? Il a raison. Je ne peux choisir que ce que je suis. » Un jardin secret l'attendait. Toutes ces fleurs qu'il avait apportées comme une offrande à Poliche, elles avaient oublié Poliche.

Leur parfum n'était plus que le rêve et le parfum d'une robe de soie blanche, ou d'une Diane aux jambes longues.

Jacques avait son brin de sagesse et le fit voir. La théière et les deux tasses, en matelot méticuleux, les lava et les rangea, puis réunit toutes les fleurs dans la chambre de Diane et de Poliche et s'installa dans sa chambre, puisqu'il avait sa chambre, la bibliothèque boudoir, où tout était de son enfance et que Liliane n'avait regardé que vaguement, hauteur ou myopie de Diane. Il mit du temps à s'endormir, mais put dormir : une belle preuve de sagesse chez un garçon fou. Et le lendemain, n'étant pas si fou, il se disait qu'à La Châtelière il n'aurait pas pu dormir. Revenir chez Poliche sans l'une ou l'autre blonde, c'était tricher. Poliche n'aimait point que l'on trichât ou bien il fallait avertir : « Triches si tu veux Poliche ! Moi je triche ! » Le petit Jacques n'était pas toujours gagnant quand il trichait, mécontent parfois quand il était trop clair que Poliche n'avait pas triché, laissant la victoire aux tricheurs. « Ce n'est pas le jeu, tu peux tricher tu n'oses pas ! » Toute la vie de Poliche était dans ce mot de Jacques.

On ne peut pas rester indéfiniment devant des tiroirs sans les ouvrir ou les tirer sans lire. Au début d'un carnet, cette note, qui était comme la voix de Poliche : « J'ai tout gardé pour que tu saches tout. Je ne dis pas : tu peux tout lire, mais je dis qu'il faut que tu lises tout. Lire, je veux dire : relire, jusqu'à ce que tu comprennes tout, jusqu'au jour où tu seras bien sûr de ne rien avoir retranché de ta tendresse. »

C'était ce premier matin où Jacques se réveillait chez soi, allant et venant sous la bénédiction du notaire. Il lut le dedans du carnet, attentif comme un bon élève. Il ouvrit les tiroirs l'un après l'autre. Tout était classé année par année. Lettres ou carnets, tout en ordre, par une volonté de mettre en ordre, pour l'aîné et pour le cadet. Au crépuscule, Jacques lisait encore. Il y avait beaucoup à lire à la suite. Mais Jacques savait déjà qu'il ne retrancherait rien à sa tendresse. Au contraire ! De liasse en liasse, il se désespérait un peu plus, se disant qu'il aurait du témoigner davantage, dire comment il aimait.

Ce n'était qu'un roman du plus banal, celui que les anciens de Sillé comptaient et les moins anciens parmi les anciens. Jacques de La Châtelière aimait, il était aimé. Quand on naît au bonheur d'aimer, on ne pense point à cette foudre stupide qu'est le malheur mais elle tombe. Et c'est ainsi que l'aimé ne fut jamais que le beau-frère que celle qu'il aimait.

Jacques lut et relut les propres lettres de sa mère à l'oncle Jacques avant la foudre, quand ils n'étaient que fiancés. Aussi belle, aussi blanche, aussi blonde que des lilas blancs. Et cette lettre, juste après la foudre du malheur : « Jacques, si Dieu me donne un fils, il sera Jacques, il sera votre fils devant Dieu. » et puis d'autres lettres de Madame Lerrand à son beau-frère, comme on écrit à un beau-frère, des lettres vives, enjouées, parfaitement limpides et naturelles, sans un retour au passé, sans une de ces plaintes qui échappe même à l'âme la plus courageuse, sans rien de guindé ni d'affecté. Elle n'avait ni à se masquer ni à se défendre, elle avait pris la place de sa soeur, comme on ramasse l'arme d'un camarade s'il tombe et on prend sa place. Que fallait-il faire ? Ces quatre petites filles privées de leur mère, la dernière qui venait de naître, on ne pouvait songer à leur soustraire ne fut-ce qu'un instant, à se désoler ou à débattre. La bouillie, la toilette ou le biberon commandaient. Au théâtre on a le temps d'opposer le devoir à la tendresse, de gémir et de balancer. Les vraies tragédies ne sont point du théâtre. Elle n'avait pas eu à parler de son devoir ni Poliche de leur tendresse. Il était trop clair que le quasi-moine, avoué et zouave, était un homme en détresse, comme un bateau qui ferait eau de toute part. Dans ce genre de naufrage, l'aide fraternelle n'est qu'un discours aussi nulle qu'un discours. Poliche, désormais, était cet inutile. Et quelle obstination du sort, semblait-il, en ces quatre filles, encore des filles, après les quatre orphelines ! Hasard ou dessein de Dieu, n'était-ce pas un signe ?

Le sauvetage réussi, il était bien naturel qu'il pensait à se marier comme on se marie, afin d'être moins inutile. Cela n'empêchait point le filleul, si filleul venait, d'être un peu le fils. À lire les paquets de lettres, toujours des écritures nouvelles, à peu près la même aventure d'un paquet à l'autre, Jacques se persuadait que l'oncle n'avait jamais pensé sérieusement à se marier. Sans doute était-il de ceux pour qui le mariage n'est que la consécration de l'amour ou plutôt sa publication solennelle. On ne peut jurer que l'on aimera de nouveau. On peut trouver plus de douceur à aimer du même amour, même s'il est devenu presque inutile. Et qui oserait dire qu'un amour est inutile, s'il reste, au plus secret, la seule vraie raison qu'on a de vivre ? On peut s'étourdir, essayer de croire que l'on aime d'un autre amour. Il est plus difficile de le faire croire. Poliche était homme à se faire aimer avant de se faire croire. C'était par là qu'il se perdait. Il avait des prévenances et des inventions qui touchaient, qui témoignaient de sa délicatesse, de sa bonté, et d'une sorte d'art et d'entente du coeur. Celles qui se prenaient à l'aimer ou qui inclinaient à être prises, admiraient aussi cette élégance, mais elles soupçonnaient assez vite que ce n'était qu'une élégance. Il ne se méfiait pas de ses silences, de ses absences. Rien de plus amère, pour une femme à qui l'on dit : « Je vous

aime » que d'être obligé de traduire : « Je voudrais vous aimer. » Il laissait de la distance même dans l'effusion. Les unes s'irritaient de le découvrir insensible, charmeur, empressé, ardent, mais un monstre d'indifférence. D'autres, plus vulnérables, s'arrachaient de lui tout à coup.

Celle qui se nommait Thérèse et qui signait Théa avait renvoyé les lettres qu'elle avait reçues de Poliche. Il n'avait pas renvoyé celles de Théa. Un vrai roman par lettres comme on en écrivait autrefois. Ce roman-là expliquait les autres. Théa, dans sa lettre de rupture : *Gardez mes lettres. Vous me rendrez service. Je serais tentée de pleurer sur moi. Je m'épargnerai cette faiblesse. C'est assez d'avoir eu les autres. Pleurez sur vous, si vous voulez. Quand vous auriez le goût des larmes, en solitude, cela ne me surprendrait pas. Je vous avais jugé fat et cruel. Vous n'êtes ni fat ni cruel. C'est autre chose. Malgré vos points d'exclamation et vos deux lettres par jour, il est évident que vous ne sentez rien pour moi. Moi je vous aime ; c'est pourquoi je romps, je deviens laide et je finirai par me jeter dans la Seine en sortant de chez vous ! Ça ferait des histoires... Je devrais vous détester puisque je vous aime. Je n'arrive qu'à vous plaindre. Je me suis demandée souvent : Mais pourquoi fait-il semblant de m'aimer puisqu'il ne m'aime pas ? Je crois que j'ai compris, c'est à une autre que vous écrivez deux fois par jour en m'écrivant, c'est une autre que vous aimez. Ah ! Que vous avez dû l'aimer ! Vous seriez moins malheureux en acceptant de ne plus aimer.*

Sous verre, Mademoiselle Théa à l'aquarelle, son nez mutin, un air de langueur mais rieur, quelque chose de fragile comme la porcelaine de son menton, regardait Jacques qui ficelait en rêvant le double paquet de lettres. Théa, au bas de l'aquarelle, de son écriture, pour signer et pour donner un nom. « L'aquarelle est jolie, dit Jacques. Vous aviez donc du talent ? Et que vous étiez jolie ! Pauvre Théa ! Mon pauvre Poliche ! » Puis, examinant le cadre : « La moulure est décollée. Ce cache ne tient plus ; s'il tombait, le verre brisé percerait le coeur de Théa. C'est assez d'une fois ! »

Il tenait le cadre dans ses mains et considérait Théa et l'aquarelle, quand il vit Liliane comme un autre portrait derrière le carreau irisé. Elle tournait le dos et regardait la Seine. « Va-t-elle se jeter dans la Seine ? Je plonge ; je la tire de l'eau ; j'épouse ; je ne puis faire autrement. » Sur l'écran jaune et vert, l'homme au mégot qui disait à Liliane « vous êtes bien belle » et Jacques se disait : « Elle est aussi jolie que Théa ; mais Théa n'était que jolie. Liliane est belle. » Les fleurs du bosquet de Diane n'allaient pas soutenir le contraire.

Le mendiant salua d'un doigt et s'en fut vers d'autres mégots. « Se retournera-t-elle ? Théa se retournerait ; Théa monterait. Il est vrai qu'elle n'était que jolie. » Jacques disait : Théa. Sans doute était-ce une façon de dire Ilse, en ne disant pas. « Réfléchissez pourtant avant de vous jetez. Le temps que je descende vous pourriez couler. Ce fleuve n'a pas beaucoup de transparence, et mon amour n'est pas assez sûr pour me conduire infailliblement. » Jacques parlait ce qu'il pensait ; il se tenait ainsi compagnie à lui-même. « Mon amour ? » répéta-t-il comme en écho. « Je dis mon amour ; est-ce le mot ? J'aime ce qui est beau ; Liliane est belle... Donc... Mais ce donc ne conclut pas. J'aime ces fleurs, ce guéridon, s'agit-il d'amour ? »

Liliane s'attardait, sa myopie au fleuve, et Jacques inventait des sortes de faits divers, qui étaient comme autant de fables : « Je descends. Elle m'aperçois. Elle se jette dans la Seine. C'est une fille qui se noie et le fait voir. Et que c'est à cause de moi ! Elle voit que je plonge. Alors elle se souvient qu'elle est championne de natation et d'une brasse impeccable regagne la berge avant moi. » Liliane, ce jour-là, sans se jeter ni se retourner, le long du parapet, pas à pas, reprit sa lente promenade, attentive aux remous de l'eau, aux pêcheurs, aux péniches. Peut-être Demazure l'avait-il chargée d'une conférence sur ce bras de la Seine, réservant à son éloquence l'étude trop émouvante des façades. Jacques quitta son poste d'observateur en retrait. Si elle s'était retournée elle l'aurait vu, mais elle continua jusqu'à la pointe de l'île, vers Notre-Dame, sans se retourner. « Auriez-vous pris la passerelle ou seriez-vous restée dans l'île ? » demanda Jacques à la demoiselle d'aquarelle. L'air de langueur, le menton fragile répondait. Était-ce une question à seulement poser ? « Diane aura donc pris la passerelle » dit Jacques.

Il avait besoin de ses outils pour réparer le cadre de Théa, pour d'autres réparations aussi plus ou moins urgentes : Poliche ne devait venir souvent à Paris ces dernières années. La dame concierge dont le devoir était de cirer et d'entretenir, avait laissé se ralentir son zèle. Des chaises cédaient. Une sciure fine au bas des vitrines, traçait des signes sur le parquet pour avertir. Ces meubles étaient des vieillards malgré l'apparence. On se trompait à leur galbe comme on se tromperait à la tournure d'un vieux marquis. Jambes de marquis ou pieds de table, cela casse un beau jour, quand on les croyait éternels, les tables un peu plus tard que les marquis. Un médecin ne s'y trompe pas. Jacques, qui était le médecin des meubles ne s'y était point trompé. « Un coup de 402 et je ramène de quoi opérer. »

Le garage était à deux pas, rue Saint-Louis en l'île, un honnête petit garage, qui avait plu à Jacques aussitôt : une lenteur de province, un jeune mécano encore tout fier de son certificat d'étude, et quand le patron avait vu la 402 :

- Mais c'est la voiture de Monsieur de La Châtelière !

Jacques eut à raconter. Le patron eut des considérations sur la fragilité de l'existence, du regret, une sympathie toute naïve :

- C'était un bon client, Monsieur le Vicomte. (le garagiste disait cela comme s'il avait été de Sillé-le-Guillaume.) Il parlait toujours de son neveu. J'aurais dû vous remettre aussitôt ! Vous êtes son portrait, là, comme ma main gauche est le portrait de ma main droite. On jurerait que vous êtes son fils !

Quand il apprit, registre ouvert, que le nouveau nom à inscrire, nom et prénom, tout était de même, il eut une explosion de jovialité :

- Ça va ! Ça va ! rien n'est changé ! Puis se reprenant : Sauf que, bien sûr... on peut dire que nous ne sommes pas grand chose.

À tourner autour de la 402, il regonfla sa jovialité :

- de la fine mécanique, tout ce qu'il y a de fin ! Et c'est solide comme un tank ! Dès fois qu'il y aurait la guerre comme on nous le serine à la Radio, ça peut servir ! Faut dire que la guerre ça fait avancer la mécanique : la 402, c'est bien. On fera mieux. On fait toujours mieux guerre ou pas guerre. Seulement, ce ne sont pas toujours les mêmes qui sont là pour le voir...

Jacques un peu rougissant (il rougissait parfois encore, comme jadis, chez les bons pères) :

- Je ne sais pas si je vous demande de la mettre sur cales...

Le jovial stupéfait :

- La 402 ou la guerre ? La guerre ? Si je pouvais ! Sur cales elle ne bougerait pas. On n'aurait plus rien à craindre. Parce que... Je veux bien que la mécanique avance, mais la guerre c'est la ruine des petits garages. Et puis j'ai un fils qui doit avoir à peu près votre âge...

- On verra plus tard, fit Jacques.

- À vos ordres ! répondit le garagiste. Je n'ai rien à dire, mais je peux dire que défunt Monsieur le Vicomte serait bien content de vous voir au volant de sa voiture.

Jacques oubliait qu'il venait de dire. Il fallait Ilse pour lui rappeler : « Jacques n'avais-tu pas dit que... » Plusieurs rappels n'étaient pas toujours suffisants. Il finissait par dire : « Qu'est-ce qu'il a fait Jacques ? » Ilse profitait de cette défaillance d'inattention pour présenter un rapport complet concernant les desseins de Jacques, qui avait dit, qui s'était promis, qui avait répété qu'il était nécessaire qu'on lui rappelle que... « Moi,

j'ai dit ?» s'écriait Jacques. Bonne ou mauvaise foi, Jacques jouait si bien le jeu qu'Ilse en suffoquait de bonheur. Elle se pendait au cou :

- Mais tu sais que tu as dit ! Dis que tu sais ! Embrasse moi pour ta punition ! Jacques acceptait toujours d'embrasser.

- La punition de quoi ? ajoutait-il. T'embrasser n'est pas une punition.

Quai de Bethune il n'y avait pas d'Ilse pour plaider la cause des vitrines et des bergères. C'est ainsi qu'après avoir décrété qu'il opérerait, Jacques lanternait (comme Ilse aurait dit.) Il s'arrêtait au bois de la pendule Louis XV, il découvrait des ravages partout. Que de travaux ! Un mois de travail méticuleux pour parer au plus grave ! D'une enquête à la suivante, il revenait à l'aquarelle, et Mademoiselle Théa disait : « Ne te presse pas, tu as raison. Jolie ou belle on ne peut jamais rien prévoir d'une femme. J'ai dit (l'ai-je dit ?) que je serais restée dans l'île. Mais un jour j'ai pris la passerelle et je l'ai passé pour toujours. Que j'ai pleuré de l'avoir passé ! Si Poliche était capable d'aimer encore, c'est moi qu'il aurait aimé. Il allait m'aimer. Je n'ai pas renvoyé cette lettre, qu'il m'écrivit après avoir reçu le paquet des siennes, où il me disait que j'avais deviné juste, qu'il ne m'avait jamais aimé, qu'il était coupable et qu'il fallait lui pardonner. Mais de quel ton le disait-il ! De quel respect, de quelle tendresse pour moi, de quelle ferveur ! L'amour n'est pas plus proche de l'amour. Il a gardé mon portrait dans sa chambre. Il n'y en a pas d'autre. C'est moi la coupable. Je l'ai-mais. Je n'ai pas su l'aimer jusqu'à l'amour.»

Jacques écoutait sans entendre. Ce n'était qu'une voix de Jacques. Il en avait tant d'autres ! Mais il ne se pressait pas, puisque le portrait lui disait d'attendre. Les vieilles maisons du Quai ne sont pas construites à faire battre le coeur. À l'étage, au dessus de Jacques, housses et volets clos jusqu'à la fin septembre ; si l'on montait l'escalier, c'était pour Jacques. Il attendit jusqu'à la nuit. Nul ne monta. « Il est trop tard pour aller chercher des outils » se dit Jacques. Peut-être attendait-il encore. Beaucoup plus tard, l'île déserte comme une île, « Jacques ! Jacques ! et les outils !»

Rue du Château, il pénétra dans son atelier comme un voleur, sans même allumer la lumière. Arthur avait glissé quelques lettres sous la porte. Jacques les ramassa et les mis dans sa poche. Un sac sur une chaise contenait tout le nécessaire pour opérer et réparer. Un bleu, tout propre, à côté du sac. Jacques eut du plaisir à prendre aussi le bleu. Madame Arthur avait lavé et repassé tous les bleus. Plus un de sale ! La pile de tous ces bleus si propres, sur la table, faisait comme une pile de reproches au coeur de Jacques. L'étrange sentiment d'être chez soi comme un fantôme

serait chez soi ! Est-ce l'atelier qui est une ombre parce qu'il est dans l'ombre ? Ou Jacques est-il une ombre ? Une ombre n'a pas assez de regard pour lire, ni quel jour du mois l'on serait, si l'on pouvait lire le chiffre sur la feuille du bloc, une feuille pour un jour, ni quelle écriture sur les enveloppes. Jacques n'a pas de regard pour le divan, qui n'est qu'un divan dans l'ombre. L'aigle noir a dû s'enfuir quand il a vu Jacques. Le plafond de l'atelier est tout rose, comme s'il était un peu de ciel de Paris au dessus de l'atelier. L'ombre n'est que du mauve et du bleu léger, si léger qu'on pourrait peut-être lire, au moins reconnaître un chiffre ou une écriture. Jacques sans doute n'est pas pressé de savoir qui lui écrit. Le notaire écrit Quai de Béthune, Vicomte après Vicomte, comme il écrivait au défunt Vicomte. Il y a donc ceux qui n'écrivait pas au Vicomte ? Des lettres de clients sans doute. Le sac d'opérateur d'une main, un bleu de l'autre, Jacques immobile près de la verrière de son atelier. S'il disait que c'est par son amour de la lumière, quel pauvre prétexte ! Dehors ou dedans, c'est la même pénombre mauve et rose. La masse régulière des platanes n'est que du mauve plus sombre dans le mauve. Dans le ciel rose, casques et panaches, carquois d'amour, plus roses que mauves. La façade plus régulière que les platanes n'est qu'une ombre de mauve sombre. Si quelque robe blanche veillait dans l'ombre derrière l'une ou l'autre fenêtre, on apercevrait quelque chose qui serait moins mauve ou plus rose. Pendant que Jacques interrogeait le mauve et le moins mauve, l'aigle noir est rentré dans l'atelier, aile de silence dans le silence, et s'est abattu sur le divan. Une guitare s'est mise à chanter. Quand les trains ébranlaient le promontoire, Jacques n'entendait plus rien que cette violence mécanique, mais le chant de la guitare renaissait peu à peu du bruit, comme une espérance. Jacques referma sa porte. Un voleur aurait fait plus de bruit.

Mademoiselle Théa, Quai de Bethune : « Ainsi tu ne sauras jamais. On ne sait jamais ; ce n'est qu'une habitude à prendre ! Si elle est restée dans l'île, d'une rue à l'autre jusqu'à la nuit, si elle a sonné, est-ce que je pouvais entendre ? Toi seul pouvais ! Moi je ne suis qu'une aquarelle. Je n'entends que les mots que j'aurais voulu dire. »

Cette nuit là Jacques n'eut pas la sagesse d'aller se coucher dans le boudoir d'enfance. Pourtant, c'était le soir d'être un peu sage. L'aigle noir avait des complices partout. Les fleurs agenouillées dans l'ombre baisaient les pas d'une Diane qui était si jeune, si flexible, qu'on aurait dit qu'elle n'était qu'une fleur parmi les fleurs. Les parfums pouvaient être des mots d'amour, puisqu'elle n'avait rien dit, pas un mot d'amour. À quoi bon des mots quand on est déesse, si l'on est l'amour ? Les parfums suffisaient. Non pas de ces parfums comme en ont les femmes qui ne sont

que des parfums hypocrites, une façon de se vêtir, même nue, du printemps de tous les printemps. Liliane n'avait que son parfum à elle, incomparable, la vapeur presque insensible de sa jeunesse et de sa chair. Elle avait son parfum comme elle avait son blond de blonde. D'abord on ne remarquait pas qu'elle fut blonde. Elle n'aveuglait pas en passant. Elle n'affichait pas ; Il fallait s'enfouir le front, les lèvres, l'âme, dans cet or pâle, pour savoir qu'il était de l'or.

Les fenêtres étaient ouvertes toutes grandes. On croyait entendre le glissement des eaux, frôlant les pierres. Ce n'était peut-être que les soies des rideaux, aux fenêtres, qu'un semblant de brise frôlait. La tiédeur entrainait, chargée de senteurs fluviales, âcres ou fades. Jacques, en travers du lit dans un débraillé de grand garçon qui s'abandonne, à demi nu se dénudait, aspirait au parfum qui n'était ni celui du fleuve ni le parfum des fleurs. En souvenir, en extase, il le respirait. Il s'irritait de l'avoir en lui, de ne pouvoir se le donner à sentir, comme il aurait senti cette grappe de roses mourantes. Il se redressa et dit : « Alors je l'aime ! » Mais Théa de son aquarelle eut cette remarque fort sage : « Qu'en sais-tu ? Tu m'aimerais aussi si j'étais un peu plus qu'une aquarelle. Et puis... »

Une péniche beugla qu'elle était péniche, et, cette fois on entendit les eaux du fleuve, le ressac de l'eau noire contre les pierres. L'odeur d'eau, tragique et comme étrangère, dissipa toute autre odeur, le parfum des roses blondes, qui était ces roses mourantes, un autre parfum plus blond. « Merci Théa, dit Jacques, j'allais oublié que j'oublie. Ce n'est pas vrai, je n'oublie pas. »

En arrivant, il avait tiré de sa poche trois lettres. La première, vernis et couleur, une facture. Il avait remis celle-là dans sa poche. Une autre, d'une toute petite écriture, avait dit : *Je suis ta mère*. Jacques l'avait embrassé sans l'ouvrir. Il avait ouvert la troisième, puis sans la lire, il l'avait posé contre l'aquarelle, comme s'il la confiait à son amie d'aquarelle. Comme il voulait la prendre et la lire : « Non, non, dit l'aquarelle. Ne la lit pas. Si tu ne lis pas celle de ta mère, pourquoi lirais-tu celle-là ? J'ai dit (l'ai-je dit ?) qu'on ne sait jamais et que ce n'est qu'une habitude à prendre. Mais je ne parlais que de l'amour. La tendresse c'est autre chose ! Que voudrait-on savoir de plus ? Sans avoir lu, je sais, j'ai lu : *Mon grand (ou mon petit) je t'embrasse tendrement. Comme je t'aime ! Ta maman*. Il ne te viendrais pas à l'idée de douter de ces mots-là ni de juger que c'est trop peu. Même Dieu ne t'aimerait pas comme elle. Tu as tous les droits, le droit de ne pas aimer autant, le droit d'être ingrat. Elle te dira d'user de tous ces droits qui sont tes droits. Quand tu te hérissais de haine, te plaisant à faire souffrir, on te garderait la même tendresse, sans en rabattre. Si tu veux lutter, elle est vaincue

d'avance. Et l'autre lettre qui te vient d'Espagne, n'as-tu pas remarqué que l'écriture est presque la même ? Elle sera bientôt la même. Une écriture qui a deux nattes, qui tremble un peu comme un voix tremblerait, elle aussi est vaincue d'avance. Elle ne pouvait pas se battre. Elle saurait mourir sans vouloir se battre. Tu peux bien lire ou ne pas lire. Tu sais tout. C'est de la tendresse sans alliage et pour toujours. La tendresse a son parfum, plus discret que le parfum de l'amour, mais plus tenace. Ai-je la permission de dire, moi qui ne suis qu'une aquarelle ? On dit tendresse parce qu'on aurait honte de dire amour. Mais elle est plus que l'amour. Elle est l'Amour.»

Jacques avait lu tant de lettres depuis quelques jours qu'il brouillait les noms et les écritures. Théa avait un visage. Elle parlait au nom de toutes celles qui n'avaient qu'un nom. Quand Théa parlait, elles parlaient toutes à la fois, les unes qui disaient : aimez-moi puisque je vous aime ; les autres, je vous aime ne m'aimez pas. Et Jacques qui succédait à Jacques se perdait parmi toutes ces voix. Ils les aimait toutes ; il les cherchait, il les fuyait toutes, comme il cherchait Diane et la fuyait. Ah ! si Diane avait sonné, point d'affaire elle était Diane; mais encore, si Diane, il aurait su, car il savait, que ce n'était pas Diane qu'il attendait. Jacques ne refusait femmes ni déesses quand elles s'offraient. Il était assez gourmand d'amour pour aimer d'amour, mais il soutenait difficilement l'aventure. Il n'avait pas écrit deux lettres par jour comme faisait Poliche. Il n'ajoutait rien. Si l'exercice avait de quoi plaire, il se plaisait à l'exercice, mais il baillait facilement après l'exercice. Son ardeur d'un moment ne fleurissait point en littérature. Au mieux il prenait son carnet de croquis et notait la courbure comme il disait. Il aimait en artiste ; il n'avait pas le souci de son personnage. Amant, comme voulait être Poliche, c'était beaucoup trop. Que de servitudes ! Il avait des élégances, comme Poliche, mais pour évincer, pour raccompagner, et fermait sa porte à double tour de verrou, sur un sourire. Ilse à part, à peine une femme comme sont les femmes, ce cher compagnon de bonheur et de secret. Elle n'était pas une femme qui se pâme et qu'on déshabille. Il n'avait point d'exercice avec Ilse. Ils avaient des silences à deux, des bonheurs d'être ensemble, pour le bonheur d'être ensemble. Le divan n'était que leur refuge, Ilse naïve, qui voulait tout ce que voulait son Jacques, sans rien refuser, et Jacques ne voulait que ce parfait compagnon, d'une si douce, d'une si totale tendresse ; mais qui n'était pas femme comme sont les femmes. Si Jacques sentencieusement lui avait dit : « Je suis ton amant ? » , Ilse aurait ri jusqu'au fou-rire; Elle n'était pas la maîtresse de Jacques. Elle était Ilse. Il était Jacques. Diane était maîtresse de haut rang même sans avoir dit un mot d'amour. Elle avait son parfum de Diane. Ilse n'avait pas de parfum, ou ni songeait pas ; et Jacques n'aurait

pas cherché ce parfum, l'unique, parmi celui des oeillets, des lys et des roses. Il aimait Ilse tout simplement, comme Jumièges aimait l'aurore. Théa l'aquarelle, derrière son verre, devait se dire : « La sottise idée de transporter un violoncelle à travers l'Espagne ! » Elle avait trop d'expérience et de tristesse pour ne pas avoir raison.

*

Chapitre XLVII

L'invité d'honneur

Chaque soir, dès le soir, on sentait venir l'orage. Il en est de l'orage comme de la guerre ou du meurtre. À force de se dire que l'éclair va partir, la guerre éclater, le revolver ou le poignard, on souhaite cela qu'on craint et qu'on désire. Ah ! Que la guerre éclate et que le poignard se lève ! Que l'air noir se déchire ! Que le fleuve s'émeuve ! Paris attendait le premier éclair, chaque soir. Rares ceux qui attendaient et souhaitaient la guerre. Ce n'était que des journalistes, des bureaucrates et quelques fous. Juillet s'achevait dans une gloire qui n'était que gloire de juillet ; un nom pour une espèce de rose, si l'on voulait, une rose drue et sanglante, héroïque comme un panache, son blanc de signe trempé, éclaboussé de sang.

Jacques, de ses fenêtres, regardait cette gloire sans aimer la gloire. Pour soigner et pour opérer tous ces vieux meubles de Poliche, il avait mis son bleu. Il n'était plus Monsieur le Vicomte, mais salopette, et, du matin au soir, chantait à pleine voix « je ne suis plus qu'une pauvre fille, » sans aller plus loin que la pauvre fille. À ce four de juillet, les roses, celles qui étaient blondes, et les rouges du plus rouge, et les blanches roses, roses de soie comme sont blanches les roses blanches, avaient séché comme il est dit que les herbes sèchent, dans un Cantique de Salomon. Ce n'était plus qu'un souvenir de robes et de roses, un peu plus de sagesse et moins de rage, même en attendant l'orage, fenêtres ouvertes.

Jacques se souvenait de cette façon qu'avaient les R.P. de Laval, de faire couvrir l'orage et de le retarder. On tendait le dos bien avant l'orage. Cela redoublait l'orage, l'obéissance et la tyrannie. En songeant à la tyrannie, Jacques hurlait « la pauvre fille, » comme s'il était prêt à défendre la pauvre fille, en l'arrachant aux R.P. de Laval et de Loyola. Il avait rapporté du quatrième étage - escalier D - deux autres lettres, l'une de Sillé, l'autre d'Espagne. Tout cela ouvert et non lu, en offrande à l'aquarelle. Lisez, s'il-vous-plait, Mademoiselle ! C'était comme un parterre de fleurs et de tendresses devant l'aquarelle. Théa avait bien du regret de n'être qu'une aquarelle : elle aurait lu à haute voix.

Depuis que Jacques avait repris son bleu de salopette, les roses les plus blondes, même mourantes, n'auraient eu qu'un parfum de rose, à peine un soupçon de rose, rien du blond de Diane la blonde. Il est vrai que Jacques, tout à son ouvrage, ne songeait plus à humer l'arrière-parfum du parfum, comme un parfum qui survivrait aux roses. « Il n'était que temps, disait Jacques. Tous ces vieux marquis de meubles risquaient de choir dans une suprême révérence ! » et collait, clouait, dorait, les doubles fenêtres ouvertes, sans aucun soucis d'être vu, si quelques passants (ou passantes) le voulaient voir. Théa songeait à l'abris du verre : « le vivant portrait de Poliche, mais si vivant ! Sans cette ombre, par dedans, d'un grand amour perdu qui rendait tout amour impossible. Actif comme un matelot, les cheveux fous, les yeux noirs dans la pervenche, par l'attention ; le geste prompt, tout vigueur et délicatesse, sans rien de cette parade qu'ont les jeunes gens, même au travail, quand ils paraissent. »

L'orage éclata, un soir, grandiloquent comme un orage. Jacques n'en-tendit pas. Ce fut une suite d'orages, de râles et d'éclairs, la colline en feu, le fleuve roulant des moires de flammes. Si la pluie tombait ou jaillissait, on n'aurait su dire. C'était comme des étincelles d'eau, qui relient l'eau du fleuve et l'eau du ciel. Un conférencier, sur la berge, n'aurait plus été que de l'eau. Quand l'orage eut moins d'orage : « Tiens, dit Jacques, je crois qu'il va pleuvoir... » puis il reprit ce tabouret Louis XVI, qu'on aurait pu briser en s'asseyant. Le fleuve battait les pierres du Quai, d'une sombre fureur d'océan. Cela sentait l'eau noire, le goudron et le désespoir. « Flûte ! dit Jacques. Je travaille pour Monsieur le Vicomte comme si je n'étais pas Vicomte... Ainsi donc, je ne suis pas tout-à-fait perdu ? Rien de tel qu'une salopette ! » Théa, si fragile, aurait tremblé d'amour en amoureuse, si elle avait pu. Elle aurait voulu dire : « C'est le moment, mon pauvre Vicomte, de lire ces deux lettres qui sont timbrées de l'Espagne. » Que peut une tendresse d'aquarelle, si l'on ne regarde pas l'aquarelle ? « Flûte ! Flûte ! » dit-il encore et tomba sur le lit, comme un

grand garçon s'abandonne, ni de détresse ni de tendresse, mais à bout de fatigue comme il était.

Théa se désespérait (rien qu'un visage) de n'avoir point de main pour éteindre la lumière. Jacques s'était endormi, en travers du lit, dans cette fête de la lumière qui illuminait le Quai, les arbres du Quai, le fleuve aveugle contre le Quai. Du Quai de l'autre berge, on pouvait se dire : « C'est quelque Vicomte qui reçoit ; ses invités sont venus malgré l'orage. » Ou bien : « les invités ne viendront pas, mais le Vicomte attend en tenue de galas, fidèle comme il fut toujours au protocole. » Jacques n'était qu'en salopette, qui n'est pas tenue de vicomte ; il n'attendait personne. Ou plutôt, il attendait Théa qui n'arrivait pas à casser son verre. « Puisque vous m'aimez, cassez le verre, disait Jacques tout en dormant. Vous aimerai-je ? Je ne promets rien. Cassez d'abord. » Théa, trop instruite par les amours d'un autre Vicomte, ne cassait pas. Théa ce n'était que pour dire ! Jacques attendait toutes celles dont il avait lu les lettres, toutes amoureuses, toutes malheureuses. Poliche avait ficelé les lettres et les amoureuses. « À quoi bon se déficeler ? » devait se dire les amoureuses, que de paquets ficelés !

Malgré le nombre, il n'y avait que deux sortes d'amoureuses. Celles de la première, leurs cheveux d'or rebelles, la taille haut placée, les jambes longues, étaient de ces déesses dont on ne saurait jamais dire si elles aiment ; alors, est-il prudent de les aimer ? Celles de la seconde balançaient leurs nattes comme un pot à lait ; elles n'étaient qu'amour, faute d'un autre mot qui dirait d'avantage. Est-il question de les aimer, de leur répéter qu'on les aime, quand le mot aimer n'est qu'un pauvre mot ? Tant et si bien que les unes étaient retenues par leurs ficelles, d'autres par leurs tresses, et les autres avaient les jambes trop longues pour qu'on put raisonnablement espérer leur visite. Du reste, il n'y avait point de laquais, chez Monsieur le Vicomte, pour annoncer les déesses de l'amour impossible ou le pot à lait de l'au-delà de l'amour. La lumière, jusqu'à l'aube, fit toute la fête, parce que Monsieur le Vicomte avait oublié d'éteindre les lumières.

Ce n'était qu'à peine l'aube quand on frappa. Des coups discrets, aussi patients que discrets, à la porte de l'étage, comme s'il n'y avait pas de sonnette à l'étage. On avait du dire à qui frappait : « Ne vous laissez point de frapper. » Grâce à la recommandation, Jacques entendit enfin que l'on frappait. « Entrez ! » cria-t-il, en se retournant, d'un sommeil à l'autre. Souvent, rue du Château, il ne fermait pas, surtout si Madame Arthur avait dit, du sous-entendu dans ses bouclettes : « Demain matin, je peux-t-y, Monsieur Jacques ? » De l'autre sommeil au suivant, Jacques s'était bien aperçu qu'il n'était point dans son atelier, sur son divan. « Où suis-je ? » dit-il. On frappait toujours. Quand on couche en travers, les

pieds sont presque par terre. Et si on s'est couché tout habillé, ne fut-ce que d'une salopette, on peut bondir. Il a suffi de se dire qu'il faut. Jacques se dit et bondit. Et que de pensées lui traversèrent la pensée en bondissant : « C'est Ilse ! C'est Théa ! C'est Diane ! Non ! Non ! Et non ! Ilse ne sait pas l'adresse ; Diane est une déesse, Théa n'est qu'une aquarelle... C'est le facteur ou la concierge ! C'est Poliche ! Hélas !... C'est maman ! Quel bonheur si c'était maman ! C'est peut-être le garagiste ! »

Le petit couloir était assez noir, l'escalier du même noir. Quand Jacques eut ouvert la porte, il ne vit à peu près rien. On sentait quelqu'un dans le noir, dont on ne voyait rien, sinon que c'était quelqu'un. « Entrez ! » dit Jacques. Il lui fallait un moment pour trouver un autre mot, quand on le tirait ainsi de son sommeil. Quant à se dire qu'il pouvait être imprudent d'introduire du noir d'escalier dans le noir du couloir, lorsqu'on descend de Du Guesclin, comme descendait Jacques, c'est une chose qu'on ne se dit point ! Jacques referma la porte, prit les devants et dit : « Entrez ! » Il ajouta : « Je m'excuse... » ce qui marquait un progrès dans le réveil. Puis il répéta : « Entrez ! » en poussant la porte de la salle-à-manger. « Cette carrure, cette allure... me rappelle quelque chose » pensait Jacques, tout en poussant. Il pensait, mais il dormait encore. Tout-à-coup il se demanda s'il dormait, ce qui prouvait qu'il ne dormait plus ! Et de rire, parce que le noir d'escalier et de couloir demeurait noir en plein jour !

- C'est vous Nestor !

« Tiens ! remarqua Nestor. Il me dit vous, comme Mademoiselle Ilse... » Nestor se contenta de répondre par un salut, sans crier : « À vos rangs fixe ! » comme il faillit. Puis il tendit une lettre à Jacques en disant :

- Monsieur le Vicomte !

Il recula de trois pas et prit la position du repos, de lui-même. L'écriture pouvait être aussi bien celle du Colonel : altièrre, inégale, tantôt large, tantôt pressée, tous les jambages en palissades l'un sur l'autre, la barre d'une lettre barrant la ligne entière, ce qui soulignait toute la ligne précédente et donnait du ton de commandement à n'importe quoi. « Et si c'était le Colonel ? » se demandait Jacques.

Le billet signé L. de P., une barre par-dessus, n'était pas indigne de cet Amiral de jadis, qui disposait à sa guise des chevaux de Neptune : l'autorité des camps et la frivolité de la cour, casques et carquois. C'était une sorte d'ultimatum, un ordre d'aller sinon de se rendre, mais des cajoleries, une plaisante humeur, un art d'ouvrir et de fermer les parenthèses pour ne rien dire qui méritât les parenthèses, des fuites, des assauts, un air délibéré, comme aurait la maîtresse d'un roi, et soudain des brusqueries de petite fille qui vous tire par la main et tape du pied si l'on résiste ; l'écriture de tout cela aussi rebelle que les cheveux de l'auréole : les dames de L'Espérance n'avaient eu raison ni des cheveux ni de l'écriture.

Un temps elle avait imité l'écriture de sa mère : il lui fallait dix copies doubles pour la moindre version ; puis elle avait été séduite par les herbes et les fortifications du Colonel. Quand on lui reprochait d'être illisible, elle se faisait sourde comme un donjon. Elle eut un jour cette réplique, dont l'impertinence demeura célèbre : « Je suis navrée ! C'est une écriture de famille... » On crut que le Vidame de pierre, qu'elles avaient vu allongé sur son tombeau allait surgir au milieu des écolières !...

À première lecture Jacques ne put tout lire. Quand on ne peut tout lire, est-on sûr de lire ? Entre les jambages, Jacques lisait : « Ce soir... demain soir... je veux. Ce soir... ce n'est pas un ordre... c'est un ordre... » le tout souligné, barré, hérissé, des tourelles, des pont-levis, des créneaux et des chemins de ronde, le Colonel grand-père, entre deux créneaux, qui souriait, qui invitait, pour demain ou pour ce soir, Liliane déployant une oriflamme, amour et lys, le poignard de Charlotte à sa ceinture. Le billet trois fois lu, plus obscure à chaque lecture. Jacques, avant la quatrième, regarda Nestor. Nestor, du repos au garde à vous, au seul regard.

- Repos Nestor ! fit Jacques, repos ! Je ne suis pas le Colonel !

- Monsieur le Vicomte, balbutia Nestor.

« C'est vrai que je suis Vicomte, se dit Jacques. C'est encore pire ! Un colonel peut rendre ses galons, même en retraite. On ne donne pas sa démission de Vicomte. À qui la donner ? Plus de Roi ! Je suis Vicomte de par Poliche à qui j'ai promis. De même si je n'ai pas tout à fait promis... Poliche veut... Ce serait mon cri à la croisade. » Si Liliane avait pu entendre ce que disait Jacques, elle aurait fléchi le genou comme elle aurait fait devant le Vidame de Pierre. Plusieurs fois, pendant le voyage à Senlis, il y avait eu de ces éclairs, de l'un à l'autre, à propos d'un rien, tantôt l'un, tantôt l'autre à se dire, le temps d'un éclair : « Il n'y a pas que moi à sentir ces choses ? »

Jacques pouvait bien se l'avouer : il avait toujours été Vicomte. Cette mine qu'il avait à Laval, ces yeux qu'il ne savait pas baisser, ce petit sourire à peine sourire devant les fils de commerçants ou de fermiers qui récitaient leur patenôtres, ce regard fixe qui croisait le tout venant des R.P. et même le Supérieur des Révérends, tout cela était Vicomte, indomptablement Vicomte. La gerbe des huit soeurs liées en gerbe ne redoutait que ce nom, qui aurait délié la gerbe. Elles ne se liaient si fort que parce qu'elles l'attendaient, mais Jacques serrait les lèvres, refusant de dire. Au conseil de discipline, il avait refusé, et pourtant il avait compris pour quel motif on l'avait fait comparaître à part. On l'aurait blanchi s'il avait dit : « Ce que j'ai à dire pour me défendre : parbleu ! Que je suis Vicomte ! Je le serai, je le suis donc. » Il avait préféré se taire et mépriser tous ces lâches en soutane. Et plus tard, il avait ri de la salopette, car un

Vicomte en salopette est encore Vicomte, et les Révérends le savaient, Révérends encore en salopette ! Quand le télégraphiste avait crié, sous la cochère, Jacques avait senti son âme qui répondait, comme si Poliche avait crié. On répond une fois pour toute. D'avance, on a répondu, si l'on répond. Jacques tout seul, menant le deuil, derrière le corbillard du village, était bien Vicomte à La Châtelière et reconnu d'avance par tout le village. Vicomte en salopette, comme Jacques était devant Nestor, ce n'est pas quelque jeune lieutenant qui bondirait aux ordres, la petite fille portant galons de Colonel. À vos ordres ! Trop heureux de bondir et d'obéir ! Jacques Vicomte ne relevait que de Poliche ; et le Vidame de Potaincourt, tout le premier, aurait oublié qu'il était Colonel : « Colonel ? Peuh !... Même pas !... Leurs deux galons d'argent parmi les galons d'or... une brimade !... Vicomte ou Vidame, c'est d'un autre ordre qui ne reçoit point d'ordre. Que du roi ! » Ainsi jugeait le Colonel grand-père, entre deux créneaux.

- Nestor ?... demanda Jacques. Et Nestor au garde à vous :
- Maîtresse m'a dit d'attendre la réponse.

Jacques sourit. « Elle est maîtresse de Nestor c'est vrai. Elle commande ; il obéit. Liliane est-elle ma maîtresse ? Commerçants ou paysans, mes camarades de Laval diraient qu'elle l'est. Le dit-elle ? De son chemin de ronde, poignard à la ceinture, elle commandait en maîtresse. Elle ne commande que si j'obéis. Obéirais-je ? » Jacques d'un air de Vicomte :

- Et bien Nestor dites à votre maîtresse que je vais écrire la réponse.

- Que Monsieur le Vicomte prenne son temps. J'attendrai que la réponse soit écrite.

C'était un Nestor endoctriné, résolu à attendre, repos ou garde à vous. Rien ne pouvait le déloger, que la réponse comme il fallait répondre, une vraie lettre. « Va-t-il me prier de lire la réponse, pour constater que je réponds ? se disait Jacques. Doucement, Liliane, vous m'envoyez Nestor, comme Roxane m'enverrait le noir Ozcan. Vous n'êtes pas la grande Sultane. Et pourquoi pas des muets dans le corridor ? Je ne ferai pas l'amour sous la menace ! » Elle n'exigeait pas jusque là ! Simplement un mot de réponse.

Il ouvrit le secrétaire en bois de rose, juste sous l'aquarelle de Théa. Un secrétaire n'est jamais tellement différent d'un autre ! Jacques manquait de prudence à si vite évoquer l'amour. Le grand lit Pompadour à peine défait mais tout meurtri d'un lourd sommeil d'orage à se tourner et se retourner n'évoquait que trop l'amour, le corps à corps et les abandons. Jacques avait encore de cet orage en lui, une odeur de foudre et d'eau dans la gorge, ou peut-être ce parfum blond de blonde, à peine un parfum,

l'irritation d'un désir, un souvenir qui était une attente. Il prit une feuille gravée aux armes ; toutes ces lettres de Poliche à Théa, ou à d'autres, de ces feuilles là. De quoi flatter Liliane ! Blason pour blason. Et, même sans blason, il était vrai qu'une lettre de tant de politesse, comme était celle de Liliane, appelait une réponse au moins de politesse. Jacques, se retournant à demi : « Asseyez-vous, Nestor, je vous en prie. » Nestor s'assied. Il obéissait à Jacques comme il aurait obéi à sa maîtresse. Nestor ne regardait rien ou bien c'est qu'il ne regardait que Jacques. Le beau visage d'ombre ne signifiait que l'obéissance totale, comme si Nestor ne comptait pas pour Nestor. Maîtresse aurait dit : « Étouffes-le ! Étrangles-le ! » Il aurait étouffé ou étranglé, sans hésiter, d'un étau aussi rude et rapide que l'étreinte de quelque géant de la Norvège. Au-dedans de Nestor, en attendant, la guitare se chantait un chant de guitare : « Puisqu'elle l'a choisi, que ce soit lui ! Sois sage, Nestor ! Il y avait rien pour Nestor, rien, que la patience et l'obéissance. »

Jacques au secrétaire, avait songé d'abord à faire semblant, et puis remettre à Nestor sous enveloppe, une feuille aux armes pliée en quatre, pour toute réponse, sans rien écrire. Puis il avait écrit une lettre trop tendre, caresses, regrets, désirs, ce qu'il aurait dit à Liliane, pendant la nuit d'orage, sans rien lui dire. Au point de terminer et de signer cette lettre là, le regard de Théa croisa celui de Jacques : « Méfies-toi des feuilles aux armes, dit Théa. Poliche ne se méfiait pas. À condition de ne pas envoyer, on pourrait écrire. Cela ferait un livre. Quand on souffre ou quand on meurt, dans un livre, ce n'est pas comme souffrir ou mourir. Nestor, qui attend, n'attend pas un livre, mais une lettre. L'amour, un après-midi d'été, parce qu'on revient de la campagne, et pour laisser au thé le temps de refroidir, cela n'engage pas comme une lettre. Écoutes-moi, Jacques, le plaisir n'est que le plaisir. Ce qui engage ce n'est pas l'amour qu'on fait, c'est l'amour qu'on écrit. Le plaisir ne sait pas mentir. Il est rare que l'on sache écrire sans du tout mentir. Et puis, n'as-tu pas d'autres lettres à écrire ? » Au-dessous de l'aquarelle, ces quelques lettres ouvertes, que Jacques n'avait pas lues. « Tu n'as pas besoin de les lire ? C'est possible. C'est donc que tu pourrais répondre sans les avoir lues ? » Que de sagesse dans une aquarelle ! Guitare d'Afrique, une nuit d'été, n'aurait pas eu plus de sagesse.

Alors Jacques prit une feuille, n'importe quelle, sans armes, et barbouilla n'importe quoi, qui n'était pas tout-à-fait de son écriture, créneau pour créneau, politesse pour politesse, et des protestations, et des saluts, au grand-père, aux platanes, aux cuirasses et aux carquois ; de la sympathie et du respect, le tout froid et calculé comme un compliment de Demazure, ni salopette, ni complet vert tendre, rien de blond rien de pervenche, rien de Jacques. Du moins c'était la lettre qu'il pensait écrire. Celle

qu'il écrivait n'était pas tout-à-fait la même. Le chemin de ronde, derrière les créneaux, s'y souvenait de celui de Senlis. Les protestations de politesse avaient aussi de la tendresse. Ce regret, que disait Jacques, de ne pouvoir aller le soir même (que de regrets ! quel contretemps !) était peut-être du regret, comme il était vrai que Jacques ne pouvait pas, le point d'honneur ne le voulant pas. Bon pour un Demazure d'obéir au petit doigt ! De soi à soi, un conférencier n'a pas autant d'exigence qu'un Vicomte. Promettre qu'on viendra demain, c'est déjà beaucoup céder et presque se hâter de venir. « J'aurais dû signer : Jacques Lerrand, se dit Jacques. Ne suis-je pas traître à la salopette ? » Il avait signé Jacques de La Châtelière, d'un mouvement vif et naturel sans y songer. C'était la première lettre qu'il signait ainsi, une double barre au-dessous comme signait Poliche. Quand le notaire, à Sillé, lui avait tendu les actes à signer, Jacques avait signé spontanément de cette signature qui était désormais la sienne comme le nom était le sien. À chaque fois qu'il signerait, Jacques et Poliche, inséparables. « Flûte ! se dit Jacques en relisant. J'ai écrit que ce soir j'étais invité... » Le mensonge, seule faute selon le pacte de La Châtelière. Même un mensonge de politesse, pourquoi mentir ? Jacques aurait sans doute déchiré sa lettre. Il esquissait le geste, quand il vit Mademoiselle Théa qui, de ses jolis yeux d'aquarelle, regardait ce petit parterre de quelques enveloppes devant elle, cachets et timbres d'Espagne sur deux d'entre elles. « Vous avez raison, lui dit Jacques. Sans vous, j'aurais oublié que j'étais invité ce soir, puisque tous les jours, midi et soir, je suis l'invité d'honneur de Gunther Amédé, Pa, Monsieur le Professeur. Il suffit que je veuille, et je veux. »

Chapitre XLVIII

La dernière goutte

Jacques, le soir, gara la 402 passage Alexandre, comme il avait déjà l'habitude de la garer. À l'instant de sortir de la voiture, il se ravisa. Il avait beau être l'invité d'honneur de tous les soirs, l'impromptu pouvait surprendre le très illustre philologue qui, en l'absence de la fée Vermicelle, risquait de mépriser l'horaire et le menu autant qu'il méprisait les gens foutre du lycée Buffon. Sur la banquette arrière, de boutique en boutique, Jacques avait accumulé tout le nécessaire d'un en-cas, friandises et poulet froid, une variété de jambons crus, Auvergne ou Parme, olives et cornichons, de quoi épuiser quatre ou cinq convives. Et comment se charger à pleins bras depuis le passage Alexandre, dont les pavés boitaient comme pavés du Roi ? « Plus simple de me garer devant chez moi..... Eh quoi ? Aurais-je l'air de me cacher ? Je suis l'invité d'honneur. »

Devant le 13, la Langouste, Arthur dans son dos, attendait tout sans rien attendre. Quand elle aperçut la 402, elle faillit tomber sur Arthur : « C'est elle ! C'est lui ! Ne dis pas le contraire, Arthur ! » Arthur, au demeurant, ne disait rien. Mais il avait dit que peut-être Monsieur Jacques était parti, que c'était bien naturel puisque Serge racontait, que sans doute il visitait ses châteaux et ses terres ; ou encore il était en Espagne, ou sur un bateau de guerre, en manoeuvre de marine pour vingt-huit jours...

- Pourquoi vingt-huit demandait la Langouste.

- Parce que c'est vingt-huit, répondait Arthur.

- Te voilà donc tout-à-fait fou ! soupirait Madame Arthur.

D'abord il n'est pas en Espagne puisqu'on lui écrit d'Espagne. Et ça, qu'il aurait pu partir sans m'avertir ? Monsieur Jacques ! Je me pendrais plutôt...

Ce n'était qu'une façon de dire, pour ne pas dire, même à Arthur, même à ses bouclettes, qu'au 13 tout allait de mal en pire. La plupart des locataires étaient en vacance. Elle surveillait à vide et ce vide était si vide qu'elle en prenait des sueurs quand elle y pensait. Même l'étalage du boucher était vide. Sur un écriteau : « Pendant les chaleurs, la viande est à la glacière. » Cette annonce avait quelque chose qui inquiétait Madame Arthur. Et le soir si elle déplaçait son pliant c'était par obstination plus que par plaisir. « Quel plaisir que j'ai ? Tous ces volets fermés qui vous font la tête ! Même le grand Serge qui nous file sous le nez sans souhaiter le bonsoir ! C'est pas engageant... » Elle en venait à désirer le retour des squelettes. « Que ça ferait au moins de la rumeur, même si j'ai peur. » Mais fantômes et squelettes semblaient avoir déguerpi pour toujours. D'ordinaire, elle se rassurait de tout, à la seule idée de Jacques qui sortait ou qui rentrait, ou qui travaillait là-haut, à son quatrième, la fenêtre ouverte, dont elle savait ou devinait presque tout, qui laissait deviner, tant il était sûr lui-même de Madame Arthur, et cela faisait comme un secret, entre elle et lui, dont elle était bien fière. Mais depuis le soir où cet insolent de télégraphiste avait apporté un télégramme qui n'était pour personne à l'adresse et qui pourtant était adressé à Monsieur Jacques, Langouste était contrainte de s'avouer qu'il y avait du charivaris partout même au quatrième. Par exemple, Jacques n'était point parti, il l'aurait dit (elle tenait ferme) et toutefois il était certain qu'il n'était pas là.

- Vous n'êtes pas parti ? fut le cri de Madame Arthur. Et Jacques :

- Je vous l'aurais dit !

Langouste un regard à son Arthur tangua de bonheur sur le trottoir.

- Monsieur Moser est-il chez lui ? demanda Jacques.

- Le cher homme ! fit la Langouste. S'il n'était pas chez lui, le 13 ne serait plus au 13 !

- Alors, dit Jacques, Monsieur Arthur aurait-il la complaisance...

Arthur, de complaisance aida Jacques, Auvergne ou Parme, fruits et friandises, et déposa le tout, paquets et paquets, autour de Jacques, sur le paillason. Jacques, dans ses bras, une longue bouteille de vin du Rhin, de forme compliquée, qui ressemblait à quelque instrument de musique. Un coup de sonnette. Un autre. Un troisième. Jacques déjà interrogeait du pied le paillason. « Décidément, j'ai ce paillason contre moi ! » et se

revoyait demandant à Ilse un instant, rien qu'un instant d'entretien avec Monsieur le Professeur.

« Un instant ! » Cette voix qui n'est pas l'écho, a le sabir inimitable du Professeur. On ouvre enfin.

- Jacques ! Quelle bonne surprise ! Professeur en tablier blanc, torchon au bras, un air de mystère et de précipitation. Entrez mon Cher ! Je suis à vous !

C'est-à-dire qu'il s'envole du côté de la cuisine. Jacques, comme il peut, pousse tous les paquets en tas, pose la bouteille instrumentale, rejoint le Professeur à la cuisine. Moser lui, procédait au rite de la soupe au lait. Le même rite chaque soir, Ilse absente. Le cher homme ! S'il procède, attentif à tout, fée Vermicelle revient d'Espagne, le temps du rite, reviendrait des étoiles, si elle était dans une étoile. « Difficile ! dogmatise le Professeur. Ce n'est pas seulement une affaire de règles. Il faut le sentiment et l'à-propos des règles. C'est ce qu'ils ne veulent pas comprendre en philologie. Une langue est une musique. La soupe aux vermicelles aussi ; elle est musique ! » Ou bien c'était l'âme de Gunther-Amédée qui était musique. Quand l'émotion le bouleversait ou l'enthousiasme, il prononçait « misik », comme il prononçait ce soir. Jacques, qui n'était qu'un simple amateur de flûte, ne songeait pas à sourire de cette véhémence sacrée. Il n'aurait pas dit que le Professeur Pa dogmatisait à contre-temps.

- Il y en a pour deux ; j'en fais toujours pour deux. Je n'aurai pas le cœur de n'en faire que pour moi tout seul... Je me sentirais trop seul. Puis, levant la cuillère de bois, d'un geste à terrifier tout un congrès de philologues : Conséquence ? Je me bourre de vermicelles, à en devenir vermicelles ! Je ne recule jamais devant les conséquences.

Après cette proclamation qui valait pour tout, un rire de zouave, qui sonnait aussi clair que le rire d'un enfant.

- Vite ! Un couvert de plus... Jacques, je vous invite. Quand ils furent assis tous deux, tête à tête, à cette table de la salle à manger, où Jacques s'asseyait souvent : Parole ! s'écria le philologue. Et j'ose me vanter de tirer les conséquences ! Me voici donc aussi distrait que votre père ! Je vous invite à manger qu'un semblant de soupe. Et le reste ?

- Le reste ? dit Jacques en se levant. Et rapporta deux ou trois paquets, puis d'autres encore, et la bouteille. Ficelles coupées au hasard, ce fut un déballage pêle-mêle, petits fours et poulet froid. Jacques ne savait plus lui-même ce que contenaient les paquets. Vous m'invitez et je vous invite ! disait Jacques. C'est bien le moins. Je vous aurais invité au restaurant. Mais je crois que vous êtes brouillé avec les restaurants.

Le Professeur, qui était rouge de confusion et de plaisir, n'avait plus de rouge pour s'indigner des restaurants. Il se contenta de cette excommunication en général :

- Les restaurants ! Dîtes plutôt les gargotes !... Une exception... Une seule... Cette vieille auberge du *Cygne Blanc* à Weimar, non loin de la maison de Goethe. Où le grand Goethe s'est assis, je puis m'asseoir, quand on ne m'y servirait que de la ratatouille !

Le Professeur eut un salut discret en direction de la casquette, une ombre de mélancolie dans le salut.

- La soupe au lait ! dit Jacques. Elle va refroidir. Ilse prétend qu'on doit se brûler la langue un peu pour que la soupe soit tout-à-fait bonne. On ne s'y brûlait plus, mais elle était bonne. Jacques félicitait ; Moser tempérait les félicitations.

- Elle n'est pas mauvaise. Elle est conforme. Les règles sont observées ; c'est un exercice d'élève, comme une fugue de conservatoire. Il y manque le je-ne-sais-quoi, la musique... Presque froide, une soupe d'Ilse aurait encore de la musique.

Ils ne regardèrent ni l'un ni l'autre le petit fauteuil qui était la fée Vermicelle, son refuge et sa sagesse. Aussi longtemps qu'Ilse n'aurait pas retrouvé son petit fauteuil, même la musique n'aurait plus l'on ne sait quoi, qui fait la musique. La dînette fut cordiale. Il était comme entendu qu'elle serait gaie. Moser s'émerveillait, en toute innocence, aux brouilleries et aux fantaisies, confiseries de confiseur ou de charcutier, qu'on tirait sans ordre des petits paquets. Le poulet froid était honorable. Mais il fallait soutenir la gaieté contre l'ombre de mélancolie, qui venait de la casquette ou du fauteuil. Sans être forcée, la bonne humeur n'était si bonne que par un peu de volonté. L'amplette du plus d'effet fut le flacon du Rhin qui avait de l'assise comme une pendule, qui se renflait en mandoline, un pampre somptueusement tordu entre la mandoline et le col étroit à cannelures, qui sans doute n'était si long que dans le dessein d'être fragile, ce qui imposait un redoublement de politesse et de précaution.

- Peste ! fit Moser, en tâtant religieusement la bouteille. Du Kreuzerach ! Et du vrai ! Il n'y a que là-bas qu'on invente de pareilles architectures. Gunther-Amédée chercha des verres eux-mêmes de même esprit que l'architecture. Ce troisième verre sera pour Marka dont nous aurons la visite, après-dîner. C'est un gaillard à ne mépriser ni la bouteille ni le contenu.

- Je vous dérange, dit Jacques aussitôt, et ce mouvement du Jacques sauvage, qui toujours craignait de poser et de s'imposer. Il connaissait le nom de Marka, qui passait familièrement dans les propos du Professeur. Il n'avait jamais rencontré Marka.

- Et bien ! se récria Moser, cambré et redressé, aussi imposant tout-à-coup, aussi olympique que Goethe. Si je vous dis que nous aurons cette visite, c'est que vous serez ici pendant la visite. Je n'ai pas dit : j'aurai la visite.

Ce prince de la philologie parlait exactement ! Deux verres du Rhin firent beaucoup plus que l'effort de deux volontés amicales. La gaieté de parti-pris devint de l'enjouement naturel, plus intime, ouverte aux confidences. « Savez-vous, dit Moser, que j'ai une joie très profonde à vous avoir près de moi ? » Le Professeur avait rarement de ces paroles. Son sabir leur ajoutait un frémissement qui allait à l'âme. Jacques qui n'avait point de réponses toutes faites, ne répondit pas, mais il regarda Moser du bleu de ses yeux pervenche ; et quelle réponse aurait valu celle-là ? « Quand Ilse est auprès de moi, reprit Moser, je parle ce que je pense. Elle écoute ou n'écoute pas. Elle ne comprend pas tout. Mais elle écoute ce qui compte et, finalement, elle comprend tout. » Puis, comme s'il sautait à d'autres confidences. « Depuis qu'elle est partie, je travaille, je travaille !... Je me hâte de travailler... » À qui savait lire, comme Moser savait, il y eut une sorte de surprise dans les yeux de Jacques. Ce n'était pas Ilse qui arrêterait son père, s'il avait son humeur écrivante et démonstrante. Il arrivait au Professeur de tenir quatorze ou seize heures, sans le moindre soupçon de lassitude. Ilse installait son petit fauteuil au bureau, une partition sur ses genoux, trop contente si Pa la jugeait digne de chercher telle ou telle référence dans les Annales Philologiques d'Edimburgh, de Vérone ou de Goethingen. Moser jonglait avec les collections et les tomes, athlétiquement ; une flèche à ses amis de la Sorbonne, histoire de rire : « Impératifs, ou possessifs, ils sont toujours en retard ! Sais-tu à quoi ils passent le plus clair de leur temps, Ilse ? À se congratuler les uns les autres... » Et là-dessus, il s'ébrouait, il fusait : « Paris est la ville du monde où l'on compte le plus d'imbéciles au mètre carré... Ils s'étudient à ne pas penser. Ils ne lisent rien que les tables des matières et les titres. Leur seule affaire est d'établir et de démolir des réputations. Leur genre favori : l'éloge académique ou le discours préliminaire... » À ces boutades, le philologue reprenait des forces pour encore toute une nuit de travail. Ces jours là, de travail ou de bataille, Ilse roulait une table volante jusqu'au fauteuil à pivot du Professeur, qui pouvait à la fois manger et consulter sans s'interrompre. Et parfois, si l'idée se faisait moins vive, si la pointe s'émoissait : « Ilse, disait doucement Moser, joues-moi la numéro cinq en do mineur. » Ilse prenait son violoncelle et jouait au salon, comme si elle ne jouait que pour elle. L'heure tardive, souvent, imposait ce style d'intimité qu'Ilse préférait à toute autre. De la musique au moindre bruit, du son qui n'était que de l'âme. Si Jacques grattait le paillason, « Pa travaille » lui soufflait Ilse. Ou lui accordait le privilège d'entrer, de lire,

d'écouter, de rester aussi longtemps qu'il voulait, à condition de ne rien dire. Il savait de quel honneur était ce privilège ; mieux qu'un honneur, une conscience où il y avait du zouave à barbe rousse, une amitié qui ne séparait point le père et le fils. Quand Moser expliquait qu'il parlait sa pensée devant Ilse, il aurait pu ajouter qu'il ne retranchait rien à cause de Jacques, philologie, musique et même politique. Jacques (Moser ne tarda guère à l'observer), par nonchalance autant que par délicatesse, tolérait fort bien de ne pas tout comprendre. Sur un détail de musique ou de philologie, il lui arrivait d'interroger pour mieux comprendre, mais un nom, Jumièges ou Marka, il attendait la suite du récit avant de décider, à l'aveuglette, si c'était Conservatoire, Sorbonne, Munich ou Vaugirard. Dans son genre, Moser n'était pas moins planétaire que Marka. Mais quand on garde en soi ou derrière soi toute une enfance à n'avoir été que le petit frère de huit soeurs en gerbe, quelle patience, quelle indifférence, que de noms qui ne sont que des noms, que de choses à propos de quoi le plus clair devoir est de ne rien demander et de ne rien comprendre ! Au surplus, Jacques tenait de son père, par nature ou par imitation, un art d'oublier, qu'Ilse lui reprochait tendrement de cultiver, sous couvert d'innocence et dont il tirait des effets plaisants ou cocasses, où il était difficile de distinguer l'erreur de la fantaisie. Alors, Ilse et Moser se liguèrent : « Allons ! Jacques ! Monsieur Jumièges... »

« Et oui ! Je sais ! Monsieur Jumièges est professeur de violoncelle au Conservatoire... » et tous trois de rire. Mais Jacques entraînait si bien dans son rôle qu'il les obligeait à énumérer une fois de plus les caractéristiques et les titres. Jacques était un confident né à qui voulait se décharger d'un peu de secret dans une confiance. Il s'attachait, à cause de la confiance, mais il oubliait le secret. Il déclarait, non sans apparence : « Moi ?... Je suis un puits. Mais un puits perdu... » Le nom mystérieux de Protecteur (« quand on est protecteur... que diront les protecteurs ?... ») avait dû se perdre dans le puits comme tant d'autres. Mais certaines tirades de Moser, et plutôt des réflexions, on oserait dire des leçons (car enfin le Professeur était un merveilleux professeur), certains récits et plutôt le sens que les récits, un ensemble de ces formules énergiques que Moser inventait et qui frappaient au point sensible, rien de tout cela n'était perdu. Moser parlait rarement de la guerre qu'il avait connue, mais quand il débrouillait l'après-guerre qui risquait, un beau jour, de devenir l'entre-deux guerres, c'était encore et toujours de la guerre qu'il parlait. Jamais il n'avait essayé de convaincre Jacques. Jacques en avait rencontré, même en son temps de matelot de la marine, de ces prêcheurs qui ne veulent que convaincre ! Leur éloquence raidissait l'ancien collégien de Laval. « Encore un Jésuite, se disait-il. Les mêmes moyens mais plus grossiers. Le même désir de vous passer la corde au cou. » Quelque soit l'étiquette du

parti et la couleur du trône, il bondissait à soutenir le parti contraire, disciple de Loyola, s'il ne pouvait attaquer que par Loyola. À part soi : « Leur bon Dieu au coeur saignant ne m'a pas eu. Aucun Dieu ne m'aura. »

À la place de Dieu, Moser avait la musique, qui ne prêche pas. Malgré ses formules, ses boutades, ses tirades, une puissance, un génie d'orateur, s'il avait voulu, à dominer les foules, à les envoûter, il était bon de l'entendre et de le voir qui n'employait toutes ses forces, à se dominer, s'apaiser, se tirer hors de sa fureur, comme on tire une barque sur le sable. Par prudence, il plaidait contre soi. Il invectivait son éloquence. Il la brisait. Il renvoyait le Professeur Moser à l'école, où son professeur ne pouvait être que Moser. Alors, pour soi seul, comme Ilse était seule quand elle jouait une suite de Bach, il reprenait tout, l'objet de sa fureur et sa fureur, aussi calme, aussi courtois que s'il avait été devant des chiffres et des lettres, géomètre au tableau noir. Il s'instruisait, en grand professeur qu'il était, qui n'a jamais fini de s'instruire ; Et c'est ainsi que l'on instruit. Était-ce un partisan ? C'était tout le contraire. C'était un homme juste, c'est-à-dire, faute de mieux, qu'il s'exerçait à ne pas être injuste. Jacques, eut été injuste, et jusqu'au délice de l'être, et le point où il était particulièrement sensible était le même qui était si sensible chez Moser, tendre et sensible comme s'il s'agissait du plus tendre de l'épiderme. C'était un point quelque part dans l'âme, toujours en éveil, et qui sentait à distance, comme ces oiseaux qui sentent l'orage avant l'orage, plus sensibles que les baromètres les mieux construits. Une assiette qui, au lieu de célébrer la Femme Brunet ou la Tétard, aurait célébré ensemble Gunther-Amédée et Jacques, aurait dû porter pour devise : « Ils ont l'horreur des tyrans ! » Philologues têtus, cancre de Buffon, Demazure et les huit soeurs, ces Messieurs de Laval, tous, pêle-mêle, avec la statue de Strasbourg, dans le chaudron où les faire bouillir et rebouillir. Il suffisait de l'aspect, même sans discours, pour classer infailliblement. À sa première visite rue du Château, Jacques avait classé Moser parmi ceux qui étaient sa race, où Poliche était le modèle et le roi. Ni l'habit, ni l'emploi, ni la richesse ni le grade n'étaient propres à garantir que l'on fut d'une race ou de l'autre. Pontaincourt, Vidame et Colonel, n'étaient pas un tyran, ni Nestor qui aurait tué par consigne, ni Monsieur Lerrand qui était austère et qui pouvait être dur, ni le géant de Norvège qui vous aurait étouffé dans ses bras.

Quand Moser introduisit Marka, il ne l'avait pas encore présenté que Jacques avait reconnu sa propre race.

- Mon ami Jacques, fit le Professeur. Plus exactement : notre ami. L'enfant de la maison. La musique, comme vous savez, m'a volé Ilse. J'ai gardé Jacques.

Jacques, un peu sauvage, car il ne pouvait s'empêcher de l'être, mais aussi rassuré par la carrure, la nuque, cette large main qui serrait la sienne sans aucune cérémonie dans la politesse. Entre deux verres de vin du Rhin, Moser avait décrit le personnage : « L'homme le plus simple, vous verrez, le plus riche des fourreurs de l'ancien et du nouveau monde, un jour à Constantinople et le lendemain à San Francisco. Et pourtant, l'allure d'un maître d'escrime et de natation. »

- Je suis en avance, fit Marka. Vous étiez encore à table.

- Que non ! Si je vous fais entrer à la salle à manger, c'est à cause d'un certain vin du Rhin, qui sera peut-être de votre goût. Un cadeau de Jacques !

- Allons-y pour le vin de Jacques ! Vous permettez que je vous appelle Jacques ? Marka, sans plus de façon, croquait déjà des petits fours, piochait dans les sandwiches, lorgnait le reste du poulet froid en affamé.

- Je parie que vous n'avez pas dîné.

- Je vous jure que j'ai dîné... Attendez !... Il me semble bien que j'ai dîné. Ça devait être tout à l'heure... Mais, c'est une maladie, j'ai toujours faim ! Il se mit à rire en découvrant des dents superbes. Le Professeur, discrètement, poussa une assiette, fourchette et couteau devant Marka, ravi du poulet et de ses cartons encore ficelés, dont Jacques, tout à fait à l'aise coupait les ficelles.

- Encore des cadeaux de Jacques ? Une providence, ce garçon-là ! et tout en dévorant, se disait : « Ce joli complet vert d'un si joli vert vient de *Dorian-Grey*. Le garçon providence est un ami de Monsieur Erick. » Mais le fourreur s'abstint de le dire à haute voix. « Il me prendrait pour un détective. Et qu'est-ce que cela prouve ? Erick m'habille moi aussi. Enfin... il essaie... » Marka portait un complet de lin, du plus beau lin, mais il le portait comme un sac, selon la judicieuse sentence de Madame Rubis. Afin de boire plus commodément de ce vin du Rhin, il commença par ôter sa veste. Il hésita cependant de laisser voir sa marque, en l'ôtant. Marka, la franchise même, mais la franchise ne consiste pas à tout dire, n'importe où, n'importe quand. En attendant de dire, s'il y avait à dire, Marka fit franchement honneur au vin. Il dévorait le poulet, mais le vin, il le goûtait et le buvait en artiste, qui ne boit pas pour boire, qui juge quand il boit. « Un vin de qualité, fit-il. Du vin pour amateur. Mes félicitations, Jacques ! » Jacques tout en appréciant le vin se défendait. Ce n'était que par hasard, et surtout à cause de la bouteille, de pure baroque. Mais Moser : « Je ne dis pas pour le vin, dit-il, mais notre Jacques est un artiste ! » et Moser de vanter un peu leur Jacques, connaisseur en toutes sortes de vieux meubles, et qu'on ne trompait pas comme tant d'autres, sur l'ancien qui était de l'ancien et sur le faux, même à s'y tromper. Jac-

ques protestait, rougissait, avouait tout en rougissant. Par des questions adroites, qui ne paraissaient même pas des questions, Marka eut bientôt autant d'estime pour Jacques que pour le vin du Rhin. Gunther-Amédée, content de ses deux amis, content de la conversation qui avait ce tout d'intelligence et de liberté qu'il aimait, de l'érudition mais alerte, une précision positive qui donnait du corps aux objets, une gravité rieuse, non pas de ces paroles pour ne rien dire, savourait en silence son vin du Rhin, qui avait de la poésie pour lui, un parfum de légende et de mélancolie. Ilse, princesse aux cheveux d'or, dansait et chantait dans son palais de crépuscule. Par les fenêtres ouvertes sur la cour, où la nuit tombait, on entrevoyait les platanes de La Folie, en retrait, au fond de la cour. Un soupçon de brise ajoutait les hautes branches. Tantôt Marka, tantôt Jacques, c'était une série d'anecdotes sur tel bahut célèbre qui était au Louvre et qui était un faux, dont tous les amateurs connaissaient l'origine, sur des commodes ou des secrétaires dont on avait perdu ou retrouvé le secret.

- Je crois, dit Jacques, que Monsieur Marka est plus fort sur les secrets, je ne dis pas que moi, qui ne suis qu'un novice, mais plus fort que les experts les plus forts.

Marka se renversa sur sa chaise et sourit, découvrant ses dents.

- À propos de secrets, dit-il... il laissa la phrase en suspend, comme s'il attendait que la nuit fut un peu plus sombre. Puis au bout d'un moment : Connaissez-vous La Folie ? demanda-t-il.

- Peut-être... répondit Moser. Là-dessus, interrogez notre ami Jacques. Je le pense expert. Il ne peut se récuser.

- Et pourquoi donc expert ? dit Jacques dont la voix légèrement trembla.

- Écoutez comme il se trouble, continua le Professeur.

- Je ne me trouble pas du tout, dit Jacques tout-à-fait troublé. Et se tournant du côté de Marka : j'ai souvent raconté à mes amis ce que j'ai appris d'un architecte, que La Folie, qui est ce gracieux bâtiment dont vous verriez un bout de façade entre les branches des platanes, si la nuit n'était pas déjà aussi sombre, est une de ces constructions savantes comme on se plaisait à combiner à l'époque la plus galante. Il y a du dessous au-dessous, paraît-il, à je ne sais plus combien d'étages par-dessous.

Et de compter tout au long ce que d'ordinaire il comptait, et qui faisait frémir Madame Arthur, les souterrains qui se prolongeaient jusqu'à Montrouge d'un côté, de l'autre jusqu'à Falguière, des ramifications de tout à tout, des sorties habilement dissimulées, les unes des caves, d'autres en d'anciens jardins, aujourd'hui broussailles et terrains vagues comme on savait qu'il y en avait dans le quartier, quand on connaissait le quartier. Et, dans le bâtiment lui-même, les couloirs qui doubleraient les

couloirs, les doubles des escaliers ! À croire l'architecte, dont Jacques tenait ces détails, tout était en double à La Folie. « J'en oublie, disait Jacques. Ah ! Si j'avais la mémoire du Professeur ! C'est en comptant que je retrouve... Par exemple j'avais oublié qu'une des sorties les moins délabrées se trouve (disait mon architecte) dans ce jardin qui est à l'angle de la rue du Moulin de Beurre et de la rue... j'ai perdu le nom de l'autre rue... si vous étiez du quartier... » Mais Jacques ne mettait pas en doute un instant que le richissime fourreur, de Passy ou de Monceau, ne fut qu'un passant de passage entre Vaugirard et Plaisance. Moser qui avait écouté au plus sérieux de son sérieux :

- Un mur en ruines, une grille qui cède sous le poids des chèvrefeuilles... juste en face du jardin de Jumièges ! De mai à septembre, c'est un bouquet géant, une volière de tous les oiseaux. Vous qui aimez les parfums, Marka, vous n'avez pu manquer de respirer ces chèvrefeuilles...

Mais Monsieur Marka malgré son amour des parfums, n'avait pas respiré, était incapable de revoir le mur ni la grille.

- Un jardin d'angle, des oiseaux ?... La prochaine fois je regarderai. Je cours toujours ! Quand je vais chez Jumièges, je ne sonne même pas, je fonce en courant. On me demanderait ce que cultive notre cher Jumièges, des laitues ou des rosiers, je répondrais des rosiers, mais je n'ai jamais vu ces fameux rosiers.

- Quel homme ! Quel homme ! répétait Moser et riait comme on ne rit qu'à Bingen ou à Düsseldorf entre amis, autour d'une bouteille de vin du Rhin. Et vous appelez cela vivre à l'échelon planétaire ! s'écriait-il tout en riant. Vous avez respiré tous les parfums des parfumeurs, et vous ne vous arrêtez pas une minute à respirer des chèvrefeuilles !

Il en avait des larmes de rire, qui l'obligeaient à retirer ses lunettes de fer pour les essuyer. Marka, l'air penaud d'un enfant grondé (à cet air, la crise de rire ébranlait de nouveau Moser) :

- Que voulez-vous ? Je n'ai pas le temps. Pas le temps. Les chèvrefeuilles, les oiseaux, les souterrains, c'est du roman policier, comme la Bible. Et puis, votre Folie, que je ne vois pas... (mais c'est à cause de la nuit) est aussi vieille pour moi que le Temple de Salomon. En dépit de cette vétusté, Marka rodait en esprit autour de La Folie.

- Est-ce à vendre ? demanda-t-il enfin.

- Nous y voilà ! répliqua le Professeur. Vieillesse... Tout n'est que vieillesse... Mais vous êtes amateur... Il ne vous déplairait pas, à l'occasion, de numéroter les pierres et de transporter cette galante demeure en un lieu de votre choix... Marka sourit :

- À Jérusalem, dit-il, il ne reste plus qu'un mur. Autrement, j'aurais bien transporté le Temple... Si j'achète La Folie, je vous abandonne les souterrains. Mais avant de l'enlever, comme un Duc enlevait Lison ou Lisette, j'ameuterai mes amis les cinéastes. Quels décors ! Un film à succès planétaire... Le produit me remboursera de l'achat et du transport. C'est une opération rentable.

- Achetez-vous aussi le maître du logis, son serviteur noir, et sa petite fille qui est aussi belle que Diane ?

- J'achète tout ce qui est à vendre, répondit Marka.

- Je ne crois pas qu'ils soient à vendre, dit Moser. Les pierres, un jour, seront à vendre, puisqu'on nous promet par affiche, de nous déloger sans trompette. En tout cas, je vous avertis que Jacques ici présent ne vous laissera pas enlever Diane comme Lisette ou Lison.... N'est-ce pas Jacques ?

« Oh ! » fit Jacques d'un ton étudié qui voulait tout dire. Par la fenêtre ouverte ne venait qu'un peu de ce rose qui était le rose de la nuit comme un dôme rose au-dessus des platanes et de la cour. Si Jacques avait rougi ou si le rose de son visage n'était que de la pénombre rose, il était impossible d'en rien savoir.

- C'est vrai ! reprit Moser, dans son allégresse de vin du Rhin. Jacques n'est pas au courant ! C'est un complot matrimonial dont je revendique l'idée ! L'autre soir, de cette fenêtre, nous regardions passer Ilse et moi, le Colonel de Pontaincourt, droit comme un I, sa petite fille aussi droite que le Colonel. L'idée me vint, comme une idée : un parti pour Jacques, dis-je, quel couple il ferait !

- Et qu'en pensait Mademoiselle Ilse ? demanda Marka.

- Elle disait : Jacques est vicomte.

- Tiens ! Vous êtes Vicomte.

- Un titre, répondit Jacques, c'est une vieillerie comme une autre. Mais celle-là on ne peut pas la vendre.

Il prendrait facilement la mouche le joli Vicomte songeait Marka. Vicomte et vert tendre, pensait Marka, ce que tous ces français peuvent être France ! Cette remarque le mit debout, élastique et puissant comme un lion. Le veston de lin sur le dos du lion.

- Et là ! On oublierait l'heure, à rêvasser de La Folie ! Ce n'est pas un reproche. Au revoir, Monsieur le Vicomte.

Il y avait un rien d'ironie dans le au revoir, mais la patte toujours amicale. La patte aurait griffé gentiment le Vicomte ; par exemple : « Mon souvenir à Monsieur Erick ! » Mais le lion rentra ses griffes.

- Mon cher Moser... D'une voix joyeuse, Marka, comme il disait, fonçait si vite qu'il était déjà sur le paillason. Moser suivait :

- Mon cher...

- Mon très cher Professeur, reprit Marka, d'une toute autre voix, onctueuse, presque pathétique. Il descendit quelques marches, dans la nuit de l'escalier, empêchant le Professeur d'allumer la lumière.

- Qu'est-ce donc ? demanda Moser. Marka à voix basse :

- Le secret ! Jurez-moi de garder le secret, même envers les autres protecteurs.

- Sur l'honneur ! jura Moser.

- Surveillez, autant que vous pouvez, La Folie et les gens de La Folie. Il se trame quelque chose dont le centre est à La Folie. J'ai des certitudes. D'autre part, je sais quelle affection Jumièges a pour vous. Une affection bien méritée. C'est une chance. Il vous écouterait peut-être. Il faut persuader Jumièges... Hélas ! Le persuaderez-vous ?

- Le persuader de quoi ?

- De quitter immédiatement Paris. Il y va de sa vie. Inventez. Plaidez. Ne plaidez pas trop. Ne considérez que le résultat. Et surtout pas un mot de moi ! Que dit Marka ? Marka n'a rien dit. Que fait Marka ? Marka ! Qui peut se vanter de savoir ce que fait Marka ?

Marka prit la main du Professeur et la serra ; rapide et d'un pas si élastique que Moser n'entendit que le bruit de la cochère qu'on refermait.

Moser, en service commandé. Aussitôt, il pensait à tout, et pensa donc à se composer d'abord un visage, avant de retrouver Jacques. Ce fut un Moser tout de bonhomie qui dit à Jacques :

- Encore une goutte de ce vin ? Il en reste deux gouttes ! Une pour moi, la dernière pour vous. Jacques vous vous marierez dans l'année... Mon complot matrimonial a de l'avenir !

- À votre santé, Monsieur Moser ! À la santé d'Ilse !

- Prosit ! dit le professeur, au garde à vous, le buste légèrement incliné, comme si, du vieil étudiant balafre aux jouvenceaux Ganymèdes, toute la jeunesse de Weimar allait entonner un choeur. Ilse ! reprit Moser, (ce nom, pour lui, contenant toute la musique...) J'allais vous parler d'elle, quand Marka est arrivé. Tenez ! vous lirez cette lettre. Ilse me dit : je n'ai pas le temps d'écrire à Jacques. Jacques regardant le timbre :

- Portugal ? Ilse est donc au Portugal ?

- Oui ! Le Portugal après l'Espagne. Leur tournée tourne au triomphe ! Elle ne sera pas de retour avant une quinzaine. Elle ne peut pas lâcher ses camarades...

Mademoiselle Théa aurait dit : « Ilse ! Ilse ! que vous avez tort ! La musique est éternelle. Les camarades seront toujours des camarades. Le bonheur n'a que peu de jours ! Il se fane plus vite qu'une aquarelle. »

*

Chapitre XLIX

Sous la peau du lion

Cette 402, qui était encore à la porte... à qui la 402 ? Marka à son volant l'esprit hérissé d'interrogations, s'interroge sans profit, au volant d'une voiture : à deux cent pas, Marka descend de la sienne et déambule : sur le terre plein devant la gare du Maine, des voitures dorment sagement. Tout dort. Un clochard a fait son lit de vieux papiers contre le portillon, bouteille à portée de main. « Il n'a même pas bu tout son litre. Encore un sage ! » Marka, qui n'est pas un sage, se donne le plaisir d'observer un moment l'avenue presque déserte : il est vrai qu'on lit à livre ouvert, on voit qui, ce qu'il cherche, s'il cherche ; manie ou vice, mêmes les opinions, chacun tient son litre en évidence. Mais il suffit d'une poignée de fous... À hauteur de la rue Vandamme, il hésite ; puis tout à coup traverse l'avenue et redescend jusqu'à la petite rue du Maine, qui n'est que de l'ombre, jusqu'au square triangulaire. Un peu avant d'arriver au square, Marka sourit à l'Armée du Salut qui tient boutique entre boulangerie et salaison de Bretagne. « D'autres fous, mais qui sont bien sages. Ils annoncent l'arrivée du Christ... Qui changerait quoi ? Serait-il le général en chef de leur armée ? XXX coffrerait bientôt ce gaillard là. Atteinte à la sûreté de l'État... Je conseille la liberté provisoire : fidélité conjugale, obéissance aux parents, aux percepteurs, aux Commissaires, ces vertus que l'on dit chrétiennes font le ciment de l'État et la force des armées. Ils ont droit au port de l'uniforme ! Naïfs, crédules, vaguement sorciers. Somme toute, citoyens d'élite. Je garantie qu'ils n'ont pas de tête. »

Depuis longtemps, l'adjudant Humblet, escorté sans doute de Chaize et de Mustapha, a cadenassé les trois portes, mais le square soli-

taire n'en compose que mieux le symbole et le modèle de l'ordre républicain : pas un papier ne traîne dans ce brillant lieu public, si quelque enfant a oublié son cerceau ou sa pelle, il les retrouvera au kiosque d'Humblot le sage. Marka a déjà fait plusieurs fois le tour du square. Vous diriez un promeneur qui flâne sans peut-être connaître le quartier. La nuit, à Paris, on rencontre de ces flâneurs, comme égarés, et qui trouvent une sorte de joie à s'égarer. Ou bien ce sont des jaloux qui guettent. Mais ce soir le jaloux Marka n'est pas jaloux. Et quant au quartier, qui n'est pas tout-à-fait son quartier, il en dresserait le plan rue par rue, boutique contre boutique, les numéros et les noms. Son regard s'allume à l'idée d'avoir si bien dupé le Professeur et le Vicomte. Malgré son incomparable mémoire, Moser ne s'est point rappelé que c'est la rue Bourgeoise qui est d'angle. Le jardin de chèvrefeuille à l'angle ? Que de fois, rôdeur jaloux ou rôdeur heureux, Marka a-t-il respiré le parfum de ces chèvrefeuilles ! Comme les roses de Jumièges ; il ne connaît pas les noms, mais il a caressé la soie et humé l'odeur « Je ne pense que si je tâte. » Telle est sa règle. Et dirait aussi volontiers que c'est à l'odeur qu'il juge l'acheteur ou le vendeur, le traître ou l'ami, la parole ou la marchandise. Mais, sur celle de Jacques, une fine odeur aristocratique, comme une jeune tige de saule ou d'hortensia, toute simple et cependant déconcertante. Marka s'accordait un peu de délai pour y réfléchir. Il aurait dit d'abord ce qu'il n'avait dit que trois marches plus bas que le paillason, s'il avait trouvé Moser sans Jacques, et même il avait failli parler comme il aurait fallu parler à Moser, quand Jacques venait d'être si longuement ce garçon naturel et modeste, plus instruit et plus juste que beaucoup d'experts. Content d'écouter, sans forcer le contentement, et si apte à répondre ou à interroger. Un vrai Vicomte ! Sans doute pouvait-on s'y fier, comme il était clair que le Professeur s'y fiait. Mais dès qu'il fut question de La Folie, il y eut quelque chose de brouillé dans l'humeur de Jacques. Des précautions, une surveillance, que Moser n'avait pas l'air de sentir mais que Marka n'avait cessé de sentir, même au récit du labyrinthe, d'une verve poétique et piquante. Ce n'était plus le Jacques au naturel mais une sorte de Jacques en représentation. Il y avait peut-être de la Diane sous roche, (ou sous fronton de Folie) et plus de réalité que Moser ne pensait au complot matrimonial.

Dès que l'amour pointait, Marka était en garde, absolument. Il savait trop de quoi l'amour le rendait capable, il avait expérimenté qu'il n'y gagnait rien, que d'être le même sot d'amour en tout amour. Quand il avait entendu parler de Jacques chez Moser, il s'était dit que c'était évident que ce Jacques aimait Ilse et se le disait toujours : à mille indices de la familiarité de Jacques ou du Professeur. Cela n'empêchait pas le Vicomte d'aimer aussi cette autre Diane de La Folie, et cent autres ! Pour

réduire l'inévitable sottise, Marka avait une méthode, il couchait aussitôt, la possession étant moins sotte, jugeait-il, que le désir. Mais après vingt-cinq ans d'usage, il reconnaissait que la méthode qui avait du bon, ne préservait pas du tout de la sottise ; car, du souvenir de la possession, renaît le désir, la sottise avec. Le plus prudent eut été de se vouer au libertinage, si Marka avait pu, mais il baillait d'ennui à la seule idée de coucher sans amour et redoutait d'être encore plus sot par l'ennui que par l'amour. Il fallait donc supporter d'aimer et même d'aimer l'amour, du plaisir à le faire, du plaisir à le défaire.

« Tout est double, concluait Marka. Il faut être deux et le plus fort, ou le moins sot, est celui des deux qui sait être deux même à deux. Sous ma peau de lion, fourreur et fourrure, je cache le lion que je suis, car je suis lion, ma peau ne trompe pas, mais je ne suis pas le lion que l'on croit. »

Dans ce monologue ininterrompu de Marka à Marka, dès que Marka est seul comme on dit, Marka revient au principe et juge Marka d'après les principes. Au fumoir rouge et or, chez XXX, il lui arrive de parler à haute voix son monologue et ses principes. Chez Jumièges aussi, comme il aime le trouver à sa lampe de travailleur ou sur l'échelle du jardinier. Il abrège d'avantage chez Jumièges, et ni chez l'un ni chez l'autre, il ne va jusqu'à certains principes, qui sont la source et le Principe. XXX peut entendre sans s'émouvoir que mentir est le principe des principes, si l'on soutient la prétention d'être un homme, mais Marka dérobe le principe sous le brillant des paradoxes.

- Dites-vous quelquefois : je vous aime ? demande Marka, sans attendre la réponse, car il sait qu'un petit rire fera la réponse. J'avoue que je le dis. Le lion le plus lion est obligé de dire, non seulement par politesse mais par amour. Mais qu'est-ce donc que je dis ? Si je le dis par politesse, c'est plus clair. Je sais pourquoi je dis et ce que c'est que la politesse. Je ne suis pas dupe. Je ne me mens pas. Si je dis : je vous aime, parce que j'aime, je suis l'oiseau qui piaille d'amour ou qui chante et qui ne sait pas mieux que vous et moi ce que c'est que piailler, ce que c'est qu'aimer. Piailler cela fait partie de la chose. Ce n'est pas une pensée, ce n'est ni vrai ni faux. Je me roule à ses pieds, je lui jure que je l'adore et que rien n'est plus sincère que mon serment. Sincère, je veux bien. Si tout à l'heure je l'étrangle, la même sincérité à l'étrangler qu'à l'adorer.

- À ce compte, l'interrompait XXX, il n'y aurait de vérité que le mensonge !

- Vos chers mathématiques, répliquait Marka sont un tissu de mensonges. Supposons un triangle... Et si je ne suppose pas ? La ligne droite où est-elle ? C'est un mensonge. Mais votre tissu est tissé d'un art admirable.

Après vingt tours autour du square, Marka regarde le triangle du square, fusains, bancs et tilleuls, comme il regarderait un triangle, le kiosque d'Humblot à l'intersection des bissectrices. « Le square n'est pas de moi, mais quel admirable mensonge tissé par moi, dont la petite révolution de l'autre soir était une conséquence ! » Plus un tesson d'assiette, plus un cahier d'écolier sous un banc de square, mais le front à la balustrade, Marka recolle en idée les assiettes, les accroche au mur comme elles étaient, derrière la table où présidait Jumièges, où les protecteurs attablés, Marka parmi les protecteurs. « Je suis sûr qu'ils se disaient qu'il y avait un Judas parmi les traîtres. Quand on se nomme Isaac, surtout comme on cache comme moi Isaac sous Aristide (il fallait deux noms puisque j'avais résolu d'être deux) on pourrait se nommer Judas, sans honte. Je n'avais point de honte, j'étais Judas. Pour mon plaisir et pour leur bien.»

De ruse et d'amitié le regard s'allumait. « Jeu de lion, un peu sauvage. J'ai la patte rude. Mais enfin je n'avais pas commandé à cet ivrogne de Zupini de briser des assiettes, de voler des manuscrits, d'assassiner des roses ! Simplement secouer Messieurs les protecteurs, comme un lion secoue ses petits pour les rappeler à leur nature de lion ou de protecteur. Tous en vacances, parce que c'est la saison des vacances ! L'un a ses vénitiennes ; l'autre ses philologues. Quel est ce bruit de ferraille, la nuit, le jour ? Il suffit de prêter l'oreille pour l'entendre. Des canons ou des chaînes ? Les protecteurs sont sourds, ou c'est à croire que la République n'a rien à craindre ni des canons ni des chaînes, quand il suffit que tonne le premier canon pour que la République soit dans les chaînes ! Même Jumièges, le seul homme sans doute que je vénère, je jugeais qu'il était trop en dessous. Mélancolique depuis longtemps sans dire pourquoi, imperturbable, il n'avait pas du coton dans les oreilles, celui-là, il entendait fort distinctement ce damné bruit de ferraille ; mais comme résigné d'avance, la sérénité d'un martyr ou d'un saint. Marka n'est pas un Saint ! Ni le Marka que je surveille et qui est si bête, ni celui qui surveille.»

Il tourne une dernière fois autour du square, le regard au vide du square, comme si l'Hidalgo beuglait encore sur le banc, ameutant les amoureux et les commères. « Un orateur celui-là mais quel imbécile ! Les deux qualités ne sont pas incompatibles. Il ne m'en a pas coûté grand chose : deux bouteilles de Pernod à l'ivrogne, et gonflé de temps en temps le portefeuille du neveu, amicale souscription d'un aîné au budget de la pommade et des fillettes. «Je respecte ma fiancée» me disait-il. Il fallait donc de la compensation ! Et le difficile n'était pas de connaître leur café de tous les soirs, mais de me glisser tous les soirs jusqu'à ce Ca-

fé de la Lune juste en face de la maison de Moser. Le café des Protectors ! Heureusement je ne vais pas aux réunions de *la Lune* ; jamais le patron ne m'avait vu... Le neveu aurait eu de l'éloquence aussi, le beau Serge ! Ce n'est pas la réflexion qui le gênerait...»

Rue de la Gaité devant le commissariat, il aperçoit Serge, de dos, paradant entre deux fillettes : « Attention ! Il me croit à la campagne ! » et rebrousse chemin prudent comme un lion sait l'être. Plus il approche des jardins et de la maison de Jumièges, plus le flâneur a les allures d'un inspecteur.

Le jardin, derrière la maison, clôt d'un haut mur, n'a qu'une porte étroite sur la rue Perceval. Le mur n'est pas si haut qu'on ne puisse voir les fenêtres de l'étage. Monsieur Jumièges travaille encore. Marka distingue très bien l'abat-jour de la lampe sur le bureau. Il examine la porte ; elle est d'un bois vermoulu qui céderait à un coup d'épaule. La serrure vulgaire. La première clé venue l'ouvrirait. Des éclats de verre croisent vainement leur poignard au sommet du mur. Il est plus simple de passer par la porte si l'on veut entrer. La rue Perceval est un couloir tout-à-fait obscur. De la rue Vandamme à la rue Vercingétorix, ce ne sont que murs de clôture, plus hauts que celui du jardin de Monsieur Jumièges. Par derrière, des écuries désaffectées, des hangars qui servaient autrefois de remises aux diligences. La rue ne prend un peu de vie que beaucoup plus loin, aux hôtels borgnes, accrochés à la rue de l'Ouest. « Il faudrait une sentinelle en permanence, juge Marka, et plutôt un poste de garde qu'une sentinelle ! Si encore les jardins avaient un mur rue Vandamme ! Mais entre le domaine fleuri de Jumièges et la rue, des maisons de quatre étages, achèvent de s'effondrer à l'intérieur de leurs carcasses. On ne peut surveiller à la fois la grille de la principale entrée, rue du Moulin de Beurre, et la porte, rue Perceval. Ou bien installer, de l'un et de l'autre côté, de ces espèces de sirènes mugissantes, qui mugissent de la porte entrouverte à la porte refermée. Jumièges n'acceptera jamais ! »

Un instant, Marka fut sur le point de monter directement chez Jumièges : « Au nom de l'amitié, je vous arrête ; suivez-moi. Il y a plus de sécurité ici pour vous. » Mais l'amitié n'est pas la police, elle propose, elle prie, elle ne sort pas un revolver. Elle ne menace pas. Elle ne contraint pas. « Quand on persuaderait Jumièges qu'il a tous les sujets d'avoir peur, s'il n'a pas peur ? » Je ne puis parler du souterrain, du vis-à-vis des chèvrefeuilles. Il me dirait : « Mon ami, allons considérer ces redoutables chèvrefeuilles. » De vrai, ils sont moins redoutables, à première vue, que la rue Perceval.

Le jardin d'angle était une broussaille si serrée, que, même en admettant l'existence de quelques trappes là-dessous, ou de quelques orifices dissimulés, il était impossible d'en sortir aussi bien que d'y rentrer, au

moins sans laisser de traces visibles. Et c'était se signaler aussitôt. « Les fleurs protégeront le botaniste. Si j'étais sûr de la fidélité de la police, autant que de la fidélité des fleurs ! Car enfin voici plus d'une heure que j'inspecte et je suis le seul inspecteur. J'aurais eu dix fois le temps de ligoter et de bâillonner Jumièges. Un cri, une détonation, qui les entendrait ? »

Au bout d'un moment de silence : « N'accuses personne, Isaac-Aristide. Tu es double comme La Folie. Eux sont cinq. Ils ramènent le double et le double, au simple du plus simple. C'est leur nature. Ce que tu leur dis, c'est de la broussaille pour eux. Comment veux-tu qu'ils s'y retrouvent. Premièrement, le faux complot, celui des assiettes républicaines, sous le signe de Catherine Têtard, de plus de corpulence que Catherine. Il fallait bien que j'avertisse ! Deuxièmement, le vrai complot. Attention ! Ce n'est pas le même. Mais c'est peut-être parce que je flairais l'odeur du vrai que j'ai inventé le parfum du faux. »

« Mon cher, ne pourriez-vous être plus clair et ne pas tout dire à la fois ? » dirait XXX. « La Bible dit tout, à chaque fois de toutes les fois, et ce n'est pas ma faute si tout est ensemble, à ne rien séparer de rien, et si tout de plus en plus se complique, par exemple si je lis le nom, qui était aussi le nom du dos sur le cuir d'une serviette... Il est vrai que ce nom en comprenait plusieurs et que le propriétaire de la serviette n'avait pas choisi le même. Mais quoi de plus étranger d'abord qu'une cathédrale, des jambes célèbres, et certain cahier dans la serviette, qui était une sorte d'indicateur, comme un indicateur de chemin de fer, des noms de villes et des heures, ou le projet d'un rallye ou le plan d'une manoeuvre militaire ? Cela ressemblait à une charade. J'ai remarqué que les noms qui forment un nom finissent toujours par se réunir et tout s'éclaire. C'est en compliquant que l'on arrive au simple. Ce n'est que le tout du tout qui est simple. Quand on a le mot d'une charade on se dit que rien n'était plus simple. Et tous ces hommes, toutes ces femmes, leurs noms différents, ce n'était qu'une seule famille un seul complot... Le vrai et le faux un seul complot, puisque la serviette du vrai était du même quartier que le faux... Puisque... Dans le double fond de la serviette (tout est double à La Folie) Madame Esther a trouvé cet autre cahier où d'autres noms qui n'étaient pas des noms de villes. Sauf un, ce n'était pour moi que des noms... Ils n'étaient pas de la même écriture que l'indicateur. XXX a la copie des deux cahiers. Je lui ai donné la copie du deuxième quand il me lisait l'avenir dans les étoiles. J'imagine que la sûreté de l'État s'étend aux personnes. Je l'imagine... Alors c'est XXX le responsable. »

Jumièges dans son cabinet travaille toujours. Comme il passerait toute une nuit sur un trottoir, par jalousie, à surveiller la lumière d'une fenêtre, Marka surveille.

« Moi aussi je suis responsable. À force de compliquer le vrai par le vrai et par le moins vrai, si XXX ne me croît qu'à demi, c'est une faute qui est ma faute. Je voulais alerter les protecteurs, mais ce fut de façon si maladroite que j'ai dû les rassurer et les voilà trop rassurés. Merveilleux protecteurs ! Quand je monterais la garde toutes les nuits sous les fenêtres de Jumièges, je ne serais pas encore quitte. Je pourrais même avoir des remords. Mais un lion n'a pas de remords ! Quand je me suis glissé parmi les amis de la SPEH je n'avais pas le coeur très pur. Une espèce de pari que j'avais décidé de gagner. Si j'avais des remords, ils ne viendraient pas d'être entré, mais d'avoir cru, avant d'entrer, que des hommes comme Jumièges n'étaient pas possibles. Ils ne sont pas tous Jumièges. Ils ont des degrés, des ellipses, un plus ou moins de sommeil, mais ont tous, la même admiration pour Jumièges et le même souvenir du fondateur. Quand Le-buhotel m'a dit un jour, dans un nuage de pipe plus nuage que celui dont s'entourait Moïse, que Jumièges désirait me voir et que c'était de la part du pousse-wagon, j'avais donc gagné mon pari. Je me suis demandé s'il n'était pas plus loyal de disparaître. J'ai l'art de disparaître, et même disparaître sans inquiéter ! J'aurais pu dire : Être protecteur tu as trop envie... Il m'était arrivé d'avoir envie d'un Renoir, non pour avoir un Renoir, mais pour avoir celui-là, l'avoir près de moi, une toile comme un piquet, le nez au mur ; on ne la montre à personne ; ou bien on la montre à Blanchonval : Crétin de Blanchonval, tu n'y comprends rien ! C'était ainsi que j'avais envie. Je me croyais bien libre parce que je méprisais les titres. Eux, les protecteurs, faisaient mieux ; ils les ignoraient. Avoir, ne pas avoir, c'était tout un ! Quand Jumièges parle du Collège on pourrait croire qu'il est professeur de collègue. Fournier, le plus écouté, le plus respecté, n'avait pas un titre. Le plus beau ; il n'était pas surpris d'être écouté, d'être conseil et d'être juge, parmi ceux qui en avaient de si nombreux et de si rares. Membre de la Société Protectrice de l'Espèce Humaine, la SPEH ! Quel titre quand on est un lion ! Un titre qui efface les titres, ou qui suppose qu'on les efface, car les titres ne protègent guère ni l'espèce, ni ceux qui les portent. »

La lampe de travail brille toujours. La rue Perceval, ce couloir d'ombre, serait-elle depuis un moment un peu moins mal éclairée ? Non ; c'est l'aube d'avant l'aube. C'est déjà l'aube.

« Dès que Jumièges apercevra l'aube, il prendra son sécateur et descendra cueillir des roses. Il ne faut pas qu'il m'aperçoive. Eh quoi ? Il m'aura donc été donné de veiller toute une nuit sur le travail du grand Jumièges ? Un pur bonheur d'amitié ! Un secret qui restera secret. L'ai-je

mérité ? Je ne suis pas Judas... je n'ai pas démerité... mais quel travail absorbe Jumièges au point de nous faire oublier l'aube ? »

Le fenêtré s'entrouvre ; Jumièges n'a pas oublié.

« Hâtes-toi Marka, tu as encore le temps de grimper sept étages, d'entrer par effraction à l'intérieur d'un petit navire qui flotte sur sept étages, et de dévorer un mousse...» de quoi se lécher les babines et rouler des muscles sous le veston de lin comme un lion sous sa peau, un matin de chasse.

Pour éviter de passer devant l'autre jardin de Jumièges, il va rejoindre la rue du Château par la rue Bourgeois, le jardin d'angle à l'angle. Même se hâtant, de son pas de lion matinal, une narine au parfum, Marka, son regard à tout comme un inspecteur ; et soudain s'arrête à l'angle, car, d'un immeuble, rue Bourgeois, vient de sortir un dos. Serait-ce le dos de l'Inspecteur responsable délégué par le Responsable ? Du haut de l'immeuble, le nez à quelque ouverture de lucarne, il est vrai qu'un inspecteur inspecterait à son aise. Rien n'échapperait ; les deux jardins, les deux rues, le jardin d'angle, le dedans de la broussaille si la broussaille a du dedans. « Mes compliments à ces Messieurs de la Police ! Je n'étais qu'un amateur. Aucun métier ne s'improvise. Marka le fourreur tu n'es pas un policier... mais il me semble que je connais le dos ! Ce n'est pas un dos de police.» Encore et toujours ce dos ! Le beau Serge, qui se lisse sa mèche à l'italienne. S'il a passé la nuit sur le toit c'était dans la mansarde d'une fillette.

Chapitre L

Noir sur blanc

Jacques a passé la nuit dans son atelier. Voilà bien Paris ; on passe la nuit c'est-à-dire qu'elle passe ; content ou mécontent qu'elle soit passée ; et l'aube n'est plus que ce moment où l'on songerait à dormir ! Serge n'a point de regret, s'il n'a pas dormi, ni de regret d'avoir quitté la fillette, car il aime la variété ; Marka se souviendra toujours de cette nuit qui fut si belle. Le Professeur Moser a remué des papiers, sans se fixer à lire ni à écrire. Jacques de long en large dans son atelier, puis assis ou allongé, en s'aspergeant de lavande, mais la lavande a perdu sa vertu fortifiante et calmante. « Lavande idiote ! Ilse idiote ! » Et d'allumer la lumière pour se frotter de lavande et relire la lettre portugaise et les deux ou trois espagnoles, qui traînaient dans sa poche sans les lire. Puis éteindre pour ne pas relire. À la renverse sur son divan, il ferme les yeux. Quelque chose le presse, comme serait le poids d'un grand oiseau sur sa poitrine et qui lui serrerait et qui lui pétrirait la poitrine. Un poids qui pèse autant qu'un monde et qui ne pèse rien : un soupir et l'oiseau s'envole, les serres se desserrent.

De long en large, marcher est un bon remède contre les illusions du coeur. Mais quand on marche comment regarder du côté de la verrière ? Les yeux ouverts, on voit, on a vu, comme malgré soi ; on sait ce que l'on pourrait voir en s'approchant. Les platanes d'août ont un feuillage si clairsemé qu'il faudrait refuser de voir la façade de La Folie sans rien qui la dissimule. C'est une main, ce n'est pas le vent, qui a écarté le rideau à l'une des fenêtres du bel étage. Ce qu'on aperçoit, si blanc, derrière la vitre et le rideau, immobile comme serait le marbre d'une statue n'est pas une statue, n'est pas de marbre.

« Vous ne dormez pas ? demande le bel étage. Vous n'avez pas de honte à le laisser voir ? Si l'on voit mon front contre la vitre, moi je ne sens aucune honte. Le blanc de la robe blanche, la fille sous la robe, la même robe, la même fille. Que voulez-vous savoir de plus ? Vous savez tout.»

« Je ne sais rien, répond l'atelier. Une fille n'est pas une robe. Sur vous ou sans vous, cette robe blanche est la vôtre, elle est vous. Je dirais vous, comme je dirais à votre robe. Si j'essaie de me souvenir d'une robe d'Ilse, je ne puis décrire. Porterait-elle toujours la même robe ? Cette Ilse, quand elle changerait dix fois par jour, je ne verrais jamais les robes.»

D'Espagne ou du Portugal, à Pa son père ou bien à Jacques, c'est la même lettre. C'est Ilse. On entend sa voix quand on lit la lettre. Elle n'a pas deux voix ; si joyeuse dans la joie, si vite triste, sa voix toujours un peu triste. C'est la deuxième Ilse. À se tromper tant elle ressemble à la première, qui était fée. Mais ni Pa ne s'y trompe, ni Ilse, qui n'est que fée Vermicelle, une humble fée, qui cherche le visage de la fée quand elle se regarde au miroir et ne voit que son visage. Quelle était l'autre fée, qui se suspendit au cou, qui mourut comme elle aimait ? Ilse aussi se pend au cou. Espagne ou Portugal, dans la joie de raconter que le trio de Schubert aurait fait pleurer Schubert, c'est elle qui pleure, et ses bras se dénouent. Elle sourit parmi ses pleurs. On dirait qu'elle veut mourir. Elle n'écrit pas à Jacques (ni au père) qu'il lui tarde de revenir malgré la fête qu'on leur fait. Ilse, qui n'écrit que ce qu'elle pense ! C'est donc qu'il ne lui tarde pas. Pas un mot de reproche à Jacques, qui n'écrit pas. Jacques attendait un reproche : si les lettres traînaient aux poches, ce n'était que pour reculer de lire. « Elle écrit comme si elle était partie pour toujours ! Le timbre dit Espagne ou Portugal. Elle, au pays qui n'est nulle part, qui s'appelle musique ! Mais moi ? Moi ? » Dans la clarté de l'aube, il tourne en distrait les feuillets d'un bloc agenda, une feuille pour un jour. Ilse tourne la feuille chaque jour : « demain, dit Ilse, fête à souhaiter... rendez-vous. Travaux. » Fée Vermicelle ne limite point sa pensée aux vermicelles. Elle pense à tout. Sur une feuille d'agenda, douze août, (Jacques calcule qu'on devrait être le douze compte tenu des fautes du calcul), de la main d'Ilse : *Je n'ai plus besoin d'être avec toi. J'avais toujours peur : un jour il partira ! Tu peux partir, si tu veux partir. Tu ne peux plus partir de moi.* Jacques un doigt sur le feuillet, qui est bien plus qu'une lettre du Portugal. La voix d'Ilse, comme si Ilse disait de sa propre voix. Il sentait les serres qui lui serraient la poitrine. Mais quand il soupirait et respirait, ce n'était plus le même fardeau de malheur. Un mot de plus, pour rendre plus clair, le malheur était tout bonheur. « Ilse idiote, tu dis pourtant que les garçons sont bêtes. Tu le dis sans croire. Si tu savais comme ils sont

bêtes, tu oserais dire. Que veux-tu dire ? Parles-tu seulement comme on parle en musique, sans dire rien que la musique ? Moi si j'ai peur c'est du sublime que j'ai peur. Ou veux-tu dire...? »

Jacques reprit l'agenda, les feuilles du temps écoulé, clients, travaux, jusqu'à celles du lundi de Pâques, une feuille blanche. Professeur Moser était au Congrès. « Jacques, je vous en prie, avait dit Moser, je vous confie Ilse. Tenez-lui compagnie. » Ilse avait passé la journée de lundi à l'atelier, comme elle passait souvent toute une journée, frère et soeur, puisqu'ils étaient. Elle avait aussi passé la nuit. « Ilsou, tu ne vas pas redescendre ! Chez toi c'est plein de philologues. C'est un congrès. Ce pourrait l'être. » Elle n'a point de robe d'apparat dans le fond d'un sac. Elle n'a pas à chauffer la théière et à servir le thé. Elle n'a point de projets, comme aurait une folle de La Folie. Elle est devant Jacques comme elle est toujours, toute à Jacques depuis le premier jour. Blonde ! Poliche ne pouvait espérer plus blonde. Il est vrai que l'autre n'était pas moins blonde... Ce n'est pas que les garçons soient bêtes, mais enfin, sans « l'immédiatement et sans délai » des affiches blanches, quand on les affiche, ils ne rejoindraient jamais. Qu'on leur dise : « je t'aime » ou la suite, qui vient nécessairement à la suite, il leur faut des affiches comme on affiche des bons à la mairie. Et le feuillet de ce douze août, où Ilse disait ce que l'on pouvait dire en musique, à moins de le dire comme une affiche, n'avait pas la clarté d'une affiche, l'évidence du noir sur blanc, aussi sotté qu'une évidence.

Moser chez Jumièges parlait comme le feuillet du douze. Paroles ou musique ? Et pour cause ! De toute une nuit sans dormir, il n'avait rien pu tirer de plus clair des confidences de Marka que les paroles précisément de la confidence.

« Mon cher Moser... » répétait Jumièges et ne savait que répéter. Moser aussi répétait. « Je ne comprenais pas, disait Jumièges, s'efforçant de comprendre. Je me suis donné le temps de comprendre. Il me semble que j'ai compris. Je fus surpris. Je ne suis plus surpris. Il faut comprendre l'événement hors de l'événement. J'étais dedans, je suis dehors. Le rapport du Commissaire, point par point, me paraît véridique. La pièce maîtresse est ce Zupini. Le mobile, l'ivrognerie. L'ivresse introduit un coefficient d'in-certitude, celle du Pernod comme les autres, fut-elle l'ivresse de génie. Mais les inventions de Zupini sont assez pauvres pour qu'il soit facile enfin de les réduire à ce qu'elles sont. » Moser pour le fond n'était pas d'un autre avis. « J'ai réfléchi, disait Jumièges. Que sommes-nous ?

Des simples d'esprit. Enfin, je traduis, des esprits qui n'ont que leur esprit et qui en usent autant qu'on peut. C'est assez pour nous. Nous n'aurons pas l'honneur d'être suspect. Dans le calcul de tout ou les puissants calculs, on peut négliger cette variable : la pensée des protecteurs. Vous ne devinerez jamais à quoi j'ai passé cette nuit jusqu'à l'aube d'après l'aube, à méditer cette parole de l'Évangile : mon Royaume n'est pas de ce monde. J'ai ce que j'ai voulu : ma pensée et mes roses sans contrainte aucune. Mes pensées aussi librement que je choisissais mes pensées et mes roses. J'estime que c'est assez pour mourir content ; demain, s'il faut mourir demain. »

Moser tenait la corbeille au pied de l'échelle. Jumièges en haut cueillait des roses.

- Par toute l'affection que j'ai pour vous, je vous jure, dit Moser fidèle au serment qu'il avait juré à contrecœur.

- Bien, vous jurez ou vous avez juré mais enfin c'est à moi de jurer de moi. Votre affection me suffit. Elle se passe de tout serment.

- Et si je vous apportais la preuve noir sur blanc ?

- Encore faut-il que je la tire du noir et du blanc, sans quoi ce n'est pas une preuve, mais un ordre, comme on lit un ordre sur une affiche. Je sais lire. Je sais même obéir. La preuve est faite, quant à moi. Ma vie est ma preuve. Pour survivre ou pour mourir sans me trahir, il me faut encore un peu de courage. On peut toujours avoir du courage. C'est la vertu qui reste quand il ne reste plus rien.

Jumièges tendit à Moser le panier de roses :

- Toutes ces roses à une rose ; à Mademoiselle Ilse de son violoncelle... Ah ! J'oubliais ! Elle est au Portugal... Prenez-les donc mon cher Moser... Vous les regarderez en pensant à elle.

TABLE DES CHAPITRES

Chap. I	L'Armée d'Afrique.....	1
Chap. II	Le dixième homme.....	7
Chap. III	Les Lichettes.....	14
Chap. IV	Ténor et guitare	23
Chap. V	La liaison	27
Chap. VI	Le délégué.....	33
Chap. VII	À la Chine.....	45
Chap. VIII	Les nombrils.....	53
Chap. IX	Corpus Domini Nostri	64
Chap. X	Un Jacobin.....	68
Chap. XI	Les trois képis.....	76
Chap. XII	Voué au bleu.....	84
Chap. XIII	Pouce !.....	89
Chap. XIV	La casquette.....	94
Chap. XV	Bavière	106
Chap. XVI	Au panier !.....	115
Chap. XVII	La salopette	122
Chap. XVIII	Un mot en l'air	133

Chap. XIX	Gribiche.....	142
Chap. XX	Vert tendre.....	151
Chap. XXI	Lisez l'adresse.....	160
Chap. XXII	Un voleur d'enfant	165
Chap. XXIII	La soupe au lait.....	177
Chap. XXIV	Pousse-Wagon.....	192
Chap. XXV	L'Assassin des roses	203
Chap. XXVI	En bateau	221
Chap. XXVII	Le grand amour	238
Chap. XXVIII	Heraclès de Suède.....	246
Chap. XXIX	Roi, Dame, Valet.....	252
Chap. XXX	Le bon parti.....	262
Chap. XXXI	L'aigle noir.....	270
Chap. XXXII	Police.....	280
Chap. XXXIII	Pour la Patrie !	296
Chap. XXXIV	Le troisième mari de mistress Smith	308
Chap. XXXV	L'Apocalypse	319
Chap. XXXVI	La poule	339
Chap. XXXVII	Un sac.....	345
Chap. XXXVIII	Le fond du sac	361
Chap. XXXIX	Tananarive.....	378
Chap. XL	Les squelettes	388
Chap. XLI	Voici l'orage.....	399
Chap. XLII	Un mendiant.....	409
Chap. XLIII	Sabre au clair	423

Chap. XLIV	Avant que le coq ait chanté trois fois	434
Chap. XLV	Ni la mer, ni Cannes	445
Chap. XLVI	Sous verre	453
Chap. XLVII	L'Invité d'honneur	465
Chap. XLVIII	La dernière goutte	473
Chap. XLIX	Sous la peau du lion	486
Chap. L	Noir sur blanc.....	494